

---

Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

---

1946

## Volume 110-11: 1945-46

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/Annales>

 Part of the [Biblical Studies Commons](#), and the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

---

### Recommended Citation

Volume 110-111: 1945-1946, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).  
<http://via.library.depaul.edu/Annales/110-111>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact [digitalservices@depaul.edu](mailto:digitalservices@depaul.edu).

SAINT VINCENT DE PAUL

---

ANNALES  
DE LA CONGRÉGATION  
DE LA MISSION  
(LAZARISTES)  
ET DE LA COMPAGNIE  
DES FILLES DE LA CHARITÉ

---

TOME 110-111. — ANNÉE 1945-1946

N<sup>os</sup> 437-440



A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

1946

ST. MARY'S SEMINARY LIBRARY  
Perryville, Missouri





## CIRCULAIRE POUR LES MISSIONNAIRES DE FRANCE

Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1945.

Messieurs et mes chers Frères,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !

L'année 1944 a été, pour Paris, et pour la France, une année de bénédiction, car elle nous a procuré la *libération* : nous avons été délivrés de l'occupation qui pesait sur nous si lourdement depuis cinquante mois.

Remercions Dieu de ce grand bienfait, disons, avec Marie Immaculée, notre *Magnificat*, du fond du cœur ; n'oublions pas le grand devoir de l'action de grâces, selon ce que nous recommande la sainte Eglise dans l'oraison collective « *Pro tempore belli* ». « *O Dieu, qui faites cesser les guerres et qui terrassez par votre puissance les ennemis de ceux qui se confient en vous ; accordez votre secours à vos serviteurs qui implorent votre miséricorde afin que n'ayant plus à craindre la fureur de leurs ennemis, nous rendions à jamais des actions de grâces à la gloire de votre nom. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* »

Ce *Magnificat* nous l'avons chanté avec le chef du Gouvernement qui l'a fait solennellement à Notre-Dame de Paris ; nous l'avons chanté dans notre chapelle préservée ; disons-le incesamment ; car selon la parole de saint Vincent « *il faut employer autant de temps à remercier Dieu de ses grâces que nous en avons mis à les demander.* » Voilà cinquante mois que nous demandions la libération, remercions au moins pendant cinquante mois.

Une excellente action de grâces sera non seulement la prière mais encore la sainteté, la perfection, la libération spirituelle. Dans la messe *pro tempore belli*, la post-communion nous suggère cette résolution : « *O Dieu, dominateur des royaumes et des rois, qui nous guérissez en nous frappant, et nous conservez en nous pardonnant, étendez sur nous votre miséricorde afin que, maintenue par votre puissance, la tranquillité de la paix nous soit un moyen de nous corriger de nos fautes. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* »

Remarquons cette incomparable prière. Dieu nous a frappés pour nous guérir. *Percutiendo sanas*. Les hommes étaient sensuels, avides de confort, Dieu les a frappés par les privations, les restrictions, les bombardements, les alertes, la vie dans les caves, la privation de charbon, l'évacuation, etc... En nous frappant ainsi, il nous guérit ; *percutiendo sanas*, il nous rend mortifiés.

Les hommes étaient orgueilleux, fiers de la science, ils pensaient pouvoir se passer de Dieu. Dieu nous punit, nous humilie par la science, avions, bombes, tanks. Dieu nous a guéris en nous frappant ; il a réveillé les énergies, suscité la résistance, rendu patriote ; on s'est tourné vers Dieu ; on a chanté le *Magnificat* à Notre-Dame, on a fait un pèlerinage à Lourdes ; on s'est humilié.

*Ignoscendo conservas*, il nous a pardonné nos fautes. Par l'intercession de la sainte Vierge qu'on a tant implorée dans le *Grand retour*, à Lourdes, à la Médaille miraculeuse, à Notre-Dame-des-Victoires. Par le Sacré-Cœur de Montmartre qu'on a prié jour et nuit, même pendant les bombardements de Paris ; il y a eu beaucoup de victimes, de morts, sans doute ; des soldats, des civils, des sœurs. Il y a eu des évacuations, Dieu nous a conservés, à Saint-Lazare, dans nos maisons. Remercions Dieu. *Misericordias Domini quia non sumus consumpti ; misericordias Domini in aeternum cantabo.*

Il nous a pardonné nos fautes ; il nous a conservés ; il nous a libérés.

Travaillons à une grande libération, la libération, l'épuration spirituelle du démon ; épurons nos âmes de ces traîtres qu'on appelle les péchés capitaux, lesquels ne demandent qu'à collaborer avec le diable. Boutons dehors ces malfaisants parasites qui s'appellent les maximes du diable : la prudence de la chair, l'envie de paraître, le désir que chacun se soumette à notre jugement et volonté, la recherche de nos aises, l'insensibilité pour l'honneur de Dieu et le salut du prochain. Au lieu de ces tristes occupants, donnons place dans notre âme aux *Forces intérieures* du Saint-Esprit, à la simplicité, à l'humilité, à la pauvreté, à la mortification, à la pureté, à la douceur, à la charité, au travail, à la sobriété, au zèle. Avec ces Forces intérieures, résistons à nos ennemis spirituels et demandons au Sauveur du monde ce que l'Eglise nous souhaite tous les jours à Prime : *ut hic et in aeternum, te auxiliante, salvi et liberi esse mereamur.*

Pour être sauvés et libérés *salvi et liberi*, il faut mettre en pratique la parole du Christ que saint Vincent nous rappelle au paragraphe 2 du chapitre 2 de nos règles communes : *quaerite primum regnum Dei et justitiam ejus et haec omnia quibus indigetis (salus et libertas, salvi et liberi) adjicientur vobis* — cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et tout cela vous sera donné par surcroît. Cherchons à faire régner Dieu en nous et dans les autres. Dieu est le Créateur, le prince et la fin de tout. Il faut qu'il règne. Notre grand devoir ici-bas est de le glorifier, de faire sa volonté, nous ne sommes que des créatures, des êtres sortis du néant et toujours prêts à rentrer dans le néant si Dieu ne nous conserve. Reconnaissons cette dépendance absolue, et ainsi nous chercherons le règne, le royaume de Dieu. Lui est l'Etre par excellence, celui qui est vraiment l'Etre essentiel, celui sans lequel rien ne se concevrait, sans lequel rien n'existerait.

Le royaume de Dieu a été annoncé par les saintes Lettres en particulier par le livre de Daniel. Ce grand prophète nous représente tous les royaumes de la terre sous la figure d'une grande statue dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Puis une pierre fut détachée, non par la main de l'homme et elle frappa la statue et celle-ci fut brisée. Après avoir expliqué ce que signifient l'or, l'argent, l'airain, le fer, l'argile, Daniel dévoile le symbolisme de la pierre. « *Le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne sera point donné à un peu-*

*ple particulier : il brisera et anéantira tous les royaumes et il subsistera à jamais.* » Ce royaume qui est l'Eglise du Christ, il faut le chercher : il faut y entrer, il faut en faire partie, il faut en observer les lois, il faut le développer, il faut le faire connaître à tous les hommes, il faut travailler au règne de Dieu. Nous sommes les citoyens de ce royaume par le baptême, les soldats par la confirmation, les officiers par le sacrement de l'Ordre. Il faut établir le règne de Dieu en nous et dans les autres.

En nous d'abord, par les vertus théologiques et cardinales, grand champ de bataille où il faut tous les jours se battre, car il y a des ennemis qui s'opposent à ce règne de Dieu en nous : le démon, le monde, nos passions. Nous pouvons dans ces combats devenir prisonniers, être blessés, être tués même. Il faut lutter pour être libres et sauvés *salvi et liberi*. Il faut lutter pour se lever tous les jours à l'heure fixée. Je prie les visiteurs et les supérieurs de tenir bon pour maintenir ce lever matinal. Il faut lutter pour venir à l'oraison du matin, dans l'année scolaire et pendant les vacances. Les soldats restent sur la brèche, dans les tranchées, le jour et la nuit, malgré la neige et la pluie, et le froid et le chaud. Il faut lutter pour assister au bréviaire en commun. Il faut lutter pour tout. *Quaerite regnum Dei.*

Il faut lutter aussi pour étendre le règne de Dieu dans les autres. Il faut lutter dans les missions pour passer de longues séances dans un confessionnal froid et inconfortable, pour préparer et donner des sermons doctrinaux et pratiques. Il faut lutter dans les Grands séminaires pour acquérir et donner la science aux jeunes gens, pour les former à la vertu, soit individuellement par la confession et la direction, soit tous ensemble par la prédication, par la discipline, par le bon exemple.

Et maintenant, permettez-moi de vous donner quelques nouvelles de la petite Compagnie.

Reprenons, si vous voulez, les événements dont nous n'avons pas pu parler, à cause de l'occupation: Saint-Lazare a été visité le 26 juillet 1940 par deux Allemands venus, disaient-ils, pour raison d'Etat, pour rechercher des conspirateurs contre la sûreté du grand Reich. Ils demandèrent à voir les confrères hollandais, MM. Henri Romans et Guillaume Meuffels, et visitèrent leurs chambres. Ils visitèrent aussi la chambre du Vicaire général ; ils y prirent quelques lettres de bonne fête qui m'avaient été envoyées le 13 octobre, quelques fascicules du *Larousse mensuel*, un travail de M. Guichard sur les *bibliothèques communales*, un carton intitulé : *anciens combattants*, et qui contenait des sermons de l'*Ami du clergé* pouvant être prononcés à l'occasion de l'armistice, mon journal de 1939 et 1940 où je note, jour par jour, les faits qui se sont passés à Saint-Lazare. La Gestapo a pu apprendre par ce journal : qui a chanté la grand-messe ou donné la bénédiction du Saint-Sacrement tel jour ; qui a été interrogé à la conférence du vendredi soir, etc., et autres détails, très importants pour la sûreté du grand Reich. Nos visiteurs ont ensuite demandé à voir les bureaux, le Secrétariat. Ils ont regardé les titres des cartons : *Autriche*. Il n'y a plus d'Autriche maintenant. *Pologne, Yougoslavie*. De même, ils ont été intrigués par le carton intitulé : *Pouvoirs*. C'est dans ce carton que l'on place les feuilles de pouvoirs qui sont donnés par les évêques pour les confessions et la prédication dans leurs

diocèses. Ils ont emporté toutes ces feuilles dont les formules sont les mêmes et qui ne parlent, comme choses dangereuses, que des canons du *Codex*. Enfin nos visiteurs ont voulu voir la bibliothèque, où ils se sont extasiés devant le grand nombre de livres, où ils ont fait semblant de comprendre les titres, celui de *synodologie* en particulier, où ils ont été intrigués par le mot : *divers*, qui ne correspondait à aucune science enseignée en Allemagne. A la fin ils m'ont demandé si nous avions des livres allemands ou sur l'Allemagne et récents. Je leur ai répondu que nous avions des grammaires allemandes. Ils ont arpenté à grands et lourds pas les coins et recoins, se sont déclarés satisfaits et ont posé les scellés sur toutes les salles qu'ils avaient visitées. En prévoyance de cela, pendant qu'ils visitaient la bibliothèque, je faisais enlever du Secrétariat tout ce qui pouvait nous être utile pour le bon gouvernement de la Compagnie. Ils partirent en faisant signer un papier comme quoi ils avaient été corrects. Quelques semaines après, ils revinrent et enlevèrent les scellés des appartements du Vicaire général, de MM. Henri Romans et Guillaume Meuffels, de la bibliothèque, mais laissèrent ceux du Secrétariat et des appartements de M. le Supérieur général.

Notre propriété de Villebon fut occupée à peu près tout le temps de la guerre, soit effectivement, en réalité, soit fictivement, en principe. Les premiers occupants, tout fiers de la victoire, étaient difficiles. Les seconds étaient des ouvriers qui travaillaient pour l'armée, ouvriers âgés, pacifiques, avec lesquels on pouvait s'entendre. Et, cela dura jusqu'au jour où l'armée Leclerc s'approcha de Villebon. Les occupants s'enfuirent précipitamment en bicyclette, et ceux qui n'ont pas été tués ou faits prisonniers par nos soldats doivent courir encore.

L'année 1944 a débuté par des alertes et des pré-alertes ; nous avons médité le 1<sup>er</sup> janvier la belle prière *Respice quæsumus super familiam tuam pro qua Dominus noster Jesus-Christus non dubitavit manibus tradi nocentium et crucis subire tormentum*. Un témoin du procès de béatification de saint Vincent a déposé avoir vu notre bienheureux Père pleurer à chaudes larmes en récitant cette oraison.

Le 7 janvier, je suis allé, par les ténèbres les plus obscures, dire la messe à *Sainte-Geneviève*, pour demander à la patronne de Paris qu'elle garde sa bonne ville, ses habitants, particulièrement ceux du 95 de la rue de Sèvres et du 140, rue du Bac. Après moi, Mgr Jean Calvet a dit la messe pour les étudiants et étudiantes de l'*Institut Catholique*. Le même jour, je suis allé visiter notre petite école apostolique de Gentilly et j'ai engagé les jeunes gens, malgré les bombardements, à conjuguer le verbe travailler, non pas au passé, au futur, au conditionnel mais au présent. Ce même vœu je le fais pour toutes nos écoles apostoliques, *spes gregis*.

Le 8 janvier, les Enfants de Marie ont fait leur pèlerinage à *Sainte-Geneviève*. On sonne l'alerte au début de la cérémonie ; personne n'est sorti et les bombes ont épargné l'église.

Le 10 janvier, nous constatons que les dépenses de 1943 ont été formidables, malgré la diminution de la lumière, du chauffage et de la nourriture. Tout diminue en qualité et quantité, tout augmente en prix. Cependant nous tenons, grâce à nos bons frères.

Le 14 janvier, trois alertes de jour, sans doute pour acclamer M. Zeiler, le nouveau Président général provisoire des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

Le 20 janvier, je vais dire la messe d'action de grâces pour la conversion du juif Ratisbonne, à la rue Oudinot. C'est dange-reux ; mais il n'y a pas de dénonciateurs dans le petit groupe et je n'ai pas été arrêté par la Gestapo ni conduit dans un camp de concentration où les juifs sont entassés comme un troupeau d'animaux et où nos sœurs vont quelquefois, à l'imitation de celles qui visitaient les bagnes au XVII<sup>e</sup> siècle.

Le 25 janvier, nous remercions Dieu selon l'usage tradi-tionnel ; quelques sœurs de la Maison-Mère viennent à notre chapelle ; aux motifs ordinaires d'actions de grâces nous ajou-tons celui de notre préservation. Grâce à Dieu, nous n'avons pas été emprisonnés, fusillés. Il y en a tant qui le sont, uniquement comme otages.

Le 26 janvier, dixième anniversaire de la mort de M. Ver-dier. Comment aurait-il fait s'il avait vécu jusqu'à nos jours ? Plus de lait, plus d'œufs, presque plus de viande et quelle viande, de l'eau d'angoisse, du pain d'affliction et de tribula-tion, plus d'auto. L'auto qu'affectionnait tant notre regretté Su-périeur général nous a été prise ; elle est peut-être à *Stalin-grad*, on ira voir après la guerre. Comment aurait voyagé M. Verdier ? Il n'y a plus que le *Métro* et encore les premières sont occupées par MM. les occupants qui ne sont plus aussi fiers qu'en 1940 et qui ne chantent plus dans les rues. Les secondes du métro sont bondées comme des boîtes de sardines ; on a cal-culé en 1943, cent quinze millions de voyageurs civils. Les billets de banque sont encore plus nombreux que les voyageurs : on évalue à quatre cent quatre-vingt-dix-sept milliards la va-leur des billets en circulation. Ce même jour, M. Joseph Gim-lac devient second aumônier de la rue du Bac, en attendant qu'il retourne en Ethiopie.

Le 28 janvier, des obus de la D.C.A. tombent dans notre cour sans faire de victime.

Le 5 février, quatre alertes dans la journée. C'est ennuyeux quand on est dehors ; car il faut obligatoirement s'enfermer dans l'abri le plus proche, où l'on n'est guère plus à l'abri que dans la rue.

Nous recevons aujourd'hui seulement 6 février 1944 l'en-cyclique *Divino afflante* de Sa Sainteté le Pape Pie XII sur les *Etudes bibliques*, qui est du 30 septembre 1943. Nous la lisons et la méditons avec grand respect. Elle nous console des épreu-ves actuelles. *Per patientiam et consolationem scripturarum*. L'Encyclique se divise en deux parties. La première, historique, rappelle l'œuvre de Léon XIII et de ses successeurs en faveur des études bibliques. La seconde, doctrinale, indique ce que les temps présents semblent postuler afin de stimuler de plus en plus tous les fils de l'Eglise. Le Pape nous invite « à user avec allégresse d'une belle lumière pour scruter plus à fond, commen-ter plus clairement, exposer plus lumineusement les paroles di-vines. »

Nos confrères des Grands séminaires méditeront avec fruit ce que le Pape dit de l'étude des langues bibliques (grec et hé-breux), de la critique textuelle, de la portée du décret du con-cile de Trente sur l'usage de la Vulgate, de l'interprétation des

Livres saints (sens littéral, sens spirituel, sens accomodatice), de l'étude des exégètes, de la connaissance des genres littéraires et des antiquités bibliques. Il y a dans ces pages des idées d'une profondeur incomparable. Le Souverain Pontife lance résolument la barque de saint Pierre en pleine mer : *Duc in altum*. Remercions Dieu de nous donner des Papes si intelligents, si courageux, si appropriés aux temps actuels. Certainement cette encyclique comptera parmi les plus importantes du xx<sup>e</sup> siècle. La fin de cette encyclique contient des conseils très utiles pour les fidèles, pour les prédicateurs, pour les professeurs de séminaires. On a parlé beaucoup dans ces derniers temps de mesures à prendre pour la formation intellectuelle des grands séminaires en France. On ne voit pas malheureusement qu'on ait parlé beaucoup, ni même quelquefois parlé du tout, de ce que propose le Souverain Pontife pour les études bibliques. C'est regrettable, car enfin le premier guide des études ecclésiastiques, c'est évidemment le Vicaire de Jésus-Christ. Il voit mieux et il voit de plus haut que les autres. Que dans les Grands séminaires tenus par la Congrégation on s'attache à suivre avant tout ce qui vient de Rome.

Le 8 février, clôture à Saint-Lazare, de la retraite de la Sainte-Agonie, prêchée par le Père Apollinaire, capucin. Mgr Touzé préside la cérémonie de clôture.

11 février. Les sœurs ont voulu célébrer aujourd'hui l'anniversaire de l'emprisonnement de la très honorée Mère, comme on célèbre dans l'Eglise, l'anniversaire d'un martyr. Il y a un an, en effet, des membres de la Gestapo sont venus, le sourire aux lèvres, avec toute la correction dont ils se glorifient partout, arrêter la Supérieure générale, la conduire à Sarrebourg, l'enfermer quarante jours dans une cellule, la torturer par des interrogatoires fréquents et longs. A cette nouvelle, ce fut un cri de stupeur dans tous les milieux. Même ceux qui étaient plus ou moins pour la collaboration, disaient tout haut : « Vraiment rien ne peut compromettre davantage leur cause que de prendre de pareilles mesures. » On s'employa de partout pour délivrer la très honorée Mère. Le Saint-Siège, le Gouvernement, les personnages diplomatiques, judiciaires, académiques, religieux, intervinrent tour à tour. Il fallut quarante jours pour que la Gestapo comprit ce qu'il y avait de répugnant dans de pareils procédés.

Le 15 février a lieu l'assemblée des Dames de la Charité, présidée par le cardinal Suhard. Nous donnons le rapport qui a été lu par le Directeur général.

*Eminentissime Seigneur,*

*Les Dames de la Charité de Saint-Vincent de Paul vous remercient de l'honneur que vous daignez leur faire en présidant leur assemblée générale, et elles vous offrent l'hommage le plus respectueux de leur obéissance filiale.*

*Qu'il me soit permis de saluer Mme Lefrançois, présidente départementale de la Ligue féminine d'action catholique, Mme Hoppenot, présidente du groupement départemental de l'Action catholique française, M. Thauray, président des Conférences de Saint-Vincent de Paul du diocèse de Paris, qui ont bien voulu assister à notre assemblée.*

*J'ai un peu le droit, en ma qualité de Directeur général, de*

remercier Mme la Présidente générale, les membres du Conseil, en particulier Mme de Fréville, M. le Sous-Directeur, Mmes les Présidentes des paroisses, la présidente des Louise de Marillac, toutes les dames ici présentes, du zèle, du dévouement intelligent, prudent, surnaturel, avec lequel elles remplissent leurs devoirs de Dames de la Charité de Saint-Vincent de Paul.

C'est en 1617, le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, que la Confrérie de la Charité fut érigée par saint Vincent de Paul, à Châtillon-les-Dombes, avec la permission de Sa Grandeur Monseigneur de Marquemont, archevêque de Lyon.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la France était dans une situation lamentable, physiquement et moralement. Par suite du grand schisme d'Occident, de la guerre de Cent Ans, des guerres de religion, des guerres étrangères et civiles, la misère était grande. A cause des églises détruites, des prêtres en petit nombre ou non préparés, la foi s'en allait, les masses se paganisaient. De plus, les Français étaient alors divisés : il y avait le parti du roi Henri III, le parti du duc de Guise, le parti Henri de Navarre, bientôt Henri IV. Plus tard, il y eut le parti des seigneurs, celui des Parlements, celui du roi, le parti des adversaires et celui des partisans de Richelieu et de Mazarin. La France était divisée et « tout royaume divisé est un royaume désolé », a dit Notre-Seigneur.

De grands esprits, de saints personnages comme le cardinal de Bérulle, M. Bourdoise, M. Olier, se préoccupaient de ce paganisme grandissant. Saint Vincent craignait que la foi ne disparût complètement de notre pays et se transportât dans les pays de mission d'Asie ou d'Afrique. Que faire pour empêcher les masses de se déchristianiser ? Saint Vincent réfléchissait que Dieu est charité et qu'il nous attire à Lui par ses bienfaits, que Jésus-Christ avait gagné les hommes par ses miracles, ses guérisons, la multiplication des pains, que les apôtres avaient créé les diacres pour remédier aux besoins corporels et spirituels, que les païens des premiers siècles étaient attirés à la foi par le spectacle de la charité des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment » que l'Eglise par ses institutions en faveur des pauvres, des malades, des vieillards, des orphelins, des veuves, des prisonniers, des esclaves, des lépreux, était un des plus grands motifs de crédibilité. Lui-même, après une crise terrible de tentation contre la foi n'en avait été délivré que le jour où il promit de consacrer sa vie à la charité. Dès lors, saint Vincent comprit que dans les desseins de Dieu, la charité était le grand commandement, celui sur lequel on serait surtout examiné au jugement dernier, le grand moyen d'attirer à la foi, de se perfectionner dans la foi, de persévérer dans la foi. Dès lors, le plan de sa vie fut conçu. Il irait à la conquête des masses paganisées, par les œuvres de charité corporelle et spirituelle. Il ferait du bien aux corps, pour gagner les âmes. La charité corporelle serait l'aiguille qui introduirait dans les âmes le fil de la foi, le salut de l'âme.

Il crée donc en 1617 sa première confrérie de Dames de la Charité.

L'année suivante (1618) la confrérie s'établissait dans le diocèse de Paris, dans la banlieue, par la permission de Son Eminence Monseigneur Henri de Gondî, évêque de Paris, premier cardinal de Retz.



Le 10 avril 1628, Monseigneur Jean-François de Gondi, premier archevêque de Paris, autorisait saint Vincent à ériger la confrérie dans toutes les paroisses de son diocèse « in quibus locis utile videbitur », et par suite de cette permission, la confrérie pénétrait dans la ville de Paris, paroisse Saint-Sauveur (1629).

Les successeurs de Monseigneur de Gondi ont toujours continué leur bienveillance à l'égard de la petite confrérie ; il faut signaler avant la Révolution, le second cardinal de Retz, élève de saint Vincent, qui, dans les lettres officielles, appelait son ancien précepteur « notre très cher et bien aimé » ; le cardinal de Noailles, et Monseigneur de Vintimille qui profitèrent, l'un de la béatification de saint Vincent et l'autre de sa canonisation pour multiplier les confréries et intensifier leur action charitable.

Après la Révolution, mentionnons Monseigneur de Quélen, sous qui la confrérie ressuscita, en 1839 ; le cardinal Richard, dont les encouragements si pieux venaient chaque année le 8 décembre relever l'ardeur des dames ; le cardinal Amette qui disait publiquement au Supérieur général de la Mission : « Je viendrai chaque fois que vous m'inviterez » ; les cardinaux Dubois et Verdier qui avaient à cœur de bénir tous les ans le zèle des dames, à la première fête patronale du 8 décembre.

Nous devons aussi un tribut de reconnaissance aux auxiliaires des archevêques de Paris et aux directeurs d'œuvres du diocèse : NN. SS. Roland-Gosselin, Gertier, Odelin, Crépin, Chaptal, qui venaient fidèlement présider la seconde fête patronale, la seconde semaine après Pâques, translation des reliques de saint Vincent.

Peu après son érection à Paris, la confrérie de la Charité était solennellement reconnue par le Pape Urbain VIII en sa bulle « Salvatoris Nostri » du 12 janvier 1633 qui accordait aux prêtres de la Mission le pouvoir de l'établir « ubique terrarum ».

Le pape Innocent XII lui accordait des indulgences précieuses, en 1695. Benoît XIII faisait en 1729, l'éloge de cette confrérie dans le Bref de béatification de saint Vincent et Clément XIII la louait grandement dans la Bulle de canonisation de 1739. Benoît XIV, auteur de l'Office de saint Vincent, propre à la Congrégation, vantait l'utilité de cette confrérie soit dans les hymnes, soit dans les leçons. Grégoire XVI accorda de nouvelles indulgences, en 1845. Pie XI bénit particulièrement l'association et lui donna comme cardinal protecteur, Son Eminence le Cardinal Pacelli, aujourd'hui Sa Sainteté le Pape Pie XII qui, dans l'audience qu'il daigna me donner le 10 mai 1942, s'intéressa beaucoup à l'activité des Dames, leur recommanda la prière, le sacrifice, la charité et les bénit de tout cœur.

Saint Vincent, avec ses missionnaires et ses Filles de la Charité, répand les confréries, sur les terres de Gondi, dans les diocèses de France, d'Europe. C'est la confrérie des paroisses. On s'occupe des pauvres et des malades de son voisinage, de sa localité.

Mais bientôt, de grandes misères nécessitent d'autres œuvres. En 1634, saint Vincent crée la confrérie de l'Hôtel-Dieu, qui prendra à sa charge les Enfants trouvés, les grands hôpitaux comme celui de la Salpêtrière. En 1635, il fonde la confrérie de la Cour qui groupe les Dames et les Demoiselles d'honneur autour de la Reine. En 1639, il institue la confrérie des Provinces

qui vient au secours de la Picardie, de la Lorraine, de la Champagne, de l'Île-de-France, des galériens de France, des esclaves de Barbarie. Saint Vincent est un précurseur du Secours National, de l'Assistance publique.

Saint Vincent anime toutes ses confréries de son esprit, esprit de simplicité, d'humilité, de charité. Pas de bruit. Le bruit ne fait pas de fruit. La confrérie ne sera pas une association purement philanthropique et sociale ; elle sera chrétienne, catholique. On soignera les pauvres et les malades parce qu'ils sont les enfants de Dieu, rachetés par le sang de Jésus-Christ, pour qu'ils parviennent à la foi, qu'ils deviennent les membres du corps mystique de Jésus-Christ, pour qu'ils soient sauvés éternellement, pour que le nom de Dieu soit sanctifié, son règne arrive, sa volonté soit faite. Les membres de la confrérie sont des laïques qui feront de l'apostolat sous la hiérarchie catholique des curés, des évêques, du Pape. Saint Vincent est un précurseur de l'Action catholique. En ce pays de missions que constituent la France, l'Europe, le monde, les Dames seront des missionnaires.

Les résultats de l'œuvre sont merveilleux. Le petit grain de sénévé devient bien vite un grand arbre qui abrite une foule d'âmes généreuses. Les pauvres et les malades, touchés par la charité des dames, retrouvent le chemin de la foi. Les Dames s'affermissent dans la foi par la charité. La ville de Châtillon est toute transformée, en trois mois. A Clichy, les paroissiens vivent comme des anges. Sur les terres de Gondi, les hérétiques se convertissent, les pécheurs reviennent à Dieu. Les pauvres habitants des provinces ravagées bénissent Dieu de leur avoir envoyé Monsieur Vincent, qu'ils appellent le Père de la Patrie. Est-il défendu de croire que la foi du Grand Siècle est due en partie aux institutions de saint Vincent ? Si la France était alors un pays de mission, elle est devenue un pays de missionnaires, d'apôtres, d'âmes ardentes, généreuses.

La confrérie est en veilleuse pendant la Révolution. Elle se ranime, elle ressuscite, en 1839, par le zèle du Père Etienne et de Monseigneur de Quélen. Sous le seul généralat du Père Etienne, les dames créent vingt-deux maisons de Charité dans Paris, quarante et une dans la banlieue. Les curés des paroisses viennent attester aux réunions que la confrérie réveille la foi. A partir de 1844, l'œuvre s'étend dans tous les pays du monde, et tous les rapports constatent que l'association fait un grand bien.

Qu'on me permette un souvenir personnel. Lorsque j'étais à Madagascar où les missionnaires ont établi l'œuvre et où ils sont appelés par les indigènes, non pas seulement « Père » mais « Père et Mère » : Ray - Aman - Dreny », je demandais aux indigènes pourquoi ils employaient cette expression, ils me répondirent : « Par leurs œuvres de charité, les missionnaires sont bons comme un père et une mère. Comme une mère ils donnent à notre corps tout ce dont il a besoin en santé et en maladie. Comme un père ils instruisent notre âme, ils lui font connaître « Zanahary », « Dieu », ils lui ouvrent la porte du ciel ; ils donnent à notre âme tout ce dont elle a besoin, en santé et en maladie. « Ray - aman - Dreny ».

Eminence, permettez-moi de dire que Vous aussi vous êtes « Ray - aman - Dreny », « père et mère », le père et la mère de

*vos diocésains. Père et mère très aimant et très aimé. La petite confrérie de la Charité vous reconnaît comme son père et sa mère. Vous êtes préoccupé du corps et de l'âme de vos enfants spirituels comme saint Rémi, saint Martin, les évêques et les saints de France. Vous voulez ramener à Dieu la masse païennée. Que Dieu bénisse votre zèle, vous donne longue vie, santé, force, qu'il fasse de vous le saint Vincent du  $\text{xx}^{\text{e}}$  siècle.*

En février 1944, M. Briffon, atteint d'un cancer qui ronge son visage, vient à notre infirmerie se faire soigner par les sœurs et les frères. Notre cher confrère qui a tant prêché, nous édifie par sa patience, par le désir qu'il a de prêcher encore. Que de retraites il a données aux prêtres, aux sœurs, aux Enfants de Marie ! et avec quel succès, quelle emprise, il a établi le règne de Dieu dans les âmes ! J'ai fait mon séminaire avec ce cher confrère, en 1889-90, et je dois dire qu'il a été pour moi d'une grande édification. Il était prêtre ; il avait été aumônier de religieuses ; il était savant ; il devait lui en coûter de vivre avec de jeunes clercs, novices en spiritualité, comme en science ecclésiastique ; il s'est fait tout à tous et a humblement accepté les humiliations que M. Alauzet ne se refusait pas d'imposer aux prêtres du séminaire. Dans la suite, M. Briffon a été soit dans les Grands séminaires, soit dans les missions. Il est un de ceux qui sont allés en Italie pour répondre à l'appel de Pie X et qui ont eu dans ce ministère de très grands mérites. Que Dieu console les derniers jours de notre cher confrère.

Le 19 février et les jours suivants, M. André Girard prêche l'adoration perpétuelle à Saint-Lazare. L'adoration n'est pas perpétuelle, car par crainte des alertes et des bombardements, elle n'a lieu que de jour.

Le 21 février, je reçois la lettre suivante que le cardinal Maglione a daigné m'envoyer, en réponse à mes vœux du premier de l'an.

24 janvier 1944. — *Le Saint Père me confie le soin de vous remercier de la lettre filiale qui lui apportait vos vœux à l'occasion de l'année nouvelle. Il en a pris connaissance avec un paternel intérêt, et vous félicite de l'empressement avec lequel vous accueillez ses directives et faites prier à ses intentions. De tout cœur, il encourage le zèle et les efforts des fils et des filles de saint Vincent de Paul, appelant sur eux dans les difficiles circonstances présentes, une particulière abondance de grâces, en gage desquelles il leur envoie bien volontiers la bénédiction apostolique implorée.*

Les 15, 16 et 17 février se tient l'assemblée des cardinaux et archevêques. Cette assemblée a une importance capitale ; elle mérite que nous en parlions dans cette circulaire ; car si elle vise surtout le clergé diocésain, elle contient une foule de conseils très utiles, même aux missionnaires. Les délibérations des Eminences et des Excellences avaient été préparées par une enquête dans quatre-vingt-deux diocèses de France, par cent quarante-huit rapports dont l'ensemble forme un dossier de douze cents pages.

Le livre qui contient ces rapports a deux sections : la première est une partie non officielle qui analyse les rapports reçus ; c'est de celle-là que nous parlons ici. Chaque diocèse ou chaque Congrégation ayant donné son avis ; il nous est donc permis de fournir le nôtre.

Dans la *première partie*, on entend la voix des prêtres qui se plaignent du service matériel écrasant, paroisses multiples, absence de personnel de service à l'Eglise et à la maison, diminution de la vie intellectuelle et spirituelle, accablement de besoins purement matérielles (enterrements, entretien de l'église, déplacements sur les routes), multiplicité des œuvres, des réunions, isolement des prêtres au milieu de populations qui les ignorent, les combattent, les méprisent.

Les jeunes gens trouvent que certaines existences sacerdotales sont bien médiocres, qu'il y a des prêtres sans idéal, sans élévation, des prêtres terre-à-terre, des prêtres fonctionnaires, corrects, des prêtres désabusés, sans enthousiasme, sans conviction, etc... Cette partie paraît pessimiste et très exagérée. Dans toutes les sociétés, même les plus saintes, dans tous les ordres religieux même les plus austères, il y a du plus et du moins, il y a une grande variété et disons-le aussi, partout, il y a des esprits faux qui voient du mal partout, qui jugent tout mal, qui ne savent pas faire la part de l'âge, des maladies, de la faiblesse humaine. Parmi les critiques adressées à certains prêtres, celle qui nous a paru devoir attirer le plus l'attention, c'est que par suite de la multiplicité des œuvres, les jeunes prêtres ne s'attachent plus assez aux fonctions essentielles du ministère paroissial (la confession, l'administration des sacrements, la visite des malades, le catéchisme, la prédication). Là est le mal à notre avis. C'est très bien de pousser à faire des œuvres, mais à condition de ne pas négliger l'essentiel. On fait le bien selon ses possibilités. Quand on n'a pas la possibilité de faire tout le bien possible, il est sage de se borner à faire le bien essentiel ; autrement on tue physiquement et moralement les prêtres, les religieux, les religieuses. Actuellement on manque de mesure. Il y a beaucoup de cœur dans les œuvres, il y a moins de tête. Ces considérations sont pratiques pour nous, pour les Filles de la Charité aussi bien que pour le clergé séculier. Retenons des différents rapports que les personnes d'œuvres ne doivent pas être autoritaires, exigeantes, cassantes, jalouses de leurs prérogatives, trop curieuses, indiscrètes, âpres au gain, ingénieuses pour ramasser de l'argent, paresseuses, aimant la vie facile et confortable, manquant d'éducation, de savoir-vivre, etc...

La *deuxième partie* du rapport analyse les causes des maux signalés : 1° les causes d'ordre extérieur : la situation matérielle du clergé depuis la Séparation (les quêtes, le denier du culte, etc.), les déficiences du recrutement (faire attention aux antécédents familiaux des recrues : état mental, nervosité excessive de la mère, tares physiologiques, tuberculose, rachitisme des frères et des sœurs, etc.). Tout cela mérite attention non seulement de la part des directeurs des Grands et des Petits séminaires, mais aussi de la part des directeurs de nos écoles apostoliques, de nos séminaires internes et aussi des directrices des séminaires des Filles de la Charité.

2° Il y a aussi les causes d'ordre intérieur : A) laisser-aller et manque de tenue de certains prêtres (débraillé, sans distinction, vulgaire), manque d'éducation, de politesse, de bienséance de savoir-vivre ; à force de faire du camping, etc., on néglige le *nil nisi grave, moderatum, etc.*, autrefois si recommandé ; au lieu d'élever le peuple jusqu'à nous, on s'abaisse jusqu'à lui, on appelle cela se faire tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ.

Ce n'est pas évidemment en allant dans les cafés sous prétexte de gagner les âmes qu'on relèvera le niveau de l'ordre humain. *Omnia licent sed non omnia expediunt*. Le Droit canon est très sage en défendant ces lieux aux prêtres. Une autre cause est d'ordre intellectuel.

B) On se plaint de la faiblesse de certains sermons qui n'ont plus aucune teinte théologique, scripturaire, qui sont de vagues compositions prises dans les journaux et les revues, beaucoup plus que dans le manuel de dogme et de morale ; ces sermons plaisent par leur piquant, leur mordant, leur tour agréable, mais qu'y a-t-il en ces sermons ? On trouve que certains prêtres, ne travaillent plus, ne prient plus ; ils répondent qu'ils sont dévorés par des activités extérieures qui ne leur laissent aucune minute. Toujours le mal des œuvres. On se laisse prendre par les œuvres modernes et on néglige les œuvres essentielles, l'étude de la sainte Ecriture, de la théologie, la préparation des sermons. Nous allons à un abîme.

C) Une troisième cause est d'ordre spirituel : manque de convictions, attiédissement progressif, abandon de la vie de prière, on ne fait plus son oraison, le bréviaire devient une corvée, les confessions sont irrégulières, espacées, les grands moyens de sanctification deviennent routines, on s'anémie. Le rapport note ici que tout cela vient du surmenage. Notons quelques phrases de ce passage : tandis que le religieux supprime ou n'accepte pas les œuvres qu'il ne peut pas faire. (Notons en passant l'importance de cette phrase et constatons que les Filles de la Charité n'ont pas ordinairement la sagesse que le rapport des cardinaux prête aux religieux et souhaitons qu'elles en arrivent enfin à supprimer ou à ne pas accepter les œuvres qu'elles ne peuvent pas faire raisonnablement.) Ajoutons une autre phrase du rapport que nous citons textuellement : surmenage accru par la multiplicité des réunions des mouvements spécialisés qui enlève aux prêtres de paroisse le temps de prier, de se recueillir, de réfléchir. *Caveant consules*.

D) La quatrième cause est d'ordre apostolique : elle n'est pas moins remarquablement exposée que les autres. Aux critiques des jeunes prêtres contre les prêtres anciens, le rapport fait remarquer au prix de quels efforts, de quels sacrifices, de quels héroïsmes les anciens ont exercé leur ministère, gardé le dépôt de la doctrine au milieu de toutes les erreurs qui la mettaient certainement en péril. Nous ne dirons jamais assez, ajoute le rapport, notre admiration pour ces prêtres qui ont été les nobles et fidèles serviteurs de Jésus-Christ, pour ce clergé, régulier, digne, vertueux, qui a été souvent considéré comme le premier des clergés.

Le rapport attire l'attention du clergé sur deux défauts : esprit d'indépendance si naturel aux Français, esprit de critique si cher aux milieux ecclésiastiques. Faisons un examen de conscience sur ces quatre causes et voyons ce que nous pourrions avoir à modifier dans notre conduite.

Certaines phrases du rapport peuvent très bien nous être utiles, si nous avons soin de changer le mot curé en celui de supérieur : dans leurs premières années de sacerdoce, les prêtres sont trop laissés à eux-mêmes. Certains curés (supérieurs) n'ont aucun souci de les former. Au sortir du séminaire, le prêtre n'est pas encore formé. Il importe au plus haut point qu'il

soit suivi, aidé, durant ces années où il prend contact avec la vie. On attaque souvent la formation au Grand séminaire (et chez nous la formation au Séminaire et aux Etudes), mais, dit le rapport, les défauts que l'on constate dans le clergé ont bien plus pour cause la période qui suit la sortie du Grand séminaire que la direction du Séminaire proprement dite (vérité à méditer par les supérieurs qui se plaignent des sujets qu'on leur envoie), cela est d'autant plus grave que, l'avenir spirituel des jeunes prêtres, dit le rapport, se joue, en règle générale, durant les trois ou quatre premières années de sacerdoce. Si donc les supérieurs imitent les curés et ne s'inquiètent pas de la formation de leurs jeunes confrères, ce sont eux et non pas les directeurs de séminaire et des études qui sont responsables de l'affaiblissement, de l'attiédissement, de l'annihilation de leurs confrères. Comment de jeunes prêtres peuvent-ils se sanctifier, si les supérieurs ne tiennent pas la main à ce que leurs confrères soient réguliers, si leur maison elle-même n'est pas régulière pendant les périodes plus ou moins longues, comme les vacances ou même presque toujours. .

Parmi les critiques faites par le rapport j'en signalerai une qui est pratique pour nous. On se plaint de la manière dont se font les retraites spirituelles du clergé diocésain. On les trouve trop courtes, trop encombrées de choses étrangères à la retraite, trop bruyantes, sans silence, ni recueillement, ni isolement. Ce ne sont pas des retraites, de vraies retraites, ce sont des simulacres de retraites. Que sont nos retraites à nous, prêtres de la Mission ?

Il y aurait bien des choses à dire sur les conférences des cas de conscience. Je suppose qu'elles se font et je rappelle qu'une de nos assemblées générales a déclaré que même les Grands séminaires étaient tenus d'avoir ces conférences. De même pour les examens des jeunes prêtres. C'est aux Visiteurs à organiser ces examens. Puisque je parle des Visiteurs, je dirai un mot d'eux au chapitre du rapport qui les concerne indirectement. On rappelle que les évêques, les vicaires généraux doivent faire la visite de temps en temps, mais que cette obligation étant souvent impossible pour eux, au moins d'une manière fréquente, ils doivent être suppléés par les doyens. Chez nous, le Supérieur général ne peut faire la visite canonique de toutes les maisons ; il se réserve souvent celle des Visiteurs ; pour les autres, il est suppléé par les provinciaux. Le rapport parlant des doyens leur recommande de fréquentes visites pastorales, de vraies visites où chacun puisse avoir le temps de leur parler à cœur ouvert.

La *troisième partie* du rapport parle des remèdes : 1° un esprit ; 2° une formation dans les Grands séminaires ; 3° un cadre de vie.

1° Un esprit. — Le rapport fait remarquer que chaque famille religieuse possède une spiritualité qui lui est propre, que cette spiritualité fait sa force, il souhaite qu'il y en ait une pour le clergé diocésain. Le rapport demande qu'on fasse un directoire spirituel. Plusieurs réponses font justement remarquer que la composition de ce directoire sera difficile. D'autres font remarquer que les principes de ce directoire sont déjà exposés en différents ouvrages. Mais le rapport voudrait une spiritualité dont l'évêque serait le centre et qui consisterait à vivre

la vie de l'église particulière du diocèse, en la protégeant contre les tendances activistes, etc... Quelques-uns trouvent qu'il faut relier directement le sacerdoce du prêtre au sacerdoce du Christ, plutôt que de le relier directement à l'évêque. Nous n'avons pas à entrer dans ces discussions. Contentons-nous de conclure que nous avons une spiritualité vincentienne qui a été très bien exposée dans la thèse de doctorat de Louis Déplanque, *Saint Vincent de Paul sous l'emprise chrétienne*, dans les Lettres et les conférences de notre bienheureux Père, dans le livre troisième de la vie de saint Vincent, par Abelly, qui traite des vertus de notre fondateur. Tâchons de vivre cette spiritualité, la plus possible.

2° Formation dans les Grands séminaires. — Ce chapitre est la pièce de résistance de tout le rapport, peut-être le but principal du rapport. Comme il nous intéresse spécialement à cause de nos Grands séminaires, nous allons l'analyser en détail.

Trois objections ont été faites contre ce chapitre : 1° Pourquoi parler de la formation dans les Grands séminaires alors qu'on désire la revalorisation du clergé diocésain ? Ces deux choses sont absolument distinctes. Le rapporteur estime que non. On pourrait objecter à cette réponse que, plus haut, le rapport a constaté que le clergé peut être bien formé dans les séminaires et n'être pas suivi dans les œuvres et que, de là, vient le mal. Les deux choses peuvent donc être distinctes ; 2° on paraît vouloir rendre les séminaires responsables des déficiences constatées dans le clergé. Le rapporteur jure ses grands dieux que telle n'est pas son intention, que l'œuvre des séminaires a été admirable depuis trois siècles, etc., mais il s'appuie sur le volume *France, pays de mission*, pour dire qu'il faut faire quelque chose. Nous parlerons plus loin de ce livre *France, pays de mission*, et nous dirons quelle est sa valeur. Mais ceux qui ont attendu la parution de ce livre pour constater la déchristianisation de la France n'ont étudié ni le xvr<sup>e</sup>, ni le xviii<sup>e</sup>, ni le xix<sup>e</sup>, ni le xx<sup>e</sup> siècles.

Le rapporteur dit que nos séminaires ont été institués en pleine société chrétienne. Hélas ! nous qui lisons souvent comment saint Vincent a institué ces séminaires en France, nous voyons que la société n'était pas une pleine société chrétienne et dans tous les pays du monde où nos confrères ont fondé des séminaires, dans les trois derniers siècles, nous savons que la société où ils les établissaient n'était pas du tout une pleine société chrétienne, et nous savons d'autre part que la méthode que nous avons suivie a fait un bien immense pour la régénération d'une société chrétienne. L'histoire de chacune de nos provinces de l'Amérique du Sud en est une preuve évidente.

Le rapporteur déclare que la question n'est pas de savoir si les séminaires ont fait du bien autrefois, mais s'ils en font maintenant. Vu les tâches nouvelles de l'appostolat xx<sup>e</sup> siècle, comme ces tâches ont été données par le Saint-Siège, il paraît beaucoup plus sage d'attendre que le Saint-Siège décide si, vu ces tâches, il y a lieu ou non de changer ce qui se fait au séminaire et la manière de le faire.

Quant à ce que l'on dit des vocations tardives qui apportent leur ardeur conquérante et leur expérience, il y a du vrai en cette remarque et nous connaissons des exemples admirables de vocations tardives : cependant, il ne semble pas que l'on

doive changer les méthodes pour ce qui restera toujours le petit nombre dans les séminaristes. Il ne faut pas non plus exagérer l'importance de ces nouveaux venus ; le gros de l'armée sera toujours les séminaristes qui viennent au séminaire après avoir mûri leur vocation ; aux autres, il manque quelquefois bien des choses. — Quand on parle du souci d'une incarnation de la doctrine dans leur vie réelle, du bonheur d'aimer le Christ, etc., ce sont des mots qui leurrent souvent sur la réalité des choses, et au milieu de ces grands sentiments dans leur imagination, on les trouve quelquefois bien petits, bien lâches pour faire les sacrifices requis. Notre-Seigneur a dit : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum*. Là est la vraie marque, et non dans les discours, les conférences, etc...

La troisième objection est ainsi formulée : mais alors, c'est toute une révolution que l'Episcopat veut opérer dans les séminaires. Et aussitôt de distingués directeurs de nous répondre que des réformes profondes dans les méthodes d'enseignements de la théologie ne sont pas opportunes. Tel ou tel éminent Supérieur a manifesté son inquiétude à la pensée que l'enquête paraissait envisager des réformes de structure dans les séminaires.

Nous sommes heureux de cette troisième objection car elle montre qu'il y a dans le clergé de France des esprits sages qui ne se laissent pas emballer par toute sorte de courants. Il y a, grâce à Dieu, des pilotes qui tiennent ferme la barre du gouvernail, au milieu de la tempête. Le rapporteur répond qu'on se préoccupe des réformes de structure dans l'organisation du ministère, mais non dans le chapitre des séminaires. Dont acte, à condition bien entendu qu'on n'aille pas faire la chose en supprimant le mot. On veut seulement, dit le rapporteur, faire quelques petites réformes dans le cadre des instructions de la Sacrée Congrégation des Séminaires et se borner, sur ce point, à examiner les moyens de mieux appliquer les réformes.

L'œuvre de formation envisagée sera une formation intellectuelle, spirituelle, apostolique.

A) Pour la formation intellectuelle, qu'on nous permette une remarque préalable. Puisqu'on voulait signaler ce qui était de nature à préparer un clergé capable d'être le levain de la masse déchristianisée, pourquoi s'est-on contenté de la théologie ? Il me semble qu'il eût été plus sage de voir ce que l'Eglise demande dans le Droit canon à ce sujet, de signaler ce qui paraît négligé dans les séminaires. On doit supposer que l'Eglise s'y connaît autant que nous, sur ce qui est requis du prêtre xx<sup>e</sup> siècle. On eût trouvé dans cet examen de conscience une réponse plus sage et mieux acceptée de tous. Voyons rapidement ce que l'Eglise requiert. D'abord, deux ans de philosophie scolastique avec les sciences annexes. Or, que fait-on dans les diocèses ? Très souvent, très peu de scolastique, beaucoup d'universitaire, histoire de la philosophie très détaillée, et puis dans un certain nombre de diocèses, la fondamentale du dogme et de la morale. Ce que l'Eglise veut, c'est la scolastique ; on parle d'étudier les encycliques pontificales ; que l'on n'oublie pas de relire ce que Léon XIII a écrit à ce sujet. Si l'on avait obéi au Pape, nous n'aurions pas eu depuis soixante ans un clergé si versatile, un clergé entraîné par le premier discoureur ou phrasier. Nous manquons de philosophie, non pas de la philosophie



universitaire mais de la vraie philosophie, de celle qui forge l'instrument qu'on appelle le jugement. Ce dont nous avons besoin en cette année 1945, c'est d'une bonne purge scolastique qui purifie notre organisme intellectuel. Après cela, nous serons plus à même de voir plus clair, de juger plus sainement.

Après la vie purgative, la vie illuminative. Au moins quatre ans entiers d'un cours théologique qui comprenne le dogme, la morale, l'Écriture sainte, l'histoire ecclésiastique, le droit canon, la liturgie, l'éloquence sacrée, le chant ecclésiastique — avec des cours de théologie pastorale, des exercices pour apprendre à faire le catéchisme, à entendre les confessions, à visiter les malades, à assister les moribonds.

Tout est là. Si l'on observait exactement ces prescriptions, nous aurions un clergé à la page, un clergé apte à remplir son office de sauveur des hommes, de sel de la terre, de lumière du monde. Evidemment il ne convertirait pas tous les païens, tous les incrédules, tous les pécheurs. On s'imagine aujourd'hui que notre clergé n'est pas ce qu'il doit être, puisque il y a encore tant de brebis perdues. Hélas ! à toutes les époques des vingt siècles passés, il y a toujours eu un *pusillus grex*, un petit troupeau, une élite peu nombreuse, un groupe de pratiquants un peu plus fourni et une masse immense en dehors de l'Eglise. Actuellement, après vingt siècles, il y a encore plus d'un milliard de païens, il ne faut pas pousser de hauts cris, comme si l'Eglise avait manqué à son devoir, comme si le sacerdoce et l'épiscopat avaient fait faillite. Gardons-nous de pareils procédés. Prions pour que le règne de Dieu arrive. Travaillons le plus que nous pouvons, par notre zèle apostolique, et puis admirons les mystères de Dieu. Ils nous seront révélés dans l'autre vie et nous verrons combien ont été infinies la sagesse, la bonté, la miséricorde, la toute puissance de Dieu.

Et maintenant, passons en revue ce que le rapport dit de la formation intellectuelle. L'auteur signale loyalement que trois rapports ont manifesté de l'inquiétude : on craint un enseignement trop pratique qui serait préjudiciable à une formation profonde de l'esprit. Il répond que l'on veut faire seulement de la théologie une science un peu plus vivante, sans la dépouiller de son appareil scientifique, sans tomber dans le praticisme.

Retenons cette affirmation, elle vaut d'être rappelée souvent car quelques jeunes d'aujourd'hui n'ont pas beaucoup le goût du travail intellectuel et se montrent impatients de l'action, avides de réalités toutes faites et de procédés techniques ; ils veulent un enseignement utilitaire. Nous sommes menacés du danger de la vulgarisation qui entraînerait un abaissement du niveau des sciences théologiques, du danger de déformation par une spécialisation prématurée. *Bourges* montre qu'avant la guerre on nous invitait à axer toute notre théologie sur la personne humaine, maintenant on veut l'axer sur la vie communautaire ; c'est s'assujettir, dit sagement *Bourges*, aux conditions changeantes d'une actualité déjà vieillie, à peine exprimée. Si nous suivons ces variations, dit *Cambrai*, quand nos séminaristes auront trente-cinq ans, ayant voulu être à l'avance, à l'avant-garde, ils auront un esprit vieillot. On ne prépare pas à l'action, dit *Châlons*, par la trépidation des questions actuelles : il faut au séminaire la réflexion calme et prolongée. *Nancy* dit

qu'il ne faut pas au séminaire trop de fenêtres trop souvent ouvertes sur la vie apostolique. Cela donnerait le dégoût de la vie actuelle. Nous remercions le rapporteur d'avoir exposé loyalement les avis si sages que l'on vient d'entendre. Ajoutons tout bas qu'ils nous consolent des critiques que l'on fait pleuvoir sur nos séminaires. Tenons bon contre vents et marées. Parmi les excellentes remarques faites par les diocèses, mentionnons celle de Mgr de Bourges : « *Je me rappelle un directeur d'œuvres réclamant un jour qu'on cesse de fatiguer les séminaristes avec l'arianisme, le pélagianisme, le semi-pélagianisme, le donatisme pour les instruire de la technique des œuvres. Le brave homme n'avait pas l'air de soupçonner que Renan était un arien, nos laïcistes modernes des pélagiens, qu'il était peut-être lui-même teinté d'un peu de semi-pélagianisme et que le racisme avait quelque degré de parenté avec l'hérésie de Donat.* » Ces réflexions sont plus opportunes que d'autres qui les coudoient et où, dans un langage à l'emporte-pièce, on avait dit qu'il faudrait obtenir « *une théologie qui ose descendre de la plus haute spécialisation technique dans l'arène du monde, pour marcher dans les étables et fouler le sol des usines ou des mines.* » Oh ! oh ! cela sent le club des Montagnards ; on croirait entendre un conventionnel ; et cependant ce n'est pas, Dieu merci, un Français. Pareil langage n'est pas heureusement d'un usage courant, même parmi les Français un peu exagérés. Suivent, comme c'est de bon ton en pareille matière, des critiques contre les manuels : on les trouve insuffisants, mal construits, sans partie éducative, ni formation, traitant les thèses comme au temps de saint Thomas, n'ayant pas l'air de connaître les positions actuelles de la physique par rapport à la matière, de la biologie par rapport à la vie, de la paléontologie par rapport à l'humanité, ayant une théologie morale plus négative que positive, montrant la limite du péché au lieu de pousser à la pratique des vertus, donnant des cas de conscience d'un autre âge, etc... Heureusement que les braves manuels ont bon dos, depuis la Somme théologique de saint Thomas qui fut mise à l'Index par les supérieurs du docteur angélique, en passant par les manuels de saint Alphonse de Liguori qui furent attaqués comme relâchés, etc... Pourquoi cette manie de tout critiquer ? Nous savons bien que rien n'est parfait ici-bas, pas même les critiques de ce rapport, mais nous ne devons pas oublier que la France a produit un grand nombre de manuels qui ont rendu des services immenses au monde entier et nous devons ajouter que la Compagnie de Saint-Sulpice, à ce point de vue, a été admirable, qu'elle a été et qu'elle est toujours une des gloires les plus pures de la France et du clergé français.

Nous sommes drôles, nous autres ecclésiastiques français ; nous avons la mémoire courte et il faut le dire au risque de choquer quelques-uns, il faut avouer que nous avons une petite pointe de jalousie inconsciente, particulièrement entre congrégations et clergé séculier — ou entre congrégations elles-mêmes.

Ce qui suit dans le rapport sur la formation du travail intellectuel contient d'excellents conseils qui ne datent pas d'aujourd'hui et qu'on trouve dans les livres de pédagogie, particulièrement dans les rapports annuels des anciennes réunions des directeurs de Grands séminaires. Ils étaient une véritable mine

d'or, car ils étaient composés par des gens compétents qui vivaient dans les séminaires, qui connaissaient leur métier.

Parmi d'excellentes choses remarquées dans ce chapitre de la formation au travail intellectuel, comme l'usage toujours actuel de la traditionnelle maïeutique, l'emploi des fiches, des classeurs, l'importance des dissertations écrites que l'on a tendance à négliger, les inconvénients qu'il y aurait à dicter un cours tout entier que l'on se contenterait ensuite de faire réciter par cœur, il y a d'autres moyens proposés qui sont sujets à caution comme le travail en équipe. Evidemment ce sont les mouvements spécialisés qui suggèrent cette petite réforme. Ce qui est bon pour les mouvements spécialisés est-il aussi bon pour les Grands Séminaires ? L'avenir le dira. On recommande des séances académiques plus solennelles. Le rapporteur insinue que l'argumentation gagnera beaucoup à être faite en français. Je me permets de n'être pas de son avis, et je crois qu'un des griefs qui sont faits par Rome à nos études théologiques, est précisément de négliger beaucoup l'emploi de la langue de l'Eglise, le latin.

Concernant le choix judicieux des professeurs, nous avons dans le rapport d'excellentes remarques de S. E. le cardinal Suhard qui peut parler en connaissance de cause, car il a été professeur de Grand séminaire. Il y a là matière à examen pour les directeurs et aussi pour les Supérieurs majeurs qui doivent faire un choix judicieux. Que les directeurs aient donc la justice, la sincérité, la bonté, le dévouement, le don de soi, la compétence scientifique, la conviction dans l'enseignement sans réticence ni dilettantisme, le soin d'aider les élèves par des répétitions particulières quand ceux-ci éprouvent des difficultés à suivre, la fermeté.

Un évêque voudrait une école normale pour les futurs professeurs de Grands séminaires réguliers ou séculiers, car, dit-il, les diplômes ne donnent pas l'art d'enseigner et la pratique seule ne suffit pas toujours à faire acquérir cet art difficile. Quelqu'un pourrait répondre que les Instituts catholiques de France et surtout les grandes universités de Rome sont une école normale, car non seulement elles donnent des diplômes qui supposent une science profonde, premier stade, mais en outre elles mettent en contact avec des intelligences supérieures qui ont l'art de répandre cette science profonde, second stade. On acquiert de précieuses qualités en écoutant, jugeant, comparant les dominicains, les jésuites, etc... La seconde formation pour laquelle le rapport appelle des modifications, c'est la formation spirituelle. Trois choses sont suggérées : 1° un noviciat de spiritualité au début du Grand séminaire. *Nancy et Moulins* proposent un mois, X... demande s'il ne serait pas bon de consacrer les quatre ou les six premiers mois du séminaire à une sorte de noviciat. Pendant ce temps on ne ferait que de la spiritualité. X... fait cette remarque : Si le temps consacré aux études se trouvait être un peu réduit, quels avantages n'y aurait-il pas au point de vue spirituel ? Cette dernière réflexion est à examiner de près. On avoue que l'on réduit le temps consacré aux études. Mais a-t-on le droit d'agir ainsi ? Nous avons vu que déjà ces deux années de philosophie sont amputées singulièrement, on les couperait encore d'un mois, deux mois et demi et même de quatre ou six mois. Il me semble qu'agir ainsi c'est s'exposer à une intervention de Rome, qui

tient à des études faites selon le temps prévu. Qu'on se rappelle la réglementation de Pie X. Quant au bien spirituel qu'on escompte de ce noviciat, il me paraît tout à fait aléatoire. On veut soi-disant jeter en pleine spiritualité les jeunes séminaristes. Un mois ne suffit pas. Il faudrait l'année de noviciat des religieux. Après ce mois de spiritualité, les séminaristes ne seront pas suffisamment imprégnés de vie spirituelle ; ils croiront qu'ils le sont ; ils s'imagineront qu'ils n'ont plus besoin de tant de spiritualité, ils seront portés à négliger la spiritualité pour les études ; ils mettront une cloison étanche entre science et sainteté. Le procédé recommandé par l'Eglise est plus adapté à la nature humaine ; il marie harmonieusement la science et la sainteté et il habitue les élèves à maintenir toute leur vie ce mariage. L'Eglise évite les extrêmes. Faisons comme elle. Le mieux, ou ce qu'on croit le mieux, est souvent l'ennemi du bien. Ne soyons pas plus royalistes que le roi, ni plus papistes que le Pape.

2° On propose un cours de spiritualité pendant les années du Grand séminaire. Constatons que le droit canon demande un directeur spirituel dans chaque Grand séminaire, une retraite spirituelle chaque année, pendant quelques jours continus, une fois la semaine une instruction sur les choses spirituelles qui se termine par une pieuse exhortation. Constatons que c'est un vieil usage de nos Grands séminaires de faire tous les jours une lecture spirituelle sous la présidence du supérieur. Qu'est-ce qu'on veut encore ajouter ? *Ne quid nimis. Est modus in rebus*. Au lieu de proposer toujours de nouvelles choses, tâchons d'améliorer celles qui existent.

3° On voudrait que les séminaristes connaissent et aiment mieux la messe et le bréviaire. Rien de mieux et sur ce sujet nous avons de beaux et substantiels travaux composés par les directeurs des Grands séminaires d'il y a cinquante ans, les Bacuez, les Fillion. Qu'on les lise, qu'on les fasse lire. Qu'on étudie les psaumes, les hymnes du bréviaire. Voilà une excellente lecture spirituelle tous les soirs. Le rapport souhaiterait une piété plus personnelle. Il ne faut pas toutefois exagérer. En toute piété de séminaire et de communauté et de chanoines et de grands ordres religieux, il y aura toujours du conventionnel. L'esprit humain n'est pas ainsi fait par Dieu qu'il puisse voler de spontanéité en spontanéité. Nous sommes joliment jansénistes dans nos appréciations des prières des séminaristes, et nous sommes passablement aveugles, car les défauts que l'on signale ici sont les défauts communs, non seulement à des séminaristes mais à des prêtres, à des directeurs de séminaire, à des curés, à des doyens et à des Vicaires généraux. Si Dieu manifestait les consciences d'un chacun, que de surprises. Par conséquent n'allons pas jeter la pierre à des jeunes qui débudent, ne parlons pas de pharisaïsme, encourageons-les, stimulons-les. Nous manquons bien souvent de psychologie, de justice à l'égard de nos séminaristes. On propose une certaine latitude pour le choix de l'oraison. A quoi bon ? Que tous aient le même livre. Que, dans leur intérieur, ils méditent ce que leur conseille le directeur. On propose méditation en cellule. Cela présente des inconvénients. On ne veut pas que l'action de grâces se termine pour tous à la même heure. Nous aurions la foire. Au lieu des examens pour tous, on voudrait quelquefois

un examen imposé par les directeurs de chacun. Quel avantage y aurait-il ? On voudrait varier les formules de prières récitées chaque jour pour éviter formalisme et routine. Nous tomberions dans un autre formalisme, etc...

La troisième formation est la formation apostolique. Le rapporteur note avec fidélité que ce chapitre a provoqué trois objections : 1° Il ne faut pas trop pousser les séminaristes vers la conquête de peur de l'extérioriser ; 2° à force de parler de conquête on détournera les séminaristes de s'occuper des bons fidèles ; 3° il faut plutôt freiner les jeunes. Qu'on donne aux séminaristes un esprit apostolique ? C'est très bien, c'est l'esprit de Notre-Seigneur, de l'Eglise, des saints. Il ne faut pas croire que notre époque soit une anomalie dans l'histoire de l'Eglise. A toutes les époques il y a eu des multitudes ignorantes, sous saint Martin, les campagnes étaient païennes, *pagan*, *pagen*. Sous saint Benoît, des contrées entières étaient loin du Christ ; sous saint François, saint Dominique et sous les Barbares, l'Europe était bien bas ; sous les protestants, au xvii<sup>e</sup> siècle, la France était presque comme l'Allemagne et les autres pays centraux. Le rapporteur nous dit que les séminaires ont été fondés au xvii<sup>e</sup> siècle dans une société chrétienne ; est-ce bien vrai ? Le clergé était bien scandaleux et le peuple était bien ignorant (sauf quelques villes). Par conséquent les conditions sont les mêmes au xx<sup>e</sup> siècle qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, et même elles sont meilleures. On dit que dans les pratiques religieuses c'est plus affaire de routine et d'accoutumance que de conviction profonde. Toujours la manie de dénigrer le temps présent et de louer le temps passé. Bossuet, Bourdaloue, Massillon ont des phrases terribles contre les hypocrites du xvii<sup>e</sup>, du xviii<sup>e</sup> siècle. Une grande partie du xix<sup>e</sup> siècle a été une période d'incrédulité universelle où pas un homme ne pratiquait. Quelle différence aujourd'hui. J'aime mieux ce que disait Pie XI au cardinal Verdier, que nous devions être fiers d'appartenir à une société où il y a tant d'âmes généreuses. Nos cantiques populaires renferment bien des mensonges sur la foi des anciens jours.

Sans doute, nul professeur, même dans les Instituts, n'est parfait — et c'est une vérité que les réformateurs oublient souvent. Ils lancent de grandes phrases qui requièrent des prêtres parfaits, des séminaristes parfaits, des vicaires parfaits, des curés parfaits, des doyens parfaits, des chanoines parfaits, des aumôniers parfaits, des directeurs de séminaires parfaits, des confesseurs parfaits, des prédicateurs parfaits, tout le monde parfait, et malheureusement la perfection n'est pas de ce monde. Les réformateurs ont beau jeu quand ils réclament la perfection, mais ils oublient une chose c'est qu'eux-mêmes ne sont pas parfaits. Faisons le bien que nous pouvons faire avec les éléments dont nous disposons. Tirons le meilleur parti de ceux que la Providence met à nos côtés et puis à la grâce de Dieu. Les apôtres n'étaient pas parfaits et cependant Notre-Seigneur a été leur directeur de Grand séminaire. Dans les œuvres de Dieu, ne soyons pas des pélagiens, ni des semi-pélagiens, comptons que le Saint-Esprit est l'âme de l'Eglise, qu'il supplée à bien des déficiences et que c'est un chef-d'œuvre de la toute puissance de Dieu de voir que l'œuvre de Dieu s'accomplisse,

bien que les fidèles, les clercs, les religieux, les prêtres soient loin d'être parfaits.

A propos des professeurs, le rapport étudie une question tout à fait actuelle. Les professeurs doivent-ils se spécialiser dans leur matière et être entièrement déchargés de tout autre ministère ? Première réponse : plusieurs diocèses se prononcent nettement pour qu'il en soit ainsi. Deuxième réponse : d'autres diocèses accepteraient un certain contact. Troisième réponse : la plupart des diocèses demandent une collaboration étroite entre professeurs et hommes d'action. Quatrième réponse : plusieurs diocèses voudraient concilier harmonieusement les trois méthodes précédentes. Nous avons là une grande variété.

La première méthode qui est selon la tradition sulpicienne et aussi vincentienne, au moins avant ces dernières années, estime que le professeur doit être entièrement, uniquement à sa tâche intellectuelle qui exige de lui, étude, réflexion. Alors que, tout autour de lui, les prêtres sont exposés à une vie trépidante qui les empêche d'étudier, qui en fait des barques ballottées par les vagues, il convient que le directeur de séminaire soit comme le phare immobile mais éclairant. Nos directeurs de séminaires deviendraient vite non pas des *minus habentes* au sens péjoratif qu'on lui attribue d'ordinaire, mais réellement des *minus habentes* qui, par suite de leurs occupations au dehors, n'auraient plus le temps de préparer leurs classes, de développer leurs connaissances, de se tenir au courant des livres et revues et seraient ainsi réellement *ayant moins* ce qu'ils devraient avoir. *Minus habentes*.

Une seconde raison qui postule l'interdiction de tout travail extérieur, c'est la nécessité d'être constamment à la disposition des séminaristes et de les suivre de près. Voilà une vérité qui crève les yeux et qui ne devrait pas avoir besoin d'être prouvée ni même soulignée. Et cependant, il en est ainsi. La formation des prêtres est l'œuvre la plus importante qu'il y ait sur la terre. Il faut former l'intérieur, pour faire grandir ces petites plantes, il leur faut un tuteur, il leur faut une bonne terre, il leur faut de l'eau, il leur faut du soleil. Le directeur du séminaire est au séminariste ce que la mère est au petit enfant. Il doit être toujours là, jour et nuit. Dans la conscience du jeune séminariste, il y a, comme dans une montre, des ressorts extrêmement délicats qui se couvrent souvent de poussières, qui se détraquent souvent ; il faut que le séminariste puisse toujours aller présenter sa montre à l'horloger spirituel, autrement dégoût, tiédeur, relâchement, perte de vocation ou vocation mal aiguillée qui souffrira toute sa vie.

Une troisième raison qui s'oppose aux œuvres extérieures, c'est le danger de s'exposer à se détendre de la tâche austère du Grand séminaire pour se laisser attirer par un ministère extérieur, plus varié et plus attachant. Cette raison est très forte et si l'on constate dans quelques directeurs un peu moins de goût, de désir du métier bien fait, cela vient de ce que les jocistes, les jacistes, les étudiants, les infirmières, les jécistes, tout cela est plus attirant que le séminariste.

On objecte à cela que, par l'expérience des âmes, on enrichit sa pensée, sa vie spirituelle. La pensée, oui, mais cet enrichissement se paie trop cher et n'est pas nécessaire. La vie spiri-

tuelle, j'en doute, je crois même qu'elle fléchit, car elle ne se nourrit plus du pain substantiel du sacrifice.

Ce qui suit est très utile et mérite l'attention des directeurs. Signalons quelques remarques. Habituer les séminaristes à *bien lire*. Combien de prêtres ne savent pas lire en chaire d'une manière intelligible, ni prêcher d'une manière vivante. Un grand avocat de Paris me disait : « Qu'est-ce que vous faites dans vos séminaires ? La plupart des prêtres parlent de façon à n'être pas compris. » *Catéchisme*. Combien ne savent pas se mettre à la portée des enfants, emploient des mots qui ne disent rien aux petites intelligences, font de la haute théologie. Autrement dans nos missions, il n'y avait pas de grands sermons comme actuellement ; il y avait le grand et le petit catéchisme. Si on reprenait cela et si on le faisait d'une façon intelligible, peut-être qu'il y aurait plus de nourriture spirituelle donnée aux âmes. Le cardinal Liénart attire l'attention sur la formation à la direction au confessionnal ; il reconnaît que c'est très nécessaire et il avoue que cela ne se fait guère. Alors que fait-on dans les Grands séminaires ?

Quelques-uns suggèrent une sixième année dans laquelle on reverrait toute la théologie dogmatique, morale, pastorale, ascétique, et on préparerait immédiatement à l'action. Il y a lieu de mettre beaucoup de points d'interrogation pour cette sixième année, comme pour le noviciat du début, etc... Je crois que nous assistons en France à une éruption du Vésuve intellectuel. Pourvu que la lave spirituelle ne détruise pas trop d'Herculanum et de Pompéi.

Un certain nombre de rapports font remarquer justement que pour la formation à la technique des œuvres, il faut accueillir avec une extrême prudence ce qui peut donner aux séminaristes l'occasion de s'évader de leur vie de séminaire. C'est très sage. On a l'impression que beaucoup des réformes proposées le sont par les directeurs des œuvres à l'encontre des directeurs du séminaire. Là est peut-être le ver rongeur qui réduira à rien la bonne volonté de faire quelque chose de solide. On dit encore que ce ministère donne aux professeurs de l'autorité auprès de leurs élèves. C'est une chose qui demanderait à être prouvée par des témoignages. Ce que j'en sais c'est que les élèves murmurent de ce que leurs professeurs ne sont pas là, les blaguent d'être bien avec Mlle la militante, Mlle la responsable, d'aimer mieux les filles que les garçons, et se proposent d'en faire autant, quand ils seront dans les œuvres. Le directeur de Grand séminaire doit être le conseiller du clergé du diocèse et aussi des hommes d'œuvre. Mais cela ne requiert pas qu'il sorte. Qu'on vienne le voir, qu'on le consulte, très bien. Qu'il reçoive ceux qui viennent, pas de mal à cela, à condition qu'il ne passe pas tout le temps à recevoir et que les séminaristes ne le trouvent jamais dans sa chambre. Son devoir d'état de professeur et de directeur passe avant tout le reste, dit justement le rapporteur et si l'on veut qu'il réalise ce devoir d'état, il faut absolument interdire tout ministère extérieur : soit recherche des vocations, soit denier du séminaire, soit collecte des légumes, soit toute autre chose. Dans nos séminaires nous n'avons pas tenu ferme à cela et nous en avons été punis par des chutes scandaleuses.

Le rapport dit un mot de quelques œuvres à l'intérieur du séminaire : 1° des conférences faites par des spécialistes. On fait remarquer que quelquefois elles ne servent pas à grand chose parce que les séminaristes ne prennent pas de notes, sont dans une attitude passive et plutôt paresseuse et parce que les spécialistes restent souvent dans le domaine des principes et répètent la même chose ; 2° Les cercles d'études. Ici les opinions se divisent en deux groupes : pour les uns ce peut-être utile en ce sens que cela forme à l'art de la parole et donne le sens de l'adaptation au réel ; pour les autres, les résultats ne donnent pas, les cercles ne sont pas formateurs, ce sont des parlottes. On tourne en rond, disait un grand archevêque.

Quant aux œuvres à l'extérieur des séminaires (patronages, colonies de vacances), l'ensemble des réponses manifeste une grande réserve ; il y a des avantages mais les inconvénients et les dangers sont plus nombreux : temps perdu pour déplacements, préparation, surmenage avec répercussion sur la santé et les études, dissipation, danger de s'intéresser beaucoup plus à ces œuvres qu'aux études du séminaire, suffisance, présomption, attaches sensibles.

Il est question du travail en équipe pendant le temps du séminaire. Ici encore les avis sont différents ; à Cambrai on a constaté que pour les études le travail en commun a donné peu de résultats, que pour la vie spirituelle la méthode s'est montrée bienfaisante. A X..., c'est un éloge dithyrambique de ce travail en équipe ; or, d'après ce qui m'a été assuré par des directeurs de ce séminaire, ç'a été un fiasco complet à X... Alors !!!

Le chapitre trois du rapport est moins pratique pour nous : il suggère pour le clergé dans les œuvres un cadre de vie qui soit mieux adapté aux besoins de la sanctification personnelle et aux exigences de l'apostolat. La libération de certaines tâches, sports, ne souffre aucun inconvénient et on ne comprend pas que le clergé perde une grande partie de son temps à ces tâches matérielles ; la libération de certaines tâches comme les services funèbres est très délicate car la prière pour les morts est une fonction toute sacerdotale, le culte des morts reste un des rares points de contact par où l'on puisse atteindre l'immense majorité des Français. Le rapport fait toute sorte de considération sur la vie commune des prêtres. A propos des retraites sacerdotales que quelques-uns de nos confrères prêchent parfois, on désirerait que les prédicateurs traitent davantage des sujets de pastorale, ou s'inspirent d'une spiritualité plus proche du clergé diocésain que de la vie religieuse ; on désirerait aussi plus de silence, pas de commerçants dans les couloirs, un temps de réflexion personnelle après chaque instruction.

Le rapport se termine par ce que nous appellerons la partie officielle. C'est-à-dire par les Vœux de l'assemblée.

Il y en a quatorze qui sont très sages et pratiques. Evidemment la réalisation de ces vœux dépend surtout de l'Evêque du diocèse qui est libre de les appliquer ou non, selon qu'il le juge à propos. Nos confrères des Grands séminaires n'ont qu'à suivre les directives qui leur sont données par l'Ordinaire du lieu qui, en définitive, est le premier supérieur du Grand séminaire.

Le 24 février, nous avons la grande joie de recevoir cinq de nos confrères jusqu'ici travailleurs en Allemagne et qui vien-



nent d'être exemptés de leur travail et rendus à la patrie et à la maison de Dax. Nos deux frères coadjuteurs, Péchin et Gros, viennent de subir une opération dangereuse, qui, heureusement, a bien réussi.

Le 25 février, le Père Olmez, dominicain, prêche dans notre chapelle la retraite aux Dames de la Charité. A partir de ce jour nos cloches ne peuvent plus sonner de dix-huit heures à huit heures.

En mars, notre cher frère Deledalle a été envoyé au camp de Brenne ; M. Couralet a été placé au pavillon des tuberculeux à l'hôpital Saint-Joseph ; M. Jean Fromentin a été frappé de congestion cérébrale ; les aumôniers des prisonniers se sont réunis chez nous le 17 mars ; un service a eu lieu chez les Filles de la Charité pour la mère Chaplain récemment décédée à Montolieu ; M. Castelin a chanté la messe, M. Robert a donné l'absoute ; le 19, M. Jean Fromentin rend son âme à Dieu sous la protection de saint Joseph, patron de la bonne mort.

Le 26, nous fêtons la cinquantaine du bon frère Bernier, qui est chargé de la propreté depuis si longtemps et qui est avantageusement connu non seulement des confrères mais encore des évêques et des retraitants pour lesquels il a monté et descendu des milliers de fois les escaliers de Saint-Lazare. Seul son ange gardien sait le nombre de marches qu'il a gravies. Le 30, Son Excellence le Nonce nous fait l'honneur de loger chez nous.

En avril, paraît un livre qui a fait sensation, *France, pays de mission*, par Godin et Daniel. L'abbé Guérin, aumônier général de la J.O.C., a fait une préface à ce livre qu'il appelle « un magistral rapport ». Il déclare qu'il faut atteindre surtout la société, parce que, dit-il, si « la société est malade, tandis qu'on s'efforce de convertir un individu, la société gangrenée en déchristianisera mille autres. » Alors, il ne faudrait plus essayer de convertir individuellement, il ne faudrait que convertir en masse ; le salut est chose individuelle ; on n'a pas le droit d'attendre que son voisin se convertisse pour se convertir soi-même ; de plus, on pourrait demander à M. Guérin comment l'Eglise a procédé dans les trois premiers siècles. N'a-t-elle pas converti individuellement et n'est-elle pas arrivée par là, au bout de trois siècles seulement à convertir la société ; en général, sauf exceptions rares, l'accroissement se fait non pas par des peuples en masse qui se convertissent d'un seul coup, mais par des individus qui renoncent à leurs erreurs et à leurs péchés et qui s'attachent à l'Eglise, malgré la société gangrenée dans laquelle ils sont. S'il faut attendre que la société ne soit plus gangrenée pour opérer les conversions individuelles, nous attendrons longtemps. L'abbé Guérin réclame quatre choses : 1° un clergé qui ait une doctrine commune. Il me semble que, grâce aux papes et aux évêques, le clergé, sauf quelques exceptions inévitables, a toujours eu une doctrine commune ; et quand une partie du clergé semblait fléchir sur ce point, les papes ont toujours agi avec vigueur. En sommes-nous actuellement à ce point de décadence que le clergé n'a plus une doctrine commune ? C'est à d'autres que moi à dire si c'est bien exact ou si c'est vraiment exagéré. L'abbé Guérin réclame en second lieu : un mouvement ouvrier d'action catholique qui soit généralisé. Pour entraîner la masse, dit l'illustre aumônier, il faut être nombreux.

On pourrait alléguer que des âmes d'élite, des apôtres, des missionnaires ont entraîné la masse et on pourrait dire malicieusement que s'il faut être nombreux pour entraîner la masse, il y a là une tautologie ; pour être beaucoup, il faut être beaucoup.

Passant hardiment plus outre, l'auteur attaque dans ce paragraphe la paroisse telle qu'elle existe à peu près partout, et il dit que toute paroisse qui ne collabore pas avec le mouvement ouvrier le détruit. C'est là le grand cheval de bataille de MM. Godin et Daniel. L'abbé Guérin déclare en troisième lieu que le point de départ doit être pris de la mesure objective des laïcs et que cette mesure ne dépend ni de leur caprice ni du nôtre. Cela est très vrai théoriquement ; mais la question sera de voir si dans le livre des abbés Godin et Daniel, on ne prône pas beaucoup de manières de voir qui sont des caprices de nos deux apôtres zélés, et si on n'attribue pas au clergé des caprices qui ne sont pas du tout des caprices des curés. Enfin, l'abbé Guérin réclame en quatrième lieu, un mouvement fortement équipé. Pour ce qui est de l'élément sacerdotal, il déclare qu'on doit y mettre le prix et que de fait un très faible concours a été apporté de ce chef. On peut dire qu'on doit mettre le prix partout : dans les administrations diocésaines, dans les Grands séminaires, dans les Petits séminaires, etc... L'abbé Guérin affirme qu'un très faible concours a été apporté de ce chef : cela peut venir ou de ce que les administrations diocésaines n'ont jusqu'ici rien fait ou de la faible valeur de ceux qui actuellement sont employés à ce mouvement. Il ne nous appartient pas de dire si cette double critique est justifiée ou non. La critique est aisée, mais l'art est difficile. Peut-être aussi les prêtres qui se sont consacrés au mouvement ouvrier ne seraient pas flattés de s'entendre dire qu'un très faible concours a été apporté de ce chef.

La préface se termine par un grave reproche à l'adresse des paroisses actuelles. « Il semble, dit-il, que la communauté paroissiale n'est pas préparée à les accueillir. » « Les ouvriers, dit l'abbé Guérin, doivent se plier à des coutumes qui sont à l'opposé des leurs. » Mais la question est de savoir quand on entre dans l'Eglise, dans ses diocèses, dans ses paroisses, si c'est l'Eglise, le diocèse, la paroisse qui doivent changer pour s'accommoder aux nouveaux venus ou si ce n'est pas à ceux-ci à se convertir, à changer leurs idées, leurs coutumes pour s'intégrer dans la société chrétienne. Cela coûte sans doute mais la conversion exige des sacrifices. Celui qui veut venir après moi doit se renoncer.

Dans une affaire si grave, il faut attendre les directives du Saint-Siège.

Dans le chapitre premier, l'auteur partage la France en trois sortes de pays : 1° les pays de chrétienté où la plupart pratiquent ; 2° les pays non pratiquants de culture chrétienne qui paraissent à l'auteur la plus grande partie de la France ; 3° les pays de mission où il n'y a plus rien, où l'amour de l'argent a tout rongé, où la politique a tout saccagé.

1° Pour les pays de chrétienté, l'auteur signale qu'ils sont menacés par l'usure, la presse, le cinéma, la radio, et que certains esprits estiment qu'ils ont besoin d'être rechristianisés. Il faut sonner le tocsin, dit l'auteur. Nos missions peuvent contribuer à ce renouveau. Peut-être faut-il les orienter dans ce sens.

2° Pour les pays non pratiquants, mais de culture et de

civilisation chrétienne, l'auteur estime qu'en France, les grandes villes mises à part, il n'y a plus qu'un dixième de pratiquants. On va à la messe aux grandes fêtes, aux grandes saisons de la vie ; il y a encore des vertus familiales solides. Les missions et l'Action catholique peuvent faire du bien en ces pays et les relever. Grâce à Dieu, nos missionnaires missionnants y contribuent beaucoup.

3° Pays païens. Pays de mission, on ne sait pas d'où l'on vient, où l'on va, pourquoi on est sur la terre. Pas de morale chrétienne, ni souvent de morale naturelle. Rien, avec la civilisation en plus. Les sermons des missions doivent être appropriés aux besoins de la population.

Dans le chapitre II, l'auteur se demande ce que c'est qu'une mission. Il affirme trois choses : 1° une mission n'est pas destinée à un pays où il y a déjà quelques chrétiens ; 2° une mission n'a pas pour but de rendre chrétiens des individus mais des communautés ; 3° une mission n'a pas pour but de franciser ou d'européaniser mais de christianiser. Pour le 1°, on peut ne pas admettre la définition qu'il donne du nom de mission. Mission vient de *missus* qui veut dire envoyé ; on peut être envoyé même aux fidèles, il ne faut donc pas restreindre ce mot au ministère à l'égard des infidèles. Notre nom de missionnaires nous vient des prédications faites au peuple de France qui n'était pas un peuple infidèle, mais un peuple ignorant. Pour le 2° on peut aussi ne pas admettre ce que dit l'auteur. Avant de constituer des communautés chrétiennes, il faut convertir et faire des individus chrétiens. Saint Paul à Athènes n'a pas fait une communauté tout de suite, il a converti deux ou trois personnes à l'Aréopage. On ne convertit pas des peuples, des tribus, des villes d'un seul coup ; on les convertit en convertissant les individus. Il y a des exceptions à cette règle : le baptême des Francs de Clovis, de même en Angleterre, mais c'est extraordinaire ; 3° pourquoi l'auteur reprend-il cette vieille calomnie qui veut faire passer les missionnaires pour des agents de leur gouvernement ? Qu'il y ait eu quelques cas particuliers, c'est possible ; il faut cependant se rappeler que, sans les gouvernements européens, les missionnaires n'auraient pas pu pénétrer en Chine, ni ailleurs ; on comprend dès lors qu'il fallait ménager ces Gouvernements ; l'Eglise a agi ainsi ; elle tâchait de se rendre favorables les empereurs, les princes ; elle leur accordait des privilèges pour faciliter l'apostolat missionnaire ; elle prêchait des croisades ; elle faisait appel aux armes des princes pour combattre les infidèles. En agissant ainsi, elle descendait un peu aux Gouvernements, mais pour un but sur-naturel : christianiser. Ainsi ont fait et font la plupart des missionnaires. Il n'y a pas lieu de leur jeter la pierre.

Dans le chapitre III, intitulé : *Masse et Mission*, l'auteur dit que le mot masse a trois sens : 1° le plus grand nombre ; 2° les prolétaires, les pauvres, les non éduqués, les rudes qui manquent de tout : de sécurité, de réserves, de traditions, de culture ; 3° ceux qui ne sont pas militants, qui se laissent mouvoir.

Réjouissons-nous de ce que notre lot est la masse des pauvres. Hélas ! il y aura toujours des pauvres ; par conséquent la Congrégation sera toujours d'actualité.

Le chapitre IV est intitulé le *Milieu*, l'auteur le définit : une moyenne. Dans le milieu, il y a la masse et les meneurs.

Il y a différents milieux : travail, quartier, loisirs, religion.

La deuxième partie est intitulée : *le problème des pays de mission en France*.

Le chapitre premier de cette deuxième partie est intitulé : *Description des pays, des milieux de mission*. L'auteur dit que l'ennemi principal, c'est l'ambiance païenne. L'auteur montre que règne partout l'eugénisme, la mauvaise conduite, la stérilité volontaire, les fausses couches, l'habitude du vice solitaire chez les jeunes filles, peut-être plus spécialement dans les centres de jeunesse, et jusque dans les écoles de cadres, dans les sanatoria. On excuse les voleurs qui ne se font pas prendre, ceux qui se font une grosse fortune en se débrouillant par des moyens douteux, ceux qui font du marché noir. Il y a aussi des orgueilleux, des surhommes, il n'y a plus d'espérance d'une autre vie. Union libre, divorce, vie en meublé, pas d'enfants. Une course à lieu, un bombardement fait deux cents morts, quatre cents blessés ; la foule réclame la continuation des courses. L'avortement est chose courante. En plein prolétariat l'avortement s'étale. Tentatives immorales sur les fillettes par le père, le beau-frère, le frère, un voisin. Le nu est admis en photographie. Ambiance des institutions. Cinéma, camping, auberges de jeunesse, gueule, fric, femmes. Le tableau paraît bien sombre. Est-il exact ?

L'auteur conclut que, il ne faut pas se contenter de faire de la pêche à la ligne, il faut transformer le cinéma, la radio, les journaux, les bistrots, les rues. Il ne dit pas quelle est la bombe atomique qui opérera ce changement. Saint Vincent dirait qu'il n'y a que la sainteté et le zèle des missionnaires qui puissent opérer ce miracle, avec la grâce de Dieu.

Le chapitre II est intitulé « *Pays de Mission et pays chrétien* ».

L'auteur reproche aux chrétiens de ne pas fréquenter assez le milieu populaire : il reproche aux Enfants de Marie de fréquenter les offices paroissiaux et de ne pas aller avec les jeunes filles de leur milieu de vie. Il dit que les enfants chrétiens fréquentent l'école chrétienne mais ne fréquentent pas la rue. Il dit que les jeunes gens vont au patronage mais ne vont pas avec les camarades. Il dit qu'on va au cinéma paroissial, aux fêtes paroissiales. Il reproche aux jeunes gens, jeunes filles chrétiens de ne pas aller avec ceux qui s'en vont à la campagne. Il reproche aux catholiques de placer leurs enfants dans des maisons catholiques, etc... Voilà un chapitre qui paraît subversif des bonnes mœurs. Alors, il faudrait quitter l'école chrétienne, l'Eglise, les bons cinémas, les bonnes fêtes, pour aller dans la rue pour fréquenter les mauvais, pour aller au cinéma mauvais. C'est à n'y pas croire.

L'auteur compare ensuite les pays de mission avec nos pays ; dans les premiers, dit-il, on ne mélange pas les Européens et les indigènes chrétiens, de même, dit-il, on ne devrait pas obliger les païens qui se convertissent à se mélanger aux chrétiens de la paroisse — il y a confusion dans cette comparaison ; les Européens ont leur messe à part parce qu'ils ne connaissent pas la langue du pays, les indigènes aussi parce qu'ils ne connaissent pas la langue des Européens — ce qui n'est pas le cas en France.

L'auteur parle ensuite des difficultés qu'éprouvent les païens pour entrer dans le milieu chrétien paroissial et il cite l'exemple d'un champion de boxe arrêté dans sa marche vers Dieu parce qu'il y a des patrons chrétiens qui font travailler les ouvriers douze heures et plus, parce que les mariages et les enterrements des riches sont plus solennels, parce qu'il y a des bigotes qui disent du mal de la voisine, parce que les prêtres se font marchands de solennité extérieure. On a souvent répondu à pareilles objections et on en a montré l'inanité.

Nous ne suivrons pas les auteurs dans chacun de leurs chapitres que nous avons eu le courage de lire deux fois la plume à la main. Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de profit à retirer de la lecture de ce livre pour nos Missionnaires missionnants. Il nous semble que nos chers confrères peuvent continuer sans scrupule ce que l'on a toujours fait dans nos Missions. Le livre contient beaucoup de choses qui paraissent exagérées, inadmissibles. Le temps dira si la réforme proposée par ces auteurs est viable. Il appartient aux évêques de dire s'il faut lancer l'Eglise de France dans la nouvelle voie proposée ; et si par crainte de rester dans une voie de garage, on ne lance pas les missionnaires dans une voie de précipice.

Le 19 avril, quatre des nôtres, travailleurs requis en Allemagne, sont revenus.

Le 21, bombardement terrible qui détruit la maison des sœurs de la rue Championnet. Les sœurs, réfugiées à la cave, ont couru de grands dangers, mais ont eu la vie sauve.

La belle statue de saint Vincent par Falguière qui se trouvait au Panthéon, a été donnée par le Gouvernement au curé de Glichy ; elle a été placée à la jonction de la vieille église avec la nouvelle.

Le 23 avril, fête de la translation des reliques de saint Vincent ; le cardinal Suhard vient dire la messe chez nous et dîne avec la communauté. M. Antoine Lampe donne le panégyrique de saint Vincent. On lit au réfectoire, *saint Vincent de Paul sous l'emprise chrétienne*, par Déplanque, très belle thèse de doctorat, où l'auteur montre bien la spiritualité de saint Vincent.

Le 25 avril, un des deux pauvres qui dînent avec nous meurt subitement au réfectoire-même. Il était allé le matin faire ses dévotions au Sacré-Cœur de Montmartre. On eut le temps de lui administrer les derniers sacrements.

Le 30 avril, les Universitaires se réunissent dans notre chapelle. Le soir, les *Petits Chanteurs à la Croix de bois* viennent rehausser par leurs chants, parfaitement exécutés, une réunion de la Sainte-Agonie.

Le 1<sup>er</sup> mai, pour annoncer solennellement le début du mois de Marie, quatre alertes de jours, une alerte de nuit, nous procurent le doux concert des sirènes unis aux bombardements.

Le 5 mai, M. André Girard, missionnaire du Grand Retour, nous raconte sa mission. La statue de Notre-Dame de Boulogne est promenée de ville en ville, de village en village. Elle est partout accueillie avec ferveur ; elle détermine des retours à la foi, à la pratique ; il paraît que c'est un spectacle on ne peut plus touchant. Nous espérons que Marie, reine de France, acclamée par son peuple, le délivrera bientôt de la dure occupation.

Le 21, de grandes prières ont lieu à Paris. On organise une procession sur le parvis de Notre-Dame. Le 25, trois alertes. Le 26, deux alertes. Service pour Mgr Chaptal. Le 28, jour de la Pentecôte, sept alertes qui nous mettent en garde contre les bombardements des hommes, tout différents des sept dons du Saint-Esprit. Le 29, élections de deux Officières à la Communauté : sœur Varin et sœur Crétenet. Le 30, bombardement terrible à Saint-Etienne : cinq Filles de la Charité sont tuées. Le 31, deux alertes encadrent la procession traditionnelle dans le jardin de la Communauté. Nous renouvelons la consécration de Pie XII au Cœur Immaculé de Marie.

Le 2 juin, trois alertes. Le 3 juin, deux alertes la nuit, quatre le jour. Le 4, cinq alertes de jour. Le 6, huit alertes. C'est le débarquement des alliés en Normandie. Le 8, trois alertes de nuit. Les nerfs commencent à trouver qu'on les fait un peu trop marcher.

Le 10, alertes de jour et de nuit. On ne dort plus ni le jour ni la nuit. Le 11, accalmie qui nous a permis de faire la procession à la Communauté le matin, à Saint-Lazare le soir. Le 12, cinq alertes et aussi les cinq jours suivants. Le 18, nouvelle accalmie qui nous a permis de faire la seconde procession.

Le 21, alertes. Le 22, des bombes sont tombées sur la maison des sœurs de Saint-Denis, boulevard Ornano, six mortes. Le même jour, la maison de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire reçoit des bombes qui n'atteignent que les bâtiments, sans faire de victimes. On nous signale de différents endroits (Marseille, Evreux, Amiens, etc.), que les confrères se sont montrés très dévoués et ont couru secourir les victimes au risque de leurs vies. Voilà certes une belle conduite, tout à fait sacerdotale ; on nous signale d'autre part que plusieurs des nôtres portent les secours spirituels aux maquisards, sans craindre les représailles des Allemands. Que Dieu les récompense et les garde. *Dominus conservet eos et non tradat eos in animas inimicorum.*

Le 24, six alertes. Le 25, les dirigeants de la jeunesse féminine se réunissent à la communauté sous la présidence du cardinal Suhard. Le 28, un séminariste est tué à Dax pendant qu'il montait la garde.

Le 6 juillet, sept alertes. Le 8 juillet, huit alertes. Le 10 juillet, retraite à la Communauté malgré les bombardements et les restrictions. On fait comme on peut. La retraite ne dure que six jours ; les sœurs vont loger en ville. A la guerre comme à la guerre. Le 12 juillet, des sœurs sont tuées à Villeneuve-Triage et à Coulanges-sur-Yonne. Le 13 juillet, cinq alertes. Le 19 juillet, saint Vincent est fêté avec ferveur. Tout le monde chante aux offices. M. Collard parle de l'imitation de Jésus-Christ qui a été comme la caractéristique de la spiritualité de saint Vincent de Paul. Le 27 juillet, mort de ma sœur Delaunay, la première sœur qui ait été à l'infirmerie de Saint-Lazare. M. Castelin chante la messe pour ses funérailles, le 29, et M. le Vicaire général donne l'absoute. Le 30 juillet, fête traditionnelle de Sainte Marthe. Le frère Péchin est le porte-parole des sentiments des frères présents et des frères absents, nos chers prisonniers.

Le 2 août, grand bombardement à la maison de Saint-Ouen, cinq sœurs et trente enfants sont tués. Le 5 août, ont lieu les funérailles solennelles des victimes. Mgr Beaussart préside et cède

au Vicaire général de la Mission le douloureux honneur de donner l'absoute aux trente-cinq cercueils emplissant la nef principale de l'église. Le 13 août, le métro est fermé. Cela va mal pour nos occupants ; cela va bien pour nous. Le 15 août, on prie Marie avec ferveur. On sent que quelque chose de grave va se dérouler dans Paris. Les occupants fortifient toutes les artères de la capitale ; ils mettent partout des fortins, des barrages anti-chars. Nous récitons avec ferveur le *succurre miseris*, secourez les malheureux Parisiens, en cette octave de votre Assomption qui s'annonce tragique ; *juva pusillanimes*, aidez les âmes pusillanimes qui redoutent les combats dans la rue ; *refove flebiles*, ranimez ceux qui pleurent ; *ora pro populo*, priez pour votre cher peuple de Paris ; *interveni pro clero*, intervenez en faveur du clergé, des aumôniers militaires, des prêtres mobilisés, déportés, prisonniers, internés ; *intercede pro devoto femineo sexu*, intercédez pour les femmes et les filles emmenées en Allemagne, pour les religieuses cloîtrées qui prient et se sacrifient, pour les sœurs religieuses qui se dévouent au service des sinistrés, des orphelins, des veuves, des pauvres.

Le 16 août, plus d'électricité. Le 18 août, le couvre-feu est annoncé. ! Le 19 août, on se bat un peu partout dans Paris, on entend les mitraillettes autour de nous. Le 20, la bataille continue dans Paris. Le 21, les Allemands qui ont fortifié et muré tous les coins de Paris sont pressés par les F.F.I. qui sortent de partout, et qui déroutent la tactique savante des occupants par leur *furia francese*. Le 22, par une sainte audace, les sœurs entrent en retraite à la rue du Bac. Celles qui viennent de dehors ont couru de grands dangers pour venir ; mais Notre-Dame de la Médaille les a protégés et M. Henrion prêche les vérités éternelles, au son des canons et des fusils. Le 23 août, le Grand-Palais brûle. On voit très bien la fumée épaisse qui s'échappe de ce bâtiment où se défendent d'héroïques jeunes gens. Le 24 août, des barricades s'élèvent partout, même dans notre rue de Sèvres. Chacun porte sa pierre, son sac de sable, les enfants portent leur poupée, leur jouet, les femmes leur cage d'oiseau, les hommes leur brouette ; on coupe les arbres et on les place dans la rue pour arrêter les Allemands. Le soir, M. Crapez nous téléphone que l'armée Leclerc est à Gentilly. On entend les cloches de quelques églises. Nous sonnons celles de Saint-Lazare à vingt-deux heures trente. On se bat toujours au Luxembourg, à la Chambre des députés, à l'Ecole militaire. Des Allemands, perchés sur les toits, tirent sur les passants. Les troupes françaises entrent dans Paris aux acclamations de tous ; on arbore les drapeaux aux fenêtres. Le 25, fête de saint Louis, les Allemands se rendent. On sonne les cloches à quatorze heures. La ville de Paris contemple avec joie les tanks de l'armée Leclerc, on enlève les barricades.

Le 26 août, au Secrétariat et aux appartements du Supérieur général, sous scellés depuis le 26 juillet 1940 (quatre ans et un mois), quand les scellés entendirent les cloches de la libération, ils firent comme les tours de Jéricho entendant les trompettes de Josué, ils tombèrent et les appartements du Secrétariat furent libres ainsi que ceux de M. le Supérieur général. Notre maison de Dax a été occupée pendant toute la guerre. Il a fallu un miracle de la toute puissance de Dieu pour que la

présence de nos chers jeunes gens, patriotes ardents, et de l'armée d'occupation ne produisit pas un violent orage qui aurait dispersé notre *spes gregis*. La sagesse de M. Pardes a calmé les tempêtes naissantes. Pour diminuer le plus possible les points de friction et aussi pour permettre à la jeunesse de se nourrir un peu mieux, on a accordé des vacances dans la famille. A la guerre comme à la guerre ! Grâce à ces mesures et à la protection de la sainte Vierge, nous avons gardé notre maison. Dieu soit béni !

Aujourd'hui, grand défilé depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à Notre-Dame où le général de Gaulle vient remercier Dieu de la libération. Pendant tout le parcours, on tire encore des coups de fusil du haut des toits et souvent la foule s'abrite derrière les tanks. Dans l'église Notre-Dame il y a même des coups de feu tirés des tribunes ; plusieurs sont blessés ; on chante cependant le *Magnificat* ; la croix de Lorraine est arborée partout. Le soir, deux alertes. Les Allemands, chassés de Paris, y reviennent par leurs avions et, n'ayant pu emporter le vin qu'ils avaient recueilli en abondance, ils bombardent la Halle aux Vins. Un grand incendie éclaire Paris toute la nuit.

Le 27, un lazariste, aumônier militaire américain, vient nous donner des nouvelles des Etats-Unis ; on chante un salut solennel d'actions de grâces.

Le 29, nouvelle alerte (ce fut la dernière). Les sœurs qui avaient continué leur retraite au milieu de ces événements sensationnels et du fracas des canons et des avions, sortent tranquillement de la solitude dans la rue du Bac et s'en vont, mesagères de paix, porter la charité du Christ à tous les malheureux.

Le 3 septembre, M. Goidin revient d'Herblay ; il a été pris dans la bataille et en est sorti sain et sauf.

Le 4 septembre, nous accueillons Mgr Théas, évêque de Montauban, qui a été prisonnier des Allemands depuis le 2 mai.

Le 14 septembre, retour de M. Victor Bieniasz, qui avait été arrêté par les Allemands pendant qu'il disait la messe ; il fut déporté à Fresnes et on l'emmenait en Allemagne lorsqu'à Bar-le-Duc il fut délivré d'une manière extraordinaire. Il était dans le train avec les autres ; une voix cria : *Bieniasz* ; ses gardiens crurent que c'était la Gestapo de Bar-le-Duc qui le réclamait ; ils le firent descendre ; le train repartit, et M. Bieniasz se trouva seul sur le quai de la gare ; il s'empressa de s'échapper, alla se réfugier dans une communauté religieuse et c'est de là qu'il nous arriva, grâce à l'avance des Américains.

Le même jour, meurt à la Maison-Mère un digne missionnaire, M. Briffon, dont le visage était rongé d'un horrible cancer depuis plusieurs mois. Il a beaucoup et bien travaillé pour la double famille de saint Vincent, soit dans les séminaires d'Italie, soit en France dans les Grands séminaires et dans les retraites aux prêtres, aux sœurs, aux Enfants de Marie. Il s'est laissé conduire par le Saint-Esprit et le Seigneur l'a conduit par des voies droites. Il était profondément surnaturel, il exerçait une fascination sur les âmes aussi bien par son regard pénétrant que par ses idées profondes et par la manière persuasive avec laquelle il les exposait. Que Dieu nous donne beaucoup de saints missionnaires comme l'excellent M. Briffon.

Le 18 septembre, ouverture de la retraite.



Au sortir de notre retraite, pendant le mois du Rosaire, alors que nous envoyions des roses mystiques à la sainte Vierge, les Allemands nous envoyaient des engins qui n'avaient rien de commun avec la rose, les fameux V1, avec lesquels ils pensaient obtenir la victoire.

Le 5 octobre, pendant la messe de six heures trente, notre chapelle est secouée fortement ; c'est un V1 qui est tombé tout proche de nous ; personne ne s'émeut ; on ne court pas à la cave comme le bon prélat étranger qui vint loger chez nous une nuit et qui, le lendemain pendant sa messe entendit un coup formidable et se hâta de gagner les abris. Le 19, réunion des cardinaux et archevêques. Le 22, centenaire de la paroisse *Saint-Vincent-de-Paul*. L'église a été bâtie sur l'emplacement de l'ancien Saint-Lazare, sur ce qu'on appelait la butte. Le 30, l'abbé Rodhain peut aller à Rome exposer au Saint-Père la grande misère des déportés politiques.

Le 1<sup>er</sup> novembre, à quatre heures trente, Paris reçoit un V1. qui ne vient ni du ciel où se trouvent tous les saints que nous fêtons aujourd'hui, ni du Purgatoire où souffrent de belles et bonnes âmes.

Le 10 novembre le cardinal Tisserant reçoit rue Saint-Guillaume tous les grands personnages ecclésiastiques, religieux, curés, militaires de Paris. On est dans les salons comme dans le métro ; on ne peut faire un pas sans écraser les pieds des voisins. Tous défilent lentement devant le cardinal ; on lui baise l'anneau ; on décline ses noms, qualités ; on passe et c'est fini.

Le 11 novembre, anniversaire de l'armistice de 1918. Messe à Notre-Dame ; grand défilé où Churchill est très acclamé. Le 14, a lieu dans nos murs le Congrès des œuvres. Aujourd'hui, c'est Mgr Courbe qui préside. On définit ce qu'il faut entendre par politique et quelle politique doit faire le prêtre. Le 15, seconde journée des œuvres, présidée par le cardinal Suhard. On y parle du vote des femmes. Le cardinal dîne chez nous. Le 19 novembre, on nous annonce l'arrivée prochaine d'une dizaine de confrères polonais délivrés de l'enfer de Dachau. Le 24, on sonne les cloches pour la prise de Strasbourg. On a sonné trop tôt. Strasbourg ayant été pris et repris, on sonne de nouveau les cloches. Le 27 novembre, le cardinal Suhard vient dire la messe à la communauté ; on le félicite d'avoir pendant l'occupation tenu bon pour défendre la J.O.C. M. Girard prêche. Le 29, réunion des évêques à l'Institut catholique.

Le 1<sup>er</sup> décembre, à l'église *Saint-Vincent-de-Paul*, une explosion fait trois victimes : le curé, un vicaire, le sacristain.

Le 13 décembre, le nonce du Pape, Mgr Valeri quitte la France. Nous le voyons partir avec grand regret ; il a toujours été si plein de bienveillance pour nous, et en même temps il nous a toujours donné l'exemple d'une vie profondément sacerdotale. Nous prions pour lui et nous espérons et souhaitons que la Providence le mettra bientôt dans un poste où il sera, plus encore qu'à Paris, à même de travailler utilement pour l'Eglise.

Voici la lettre que S. Excellence a daigné nous écrire lors de son départ.

Paris, 13 décembre 1944.

Monsieur le Vicaire général, .

*Vos aimables paroles et vos vœux d'adieu m'ont profondément touché et je tiens à vous en exprimer toute la plus vive reconnaissance, dont vous voudrez bien faire part à vos très dignes collaborateurs.*

*C'est chez vous, dans votre maison si hospitalière et si fervente, que j'ai toujours trouvé l'accueil le plus aimable et le plus empressé, et c'est chez vous enfin que j'ai passé les journées les plus belles, au point de vue spirituel, de ces dernières années. Je vous en dis toute ma plus profonde gratitude, tout en vous assurant que j'en garderai le souvenir le plus fidèle devant le Seigneur.*

*En me recommandant aux bonnes prières de votre double famille, je vous renouvelle, monsieur le Vicaire général, l'assurance de mon plus vif et sincère dévouement en Notre-Seigneur.*

† Valeri VALERIO.

Cette circulaire est uniquement pour les missionnaires de France ; de plus, elle ne doit pas être communiquée aux personnes qui ne sont pas de la Congrégation.

Il est bien entendu que pour toutes les réformes à opérer dans les séminaires, il faut suivre : 1° Ce que règlera le Saint-Siège ; 2° ce que dira l'évêque du lieu pour les séminaires où nous sommes.

Les familles de nos jeunes ayant été très éprouvées par les bombardements, destructions de maisons, exécutions, morts, otages emprisonnés et fusillés, prisonniers, etc., on pourra permettre sur avis conforme du supérieur et du directeur, jusqu'à la prochaine assemblée, un petit séjour en famille pendant les vacances. J'ai consulté Rome et l'on m'a dit que la guerre étant un temps anormal, on pouvait provisoirement autoriser certaines choses qui peuvent paraître anormales. Le futur Supérieur général réglera toutes choses avec sagesse et prudence.

Messieurs et mes chers frères, j'arrête là ma circulaire, je vous communiquerai en temps opportun des nouvelles certaines de nos différentes provinces.

En terminant, je me recommande, moi aussi, à vos bonnes prières, vous assurant des miennes, tous les jours, pour votre sanctification, pour vos œuvres, pour les défunts.

Je demeure dans les cœurs de Jésus et de Marie, votre tout dévoué confrère et serviteur,

Edouard ROBERT.

---

## CIRCULAIRE POUR LES MISSIONNAIRES DE FRANCE à l'occasion de l'Armistice.

---

Paris (hôpital Saint-Michel), ce 8 mai 1945.

Messieurs et mes bien chers frères,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.  
*Gratias agamus Domino Deo nostro. Dignum et iustum est.*  
Tout à l'heure, les cloches ont carillonné ; les sirènes ont mugé

pour la dernière fois : le général de Gaulle nous annonçait en même temps d'une voix sûre d'elle-même, pleine de fierté et de joie, la fin de cette guerre, de cette terrible guerre, qui a fait couler tant de larmes et tant de sang.

Aussi, bien que je sois couché à l'hôpital, abandonné à la bonne Providence de Dieu, il me semble de mon devoir à pareil jour et à pareil instant de la vie de la petite Compagnie en France de faire entendre ma modeste voix dans tout ce concert de joie et de démonstration, voix qui, je le sais, concorde avec vos sentiments et ne fera que traduire ce que vous sentez dans vos cœurs.

*Gratias agamus Domino Deo nostro.* Pourquoi rendre grâces à Dieu ? La sainte liturgie nous l'apprend d'une façon incomparable dans le chant solennel qui précède la consécration à la sainte Messe. *Dignum et justum es, acquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens aeternae Deus.*

*Dignum* : il est digne de remercier Dieu. Notre-Seigneur nous en a donné l'exemple. Quand il a institué le grand sacrement de l'Eucharistie, le sacrifice de la messe, il a rendu grâces à son Père et il a voulu que jusqu'à la fin du monde, dans toutes les parties de notre pauvre terre, tous les jours, des milliers de sacrifices soient célébrés, des milliers d'actions de grâces soient rendues à Dieu, et, ne l'oublions pas, la messe est l'acte principal de la liturgie, celui auquel tous les fidèles doivent assister au moins le dimanche. C'est donc une chose digne de rendre grâces. Tout l'ancien Testament est rempli de chants, de cantiques d'actions de grâces, particulièrement le livre des Psaumes, et la sainte Eglise nous le fait réciter toutes les semaines à nous, prêtres, au nom de toute l'Eglise, de tous les fidèles. C'est donc une chose digne de rendre grâces.

Le nouveau Testament contient dans ses premières pages trois cantiques d'actions de grâces que l'Eglise nous oblige à réciter non seulement toutes les semaines mais tous les jours : le *Benedictus* de Laudes, le *Magnificat* des Vêpres, le *Nunc Dimittis* de Complies.

Dans le premier, le père du précurseur remercie Dieu d'avoir visité et sauvé son peuple, d'avoir suscité une corne de salut dans la maison de David, d'avoir délivré Israël de ses ennemis, d'avoir fait miséricorde au peuple élu, de s'être souvenu de son alliance avec Abraham.

Dans le *Magnificat*, la Vierge Marie remercie Dieu d'avoir regardé la bassesse de sa servante en sorte que toutes les générations l'appelleront bienheureuse, d'avoir fait en elle de grandes choses ; d'avoir dispersé les orgueilleux, d'avoir détrôné les puissants superbes, d'avoir exalté les humbles, d'avoir rassasié les affamés, d'avoir appauvri les riches, d'avoir pris sous sa garde Israël, son enfant, d'avoir réalisé les promesses faites à Abraham.

Dans le *Nunc Dimittis*, le vieillard Siméon remercie Dieu de lui avoir permis de voir le salut, le Sauveur préparé à la face de tous les peuples, lumière pour les Gentils, gloire pour Israël. C'est donc une chose digne de remercier le Seigneur.

A ces chants inspirés, la sainte Eglise ajoute presque tous les jours le *Te Deum*, magnifique hymne d'action de grâces que les fidèles aiment à chanter dans les grandes circonstances et

qui va retentir ces jours-ci à Notre-Dame en actions de grâces pour la victoire. C'est donc une chose digne de remercier le Seigneur.

C'est aussi une chose juste. Il est juste, équitable de remercier Dieu. Quand nous faisons le moindre bien au prochain, nous aimons qu'il nous dise merci. Nous estimons que c'est juste, non pas sans doute de la justice stricte entendue au sens théologique, mais de la justice large comme l'entend tout le monde. Qui a donné doit recevoir. L'équité, l'équilibre des choses demande cela. Il faut que les deux plateaux de la balance se correspondent d'une certaine façon, sinon parfaitement. Or, le bienfaiteur a donné un bienfait physique ou intellectuel ou moral : il est juste, il est équitable qu'il reçoive quelque chose, au moins un acte d'intelligence qui reconnaisse le bienfait, un acte de volonté qui remercie pour ce bienfait. Qui a reçu doit donner, non pas l'équivalent strict comme dans les affaires commerciales, mais quelque chose d'analogue, quelque chose qui mette un peu d'équilibre ; ce quelque chose, c'est la reconnaissance, c'est le merci du cœur, c'est notre affection. Il est donc juste et équitable de remercier Dieu, de lui donner notre cœur en retour de ses bienfaits innombrables « *quoniam in aeternum misericordia ejus* ».

L'Eglise a toujours estimé qu'il était juste et équitable de remercier le Seigneur. Qu'est-ce que l'année liturgique depuis l'Avent jusqu'au dernier dimanche après la Pentecôte, sinon le rappel continu de cette grande vérité ? Les deux cycles de Noël et de Pâques nous rappellent les bienfaits de l'Incarnation et de la Rédemption et nous invitent tous les ans à remercier le Seigneur. Au temps de l'Avent, avec les patriarches et les prophètes, nous remercions Dieu de ne pas avoir abandonné l'humanité après le péché originel. Au temps de Noël, avec Marie, Joseph, les anges, les bergers, les Mages, nous remercions Dieu d'avoir envoyé son Fils pour être notre Sauveur. Au temps de la Passion, nous admirons la bonté infinie du Sauveur qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la Croix et qui a tué la mort par sa mort. Au temps de Pâques, nous bénissons le Christ, auteur et modèle de notre résurrection future. Au temps de l'Ascension, nous nous réjouissons de ce que Jésus est monté au ciel nous préparer une place. Toute l'année nous remercions. Toute l'année l'Eglise estime que c'est juste et équitable de remercier le Seigneur.

Remercier Dieu n'est pas seulement digne, juste et équitable, c'est aussi salutaire. Cela se comprend facilement : Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité ; plus nous lui donnons, plus il nous donne et comme il est Dieu, il nous dépasse toujours. S'il voit une âme reconnaissante, il ouvre pour elle le canal par où découlent les grâces ; plus l'âme est reconnaissante, plus le canal s'élargit, plus le canal déborde. Si au contraire l'âme ne témoigne aucune reconnaissance, Dieu sans doute est toujours bon, toujours miséricordieux, mais, dit saint Bernard, « *il y a comme un obstacle qui, d'une part, tarit la source, et, d'autre part, l'empêche de parvenir jusqu'à nous* ». Dieu, en vérité, est toujours maître de ses dons et il les distribue à qui il lui plaît. Mais Dieu harmonise merveilleusement ses perfections : il sait unir la justice à la bonté, la sagesse à la miséricorde, et, en loi générale, qui est reconnaissant reçoit

beaucoup, qui ne l'est pas reçoit peu ou ne reçoit pas. L'Eglise a donc raison de dire qu'il est salutaire de remercier le Père tout puissant, le Seigneur saint, le Dieu éternel. Ces six perfectionnements sont la cause des effets salutaires de la reconnaissance. Dieu est notre Père, il nous aime, plus nous sommes vraiment fils, c'est-à-dire reconnaissants. Dieu est tout puissant, il peut nous combler de grâces. Dieu est le Seigneur, il commande aux biens physiques, intellectuels, moraux. Dieu est saint et comme la reconnaissance est un acte saint, il aime spécialement les âmes reconnaissantes ; il est Dieu, il est le créateur de tout, il peut tirer du néant des milliers de faveurs ; il est éternel, il peut nous assurer pour l'éternité la grâce de la béatitude. Il est donc vraiment salutaire de remercier le Seigneur.

Donc reconnaissance envers Dieu qui a été si bon pour notre pays pendant ces années de guerre, si bon pour la double famille de saint Vincent. Nous avons senti si souvent la main paternelle de la Providence sur nos maisons : nous avons sans doute connu bien des misères, bien des vicissitudes ; mais notre confiance a été toujours récompensée. Nos deux maisons mères sont intactes ; en est-il beaucoup qui puissent dire la même chose, faire la même constatation ? Elles ont sans doute souffert des misères nationales, elles ont subi les restrictions, les difficultés des temps ; mais ne devons-nous pas constater que nous avons eu le centuple promis par Notre-Seigneur à ses disciples. Et cette réflexion, je suis sûr que vous la faites pour toutes vos maisons. Même notre ravitaillement, grâce à la divine Providence, n'a pas manqué. Et si je pense à nos différentes maisons qui ont connu l'occupation, elles peuvent, je le sais, remercier Dieu de sa main si paternelle à leur égard.

Mais Dieu s'est servi de ses créatures pour nous faire du bien, en particulier de la sainte Vierge, de saint Michel et de sainte Jeanne d'Arc, de nos prisonniers.

Reconnaissance donc aussi envers Marie : la paix nous arrive en plein mois de mai, mois de Marie. Nous aimons à voir dans cette coïncidence la protection maternelle de la sainte Vierge ; nous sommes obligés de reconnaître que, depuis la consécration du monde au cœur immaculé de Marie, en octobre et décembre 1942 par le Souverain Pontife, la guerre a pris un autre cours et nous a permis d'espérer encore plus fermement la victoire. Je dis espérer, mais ne devrais-je pas dire, confirmer notre espoir. A la Maison-Mère, nous nous encourageons mutuellement à la confiance ; nous avions notre petit foyer de résistance, et chaque soir une âme ardente ranimait inlassablement la flamme de l'espérance. Dans vos diverses maisons, je sais qu'il en était de même. Sans doute, il fallait être prudent et malgré cette prudence nous avons eu à déplorer quelques emprisonnements. Mais, après avoir témoigné nos condoléances aux victimes innocentes, nous sommes fiers aujourd'hui de pouvoir les compter parmi nous. La petite Compagnie a eu ses victimes rédemptrices. Même dans ces moments difficiles et je dirai surtout dans ces moments difficiles la Vierge Marie s'est montrée notre Mère : je songe à la maison de Notre-Dame du Pouy qui, un jour, fut menacée d'expulsion : la Vierge de la Médaille miraculeuse veillait, cette Vierge que nous avons priée d'une façon si fervente lors de nos heures saintes à la rue du Bac, cette Mère à qui nous recommandions toutes nos intentions

le soir au chapelet à la Maison Mère. Reconnaissance à Notre-Dame de Boulogne que plusieurs d'entre nous — je suis heureux de les féliciter publiquement aujourd'hui — ont accompagnée sur les routes de France dans son Grand Retour. Reconnaissance à Marie, qui a protégé nos prisonniers, qui nous les ramène aujourd'hui, ayant gardé leur vocation et leur santé et qui a éloigné de nous les fléaux dévastateurs.

Reconnaissance à saint Michel dont nous célébrons la fête aujourd'hui, heureuse coïncidence : Paris était libéré le jour de la saint Louis ; nous célébrons saint Michel le jour de la paix, saint Michel dont nous disons les louanges, au saint bréviaire. En lisant les leçons, les capitules, les hymnes, ma pensée s'égarait avec ma prière et je me prenais à dire combien ces prières provoquent en moi des échos : « *Contre le prince de l'orgueil, suivons ce premier vainqueur* »... « *il viendra un temps tel qu'il n'y en a pas eu depuis les commencements des peuples jusqu'alors...* »

« *Que l'ange de la paix, Michel,*

« *Du ciel nous arrive, avec la paix sereine ;*

« *Qu'il emporte, reléguant aux enfers,*

« *Les guerres et leurs larmes...* »

« *Michel, l'Archange, est venu au secours du peuple de Dieu...* » Comme ces accents de la liturgie résonnaient dans mon action de grâces de ce soir. Oui, reconnaissance à saint Michel que nous honorons tant en France, au nom duquel nos croisés partaient en guerre, qui a mené Jeanne d'Arc à la bataille et à la victoire.

J'ai nommé Jeanne d'Arc : mais à elle aussi notre reconnaissance doit aller. Avez-vous songé, Messieurs et mes bien chers Frères, qu'aujourd'hui c'était l'anniversaire de la délivrance d'Orléans et n'avez-vous pas remarqué que la capitulation avait eu lieu près de Reims où Jeanne faisait sacrer son roi ? Oui, saint Michel et Jeanne d'Arc ont droit après Marie et après Dieu à notre action de grâces.

Reconnaissance enfin à nos chers prisonniers : pendant cinq ans, ils ont souffert de la faim, du froid souvent, de l'isolement et de l'exil presque toujours, de l'absence de nouvelles de leur chère congrégation. Mais dans leurs oflags, dans leurs stalags, dans leurs kommandos, ils ont été prêtres et victimes ; ils offraient leurs sacrifices pour la petite Compagnie ; ils en célébraient dans leur cœur les divers anniversaires... vraiment dans le grand sacrifice de la guerre, ils étaient prêtres et victimes. Ils nous ont mérité par leurs sacrifices de nombreuses grâces ; ils nous ont convié à tenir comme eux, à ne jamais désespérer de la patrie pour laquelle ils souffraient parfois atrocement à Dachau ou ailleurs. Oui, grande reconnaissance à nos chers prisonniers ; accueillons-les comme nos bienfaiteurs vivants ; recevons-les avec respect, avec compréhension ; refaisons leurs forces et rendons-leur un peu tout ce qu'ils nous ont mérité.

Cette action de grâces, nous la devons pour les motifs que je vous ai signalés : protection de nos maisons, de nos vies. J'ajoute que nous la devons pour nos œuvres. Ces œuvres, elles ont continué pendant ces cinq années si sombres. Nos Grands séminaires, malgré l'absence de nos chers prisonniers, malgré des mobilisations, ont formé des séminaristes selon l'esprit de notre saint fondateur. Nos maisons de Missions, au mépris de

nombreuses difficultés, ont donné retraites et missions : il fallait se rendre au lieu des exercices spirituels en bicyclette comme dans le Nord, par des moyens de locomotion de fortune, et ainsi Loos n'a pas renié ses glorieuses traditions. La maison de Lyon a pu être renforcée et elle a pleinement réalisé les espoirs que nous mettions en elle. Les maisons de Rennes, de Toulouse, de Tournai, de Limoux, de Bordeaux, de Sainte-Anne d'Amiens, de Valfleury, de Sainte-Rosalie, de La Teppe ont été admirables de zèle. Je les en remercie, particulièrement pour avoir procuré un grand nombre de petites retraites aux Filles de la Charité. Nos écoles apostoliques, dont le recrutement était entravé de mille manières, ont cultivé l'esprit, façonné l'âme de nos futurs missionnaires de demain, pendant que plusieurs de nos confrères préparaient avec une ardeur que je ne saurais trop louer diverses licences... et pour clore ces motifs, je vous annonce qu'avec la bienveillance de notre gouvernement, nous avons pu envoyer deux de nos missionnaires à Madagascar. Tous deux venaient de l'école apostolique de Cury qui a gravi son calvaire pendant ces cinq années de prétendue annexion. Ces deux confrères étaient le témoignage de la fécondité de la Lorraine dont je saluais tout à l'heure l'héroïne, dont le souvenir nous est rappelé par cette croix de Lorraine qui orne si souvent, depuis quatre ans, notre drapeau, celui qui nous a apporté avec notre libérateur, le général de Gaulle, la victoire d'aujourd'hui. Cette école apostolique, elle va se relever de ses ruines et son dévoué supérieur espère ouvrir quelques classes en octobre. Les juifs, après l'exil de Babylone, reconstruisaient le temple de Jérusalem, l'épée dans une main et la truelle dans l'autre : M. Rivals n'a nul besoin de l'épée, mais il prend parfois la truelle, car il doit se faire couvreur et constructeur. Souhaitons-lui de nombreuses et bonnes vocations, comme celles qui nous permettent déjà aujourd'hui de répondre aux besoins immenses de nos missions lointaines.

Pour tous ces motifs, Messieurs et mes bien chers Frères, il est digne, il est juste, il est équitable, il est salutaire de rendre grâces à Dieu ; nous lui devons cette reconnaissance « *semper et ubique* », sans doute, et je dirai en empruntant mes paroles à la liturgie : « *sed in hac potissimum die* ».

Comment manifesterons-nous notre reconnaissance ? D'abord comment le ferons-nous à Saint-Lazare ? Saint Vincent, vous le savez, a dit quelque part, qu'il fallait mettre autant de temps à remercier Dieu d'une grâce qu'on en avait mis à la solliciter. Nous avons récité pendant soixante-huit mois le chapelet tous les soirs à la Maison-Mère pour la paix, pour nos prisonniers, pour la Maison-Mère, pour la petite Compagnie et je dois dire que j'ai été très édifié par la fidélité de nos confrères à venir à ce chapelet en commun. Alors, il semblerait que nous dussions remercier Dieu en continuant à réciter le chapelet pendant soixante-huit mois. Nous nous contenterons d'imiter la conduite de feu Notre Très Honoré Père Monsieur Verdier : après la dernière guerre, étant Vicaire général, il nous a invités à continuer notre action de grâces jusqu'à l'Assemblée générale. J'espère qu'elle n'aura pas lieu dans soixante-huit mois. Avec cœur, avec joie, nous prions tous les soirs dans notre chapelle, et nous remercierons Dieu par l'entremise de Marie, de la paix, du retour de nos chers captifs, de la préservation de

Paris et de nos deux Maisons-Mères, et de toutes les autres grâces insignes dont nous avons été les bénéficiaires.

Dans toutes les maisons de la Compagnie, la Maison-Mère et les autres, nous remercions Dieu : 1° comme Marie. Devant la grâce incomparable qui vient de lui être octroyée — elle a été choisie pour être la mère de Dieu — elle repasse dans son *Magnificat* toutes les perfections de Dieu. Elle remercie le Dieu tout puissant et publie les miséricordes du Seigneur ; elle proclame la sainteté de Dieu et sa fidélité à réaliser des promesses ; elle fait éclater enfin la justice de son Seigneur. Nous, Messieurs, et mes bien chers Frères, nous nous attacherons aussi aux perfections de Dieu : saint Vincent ne disait-il pas : *il ne faut que s'appuyer fortement et solidement sur quelqu'une des perfections de Dieu comme sur sa bonté, sur sa providence, sur sa vérité, il ne faut que s'établir sur ces fondements divins pour devenir parfait en peu de temps* » (XI,31). Oui, établissons notre spiritualité, notre vie intérieure sur ces perfections de Dieu, méditons-les ; dans nos missions, prêchons cette miséricorde de Dieu, cette sainteté, cette toute puissance. Nous magnifierons cette miséricorde et cette justice en parlant du Sacré-Cœur, de la Médaille miraculeuse. Dans nos Grands séminaires, nous édifierons la vie intérieure de nos séminaristes en insistant dans nos lectures spirituelles sur ces perfections de Dieu. Les psaumes de notre bréviaire ne sont qu'un hymne continuels aux perfections de Dieu ; ils débordent d'une confiance absolue dans la toute puissance et la miséricorde de Dieu. Voilà de la bonne spiritualité. Toute la *prima pars* de la somme théologique de saint Thomas est consacrée aux attributs de Dieu. Comme cela aidera nos séminaristes et nos étudiants dans leur sacerdoce ; ils compteront davantage sur l'aide et le secours de Dieu ; cela leur fera éviter les dangers du découragement dans leurs œuvres. Dans nos écoles apostoliques, nous saurons aussi ne pas désespérer de l'avenir de nos enfants. Il faut s'appuyer sur le secours de Dieu, sur sa grâce pour leur transformation, pour leur perfectionnement ; soyons de bons éducateurs et travaillons, en vue de l'avenir, tout en comptant sur la grâce de Dieu pour l'acheminement vers le sacerdoce, en côtoyant la Providence qui ne rend pas parfait en un jour, qui travaille toute notre vie à notre perfectionnement. Combien de nos anciens élèves dont nous désespérions et qui sont aujourd'hui de bons prêtres ! Saint Irénée a dit sagement : « *les créatures commencent nécessairement par un état d'imperfection et d'enfance dont elles ne sortent que difficilement.* » Comme Marie, glorifions les perfections de Dieu, réalisons la première demande du *Pater* : « que votre nom soit sanctifié. » Remercions Dieu en faisant bien dans nos maisons tous les exercices de piété, par lesquels on sanctifie, c'est-à-dire on glorifie le nom sacré de Dieu, ce nom pour lequel les juifs avaient un si grand respect. Que ce nom divin soit glorifié chez nous par une oraison faite fidèlement, pieusement, par la sainte messe célébrée vraiment pour les quatre fins : latreutique, eucharistique, satisfactoire, impétratoire, par le bréviaire récité le plus possible en commun, digne, *attente ac devote*. Si sur ces points, il y a eu de la négligence, promettons à Dieu qu'en action de grâces, en esprit de reconnaissance, nous allons faire un effort pour sanctifier vraiment le nom de Dieu, comme la très sainte Vierge Marie.



Remercions Dieu 2° comme saint Michel en disant « *Quis ut Deus* ». Qui est beau comme Dieu, qui est vrai comme Dieu, qui est sage comme Dieu, qui est grand comme Dieu, qui est parfait comme Dieu, qui est bon comme Dieu. Comme saint Michel, glorifions les perfections de Dieu, faisons en sorte que son règne arrive sur la terre comme saint Michel l'a fait arriver dans le ciel en terrassant le démon. Pour faire arriver le règne de Dieu en nous et chez les autres, il faut terrasser par la *simplicité* le démon du mensonge, il faut chercher Dieu avant tout; il faut terrasser par l'*humilité* le démon de l'orgueil, rendre gloire à Dieu de nos succès, reconnaître que sans Dieu nous ne pouvons pas faire de bien solide, durable, accepter nos insuccès en souhaitant que le règne de Dieu arrive quand même. Il faut terrasser par la *douceur* le démon de la haine, de la colère, de l'impatience. Nous venons d'avoir, pendant cinq ans, le règne de la cruauté, de la barbarie, des chambres de torture, du massacre des otages. Nous sommes les disciples du Christ qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux de cœur » ; il faut terrasser le démon de la barbarie par la douceur du Christ ; il faut travailler à la paix entre les hommes. « Gloire à Dieu, paix à la terre, bonne volonté aux hommes », c'est le souhait des anges de Bethléem. Il faut terrasser par la *mortification* le démon de la paresse qui nous détourne de ce qui est pénible, qui nous fait refuser ce qui ne cadre pas avec nos goûts, qui trouve mille prétextes pour ne pas faire le devoir, qui ne veut que ce qui lui plaît dans les offices, dans les placements, qui ne cherche pas le règne de Dieu, mais son règne, ses commodités, ses aises, sa maison, ses prédications, ses confessions, ses retraites. Terrassons enfin par le *zèle* de Dieu le démon du découragement qui nous détourne du bien par la vue de nos prétendus insuccès, par le peu de reconnaissance qu'on a pour nous, qui nous suggère que nous n'avons pas ce qu'il faut. Nous ne cherchons pas notre règne, mais celui de Dieu et souvent le règne de Dieu s'établit mieux dans les âmes par des moyens faibles, par des sermons qui ne sont pas aussi beaux, aussi éloquents que d'autres, mais qui sont plus simples, mieux compris, par un enseignement qui n'est pas aussi élevé, aussi savant que d'autres, mais qui est plus à la portée des élèves. Ce n'est pas le règne du prédicateur, le règne du professeur, c'est le règne de Dieu qu'il faut chercher. C'est en imitant saint Michel, en glorifiant les perfections de Dieu comme saint Michel que le règne de Dieu s'établira par la petite Compagnie en France, dans les missions de Chine, de Madagascar, et d'ailleurs. « *Adveniat regnum tuum.* » Soyons tous des saint Michel.

Glorifions les perfections de Dieu 3° comme Jeanne d'Arc. Elle avait pour devise « *Dieu premier servi* ». Elle estimait qu'il faut avant tout glorifier la souveraineté absolue de Dieu. Grande vérité trop oubliée de nos jours, et qu'il faut rappeler. Dieu est le maître de la vie et de la mort. Nous dépendons entièrement de lui ; nous ne pouvons rien faire sans lui. Aussi notre grand devoir est de faire la volonté de Dieu ici bas comme elle se fait dans le ciel. Jeanne d'Arc a réalisé ce programme ; elle n'a pas résisté à sa vocation étrange ; elle a quitté ses parents, ses champs et pourtant elle disait avec une pointe de nostalgie : « J'aurais préféré rester auprès d'eux, filer et coudre », mais elle a déclaré aussi : « Dussé-je user mes jambes jusqu'aux

genoux, je serais partie ». Elle a vécu, jeune fille, dans les camps ; elle a supporté les contradictions, les jalousies, les trahisons, la mort, et la mort du feu qui faisait frémir sa sensibilité féminine : tout cela pour honorer le souverain domaine de Dieu, pour faire la volonté de Dieu comme elle se fait dans le ciel.

Marchons sur les traces de Jeanne d'Arc. Ayons à cœur de reconnaître que nous ne sommes pas des êtres indépendants, ne disons pas « *Non serviam* », mais, au contraire, mon essence de créature est de dépendre de Dieu, de lui obéir. Nous l'avons compris plus que les simples chrétiens, voilà pourquoi nous sommes entrés en communauté, nous avons embrassé une règle qui nous assujettit du matin au soir, qui nous pénètre de cette idée que notre gloire, notre destinée est de nous soumettre. Obéissons à Dieu, à la cloche qui est la voix de Dieu. Levons-nous fidèlement à l'heure fixée. Pendant cette guerre, le changement *légal* des heures a troublé notre organisation. Quatre heures *lé-gales* ont été tantôt deux heures, tantôt trois heures solaires. Il eut été imprudent de nous lever à de pareilles heures, surtout après tant de nuits agitées. Aussi nous avons pris la résolution de nous lever à cinq heures *lé-gales* qui ont été souvent quatre heures *solaires*, quelquefois même trois heures *solaires*. Comme il y a encore un décalage d'heures, nous pouvons garder comme heure de lever cinq heures *lé-gales*, actuellement, c'est quatre heures solaires. Le futur Supérieur général fixera ce que, dans sa sagesse, il jugera le mieux, et nous lui obéirons.

Satan a cru trouver son bonheur en étant maître de lui : il y a trouvé le malheur éternel. Les anges du ciel avec saint Michel ont résolument embrassé l'obéissance pour l'éternité ; ils y ont trouvé le bonheur éternel. Faisons ici-bas la volonté de Dieu comme les anges la font dans le ciel, ne demandons rien, ne refusons rien, suivons les ordres et les désirs des supérieurs. En soi, c'est une humiliation, une dépendance et perte de notre personnalité, mais si nous nous rappelons que nous sommes créatures, et si nous faisons cela parce que c'est la volonté de Dieu, c'est une grandeur, une noblesse, un développement merveilleux de notre personnalité ; nous serons libres éternellement, tandis que les désobéissants ici-bas seront esclaves éternellement. *Fiat voluntas tua*. Glorifions les perfections de Dieu comme Jeanne d'Arc en accomplissant ses volontés.

Et ainsi, Messieurs et mes bien chers Frères, cette reconnaissance que nous témoignerons à Dieu nous sera salutaire : *Dignum, justum, æquum et salutare gratias agere, Domine sancte. Pater omnipotens æterne Deus*. Cette reconnaissance amènera un renouveau de ferveur dans nos âmes, nous fera chercher davantage le règne de Dieu dans nos œuvres, nous incitera à faire sa volonté partout et toujours. Son nom sera sanctifié, sa volonté sera faite et son règne arrivera dans notre pays et dans nos œuvres. Dieu, en retour, nous donnera bientôt un excellent Supérieur général qui réparera les bêtises du pauvre Vicaire général actuel, lequel vous remercie de votre patience à le supporter, des prières que vous avez faites pour sa guérison, des lettres que vous lui avez envoyées, des visites que vous avez eu la bonté de lui rendre à l'hôpital, et se recommande à vos

prières, tandis qu'il demeure dans les saints cœurs de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre très reconnaissant et dévoué confrère,

Edouard ROBERT, I.P.D.L.M.

---

**CIRCULAIRE DE M. EDOUARD ROBERT**  
*Vicaire général de la Congrégation de la Mission*

Paris, ce 1<sup>er</sup> janvier 1946.

Messieurs et mes bien chers Frères,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Bonne et sainte année. J'aurais voulu pouvoir vous annoncer que cette année serait celle de l'Assemblée générale. Hélas ! l'homme propose et Dieu dispose. Quand je suis allé à Rome en 1942 et que j'ai interrogé la Sacrée Congrégation des Religieux au sujet de notre Assemblée générale, il m'a été répondu que je devais attendre la fin des hostilités, la signature de la paix et la reprise des conditions normales permettant à toutes les provinces de se réunir.

La fin des hostilités semble réalisée par la grâce de Dieu et je vous ai envoyé une circulaire en mai 1945 pour vous inviter à remercier Dieu. J'aurais voulu également vous envoyer le récit des événements qui se sont passés dans les maisons de la Petite Compagnie depuis 1939 ; mais, hélas ! la crise du papier, les restrictions d'électricité, les grèves des ouvriers m'en ont empêché. Le numéro des *Annales* de 1943-1944 est sous presse depuis l'armistice. J'espère qu'il paraîtra bientôt et sera suivi des *Annales* 1944, 1945, si les règlements et les événements nous le permettent.

La paix n'est pas encore signée. Le monde entier attend ce grand événement qui inaugurera un ordre nouveau. Fasse le ciel que cet ordre soit un ordre et non un désordre, un ordre de vraie paix, de paix des âmes, le règne de la vérité, de la justice, de toutes les vertus sociales, le règne de la vraie liberté, le règne de la charité. J'espère que cette paix sera signée en 1946. En vue de cette paix, j'ai interrogé les Visiteurs des provinces pour savoir à quelle époque ils estimaient que l'on pourrait tenir l'Assemblée générale. Quelques-uns ont répondu que juillet 1946 leur paraîtrait la date possible. Plusieurs provinces sont dans un grand embarras, ne pouvant pas tenir leurs assemblées provinciales, à cause des circonstances dans lesquelles elles se trouvent. D'autres provinces, enfin, déclarent qu'elles pourraient tenir leurs assemblées provinciales, mais qu'elles ne pourraient venir à cause de la cherté et de la difficulté des voyages. Il résulte donc que si je convoquais l'Assemblée générale pour juillet 1946, il n'y aurait pas l'unanimité, peut-être pas même la majorité des provinces. Notre Assemblée générale ne serait ni licite ni valide.

L'élection du Supérieur général ne serait pas faite par une Assemblée représentant toute la compagnie ; l'élaboration de nos Constitutions ne serait pas opérée par une assemblée parlant au nom de tous les confrères, ce qui pourrait avoir de graves conséquences au point de vue du bon esprit et de l'union dans la Compagnie.

Pour ces motifs, le Conseil de la Congrégation a estimé que l'on ne pouvait pas convoquer l'Assemblée pour juillet 1946. A cette époque, le Conseil examinera de nouveau la question de la date de l'Assemblée et, selon les réponses des Visiteurs, selon les circonstances, on décidera à quelle époque l'Assemblée pourra se réunir en 1947 et je ferai la convocation officielle.

En attendant, je vous invite à bien réciter l'*Expectatio Israel*.

*Expectatio Israel.* Dieu a toujours été l'attente d'Israël : les Juifs attendaient le Messie, les Gentils aussi, au témoignage de la Genèse : *Expectatio gentium*. La petite Compagnie attend que le Seigneur lève les difficultés qui s'opposent encore à la tenue d'une Assemblée générale. Elle prie dans ce sens. Elle attend son Messie, son Supérieur général et dans un sens accommodatic, elle peut répéter la prière que l'Eglise nous fait dire dans l'Avent : *Rorate coeli desuper et nubes pluant justum*. Cette prière est dans Isaïe, au chapitre XLV. Le prophète annonce Cyrus, le futur libérateur d'Israël, et quand il a fini sa prophétie, il crie vers le ciel : *Rorate coeli desuper* ; l'Eglise l'applique à juste titre au libérateur spirituel d'Israël, à Jésus-Christ, le Messie, l'Oint du Seigneur. Nous pouvons l'appliquer au futur Supérieur général qui sera pour nous ce que Cyrus a été pour le peuple d'Israël.

*Salvator ejus in tempore tribulationis* : nous venons d'expérimenter ce temps de tribulation : guerre, alertes, bombardements, destruction des bâtiments, morts, blessés, restrictions, etc... Le Seigneur a été notre sauveur en ce temps de tribulations ; il a préservé la Maison-mère, il a donné les grâces nécessaires pour supporter les maux de la guerre, il nous a sauvés. *Deo gratias !*

*Propitius de caelo respice.* Mais tous les maux ne sont pas éloignés. Que de difficultés subsistent encore pour les pays où l'on se bat encore, comme la Chine, pour les pays occupés comme la Pologne, etc. Pourrions-nous avoir une Assemblée générale, quand donc ? Seigneur, regardez du haut du ciel. Vous voyez tout, vous êtes présent partout, nous vous demandons de regarder d'un regard bienveillant, *propitius* ; vous êtes tout puissant ; vous pouvez aplanir les difficultés ; regardez, *propitius. Propitio ac sereno vultu respicere digneris.*

*Visita vineam istam.* Dans la Sainte Ecriture, dans les prophètes, dans les psaumes, Israël est souvent comparé à une vigne qui doit rapporter des raisins à son maître :

Dieu reproche souvent à son peuple de ne rien produire de bon ; la vigne du Seigneur est souvent dépeinte comme une plantation saccagée par les animaux malfaisants, brûlée par le feu, ravinée. *Exterminavit eam aper de silva et singularis ferus depastus est eam. Incensa igni et suffosa* (Ps. 79, v. 17).

Notre petite Compagnie est-elle dans l'état lamentable où s'est trouvé le peuple d'Israël ? Je ne le crois pas. Il me semble, au contraire, que la guerre a élevé les âmes, qu'elle leur a fait produire des actes héroïques ; nos prisonniers ont été magnifiques ; les confrères diminués en nombre, affaiblis par l'âge et les restrictions, ont tenu bon ; les jeunes gens ont poursuivi leur formation malgré l'occupation, malgré le travail forcé ; les frères coadjuteurs ont bien travaillé pour nous ravitailler ; bref, la Compagnie est une belle vigne. Sans doute le Seigneur nous a

éprouvés par les morts, les blessés, les prisonniers ; mais tout cela a été pour nous une somme de mérites, et la vigne a produit beaucoup plus de raisins et de beaux raisins.

Cependant, nous avons raison de dire : *Visita vineam istam* ; parce que sans la grâce de Dieu nous ne pouvons rien, comme la vigne matérielle ne produit rien sans le soleil et la pluie.

*Rivos ejus inebria.* Enivre ses ruisseaux, abreuve ses sillons ; c'est à l'oraison que Dieu répand ses grâces ; que tous soient fidèles à cet exercice du matin ; que les supérieurs y veillent ; que les confrères fassent effort, malgré le froid, qu'ils se réunissent comme les apôtres au Cénacle et le Saint-Esprit descendra sur eux, et les ruisseaux, les sillons seront abreuvés, enivrés.

*Multiplifica genimina ejus.* Multiplie ses fruits, dit la Vulgate. L'hébreu a un sens un peu différent : « Tu visites la terre, tu l'arroses ; tu l'enrichis abondamment, le ruisseau de Dieu est plein d'eau ; tu fais croître le blé, quand tu la prépares ainsi, quand tu abreuves ses sillons, quand tu aplanis ses mottes, quand tu la détrempes par des pluies, quand tu bénis son germe. » Que nous prenions le sens de la Vulgate, « *Multiplie ses productions* », ou celui de l'hébreu, « *Tu aplanis ses mottes, tu nivelles ses glèbes* », dans les deux sens, il y a une vérité profonde. Pour que les productions de la vigne ou du blé soient multipliées, il faut aplanir les mottes de terre, il faut niveler les glèbes du sol, c'est-à-dire il faut se faire violence, il faut se renoncer, il faut se mortifier ; on n'a rien sans peine ; et plus on travaille, plus on souffre avec patience, plus la récolte est abondante pour les âmes, dans les Missions, dans les Grands séminaires, dans les écoles apostoliques, dans les études, au Séminaire interne ; plus on se mortifie, plus le bien se fait.

*Et perfice quam plantavit dextera tua* : affermis, perfectionne, fais prospérer celle que ta droite a plantée. Nous pouvons appliquer à la petite Compagnie ce verset du Psaume qui est dit d'Israël. Notre Congrégation a été vraiment plantée par la droite du Seigneur, Dieu s'est servi de saint Vincent de Paul pour nous, comme il s'était servi de Moïse pour Israël ; saint Vincent et Moïse n'ont été que des instruments entre les mains de Dieu ; c'est la main, c'est la droite de Dieu qui a fait cette œuvre. Que Dieu continue ce qu'il a commencé ; qu'il affermisse chacun des membres de la Congrégation de la Mission dans l'observance des règles et des œuvres ; qu'il nous perfectionne tous ; qu'il nous sanctifie. Que Dieu fasse prospérer nos œuvres pour sa gloire, pour le bien des âmes.

*Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Cette phrase se trouve dans l'évangile de la messe de saint Vincent. Saint Matthieu, au chapitre ix, nous raconte que Jésus parcourait les villes et les bourgades, enseignant, prêchant l'Evangile du royaume, guérissant toutes sortes de maladies. A la vue des foules, il en eut compassion parce qu'elles étaient harassées, abattues, à la manière des brebis sans pasteur. Alors il dit à ses disciples : *La moisson est abondante, les ouvriers sont peu nombreux.* Aujourd'hui, en 1946, après plus de dix-neuf siècles, nous pouvons répéter la même plainte. La moisson est abondante. Combien de païens, de juifs, d'hérétiques, de schismatiques, et parmi les catholiques combien d'indifférents, de non pratiquants : La moisson est abondante. Ce spectacle doit provoquer en nous les mêmes sentiments qu'en Jésus-Christ : il faut avoir

compassion de ces foules ignorantes, égarées. C'est un mystère qu'après dix-neuf siècles, les catholiques restent le *pusillus grex* de l'Évangile. A qui la faute ? il y a peu d'ouvriers ; il y a toujours eu peu d'ouvriers ; surtout, il y a peu de vrais ouvriers ; peu de vrais moissonneurs, peu de vrais semeurs. Et actuellement il faut ajouter : il y a peu d'ouvriers en bonne santé, beaucoup sont malades, âgés ; les jeunes, les valides, ont été pris par la guerre, par les prisons, par le travail forcé. Le monde, la France est un grand pays de mission. Il faut moissonner ; il serait peut-être plus vrai de dire : il faut semer. Nous avons besoin de moissonneurs et de semeurs pour la France, pour l'Europe, pour l'Asie, pour la Chine, pour la Perse, pour la Syrie, pour l'Afrique, pour l'Éthiopie, pour Madagascar, pour le Congo, pour l'Algérie, pour l'Égypte, pour les deux Amériques. Quelle moisson abondante ! Quelles terres immenses à ensemençer ! *Videns turbas misertus est. Misereor super turbam.*

Sept pour cent du monde sont idolâtres, dix-sept pour cent sont confucianistes, taoïstes, un pour cent est shintoïste, huit pour cent sont bouddhistes, quatorze pour cent suivent la religion de l'Inde, douze pour cent sont musulmans, un pour cent est israélite, huit pour cent sont orthodoxes, douze pour cent sont protestants, dix-neuf pour cent sont catholiques.

Un cinquième seulement de l'humanité a la vraie foi. Il faut des ouvriers pour maintenir ce cinquième dans la foi et la charité. Quatre cinquièmes sont hors de la foi. Le Pape Pie XI a dit que l'apostasie de la classe ouvrière dans les milieux catholiques est le scandale de notre époque.

Parmi ceux qui constituent le cinquième soi-disant catholique, combien ne le sont pas. La France est regardée comme un pays catholique. Combien de Français n'ont de catholique que le nom et souvent ne sont même pas baptisés. *Messis Multa.*

Le Pape Pie XI a appelé tous les catholiques à être apôtres, missionnaires, moissonneurs, semeurs, par l'action catholique, par les mouvements spécialisés. Entrons dans les vues du Saint-Siège ; favorisons ces mouvements. Ils pourront être pour nous une source de recrutement. Que les Missionnaires prêchent l'Action catholique, qu'ils encouragent la J.O.C., la J.A.C., la J.E.C., etc., lorsque l'occasion leur sera offerte. C'est la mission actuelle, c'est notre mission.

*Rogamus ergo te Dominum messis ut mittas operarios in messem tuam.* En faisant cette prière, nous obéissons à l'ordre de Notre-Seigneur. Priez le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson. Comment le Maître de la moisson envoie-t-il des ouvriers ? C'est quelquefois lui-même qui les appelle comme les apôtres, comme saint Paul ; c'est souvent par le moyen d'autres ouvriers. La parabole des ouvriers de la vigne est suggestive. Elle nous montre une foule d'âmes qui attendent l'appel ; elles sont sur la place publique ne sachant que faire, que devenir ; voici Dieu qui se présente par un livre, par un sermon, par une conversation, que faites-vous là oisifs ? Allez à ma vigne. Dieu se sert donc des prêtres, des circonstances, des revues, pour appeler. Une foule d'âmes ont les qualités requises, mais personne ne les a appelées ; elles vont dans une école apostolique et Dieu les appelle par leur confesseur, par leur professeur, par leur supérieur. Elles entrent au séminaire. Dieu confirme leur vocation, leur appel, par le

Directeur, par le Conseil, par le Visiteur, par le Supérieur général. Prions donc le maître de la moisson.

Recourons à Marie, à Joseph, le pourvoyeur et le patron de nos séminaires internes, à saint Vincent, à tous les saints missionnaires du Ciel. Et puis soyons les collaborateurs de Dieu dans cette recherche des ouvriers ; distinguons les enfants qui ont la santé nécessaire, les qualités intellectuelles et morales indispensables, intéressons-nous à eux, envoyons-les dans une de nos écoles apostoliques et prions pour leur persévérance. Que les professeurs de nos pépinières de Lazaristes se convainquent de plus en plus de leur responsabilité. Qu'ils entourent de soins ces plantes, ces petits arbustes, ces germes déposés en terre, qu'ils aient la patience ; qu'ils suivent les lois de la pédagogie ; un chêne ne croît pas en un jour ; une vocation ne s'affermi pas en une semaine, en un mois, en un an ; il faut du temps et de la patience. Que de germes étouffés, que d'arbustes déracinés parce qu'on a manqué de cette patience, plus utile, dit le fabuliste, que la force et que la rage. Et puis formons ces ouvriers à leur travail futur, comme Notre-Seigneur a formé ses apôtres. Méditons le saint Evangile, la manière dont Jésus-Christ s'est comporté avec ses apôtres, voilà le plus beau *Directoire* des Ecoles apostoliques, du séminaire interne, des Etudes.

*Multiplica gentem et magnifica laetitia.* Notre texte ne suit pas celui de la Vulgate qui déclare que la nation a été multipliée et que la joie n'a pas été augmentée ; notre texte suit le sens de l'hébreu qui concorde parfaitement avec ce qui précède et ce qui vient après : « *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; pour ceux qui habitaient dans les régions de l'ombre de la mort une lumière s'est levée ; tu as multiplié la nation et tu as augmenté la joie ; ils se réjouiront comme se réjouissent les moissonneurs, comme exultent les vainqueurs.* » C'est une grande joie pour nous lorsque de nouveaux enfants entrent dans la grande famille de saint Vincent ; c'est une joie pour toutes les familles lorsqu'il y a un nouveau-né ; ce fut une grande joie pour le monde lorsque Notre-Seigneur naquit à Bethléem. Nous embrassons avec amour ces fils de saint Vincent lorsqu'après leur réception, ils sont conduits chez le Supérieur général, chez MM. les Assistants. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

*Ut aedificentur muri Jerusalem.* Quelques maisons matérielles de missionnaires ont été détruites, comme à Naples, à Gènes, à Cologne, etc. ; on les rebâtira grâce à Dieu ; au sens moral les murs de la petite Compagnie n'ont pas besoin d'être réédifiés, car, par la grâce de Dieu, ils ont tenu bon jusqu'ici depuis 1625, malgré la grande Révolution, malgré les guerres de 1914 et 1939, malgré tous les bombardements du diable. Cependant, il est bon de temps en temps de revoir les murailles, leurs fondations, leurs contreforts, et c'est ce que va faire la prochaine Assemblée générale, soit en élisant un bon architecte, un bon entrepreneur, soit en revisant les Constitutions pour les mettre en harmonie avec le *Codex*.

Peut-être, par-ci par-là, constatera-t-on quelques brèches à la muraille. L'Assemblée y remédiera par ses décrets ; le nouveau Supérieur général y pourvoira avec l'aide des nouveaux Assistants par des circulaires, des ordonnances.

Ayons confiance en Dieu, en Marie, en saint Vincent, et laissons faire la Providence. Il ne faut pas enjamber sur elle

par des cabales, pour faire élire tel ou tel, pour écarter tel ou tel. Dans les dernières Assemblées de 1914, de 1919 et de 1933, il y eut des démarches qui n'étaient pas selon l'esprit de saint Vincent et qui sont blâmées soit par nos constitutions, soit par les assemblées et les Supérieurs. Prenons la résolution de côtoyer la Providence, de nous laisser conduire par elle et de ne pas vouloir la conduire. C'est à cette condition que nous aurons vraiment l'homme de Dieu, celui qui réparera les brèches de nos murs et qui fortifiera leur solidité.

Il faudra se grouper autour de lui et se rappeler qu'il est notre Supérieur ; que nous dépendons de lui et non des évêques, qu'il faut recourir à lui et non aux évêques pour tout ce qui concerne la vie de communauté, que nous devons nous adresser à lui et non aux évêques si nous avons quelque plainte à faire, soit contre nos confrères, soit contre notre supérieur local, que même pour ce qui concerne les œuvres extérieures, lesquelles dépendent de l'évêque, nous devons toujours passer par notre supérieur local, lequel traitera directement avec l'évêque ; ce n'est pas aux confrères à dire à l'évêque ce qui se passe dans la maison, dans le séminaire, dans les missions, c'est au supérieur que revient ce droit, ou plutôt cette obligation, quand il s'agit des œuvres extérieures. Nous ne sommes pas des prêtres séculiers nommés par l'évêque pour les missions, pour les séminaires ; nous ne pouvons pas accepter de nous-mêmes un ministère qui nous est confié par l'évêque ; il faut toujours renvoyer à notre supérieur local, et celui-ci devra, s'il y a lieu, recourir au visiteur ou au Supérieur général ; faute de quoi nos maisons deviendraient des cours du roi Pétaud ou des abbayes de Thélème où tout le monde commande, excepté celui qui doit commander, où tout le monde fait sa volonté propre et attire sur la Congrégation les plus graves inconvénients. Les murs de la petite Compagnie sont surtout l'obéissance et la pauvreté. Veillons à ce qu'ils ne soient pas ébréchés. C'est par les brèches que l'ennemi pénètre dans la place et tue ou blesse l'esprit de la Congrégation.

*Domus tua haec, Domine, domus tua haec.* Notre Congrégation, chaque province, chaque maison doivent répéter ce verset et se l'appliquer. Nous sommes la maison de Dieu, et ce que l'on disait du temple de Salomon, *domus tua haec*, on peut et on doit le dire de notre petite Compagnie. C'est la maison de Dieu, la maison bâtie par Dieu, la maison consacrée à Dieu, la maison où ont vécu les saints de Dieu, la maison où l'on fait les œuvres de Dieu, la maison où l'on travaille pour la gloire de Dieu. Qu'il en soit ainsi. Que chaque maison de notre Congrégation soit vraiment la maison de Dieu, une maison où l'on prie, où l'on fait l'oraison en commun, où l'on récite le bréviaire en commun, une maison de prière et non une maison de négoce, comme disait Notre-Seigneur, non pas une maison où l'on cherche à gagner le plus d'argent, où l'on racole des honoraires de messe, où l'on s'approprie de prétendus *intuitu personae* qui ont été arrachés à la simplicité des bienfaiteurs, lesquels ignorent toutes les subtilités des théologiens en matière de justice ; que notre maison soit la maison de Dieu, un temple où l'on fait des sacrifices, où l'on s'immole, où l'on ne regarde pas continuellement si le thermomètre ou le baromètre nous permettent de nous lever comme les autres, d'aller aux exercices avec les autres, de faire les sacrifices de la règle. *Domus tua haec Domine.* Ah !



vraiment, qu'il en soit ainsi, et que Dieu regarde avec complaisance chacune de nos maisons. *Domus tua haec.*

La Maison-mère doit être, plus que les autres, la maison de Dieu, maison modèle sur laquelle doivent se former les autres. Il faut donc que tous les exercices prévus par la Règle s'y fassent exactement. Je rappelle aux confrères qui ne font pas partie de la Maison-mère qu'ils n'y peuvent venir qu'avec une permission du Vicaire général et que, lorsqu'ils y sont, ils dépendent de l'assistant de la Maison-mère, qu'ils ne peuvent sortir et surtout ailer dîner en ville qu'avec sa permission ; je recommande à l'assistant de la Maison-mère d'être sévère pour ne point permettre ces dîners en ville, soit chez des parents, soit chez les sœurs, soit chez des particuliers ; de plus, je spécifie que lorsqu'on vient à la Maison-mère on doit en suivre le règlement ; on n'est pas autorisé à s'absenter de l'oraison, du bréviaire en commun, de la conférence, de la répétition d'oraison, du chapitre. Quand j'accorde la permission de venir à la Maison-mère, c'est à condition qu'on vienne à tous ces exercices ; je n'autorise pas à aller coucher dans une maison de sœurs, à y aller dîner, à moins que l'on y prêche une retraite ou y exerce un ministère qui demande que l'on agisse ainsi. Notre Maison-mère est la maison de Dieu.

*Non sit in ea, quaeso, lapis quem manus tua sanctissima non posuerit.*

La Congrégation est la maison de Dieu, c'est un temple qui doit être construit avec des pierres de Dieu ; nous sommes une armée de volontaires, non pas un troupeau de gens réunis par force ; nous entrons librement dans la Compagnie ; nous y entrons parce que nous voulons être les soldats, les officiers de Dieu ; nous nous engageons dans cette armée ; nous n'y sommes pas enrôlés par suite d'un service obligatoire ; nous sommes les croisés, les chevaliers de la grande croisade qui veut, non pas reconquérir les Lieux Saints, mais dilater le règne de Dieu, sauver les âmes, les arracher à l'enfer, les sanctifier. Voilà notre but ! Nous marchons, non pas poussés par l'intérêt, par l'égoïsme, par le désir de gagner de l'argent, d'acquérir des honneurs, nous méprisons tout cela : *terrena despicere* ; nous nous enrôlons parce que Dieu fait appel à notre générosité, à notre vaillance, à notre désintéressement, notre cri de guerre, c'est *Dieu le veut*. Notre solde, c'est le Paradis.

*Quos autem vocasti serva eos in nomine tuo.* Ceux que vous avez appelés, ceux qui ont répondu à votre appel, Seigneur ; ceux qui veulent être les apôtres, les missionnaires du Christ, gardez-les. Ces paroles et celles qui vont suivre sont tirées de la belle prière du chapitre xvii de saint Jean, la prière sacerdotale, la prière pour l'unité. Notre-Seigneur disait de ses apôtres à son Père : *Je ne vous demande pas de les retirer du monde, ils sont dans le monde et ils doivent y être, parce qu'ils sont le sel de la terre ; mais je vous demande de les garder de l'esprit du monde.* « Père Saint, conservez en votre nom, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme vous et moi. Quand j'étais avec eux, je les gardais dans votre nom ; je les conservais en votre nom et aucun d'eux ne s'est perdu, si ce n'est le fils de la perdition. » Je fais la même prière pour vous, mes chers confrères, que Dieu vous garde, corporellement et spirituellement. *Serva eos.* Il nous a gardés corporellement pendant ces six années de guerre. Il m'a gardé corporellement

et j'en remercie le Seigneur ; je vous remercie des prières que vous avez faites pour ma pauvre santé. J'étais prêt à mourir, par la grâce de Dieu, je n'ai pas été jugé digne de la récompense ; il me faut encore expier sur la terre mes négligences, mes offenses ; *non recusabo laborem*, et par la grâce de Dieu, j'ai pu travailler tous les jours de cette année, même le jour de mon opération ; je vous remercie de m'avoir, par vos mérites, obtenu cette grâce et je me propose, tant que Dieu le voudra, d'employer au service de vos âmes, les forces que Dieu m'a conservées. Quand Dieu me fera signe de déposer les armes, je transmettrai à l'élu de Dieu l'autorité qui m'a été communiquée par le Père Souvay et je m'assure que vous êtes tous dans cette disposition ; j'en ai pour preuve le spectacle admirable qui a été donné cette année par les Supérieurs à qui j'ai dû, pour obéir au Droit Canon et aux directives de la Sacrée Congrégation des Religieux, enlever leur charge ; je vous avoue, messieurs et mes chers confrères et frères, que c'est là un exemple digne de louange et bien propre à attirer sur la petite Compagnie les bénédictions du Ciel. *Serva eos in nomine tuo*. Gardez-nous tous corporellement et spirituellement.

*Sanctifica eos in veritate*. Sanctifiez-nous tous en vérité. Il y a une prétendue sanctification qui n'est pas la vraie sanctification ; c'est celle qui nous ferait croire qu'il suffit de bien prêcher pour être vraiment saint. Il ne suffit pas de bien prêcher, il faut encore pratiquer ce que nous enseignons aux autres. *Sanctifica eos in veritate*.

Il y a une prétendue sanctification qui n'est pas dans la vérité, c'est celle qui nous ferait croire qu'il suffit de faire de bonnes actions, quand même ces bonnes actions ne seraient pas dans l'obéissance, à plus forte raison contre l'obéissance, actions bonnes en soi mais faites par notre volonté propre, par notre amour propre ; il leur manque le cachet divin, le sceau de Dieu, la marque du Maître ; c'est de la fausse monnaie ; ce sont de faux billets de banque, ce n'est pas la sanctification en vérité.

Il y a une prétendue sanctification qui n'est pas dans la vérité, c'est quand on se contente de prendre de bonnes résolutions, c'est quand on promet tout à ses supérieurs, et que malheureusement on ne fait rien, on ne désobéit pas formellement, on désobéit par inertie, et l'inertie est une des formes les plus subtiles de la désobéissance ; il vaudrait mieux, dit Notre-Seigneur, dire carrément : Non, je ne le ferai pas, et puis, après, pris de repentir, le faire, plutôt que de dire : oui, et de ne rien faire. *Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui font la volonté de mon père*.

Sanctifions-nous dans la vérité, sanctifions-nous par la vérité. Notre-Seigneur disait à ses apôtres : *Je me sanctifie, afin qu'ils soient sanctifiés*. Les commentateurs expliquent que, dans ce passage, le mot saint rappelle surtout l'idée de consécration à Dieu, d'immolation pour Dieu. Je me sanctifie, disait Notre-Seigneur ; c'est-à-dire je vais me sacrifier, m'immoler ; je suis prêtre et victime ; je vais me sacrifier sur l'autel de la Croix ; je vais m'immoler sur le Calvaire afin que mes apôtres, mes disciples, tous ceux qui croiront en moi soient eux aussi des saints comme moi, c'est-à-dire des sacrifiés, des immolés, des prêtres, des victimes. Je suis une hostie pure, une hostie sainte, une hostie immaculée. Heureux ceux qui s'efforceront par leur régularité, par leur dévouement, d'être eux aussi des hosties pures,

des hosties purifiées du péché, au moins du péché grave, du péché bien volontaire ; des hosties saintes, des victimes ornées des vertus de l'état, des victimes simples, humbles, douces, mortifiées, zélées, enfin des hosties immaculées, des hosties toutes pénétrées de la grâce, pleines de foi, d'espérance, de charité ; c'est ce que nos confrères qui sont morts pendant la guerre, nos confrères qui ont été prisonniers ont été par rapport à Dieu : des hosties pures, des hosties saintes, des hosties immaculées, la rançon de la petite Compagnie. Marchons sur leurs traces et sanctifions-nous comme eux dans la vérité, par la vérité.

Récitons avec ferveur l'*Expectatio Israël* ; c'est mon souhait pour 1946.



Permettez-moi maintenant de vous donner quelques nouvelles de la *Maison-mère* et des différentes provinces de la Compagnie.

La Maison-mère n'a pas eu à subir de dégâts pendant la guerre. Elle a reçu quelques pavés, c'est tout. Elle a été visitée par les Allemands qui nous ont pris quelques lettres de bonne année, dans lesquelles ils ont pu voir que les Sœurs aiment bien leurs supérieurs, les feuilles de pouvoirs concédés par les évêques de France, un *Larousse mensuel*, un travail de M. Guichard sur les *Archives des bibliothèques municipales de France*, bref tous les éléments nécessaires pour se convaincre que la Maison-mère ne constituait pas un danger contre la sûreté du grand Reich ; nos visiteurs nous ont affirmé, en voyant nos cartons : *Autriche, Pologne, Yougoslavie*, que tout cela n'existait plus ; ils ont mis les scellés sur le *Secrétariat*, sur les portes seulement, ce qui nous a permis de passer par les fenêtres et d'utiliser, toute la guerre, les papiers du Secrétariat, sans briser les cachets. Ils ont été corrects et je crois bien qu'ils ont emporté quelque écrit uniquement pour ne pas s'exposer à des peines de la part de la Gestapo.

Notre maison de campagne de *Villebon* a été occupée successivement par des soldats français, par des soldats allemands qui ont coupé un certain nombre d'arbres, et par des *F.F.I.* qui ont chassé les Allemands. Pendant toutes ces occupations, nos frères sont restés, ont travaillé le jardin, nous ont apporté des légumes, sous la direction de M. Mollex. Actuellement, M. Wentzler dirige l'exploitation.

La maison de vacances de *Beaucamps* a été occupée par le petit Séminaire du diocèse d'Amiens, par les réfugiés, par les Allemands. Il reste très peu de portes et de fenêtres. Il ne reste rien du vaste dortoir de 70 mètres de long : plancher, poutrelles, fenêtres, tout a disparu. Même chose pour une salle de 30 mètres de long ; vingt-quatre chambres lambrissées ont été entièrement enlevées. Les dégâts sont évalués à 2 millions. Le mobilier a complètement disparu. Il sera difficile, pour ne pas dire impossible, à nos jeunes gens d'aller cette année pendant les vacances. Heureusement, *Villebon* est là.

Les reliques de saint Vincent qui avaient été transportées à Château-l'Évêque en 1940, ont été ramenées à Paris, le 3 juin 1945, par MM. Piet et Pachier, dans un camion mis à notre disposition par sœur Lamothe, de la *rue du Chevaleret*. Elles sont arrivées à 18 h. 30. On a sonné toutes les cloches. Les reliques ont été déposées à la salle des Œuvres. Le 6 juillet, on a fait la reconnaissance des reliques dans la petite sacristie. Puis elles ont été transférées dans le salon rouge. On a lavé le rochet,

arrangé la soutane. Nous nous sommes excités à mieux honorer les vénérables reliques de saint Vincent qui comprennent tout le squelette de notre bienheureux Père. Nous avons pris la résolution de connaître et faire connaître saint Vincent, le vrai saint Vincent, non la caricature des historiens modernes, de le prier par les offices, la messe, les litanies, les oraisons, de l'imiter dans ses vertus d'humilité, de simplicité. Comme les critiques désirent une vie de saint Vincent moins longue et plus littéraire, j'ai fait appel aux âmes de bonne volonté. On y travaille Dieu merci. Le 11 juillet, on a reporté solennellement les reliques du salon rouge à la chapelle. Saint Vincent a parcouru nos corridors, a monté nos escaliers. Que cette pensée nous aide à sanctifier ces lieux par le silence. La petite procession comprenait la croix, les acolythes, les prêtres en surplis, le représentant de l'archevêché. Les reliques étaient portées par MM. Combaluzier, Piet, Lasserre et Pachier. On a chanté *Magnificat* et *Quis novus* pendant le parcours. Le 19 juillet, office pontifical par Son Eminence le cardinal Suhard. Les cérémonies étaient dirigées par M. Bonjean, les chants étaient exécutés par les enfants de Gentilly. Tout a été très bien. Tout le monde chantait, ce qui est bien plus beau que les chants les plus beaux de n'importe quelle schola. Les cérémonies ont été faites avec aisance, sans cette lenteur et lourdeur excessives qu'on remarque parfois en pareille occasion et qui faisaient dire à un prélat que les exécutants n'étaient que des poitrinaires au troisième degré. Au dîner, outre Son Eminence, nous avions Mgr Beaussart, Mgr Chevrot, les représentants des Congrégations, le P. Merklen, notre médecin ; aux Vêpres, M. Sackebant nous a parlé de la foi de saint Vincent. Pendant l'octave, M. Collard a prêché tous les jours aux pèlerins qui sont venus. Nous espérons que les sœurs reprendront les pèlerinages qu'elles faisaient autrefois avec leurs enfants.

Pendant cette année, nos cloches s'en sont donné à cœur joie. d'abord pour remercier Dieu de n'avoir pas été emmenées en Allemagne, comme tant d'autres de Belgique, de Hollande et d'ailleurs, et aussi pour fêter les grands événements, en particulier le 8 mai, fin de la guerre.

Le nouveau nonce apostolique, Son Excellence Mgr Ange-Joseph Roncalli, a été reçu chez nous le 29 janvier, à la Salle des Reliques. Après un chant de circonstance et un petit discours de salutation, le Nonce a répondu par une allocution empreinte d'affection et de simplicité. Il a ensuite visité la maison. Son Excellence est revenue, le 15 avril, officier pontificalement pour la *Translation des reliques de saint Vincent* ; il a dîné chez nous avec Mgr Calvet, les représentants des Sociétés pontificales de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, et, le soir, M. Triclot a prêché le panégyrique, et, pendant la neuvaine, M. Philiaud a parlé aux pèlerins.

Nos deux vénérables octogénaires, M. Hottin et M. Lambert, nous édifient par leur régularité. Ils confessent encore beaucoup, particulièrement M. Hottin. Que Dieu les conserve à notre affection.

La guerre étant finie, la Maison-mère a repris sa physionomie d'antan, avec les séminaristes (trente-et-un), les philosophes (vingt). M. Loubère et M. Florin, tous deux revenus de captivité, dirigent le séminaire et les *Etudes*. Il y a quarante-deux frères coadjuteurs (Paris et Villebon). Cela peut paraître

beaucoup ; mais nous en préparons pour les maisons particulières. Nous avons vu revenir également nos bons frères coadjuteurs prisonniers ou requis : Malassagne, Hérault, Matran, Savart, et nous avons reçu onze confrères polonais échappés à l'enfer de *Dachau* et de *Bergen*.

Nous avons revu avec grand plaisir notre confrère Mgr Gounot, archevêque de Carthage. Un de nos confrères, M. Sotty, a décoré notre parloir d'une manière très artistique par les portraits de saint Vincent, des bienheureux et des missionnaires illustres de notre Congrégation.

La Maison-mère s'apprête à recevoir les députés qui viendront de toutes les provinces élire un Supérieur général, et constituer notre petite Constituante.

Ajoutons que plusieurs de nos confrères sont partis de chez nous, de notre chapelle, après avoir prié les bienheureux Clet et Perboyre, pour la Chine et l'Indochine, d'abord comme aumôniers militaires, puis comme missionnaires : MM. Aguié, Cassan, Trémorin. D'autres sont simplement aumôniers : MM. Planchou, Le Guérinel, Saint-Léger.

Parcourons maintenant les provinces de la Compagnie en suivant l'ordre alphabétique.

L'*Algérie* a été le point de départ de la libération de la Métropole ; cet honneur lui avait enlevé plusieurs confrères mobilisés ; il a fallu boucher les trous, renforcer les effectifs.

Nous avons envoyé à Alger-missions, M. Mollex et M. Doussi ; à Alger-séminaire, M. Joppin, Supérieur, MM. Florkowski, Roche et Saudran. Ce n'est pas commode de voyager, même pour aller simplement en Algérie : il en faut des démarches, des passeports, des visas, de la patience. Mais enfin, grâce à la Procure générale, à M. Pachier, on y arrive. Constantine a perdu un bon sujet en la personne de M. Chastres ; M. Guenez, démobilisé, y est retourné, après avoir été aumônier militaire. A Tunis-séminaire, M. Marc Lampe et M. Planchou, démobilisés, ont remplacé MM. Schilling et Muscat. L'*Ethiopie* fait partie de la province d'Algérie. Nos confrères italiens ont été faits prisonniers ou expulsés. Le Saint-Siège nous a demandé d'envoyer du monde. Nous y avons actuellement, outre abba Tesfa-Sellassié et abba Atsbeha, M. Sournac et M. Marsay. Ce dernier réside à *Addis-Abéba* où il s'occupe d'un orphelinat, en attendant la venue des sœurs. On nous dit qu'il y aura peut-être des circonscriptions indigènes avec des Ordinaires indigènes de rite ghééz, et que nous serons là comme nous sommes en France et ailleurs avec des maisons et missions et des séminaires. Nous ferons ce que le Saint-Siège nous dira de faire, heureux de travailler dans cette rude mission où tant de confrères se sont sanctifiés depuis le bienheureux Justin de Jacobis jusqu'à l'inoubliable M. Baeteman qui aimait tant sa *noire fiancée*. Plusieurs confrères sont prêts à partir, en particulier l'ancien Vicair apostolique, M. Gimilac, actuellement aumônier à la rue du Bac. Quand Son Eminence le cardinal Tisserand est venu à Paris après la Libération, il m'a entretenu de ses désirs, nous les réaliserons dans la mesure du possible, car nous sommes peu nombreux et on demande du monde partout.

La province d'*Allemagne* a eu sa maison provinciale détruite à Cologne. Le visiteur a résidé d'abord chez les sœurs de Cologne-Nippes ; il doit être maintenant dans une maison distincte. Pas de nouvelles de la maison d'Hildesheim que dirigeait M. Steu-

besand, lequel est venu en France pendant la guerre à titre d'aumônier. Lippstadt subsiste. Niederprum avait été vendu aux nazis au début de la guerre ; vente forcée, la maison a été rendue par les Américains. Schleiden est incendié, détruit. Trèves a reçu deux obus, dégâts insignifiants ; la maison abrite des Bénédictines, des Filles de la Charité, des Franciscaines ; nous avons eu des nouvelles de M. Vorage par son frère qui était curé dans le diocèse de Versailles et qui est maintenant aumônier dans l'aviation. Les confrères de Henri-Chapelle sont rentrés en Allemagne. Les confrères de Jérusalem ont été arrêtés, emprisonnés. Pas de nouvelles de San José de Costa-Rica, de Limón, de Tegucigalpa. Sept confrères de la province d'Allemagne ont été tués pendant la guerre. Tous les confrères sont de retour, sauf un prêtre et cinq élèves. Les sœurs ont six maisons détruites à Cologne, deux à Aix-la-Chapelle, deux à Dusseldorf. Trente et une sœurs ont été tuées, dont vingt-deux à Dusseldorf. Actuellement, elles travaillent beaucoup dans les hôpitaux. Les sœurs évacuées reviennent petit à petit. Il y a des maisons de sœurs dans la partie occupée par les Russes. Les sœurs y sont respectées personnellement. On a l'intention de relever les sœurs de l'est à Berlin. Les sœurs de Furstenvale ont souffert de la faim et des maladies, particulièrement le typhus. La municipalité de Wittenberg (ville de Luther), d'abord opposée aux sœurs, leur est maintenant favorable. Les sœurs évacuées à Salzbourg ont été très bien traitées par la visitatrice sœur Koenigsegg. On espère utiliser pour Noël la chapelle de la maison centrale. La vie renaît dans les ruines. La visitatrice d'Allemagne, sœur Gebastel, s'est montrée très bonne pour les sœurs de Lorraine pendant la guerre. Il y a sept petites sœurs au séminaire.

Dans la province d'*Amérique Centrale*, M. Lagrault nous a donné de bonnes nouvelles. Le séminaire a été ramené à Guatemala. Par manque de clergé, on a dû accepter deux paroisses d'Indiens qui donnent des consolations. L'école apostolique est restée à San Salvador. A Panama, le supérieur, M. Beckmann, est devenu archevêque ; le petit séminaire a été fermé, Monseigneur envoyant ses séminaristes au séminaire régional de San Salvador. A Guatemala, les sœurs reconstruisent leur chapelle qui sera plus grande, en l'honneur de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse.

Le visiteur de la province d'*Aquitaine*, M. Delobel, est actuellement en Espagne, où il fait la visite des maisons de Madrid. Au Bouscat, on donne des missions. M. Narguet, Procureur général, y est en résidence depuis 1940. A Angoulême, M. Bernière a remplacé M. Claverie placé à Montauban. Le séminaire a été occupé en partie pendant la guerre. Au Berceau de saint Vincent de Paul, M. Pierre est redevenu supérieur. La maison a été occupée en partie pendant la guerre.

On avait dû, par charité, accueillir des collégiens ; ceux-ci sont retournés chez eux, et l'école ne compte que des apostoliques. Treize confrères aident le supérieur dans les multiples travaux de cette grande maison qui compte beaucoup d'œuvres. A Dax, M. Milleville a remplacé comme supérieur M. Pardes, placé à Albi. M. Milleville est aidé par MM. Sabin, Darricau, Bayol, Droitcourt. Il n'y a que les théologiens ; plusieurs d'entre eux sont des prisonniers ou des requis revenus au bercail. La maison a célébré cette année le centenaire de sa fondation. Les *Annales* raconteront ces fêtes qui ont été très belles. J'ai pu y assister et

constater que la maison va très bien. Il y a quatre-vingts théologiens, dont trente mobilisés et seize frères coadjuteurs. Que Notre-Dame du Pouy continue à veiller sur cette maison comme elle l'a fait depuis le 21 novembre 1845. A Limoux, M. Sabatier, ancien prisonnier, et M. Le Gallo, du Bouscat, donnent des missions sous la direction de M. Meunier, avec l'aide de M. Arnaud. A Montauban, M. Houfflain a remplacé M. Triclot. M. Allain a remplacé M. Sylvestre, mobilisé. M. Houfflain a été gravement malade ; il va mieux. Que Dieu lui rende la santé.

A Montolieu, M. Enjalbert est seul aumônier. A Périgueux, M. Contassot est devenu supérieur, il est aidé par les anciens directeurs et par deux nouveaux, MM. Dufranc et André. A Châteauneuf-l'Evêque, M. Huc a remplacé les confrères de la Procure générale qui avaient gardé les reliques de saint Vincent pendant la guerre. A Toulouse, M. Bauthian est devenu supérieur. Les missions marchent très bien sous la direction de M. Adam, aidé par MM. Bécauvène et Maynadier. Monseigneur estime beaucoup les confrères. La maison a perdu un excellent missionnaire, M. Roux ; j'espère que les Annales nous donneront une notice de ce vrai enfant de saint Vincent. Deux confrères attachés à la maison de Toulouse ont été aumôniers de l'Hôpital militaire de Purpan : ce sont MM. Saint-Martin et Cassan. Ce dernier vient de partir comme aumônier militaire avec les troupes qui vont en Indochine ; de là, il pourra passer en Chine, à laquelle il est destiné. A Madrid, nos confrères de Saint-Louis-des-Français ont été vaillants, soit pendant la guerre civile espagnole, soit pendant la guerre mondiale. Leur église a été grandement endommagée. Le collège Saint-Louis dont ils sont aumôniers est très florissant. A Madrid encore, la maison de M. Moreno s'est peuplée de jeunes gens qui ne pouvaient venir se former en France, à Dax et au Berceau. Maintenant que la guerre est finie, on va reprendre les traditions d'autrefois. M. Moreno est directeur des sœurs à cornette d'Espagne, lesquelles vont retourner au Mexique, après une absence de soixante-dix ans. A Lisbonne, M. d'Aussac, supérieur, et M. Dondeyne continuent le bon travail qui a été fait par M. Moné pendant de longues années. Je suis heureux de remercier ce cher confrère de tout ce qu'il a fait à Lisbonne. Son successeur a été très bien accueilli ; les œuvres vont bien ; il y a de la vie ; nous allons envoyer un troisième confrère, M. Jung, qui s'est dévoué comme missionnaire du Grand Retour. Nous cherchons à envoyer un frère coadjuteur pour aider les bons frères de Saint-Louis de Lisbonne.

La province d'Argentine a perdu pendant la guerre deux excellents confrères : M. Bauden, visiteur, et M. Gimalac. M. Prat a remplacé M. Bauden. Les séminaristes de la Province ont été rappelés du Pacifique en 1940. M. Polverini, de Montevideo, nous a envoyé un secours dont nous lui sommes reconnaissants.

La province d'Autriche qui, d'après nos inspecteurs de 1940, n'existait plus, existe toujours bel et bien. M. Spiegl, le visiteur, réside à La Dult. La maison provinciale de Graz a souffert gravement ; quelques parties sont encore habitables. La maison provinciale des sœurs est entièrement détruite. A Salzbourg, la maison des sœurs est en partie détruite, en partie endommagée gravement. M. Reeh, le directeur, réside dans le voisinage. Trente confrères ont été mobilisés ; au 30 septembre, six étaient revenus. Quelques églises de confrères ont été transformées en églises paroissiales. Mgr Orsenigo, nonce de Berlin,

a beaucoup protégé les familles de Saint-Vincent pendant la guerre. Nos jeunes gens qui ont été prisonniers ou requis en Autriche nous ont fait grand éloge de la charité des missionnaires et des sœurs pour eux. A Vienne, la maison de la Kaiserstrasse a été occupée par la *Gestapo* ; la maison Vinzenzgasse a été entièrement détruite ; l'église seule a été préservée. Deux confrères, MM. Niederhofer et Koza, ont été tués par les bombes. Les confrères de Saint-Georges à Istamboul ont été internés à Ankara, ainsi que les sœurs. Leur maison est toujours réquisitionnée. M. Haider Jean, confrère de cette maison, est prisonnier en France, aumônier du camp de Foucarville. Un autre Autrichien, qui a été à l'école apostolique de Vienne, est également prisonnier, à Aix-en-Provence. Nous les secourons, comme nous le pouvons, par des colis.

Le Visiteur de la province d'*Australie*, M. Richard Macken, nous a supplié de le décharger de son office, alléguant le décret 641 de l'Assemblée générale ; nous avons fait droit à sa requête et nous avons nommé à sa place M. Nicolas Rossiter. Beaucoup de confrères ont été aumôniers à la satisfaction de tout le monde ; ils ont fait preuve de courage et ont produit un bien immense. La province donne beaucoup de missions et retraites paroissiales.

La province de *Barcelone* a célébré le vingt-cinquième anniversaire de M. Comellas, visiteur depuis 1920, *dignum et justum est*. Au Pérou, le vice-visiteur, M. Payeras, a été remplacé par M. Juan Padros. La maison de Miraflores est passée à la province de Madrid. En vue de l'Assemblée générale, la province de Barcelone a obtenu du Saint-Siège, ainsi que celle de Madrid, que les maisons des Vice-provinces soient dispensées d'aller à l'Assemblée provinciale d'Espagne, mais aillent seulement à une assemblée vice-provinciale de leur vice-province, laquelle enverra des représentants à l'Assemblée provinciale d'Espagne. Autrement, ce serait trop coûteux et nuisible aux œuvres.

La province de *Belgique* a connu les misères de l'occupation et la pluie diluvienne des V1 et des V2 qui ont fait tant de morts et de destructions. M. Peters a cédé son office de supérieur local de Liège à M. Van Ginneken. A Louvain, M. Vandekerckhove forme les étudiants et les séminaristes. La maison vient d'acheter un terrain en dehors de Louvain pour bâtir et abriter plus de jeunes gens. Ont pu venir en France, à Paris, MM. Peters, Vandekerckhove et Walckiers. Au Congo, M. Windels, le Préfet apostolique, voudrait plus de confrères ; on va en envoyer dès que les voyages seront possibles.

Au séminaire académique de Lille, M. Edmond Lebacqz a remplacé M. Dufranc. A Loos-missions, les prisonniers sont rentrés, il y a une équipe de quatorze missionnaires qui font envie à bien des maisons de missions ; M. Bévière forme son monde et il fait de sa maison une école normale de missionnaires qui pourra venir en aide aux autres maisons. Voici les travaux de l'année : cinquante-six missions, vingt-quatre retours de missions, vingt-neuf neuvaines et retraites paroissiales, trente-neuf retraites d'adoration, quarante-six retraites de première communion, trente-trois retraites de mères chrétiennes et de jeunes filles. Malheureusement, les santés de quelques missionnaires ne sont pas en harmonie avec leur zèle. A Loos-école, M. André Montagne a remplacé M. Edmond Lebacqz. MM. Maury et



Rolland, ex-prisonniers, ont renforcé le personnel, ainsi que M. Raad. Il y a cinquante-huit apostoliques, mais aucun en première ; il faudra encore attendre avant d'en voir venir à Paris. A Strasbourg, M. Kieffer, avec un courage admirable, procède à la restauration de l'œuvre. Il est aidé par M. Ferla. A Metz, M. Ozanne, supérieur, restaure son église dévastée, son presbytère est dans un état lamentable ; il y a eu pendant la guerre grande dévotion à saint Jude. A Belletanche, M. Joseph Girard s'occupe des sœurs qu'il a soutenues pendant toute la guerre et l'occupation. Je le remercie de tout ce qu'il a fait. A Cuvry, M. Rivals relève les ruines ; il a dû se faire architecte, entrepreneur, maçon, menuisier, etc., avec ses confrères. Déjà quatre-vingts élèves remplissent ce qui est resté habitable.

La province du *Brésil* a perdu son visiteur, le 15 avril 1941. Ses funérailles furent honorées par la présence du Nonce du Saint-Siège et de l'Ambassadeur de France. Le premier consultant, M. Germe, a gouverné la province en attendant qu'un nouveau visiteur pût être nommé. L'impossibilité des communications avec le Brésil a retardé cette nomination jusqu'en mai 1945, où M. François Godinho fut installé visiteur par M. Germe. Le nouveau visiteur a comme consultants MM. Germe, Van Pol, Pelissié et Mourao. Il y a trente-trois étudiants et douze séminaristes. Le directeur des sœurs est M. Tobie Dequidt.

La *Chine* a été bien éprouvée. Dans la Chine du Nord, M. Desrumaux tient bon, malgré ses trente-cinq ans de visiteur. A Chala, M. Ferreux a pu maintenir son grand séminaire avec cinquante-six élèves. La nourriture est chère et peu abondante. Trois professeurs ont été internés.

Au vicariat de Pékin, Mgr Montaigne doit nourrir des orphelins très nombreux ; la Providence lui a procuré des secours d'une façon merveilleuse. Le Pétang a perdu son supérieur, M. Vanhersecke ; cette maison a abrité des confrères de Yung-Ping-fu ; Pékin a souffert de restrictions, le coût de la vie étant hors de prix ; mais il n'y a jamais eu de bombardements. En dehors de Pékin, toutes les campagnes sont infestées de brigands qui pillent tout. Rien ne laisse prévoir que cet état change bientôt. A Pékin-Saint-Michel, M. Nauviole est mort. Mgr de Vienne écrit qu'à Tientsin on est tranquille, mais que les campagnes sont remplies de bandits qui transforment les églises en dortoirs, en salles de réunion. Le Vicariat a perdu M. Tiberghien. Le Vicariat de Pao-ting-fu est ravagé par les bandits. Dix paroisses sont complètement rasées, cinq à moitié. Le pèlerinage de Tong-lu a été entièrement détruit. Le supérieur, M. Trémorin, qui se trouvait en France lors de la déclaration de guerre, n'a pu rejoindre la Chine ; il vient de s'engager comme interprète dans le corps expéditionnaire français qui part pour l'Indochine. Deux confrères de ce vicariat, MM. Corset et Pégourié, sont morts. Le supérieur du Petit Séminaire, M. Erkelens, a été interné depuis le 16 mars 1943 avec quelque trois cent cinquante missionnaires et cent cinquante religieuses catholiques, avec des pasteurs protestants, parmi les dix-huit cents hôtes du camp de Waihsien, au Chantoung. Peu de nouvelles de la *Chine méridionale*. La visitatrice des sœurs a été bloquée six ans à Wenchow sans pouvoir rejoindre Shanghai ; elle vient enfin d'y rentrer ; on souffre beaucoup de la faim ; plusieurs jeunes sœurs sont en très mauvaise santé ; le moral est excellent. Le vicariat

de Hangchow a perdu MM. Bouillet et Legrand. M. Joseph Deymier a été séparé du centre du vicariat pendant toute la guerre. La situation est précaire ; les missionnaires sont très éprouvés par les privations ; les soucis, les difficultés sont inextricables, les finances réduites à zéro ; le prix des denrées nécessaires atteint des hauteurs fabuleuses ; par suite des épreuves morales, des tracasseries, on est à bout de forces. M. Claessen a été interné.

En *Colombie*, M. Bernard Botero, supérieur de Tunja, a été promu évêque de Santa Marta. Le visiteur, M. Trujillo, nous donne de bonnes nouvelles. Il y a vingt étudiants, vingt-deux séminaristes, cent apostoliques. De nouvelles fondations ont été faites. Mgr Larquère a célébré ses noces d'or sacerdotales. M. Fourçans est directeur des sœurs.

De *l'Equateur*, nous avons peu de nouvelles. On nous a dit que M. Caballero était en Espagne ; s'il peut venir en France, il nous donnera des détails. Ce que nous savons, c'est que, là comme partout, manque le personnel.

La *Province orientale des Etats-Unis* a deux nouveaux consultants : MM. Kieran Moran et Daniel Leary. Le vicariat de Kanchow a été bien éprouvé. Mgr O'Shea a dû se cacher dans les montagnes pour échapper aux bandits. La *Province occidentale des Etats-Unis* est chargée du vicariat de Yukiang. Le Vicaire apostolique est Mgr Charles Quinn, sacré le 3 octobre 1940, avec un concours de cinquante-six évêques et prêtres, quarante-six séminaristes. *Il y eut deux alertes pendant le sacre. Le mandarin sortit ; les autres restèrent et il n'y eut rien*, dit la relation, *grâce à la Providence et au drapeau américain*. Depuis, la mission de Yukiang a été désorganisée ; les églises et les écoles ont été brûlées. On va recommencer, le vicaire apostolique réclame du monde. Ajoutons que les Etats-Unis, les deux provinces, sont venus généreusement à notre aide, nous les en remercions de tout cœur, missionnaires et sœurs. Nous avons eu la joie de voir à la Maison-mère quelques confrères aumôniers militaires. La dévotion à la Médaille miraculeuse se répand beaucoup, grâce au zèle des confrères.

*Province de France*. Nous avons déjà parlé de la Maison-mère ; parlons des autres maisons. Verdun a vu revenir M. Avinin, prisonnier de guerre ; à Amiens, Sainte-Anne, M. Salendres est devenu supérieur pour satisfaire au canon 505. M. Huguet est resté curé à la grande satisfaction de tous, Evêque, Vicaire général, population. A Beauvais, M. Duvaltier est revenu d'Allemagne ; M. Sidarouss se prépare à aller en Ethiopie, quand le Saint-Siège fera signe. Son Eminence le cardinal Tisserant, dans son dernier séjour à Paris, m'a recommandé de préparer quelques sujets pour cette mission, chère aux lazaristes. Nous y destinons M. Gimalac. A Evreux, M. de Saint-Pol fait fonction d'économe. A Gentilly, dix confrères s'occupent de quarante apostoliques. Là réside M. Triclot qui est chargé des Enfants de Marie sous la direction de M. Crapez. A Sainte-Rosalie, M. Théveny a remplacé M. Chatelet qui a été bien malade, après avoir bien organisé les œuvres de la paroisse. A Rennes, M. Doucet a remplacé M. Lampe. Il est aidé par MM. Aubault, Leclair, Gonthier, sans compter ceux qui étaient avant. A Tours, M. Lampe a succédé à M. Calmet, malade. A Troyes, M. Schilling est venu renforcer le personnel. A Elsenieur, l'évêque, de passage à Paris, m'a dit son estime et son affection pour les confrères. Nous avons eu le bonheur de voir à Paris les trois confrères d'Isleworth. La Maison

Internationale de Rome est toujours réquisitionnée. M. Ryckewaert attend patiemment de pouvoir revenir dans sa maison. Les jeunes confrères que nous lui destinons, MM. Blanchandin et M. Migault, suivent les cours de l'*Institut catholique* de Paris, au lieu de ceux de l'*Angélique* de Rome.

La province de Hollande a été bien éprouvée par la guerre et l'occupation. M. Hubert Meuffels, son vaillant visiteur, a demandé d'être déchargé de son office. C'est avec peine que nous avons accédé à sa demande. M. Meuffels est en effet comme le père de la province de Hollande. Nous avons prié M. Meuffels de venir résider à la Maison-mère où ses connaissances des choses de la Congrégation nous rendront de très grands services, surtout pour préparer l'Assemblée générale. M. Joseph Lansu a été nommé visiteur à sa place. La maison de Nimègue a eu des dégâts matériels. M. Vester est directeur des sœurs dont plusieurs maisons ont été maltraitées. Plusieurs sœurs ont été évacuées dans le Nord de la Hollande et ont souffert de la faim, du froid, des bombes, des inondations. La maison de Susteren a été endommagée. Celle de Wernhout a eu de grandes pertes. Les confrères ont relevé une partie des ruines et l'école apostolique compte cent soixante élèves. A la maison de Rumpen, six grandes jeunes filles ont péri de bombes incendiaires. La province de Hollande a près de quatre-vingts jeunes prêtres qui attendent que les routes de la Chine, de Java, d'Amérique soient ouvertes. Sept de ces jeunes prêtres sont en France où ils font un peu de ministère et se perfectionnent dans le français, en attendant leur départ. De la province de Hollande dépend le vicariat de Yung-Ping-fu. Trente-cinq missionnaires et trois filles de la Charité ont été internés à Weihsien, au Chantoung, de mars à août 1943. Le camp de concentration a été une vraie mosaïque de peuples : Anglais, Américain, Belge, Canadien, Hollandais... ; tous faisaient bon ménage. Il y eut des conversions de protestants.

Le camp occupait une ancienne Université américaine, qui était très bien située, il y faisait moins chaud qu'à Pékin, à cause que tous les soirs on y sentait la brise de mer, malgré une distance de quatre-vingts kilomètres. Les locaux des missionnaires et des religieuses étaient séparés de ceux des civils. L'on avait la liberté complète de religion ; tous les dimanches et fêtes, il y avait grand messe et bénédiction du Saint-Sacrement ; pas mal de protestants y assistaient. L'auditorium de l'Université servait tour à tour d'église, de temple protestant, de théâtre, de salle de conférences et de musique ; tout était si bien réglé que jamais il n'y eut ni confusion ni dispute pour avoir la priorité du local. Tous les mardis, après le souper, il y avait conférence entre les missionnaires des divers ordres, sur des sujets de missiologie, et cela se faisait dans la cour des Lazaristes. Comme logement, on était un peu à l'étroit ; les confrères disposaient de quatorze chambrettes de 4 m. 30 de long sur 3 m. 30 de large, on logeait en général trois par chambre. Tous ceux qui n'avaient pas soixante ans devaient fournir chaque jour quelques heures de travail ; pour certains, c'était fatigant : cinquante travaillaient journellement à la boulangerie, dans une atmosphère de 60 degrés : entretien des feux des cuisines, transport du charbon et de la farine, pomper l'eau pour tout le camp, etc. L'administration n'était pas tracassière ; tous les matins, un contrôle par catégorie et, une fois par mois, contrôle général de tout le personnel du camp, ce qui était plutôt burlesque. La nourriture était pas-

sable, mais un peu insuffisante ; il n'a pas fallu longtemps pour y remédier ; se mettre en communication avec l'extérieur était facile, de là à faire de la contrebande il n'y a qu'un pas, qui fut vite franchi, cela se faisait sérieusement, jour et nuit ; des milliers d'œufs et d'autres comestibles passaient par-dessus le mur d'enceinte, qu'on pouvait ensuite se procurer à des prix relativement bas, tous à peu près en profitaient, et cela sans scrupule ; la télégraphie optique marchait à merveille, la police ne pouvait faire un pas sans être signalée ; mais il n'était pas recommandé de se faire prendre ; même dans ce cas les sanctions n'étaient pas fortes, en général c'était la confiscation de la marchandise. Tous les jours, le communiqué de la radio arrivait clandestinement, les lettres parvenaient ou partaient par la même voie ; le service de renseignements marchait à merveille.

Au mois d'août 1943, tous les missionnaires et religieuses ont été transférés à Pékin, dans les établissements des différents ordres, les Lazaristes ont été reçus au Pé-t'ang, ce qui m'a permis de reprendre mon travail à l'imprimerie ; tout en étant interné, écrit le frère Van den Brandt.

Au Pétang de Pékin, les confrères hollandais ont formé la maison de *Ming Tao* et se sont fait remarquer par leur piété, régularité, charité et patience. Mgr Lebouille a pu rentrer dans son Vicariat ; il loge chez les *Frères des Sept-Douleurs* à Tangshan avec quelques confrères.

De la province de Hollande dépend également le vicariat apostolique de Soerabaia. L'ancien préfet apostolique, Mgr de Backere, est mort le 4 juillet 1945. Il a rendu de grands services à la Congrégation, ayant été directeur du Séminaire interne de Panningen, supérieur de l'école apostolique de Wernhout, fondateur de la mission de Java. Il a toujours été d'une grande édification. Son successeur, Mgr Michel Verhoecks, a été sacré le 8 mai 1942. Les confrères ont eu beaucoup à souffrir. M. Gérard Van Ravesteijn, qui était aumônier sur un navire de guerre, est mort en plein exercice de son ministère ; il était très apprécié pour sa bonté, sa largeur d'esprit. La lutte contre les Japonais a duré de décembre 1941 à mars 1942, époque où les Japonais occupèrent l'île. Les confrères furent internés du 4 septembre 1943 à septembre 1945, en cellules. A la capitulation des Japonais, ils furent délivrés. Mais les Indonésiens s'étant révoltés contre les Hollandais, quelques confrères furent emprisonnés ; la ville de Soerabaia fut conquise par les Anglais, rue par rue ; un tiers de la ville est détruit, l'église de Kepandjem est brûlée ; on est sans nouvelles de onze confrères internés. Cinq confrères hollandais vont partir de Hollande à destination de Java, comme aumôniers de la flotte.

La province de *Hongrie* a été un champ de bataille pendant plusieurs mois. La plus grande partie de Budapest est en ruines ; le palais royal est brûlé. La population a été privée du nécessaire. Les confrères et les sœurs ont eu la vie sauve. La maison centrale des confrères est abîmée pour un cinquième ; celle des sœurs pour trois cinquièmes. On a repris le travail. Tout est cher. Il y a beaucoup de victimes. Les prêtres de Budapest se réunissent chez nos confrères tous les mercredis pour la conférence, tous les mois pour la récollection. On a hébergé dans la maison des confrères un grand nombre de fugitifs, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, ce qui a donné à nos confrères une très grande popularité. Il y a encore sept prêtres et trois frères captifs.

En Irlande, M. O'Connor, visiteur, a donné sa démission et a été remplacé par M. O'Doherty. Le collège des Irlandais de Paris a été occupé par des réfugiés américains ; il l'est actuellement par des séminaristes polonais.

En Iran, on a célébré la cinquantaine du vétéran de Perse, M. Berthounesque. La fête a été rehaussée par la présence de M. Edouard Herriot et du Ministre de France. M. Berthounesque a été opéré des yeux. Le collège de Téhéran compte trois cent cinquante élèves. On réclame du personnel. On veut agrandir la chapelle trop petite, mais la dépense s'élèvera à 3 millions. Les sœurs, à leur école Jeanne-d'Arc, ont sept cents enfants. Il y a du bien à faire en Iran, mais peu d'ouvriers. A Rézaïeh, M. Fransen dit que la cherté de vie est exorbitante, qu'il faudrait deux prêtres et un frère de plus. Mgr Zaya Abel, archevêque d'Ourmia et évêque de Salmas, réclame des confrères. Il dit que les Russes sont disciplinés, *doux comme des agneaux pour leurs amis, terribles comme des lions pour leurs ennemis.*

La province de Madagascar a perdu MM. Genouville, M. Fahia, et le frère Noguès, exemplaire, tant au point de vue apostolat qu'au point de vue religieux. Les sœurs ont perdu leur visitatrice. Sœur Lagleize, vraie Fille de la Charité, humble, modeste, d'une abnégation constante, d'un esprit très surnaturel, d'un jugement sûr. De plus, M. Fromentin, impaludé, traité à Fianarantsoa et à Tananarive, a dû rentrer en France. Pour remplacer ces vides, j'ai envoyé deux sœurs et trois missionnaires : MM. Méaux, Hertz et Wilmès. Pendant la guerre, on a failli manquer de farine pour les hosties. Il y a une grande pénurie de médicaments. Des pluies, des cyclones ont occasionné des inondations qui ont emporté riz, manioc, café. Fort-Dauphin a vu pour la première fois une ordination sacerdotale.

La province de Madrid est florissante ; elle compte quarante-trois maisons, trois cent quatre-vingt-deux prêtres, quatre-vingt-seize étudiants, cinquante-huit séminaristes clercs, douze séminaristes coadjuteurs, soixante-huit frères coadjuteurs, quatre cent soixante-quinze apostoliques. Les ressources ont diminué, la vie a quadruplé ; on vit du travail des missionnaires. On prêche beaucoup de missions. On a dû accepter quelques paroisses, on s'occupe d'action catholique. Grande disette de moyens de travail : livres, matériel scolaire. M. Orzanco s'occupe de la Médaille Miraculeuse. Il voudrait l'extension de l'office et de la messe à l'Eglise universelle. Plusieurs évêques espagnols le demandent et veulent agir auprès du Saint-Siège. Les deux provinces de Sœurs sont très développées : celles à voile, sept à huit mille ; celles à cornette, mille. Ces dernières vont au Mexique d'où elles étaient parties en 1875. On travaille à faire cesser la diversité qui existe entre les deux provinces. Tous et toutes le désirent.

La province du Mexique a célébré cette année le centenaire de sa fondation. Les Missionnaires et les Sœurs sont arrivés en 1846. M. Armengol a été le premier visiteur en 1846, M. Sanz en 1853. En 1858, révolution et persécution. En 1862, expédition française au Mexique. Des sœurs françaises viennent pour les ambulances. En 1868, les confrères sont dispersés, dépouillés, rançonnés. La communauté des Filles de la Charité est seule autorisée. En 1874, séparation de l'Eglise et de l'Etat. Suppression des sœurs : trois cents s'embarquent pour la France

et différentes missions ; les missionnaires restèrent. Dames de Charité, Enfants de Marie continuèrent les œuvres des sœurs. Actuellement, sœur Ferrer va partir en avion avec quatre sœurs pour reprendre les œuvres.

Les missionnaires, grâce à M. de las Heras, ont gardé leurs positions (*pas de politique, rien que la charité*). M. Ataun est visiteur. Il y a vingt-deux apostoliques, quatre séminaristes.

La province de *Naples* a été bien éprouvée par les bombardements. La grande et magnifique maison provinciale qui a été détruite par trois bombardements se reconstruit ; on a déjà restauré la chapelle qui est plus belle qu'auparavant ; il faudra vingt millions pour refaire le tout. Il y a actuellement onze prêtres et six coadjuteurs.

Bénévent a été à moitié détruit, il n'y a pas eu de victimes. Ce qui restait a été réquisitionné par les alliés. A Lecce, il y a quarante-sept apostoliques et vingt-trois étudiants. A Naples (Chiaia), on s'occupe de la grande maison provinciale des Sœurs, dont la visitatrice a pu venir à Paris, ces derniers temps. A Naples (Tolentino), il y a douze séminaristes. Oria a été occupé successivement par les Allemands, les Italiens, les Alliés ; il est hôpital militaire. A Palerme, sur la demande du cardinal Lavitrano, qui est maintenant préfet des Religieux, on a accepté une paroisse et la charge de directeur spirituel au séminaire diocésain. Le successeur du cardinal Lavitrano est le cardinal Ernest Ruffini, autrefois secrétaire de la Congrégation des Etudes. En Afrique, plusieurs confrères napolitains sont encore prisonniers ; ils exerçaient un ministère laborieux, béni de Dieu ; M. Conte a fait construire une magnifique église pour les prisonniers.

La province du *Pacifique* se débat dans des difficultés financières ; elle est pauvre comme la Sainte Famille ; elle souffre également d'une disette de personnel ; elle a perdu son visiteur, M. Standaert, et les vénérables MM. Glénisson et Ourliac. La maison de Nunoa a été vendue pour fournir les ressources nécessaires. On a repris les missions. M. Felhoen, qui était vice-visiteur à Lima, est devenu visiteur à Santiago. Les séminaristes du Pacifique vont être envoyés en Colombie. Il y a eu une visite apostolique faite par Mgr l'archevêque de la Serena, délégué de la Nonciature.

La province des *Philippines* a eu le grand malheur de perdre son visiteur ; dix prêtres et cinq frères sont morts en mars 1945 en administrant les blessés. Les pertes matérielles sont très grandes. Plusieurs maisons de sœurs sont complètement détruites. Trois sœurs ont été tuées.

La province de *Pologne* mérite le nom de province martyre. Voici quelques nouvelles ou plutôt bribes de nouvelles. A Bydgoszcz, les prêtres ont été massacrés ou internés ; le supérieur, M. Wagner, a été tué. A Pabjanice, tous ont été emprisonnés, puis exilés, sauf deux ; le supérieur, M. Szadko, est mort à Dachau. Les confrères de Wilno ont été emprisonnés, exilés ; ils sont devenus valets de fermes, un est mort, un est devenu aveugle. Dans la région du Sud-Est, les missionnaires ont souffert terriblement ; bien que leur vie ait été en grand danger, ils ont continué à travailler au salut des âmes ; leurs vies sont menacées par des bandes de brigands. A Cracovie, la maison centrale Stradom a été confisquée ; le visiteur demeure à Kle-

parz ; l'école apostolique est exilée à Nova-Wiés, on est menacé de perdre Kleparz. A Varsovie, les pertes ont été graves et douloureuses. En août 1944, les Allemands ont fait sauter l'église Sainte-Croix, ce temple majestueux, très beau, le premier foyer des enfants de saint Vincent en Pologne. Varsovie est un cimetière lugubre. Cinquante prêtres et frères ont été emprisonnés. Plusieurs sont morts à Dachau. Quelques-uns, comme MM. Szymbor, Rzymelka, etc., ont été sauvés par l'avance des alliés. Huit cents prêtres polonais ont été emprisonnés ; neuf lazaristes sont morts, brûlés dans les fours crématoires ; vingt confrères ont été tués par les Allemands.

La province de *Portugal* a perdu son doyen qui était aussi le doyen de la Compagnie, M. Souza-Borba. Ce digne confrère était né en 1854, ce qui lui fait quatre-vingt-onze ans ; il était entré en 1875, ce qui fait soixante-dix ans de vocation ; il avait l'estime et la vénération de tous les Portugais : on l'appelait le *saint de Lisbonne*. Quand j'ai fait la visite du Portugal, Son Eminence le Patriarche m'a fait un grand éloge de ce digne confrère. On dit maintenant que, pour faire du bien, il faut avoir le dynamisme d'un homme de vingt-cinq ans ; M. Souza-Borba, par sa vie, par le bien immense qu'il a fait jusqu'à la fin, proteste contre ce slogan ; ce qu'il faut pour faire du bien, c'est non pas le dynamisme des biceps et des jarrets, des dents et des yeux, c'est la science, c'est la sainteté, une science non pas brillante, superficielle, qui touche à tout et n'approfondit rien, mais une science comme celle de M. Souza-Borba, c'est-à-dire solide, profonde, scripturaire et théologique ; une sainteté, non pas la prétendue sainteté qui débite des belles phrases, mais la vraie sainteté qui est simple et humble. Les résultats de cette science et de cette sainteté ne s'étalent pas en des statistiques souvent fausses, quelquefois mensongères, mais dans des effets réels que Dieu seul connaît et qui nous seront révélés par la statistique du jugement dernier, la seule vraie. Le Portugal a envoyé des missionnaires et des sœurs en Afrique à Lourenço-Marquez où ils sont au service d'un évêque qui a fait une partie de ses études chez nous et que Pie XII vient de nommer cardinal.

Dans la province de *Provence*, la maison du visiteur, le Grand Séminaire de Montpellier, s'est enrichie d'un confrère ex-prisonnier, M. Louis Meunier, qui a été de la fameuse ordination de Reims. A Albi, M. Pardes a remplacé le vénérable octogénaire, M. Durand, qui demeure sur place et continue à prêcher dans cette contrée où il est universellement connu, estimé et aimé. Le petit séminaire d'Ardouane a reçu, avec grand plaisir, son ancien supérieur, M. Cazet. La maison compte dix professeurs et cent quatre-vingt élèves. A La Teppe, MM. Couturier et Dolet continuent leur ministère très pénible et très apprécié auprès des nombreux hospitalisés que le *mal divin* immobilise. Ils sont aidés par M. Jeffroy, ex-prisonnier. A Lyon, M. Lebacqz vient enfin d'acquiescer un immeuble où les missionnaires seront chez eux, c'est à la *Montée de l'Observance*, nom significatif, aurait dit le P. Fiat, lequel, sans doute, aurait souhaité que toutes les Maisons de la Compagnie soient dans la rue de la *Montée-de-l'Observance*, dans l'ascension perpétuelle, par le souci constant de croître dans la perfection. M. Lebacqz est aidé par six missionnaires pleins de dynamisme. A Marvejols, M. Catteau a remplacé M. Bohin.

A Montpellier (Vieille-Intendance), le cher M. Crouzet s'en est allé dans son éternité jouir du soleil de justice qui est bien

plus beau que le soleil du Midi. M. Canitrol, de cette maison, est aumônier à Bédarieux et travaille d'arrache-pied à une vie de saint Vincent qui promet d'être très bien. M. Marquaille vit seul dans sa vieille maison qui n'avait été constituée qu'au départ des confrères du Grand Séminaire. A Musinens, M. Houllier est seul lui aussi, se dévouant pour les sœurs malades de Musinens et pour les sœurs de la région. A Nice, M. Guirard a été chargé par Mgr Rémond du pèlerinage de Notre-Dame de Laghet. A Prime-Combe, M. Bergeret s'est mis vaillamment à l'œuvre dans ce Sud-Est après avoir bien travaillé dans le Sud-Ouest. Il a eu le malheur de perdre M. Ribière, homme sage et de bon conseil. M. Vial est missionnaire pour le pèlerinage, dix confrères aident M. Bergeret à l'école apostolique.

A Toursainte, les sœurs sont parties et ont été remplacées par les Pères et les jeunes gens de Timon-David qui assurent les officés et les chants du pèlerinage de Notre-Dame de la Sainte-Tour, la Tour de l'Immaculée Conception.

A Valfleury, M. Bohin succède à M. Théveny comme curé et supérieur. Enfin, à Vichy, la Petite Trinité accueille toujours avec cordialité les missionnaires de toutes les congrégations qui viennent procéder à l'épuration de leur foie, épuration très efficace quant aux résultats et très bénigne quant au traitement, soit à Vichy-Etat, soit aux autres sources fameuses.

La province de Rome a été éprouvée par des pertes matérielles et des pertes de missionnaires. La maison de Rome a perdu un excellent confrère, M. Morosini, âgé de 31 ans. Plein de cœur, il venait en aide spirituellement et corporellement à ceux du maquis qui se cachaient dans les environs de Rome. Des fouilles opérées dans la maison du Léonien firent découvrir des armes dans sa chambre. Il fut arrêté le 4 janvier 1944, condamné à mort le 15 mars et exécuté le 3 avril. Il mourut saintement. La maison de campagne de Rome a été éprouvée par l'occupation des Allemands. Actuellement, la maison a repris ses travaux habituels ; en 1945, elle a donné trente missions, M. Mussinetti s'occupe des Dames de la Charité qui sont florissantes. L'école apostolique compte quarante-cinq élèves. Le convict n'a que cinq prêtres. La maison de Florence est devenue inhabitable à cause des bombardements. On a acheté une autre maison. La maison de Lorette a reçu vingt bombes, mais les dégâts sont minimes. A Plaisance, deux missionnaires ont été tués : M. Sabatini par une bombe le 13 mars 1944, M. Bracchi par les Allemands le 19 juillet 1944. A Rome, Saint-Sylvestre, on reprend la publication des revues d'avant-guerre.

La belle maison de Sienna a été occupée successivement par les Italiens, les Allemands, les Alliés. Il faudra des millions pour réparer les dégâts.

M. le visiteur de la province de Syrie a pu venir en France et nous amener six jeunes postulants de sa province pour faire le séminaire à Paris. Cinq sont bacheliers, deux ont fait leur philosophie, deux ont fait un an de théologie. Leur voyage de Beyrouth à Marseille a été long et pénible. La maison de Beyrouth est chargée d'une cinquantaine de petites écoles de la montagne. Elle assure l'aumônerie des maisons de sœurs de Beyrouth. Les Filles de la Charité de la province ont près de quatorze mille enfants dans leurs classes, onze cent cinquante enfants de Marie, cent quarante-cinq Louise de Marillac. On a dû suspendre les mis-



sions, faute de personnel. M. Joseph Aoun est mort. La maison d'Antoura a perdu M. Sarioutte dont les obsèques ont été un événement national. Il était devenu comme un drapeau entouré par tous d'un grand respect. Il a été remplacé par M. Emile Joppin. Le collège a cinq cents élèves, huit confrères, cinq frères, vingt-neuf collaborateurs. Les élèves ont obtenu trente-cinq baccalauréats, libanais et français. Il y a quatre cents internes, cent externes. L'école apostolique a perdu MM. Geoffroy et Agnius, deux sujets de grande valeur. Cette école apostolique avait été ouverte à Jérusalem, en 1905, elle fut successivement à Damas en 1914, à Furn-el-Chebak en 1928, à Damas en 1941 ; elle est actuellement à Antoura. Ce n'est pas évidemment le rêve de mêler nos apostoliques aux collégiens. Il faudra, le plus tôt possible, les séparer et les constituer en maison à part. M. le visiteur est préoccupé de cette question qui est capitale pour l'avenir de la province et pour le maintien de nos missions au Liban. Il y va de l'avenir de la religion. Il a douze apostoliques : c'est peu, c'est insuffisant. A Tripoli, M. Azoury reste seul, ce qui supprime les missions du nord, chose bien regrettable. Que le vétéran des missions, M. Aoun Jérémie, du haut du ciel, protège cette œuvre si chère à nos missionnaires depuis plus de cent ans. A Damas, en mai 1945, a eu lieu l'expulsion des Français. Les sœurs de l'hôpital militaire sont parties. Les sœurs de la léproserie ont quitté parce qu'elles étaient exposées dans leur isolement. Les sœurs de la Miséricorde et de l'Hôpital civil sont restées. Le collège compte deux cent cinquante élèves : il y a sept confrères, vingt-neuf collaborateurs. Les confrères ne sont pas inquiétés. Tout le monde sait que nous ne faisons pas de politique, que nous nous occupons uniquement d'enseignement et de religion dans le loyalisme parfait recommandé par l'Eglise et par saint Vincent. Le supérieur, M. Laxagueborde, a été mobilisé dans l'aviation. Il veut faire un orphelinat pour fils de soldats. A Jérusalem, M. Alouan s'occupe des œuvres des sœurs de la Palestine. La maison de sœur Récamier, à Jérusalem, recueille quatre cents personnes : vieux, vieilles, infirmes, aveugles, sourds, muets, orphelins, orphelines, paralytiques. C'est tout le personnel de l'Evangile. A Bethléem, la crèche regorge de bébés, ce qui fait conjecturer, dit M. Alouan, que la fin du monde n'est pas proche. A Nazareth, les sœurs ont un hôpital. A Caïffa, l'école compte neuf cents filles, cent garçons. Les enfants obtiennent les premières places dans les examens religieux. Alexandrie dépend de la province de Syrie. Elle dessert une chapelle très fréquentée. M. Judge et ses confrères assurent les aumôneries des maisons d'Alexandrie, du Caire, du Canal. A Alexandrie, dans les maisons des sœurs, il y a trois mille deux cent cinquante enfants, sept cent quarante-cinq enfants de Marie, cent soixante-dix Louise de Marillac, cent douze Dames de la Charité. Le Canal est sous la protection de Notre-Dame du Globe de la Médaille Miraculeuse dont la statue domine l'entrée et que saluent les milliers de passagers qui naviguent de Port-Saïd à Port-Tewfik. A Alexandrie, pendant la guerre, notre confrère M. Tesfa Selassié a vécu, édifiant tout le monde par sa régularité, sa gaieté, son humilité, sa simplicité et son zèle. Il est l'ami personnel du négus, lequel a prié les autorités militaires de faciliter son retour à Addis-Abéba. C'est fait actuellement. Dieu soit loué !

La province de Turin s'est montrée généreuse pour accueillir les sinistrés, les réfugiés. La maison provinciale a été une

auberge publique pour les pauvres, les malheureux. Saint Vincent a dû regarder cette maison avec complaisance. Le visiteur a perdu son frère, mort de fatigues et de sacrifices, en Chine, après cinquante ans d'apostolat. Le directeur des sœurs, M. Biamino, un saint vénéré de tous, est mort pendant qu'il prêchait une retraite aux sœurs. Il a été remplacé par M. Fernand Tasso. Cagliari a été sinistrée. A Chieri, les séminaristes et les philosophes ont pu continuer leur formation. M. Garlando se préoccupe des missions. A Gênes, la maison a été bien endommagée. Les missionnaires ont repris leurs œuvres et, pour célébrer le troisième centenaire des premières missions des Lazaristes à Gênes, ils ont prêché la mission dans huit paroisses de Gênes, du 7 au 21 septembre 1945. Voilà la meilleure manière de célébrer les centenaires. Le supérieur, M. Cocchi, a travaillé à nos constitutions. On espère rouvrir le collège Brignole-Sale en octobre 1946. La maison de Merna a été incendiée. Sarzana a été un refuge des sinistrés. La maison des sœurs de cette ville a été bombardée, incendiée ; les missionnaires se sont montrés admirables en allant sauver les malades au milieu des flammes. Le séminaire saint Vincent où étaient les étudiants a été occupé par les Allemands ; il sert maintenant d'hôpital et il le sera jusqu'à la fin 1946 ; les sœurs sont infirmières. Les étudiants sont à Scarnafigi. La maison de Montegrado a été bombardée, saccagée, brûlée.

La province de *Turquie* a le grand honneur de posséder Son Excellence Mgr Alcide Marina, délégué apostolique, successeur de Mgr Roncalli. Les confrères regrettent le départ de ce dernier, si simple, si bon, qui s'est concilié l'estime et l'affection de tous ; les confrères accueillent avec joie l'arrivée du premier qui était auparavant en Iran. A Istanbul, M. Leveque a célébré ses vingt-cinq ans de Saint-Benoît. M. Proy est mort, le 11 décembre 1944, ses funérailles ont été honorées par la présence du Nonce ; M. Michel Gustave est mort le 2 novembre 1944, après cinquante-trois ans de résidence dans la province. Le collège compte quatre cent quinze élèves de six religions et de vingt nationalités. A Cavalla, M. Lordon a été agent consulaire pendant toute la guerre. A Thessaloniki, une bombe a tué M. Saliba, le 1<sup>er</sup> novembre 1940, et a endommagé l'église et la crypte. La maison a été occupée le 8 avril 1941 ; mais l'occupation n'a duré que quelques semaines, grâce au consulat de France. Le 22 juin 1944, l'église et le presbytère ont été incendiés. La toiture s'est effondrée, le clocher a pris feu, le tabernacle est resté intact. L'hôpital des sœurs, la moitié de la résidence des sœurs ont été la proie des flammes, à la suite des bombes incendiaires. La maison de Zeitenlik a été occupée ; portes et fenêtres ont été enlevées ; les chambres ressemblent à des écuries. Pas de nouvelles de Santorin. En Roumanie, à Bucarest, M. Schorung a attrapé le typhus exanthématique, en secourant les habitants de la Moldavie, en leur procurant des vivres. Notre confrère va bien actuellement. Les sœurs de Galatz sont retirées à Bucarest. Nos confrères polonais ont souffert beaucoup en Bukovine par suite d'une épidémie qui a fait beaucoup de morts.

La province de *Yougoslavie* a beaucoup souffert de la guerre. L'église de la maison provinciale à Ljubljana a été détruite en juin 1945. Les confrères et frères se sont enfuis où ils ont pu. Plusieurs ont été tués. Beaucoup ont été incarcérés. A Belgrade, malgré les combats qui ont eu lieu, même dans les maisons des

missionnaires et des sœurs, tous sont sains et saufs. A Jastrebarsko, une bombe a détruit la maison des sœurs et tué deux confrères. La dévotion aux cœurs de Jésus et de Marie s'est beaucoup développée. La petite Congrégation de la Médaille Miraculeuse est bien prospère ; elle vient d'être approuvée par Rome. Elle rend de grands services aux sœurs. Plusieurs confrères yougoslaves veulent aller en Chine. Nous les attendons à la Maison-mère.

♦♦

Je termine cette trop longue circulaire en vous invitant à rendre notre congrégation aussi semblable que possible à l'Eglise, *une, sainte, catholique et apostolique*.

Notre Congrégation est « une » par l'obéissance à son chef. le Vicaire général actuellement, le Supérieur général bientôt. A notre Chef, nous devons *obedientiam et reverentiam*. Obéissance en acceptant les placements qu'il juge à propos de nous fixer ; et à cette occasion je dois remercier MM. les Supérieurs que j'ai été obligé de changer pour me conformer aux prescriptions du Codex ; tous ont donné à la Compagnie l'exemple d'une obéissance prompte, entière, affectueuse. Ce sera un des meilleurs souvenirs de mon Vicariat. A l'obéissance, il faut joindre, le respect, *reverentiam*. Alors qu'autour de nous, on juge, on critique, sans aucun respect, les chefs soit religieux, comme le Pape, les Cardinaux, les Evêques, etc., soit civils, nous, fils de saint Vincent, nous devons donner l'exemple d'un grand respect : nous devons défendre et respecter le Souverain Pontife, les Cardinaux, les Evêques ; tous ceux qui détiennent une parcelle de l'autorité de Dieu. *Qui vos audit, me audit ; qui vos spernit, me spernit*.

Respectons nos supérieurs locaux, nos provinciaux, et promettons-nous d'obéir filialement à celui que l'Assemblée générale élira comme Supérieur de la Congrégation. En agissant ainsi, nous affermirons l'unité de la Compagnie, *Unam*.

La Congrégation doit être « sainte », comme l'Eglise dont elle est un membre. Nous faisons partie du corps mystique de Jésus-Christ. Soyons saints. Soyons de plus en plus en plus saints : « *Qui justus est, justificetur adhuc, qui sanctus est, sanctificetur adhuc*. » Soyons exacts à nous lever à l'heure fixée, 4 heures solaires, 5 heures légales en France. Soyons exacts à faire l'oraison, tous les jours en commun, même pendant les vacances. Soyons fidèles aux conférences, répétitions d'oraison, bréviaire en commun. Voilà la meilleure manière de préparer la prochaine Assemblée générale et de mériter un Supérieur général selon nos constitutions, c'est-à-dire : 1° *Ab omni affectu inordinato immunis* ; 2° *In suis orationibus et actionibus maxime unitus cum J. C.* ; 3° *humilitate et caritate praeditus* ; 4° *sciens conjungere rectitudinem et severitatem cum mansuetudine et benignitate* ; 5° *animi vigilantia, robore et firmitate pollens* ; 6° *intellectu defaecato, judicio solido, scientia non mediocri sed majori prudentia atque discretionis dictatus* ; 7° *Rerum congregationis notitiam et experientiam sufficientem habens* ; 8° *corpus sanum et bene compositum, etc.*... Plaise à Dieu que toute la Compagnie, tête et membres, soit sainte, parfaite, autant que la faiblesse humaine le permet. *Sanctam*.

La Congrégation doit être « catholique » comme l'Eglise : Sa Sainteté, le Souverain Pontife vient d'illustrer cette vérité

par la nomination de cardinaux de tous les pays. De même notre Congrégation n'est pas seulement française, ou espagnole, ou italienne, ou anglaise, ou allemande, ou polonaise, etc... Elle est et doit être catholique ; elle compte trente-six provinces qui appartiennent à vingt-sept nations. Son Supérieur général peut être choisi d'après les prescriptions du Saint-Siège (9 septembre 1704, Clément XI) et d'après les décrets de nos assemblées (487) « *cujusvis nationis et patriae* » ; de même les assistants de la compagnie, « *ex variis provinciis* » (Constit. IX, par. 2). C'est pour obéir à cette prescription que l'Assemblée générale de 1933 avait nommé au Conseil un confrère américain, un hollandais, un italien, deux français. Actuellement, l'Amérique n'est plus représentée. Pour remédier à cette absence, en conformité avec le par. IV du chapitre IV de nos Constitutions, le Grand Conseil a fait choix de M. William Slattery, Visiteur des Etats-Unis, comme *Consulteur* jusqu'à la prochaine Assemblée. Par la grâce de Dieu, la Congrégation est composée de patriotes qui aiment tous leur patrie comme il convient, mais qui ne tombent pas dans le vice du nationalisme, réprouvé par les Souverains Pontifes, et contraire à la catholicité.

Enfin, notre compagnie doit être *apostolique*, pénétrée d'un grand esprit missionnaire, disposée à tous les sacrifices pour que le nom de Dieu soit prêché aux infidèles et aux fidèles, aux hérétiques, aux schismatiques, aux juifs, aux musulmans, aux bouddhistes, aux confucianistes, à tous les hommes. « *Praedicate Evangelium omni creaturae* ». Le Saint-Siège fait appel à notre petite Compagnie pour les Missions, particulièrement pour les Missions en Orient, en Extrême-Orient, en Afrique. Notre jeunesse, par la grâce de Dieu, est remplie d'un grand esprit apostolique, d'un vigoureux dynamisme. Nos anciens prisonniers nous donnent des exemples admirables. Dieu soit béni. Je crois que nous pouvons envisager l'avenir de la petite Compagnie avec confiance. *Apostolicam*.

Mais sans la grâce de Dieu, nous ne pouvons rien ; avec la grâce de Dieu, nous pouvons tout. Je vous invite donc, Messieurs et mes très chers frères, à prier en vue de l'Assemblée générale prochaine, de ses travaux, dont les principaux sont l'élection d'un Supérieur général et de quatre assistants et l'élaboration des Constitutions mises en harmonie avec le Codex. Quand nous célébrons la messe, quand nous disons le bréviaire, le chapelet, ayons une intention particulière dans ce but. Ici, à la Maison-mère, à l'exemple de ce qui s'est fait avant l'Assemblée de 1919, nous récitons tous les soirs le chapelet en commun. Les *Constitutions* prévoient que les Visiteurs et les Supérieurs peuvent prescrire également quelques prières dans ce but.

Et maintenant, à l'encontre de ce qui se passe autour de nous, dans le monde de ceux qui n'ont pas la foi, soyons, non pas des découragés, des mécontents, des désabusés, des desaxés, mais des résistants à l'esprit du monde, des vaillants, des confiants en la Providence ; allons puiser nos inspirations dans les Actes du Saint-Siège, dans l'Ecriture Sainte, dans la Patrologie, dans la Théologie, dans la vie et les œuvres de saint Vincent. Voilà le pain de vie et d'intelligence, « *panis vitae et intellectus* » dont il faut nourrir notre âme. Le reste est nourriture creuse, pain de mort et d'ignorance.

Pardonnez-moi de vous avoir parlé si longuement. J'ai pour excuse mon affection pour vous, affection qui croît avec l'âge,

et qui ne demande qu'à se sacrifier entièrement pour vous. *Ego libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris* (2 Cor. xii, 15). Mon unique désir est de vivre et de mourir pour vous, pour la chère petite Compagnie. Dans ces sentiments, je demeure dans les cœurs de Jésus et Marie Immaculée votre tout dévoué serviteur.

EDOUARD ROBERT, i.p.d.l.m.,  
*Vicaire général.*

---

### LETTRE-CIRCULAIRE

DE M. EDOUARD ROBERT,  
VICAIRE GENERAL DE LA CONGREGATION DE LA MISSION

---

Paris, le 2 juillet 1946.

Messieurs et mes chers frères,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !

Je viens d'accomplir un petit pèlerinage à Rome en compagnie de M. Fugazza, premier assistant. Nous avons prié saint Pierre et saint Paul de maintenir la Compagnie dans la foi aux enseignements de l'Eglise et de développer, en tous les missionnaires, l'attachement au Saint-Siège. En bons chrétiens, nous avons fait la visite des sept basiliques et comme nous nous sommes trouvés à Rome pendant la Semaine Sainte nous avons eu la grande joie d'assister aux offices pontificaux, soit à la chapelle Sixtine, soit dans les basiliques de Saint-Pierre, de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Croix de Jérusalem, de Sainte-Marie Majeure, etc... Votre souvenir nous a accompagnés partout et nous avons beaucoup prié pour la Congrégation de la Mission, pour ses visiteurs, ses supérieurs, ses confrères, ses clercs étudiants et séminaristes, ses frères coadjuteurs, ses apostoliques et toutes les œuvres dont la Congrégation est chargée dans le monde entier, pour la future Assemblée générale et ses travaux, en particulier pour l'élection d'un nouveau Général, et pour la mise en harmonie de nos Constitutions avec le Codex.

Le 10 avril, nous avons eu le grand honneur et bonheur d'être reçus en audience privée par Sa Sainteté le Pape Pie XII. glorieusement régnant. Le Souverain Pontife va très bien, semble-t-il ; il a été on ne peut plus aimable et bienveillant pour nous. Nous avons parlé des Missions, des Séminaires, de l'Assemblée générale. Le Souverain Pontife a béni tous les missionnaires avec un cœur tout paternel.

Nous sommes allés voir les préfets et secrétaires des différentes Congrégations romaines : le cardinal Marchetti, secrétaire du Saint-Office, vicaire de Sa Sainteté, qui a célébré pendant notre séjour le cinquantième anniversaire de son sacerdoce. Son Eminence est content des missionnaires et des sœurs ; il désire que la Congrégation érige à Rome une église en l'honneur de saint Vincent : nous traiterons cette question à la prochaine Assemblée générale.

La Congrégation des Religieux a pour préfet S. E. le cardinal Lavitrano, pour secrétaire Mgr Pasetto, pour sous-secrétaire le R. P. Laraona. Nous avons parlé de la Congrégation de la Mission, de l'Assemblée générale, de nos Constitutions. Peu de temps après mon retour à Paris, j'ai reçu la décision suivante par rapport à nos vœux :

*Ex Secretaria S.C. de Religiosis.*

*Romae, die 13 maii 1946.*

*Vota Congregationis Missionis non sunt publica sed privata. Ipsa non necessario normis Codicis pro publicis datis reguntur sed ex Constitutionibus ordinantur. Constitutiones Codici ac hodiernae S. Congregationis praxi accomodentur atque S. Congregationi subjiciantur. Quae ad hanc revisionem et praesentationem Constitutionum pertinent in proximo Capitulo generali definiantur et decisiones S. Congregationi statim communicentur. Relate ad vota, inter alia, votis semi-publicis Congregationis Missionis praescriptum canonis 514 applicandum erit.*

FR. L.-E. PASETTO, secr.

*Ex Secretaria S. C. de Religiosis.*

*Romae die 13 maii 1946.*

*Ne clerici in sacris qui congregationem Missionis relinquere volunt, contra praescriptum juris (C. 111, § 1<sup>er</sup>) vagi deveniant, privilegia, vi quorum Moderator supremus ejusdem Congregationis vota in Congregatione emissa dispensare potest, ita ad normam et rationem (CC. 641 et 20) et juxta praxim huic S. Congregationis intelligenda et limitanda sunt ut nonnisi postquam praedicti clerici episcopum benevolum invenirent, qui propriae dioecesi ipsos incardinet, effectum habeant. Si prius clerici Congregationem relinquunt suspensi manent.*

FR. L.-E. PASETTO, secr.

A la Congrégation des Religieux, nous avons parlé beaucoup des Filles de la Charité, de leur dépendance par rapport au Supérieur général, des visites canoniques de leurs maisons, etc...

J'ai fait un rapport, à peu près dans le même sens que celui du Père Fiat (1882). J'ai montré comment, dès le début, la Compagnie des Filles de la Charité avait été sous la direction du Supérieur général des Lazaristes, que cette situation avait été approuvée par les Souverains Pontifes, par les Congrégations romaines, par les *Monita ad Confessarios* ; qu'elle avait été bénie par Dieu puisque la Compagnie des Filles de la Charité : 1° avait été favorisée des apparitions de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse, du Scapulaire de la Passion, etc. ; 2° s'était multipliée considérablement ; 3° s'était montrée toujours fidèle au Pape, dévouée au prochain, particulièrement dans les temps de guerre. J'ai supplié, au nom de saint Vincent et de sainte Louise de Marillac, qu'on déclarât, comme Léon XIII, qu'il n'y avait rien à changer à cette situation. Nous attendons les décisions de la Sacrée Congrégation des Religieux, auxquelles nous nous soumettrons humblement et respectueusement. En attendant, je prie les Directeurs des Sœurs et tous les missionnaires qui sont appliqués au ministère des Filles de la Charité de remplir leurs offices : 1° fidèlement, faisant exactement les visites canoniques tous les cinq ans, les confessions extraordi-

naires tous les trois mois, veillant à ce que toutes fassent la retraite tous les ans ; 2° surnaturellement, quant à l'intention, quant aux paroles, quant aux œuvres, pour que le nom de Dieu soit sanctifié, pour que son règne arrive, pour que sa volonté soit faite ; 3° dans l'esprit de saint Vincent, leur donnant dans vos conférences, dans vos exhortations, la doctrine de notre saint fondateur qui est aussi le leur.

Je suis allé à la Propaganda saluer le cardinal Fumasoni-Biondi, préfet, et Mgr Costantini, secrétaire. On a parlé des missions de Chine, des difficultés qu'elles rencontrent actuellement, soit par suite des événements politiques, soit par manque de personnel, soit à cause de la fatigue, des maladies des missionnaires. Il faut envoyer du monde, des jeunes, des vaillants. On nous désire au Japon. Dans toutes nos missions d'Asie, d'Afrique et d'ailleurs, la moisson est abondante, les ouvriers sont peu nombreux. Il y a des millions de païens qui attendent encore après vingt siècles qu'on leur annonce l'Evangile, la bonne nouvelle. A tous nos jeunes, je dis comme Zacharie disait à saint Jean-Baptiste :

*Tu seras appelé prophète du Très Haut,  
car tu marcheras devant la face du Seigneur,  
Pour préparer ses voies,  
Pour donner à son peuple la connaissance du salut,  
avec la rémission des péchés,  
Grâce à la miséricorde du cœur de notre Dieu,  
Afin d'éclairer ceux qui sont assis  
Dans les ténèbres et l'ombre de la mort.*

De retour à Paris, j'ai reçu la lettre suivante de S. E. le cardinal Fumasoni Biondi :

S. C. de Propaganda Fide

Roma 23 Maggio 1946.

Reverendissimo Signore,

*In seguito alle dimissioni di Mons. Montaigne, accettate dal Santo Padre nell' udienza dell' 11 aprile u. se. come le fu a suo tempo comunicato, lo stesso Pontefice, nell' udienza del 10 corr. mesi si è benignamente degnato di nominare l'Emo Tien, arcivescovo Metropolita di Pechino. Per conseguenza l'archidiocesi passa della Congregazione della Missione al clero secolare Cinese.*

*Mons. Delegato apostolico in Cina ha riferito a Propaganda della generosa e lodevole disposizione dei sacerdoti Lazzaristi di Pechino di rimanere a lavorare alle dipendenze del nuovo Ordinario e son sicuro che anche cotesta curia Generalizia sia dello stesso parere, così che i Figli di S. Vincenzo, già tanto benemeriti della religione cattolica in quella provincia, continueranno il loro lavoro di attivi e prudenti operai della mistica vigna del Signore, specialmente in alcune opere affidate ad essi, come la direzione del Seminario Regionale di Chala l'ufficiatura della chiesa di S. Michele e in ogni altra attività presa di comune accordo con l'Em. Tien.*

*Propaganda è veramente contenta di questa fraterna collaborazione e invoca di gran cuore la fecondatrice benedizione del Cielo sui Missionari, che sebbene provenienti da varie Nazioni*

*sono pero intenti e uniti nel comune lavoro della salvezza delle anime.*

*Frattanto con sensi di distinto ossequia sui confermo.*

*della S. V. Rev. ma  
devotissimo nel Signore*

P. Card. Fumasoni-Biondi, Pref.

† Celso Costantini,  
Segret.

J'ai répondu que nous étions les serviteurs très petits et très obéissants du Saint Siège ; nous avons toujours suivi et nous suivrons toujours les directives du Pape comme ont fait saint Vincent et ses successeurs les Supérieurs généraux, et nous nous efforcerons tous et toujours d'être par rapport au Souverain Pontife comme le serviteur du centurion : *Fac hoc et facit; veni huc et venit ; vade illuc et vadit.*

Monsieur le Visiteur de la Chine du Nord est chargé de traiter, par rapport aux personnes et aux biens, les questions qui se posent à l'occasion de ce changement.

La Congrégation des Rites a traité la question importante des miracles de la bienheureuse Catherine Labouré. Les miracles ont été approuvés dans la Congrégation générale du 9 avril, tenue en présence de Sa Sainteté, *Grande festa*, a dit le Pape à M. Scognamillo, notre zélé postulateur. M. Misermont doit avoir dans le ciel un surcroît de gloire accidentelle ; il a tant travaillé pour cette cause. Remercions Dieu, le Saint-Père, les officiers de la Congrégation des Rites, le postulateur M. Scognamillo et profitons de cet événement pour développer la dévotion à la Médaille miraculeuse et les associations d'Enfants de Marie.

Le 26 mai a eu lieu l'audience solennelle pendant laquelle a été lu le décret suivant :

**DECRETUM.** — *Canonizationis Beatæ Catharinæ Labouré e Societate Puellarum Caritatis S. Vincentii a Paulo.*

*Super dubio : An et de quibus miraculis, post indultam eidem Beatæ ab Apostolica Sede venerationem, constet in casu et ad effectum de quo agitur.*

*Acta nos docent Beatam Catharinam Labouré, novennem adhuc puellam, matre vix demortua, ad beatæ Virginis simulacrum accurrisse, seque Eidem uti filiam maternæ Eius curæ commendasse. Puellæ fiducia quantum tantæ Matri placuerit, evidentissime constat ex gratiarum abundantia, quibus Ipsa Servam Dei ditavit. Etenim ei ut Puellarum a Caritate S. Vincentii a Paulo Societati se adiungere posset, pluribus remotis impedimentis, viam complanavit ; ut in christiana ac religiosa perfectione ingentes progressionēs faceret, efficacissime adiuvit ; denique singulare donum ei largita est ut effusissimæ suæ misericordiæ in totum humanum genus instrumentum fieret, miris apparitionibus eam, adhuc tirunculam, honestando.*

*Quod munus fidelissime B. Catharina exsecuta est. Sacrum enim numisma, in apparitionibus sibi a Beata Virgine ostensum ad plura decies centena milia cudere ac diribere per alios curavit, altum insimul de supernaturali numismatis revelatione accepta silentium per ultra sex supra quadraginta annos heroice servans.*

*Humillimam Deus Famulam suam cælesti gloria regaliter repperdit, ut evidenter ostenditur cum ex sollemnibus beatificationibus.*



nis honoribus die 28 Maii a 1933 ei ab Ecclesia collatis, tum ex aliis miraculis post beatificationem a Deo patratís, de quorum duobus in hoc decreto agitur, quae ad eius Canonizationem viam sternunt.

*I. Prior quae ab Actoribus effertur mira sanatio Iosephinam Goudret respicit. Mulier haec adeo gravi asystolia cum renali insufficientia fuit affecta, ut ad extremum vitae limen fuerit adducta, ideoque extrema Sacramenta ei fuerent collata. B. Catharinae intercessione implorata, a die 15 ad 20 Iunii mensis, anno 1933 infirma ad bonam transiit valetudinem, cum plena cordis sufficientia.*

Miraculum agnoscunt duo curantes medici, cum quibus quatuor periti, ex officio a Sacra hac Congregatione adlecti, plene concordant.

*II. Altera sanatione Soror Irenes Pascal, e Societate Puellarum a Caritate S. Vincentii a Paulo, fauste fruita est. Soror haec ob graves adhaerentias quadruplici chirurgicae laparatomicae actioni subiecta fuit, at incassum; immo post unamquamque huiusmodi operationem in peiori condicione versabatur, adeo ut curantes medici atque chirurgi nullam servandae vitae spem superesse absque haesitatione edixerint, mortemque fere imminentem praesagiverint. Die 21 Maii a. 1937, sexto novendialium precum, infirma, nocte incumbente, placido corripitur somno. Sequenti mane se perfecte sanatam sentit, solidum cibum sumit, nullum praegressi morbi vestigium a medico invenitur, atque exinde Irenes in recuperata valetudine omnino perseverat. Miraculum contigisse non modo periti a Sacra hac Congregatione electi, sed etiam curantes medici, ceterique testes agnoscunt.*

Super prima ex his duabus miris sanationibus Apostolica auctoritae constructus est processus in Curia S. Claudii, super altera vero in Curia Monoecen, ac Parisien, pro quorum legali vi die 17 Aprilis a. 1940 editum est decretum.

Servato iuris ordine, super his sanationibus prius in Antepreparatorio Sacrae Congregationis coetu, coram R.mo Cardinali Alexandro Verde, Causae Ponente, die 18 Iulii a. 1944 disceptatum est, die vero 26 Iunii elapso anno in Praeparatorio, coram ceteris huic Sacrae Congregationi addictis Cardinalibus, demum die 9 Aprilis hoc anno, in Generali coram Ss.mo D. N. Pio Papa XII; in quo idem Cardinalis Ponens seu Relator dubium posuit: An et de quibus miraculis, post indultam eidem Beatae ab Apostolica Sede venerationem, constet in casu et ad effectum de quo agitur. R.mi Cardinales, Officiales Praelati Patresque Consultores suum quisque protulit suffragium. Beatissimus vero Pater, a Sua ferenda sententia ad hunc distulit diem, ut maiori luce ingeminatis precibus a Deo Sua mens illustraretur.

Statuit itaque decretum hac Dominica, post Pascha quinta, S. Philippi Nerii Romae Apostoli festo, promulgari.

Quapropter advocatis ad Se R.mis Cardinalibus Causae Ponente atque infrascripto S. R. T. Praefecto, nec non R. P. Salvatore Natucci, Fidei generali Promotore ac me Secretario, sacrosancto Eucharistico sacrificio religiose litato, edixit: Constare de instantanea perfectaque sanatione cum Iosephinae Goudret a gravissima insufficientia cardiaca (asystolia) cum insufficientia renali, tum Sororis Irenis Pascal a gravissima syndrome adhaerentiali.

*Hoc autem decretum publici iuris fieri et in acta S. R. C. referri mandavit.*

*Datum Romae, die 26 Maii, Dominica V post Pascha.*

[Anno 1946.]

L. † S.

† CAROLUS Card. SALOTTI, Episcopus, Praenestinus, S. R. C. *Praefectus*.

Alfonsus Carinci, Archiepiscopus Seleucien, S. R. C. *Secretarius*.

Nous sommes allés à la Congrégation des Séminaires et Universités. Elle est dirigée par Son Eminence le cardinal Pizzardo, qui est aussi à la tête de l'Action catholique. Nous avons parlé surtout de nos grands séminaires, des études qu'il faut faire, de la discipline qu'il faut y observer. Rome est le modèle de la Sagesse. En présence de cette ébullition, de cette fermentation qui agite clergé et séminaires, elle fait d'abord comme Jacob : *rem facitus considerabat*. Elle regarde, elle observe, elle médite, elle réfléchit. Elle ne boude pas tout ce qui est nouveau. Elle ne rejette pas tout ce qui est ancien. Elle est comme le scribe de l'Evangile : *profert de thesauro suo nova et vetera*. Que devons-nous faire, nous prêtres de la Mission ? 1° Nous devons suivre les directives qui sont données dans chaque diocèse par l'Ordinaire du lieu. C'est lui qui est le premier Supérieur du Grand séminaire. Nous devons donc, tout en gardant l'esprit de saint Vincent, exécuter ce qu'il ordonne ; 2° quand le Saint-Siège parlera, quand la Congrégation des séminaires nous donnera des règles, nous les suivrons exactement. En attendant, gardons fidèlement ce que le *Codex juris Canonici* a réglé concernant les Séminaires : *Donec mutantur*, les titres XXI et XXII, les canons 1352 à 1383 font loi pour nous. Pour ce qui est de l'Action catholique, des mouvements spécialisés, encourageons-les le plus possible, aidons-les. Si saint Vincent revenait sur la terre, il aimerait la J.O.C., la J.A.C., etc., lui qui a lancé les laïques, hommes et femmes, dans l'apostolat, sous la hiérarchie catholique. On peut le considérer comme un des ancêtres et des patrons de l'Action catholique : *Duc in altum*. Allons donc en haute mer, sans crainte. *In verbo Domini, in verbo Papae*, jetons nos filets soit pour les Séminaires, soit pour les études, soit pour la discipline, soit pour la Liturgie, soit pour l'Action catholique, selon les directives du Pape et de ses représentants.

La Congrégation Orientale a pour préfet Sa Sainteté, pour secrétaire S. E. le cardinal Tisserant, pour sous-secrétaire Mgr Arata. Nous avons parlé de nos missions dans tout l'Orient. Dans l'Iran, nous avions autrefois à Rézaïeh un grand et un petit séminaire pour le clergé indigène. Cette œuvre marchait bien. J'ignore ce qu'elle est devenue. Le cardinal m'a parlé surtout du collège de Téhéran. Ce collège va bien. Le cardinal voudrait un plus grand nombre de confrères. Il m'a dit de faire appel, soit aux confrères français, soit aux confrères américains. J'invite donc ceux de mes confrères qui désirent aller travailler en ces pays orientaux à me donner leur nom. Dans la Syrie et le Liban, nous avons des collèges et des missions. Le cardinal s'intéresse à ces deux œuvres. Les collèges d'Antoura et de Damas sont florissants ; les missions dans la Montagne ont été un peu abandonnées par manque de personnel. J'espère que l'école apostolique fournira abondamment des sujets aptes à cette œuvre. Le Cardinal m'a parlé également de l'Egypte, de l'Abyssinie. Notre

confrère, M. Stéphy Sidarouss va s'occuper de la formation du clergé indigène. J'ai dit au cardinal que nous étions prêts à reprendre nos missions d'Abyssinie dans la mesure où le Cardinal le voudra et selon les directives qu'il nous donnera. J'espère que lorsque le signal sera donné, des volontaires se lèveront. La province de Turquie est également du ressort de l'Orientale, avec nos maisons de Grèce. Là encore se fait entendre un cri d'alarme ; nos œuvres, collège de Saint-Benoît, aumôneries des sœurs, ont besoin de renfort. J'envoie un S.O.S. à tous nos confrères. Dans tout l'Orient, il y a une poussée de peuples comme il s'en est manifesté plusieurs fois dans l'histoire du monde. Il ne faut se troubler de rien. L'Eglise, comme la croix, demeure toujours debout, *dum volvitur orbis*. Il faut se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ : notre apostolat en cet Orient, berceau de notre foi, doit s'adapter à celui de Jésus-Christ : il faut évangéliser le pauvre peuple et par conséquent savoir sa langue ; il faut former des apôtres, des prêtres. Le Saint-Siège ici encore fait appel aux enfants de saint Vincent. Je lève donc l'étendard et j'invite les confrères de bonne volonté à donner leur nom pour aller missionner sous le beau ciel d'Orient. Il y a place pour toutes les bonnes volontés : séminaires, collèges, missions, direction des œuvres des Filles de la Charité. *Messis multa*.

L'Orient ne doit pas nous faire oublier l'Afrique avec nos belles missions d'Algérie, de Tunisie, du Congo, de Madagascar, pour lesquelles la Propagande réclame du monde, ni l'Amérique, en particulier celle du Sud, où le cardinal Pizzardo nous invite à envoyer des sujets pour les Grands séminaires.

J'ajouterai qu'à la Secrétairerie d'Etat, S. Excellence Mgr Tardini nous demande d'envoyer des missionnaires portugais ou brésiliens au nouveau cardinal de Lourenço Marquez. Je transmets cette demande aux deux Visiteurs du Portugal et du Brésil. Je suis sûr qu'ils feront ce qu'ils pourront pour déferer aux demandes de celui qui est chargé des affaires extraordinaires de l'Eglise. Mgr Montini a daigné m'envoyer la lettre suivante en remerciement de la petite offrande que j'avais remise au Pape pendant mon audience, au nom de la famille de saint Vincent.

*Segreteria di Stato di Sua Santità*

N° 123527

*Del Vaticano, li 19 avril 1946.*

**Mon Révérend Père,**

*Le Souverain Pontife me confie le soin de vous exprimer ses remerciements paternels pour la généreuse offrande que vous Lui avez remise pour le Denier de Saint-Pierre, lors de votre passage à Rome, de la part de la Congrégation de la Mission.*

*Sa Sainteté n'est pas surprise de voir se continuer les traditions de générosité des fils de saint Vincent de Paul, en dépit des difficiles circonstances présentes, et Elle est très touchée de cette nouvelle marque de leur attachement au Saint Siège.*

*Avec l'expression de Sa vive reconnaissance, Sa Sainteté me charge de vous transmettre, ainsi qu'à tous vos religieux, en gage d'abondantes grâces d'En-Haut, la Bénédiction Apostolique.*

*Veuillez agréer, Mon Révérend Père, l'assurance de mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.*

J.-B. MONTINI, Subst.

*Le T. R. Père Edouard Robert,  
Vicaire Général des Lazaristes,  
95, rue de Sèvres, Paris.*

Je ne parle pas de l'accueil que m'ont fait missionnaires et sœurs à Rome, à Naples, à Sienne et ailleurs, j'en suis confus et les remercie de tout cœur.

Je suis heureux de vous annoncer que la Maison Internationale de Rome a rouvert ses portes et qu'elle attend, dès octobre 1946, les jeunes prêtres que MM. les Visiteurs voudront lui envoyer.

Tel est, Messieurs et mes chers frères, le résumé de mon voyage à Rome. De retour à Paris, j'ai communiqué tout ce qui précède aux membres de mon conseil. Nous avons prié Dieu, nous avons délibéré.

D'une part, il est désirable que l'Assemblée se tienne le plus tôt possible. Il n'est pas bon de rester dans le provisoire : le Vicaire général n'a pas assez d'autorité pour obvier aux difficultés, pour solutionner les affaires graves.

D'autre part, il y a des provinces qui ne peuvent tenir leurs assemblées pour les raisons que vous devinez, d'autres qui ne peuvent venir, soit à cause des difficultés politiques, soit à cause des passeports, soit à cause du petit nombre de bateaux, soit à cause de la cherté actuelle des voyages que leur pauvreté ne leur permet pas d'entreprendre.

Dans ces conditions, notre Assemblée générale risque de ne réunir que la moitié ou les deux-tiers des provinces au maximum. Est-il sage de convoquer une assemblée en pareille circonstance ? Les provinces sacrifiées pourraient se plaindre, à juste titre, d'avoir été privées d'un droit important : d'autre part elles espèrent pouvoir venir dans le cours de 1947. On pense que la paix fera tomber les barrières qui empêchent la tenue des Assemblées provinciales, diminuera les difficultés des passeports, augmentera le nombre des transports (bateaux et avions), abaissera le prix des voyages. Tout bien considéré, le conseil de la Congrégation est tombé d'accord qu'il fallait convoquer l'Assemblée générale pour le 2 juillet 1947.

Aussi, en vertu du pouvoir qui m'est donné par les Grandes Constitutions et par les *Selectae*, je convoque l'Assemblée générale pour le 2 juillet 1947, à seize heures, à la Maison-Mère, à Paris, où se trouve le corps de saint Vincent, où se sont tenues toutes les assemblées précédentes, — *in domo sancti Lazari quae caput est Congregationis Missionis* (leçon VI, officii Sancti Vincentii).

*Ubi corpus, illic congregabuntur et aquilae.* De même que les vautours se précipitent avec rapidité à l'endroit où se trouve un cadavre, ainsi les élus se rassembleront en un clin d'œil autour du Fils de l'homme. Tel est, semble-t-il, le sens littéral de ce verset ; appliquons-le dans un sens non littéral au corps de saint Vincent et disons : où se trouve le corps de leur père les missionnaires, ailes du Christ, se réuniront non pas pour dévorer ce corps, mais pour se pénétrer de l'esprit de leur fondateur et dans la paix du Seigneur, comme en un nouveau Cénacle, ils éliront leur chef, successeur de saint Vincent, et ils travailleront, avec la grâce du Saint-Esprit, à mettre nos constitutions en harmonie avec le Codex. La guerre a retardé la rédaction provisoire de ce travail et son envoi à toutes les provinces.

Si quelques provinces reconnaissent, de l'avis des consultants provinciaux et des supérieurs de la province, que celle-ci ne peut pas venir à l'Assemblée, en tout ou en partie, le Visiteur voudra bien m'écrire avant l'Assemblée.

Je profite de l'occasion pour vous rappeler que cette année 1946 est le centenaire du Scapulaire de la Passion. C'est le 26 juillet 1846 que sœur Apolline Andriveau fut favorisée de la manifestation de ce scapulaire. Le P. Etienne et le P. Fiat ont beaucoup encouragé cette dévotion qui a été approuvée par le Pape Pie IX. Le P. Etienne avait recommandé d'ériger partout une chapelle en l'honneur de la Passion et de méditer tous les vendredis, sur les souffrances de Notre-Seigneur. C'est une dévotion (1) toute d'actualité. Le monde a souffert et souffre encore une grande passion. Qui l'aidera à supporter cette épreuve ? C'est la Passion de Jésus-Christ qui a sauvé le monde ; c'est le souvenir de la Passion de Jésus-Christ qui sauve et sanctifie les prêtres, les clercs, les séminaristes, qui sauvera les pauvres pécheurs.

Je prie Dieu pour chacun de vous ; je me recommande à vos prières, et je demeure dans les cœurs de Jésus et de Marie,  
Votre très humble serviteur.

Edouard ROBERT, i.p.d.l.m.  
Vic. gén.

(1) Dans cet esprit de dévotion à la Passion, à la Sainte-Agonie de Notre-Seigneur, voici un récent décret de la Congrégation des Rites, qui inscrit à notre calendrier liturgique la fête de la Prière de Notre-Seigneur (mardi de la Septuagésime), et celle de la Passion (mardi de la Sexagésime).

*Sacra Congregatio Rituum*

N. C. 9-46.

CONGREGATIONIS MISSIONIS

*Reverendissimus Eduardus Robert, Vicarius Generalis Congregationis Missionis et Instituti Puellarum Caritatis, Sanctissimum Dominum nostrum Pium Papam XII suppliciter exoravit, ut in omnibus domibus Congregationis Missionis et Instituti Puellarum Caritatis quotannis celebrari valeat festum Orationis D.N.J.C., feria III post dominicam septuagesimae, et commemoratio Passionis feria III. post dominicam sexagesimae, cum officio et missa propriis et approbatis. In Ecclesia enim domus Parisiensis canonice erecta est Archisodalitas ab Agonia D.N.J.C. : item Augustae Taurinorum, et in universa Congregatione late diffusa est pietas ac devotio erga Agoniam et Passionem D.N.J.C.*

*Sacra porro Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi specialiter ab ipso Sanctissimo Domino nostro tributarum, attentis expositis peculiaribus adiunctis, benigne annuit pro gratia juxta preces, sub ritu duplici majori : servatis de cetero rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 14 februarii 1946.*

† Carolus, card. Salotti,  
S.R.C. Praefectus.

† A. Carinci, arch. Seleucien, secretarius.

---

BERCEAU DE SAINT-VINCENT DE PAUL

M. ETIENNE-PHILIPPE DEGLAND

Prêtre de la Mission

(26 décembre 1865-24 mai 1938)

Toujours les vieux ont été portés à revenir en arrière et à parler des temps heureux de leur jeunesse. Aussi, un groupe d'anciens élèves du Berceau, réunis à la Maison-Mère pendant la guerre 1939-1945 évoquaient avec plaisir le bon vieux temps. Ils se rappelaient mutuellement quantité de traits tantôt édifiants et tantôt drôlatiques, mais toujours délicieux, sur les années heureuses passées à l'ombre du vieux chêne de Ranquines. Ils faisaient revivre quelques-unes des physionomies de

leurs anciens professeurs, et ils tombèrent d'accord pour proclamer que MM. Praneuf et Degland avaient été, avec M. Serpette, les représentants les plus typiques de « l'esprit du Berceau » à une époque déterminée.

M. Serpette, M. Degland, M. Praneuf ! ! ! Trois messieurs aussi dissemblables que possible par le tempérament, réunis par obéissance et venus de trois points opposés de la France pour collaborer à l'œuvre commune du Berceau avec un total dévouement !

L'on a déjà essayé d'esquisser le rôle de M. Praneuf. Aujourd'hui, l'on voudrait rappeler le souvenir de M. Degland. Tâche ardue et dont on sent la difficulté.

Est-il possible, en effet, de mettre une étiquette aussi précise sur une chose aussi mouvante et insaisissable qu'est une maison d'éducation ? Ce qui constitue le climat moral d'un établissement, varie chaque année. Les élèves se succèdent, ne laissant qu'un sillage qui bientôt s'évanouit. On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, disait déjà le vieil Héraclite, car tout obéit à un écoulement universel (*panta rhei*). Si les anciens élèves, convoqués par l'*Amicale*, dans les locaux où s'ébroua leur jeunesse, retrouvent les mêmes murs, la même chapelle, le même accueil, ils s'aperçoivent pourtant que tout s'est modifié comme ils ont eux-mêmes changé. Malgré tout, ils s'obstinent à s'accrocher au passé, et ils y trouvent de la douceur.

Pour leur faciliter l'évocation de ces jours d'antan, qui ne reviendront plus, l'on voudrait ici filmer quelques scènes de la vie de M. Degland ; de M. Degland qui vint au Berceau pendant les vacances de 1894 et mourut quarante-quatre ans après, en 1938, après avoir consacré toute sa vie sacerdotale, usé son cœur et ses forces aux œuvres de cette chère maison.

*Silhouette physique et morale.* Ceux qui ont vécu au Berceau aux alentours de l'an de grâce 1900 ont souvenance d'un M. Degland long, fluet, aux traits émaciés, au regard d'un bleu pâle, grave et silencieux, discret dans ses allées et venues, marchant à pas feutrés, n'attirant jamais l'attention sur lui par quelque saillie bruyante, n'annonçant jamais son arrivée par le métronome saccadé d'un talon sonore. Cependant il avait sa manière à lui de toussoter, à petits coups, en portant deux doigts à sa bouche, comme il se doit quand on est bien élevé. Cette petite toux « timide » fera connaître que M. Degland approche, ou même qu'il est là, car sans cela on pourrait l'oublier, tellement il est discret.

Mais son entrée en scène ne produira jamais d'éclat tapageur, tellement il déploiera, toute sa vie, des précautions minutieuses pour passer inaperçu. Ce sera, dans le plan moral, une sorte d'équilibre de compensation. Il y en a tant, en effet, de par le vaste monde, qui conquièrent, avec acharnement et par de savantes manœuvres, les premières places pour y étaler leur suffisance et allonger leur bras vers l'assiette au beurre !

De toute évidence, M. Degland a mis en pratique toute sa vie la devise de saint François de Sales : « *Le bruit ne fait pas de bien et le bien ne fait pas de bruit.* » Sainte Chantal dit en parlant de l'évêque de Genève : « *Il se tenait dans le train commun. En lui, point de singularité, point d'actions ni de ces ver-*

*tus éclatantes qui donnent dans les yeux et font admirer le vulgaire* ». C'est le portrait de M. Degland.

Et pourtant, à vrai dire, notre imagination voudrait du grand et de l'extraordinaire. Ceux qui étaient jeunes, il y a trente ou quarante ans, et qui venaient de découvrir l'Amérique dans les livres de l'abbé Félix Klein, se laissaient volontiers enthousiasmer par le prodigieux essor des Etats-Unis. C'était l'époque des grands trusts, des entreprises audacieuses, des fortunes colossales, de la vie intense. Face aux grands brasseurs d'affaires, aux « rois » du pétrole, de la banque ou de l'acier, Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul en Minessota, campait fièrement la belle figure du cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore. Gibbons fut un chef, un entraîneur prestigieux. Il a voulu être de son siècle et il a fait accepter l'Eglise par le siècle. « *Nous sommes au siècle de la vapeur et de l'électricité*, s'écriait Mgr Ireland, *et nous irons au ciel par la vapeur et l'électricité.* » Et il félicitait le cardinal Gibbons d'avoir rapproché l'Eglise et le Siècle, d'avoir été un homme *extraordinaire*. « *L'ordinaire*, continuait-il, *nous en sommes las ; il a plongé nos âmes dans la torpeur et engourdi nos membres. Le monde a besoin, l'Eglise a besoin d'hommes mieux trempés que les autres, qui voient plus loin qui s'élèvent plus haut, qui agissent plus hardiment que les autres. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient nombreux, ils n'ont jamais été nombreux, mais, même en petit nombre, ils entraînent la foule avec eux et sauvent l'humanité.* »

Il faut des chefs, mais une armée n'est pas faite que de maréchaux ou de généraux ; il y a les autres, la foule, « les humbles, les petits, les obscurs, les sans grades », c'est-à-dire l'immense majorité des humains. M. Degland, lui, n'a jamais voulu avoir qu'un rôle subalterne. Il a voulu n'être qu'un homme « *ordinaire* ». Toujours il s'est refusé — et avec une constance obstinée — à être chef de file dans les méthodes de l'apostolat et de l'action : il laissait cela aux supérieurs dont il fut toute sa vie le collaborateur soumis et respectueux. Quant à lui, il se plaisait à dire : « *Il faut passer là où le gros des sages a passé.* » L'uniformité, l'effacement, la modestie furent à la base de tous ses efforts. En quoi d'ailleurs il fut un bon disciple de M. Vincent qui a voulu faire de l'humilité la caractéristique de la petite Compagnie. L'humilité doit être « *le mot du guet* » à tel point que si on demandait à un prêtre de la Mission : « *Qui va là ?* » il devrait répondre : « *l'Humilité* ».

M. Degland n'a pas été un entraîneur comme le cardinal Gibbons dont nous parlions tout à l'heure ; il n'a même pas, comme M. Baeteman par exemple, suscité des frémissements et des enthousiasmes ; il n'a pas, à l'ordinaire, provoqué des mouvements d'admiration : Il n'a pas eu d'autre prétention que de travailler dans l'obscurité et avec conscience dans son petit secteur. Tout au plus aurait-il consenti à dire, avec Chantecler (et encore aurait-il accepté qu'on le compare à Chantecler) :

*Je chante en mon vallon, tout en escuchant*

*Que, dans chaque vallon, un coq en fasse autant.*

Toute sa vie s'est passée, au jour le jour, dans l'enceinte de la grande maison du Berceau. Une vie monotone, terne, fastidieuse en apparence ; en réalité, une vie très riche de vie intérieure, de vitalité intellectuelle, et d'action dans les intelligences et dans les âmes. Cette action s'est réalisée sans éclats

d'éloquence, sans manifestations tapageuses, sans réclame frelatée. Elle s'est faite doucement, lentement, d'intelligence à intelligence, d'âme à âme, de cœur à cœur.

C'est de cette vie, si simple dans son unité, si modeste dans son cadre, si féconde dans sa direction, que l'on voudrait montrer la beauté. Certains peut-être (mais pas nombreux sûrement) au jugement hâtif, ont pu la juger assez insignifiante. En réalité, M. Degland a exercé une grande influence ; influence qui a rayonné non par éclairs fulgurants, mais comme ces lampes que l'on enclôt dans un globe d'albâtre. La lampe ne se voit pas, mais à travers le vase opalin qui diffuse dans l'appartement une lumière reposante, on en reçoit l'éclat adouci.

La carrière sacerdotale de M. Degland a commencé, il y a déjà un demi-siècle ; elle s'est développée durant quarante-quatre ans. Il faudra remonter dans le passé et pour cela faire appel aux vétérans de ces temps lointains. Il y en a qui vivent encore, fort heureusement, qui ont bonne mémoire et qui sont heureux d'exhumer de très vieux souvenirs. Ces vieux souvenirs sont pleins de douceur et de poésie. L'on a interrogé aussi, autant que l'on a pu, des témoins plus récents qui s'échelonnent de 1900 à nos jours. La courbe que l'on trace aura forcément des vides et il manquera quelques mailles à la chaîne des événements. Malgré tout, dans les grandes lignes, les anciens du Berceau reconnaîtront, espérons-le, celui qu'ils ont connu, apprécié et vénéré.

#### I. — LE BERCEAU A L'ARRIVÉE DE M. DEGLAND (1894)

1° *Le climat moral de la maison avant l'arrivée de M. Degland.* — Quelle était l'atmosphère du Berceau à l'époque où M. Degland arriva ? Un vétéran de cette génération va nous le dire succinctement. Ce témoin de jours déjà lointains a vécu au Berceau de 1886 à 1892. Puis, devenu prêtre diocésain, il fut toujours en contact avec les messieurs du Berceau et de Dax. Se laisse-t-il aller, comme la plupart des vieillards, à louer le bon vieux temps passé qu'il estime meilleur que l'actuel ? C'est possible, mais certaines de ses réflexions sont très suggestives et il aime assez la Compagnie pour parler avec toute franchise.

Cet ancien s'excuse d'abord d'avoir à revenir sur des choses vieilles de plus d'un demi-siècle. Et après avoir salué la mémoire de celui qui fut toujours appelé le *Père Serpette*, il continue :

*La maison (du Berceau), à cette époque, avait un caractère assez différent de celui que je lui trouve aujourd'hui. Elle n'avait rien de l'Ecole apostolique, mais tout d'un petit séminaire ordinaire, avec cette particularité qu'il était interdiocésain et même un tantinet collège. Je regrette pour elle et pour la Compagnie qu'elle ait perdu ce cachet (1). Ni un Dardans, ni un Marlats, ni un Larquère, ni un Dubus, ni bien d'autres, n'auraient connu Saint-Lazare si elle ne l'avait pas eu. Et ceux qui n'en traient pas dans la Famille lui gardaient une amitié que n'ont pas toujours aujourd'hui ceux qui y sont introduits après s'être considérés de trop bonne heure comme en faisant partie de droit.*

---

(1) Le Berceau, qui était alors officiellement dénommé « *Petit Séminaire* », est devenu « *Ecole apostolique* » en 1898.



Le témoin cité a connu M. Serpette sous trois supérieurs : MM. Pémartin, Salvayre, Campan. Mais quels que fussent les supérieurs officiels (lesquels étaient souvent malades ou absents), M. Serpette était, en fait, le factotum et c'est lui qui était l'âme de la maison. Les supérieurs changeaient, M. Serpette restait.

Il était (depuis combien d'années ?) professeur de rhétorique ; il connaissait évidemment des matières qui se présentaient, chaque année, les mêmes devant des élèves différents, et restait accaparé — en dehors de ses classes — par tous les détails pratiques de l'administration. *« Et déjà, continue le témoin, M. Serpette avait ce sens de la paternité qui donnera son plein lorsqu'il sera supérieur, et qui inspirait toute sa manière de faire. Il avait d'ailleurs l'art de donner, presque à chacun un rôle utile, comme on en a dans une nombreuse famille où tout marche grâce au concours d'un chacun. Et c'était aussi ce qui donnait à l'élève l'impression que le Berceau était sa maison non seulement pendant qu'il y étudiait, mais encore après et toujours. J'ai toujours pris toutes les vacances dans mon petit village mais je n'ai jamais su arriver jusqu'au bout sans revenir une ou deux fois voir ce qui se passait à la « Maison ». Personne ne m'y invitait ; on ne va pas chez soi sur invitation. Cela s'imposait à moi comme une satisfaction à ce qui était un besoin autant qu'une convenance... »*

Le même correspondant ajoute que, plus tard (sept ou huit ans après), il eut l'occasion de revenir assez souvent au Berceau, et il note ceci : *« C'est alors que j'ai connu, marchant dans le sillage de son supérieur, le vénéré M. Degland. Dès le premier abord il inspirait la vénération, avec son maintien d'ascète et tout ce que l'on trouve dans le parfait Trappiste chargé d'accueillir les hôtes.*

*Comme professeur de rhétorique, M. Serpette, d'après les souvenirs lointains de notre vétéran, se montrait plein de verve et très vivant. Il avait beaucoup lu (on se demande comment il trouvait du temps pour cela) et les auteurs grecs et latins étaient pour lui l'occasion de multiples rapprochements entre les temps anciens et l'époque moderne et contemporaine. Il corrigeait les cahiers en classe, n'ayant pas le loisir de le faire à d'autre moment, et sa verve s'exerçait sans ménagement. Il stimulait au travail ses grands jeunes gens et formait leur caractère car M. Serpette se sentait « père » et il savait donner avec autorité et une franchise sans fard les reproches comme les félicitations. »*

2° *Le M. Serpette que nous avons connu.* — Voilà ce que nous dit un vétéran du vieux Berceau, petit séminaire inter-diocésain. Nous autres, qui avons connu plus tard M. Serpette comme supérieur, pouvons assez bien nous faire une idée assez exacte de ce qu'il fut comme professeur de rhétorique... Chaque fois qu'un de ces Messieurs était malade ou empêché, M. Serpette venait faire la classe. Que ce fut en sixième, en cinquième ou en rhétorique, c'était (avec, évidemment des matières et des auteurs différents), le genre Serpette qui s'épanouissait. Son action s'exerçait dans un rayonnement de sympathie. Il entraînait avec sa bonhomie coutumière, sans aucune solennité, et, après la récitation du *Veni Sancte Spiritus*, s'asseyait largement, les coudes sur la table, ses yeux dans les yeux de tous les élèves et commençait la classe. Il faisait réciter, de-

mandait des explications, faisait ses commentaires, assaisonnait le tout de réflexions et de traits historiques ou délassants. Puis l'on passait à l'explication des auteurs. M. Serpette, les yeux tour à tour sur son texte et sur ses élèves, désignait l'un ou l'autre pour traduire l'auteur, et puis il interpellait son cousin X... ou son neveu Y... sur quantité de notions que pouvait suggérer le texte, donnait lui-même d'amples aperçus se rapportant de près ou de loin aux auteurs anciens, faisait rire volontiers et tenait en haleine sans effort apparent tout son petit monde. Une classe avec M. Serpette était un plaisir. Inutile de dire que les petits bonshommes ne bougeaient pas : ils avaient une crainte révérentielle et savaient que le lion pouvait se réveiller.

Ce M. Serpette, dynamique, paternel, animateur alerte, quelque peu impulsif, des générations d'élèves l'ont connu. Comme le Charlemagne des chansons de gestes, il était de haute taille et de prestance imposante. Ses yeux, d'un bleu de ciel limpide, respiraient la douceur et la bonté, mais parfois aussi la voix grondait et prenait de l'ampleur. *De minimis non curat praetor*, dit un adage ancien. M. Serpette faisait mentir cet adage. En tant que supérieur, il entendait contrôler la maison entière. Il s'occupait des choses de la cuisine (au moins à Pouillon), comme de ce qui touche au culte. Tour à tour sacristain et maître des cérémonies (principalement quand il y avait un évêque de passage), ordonnateur de processions, s'occupant de tous les détails des cérémonies avec un zèle expansif, changeant de place les pots de fleurs d'après sa conception esthétique du moment, surveillant les préparatifs de la messe de minuit, à Noël, avec un entrain enflammé, jetant, à l'occasion, d'un bras vigoureux, par-dessus le bastingage des bancs alignés, un chien qui s'était fourvoyé dans le lieu saint, et puis ensuite, chantant la messe avec toute sa piété communicative et rayonnante. Et, avec cela, toujours paternel, parfois avec de terribles éclats de voix, mais, à l'habitude, cet homme bâti en hercule, montrait une sensibilité de femme. Il était bon comme du pain, tendre comme une mère, pleurant chaque fois que les élèves lui offraient leurs vœux de bonne fête ou les souhaits du nouvel an, s'attendrissant devant toutes les misères humaines, incapable d'assister à l'extraction d'une molaire et de voir ses enfants souffrir. Il fut un initiateur des colonies de vacances à Pouillon. Il avait instauré dans la maison la communion fréquente avant l'avènement de Pie X, voulait de beaux offices, s'extasiait devant les magnifiques polyphonies que M. Praneuf faisait exécuter, bien qu'il chantât lui-même faux (1), et, comme il le répétait pério-

(1) M. Serpette chantait faux, lamentablement faux. Il devait lui en coûter beaucoup de détonner ainsi, lui qui aimait tant la liturgie et les belles cérémonies, l'autel resplendissant de lumières, les théories gracieuses d'enfants de chœur et les beaux chants dirigés. Aussi, les jours de grande solennité, avant de chanter la messe, il tenait à s'exercer pour l'intonation du Gloria et du Credo. Ne voulant pas déranger le préfet de chapelle, il se mettait à l'école d'un des nombreux élèves qui apprenaient l'harmonium. Aux ordres de l'enfant qui, sur le clavier, soufflait inlassablement la note, M. Serpette, comme un écolier, faisait effort pour bien chanter. Il recommençait dix, quinze, vingt fois, et toujours inutilement. Les élèves étaient au courant de ces infructueux essais et riaient quelque peu — pas beaucoup du reste, car, même les plus volages sentaient confusément que, pour s'abaisser ainsi à se faire le disciple d'un élève, il fallait au Supérieur une dose peu commune d'humilité et de simplicité. Et cela les impressionnait.

diquement, n'était heureux que du bonheur de ses enfants.

Il y avait, certes, dans cette maison du Berceau, de quoi être heureux. Mais le bonheur, où est-il ? C'est au moment où il va disparaître que l'on commence à l'apprécier. On allonge le bras pour le saisir ; il s'est déjà évanoui.

C'est dans ce milieu que M. Degland arriva aux vacances de 1894. M. Serpette venait d'être nommé supérieur ; il lui fallait un remplaçant pour la classe de rhétorique. On ne dira pas, selon l'expression, banale à force d'être répétée : avec M. Serpette, supérieur, quelque chose finit et quelque chose commence. En réalité, cela ne faisait que continuer, vu que M. Serpette était depuis longtemps l'animateur et même le « Maître » de la maison. Il en deviendra le « Père » officiellement.

## II. — M. DEGLAND, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE

1° *Premières impressions.* — Voilà donc M. Degland, professeur de rhétorique. On avait su qu'il avait ses diplômes (ce qui était rare à cette époque), mais sa réserve très grande, que l'on trouvait même excessive, mettait quelque froid entre les élèves et lui. Au surplus, il semblait n'avoir aucun souci de la popularité et ne faisait rien pour se mettre en valeur. Tandis que M. Serpette répandait autour de lui une atmosphère de confiance et d'expansion comme un radiateur puissant, M. Degland paraissait dénué de toute chaleur et, pour certains, il semblait tiède et même réfrigérant. D'où venait-il ? De quel pays était-il ? Où avait-il fait ses études ? Quelques founards, peut-être (et ce n'est pas certain) ont su, dès les premiers jours, que M. Degland était originaire de Lisy-sur-Ourcq (Seine-et-Marne) ; certains ne l'ont su que dix ou vingt ans plus tard, occasionnellement ; d'autres l'ont toujours ignoré. Ces détails n'entraient pas dans les programmes de matières de classe et M. Degland, toujours un peu austère et réservé ne parlait jamais de ce qui le concernait personnellement. Il n'avait rien de ces tempéraments expansifs, exubérants, qui tout de suite se livrent à des confidences et racontent leur vie passée, établissant ainsi tout de suite une atmosphère de détente. Plus tard, quand il avancera en âge, il pratiquera un peu plus l'*art d'être grand-père*, surtout avec les petits, mais sans jamais parler de lui-même ni de ce qui le concernait.

Il ne faudrait pas se représenter M. Degland, même jeune, comme certains vicaires de patronage qui ne sont que les aînés de leurs enfants et qui se laissent traiter en camarades. Pas davantage comme ces aumôniers de scouts, pleins d'allant et d'enthousiasme, qu'ils déversent en vrac dans l'âme de leurs louveteaux. M. Degland n'a jamais été un tribun qui emporte, un animateur qui exalte ; il n'a jamais emballé ni entraîné les jeunes comme dans une charge à la baïonnette. Il est toujours resté le « Maître » et les élèves n'ont jamais tenté de le traiter en camarade. Il a toujours gardé les distances. Oh ! certes, il n'y avait chez lui rien de guindé, encore moins de la prétention ou de la hauteur. Il était bon, affectueux même, surtout pour les petits, toujours dévoué et prêt à donner de son temps et de son cœur. Parfois une note d'abandon, mais qui s'arrêtait à temps ; plus souvent une pointe d'ironie ; mais, règle générale, son attitude excluait toute familiarité. A cela, il n'y a pas que des avantages, mais cela, chez les éducateurs d'internat,

évitait bien des inconvénients.

A ceux qui demanderaient, étonnés : « Mais alors pourquoi nous parle-t-on de M. Degland comme d'un éducateur dont la carrière fut très féconde et qui a exercé son influence sur de multiples générations d'élèves ? » l'on répondra : son action s'est exercée en profondeur et lentement, il n'a jamais emballé la jeunesse, mais il a mérité son estime et son admiration. Ce qu'il a demandé aux élèves, il l'a toujours pratiqué le premier. Les jeunes gens aiment ceux qui parlent à leur imagination, qui les excitent, les exaltent, les précipitent dans des rêves un peu fous... Chez M. Degland il n'y avait rien de cela. Ce n'était donc pas, semble-t-il, le Maître révélé... Et pourtant, peu à peu, comme un filet d'eau qui, goutte à goutte, finit par creuser la pierre, l'empreinte de M. Degland s'est fait sentir. Les élèves se transmettaient cette impression.

Les enfants sont volages et turbulents, égoïstes même, mais à la réflexion ils aiment un Maître qui s'est fait (sans jamais le moindre mot de réclame de sa part) la réputation de n'avoir jamais de préférences pour les uns au détriment des autres, et d'avoir usé sa vie, jour après jour, pour eux et, de plus, d'avoir été un professeur toujours à la hauteur de sa tâche.

L'on voudrait savoir ce que fut la première classe, ou mieux ce que furent les premières classes. Nous l'avons demandé à un autre vétéran qui fit sa rhétorique en l'an de grâce 1894-1895. Et voici ce qu'il écrit : « Vous me demandez des souvenirs sur M. Degland, au temps où je fus son élève en 1894-95. Je vous avoue bien simplement que mes souvenirs sont peu précis et que ce cher Monsieur n'a pas laissé en moi, durant cette année de rhétorique une impression aussi vive que l'avaient fait M. Buck en troisième ou M. Calais en seconde, que l'aurait fait peut-être M. Serpette en rhétorique.

Cela est facile à comprendre : M. Degland nous arrivait encore tout jeune professeur, avec une certaine timidité qu'accroissait peut-être encore ce qu'il savait ou apprenait de la pédagogie un peu particulière de son prédécesseur. M. Serpette et lui formaient deux types de professeurs qui n'avaient rien de commun. M. Degland ne pouvait, ni assurément ne voulait marcher sur les traces de M. Serpette. Il nous le fit bien voir dès sa seconde classe. La première avait été pour nous une déception. Pensez donc : M. Serpette, au dire du moins des rhétoriciens passés, avait l'habitude de donner des nouvelles, voire de lire parfois quelque article sensationnel du journal... » M. Degland apprit très vite et par voie détournée que M. Serpette lisait parfois un article de journal en classe... « De fait, dès le lendemain, après je ne sais quelles traductions de textes, nous vîmes avec une surprise joyeuse M. Degland tirer de sa poche le journal L'Univers et nous dire : Il paraît que c'est l'usage de vous lire le journal. Je l'ignorais. Je vais donc réparer, aujourd'hui, l'oubli d'hier. Sur ce, il nous lut je ne sais quel article — j'en ai totalement oublié le sujet — tiré du rez-de-chaussée du journal, feuilleton quelconque à objet quelconque, où nul de nous ne sut comment prendre intérêt, ce qui, sans doute, avait été prévu et voulu. L'impression fut morne. L'article achevé par une lecture monotone, dans un silence résigné, le professeur plia son journal, le remit en poche, nous demanda si nous étions contents et, sans attendre notre réponse — qui d'ailleurs, ne serait sans

doute pas venue — continua imperturbablement la classe. Depuis ce jour, nul ne songea plus à demander des nouvelles, ni n'aspira à entendre lire le journal. Ainsi fut supprimée une tradition sans laquelle, depuis plusieurs années, du moins, nous le pensions, une classe de rhétorique ne pouvait se concevoir au Berceau.

Un autre souvenir me revient, souvenir d'une déception, celle-là, non plus seulement pour nous mais pour le Père Mignou. Ce brave Père aimait parfois venir au Berceau et faire quelques visites dans les classes. Il y venait d'ailleurs accompagné de quelque bocal de sucre d'orge qu'il distribuait et aussi d'une bonne prise qu'il puisait dans sa tabatière et qu'il mettait dans le creux que forme, en haut du poignet, le pouce droit qui se rétracte. Et c'était à qui ferait ce creux plus prononcé, pour avoir une prise plus abondante. Puis c'étaient des histoires que nous racontait le cher missionnaire, et des chants patois dont il nous écrivait les notes et les paroles en traçant les portées au tableau noir avec sa canne pour règle. Vint-il deux fois dans la classe de M. Degland ? Je ne saurais l'assurer. Il y vint au moins une fois, et je me souviens que l'attitude, d'ailleurs polie, mais résignée et un peu morne, ne fut pas la nôtre, mais celle du professeur, qui voyait sa classe ainsi interrompue et pour un profit qu'il jugeait contestable, sans doute. M. Mignou ne sentit pas sans doute l'accueil, aussi chaud que les années précédentes, en cette classe de rhétorique, où le professeur riait jadis d'aussi bon cœur que les élèves. Il ne revient plus ou ne revint guère, à la satisfaction, sans doute de notre professeur, à notre grand regret à nous, qui y perdions des histoires, des chansons, des bonbons et des prises, sans compter, ce qui est toujours un bénéfice, aux yeux des élèves, un bon moment de récréation pris sur la classe.

Voilà tous mes souvenirs d'élève de rhétorique en 1894-95. Je ne parle pas des rencontres que j'eus, au cours de mes années de sacerdoce, avec M. Degland, dans mes visites au Berceau ou dans ses passages à Notre-Dame du Pouy. C'était toujours l'homme, à la fois aimable et réservé, volontiers accueillant mais toujours discret. Sur lui, tant d'autres sont plus abondamment et plus justement renseignés. Je vous ai dit mes rares souvenirs d'élève. A cette époque, M. Degland était encore loin d'avoir donné sa mesure ; mais déjà on avait pour lui grande estime et grand respect à défaut de ce genre un peu particulier d'affection que portent les élèves à un professeur, sinon plus compréhensif, au moins plus tolérant des échappées tapageuses des poulains confiés à son dressage... Je le répète, il était alors à ses débuts, et, s'il faisait déjà prévoir un peu ce qu'il serait plus tard, nos esprits trop jeunes et irréfléchis, n'étaient pas en mesure de le prévoir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il prenait au sérieux son rôle de professeur, n'aimait pas les pertes de temps. Qu'il ait, avec d'autres manières, contribué à maintenir et à propager l'esprit du Berceau, qui était surtout l'esprit de M. Serpette, je le crois volontiers. »

Ce témoignage n'indique pas nécessairement le sentiment de tous les élèves. Mais il laisse voir, à tout le moins, que M. Degland n'a pas eu que des succès.

Un autre vétéran, élève de rhétorique, de l'année 1895-96, celui-là, nous dit : « M. Degland m'a laissé un très bon souvenir.

*Avec lui, les classes étaient soigneusement préparées, les cahiers toujours corrigés, les programmes scrupuleusement remplis. Bon, patient, dévoué, doux, M. Degland faisait sa classe avec une conscience parfaite. Il n'y a qu'à se féliciter d'avoir eu un tel professeur. »*

Ces deux témoignages donnent deux sons de cloche assez différents, ce qui démontre à l'évidence que les impressions varient avec les individus (*quidquid recipitur*). Cela pourrait indiquer que M. Degland qui tâtonnait et cherchait sa méthode d'enseignement, s'était déjà adapté au milieu. Il deviendra plus conciliant, recevra M. Mignou avec toutes les marques de sympathie, car il veut faire plaisir à ses élèves et à M. Mignou lui-même qu'il connaît mieux déjà et qu'il sait apprécier. Il a déjà mis de l'eau dans son vin, comme on dit vulgairement. Cela montre qu'il y a en lui de la souplesse, de la bonne volonté et qu'il veut devenir dans toute la force du terme un éducateur. Et un éducateur doit savoir jeter un peu de lest.

2° *Qu'est-ce qui vaut mieux : des professeurs à compétence générale ou des professeurs spécialisés ?* — Lorsque M. Degland débuta comme professeur de rhétorique, il y avait un peu partout dans l'enseignement secondaire, ce que l'on appelait un *titulaire de classe*. Du moins dans les classes supérieures, c'est-à-dire à partir de la quatrième, il y avait un professeur qui enseignait latin, grec, français. C'était le titulaire de la classe, le *responsable*, dirait-on dans la terminologie moderne. Les autres matières (mathématiques, sciences, histoire, géographie), avaient des professeurs spéciaux. Depuis, l'on a adopté, à l'imitation de l'enseignement supérieur, ce que l'on appelle les professeurs de matière. La spécialisation est à la mode, et de même que, dans la médecine par exemple, des techniciens se partagent le pauvre corps humain en tranches cataloguées avec les maladies qui se rapportent à chaque morceau, également il y a, dans l'enseignement des professeurs de grec, des professeurs de français, des professeurs de latin, tout comme il y en avait déjà pour les sciences, pour l'histoire et la géographie. Ils se spécialisent. Par le fait même, ils peuvent dominer leur matière avec beaucoup plus d'autorité, et les élèves trouvent des maîtres plus compétents. C'est un avantage.

Ce système de professeur de « matière », adopté également dans l'Université, fut introduit dans nos maisons, sauf erreur, par M. Dillies, lequel fut un remarquable éducateur. Mais le système a aussi quelques inconvénients. Et d'abord, les élèves voient défiler devant eux, à longueur de journée, des professeurs différents, comme dans un film de cinéma, si l'on peut dire. Tous ces différents spécialistes connaissent sans doute très bien leur matière. Ce sont des virtuoses, si l'on veut. Mais comme ils n'appartiennent à aucune classe déterminée, ils risquent de ne s'occuper que de leur matière et non de la formation des élèves. Les élèves également, courent le danger de ne se laisser empoigner par aucune de ces nombreuses compétences qui parlent une heure devant eux, et puis, s'en vont ailleurs discourir devant d'autres visages. Ce qui a toujours fait et fera toujours la valeur de l'éducation, c'est l'emprise que le professeur exerce sur ses élèves, le contact journalier entre deux intelligences et deux cœurs. De plus, il y a les jours de fête, les dimanches, les études dites *libres*. Qui s'occupe des enfants ? Qui les guide ?

Qui prévient la tendance à la paresse ou au papillonnage ?

L'on ne prétend pas ici trancher une question si complexe. L'on se contente de faire remarquer que la *Revue Universitaire* elle-même, après l'autre guerre, réclamait le retour à la méthode du professeur de classe, parce que, expérience faite, le rendement semblait meilleur.

M. Degland était donc professeur de rhétorique. Il enseignait latin, grec, français, et, d'après la tradition humaniste, devait former à l'éloquence ses jeunes gens (actuellement, on le sait, il n'y a plus de classe de rhétorique, il n'y a qu'une classe de première) (1).

3° *La méthode de M. Degland.* — Quelle était la façon de faire de M. Degland ? Avait-il réellement une méthode à lui ? Il est fort probable qu'il s'en serait défendu vigoureusement avec son ton volontiers ironique. Et pourtant, on y a déjà fait allusion ailleurs, il en avait bien une. Sans doute, comme on le dira, il ne l'avait pas inventée, mais elle lui était personnelle et il avait sa manière à lui de l'appliquer.

Chez M. Degland, pas de grandes envolées ; ce ne fut jamais son genre. Pas d'idées générales qui planent au-dessus d'une époque historique ou d'une école littéraire. M. Dillies se plaisait à plonger les élèves dans l'atmosphère de l'antiquité. A la suite de Fustel de Coulanges, de Gaston Boissier, de Boxler (on ajouterait aujourd'hui M. Jérôme Carcopino), l'élève avait l'impression de devenir citoyen de Rome ou d'Athènes. Fustel de Coulanges lui faisait comprendre les sentiments religieux d'Enée transportant, après la ruine de Troie, ses pénates en d'autres lieux. Il saisissait du même coup l'importance du sentiment religieux et du culte des ancêtres (*Sum pius Eneas qui...*, etc.) C'est toute l'Enéide. Avec Gaston Boissier, il se promenait dans la Rome antique et flânait devant toutes les beautés artistiques de la capitale. Il conversait avec Cicéron et se mettait en relation avec les amis du consul-orateur-épistolier. Avec J. Carcopino, il visite les libraires, achète les livres à la mode, va faire un tour du côté des Thermes, etc... En un mot, l'élève était

---

(1) Rhétorique ! Rhétoricien ! Cela classait quelqu'un pour peu qu'il eût de la vanité ou simplement de l'humour. Saint Augustin n'a-t-il pas été professeur de rhétorique avant de devenir évêque d'Hippone ? Et quel humaniste ne se rappelle les pages amusantes — et si fines — où Lucien (de Samosate), deux siècles avant saint Augustin, décrit les prouesses des philosophes et rhéteurs promenant, de ville en ville et de bourgade en bourgade, leur manteau troué et leur bagout intarissable avec leurs sophismes imperturbables.

Les rhétoriciens, sans s'afficher comme rhéteurs et sophistes se donnaient volontiers de grands airs devant leurs camarades des classes inférieures, et l'on se rappelle comment un pince-sans-rire parfait, le Gascon Emmanuel Dupis, élève de M. Degland, disait avec dignité à un petit sixième fraîchement émoulu de son village des Pyrénées : « Je suis rhétoricien, et pour traiter avec moi, tu pourrais bien te découvrir. » Le gamin interloqué s'exécuta à la grande joie de la galerie.

En réalité, M. Dupis était plus mystificateur que vaniteux. Après sa rhétorique il entra au séminaire interne, à Dax, sans plus se targuer d'aucun titre glorieux. Ordonné prêtre, il fut alors envoyé à la mission du Brésil. Il avait un beau talent, avait beaucoup travaillé pour être à la hauteur de sa tâche éventuelle et connaît de grands espoirs. Moins de trois ans après avoir débarqué en Amérique, il mourait (1908). Dieu s'était contenté de sa bonne volonté.

préparé à comprendre les auteurs dont il ne traduit forcément que quelques pages choisies.

M. Degland n'aura pas, en littérature, l'envergure d'un M. Dillies ; il s'occupera plus du texte lui-même que des aperçus généraux. Le milieu le voulait ainsi. M. Vernière, vers cette même époque, à Dax (1903 ou 1904), à propos d'Ecriture Sainte et d'exégèse, faisait remarquer, non sans ironie, que la modernité (celle d'alors) consistait à connaître beaucoup de choses autour de la Bible, mais que l'on ne connaissait pas la Bible elle-même. On lisait beaucoup d'ouvrages de critique et on ne lisait pas le texte sacré.

M. Vernière était d'avis que l'on s'attachât avant tout à lire la Bible. Dans le même ordre d'idées, M. Degland s'appliquait surtout à faire traduire les auteurs, à les faire connaître par leurs textes ; sa conception pédagogique coïncidait donc avec celle de M. Vernière.

Qu'avons-nous traduit avec M. Degland ? Certains auteurs surnagent dans la mémoire après tant d'années écoulées : Tacite, Horace, Démosthène, Sophocle. Naturellement, on ne pouvait en voir dans le détail qu'un certain nombre de pages.

De la façon de faire de M. Degland, les souvenirs sont assez précis. On avait l'impression que M. Degland possédait à fond le jardin des racines grecques du vieux Lancelot et l'« Anthologia micra » de Maunoury. C'est lui-même d'ailleurs qui recommandait la méthode car il n'avait pas l'habitude de jouer au plus fin avec les élèves. Pour le latin, après coup, l'on a cru découvrir des ressemblances entre la méthode Degland et les livres de Michel Bréal (dictionnaire étymologique qui n'était pas alors aussi répandu qu'aujourd'hui).

M. Degland, par les racines ou étymologies, aidait à comprendre les mots latins et grecs. Les dérivés et composés, qui se reconnaissent presque automatiquement au moyen des préfixes et suffixes, laissent deviner de multiples nuances et avec un seul mot, on pouvait en découvrir soi-même une demi-douzaine d'autres. Grand soulagement pour la mémoire et meilleure formation rationnelle. La méthode n'était pas nouvelle, mais certaines promotions d'élèves ne l'avaient pas assez connue. Et cela leur avait bien manqué.

Mais ce qui constituait spécialement le « genre Degland », c'était un harcèlement continu de demandes qui exigeaient des réponses. M. Degland semblait chercher le sens du mot ; il se mettait à la place de l'élève, paraissait hésiter, tâtonnait comme un aveugle avec son bâton, fouille l'espace : « *N'est-ce pas ceci ? Peut-être serait-ce cela ?* » Il fallait répondre et, après cela, pousser plus loin, aller toujours du connu à l'inconnu, de découverte en découverte. Beaucoup de professeurs (chacun à son genre), affirment tout de suite ce qui doit être accepté ; M. Degland voulait laisser à l'élève le plaisir de le trouver lui-même... Certains professeurs parlent en monologue et tranchent la question ; M. Degland était en perpétuel dialogue avec sa classe. Il se tenait à l'ordinaire, debout à côté des élèves, son livre à la main, penché vers l'un ou vers l'autre, ne ménageant pas sa peine, faisant son métier de professeur consciencieux. Et quelle patience il avait !

Les élèves ont toujours été légers et turbulents. Ils écoutent d'une oreille distraite ; ils sont bavards ; un rien leur fait



oublier qu'ils sont en classe. Le Philoctète de Sophocle s'est blessé avec les flèches empoisonnées qui eussent dû être utilisées au siège de Troie. L'artificieux Ulysse, en discours tortueux, s'efforce d'entraîner vers Ilion le malheureux blessé, qui gémit et souffre. Il crie, le pauvre homme (ὦ ποπῶ) et ses plaies suppurent. Mais toutes ces calamités réunies ne touchaient guère les potaches insouciantes que nous étions. La ville du vieux Priam eût pu résister dix ans encore aux soldats d'Agamemnon que nous n'en aurions ressenti aucun dépit. Certains même, parmi nous, auraient dit volontiers avec l'Achille de Racine :

*Eh ! que me fait à moi, cette Troie, où je cours ?*

Et que dire des véhéments discours de Démosthène et des pages condensées de Tacite ? Nous étions, hélas ! trop volages pour apprécier à leur juste valeur toutes ces beautés et, semblables en cela aux écoliers qui se succèdent depuis des siècles avec la même frivolité, nous laissions passer sans en profiter les meilleures journées de notre jeunesse.

*Sed fugit, interea fugit irreparabile tempus.*

Nous nous préparions ainsi à grossir le nombre de ceux qui plus tard, devenus vieux, disent : « Ah ! que n'ai-je mieux travaillé ! » (Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait !) Et pendant ce temps-là, M. Degland, plein d'indulgence pour notre légèreté, avec un dévouement inlassable, continuait à nous insinuer le vrai sens des mots et la nuance des tours de phrase. Toujours sa méthode socratique !

Plus tard, en philosophie, à propos de Socrate et de sa méthode maïeutique si laborieuse, entrecoupée de demandes et de réponses, faite de dialogues entre maître et disciples, l'idée s'est imposée : « Mais cette méthode de Socrate, c'est celle qu'employait M. Degland ! » Et du coup, Socrate devenait un personnage sympathique pour tels et tels anciens élèves du Berceau (1).

4° *Le travail personnel.* — M. Degland voulait que l'on travaillât et de même qu'il s'efforçait d'inculquer à l'élève, par sa méthode socratique et aristotélisque, d'aller du connu à l'inconnu, de découvrir par lui-même ce que tout à l'heure il igno-

---

(1) Voici, pour les profanes, en quelques lignes, d'après le *Larousse* du XX<sup>e</sup> Siècle, l'essence de la méthode maïeutique de Socrate : « L'enseignement de Socrate était surtout une conversation, un dialogue et le dialogue socratique comportait l'ironie qui délivre l'esprit de ses erreurs. »

« L'art maïeutique est l'art d'accoucher les esprits, c'est-à-dire de faire découvrir à l'interlocuteur les vérités qu'il porte en lui après que, par une série de questions (ironie socratique), il a été délivré de l'erreur. »

M. Degland ne s'est jamais réclamé de Socrate pour légitimer l'emploi de sa méthode. On pourrait dire la même chose de saint Vincent. Saint Vincent, surtout dans ses conférences aux Filles de la Charité, interroge les sœurs, et, ensuite, semble ne faire que développer les réflexions émises par elle. Ce n'est pas lui qui découvre ce qu'il dit ; il ne fait que commenter et élargir ce que les sœurs interrogées avaient implicitement suggéré.

Il est fort possible que M. Degland et saint Vincent de Paul n'aient jamais eu l'idée de suivre la méthode socratique. Cela peut n'être qu'une coïncidence. Mais, cette coïncidence ne manque pas de charme. Puisque les historiens de la philosophie mettent en relief l'ironie socratique, il serait bon de faire remarquer en passant que M. Degland usait, lui aussi, très largement de l'ironie.

rait et qui pourtant est contenu implicitement dans ce qu'il connaît, il était partisan aussi du travail personnel.

Les programmes modernes ont multiplié les classes, et c'est d'après le nombre d'heures de classe que l'on table pour juger du travail réalisé. M. Degland, très discret pourtant à son habitude, et toujours réservé dans ses jugements, lançait un jour à demi-voix avec son petit rire moqueur et quelque peu sarcastique : « *On supprime le travail personnel !* »

Au lieu de peiner sur des devoirs où il est obligé de réfléchir et de faire des efforts, l'élève ne fait qu'écouter. En d'autres termes, il reste passif. Il a des impressions qui risquent de rester confuses. Ce n'est pas en regardant des acrobates que l'on devient soi-même souple et résistant : il est utile de faire de la voltige à la barre fixe ou au trapèze. Ce n'est pas en assistant comme spectateur à une chaude partie de foot-ball que l'on devient lesté et dégagé ; il faut faire de l'entraînement, courir, sauter, développer ses poumons, fortifier ses jarrets, faire jouer ses muscles... Et cela, régulièrement, méthodiquement, avec constance (*Fabricando fit faber*). Egalement, pour la formation intellectuelle, et pour la formation morale, il faut faire des efforts. Si l'on multiplie les classes au détriment des devoirs, l'élève risque, n'étant plus tenu en haleine, de se laisser aller à un doux farniente. L'on bâille en classe comme on dort au sermon. Au contraire, quand on fait un thème latin ou quelque problème de mathématique, le temps paraît très court, parce que l'on est très attentif et occupé. Aussi M. Degland tenait à ce que l'on fit des devoirs. Il ne demandait pas la quantité et ne se laissait pas impressionner par le nombre de pages ; il voulait surtout du travail, de l'application, de l'attention. Il corrigait fidèlement et minutieusement, — comme il faisait toutes choses — les cahiers. Il ne se contentait pas d'un sommaire et assez commode coup de crayon rouge ou bleu. Il indiquait de sa belle écriture régulière et si élégante, la faute commise, mettait les accents oubliés, la ponctuation négligée, même les fautes d'orthographe qui avaient échappé à une plume trop pressée. Il tenait à ce que le travail fût personnel ; que l'on apprit à réfléchir, à faire un plan de composition. Il savait fort bien que pour rendre une idée avec concision, clarté et précision, il est nécessaire de faire des exercices d'assouplissement. Et les exercices d'assouplissement se font lorsqu'on doit traduire par exemple des auteurs latins et grecs, dont le texte, même s'il ne paraît pas difficile à première vue, a souvent des nuances très ténues. Il faut faire ressortir telle nuance d'ironie, tel sentiment délicat, telle tournure de phrase subtile... L'auteur (surtout quand il s'agit de langues synthétiques comme le latin) a dû peiner et se corriger pour construire sa phrase. Le traducteur doit, pour la rendre en français, se donner au moins autant de peine, lui qui n'est qu'un apprenti dans le maniement de sa langue. M. Emile Faguet, dont l'autorité, il y a trente et quarante ans, était grande, répétait volontiers : « *Pour apprendre à écrire en français, il faut traduire du latin et du grec.* » Oui, pour bien rendre toute la saveur et la richesse du texte grec et latin, l'élève doit se mettre à la torture, écrire, raturer, recommencer, peser la nuance d'un adverbe, connaître toute la richesse d'un adjectif, savoir remplacer opportunément un verbe par un substantif, un qualificatif par un adverbe, etc..

Et, avec cela, il faut tenir compte du rythme, de la cadence de la phrase, ou nombre. De même qu'un pianiste doit monter et descendre des gammes, s'habituer à l'acrobatie des doigts, l'écrivain doit assouplir sa plume. Tout ce qui est, dans l'ordre intellectuel, exercice, gymnastique, assouplissement, est chose excellente. Et M. Degland est allé jusqu'à nous donner des vers français. Ce qui ne se fait pas d'habitude, car tous les poètes et rimailleurs, de tradition universelle, cachent sous quelque buvard, leurs essais de lignes inégales et s'exercent à leurs risques et périls à des vers dont tout le monde est prêt à se moquer. A première vue, cela pourrait étonner, car il était, semble-t-il, peu porté à la poésie, et ne devait que médiocrement goûter nos élucubrations. Mais c'était un exercice d'assouplissement. Il est utile de s'exercer à faire des vers, même peu poétiques et quelconques. Non pas pour ces vers en eux-mêmes qui, à l'ordinaire, ne sont bons que pour le feu, mais à titre d'exercice. L'on est obligé de se surveiller pour la cadence, pour la césure, pour la rime ; il faut changer ici un terme trop vulgaire, là un mot dont le nombre de syllabes ne correspond pas au rythme voulu, tenir compte de la musique des sons...

Il y a une technique à laquelle il faut nécessairement s'astreindre. Et cela suppose de la discipline, de l'étude, du travail, des efforts (M. Degland corrigeait nos vers, comme notre prose, avec sa bienveillance coutumière, mais visiblement cela ne l'excitait pas du tout). Après coup, l'élève rit volontiers de ses maladroites compositions, mais il garde une vive reconnaissance pour le professeur qui a eu la patience de le dégrossir, de le corriger, de former son goût : toutes choses qui ne se font pas en un jour et demandent beaucoup de dévouement.

5° *Classique ou romantique ?* — M. Degland était-il classique ou romantique ? Grave question pour des élèves aux opinions peu nuancées, mais bien enfantine en réalité. On ne l'a jamais su, et, d'ailleurs, cela avait pour lui, très probablement, beaucoup moins d'importance que pour nous. Soyez classiques ou romantiques, diraient volontiers les professeurs, cela n'a pas d'importance car vous avez le temps de changer, là-dessus, d'opinion. Mais si cela doit stimuler votre ardeur au travail, jouons au romantisme ou au clacissisme, tout comme en cinquième ou quatrième, on partage la classe en deux camps féroce-ment opposés : les Romains et les Carthaginois. Ce sont là opinions qui durent le temps d'un semestre ou d'une année scolaire, et ensuite s'évanouissent en fumée. Mais il en reste le souvenir d'avoir travaillé avec ardeur.

M. Degland était-il classique ou romantique ? Certains élèves, soi-disant très bien informés (il y en a toujours et partout, même dans les collèges) aux environs de 1900. (M. Degland avait alors cinq ou six ans de professorat), vous disaient d'un air confidentiel : « *Pour M. Degland, la littérature française finit en 1830, avec Hernani, ou mieux en 1827, avec la fameuse préface de Cromwell. A partir du cri de guerre lancé par Hugo, il n'y a plus rien.* » Sur quoi se basaient ces oracles ? Après quarante ans on peut encore se le demander. D'ailleurs, M. Degland n'avait pas l'habitude de claironner à tous les vents ses sentiments intimes et ses opinions personnelles. En tout cas, ce qui est certain, c'est que nous avons vu en classe, avec lui, les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle ; en quoi, d'ailleurs, il ne faisait que se confor-

mer aux programmes officiels. Quant à savoir ce qu'il pensait du gilet rouge de Théophile Gauthier et de la sonorité verbale de Victor Hugo, c'était chose assez accessoire et comme cela n'influaient en rien sur la formation des élèves, M. Degland n'en disait rien, pas plus qu'il n'avait vu l'utilité de nous parler de son pays natal et de ses propres études.

Les arguments que se donnaient les élèves pour ranger, d'office, M. Degland parmi les classiques, étaient ceux-ci : M. Degland était très discret, correct régulier, méthodique, ponctuel. Tout y était réglé, selon la comparaison courante, comme une tragédie de Racine, tracé au cordeau comme un jardin de Le Nôtre. Il représentait dans la maison l'ordre, la mesure, la modération, le règlement... Tout cela, c'est l'esprit classique.

Le romantisme, au contraire, c'est la fantaisie, l'excès, le touffu, le boursoufflé, le sonore, le clinquant, l'excessif, le démesuré... Et, avec cela, par à-coups et en rafales, des enthousiasmes qui soulèvent de terre et lancent vers les étoiles. Et aussi, assez souvent, des incursions dans les bas-fonds et la trivialité.

Comment donc M. Degland aurait-il pu être romantique ?

M. Degland s'est-il jamais douté du verdict de ces jeunes critiques imberbes et irréfléchis ? On ne sait. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en aurait pas senti grande émotion, et que ses convictions intimes n'en auraient pas été ébranlées.

Une thèse célèbre, soutenue en Sorbonne au commencement du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, définissait le romantisme un système où la sensibilité et l'imagination l'emportent sur l'intelligence et la volonté. D'après cette thèse — toujours — le romantisme tout entier serait résumé dans la profession de foi (si on peut l'appeler ainsi) que fait Hernani à Doña Sol :

...Tu me crois peut-être

*Un homme comme tous les autres, un être  
Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.  
Détrompe-toi. Je suis une force qui va !  
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !  
Une âme de malheur faite avec des ténèbres.  
Où vais-je ? Je ne sais. Mais je me sens poussé  
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.  
Je descends, je descends et jamais ne m'arrête ;  
Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,  
Une voix me dit : « Marche ! » et l'abîme est profond.  
Et, de flamme et de sang, je le vois rouge au fond.*

« Je suis une force qui va... Agent aveugle et sourd de mystères funèbres », etc...

Le romantique est donc celui qui est ballotté et entraîné irrésistiblement par tout ce qu'il y a de violent et de trouble en lui, sans que la raison le dirige.

M. Degland, homme pondéré, ne nous a jamais dit du mal du romantisme, ni des romantiques. Mais à qui lui aurait demandé en quoi consiste « cet agent aveugle et sourd de mystères funèbres, cette âme de malheur faite avec des ténèbres », on devine qu'il eût répondu de son ton un peu ironique et avec quelques « peut-être » très insinuants que si Dieu a donné à l'homme une intelligence et une volonté, en même temps qu'une destinée éternelle, c'est, de toute évidence, pour qu'il gouverne sa vie et atteigne sa destinée. Et l'homme vraiment libre doit savoir où il va, et, le sachant, prendre le bon chemin.

Un autre reproche que M. Degland (on le devinait) eût adressé au romantisme, c'est d'avoir soulevé trop fréquemment à tout propos la vase qui se trouve au fond du cœur humain (ici, l'on pense surtout à Alfred de Musset). Les romantiques nous ont raconté, dans tous les détails, leurs amours les plus troubles, leurs déceptions, leurs jalousies, leurs amertumes, leurs désespoirs...

*Les plus désespérés sont les chants les plus beaux*

*Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots...*

Que cela se passe au clair de lune ou dans la nuit obscure, on voudrait les prier de ne pas tant afficher les extravagances du pauvre cœur humain.

*Toujours le cœur humain pour modèle et pour maître*

*Le cœur humain de qui, le cœur humain de quoi ?*

*Quand le diable y serait, j'ai mon cœur humain, moi !*

A chacun de ces geignards et pleurards, qui se servaient de leurs larmes pour décomposer la lumière et y faire briller les teintes de l'arc-en-ciel, Flaubert, dit-on, criait, brutalement : « Tu pleures ? tu as mal au cœur ? qu'est-ce que tu veux que cela me fasse. Crève donc et laisse-moi en paix. »

Tant de larmes, tant de cris de désespoir, tant de soupirs pour provoquer notre compassion ! Tant d'abîmes entr'ouverts pour nous jeter dans l'épouvante (Auguste, fais-moi peur !), tout cela est enfantin et dangereux pour des adolescents naïfs. M. Degland ne pouvait pas ne pas voir les fissures du romantisme et le gros fil blanc qui cousait la plupart de ses pages à effet.

Et malgré tout, le romantisme suscitera toujours des enthousiasmes, et la plupart de ceux qui en disent du mal en raffolent comme d'autres font leurs délices de camembert trop mou.

M. Degland en classe n'a jamais voulu froisser des opinions littéraires qui peuvent se légitimer. Mais quelque vingt ans plus tard (il n'était plus professeur de rhétorique) comme on taquinait en récréation un jeune professeur (mort depuis) à cause de certaines poses de mélancolie, M. Degland qui savait ses auteurs se mit à déclamer de son ton légèrement ironique : « *Le rossignol était sans voix* » (1).

Qu'il y ait du danger à ressasser sans cesse devant des adolescents à l'âge où des curiosités malsaines s'éveillent en eux, ces rêves tourmentés, morbides même, cela ne fait aucun doute. M. Degland le devinait très bien et, sans rien laisser paraître, était prêt à sauver la situation. Il savait crever les bulles de savon et prévenir des curiosités trop ardentes. Un jour, en classe, à propos du *Jocelyn* de Lamartine, certaines insinuations du Manuel ouvraient de vastes champs à l'imagination. Qu'y avait-il dans le texte original ? Tranquillement, M. Degland ouvrit l'édition complète de *Jocelyn* (nous n'avions, nous, que des pages choisies), et nous lut le fameux passage suspect. Il nous lut cette page comme il eût fait du monologue de Don Carlos

---

(1) Le poète poitrinaire Millevoe (1782-1816) chantait mélancoliquement en regardant tomber les feuilles : *De la dépouille de nos bois — L'automne avait jonché la terre ; — Le bocage était sans mystère, — Le rossignol était sans voix. — Triste et mourant à son aurore, — Un jeune malade à pas lents — Parcourait une fois encore — Le bois cher à ses premiers ans*, etc...

dans *Hernani*, ou du célèbre exorde de Ciceron : *Quousque tandem, Catilina, abutere patientia nostra*. Et sans aucun commentaire, il referma le livre et passa à autre chose. C'était, en effet, bien peu de chose (et c'est sans doute pour cela que M. Degland nous l'avait lu) et il n'y avait vraiment pas lieu de faire des mystères, et l'on aurait tout aussi bien pu faire figurer le passage dans les morceaux choisis sans aucun péril. M. Degland se montra ce jour-là droit et pondéré, comme à son ordinaire, il se révéla en même temps très habile éducateur.

6° *Il n'est pas bon d'être trop « coulant », sinon le niveau intellectuel baisse.* — M. Degland était solide, il ne plaisantait pas sur la question du travail. Il n'était pas très sévère pour les notes, mais n'en donnait jamais pourtant de bonnes si on ne les méritait pas. Il n'a jamais commis la faiblesse de chercher dans des complaisances de compromis un motif de popularité personnelle. Intègre, il le fut pendant quarante ans. Un professeur qui est trop bon, trop « coulant », selon l'expression reçue, cause du préjudice à l'élève car celui-ci ne fait plus d'efforts et travaille moins. Dans un établissement où les maîtres sont faibles, ou du moins ne sont pas assez sévères, le rendement est moindre et le niveau intellectuel baisse. Un pays où l'ensemble des examinateurs, sous prétexte de popularité, admettent trop facilement aux grades académiques, glisse peu à peu au-dessous des pays voisins. Charlemagne séparait implacablement l'ivraie du bon grain en plaçant les bons élèves à sa droite et les mauvais à sa gauche. L'humanité lui en est reconnaissante. M. Degland, doucement, mais avec fermeté, faisait travailler ; ses anciens élèves lui en conservent une gratitude émue.

Est-ce à dire qu'il n'y a jamais eu de nuage entre M. Degland et ses élèves ? Ce serait invraisemblable. M. Degland était très modeste, et, comme on l'a dit, il insinuait plutôt qu'il n'affirmait. Il n'avancait quelque vérité qu'en l'accompagnant de « peut-être », « il semble », « ne croyez-vous pas » ? Certains ont pu en conclure trop rapidement que le professeur hésitait, qu'il n'était pas sûr de ce qu'il disait. Et cela, dans ses premières années de professorat surtout, a pu lui causer préjudice. La plupart des humains subissent le prestige de la réclame, du galon, de l'affirmation tranchante, de la prestance physique, de l'importance sociale. Or, M. Degland se tenait dans l'ombre ; certains ont pu sous-estimer ses capacités et lui faire la vie dure.

Pour tous, d'ailleurs, ce n'est que peu à peu qu'il s'est révélé un homme magnifiquement doué et remarquablement instruit. Et encore a-t-il fallu, pour cela, l'aide des circonstances, de la nécessité et même du hasard. Sans cela ce grand modeste n'aurait probablement rien laissé paraître. L'on a ainsi constaté progressivement l'étendue et la variété de ses connaissances en même temps que la richesse de ses aptitudes. L'on a reconnu de plus en plus en lui un maître, en même temps que, dans la même progression, l'ensemble de ses vertus morales s'imposait.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, dit le proverbe. Pour que les lecteurs des *Annales* n'aient pas l'impression d'une thèse exprimant l'opinion d'un seul, on va continuer chemin faisant, à leur livrer le témoignage de divers anciens élèves (filles et garçons) qui furent ses disciples au Berceau à des titres divers, entre 1894 et 1938. Tant pis s'il y a quelques répétitions, elles feront mieux ressortir les points fondamentaux.

Voici le souvenir qu'a gardé de M. Degland un rhétoricien de 1900 :

« M. Degland ne cherchait d'aucune façon la popularité, mais il fut influent par sa vie exemplaire. Ses sermons, bien composés, un peu trop classiques peut-être et donnés avec un organe plutôt ingrat ; sa vraie prédication était sa vie tout entière.

Je ne sais si, en haut lieu, on pensa à le nommer supérieur ; ce que je sais, c'est qu'il n'aurait jamais accepté de l'être. A une époque donnée, il fut contraint d'accepter le titre d'assistant ; il fit tout pour être déchargé et réussit au bout de six mois. En dehors des récréations, il vivait retiré dans sa chambre, étudiant, classant ses collections, faisant des expériences.

Il préférait les sciences aux lettres et, d'ailleurs, était mieux doué pour les premières. Il fut cependant un excellent professeur de rhétorique. Nous avions eu précédemment un professeur qui nous dictait ses cours, nous les faisait apprendre par cœur, nous imposait, en somme, sa pensée. Nous devions réciter des jugements sur des auteurs dont nous n'avions jamais rien lu. M. Degland procéda de façon intelligente ; il nous donnait des études pour lire et étudier les auteurs et nous demandait sur ceux-ci des jugements personnels. Il y avait parmi nous des classiques et des romantiques. Gentiment il savait inviter les premiers à la lecture des auteurs moins sévères et les seconds à celle des classiques. .. Mais il ne s'imposait pas, il insinuait... Il nous lisait en classe des morceaux de divers auteurs, se complaisant parfois à reprendre pour les souligner certains passages moins parfaits, sans exprimer son sentiment, le faisant seulement pressentir. Manière fort adroite, me semble-t-il, de le faire adopter. En effet, s'il avait eu l'air de nous l'imposer, une réaction contraire se serait probablement produite chez plus d'un. En réalité, il cherchait à nous apprendre à penser. Il nous aidait aussi à ordonner nos idées. Il insistait sur le plan que nous devions construire avant de rédiger une dissertation, par exemple. Et il nous demanda même de faire précéder nos devoirs de ce plan. Les devoirs étaient courts d'ordinaire, mais il aimait à constater que nous n'avions pas seulement compris la signification des mots, mais que nous avions parfaitement saisi le sens de la phrase. Il fut un guide pour nos jeunes intelligences, un guide prudent et discret, mais respectant les tendances de chacun ; pas emballant, à coup sûr, mais se gardant soigneusement d'étouffer les enthousiasmes juvéniles, se bornant à en modérer l'exagération.

Etre régulier, avec certaines éclipses, cela se voit souvent. Mais ce qui fut admirable en M. Degland, c'est sa constance ; il fut toujours et partout régulier, à son devoir, même alors que les circonstances paraissaient autoriser une exception. Ainsi, il arrivait que, le jour où il avait accompagné les élèves en promenade, eussent lieu à cinq heures, à la chapelle, un salut ou les exercices du mois de Marie. Certains jugeaient que, revenus fatigués et, en hiver, transis ou mouillés, ils étaient dispensés d'assister à cet exercice. M. Degland s'y rendait toujours. A quatre heures sonnant, on l'entendait sauter du lit, à quatre heures vingt-cinq, sa porte s'ouvrait et il se rendait à la salle d'oraison. Ça avait l'air automatique.

Son esprit de pauvreté. — Les habits toujours nets, mais usés, jaunés et verdés. Pour ne pas abîmer son bréviaire, des

morceaux de papier, sur lesquels il plaçait ses doigts. Dans sa chambre, rien de luxueux ou recherché.

Pas avides des nouvelles du monde. Jugeant que la lecture d'un journal quotidien était une perte de temps, il désira s'abonner à la Croix du Dimanche et en demanda l'autorisation. Le supérieur, d'alors, estimant que les décrets de nos Assemblées générales ne lui accordaient pas le pouvoir de la donner, se refusa. M. Degland se soumit avec simplicité.

Grande bonté sans effusion, mais aussi sans inégalité comme sans partialité. Cela pouvait se constater dans sa conduite générale à l'égard des élèves, mais aussi lors des attributions de notes au Conseil. Il apparaissait à la fois très juste et très bon, très compréhensif.

Il évitait les contestations, ne proposant guère son avis que sous forme dubitative, sauf cependant lorsqu'il croyait un principe engagé, alors il était net et intransigeant. Il eut pour ses anciens élèves devenus ses supérieurs (MM. Pierre et Bergeret) le plus grand respect et la plus édifiante soumission. Son influence leur rendit en certaines circonstances les plus grands services.

Une certaine année, il fut appelé à la Maison-Mère pour les vacances : on l'y chargea du soin des retraitants. Sa parfaite régularité, sa discrétion, sa dignité, son esprit sacerdotal, son dévouement suggérèrent au supérieur de transformer une situation provisoire en définitive. Peut-être que ce ministère n'était pas dans ses goûts et plutôt pensait-il qu'elle le plaçait trop en évidence. Il manifesta sa pensée et fut renvoyé à ses modestes fonctions de professeur au Berceau.

Il fut aussi sujet d'édification lorsque ces fonctions lui furent enlevées. Il accepta sans mot dire celles d'aumônier des orphelins, etc... Il pouvait encore professer ; il savait que certaines intrigues s'y opposaient. Il aurait pu les dévier et y résister. Il ne le fit pas. Et, plus tard, lorsque son supérieur, débordé, lui demanda de reprendre certains cours (il avait pourtant pris de l'âge depuis), il accepta toujours avec la même simplicité.

Dans ses relations, fort aimable. En promenade, causant volontiers et gentiment avec les quelques élèves qui l'entouraient. Avec ses confrères, serviable. Le moindre d'entre eux pouvait lui demander un service, il le rendait volontiers et toujours si simplement.

Durant mon séminaire, le souvenir des exemples donnés par M. Degland me fut particulièrement bienfaisant. Il s'intéressait énormément aux sciences et aux progrès scientifiques. Il les suivait avec attention. Et c'est chose qui m'a frappé chez cet homme égal, extérieurement conformiste, que ce souci d'être au courant — comme aussi son libéralisme en littérature — et la largeur intelligente de ses vues en éducation et de ses méthodes pédagogiques. »

### III. — L'EDUCATEUR. LE PRÉFET DE DISCIPLINE

Une maison d'éducation est une ruche où chacun doit travailler activement à sa tâche spéciale. Mais cela suppose, comme condition indispensable, le recueillement, l'attention et le silence. Cela suppose également le bon ordre et la discipline. Il faut qu'il y ait dans un collège — ou un séminaire — un climat



moral qui favorise l'application de l'esprit, écarte, s'il le faut, les obstacles extérieurs et tout ce qui est incompatible avec le développement de la pensée. Or, les enfants sont instinctivement tapageurs, étourdis, turbulents et chahuteurs. Il importe donc de les suivre de près. C'est un métier ingrat que celui de surveillant. Les professeurs d'Universités ne s'occupent que de leurs classes et laissent le soin des surveillances à des « pions » à gages. C'est très commode.

Dans nos petits séminaires, les professeurs doivent s'occuper à la fois des classes et de la surveillance. Tâche ingrate si l'on veut, mais d'un rendement moral plus sensible. La surveillance peut être estimée difficile, fastidieuse, odieuse même, mais elle est nécessaire. Dans toute famille, l'éducation des enfants dépend de la façon dont les parents suivent de près leurs petits, devinent leurs pensées, s'informent de leurs jeux, de leurs camarades, et préviennent leurs écarts. Le rôle d'une mère est, à ce point de vue, de premier plan. Il est chargé de soucis, c'est entendu, mais depuis des siècles on s'incline devant la grandeur et la beauté de l'amour maternel, que l'on reconnaît irremplaçable.

M. Degland assurera un rôle analogue. Il se dévouera à cette humble tâche.

Ici, à propos de M. Degland, l'on parlera surtout de ce que les élèves ont pu remarquer. M. Degland était, on l'a déjà dit, particulièrement discret et ne disait pas à quels motifs intimes il obéissait dans son office. Cependant, pour deviner les mobiles de sa conduite et y voir plus clair, on se reportera au Directoire des Petits Séminaires. M. Degland était, on l'a dit, traditionnaliste ; il ne prétendait pas ouvrir de nouvelles voies ; il se contentait de *passer par où le gros des sages avait passé*. Quand on l'enverra, pour la première fois, prêcher une retraite de Sœurs son premier soin, (c'est une confiance qu'il a faite plusieurs années plus tard) fut de demander, à qui de droit, le « Directoire » spécial. Dans sa tâche de professeur et de préfet de discipline, il se basera également sur le Directoire des petits séminaires. Les Directoires sont, chacun en sa spécialité, si l'on ose dire, de l'expérience en bâton. Le Directoire des petits séminaires a été rédigé par M. Corby, le constructeur et le supérieur du petit séminaire Saint-Firmin (Montpellier). M. Corby a laissé (comme plus tard M. Dillies) dans notre congrégation le renom d'un maître éducateur incontesté. Il suffira donc de citer quelques-uns des principes fondamentaux du Directoire et, comme par enchantement, les anciens élèves croiront voir à l'œuvre M. Degland. Rappelons quelques principes généraux donnés par le Directoire des petits séminaires.

1° Ce que dit le Directoire (p. 56-57) : a) « *Il faut acquérir de l'autorité, se respecter soi-même et respecter les autres professeurs devant les élèves.* » M. Degland, vis-à-vis des autres maîtres sera toujours très poli. Les élèves souriaient en le voyant se découvrir avec un grand geste chaque fois qu'un de ces messieurs l'abordait. De même, lorsque M. Serpette venait chaque semaine en classe pour donner les notes, M. Degland ôtait sa barrette, se levait, cédait sa place au supérieur et attendait debout, déferent (mais sans obséquiosité), que tout fût fini.

b) « *Il faut se montrer bienveillant et aimable.* » M. Degland, s'il était poli vis-à-vis de ses collègues professeurs, l'était également vis-à-vis des élèves. Il usait volontiers d'ironie (comme Socrate, si l'on peut dire) pour mettre en relief les défauts... Mais s'il décochait une pointe acidulée, il n'insistait pas et jamais il n'abusait de sa situation pour humilier, moins encore piétiner (moralement parlant) un élève. Il était affable, bon, jovial même dans son austérité et maniait l'ironie avec dextérité.

c) « *Il faut respecter ses élèves, les traiter avec noblesse et dignité.* » M. Degland n'a jamais été familier. Il savait être affectueux et simple, mais sans mièvrerie et toujours en gardant les distances. Et quand on dit qu'il gardait les distances, on ne veut pas insinuer qu'il regardait les autres de haut. Dans ces pages, on insistera beaucoup au contraire sur sa modestie.

Le Directoire recommande encore (pages 60-61) :

a) *L'esprit de piété. L'amour de l'ordre* (jusque dans sa chambre). M. Degland, sur ces deux points, fut un modèle constant, toute sa vie.

b) *La douceur et la fermeté.* On a l'occasion, en ces pages, d'en parler souvent.

c) *Il ne faut pas se montrer trop raide. Ne pas prophétiser l'avenir des élèves* : cela prête à des bévues. *Ne pas laisser percer un esprit soupçonneux vis-à-vis des élèves.* C'est se rendre odieux et froisser tout le monde.

d) *Il ne faut pas montrer de préventions contre les uns ou de préférences en faveur des autres ; surtout pas d'amitiés particulières avec certains élèves* ; ce pourrait être désastreux.

e) *Il ne faut pas se montrer léger ni inconstant...* Les élèves doivent avoir l'impression que le professeur est bien équilibré, intellectuellement et moralement.

...Voilà ce que demande le Directoire : M. Degland a pratiqué tout cela pendant quarante-quatre ans qu'il est resté au Berceau. Il nous reste à le voir à l'œuvre.

Et voici maintenant ce qui concerne le préfet de discipline (p. 98) : « *Les préfets de discipline se pénétreront bien, avant tout, de la haute importance de leurs fonctions et de la salutaire influence qu'ils sont appelés à exercer dans la maison. On pourrait peut-être dire avec vérité que sur eux reposent le bon ordre et la moralité de l'établissement.* »

Quelles réflexions et quelles résolutions a éveillées ce texte chez M. Degland ! Lui, au lendemain de son ordination sacerdotale, sans grande expérience, comme tous les jeunes prêtres, est nommé professeur de rhétorique et préfet de discipline. Il a sa classe à gouverner, et toute la maison, c'est-à-dire au bas mot cent élèves à maintenir dans le devoir. Il n'a jamais été prétentieux ; il n'a jamais bombé la poitrine pour se féliciter d'avoir réussi en quoi que ce soit ; il n'a jamais voulu accomplir que sa modeste tâche quotidienne pour l'amour de Dieu. Peut-être même s'est-il reproché, dans son humilité, des négligences qu'il regardait à la loupe, grossies, exagérées... Ce qui est certain, c'est que les anciens élèves (et l'on a pu recueillir des témoignages nombreux, s'échelonnant de 1894 à 1938), ont gardé de lui un très bon souvenir.

Et il ne faut pas oublier que les exemples et les leçons des professeurs sont comme les obus à retardement ; ils produisent

leurs effets, dans bien des cas, de longues années plus tard... Et cela devrait consoler bien des mères de famille et nombre de professeurs qui craignent d'avoir perdu leur temps parce qu'ils n'ont pas vu lever le blé qu'ils avaient jeté en terre.

2° *L'office de préfet de discipline est très assujétissant.* — M. Degland fera donc son office avec une conscience professionnelle rigoureusement attentive. Et, d'après le Directoire, c'est un office très assujétissant que celui de préfet de discipline. Nous lisons, p. 99 : « *Les préfets de discipline assistent à tous les exercices généraux, tels que passage d'un exercice à l'autre, promenades, dortoirs, même quand ils ne doivent pas présider d'office, et ils surveillent tous les endroits de la maison où peuvent se rencontrer les élèves.* »

Dès la rentrée des classes, en octobre 1894, les élèves ont pu voir M. Degland à son poste dans tous les mouvements généraux. Il est toujours là, les bras croisés, ou — plus souvent — les mains dans les manches, droit, grave, ses yeux bleus pâle fixés sur les élèves, ne cherchant pas querelle aux enfants et n'ayant jamais l'air de quelqu'un qui veut user de ruse pour surprendre en faute, mais ne laissant jamais passer un manquement à la règle sans le souligner d'un signe de tête, d'un geste réprobateur, d'un coup d'œil significatif.

Il en impose et il en imposera chaque année de plus en plus, parce qu'il donnera toujours lui-même, en tout, le bon exemple, et traitera toujours les élèves avec bienveillance, douceur et fermeté. Toujours grave et sans cesser de suivre d'un coup d'œil l'ensemble des mouvements, il penchera son long corps vers un petit qui demande une permission ou un renseignement. Il sera condescendant toujours dans sa façon de traiter, mais inflexible quand il s'agira de silence, d'ordre et de bonne tenue. Tous les mouvements doivent s'exécuter en ordre et en silence. Et des mouvements généraux, on peut dire qu'il y en a toute la journée.

Les autres professeurs, quand ils ont fini leurs classes ou terminé leur tour de surveillance, peuvent disposer de leur temps : le préfet de discipline ne peut vaquer à ses occupations que pendant quelques minutes, parfois une heure. Et même, alors, il doit toujours être sur le qui-vive, car il y a constamment des mouvements généraux : avant et après les études, avant et après les classes, avant et après les repas, avant et après les visites au Saint-Sacrement. Si l'on monte au dortoir pour broser les habits ou pour se mettre en état les jours de promenade, toujours le préfet de discipline doit être là. S'il y a une réunion exceptionnelle à la salle des fêtes, le préfet de discipline doit diriger le mouvement. On le trouve tour à tour partout, vigie attentive, dans les corridors, dans la cour, dans un angle d'escalier et à la salle d'étude, juché en haut du grand pupitre. Quel que soit le déplacement, le préfet de discipline doit être là. Et M. Degland était toujours là. Il advient parfois qu'un professeur se mette en retard tout comme un sergent ou un adjudant à la caserne calculent mal leurs distances et accourent tout essouffés, ce qui provoque chez les subordonnés une douce hilarité. M. Degland, lui, n'a probablement jamais été en retard. Il est toujours parti à temps, non pas une fois, deux fois, mais tous les jours, toutes les semaines, tous les mois, pendant des années, toute sa vie. Il semblait avoir mis une sorte de coquette-

rie à ce que son arrivée coïncidât toujours avec le son de la cloche. Coquetterie ? Non, mais plutôt conscience professionnelle. M. Degland était long et mince : les élèves l'avaient surnommé « la grande aiguille » (de l'horloge), celle qui, sur le cadran, marque les minutes, indique l'instant précis d'un mouvement à exécuter (1). L'horloge est la voix de Dieu, la voix du devoir. S'est-il mis une seule fois en retard pendant quarante-quatre ans qu'il est resté au Berceau, c'est-à-dire jusqu'à sa mort ? C'est incontrôlable, mais il est à parier que si l'on pouvait consulter les quarante générations d'élèves qui ont défilé devant lui, et ont été les témoins successifs de sa régularité, ils répondraient tous qu'ils n'ont jamais vu M. Degland en retard, qu'il a toujours été à son office, accompli son humble tâche quotidienne et qu'il est mort à son poste, comme un bon soldat de Dieu. Une expression militaire courante parle de « *jugulaire au menton* » pour signifier qu'un soldat est en service commandé et que pour rien au monde il ne peut se soustraire à son devoir sans être passible d'une peine disciplinaire rigoureuse (*Service ? Service ! Jugulaire ? Jugulaire !*) On aurait pu dire avec raison que, pendant des années, M. Degland est resté à son poste, jugulaire au menton. Et qu'on le remarque bien, M. Degland devait, en même temps faire ses classes avec tout ce que cela comporte de travail. Il avait aussi son « tour » régulier de promenade et de surveillance comme les autres.

Mais alors, pourrait-on penser, un préfet de discipline dans l'enseignement secondaire est forcément un homme diminué, sacrifié ? Il n'a pas le temps d'étudier ; il perd donc de sa valeur intellectuelle ? Non. Mais ce qui est certain, c'est qu'il lui faut une rare faculté d'adaptation. L'homme, c'est un fait, s'adapte à tout, et M. Degland, comme avaient fait avant lui les autres préfets de discipline, s'adaptera. Sans geindre ni attirer l'attention sur lui, il utilisera toutes les minutes, demi-heures et heures complètes pour travailler. Le cardinal Manning (Sacerdoce éternel) recommande beaucoup les livres de cinq minutes, c'est-à-dire qui peuvent être abandonnés et repris. Cinq minutes par jour cela fait environ deux heures et demie par mois, trente heures par an. Celui qui sait utiliser les minutes qui restent libres entre deux exercices, est capable de mener à bien beaucoup de travaux. Comme le disait un jour, avec raison, M. H. Bordeaux : « *Ce sont les hommes les plus occupés qui trouvent encore le temps de faire quelque travail surérogatoire. Quand un homme d'Etat, quand un directeur de journal ou de revue, cherche quelqu'un à qui confier un travail important, à qui pensez-vous qu'il s'adresse ? Il s'adressera, non à un homme oisif, mais à un homme très occupé. Seuls, les hommes occupés ont du temps à eux, parce que, seuls, ils savent travailler.* »

M. Degland, lui aussi, a su travailler. Il a été un professeur de rhétorique compétent et consciencieux. Il sera un brillant professeur de sciences. Il jonglera avec les formules, organisera son cabinet de physique en technicien averti, se montrera très

---

(1) Est-il nécessaire de dire qu'il y avait également la petite aiguille ? Cette petite aiguille était représentée par un autre de ces Messieurs plus court de taille que M. Degland et sensiblement aussi régulier. Même lorsque accidentellement l'horloge qui surplombe la cuisine centrale se détraquait, les deux aiguilles vivantes continuaient à marcher. Maison fortunée !

habile dans la préparation des expériences chimiques, travaillera toute sa vie à « monter » des collections de coléoptères et de papillons qui feront l'admiration de tous. Il s'intéressera à tous les progrès scientifiques, particulièrement à la radio, dont il suivra le développement avec une attention soutenue. Très habile à manier pinces, tourne-vis et machines, il fabriquera, perfectionnera ou adaptera des appareils au fur et à mesure des progrès. On s'apercevra même qu'il avait appris entre temps l'alphabet morse pour saisir au vol, dans les premières années, les messages télégraphiques. Il se révélera apiculteur très au courant de son métier et fournira à la maison, chaque année, un nombre impressionnant de kilos de miel. Il sera catéchiste très goûté, aumônier et directeur très dévoué. Sa vie sera très remplie : il aura su utiliser toutes les minutes. Et l'on ne parle pas de ses exercices de piété. M. Degland, on peut en être sûr, leur a toujours donné la première place. Car toujours et avant tout, il a été l'homme de Dieu.

3° Deux méthodes : a) *police, fiches* ; b) *conscience formée*. — Il faut donc des préfets de discipline dans les collèges et séminaires comme il faut des préfets et agents de police dans les villes. L'homme est un être social, nous redisent de temps à autre les philosophes, de peur de nous le voir oublier, et il réalise son plein rendement par la vie collective, la division du travail et le concours de tous au bien général en même temps que chacun y trouve au maximum son bien particulier. Mais il y a chez tous des tendances mauvaises ; certaines fleurissent spécialement dans les agglomérations (casernes, usines, grandes villes), où, semble-t-il, les mauvais instincts ont tendances à prédominer. D'un côté, l'homme n'atteint son maximum de développement que s'il vit en société et, d'autre part, la vie sociale risque, s'il n'y a pas de discipline, de diminuer le rendement ou même de le paralyser, aussi faut-il prendre des précautions pour bénéficier le plus possible des avantages de la vie sociale avec le minimum d'inconvénients.

Deux méthodes s'imposent tout de suite à l'esprit : a) Persuader à chacun qu'il doit rechercher son bien propre et le bien général dans l'ordre, la discipline et le travail. Et alors la morale, basée sur la raison et la religion, sert de base de conduite ; b) Organiser la société de telle façon que les récalcitrants soient réfrénés, poursuivis, châtiés. C'est tout l'attirail de la gendarmerie, de la police avec fiches anthropométriques, dossiers documentaires, casiers judiciaires, etc... Ce procédé, qui se soucie très peu de la moralisation des individus, a été employé depuis des siècles. Il s'est réalisé depuis les méthodes de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, avec ses « Latomies », jusqu'aux fichiers actuels avec espionnage, délation et tortures que l'on a vu avec horreur, reflourir dans notre xx<sup>e</sup> siècle. Napoléon usait parallèlement des deux méthodes. Avec Fouché, il utilisait toutes les ressources de la force armée et de la police secrète en même temps qu'il demandait aux gendarmes noirs (les prêtres), d'enseigner au peuple, dans le catéchisme, l'obéissance à l'empereur. On obtient ainsi l'ordre extérieur.

Un éducateur veut obtenir non seulement l'ordre extérieur, mais l'ordre intérieur, et cela suppose que l'on met Dieu à la première place. L'ordre est alors basé fondamentalement sur la conscience et le décalogue. Mais, il n'est pas rare qu'un édu-

cateur veuille, comme Napoléon, se doubler d'un Fouché et envelopper les élèves dans un réseau serré de services policiers (surveillance occulte et mouchardage). Il veut donner aux élèves l'impression qu'il est, lui, très habile et très rusé et qu'ils doivent, eux, se tenir constamment sur leur garde. Il s'ingéniera même, par quelque inoffensif traquenard, à prendre en faute des naifs qui ne se méfiaient pas. Et l'éducateur triomphe. Mais il est malsain qu'un être humain vive dans cette atmosphère de ruse et il arrive inévitablement ceci : les élèves, constatant que la ruse et l'habileté sont à la base de l'ordre réclamé, oublient qu'ils doivent agir par conscience et sentent s'éveiller en eux le goût de la lutte et du combat. A renard, renard et demi ! Ils travaillent donc à devenir très habiles, eux aussi, et leur conscience se déforme dans la même proportion ; ce qui est une faillite morale.

On s'excuse d'avoir ici soulevé ce grave problème. Cela pourra peut-être sembler hors de saison. On l'a fait pour mettre en relief le rôle de M. Degland comme préfet de discipline et comme éducateur. Quelles étaient là-dessus ses réactions intimes ? Nous l'ignorons, car, sur ce point comme sur tout ce qui le concernait personnellement, il a toujours été très réservé. Mais il a vécu au grand jour ; il a agi en pleine lumière ; quarante générations d'élèves l'ont vu à l'œuvre. D'après l'impression des élèves, quel fut le souci de M. Degland ? Former des consciences ; rappeler incessamment le devoir ; prévenir les occasions qui feraient naître la tentation et causeraient une faute ; réprimer tout écart dès son origine pour couper court à toute volonté trop audacieuse et trop entreprenante, *ne rien laisser passer*, car certains tempéraments, dans une perpétuelle application de la loi de l'offre et de la demande, veulent sans cesse voir jusqu'où ils peuvent aller, s'efforcent chaque jour, de faire un pas de plus dans l'effraction du règlement qu'il s'agit de grignoter et dans l'art de jouer le professeur... Tel fut le rôle de M. Degland dès les premiers jours de son office comme préfet de discipline (*insta opportune, importune, argus, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina*).

Car M. Degland fut toujours en éveil, toujours vigilant, toujours à son poste. Non pas comme un bouledogue (si l'on peut dire), qui, sans cesse, harcèle les gens et les menace de ses crocs (c'est le rôle de l'adjudant auprès des soldats) ; non pas même comme le chien de berger qui court sans cesse bruyamment derrière les brebis qui se sont écartées du troupeau (c'est le rôle de celui que les collégiens appellent dédaigneusement et avec amertume le « pion ») ; mais, comme la maman qui regarde jouer ses bambins, prévient les écarts, arbitre les différends, empêche le massacre des plus faibles par les forts, s'intéresse aux jeux et les encourage. M. Degland était une sorte d'ange gardien visible, et c'est parce que les élèves le respectaient et le considéraient ainsi qu'ils ont, d'une façon générale, obéi à un signe de tête, à un geste du doigt, à un imperceptible claquement de la langue entre les dents (thé, thé, thé).

4° *La loi du minimum*. — Faut-il traiter tout le monde de la même façon ? Loin de là, mais on peut admettre qu'il y a un minimum à exiger de tout le monde. M. Degland exigeait l'ordre sans acception de personnes. On répète sans cesse que les éducateurs doivent tenir compte du tempérament de chaque

élève car tout le monde ne peut ni ne doit être traité de la même façon. Se montrer trop rigide, trop uniformément exigeant, c'est manquer de psychologie, et c'est faire du mauvais travail. Et alors, M. Degland n'a-t-il pas manqué souvent de largeur d'esprit et de souplesse d'adaptation ? C'est le rôle du pédagogue de voir comment il doit prendre chaque élève, tout comme la tâche du médecin est de saisir les réactions et les réflexes de son malade et d'agir en conséquence. Il n'y a pas de maladie, nous répète-t-on, il n'y a que des malades ; et chaque malade exige un traitement spécial. D'où nécessité de nuances et multiplicité de moyens d'action et de réaction. D'accord. Mais nous prions que l'on nous écoute. M. Guilton nous dit que M. Pouget (1) voulait établir pour chaque point du *Credo*, chaque texte de la Sainte Ecriture, chaque définition conciliaire, ce qu'il appelait « la loi du minimum ». La loi du minimum n'empêche nullement de donner à ces textes une valeur plus grande, ni de les faire valoir dans toute leur force. Mais il y a un point *au-dessous* duquel on ne peut descendre sans tomber dans l'erreur ni aller contre l'Eglise. Par analogie, on dira de M. Degland (l'on répète ici que l'on ne fait qu'analyser sa façon de faire, car, très discret, il n'a jamais fait de profession de foi sur ses méthodes pédagogiques), qu'il exigeait de tous les élèves un « minimum », et cette loi du minimum était l'obligation pour tous d'obéir rigoureusement aux grandes lignes du règlement. Par exemple, quand c'est l'heure de la récréation, tout le monde, au moment voulu, doit se trouver en récréation (ce qui n'empêche nullement ensuite de donner permission de s'absenter selon les cas et les besoins) ; quand c'est l'heure de l'étude ou de la classe, tout le monde doit être sur les rangs pour se rendre à cet exercice ; quand c'est l'heure du petit déjeuner ou des autres repas, tout le monde doit être ponctuellement à sa place. C'est un minimum à obtenir. De la sorte l'élève s'habitue à la régularité ; il a conscience d'un devoir à accomplir, d'un effort à faire, d'une discipline à observer, d'un acte de mortification à faire. Car il y a toujours eu et il y aura toujours des tendances à vouloir esquiver les mouvements généraux, à être en marge du règlement. Quel délice de n'être pas comme les autres, d'arriver en retard à l'étude, en classe, au réfectoire ; de ne pas aller en promenade avec les autres. L'on a tel office particulier, l'on aide tel professeur, l'on s'occupe de préparation de séances ou de décors, l'on fait de la photographie ou du dessin. Et, dès lors, on estime (puisque d'ailleurs on a été choisi très légitimement par un professeur) que l'on peut faire cavalier seul. Chacun met une sorte de coquetterie à se singulariser. Quel bonheur d'arriver en retard, de signaler son entrée et troubler le silence général ! Bientôt les plus audacieux viendront dire à leur professeur qu'ils n'ont pu étudier leur leçon, qu'ils n'ont pu achever leur devoir, vu qu'ils avaient dû faire un travail très urgent pour M. X... L'on ne va pas en promenade avec les autres, sous prétexte que l'on a été chargé d'une mission spéciale, et l'on en profite pour faire un peu d'école buissonnière, car la nature réclame des compensations. On s'habitue à ne plus respecter le règlement : mieux, on s'ingénie à

---

(1) Guilton : *Portrait de M. Pouget*, p. 84.

l'esquiver ; on se relâche dans la discipline et l'on glisse dans ce qu'on appelle le « régime de facilité ». Il se forme ainsi des groupes de privilégiés qui en prennent à leur aise avec leurs devoirs d'état. C'est une sorte d'abbaye de Thélème. Et c'est aussi une déformation morale qui se réalise graduellement.

M. Degland, de toute évidence, n'a jamais admis cela. Quand il sera professeur de sciences, il préparera lui-même à l'avance toutes les expériences (il était d'ailleurs très habile manipulateur) et ne permettra pas que, sous prétexte d'un service à rendre, certains élèves aient l'occasion de rôder en marge de la communauté ; ce qui peut être une occasion de faute et l'occasion fait le larron.

5° *Au dortoir.* — Ne rien laisser passer, rappeler sans cesse l'idée du devoir, même lorsque le devoir coûte et demande des sacrifices, c'est ce que M. Degland, toujours, s'est proposé. Et cela partout : à l'étude, en classe, au dortoir, en récréation. La discipline aguerrit la volonté, forme le caractère, trempe les énergies. Quand il surveillait dans les dortoirs, il fallait que chacun vidât son lit avec rapidité. Si quelques-uns semblaient hésiter ou lambiner pour quitter leurs draps chauds, M. Degland s'approchait d'eux, et d'un petit geste ébauché, faisait un signe : il n'y avait qu'à s'exécuter. Si quelqu'un croyant que la ruse réussirait, s'évertuait, par cagnardise, à mettre ses chaussettes tout en profitant quelques minutes de plus de la chaleur des couvertures, M. Degland se trouvait bientôt auprès de lui et, sans bruit, d'un petit signe énergique, accompagné de l'imperceptible martèlement de la langue contre les dents (thé, thé, thé), invitait le paresseux à sauter à terre : ce qu'il faisait prestement. Si d'autres, surtout pendant l'hiver, comme des chats qui craignent l'eau froide, hésitaient à se mettre sous les robinets, M. Degland — comme par hasard — se trouvait à côté d'eux, et d'un léger signe de tête exigeait que l'on s'exécutât. Et, avec résignation l'on obéissait. Et cela toujours sans esclandre, sans tapage, sans permettre non plus aucun mot d'explication.

6° *Avec douceur et fermeté.* — En effet, lorsque M. Degland reprenait un élève, comme dans la consigne militaire, il n'admettait aucune réflexion. Il était très bienveillant, mais si l'on voulait répliquer ou si l'on affectait de ne pas tenir compte de l'observation, alors M. Degland prenait son air sévère et d'un geste de la main qui sortait de la manche, il coupait court... S'il était indulgent pour la légèreté enfantine, il n'aimait pas les « Alcibiades », c'est-à-dire ceux qui paraissent trop satisfaits de leur petite personne, veulent attirer l'attention sur eux et ont tendance au mauvais esprit, si l'on ne flatte pas leur vanité. M. Degland, d'ordinaire doux et paternel, devenait envers ceux-là, dur comme une barre de fer. Il a toujours respecté les élèves, mais quand il notait des airs prétentieux ou qui suintaient la fatuité, il ne manquait pas, à l'occasion, de souligner le défaut d'une réflexion acérée et mordante.

Certes, il n'y avait en lui rien de guindé, de compassé ou de hautain. Au contraire quand on l'interrogeait, soit en récréation, soit en promenade, il répondait toujours avec affabilité et avec la plus grande simplicité. Mais son attitude changeait du tout au tout quand il flairait la moindre arrogance et, encore



d'avantage lorsqu'un élève pris en faute semblait biaiser et hâsardait quelque échappatoire tortueuse. Il était pris, si l'on ose dire, la main dans le sac ; il n'y avait donc pas à tergiverser et M. Degland voulait former à la discipline et à l'humilité ces esprits encore indociles. Il avait bien, de temps à autre (et même assez souvent) quelque réflexion ironique sur les travers de l'humanité en général, et sur ceux de l'intéressé en particulier, mais il ne s'est jamais attardé à piétiner un enfant pour le faire souffrir. Il faut noter cependant que vis-à-vis des « Alcibiades », il avait des expressions plus acidulées. Il les décochait un peu à la manière du torero qui plante ses banderilles sur l'encolure du taureau en course, et laisse courir la bête sans plus insister.

Il connaissait tous les élèves à fond avec leurs tendances, bonnes et mauvaises, qu'il voyait s'épanouir bruyamment en récréation. Il savait donc le point faible d'un chacun et piquait prestement à l'endroit sensible.

Il combattait les amitiés particulières comme le recommande le règlement, et, souvent sans rien dire, les mains comme d'habitude dans ses manches, pendant qu'il parcourait la cour de récréation, avisant un groupe qui, au lieu de jouer, pérorait, il allait vers ce groupe, pénétrait comme un coin pour séparer deux élèves qu'il savait en période d'amitié trop tendre et continuait son chemin. Les adolescents comprenaient, d'ordinaire et s'égaillaient. S'ils récidivaient, M. Degland devenait plus précis et, lorsque l'occasion se présentait, il dardait sa banderille. Ainsi, comme le relate un ancien qui fut élève entre 1916 et 1919, à un élève qui n'avait pas su sa leçon, M. Degland, d'un ton sec et ironique, disait : « Vous pourrez dire à un tel que vous n'avez pas su votre leçon ». Cette fois l'élève avait compris et ses camarades également.

M. Degland ne cherchait pas à prendre les élèves en faute et ne provoquait jamais de délations entre camarades, mais il faisait tout *pour prévenir les fautes*. Il ne faisait ainsi qu'observer le Directoire des petits séminaires qui dit : « *Un Maître doit prévenir les fautes des élèves... On ne saurait les prévenir et empêcher, toutes, assurément ; mais le Maître dont la conduite est toujours grave, digne et bien réglée, impose par lui-même une sorte de respect qui tient en échec les plus turbulents.* » (Directoire, p. 92). Le même ancien de 1919 écrit : « *La dignité de sa vie en imposait, et lorsque M. Degland surveillait une composition le jeudi matin on pouvait être assuré que personne ne levait le nez ou parlait à l'étude.* »

L'on a déjà dit que M. Degland ne criait jamais, qu'il gardait son calme et ne brandissait pas des menaces. En quoi encore il se conformait au Directoire (p. 92) : « *Un Maître ne doit pas menacer souvent. C'est le défaut ordinaire des jeunes maîtres d'avoir presque sans cesse la menace à la bouche. Cela sent tout à la fois la vivacité et l'inexpérience, et les élèves ne tardent pas à le reconnaître et à en rire. Il faut donc menacer peu, éviter surtout les menaces générales, vagues, exagérées, qui, par là même, n'ont point de signification et ne peuvent être exécutées.* »

Sur ce point, l'on nous signale ce trait qui date d'octobre (entre 1916 et 1919) : « *A la fin de récréation de midi un élève de sixième parlait et s'amusait sur les rangs : M. Degland lui*

dit : « Si vous continuez je vais vous donner cinq minutes de « piquet. » Le gosse, interdit, serait rentré sous terre s'il avait pu. Le même jour, à cinq heures du soir, le même gosse se dissipait de nouveau (son bon propos comme celui de saint Pierre et de nous tous, avait duré peu). (Un jeune professeur qui était de surveillance (il est mort depuis), s'approcha et dit : — « Si vous continuez, je vais vous donner une heure de piquet. » C'était, par hasard, la même phrase que celle de M. Degland, mais avec un ton plus élevé. L'élève regarda le jeune professeur et éclata de rire. Ça ne lui en imposait pas. »

Un maître ne doit pas menacer souvent, et l'on vient de voir que certaines menaces produisaient un effet opposé à ce que l'on attendait. Il convient donc d'avoir le coup d'œil juste.

Mais le Directoire ajoute : « Toute menace qui n'arrête point le coupable doit être suivie de la peine indiquée... Si la menace a été formulée et que l'élève n'en tienne pas compte, il faut appliquer la peine. Cela suppose également que si l'on a promis une récompense, il faut l'accorder. »

7° M. Degland visait à être juste. — M. Degland, a-t-on dit, menaçait peu et punissait peu, mais quand il avait promis, l'on pouvait être certain que la sanction s'exécutait.

Quand il s'agissait d'enfantillage et de légèreté, M. Degland soulignait la faute, car il ne voulait pas que la conscience pût s'endurcir, mais n'allait pas, à l'ordinaire, jusqu'à baisser la note. Mais, si l'incartade était plus sérieuse et s'accompagnait de quelque réponse désinvolte, alors la justice s'exerçait. Ce fut le cas d'un élève surpris par M. Degland hors du dortoir, quand tout le monde était couché. « Que faites-vous ici, vous êtes malade ? — Je vais contempler les étoiles. » Une sanction châtiât l'impertinence de cet astronome en herbe.

Si quelque manquement prévu par le Directoire comme méritant une sanction sévère survenait, M. Degland demandait la sanction. Il avait le respect du Directoire : c'est de l'expérience condensée, et il répétait, le cas échéant, sa formule : « Il faut passer par où le gros des sages a passé. » Si l'autorité estimait qu'il n'y avait pas lieu d'appliquer le Directoire, elle le faisait sous sa pleine responsabilité et le cas était résolu ; M. Degland ne disait plus rien, il avait obéi à sa conscience.

Si M. Degland avait de l'autorité, c'est avant tout, parce que les élèves reconnaissaient sa vertu un peu austère et qu'ils disaient de lui et se le répétaient entre eux : « Il traite tout le monde de la même façon, il est juste et ne montre ni préférence, ni faiblesse pour personne. » De plus, les élèves savaient également qu'il n'y avait pas à ruser avec lui : aucune manœuvre diplomatique ne pouvait le fléchir, et quand il s'agissait du règlement et de la bonne tenue de la maison, il se montrait, avec calme, toujours ferme comme un roc.

L'élève, en effet, facilement se fait diplomate et câlin. Avec tel professeur, il espère pouvoir s'introduire dans la place et en prendre à son aise. Il s'insinue lentement et graduellement et s'il gagne un peu de terrain le premier jour, il espère bien pénétrer plus profondément les jours suivants. Il veut voir jusqu'où il peut aller, et plus on lui laisse la bride sur le cou — que ce soit par nonchalance, caprice ou soif de popularité — et plus l'élève s'évade de la règle commune et se range parmi les privilégiés. Des privilégiés, il y en a eu de tout temps et la

tendance à en grossir le nombre durera autant qu'il y aura des hommes. Un peu de savoir faire, beaucoup d'audace ou même d'astuce, et l'on se pousse. En chaque gosse — comme chez les grandes personnes — sommeille un petit Machiavel, qui, facilement s'installera dans les bonnes grâces du maître et dès lors, en petit despote et en enfant gâté, voudra dominer les autres, ce qui crée des jalousies, parfois des rixes et presque, toujours du mauvais esprit (le bouquet de jalousie fleurira toute la vie.)

M. Degland n'a jamais permis l'épanouissement de ces charmants défauts. Prudemment et sans éclat de voix, sans jamais perdre de son calme et de sa dignité, avec bonté toujours, mais avec force, il se montrait constant avec lui-même, et, dès les premières escarmouches, d'un signe de tête, il maintenait l'élève à sa place et à son devoir.

8° Avec les petits. — C'est surtout avec les plus petits (élèves de sixième, de cinquième et même de quatrième), que se montrait son zèle préventif et sa patience. Il les punissait très peu, mais sa mimique silencieuse multipliait les avertissements, car *tout écart était souligné*. D'ailleurs, si l'on permet aux gosses de se laisser aller à leurs caprices et de donner libre cours à leurs rancunes, à leurs fureurs, à leurs jalousies, à leur besoin de détruire ; si on ne les empêche pas de se distribuer à tout propos taloches et horions, ils grandissent — ces délicieux petits démons — avec des goûts d'apaches et les mœurs de la jungle. Dans la famille, la maman vigilante sans cesse rappelle les bons principes, signale les écarts, corrige les excès. Le père intervient de temps en temps et prend sa grosse voix pour rappeler à l'ordre les petits tapageurs. L'enfant interloqué obtempère, bon gré mal gré, car il sait par expérience que si, dans les temps anciens, la piétaille et la ribaudoille étaient faillables et corvéables à merci, les gosses également, même en nos temps démocratiques, sont toujours susceptibles d'encaisser quelque correction.

M. Degland, dans sa vigilance affectueuse et toujours en éveil, remplaçait la maman absente. Avec les tout petits surtout, sans cesse en litige ou en lutte pour des motifs très futiles et courant se plaindre au surveillant de quelque coup de pied reçu ou de quelque croc-en-jambe adroitement déclenché. M. Degland calmait d'un geste ou d'un mot le petit plaignant, lançait au coupable un signe de tête réprobateur et, pour le reste, laissait couler l'eau sous les ponts, car toutes ces gamineries et querelles de marmaille ne vont pas bien loin. Mais il tenait à ce que justice se fît, et, tel saint Louis sous le chêne de Vincennes, voulait inculquer dans ces jeunes âmes le sens de l'équité. Plus tard, les marmots se diront : « Quelle patience était celle de M. Degland ? » Salomon serait-il venu à bout de toutes ces complexes rivalités ? M. Degland était au moins aussi équitable que Salomon et surtout moins froidement impitoyable. Il advient, du reste, que certains professeurs et surveillants négligent d'intervenir dans ces conflits lilliputiens. Ils laissent s'accomplir la justice immanente, estimant que quelques vigoureux coup de pied échangés par-dessous la table sont une sanction équitable, car, en pareille occurrence, presque toujours chacun donne et reçoit avec générosité et n'a que ce qu'il mérite. C'est peut-être là un jugement trop commode, et surtout paresseux. M. Degland tenait à inculquer des principes.

9° *Avec les grands.* — M. Degland intervenait beaucoup moins auprès des grands. Il va de soi que des adolescents de quinze à dix-huit et dix-neuf ans ne vont pas harceler sans cesse le surveillant : « Monsieur, un tel me fait des choses. Monsieur, un tel m'a pris un crayon, etc... » Comme d'ailleurs M. Degland était l'homme le moins tâtillon du monde, il ne demandait qu'à laisser les gens bien tranquilles pourvu qu'ils fussent à leur devoir. Que ce fût dans les mouvements généraux, en récréation, au dortoir ou ailleurs, M. Degland avait l'œil ouvert pour prévenir les écarts, mais se montrait le plus discret possible. Ceux qui l'ont connu de très près savent combien peu il cherchait à s'imposer. Il n'avait rien du tâtillon grincheux : il s'efforçait uniquement d'écarter les obstacles pour que les âmes fussent en état de travailler pour Dieu. De même dans toutes les surveillances, il s'efforçait d'obtenir la discipline pour que la maison marchât bien. Il était désintéressé, disparaissait sitôt que son rôle était fini et ne cherchait jamais à faire parler de lui.

10° *En récréation.* — Cependant, en récréation, il insistait pour que l'on jouât ; il veillait soigneusement à ce qu'il n'y eût pas de groupes à parlotes ; que l'on ne mit pas les mains aux poches. Ses yeux voyaient loin, et, d'un bout à l'autre de la cour il se rendait compte de tous les détails et ne perdait pas de vue les différents groupes, surtout si parfois il croyait avoir motif de défiance.

L'on a dit déjà comment, d'un geste silencieux, il dispersait certains compagnons qui se trouvaient trop souvent ensemble, et encourageait tout le monde à prendre part au jeu général...

Le Directoire précise, p. 87 : « *En récréation, le surveillant doit parcourir tous les rangs, tous les cercles, tous les jeux pour maintenir partout l'ordre et l'animation.* » C'est ce que faisait M. Degland sans jamais paraître fatigué : « *Pas de mains aux poches, pas de jeux de mains, pas de prétendus philosophes péripatéticiens.* » Mais il souriait de bonheur lorsque les jeunes gens, en tumulte et ventre à terre, se livraient à quelque passionnante partie. Il allait et venait au milieu du champ de course sans redouter les collisions. Il comptait sur la souplesse des coureurs et savait mesurer lui-même d'un coup d'œil de mathématicien, pour se garer à temps, la trajectoire probable de ces robots lancés à toute vitesse. Il prônait et encourageait le jeu sain et viril, celui qui fait les muscles et fortifie les poumons. Il y a des professeurs qui jouent avec les élèves. Cela met de l'entrain ; les élèves en sont contents et flattés et cela entretient relations cordiales et bon esprit. C'est un grand avantage. Mais il arrive aussi que le professeur, tout à son jeu, néglige de surveiller ses ouailles dans tous les recoins de la cour : c'est un gros inconvénient. M. Degland, lui, n'a jamais joué. On pourrait même dire qu'on ne l'a jamais vu courir (*Nihil nisi grave*, etc.) Il ne semblait d'ailleurs pas sportif, encore qu'il fut aisé dans sa démarche, dégagé dans ses mouvements d'homme maigre. Tout au plus, pendant l'hiver, après le petit déjeuner, quand les élèves, le nez rougi, les mains frileusement enfouies dans leurs manches, hésitaient à se mettre en branle, M. Degland se hasardait-il à crier (et encore à mi-voix) : « *Aux barres ! Aux couleurs ! A la balle au chasseur !* » Et il se mettait à esquisser un petit trot pour amorcer un déclenchement dans la bande encore indolente. Oh ! cela n'avait rien d'un

prince Murat ou d'un général Lessalle s'élançant dans un furieux galop à la tête de leurs escadrons ! C'était un timide essai — assez gauche — une façon de dire : « *Continuez, faites mieux que moi.* »

Les élèves souriaient et s'ils n'avaient pas eu de la vénération pour M. Degland, ils l'eussent, résolument et à tout jamais, radié de la liste des entraîneurs. Les jeux s'organisaient pourtant, et M. Degland, qui, selon toute apparence, n'a jamais recherché de succès personnel, s'estimait satisfait, et continuait à circuler dans la cour (celle des petits comme celle des grands) pour que tout se passât selon les règles de la bienséance.

Mais il était toujours prêt à intervenir, même chez les grands, lorsque ces jouvenceaux fougueux oubliaient certains principes fondamentaux. On n'en citera qu'un trait, assez typique d'ailleurs, où l'on retrouvera la manière à la fois discrète et ferme du préfet de discipline. Cela remonte approximativement à l'année 1897 ou 1898. En ces temps lointains, les deux ailes du bâtiment qui prolongent actuellement le réfectoire et la salle d'étude n'étaient pas encore construites et les cours de récréation s'étendaient entre les hangars (transformés depuis en salles de classes, sous le supérieurat de M. Pierre, et le terrain situé à une de ses extrémités, entre le portail d'entrée, où s'épanouissaient deux imposants marronniers, et la statue de saint Joseph. Un fronton de pelote basque séparait la division des grands de celle des petits. La cour des grands était ombragée par deux vigoureux chênes à la puissante frondaison, là où s'étaient aujourd'hui des parterres divisés en corbeilles. La pompe et la statue de saint Joseph ont été légèrement déplacées depuis. La pompe, toujours la même, aspire par un tube oblique l'eau du même puits, et saint Joseph, puissant et massif sur son grand socle de pierre, reste toujours le gardien de l'établissement. Les turbulents jouvenceaux d'alors aimaient beaucoup un jeu que l'on appelait « *jeu de mouche* ». On l'appelle actuellement, paraît-il, « *jeu de l'épervier* », ce qui est plus représentatif. Nous l'appellerons donc jeu de l'épervier pour n'avoir pas l'air trop arriéré. On peut imaginer toute la cour des élèves divisés en deux camps : celui de l'épervier et l'autre. Au début, l'épervier est seul et doit à la course, vaincre, l'un après l'autre, ses concurrents qui viennent graduellement s'adjoindre à lui. Le parti de l'épervier se tient par la main et forme ainsi une chaîne qui, tel un serpent gigantesque et sans cesse augmenté des nouvelles recrues, s'efforce d'enserrer dans ses anneaux de nouvelles victimes. Tous les partisans de l'épervier, mains unies et jarrets tendus, conviennent de concentrer leurs efforts sur une victime et, dans une course furibonde, tentent de l'envelopper entre les deux ailes de la chaîne vivante qui se referme en étau. (C'est la manœuvre classique de l'encercllement dont nous parlent, tous les jours, les communiqués de guerre, en cet an de grâce 1945.)

Imaginons donc cette cour du Berceau, dans un soir d'été, vers 1898. L'ardeur au jeu de l'épervier bat son plein. M. Degland, les mains dans ses manches, circule en tous sens. La cour des grands n'est qu'une arène chargée de clameurs, où, couverts de sueur et de poussière, tourbillonnent dans des galopades effrénées des adolescents ivres d'ardeur. La chaîne immense, en longs anneaux flexibles, étend ses tentacules pour

étroindre un des derniers adversaires. Celui-ci, pour éviter les serres de l'épervier, fuit à toutes jambes. Mais la chaîne se déploie en mouvements rapides et c'est une poursuite haletante, échevelée, avec la menace d'encerclement par les côtés. L'adolescent, traqué, comme un cerf aux abois, s'aperçoit qu'il va être acculé dans l'angle de la cour, près de la pompe. Saint Joseph est là, sur son massif piédestal, qui veille paternellement sur les ébats de cette jeunesse ardente. Que fait le jeune homme poursuivi ? En deux bonds, il atteint le monument, escalade avec l'agilité d'un chat socle et statue et se trouve presque instantanément juché sur les épaules du saint, d'où, à plus de deux mètres du sol, il nargue ceux qui l'entourent maintenant et ne peuvent l'atteindre, car pour grimper, ils devraient libérer leurs mains et rompre la chaîne, et ils auraient du même coup perdu la partie. C'aurait pu être, sans doute, pour ces jeunes humanistes férus de leurs auteurs grecs et latins, une réédition des anciens qui, dans le péril, allaient chercher asile dans les temples des dieux et embrassaient l'autel ou la statue des divinités, ce qui les rendaient inviolables. Mais, dans le cas présent, il s'agissait bien de cela ! les uns n'y voyaient qu'une triche notoire et les autres une échappatoire scabreuse. Les belligérants allaient-ils, comme les héros d'Homère, se lancer à la face quelque vigoureuse apostrophe ?... Il y eut un remous. Mais déjà M. Degland était là. Son regard était sévère et l'on voyait, sur ses traits, qu'il n'admettait pas, — mais pas du tout — cette désinvolture vis-à-vis des saints. Il ne dit pas un mot, mais d'un geste sec (il dut extraire ce jour-là de sa manche, la main entière et pas seulement l'index), il signifia à l'élève de descendre : ce qui se fit immédiatement. Un rappel aux principes s'imposait. M. Degland ne dit rien, les esprits étaient trop surexcités pour voir les choses avec clarté. Il n'y avait qu'à faire disperser les joueurs. A la fin de la semaine, aux notes, M. Serpette, d'une voix grave et, en quelques mots bien précis signala l'incartade. La leçon, sans aucun tapage, fut comprise.

11° *Solidarité des maîtres entre eux.* — Le Directoire dit, page 58 : « *Tous les maîtres doivent se considérer comme solidairement responsables du bien ou du mal que font les élèves. Rien de plus nuisible que cette maxime : cela ne me regarde pas.* »

M. Degland ne s'est jamais désintéressé de l'œuvre commune. Il était homme de communauté au plus haut point et même lorsqu'il ne sera plus préfet de discipline, il veillera au bon esprit de la maison et à l'ordre extérieur. Même après sa nomination comme aumônier des orphelins et orphelines, alors qu'il n'aura plus de classes à l'école apostolique, il aura souci de la bonne tenue des élèves.

Au réfectoire, par exemple, s'il voit un élève se dissiper, il lui fera signe. Si l'élève obtempère, tout est fini : M. Degland ne punit pas. Si l'élève continue à s'amuser sans tenir compte de l'avertissement donné, M. Degland, ostensiblement tire de sa poche son carnet et prend note : l'élève peut être certain qu'il sera signalé au conseil. Ici, ce qui sera puni, c'est moins la faute de légèreté que l'obstination ou le parti pris orgueilleux de ne pas tenir compte d'une observation. Et l'on a dit que M. Degland ne nourrissait aucune dilection pour les suffisants qui voulaient narguer l'autorité. En cela d'ailleurs, M. Degland

était dans l'esprit du Directoire qui dit : *« Peu de menaces, mais si une menace raisonnable n'arrête pas le coupable, il faut la faire suivre de la peine indiquée. »*

M. Degland a toujours interprété avec largeur d'esprit et même avec bienveillance les fautes usuelles. Les enfants sont des enfants et on ne peut pas leur demander le sérieux d'hommes mûrs. De plus, le besoin physique de remuer est chez eux aussi impérieux que celui de manger ou de boire. Aussi, en récréation, est-il nécessaire de faire détendre, autant que possible, tous ces muscles. C'est une condition de la santé et de l'équilibre intellectuel et moral. Mais ce n'est plus de la légèreté que de vouloir faire fi du professeur qui fait une remarque, c'est de l'orgueil — et M. Degland était franchement hostile à l'orgueil.

Il est arrivé plusieurs fois également que M. Degland ait surpris en faute un élève dans un exercice qu'un autre de ces Messieurs présidait. Un ancien de 1915 raconte le cas typique d'un grand diable d'adolescent qui, pendant la lecture spirituelle, au fond de la salle, n'écoutait que d'une oreille distraite, parce que, à moitié couché sur son banc, il se livrait avec méthode aux mouvements rythmés de la natation, sans se douter le moins du monde que M. Degland était derrière lui, le regardant faire. Quand l'apprenti nageur, en inclinant la tête pour esquisser une ample brassée, vit, près de lui, M. le professeur de sciences, il rectifia immédiatement la position et, tout confus, se tint coi. Il s'attendait à une verte réprimande ou tout au moins à une mauvaise note. Or, rien ne vint. Pourquoi ? Sans doute, parce que le délinquant s'était aussitôt amendé, et aussi parce que M. Degland ne voulait pas avoir l'air de marcher sur les brisées de celui qui présidait la lecture spirituelle, ni mettre en relief sa malencontreuse myopie.

Cette solidarité que doivent avoir les maîtres entre eux, et que recommande le Directoire, M. Degland la pratiquait encore avec plus de soin lorsque son attitude ou ses paroles auraient pu provoquer chez les élèves un mouvement de réaction contre certains professeurs, et par là, nuire à la bonne marche de la maison. Une occasion assez inattendue et bien délicate se présenta, alors qu'il n'était encore au Berceau que depuis quelques mois. Voici, dans ses grandes lignes, le fait : un beau jour, les élèves de sixième sortirent de classe grandement émotionnés. Il y avait eu massacre général dans leurs rangs (si l'on peut dire) et beaucoup de ces petits bonshommes portaient au visage, balafres, bosses, éraflures. Il y avait également des mains tuméfiées et ensanglantées ; les mains qui avaient paré les coups et servi de bouclier. Entre gosses, la compassion ne se manifeste que par intermittences assez espacées. Malgré tout il y avait dans la division entière des petits de l'effervescence — effervescence qui cherchait instinctivement un exutoire pour se transformer en indignation courroucée et peut-être même en rébellion.

Tous, en récréation, faisaient des commentaires assez fantaisistes et de nuances très différentes, sur cette magistrale râlée. M. Degland, de toute évidence, ne voulait pas, devant les élèves, donner tort au maître qui avait manié la badine avec trop de vigueur, et d'autre part, on voyait sur ses traits la compassion qu'il ressentait pour ces pauvres bambins. D'un ton pa-

ternel qui veut à la fois apaiser et plaisanter, il dit : « *Quel vent avez-vous donc semé pour récolter pareille tempête ? Et puis, que faites-vous de la loi Grammont ?* » La loi Grammont ? Les gosses furent assez surpris d'apprendre que M. Grammont avait fait voter — autrefois — une loi protectrice des animaux. Ils prirent le parti de rire de leur mésaventure et oublièrent très vite — avec la légèreté de leur âge — cette échauffourée.

12° *Au petit déjeuner.* — Il serait inutile et banal de dire que M. Degland avait bon cœur, puisque sa vie entière n'a été qu'une longue suite d'actes de dévouement à l'œuvre commune. Il cachait sous des dehors un peu froids et réservés, un fond d'exquise sensibilité et ceux qui n'avaient d'abord vu en lui qu'un surveillant un peu sévère, découvraient peu à peu en lui des trésors de délicatesse. C'est surtout au petit déjeuner du matin que s'affichait un M. Degland inconnu, ou plutôt le vrai M. Degland, celui qui ne vivait et ne travaillait que pour l'œuvre à lui confiée par Dieu.

Il était de tradition que l'on servit, au petit déjeuner, une bouillie de maïs. Depuis quand la coutume avait-elle été établie ? On ne le savait pas. Les plus anciens n'avaient jamais vu autre chose, et personne n'avait l'idée qu'il pût y avoir autre chose, sauf cependant certains jours de grande fête où le réfectoire tout entier répandait un encourageant parfum de chocolat qui montait des bassines fumantes. Mais cela, c'était uniquement pour les grands jours, par exemple la fête du supérieur, la fête de la sœur supérieure et même quelques solennités religieuses ou profanes. Pour le reste de l'année, c'était invariablement la bouillie, la bouillie blanche qui évoquait le goût du lait mélangé de farine de maïs. La quantité de lait variait probablement selon les vicissitudes du ravitaillement et la générosité des vaches laitières, mais le lait était chose accessoire. Ce qui comptait avant tout, c'était la nourrissante farine de maïs.

La bouillie ! Tous les anciens, qui avaient de l'entraînement, raffolaient de la bouillie. Quant aux nouveaux venus, ils regardaient pendant deux ou trois jours leur assiette creuse d'un air quelque peu dépréciatif et n'y touchaient que « *dente superbo* », comme gens habitués à des menus plus distingués.

Puis, l'exemple de leurs voisins aidant et l'appétit faisant valoir ses droits, ils se mettaient, eux aussi, à manger résolument de la bouillie par grandes assiettées où ils entassaient d'énormes blocs de pain. C'était l'usage de la maison. Ils faisaient comme les autres et, au bout d'une semaine, leurs rêves, la nuit, quand ils rêvaient, se concentraient sans doute sur de grandes chaudières pleines à déborder d'une bouillie très blanche et très appétissante que l'on ne trouvait qu'au Berceau.

Après la guerre 1914-1918, les nouvelles générations d'élèves ont fait, paraît-il, des grimaces devant la bouillie, mais cela ne dura que le temps de l'entre-deux guerres, qui fut une période de « *vie facile* » où la jeunesse regardait avec dédain tout ce que l'on considérait comme frugalité spartiate. La longue et terrible guerre 1939-1945, avec ses restrictions et ses difficultés de ravitaillement, a rendu à la bouillie tout son glorieux prestige. (Elle est redevenue une sorte de plat national, cette bienheureuse bouillie, comme aux temps bénis de M. Serpette, où l'on voyait l'ardente jeunesse, aux dents longues et



aux appétits robustes, mitonner quantité de pain dans le blanc brouet, puis manger à grandes cuillerées la substantielle pâtée qui leur remettait le cœur en place.) M. Degland, toujours silencieux, et exigeant, cela se devine, le silence, allait et venait dans le réfectoire, s'enquérant des bassines qui n'avaient pas été nettoyées à fond, les apportant à ceux dont l'appétit réclamait encore. C'était une conversation des yeux. M. Degland, qui connaissait tout son monde jusque dans ses plus petits défauts, condescendant et affectueux, poussait, si l'on peut dire, à la consommation. Evidemment, là comme partout ailleurs, tout se passait avec ordre et en silence : M. Degland servait ; les jeunes loups dévoraient et le plus heureux était sans doute l'afable distributeur dont les yeux souriaient dans une mine toujours un peu austère.

Combien de générations d'élèves, l'estomac bien calé, ont travaillé dans l'allégresse et vécu des jours heureux au Berceau ? Le souvenir de la bouillie excitait encore la veine poétique d'un ancien, François Jacob, qui, sous des consonances orientales, abritait un cœur de Breton bretonnant. Barde enthousiaste et rimeur fécond, il trouvait des accents lyriques quand il célébrait, plus de vingt ans plus tard, les vertus secrètes de la bouillie. Qu'il faut donc peu de choses pour nager dans l'euphorie entre douze et dix-huit ans ! (*O fortunatos nimium si...*).

13° *En promenade.* — M. Degland pendant bien des années a accompagné les élèves en promenade. Quand il était de semaine, au premier son de cloche, il se trouvait à son poste, toujours ponctuel et l'on parlait. On peut le deviner, M. Degland voulait de l'ordre, mais il laissait très vite marcher en débandade. Il avait l'œil à tout, faisait en sorte qu'il n'y eût pas exagérément ni avant, ni arrière-garde, et, d'ordinaire, c'est lui qui fermait la marche. Volontiers il causait mais pas trop longtemps, avec le même groupe. Il avait, on l'a dit, une vue excellente et, tandis qu'il marchait, on le voyait assez souvent ouvrir brusquement son parapluie où il happait, comme dans un filet, quelque insecte pris au vol. Il examinait alors sa capture. Si cela en valait la peine, il tirait de sa poche un flacon où il enfermait la bestiole, et continuait son chemin. D'autres fois, c'étaient les élèves qui, tels des chiens, couraient à droite et à gauche, revenaient sur leurs pas, scrutaient les troncs pourris d'arbres, allaient même jusqu'à fouiller, sous le grand soleil de Dieu, les bouses de vache qui séchaient et où grouillaient scarabées aux rutilantes cuirasses ou bousiers aux justaucorps bruns. La cueillette était présentée à M. Degland, qui remerciait avec une satisfaction tout affectueuse et, après conseil de revision, enfermait l'insecte à l'ombre dans son flacon, ou lui rendait, d'un geste généreux, la liberté. M. Degland depuis toujours, c'est-à-dire avant son arrivée au Berceau, collectionnait les coléoptères et les papillons. Pendant plus de quarante ans, cette collection s'enrichit. Alors qu'il était professeur de rhétorique, accidentellement on s'aperçut (parce que, à l'occasion d'insectes qu'on lui présentait, on lui demandait des explications) qu'il était très versé dans l'histoire naturelle. Quelque hasard fera découvrir qu'il était également physicien et chimiste, et ce n'est que lorsqu'il sera nommé professeur de sciences en 1905, après le départ de M. Buck pour la Chine, qu'il se révé-

lera un remarquable « scientifique ». Ses collections de coléoptères et de papillons sont un beau monument de patience, d'habileté technique, de connaissances précises et de conscience professionnelle. Il était même, a-t-on su accidentellement, correspondant au Museum de Bordeaux, auquel il a pu fournir une pièce qu'il ne possédait pas.

Après la mort de M. Degland, on trouvera, soigneusement épinglés sur cartons avec un art parfait, classés et catalogués, d'innombrables coléoptères et papillons. Les naturalistes nous disent qu'il y a près de cinq cent mille espèces d'insectes connus. Combien a pu en ramasser M. Degland pendant une cinquantaine d'années ? L'on n'a pas de chiffres précis, mais ce qui est certain, c'est que le Berceau est en état de monter un magnifique musée d'histoire naturelle. Il n'a qu'à *exposer* ce que M. Degland, toujours modeste, tenait *caché*.

M. Degland faisait cela sans bruit, sans jamais se vanter de rien, s'efforçant même avoir l'air de rien, tout en accomplissant au jour le jour, scrupuleusement, ses devoirs professionnels. C'était une de ses distractions. Il faisait cela très simplement, comme d'autres font des mots croisés ou collectionnent des timbres, sans oublier pour autant leurs devoirs d'état ; comme les soldats américains, autour de nous, mâchent de la gomme, tout en menant rondement la guerre en cette fin de mars 1945.

L'on s'est efforcé de décrire le zèle déployé par M. Degland pour former les enfants et faire régner la discipline. L'on n'a pas caché qu'il suivait les élèves de très près et se montrait exigeant. Or, personne, ni enfants, ni adultes, n'aime qu'on le surveille. Cela semble toujours odieux.

Comment donc concilier deux choses en apparence contradictoires : d'un côté, que M. Degland ne laissât rien passer et en même temps qu'il fût vénéré de ces mêmes élèves ? (Le mot « pion » a toujours un sens péjoratif, et il faut dire que le mot « pion » n'était pas usité au Berceau). On peut répondre : M. Degland en imposait par son exemple, par sa loyauté, sa droiture et son esprit de justice. Il n'a jamais laissé percer des préférences ou faiblesses vis-à-vis de quelques-uns, quitte à sévir contre les autres : tout le monde, devant le règlement, était traité de la même façon. De plus, M. Degland n'a jamais favorisé chez les élèves l'esprit de délation, encore moins l'espionnage. On le redoutait quelque peu, mais on l'estimait.

Il était d'ailleurs soucieux de la santé des élèves, et si quelqu'un souffrait, le préfet de discipline laissait voir combien il était compatissant. Que dans l'ardeur du jeu ou les hasards d'une promenade, quelqu'un se blessât, aussitôt M. Degland lui prodiguait ses soins affectueux avec l'attention délicate d'une bonne infirmière. On se rappelle l'avoir vu, en promenade, vis-à-vis d'un petit qui avait reçu un éclat dans l'œil, avec une dextérité et une légèreté de technicien, enlever de l'œil malade le corps étranger. L'élève n'avait pas senti la main de l'opérateur. Et cela fut réalisé avec une bonhomie affectueuse. Oh ! sans aucune affectation de sentiments alambiqués ni de mots doux-reux. Cela ne ressemblait en rien à la « précieuse » qui soigne le petit chienchien à sa mère, ni au grand camarade qui remet en selle « son poteau ». Non, M. Degland restait toujours M. Degland, et si le gosse, en ce moment fugitif, éprouvait la

sensation d'être réellement aimé, déjà M. Degland s'était éloigné et s'occupait d'un autre groupe ou de jeux à encourager.

...Des anciens se retrouvant dix, quinze, trente ans après avoir quitté la maison, après avoir, selon l'usage, parlé du passé, faisaient cette remarque à laquelle ils ne pensaient pas quand ils étaient élèves, et qui maintenant les frappait : c'est que jamais, pendant les quatre, cinq ou six années passées au Berceau, ils n'avaient entendu une mauvaise conversation, et qu'ils avaient eux-mêmes franchi le cap de la puberté et ses récifs dangereux sans avoir l'attention portée sur ce point. Le Berceau était un milieu où les enfants se conservaient purs.

C'était l'influence de M. Serpette qui rayonnait. C'était aussi la méthode prophylactique de M. Degland, préfet de discipline, et surveillant consciencieux, qui prévenait le mal.

Mars 1945 .

Jean-Baptiste LASSERRE.

(A suivre.)

---

## ALBI

### LE JUBILE SACERDOTAL DE M. LOUIS CASTAMAGNE

(1896-14 mai 1946)

Cinquante années de sacerdoce dans la petite Compagnie, au service des futurs prêtres, *ad cleri disciplinam*, ce n'est pas, malheureusement, un cas si fréquent. Aussi, malgré le désir du jubilaire qui souhaitait que cette date passât inaperçue, le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de M. Castamagne a-t-il été célébré au Grand séminaire d'Albi, le 14 mai 1946. Cependant, pour faire une concession à la modestie du héros de la fête, M. le Supérieur n'y invita que son frère, prêtre comme lui, et curé dans le Gard. Ce fut donc une réjouissance tout intime, et cette discrétion ne fit qu'ajouter à son charme.

Comme il se devait pour un cinquantenaire d'ordination sacerdotale, c'est une grand'messe chantée par le jubilaire qui fut le premier acte de cette festivité. Les séminaristes exécutèrent avec un remarquable souci des nuances et du rythme l'ordinaire n° IV (*Cum júbilo*, c'était tout indiqué !) et le propre de la messe du Patronage de saint Joseph, dont les deux *alleluias* sont si expressifs et si pieux. Le célébrant traduisit lui-même sa ferveur reconnaissante par les accents d'une voix bien timbrée et demeurée vibrante malgré les années. Mais par moments on put craindre qu'un sanglot arraché par l'émotion ne vint glisser dans les récitatifs une cadence imprévue.

Dans la matinée, les diacres offrirent au nom des séminaristes à leur cher et vénéré professeur un exemplaire du nouveau psautier et un fort beau volume d'art que lui-même, quelques jours plus tôt, questionné par eux avec une apparente simplicité dans une librairie de la ville, leur avait en toute candeur indiqué comme un cadeau à faire à un prêtre. Au repas de midi, M. l'économe nous traita, malgré la difficulté des temps, avec une largesse que le jubilaire eût volontiers qualifiée de *royale*, épithète, qui, on le sait, garde pour lui tout son sens. Il n'y manqua même pas un authentique café du Brésil qu'un heureux concours de circonstances avait permis de se procurer pour cette fête. Saint-Gilles-du-Gard, patrie de M. Castamagne, se trouve

dans un département limitrophe de la Provence ; et notre cher confrère a pour le pays des Saintes-Maries et de Mistral une ferveur enthousiaste et attendrie. Aussi les chants exécutés par les séminaristes pour encadrer les toasts au dessert nous transportèrent-ils au pays des cigales et des tambourins. Ce fut d'abord le Noël provençal, dont la musique est attribuée à Lulli : *Li Rei* (marche de Turenne), et, à la fin, une farandole provençale, chantée avec un brio et une précision remarquables. Entre ces deux morceaux de « *bravoure* » se fit entendre une note plus grave et plus en rapport avec l'objet de la fête. M. le chanoine Combès, docteur ès lettres, ancien supérieur de l'Ecole Sainte-Marie, qui est depuis quelques années l'hôte aimable et heureux du Grand séminaire, avait composé en strophes saphiques, une hymne qui fut chantée sur l'air de *Quis novus caelis*. Le poète y célèbre en termes choisis les principaux événements de la vie de son héros ; et, en des allusions que saisièrent sans peine ceux qui furent les familiers de M. Castamagne, il le taquine aimablement sur certaines prédilections et sur des « haines vigoureuses » auxquelles l'âge n'a rien enlevé. Mais M. le chanoine Combès, orateur-né, aussi bien qu'il est poète, ne pouvait se contenter de parler par la voix d'autrui. Bien qu'il se défendît de vouloir faire œuvre d'éloquence, il se leva, et dans un toast tour à tour ému et spirituel, il redit en un style plus familier ce qu'avait chanté son poème. Et aux félicitations adressées au jubilaire, il joignit un hommage que l'on sentait parti du cœur aux prêtres de la Mission qui le formèrent lui-même à la science et aux vertus sacerdotales, il y aura bientôt un demi-siècle.

M. le curé d'Aymargues prit à son tour la parole, malgré les objurgations et les menaces de son aîné, objurgations et menaces qui n'eurent d'autre résultat que de le faire s'éloigner à une distance respectueuse et prudente et de stimuler sa verve. Il nous conta très spirituellement quelques épisodes charmants de l'enfance de notre confrère et il évoqua avec émotion la mémoire de leurs vénérés parents dont la vie chrétienne fut bien récompensée par la vocation sacerdotale de deux enfants sur les trois que le Ciel leur donna. Enfin, M. Pardes, supérieur du Grand séminaire, renouvela au cher jubilaire les vœux que, la veille, il lui avait offerts avec ses confrères en saint Vincent. Puis, s'adressant aux séminaristes, il leur montra en M. Castamagne un bel exemple de fidélité dont leur vie s'inspirera utilement : fidélité à Dieu, fidélité à sa famille religieuse, fidélité à saint Thomas, fidélité à la grande et à la petite patrie.

On attendait, pour terminer, quelques mots du héros de la fête, quelques mots où il aurait, comme il sait le faire, laissé se traduire toute son âme. Il ne nous donna pas cette satisfaction. Comme les grandes douleurs, les grandes joies sont souvent muettes. Peut-être aussi lui aurait-il fallu, comme aux cigales de Provence, le stimulant du soleil, pour entonner son hymne d'action de grâces : *Lou souleu me fai canta*. Or, le soleil ne fut pas de la fête ; et une pluie torrentielle ne cessa presque pas de tomber ce jour-là, surtout pendant le dîner. On eût dit qu'il fallait ce petit sacrifice pour nous rappeler que les fêtes de la terre, même les mieux réussies, ne sont qu'un prélude à celles de l'éternité. Mais on pouvait voir dans ces ondées si bien-faisantes à la terre après une sécheresse trop prolongée, le symbole des grâces qui marqueront la suite de la carrière sacerdotale de M. Castamagne. Cette suite, nous la souhaitons très lon-

gue, pour la gloire de Dieu, le bon renom de la Compagnie et la joie de nos âmes. *Ad multos annos !*

Pierre DULAU.

NOCES D'OR SACERDOTALES DE M. LOUIS CASTAMAGNE

*Prêtre de la Mission*  
*Professeur de morale au Grand Séminaire d'Albi*

HYMNE JUBILAIRE

*Hanc diem læto celebrent canore,  
Aurea fretæ cithara, cohortes  
Cælicæ dulces modulos sonantes  
Voce foventi.  
Nosque germani comites laboris  
Lauream dextra patulam ferentes,  
Corde ferventi propere canamus  
Jubila lauta.  
Castus et Magnus lepido vigore  
Dena consecit memoranda lustra  
Fertilis vitæ Domino sacratæ  
Pectore toto.  
Hic pie Christi coalere Cruci  
Vix puer vernans statuit virilis  
Et fidem servans penitus removit  
Munerâ mundi.  
Mane per longos celebravit annos  
Hostiam præbens Domino placentem  
Victimæ Sanctæ socians amanter  
Intima cordis.  
Non fuit tantum placidus sacerdos,  
Sed, Patrem sectans Inopum, benignam  
Regulam cepit « Tenuis » Catervæ  
« Missio » dictæ.  
Hinc petens ludos celebris Minervæ  
Artibus sacris cupide vacavit  
Et Scholæ Divo studuit Magistro  
Usque medullam.  
Doctor electus, radiis coruscans  
Juris et Morum tenebras fugavit  
Et Patrum libros nitide retexit  
Ore venusto.  
Firus in Vero docuit perite  
Quidquid a Priscis traditum recepit  
Sed ratum sæclis, capiens novata  
Mente retracta.  
Inde percussit gladiis acutis,  
Fulciens Thomæ valido libello,  
« Liberos » falso temere vagantes  
Nomine veri.  
Stirpe diversos habuit scolares  
Attamen cuncti memores fatentur  
Optimis illum parilem magistris  
Sæpeque primum.  
Ex suis cernens aliquos alumnis  
Indui mitra roseamque caro  
Purpuram nuper tribui Sacrato  
Gaudia clamat.*

*Nunc, senex, quando revocat priora  
Gratix fluctus animæ profusi  
Concitant illum, lacrymas moventes  
Lumine plenas.  
Ah ! Deus, nostris precibus faveto  
Hunc tui Christi benedic ministrum  
Ac ei largus cumula superne  
Munera cæli.  
Amplius vitam peragat beatam ;  
Gestiens sancte viridi senecta.  
In dies Lucem proprius sequatur  
Fronte serena.*

G. COMBÈS.

---

## DAX

### NOTRE-DAME DU POUY SOUS L'OCCUPATION

(15 juillet 1940-22 août 1944) : 1.500 journées

*Pour être imprimée et mériter à ce titre de prendre place en nos Annales, cette relation de l'occupation allemande à Notre-Dame du Pouy, a dû — on le devine aisément — perdre d'avance de son piquant, être émondée et élaguée de menus faits, savoureux certes et croustillants, mais n'ayant qu'un intérêt local et gardant leur aspect de chronique.*

Néanmoins, à qui lira ces pages, dans leur ton détaché et leur austérité voulue, il reste suffisamment de valeur et de signification, pour que ces lignes apportent à nos confrères, et conservent à d'autres générations le souvenir et l'histoire de ces sombres journées, de ces longs mois, où, parmi la misère générale du pays et du monde entier, Notre-Dame du Pouy, avec ses enfants dispersés et pourchassés, a vécu en son secteur, priant, travaillant, espérant, tenant bon et ferme sous le regard et la protection de Notre-Dame de la Médaille, patronne et reine de la maison (F. C.).

Depuis la déclaration de guerre, en septembre 1939, la maison de Notre-Dame du Pouy abritait non seulement les étudiants en théologie, mais aussi le Séminaire interne et les étudiants en philosophie, au total, une population, non mobilisée pour l'instant, de cent trente personnes.

L'année scolaire 1939-1940 s'acheva au milieu de l'angoisse commune. Des flots de réfugiés arrivaient de Belgique, de Hollande, du Nord de la France, de la région parisienne. Parmi eux, des confrères, comme ceux du Grand séminaire d'Evreux, qui trouvèrent asile à Notre-Dame du Pouy, alors surpeuplé.

[1940]. — Bientôt, quelques jours après la signature de l'armistice du 24 juin 1940, les colonnes allemandes entraient à Dax. Sur l'avant de leurs véhicules blindés, se trouvaient ironiquement dessinés d'énormes doryphores : c'était un symbole.

Cependant, notre maison, un peu à l'écart des voies de communication, échappa d'abord à l'invasion. Les quinze premiers jours, pouvaient même créer et entretenir l'illusion que notre asile serait respecté.

Mais, le 14 juillet, à l'heure du repas de midi, deux officiers allemands se présentèrent. On eût beau protester, leur

faire visiter la maison de Pontchevron, dont on vantait les charmes... dès le lendemain, 15, ils réquisitionnaient tout le rez-de-chaussée de la maison de Dax, sauf la chapelle et la cuisine.

Ainsi commença une cohabitation, point toujours pacifique, qui devait durer *mille cinq cents jours exactement*. Heureusement personne ne pouvait prévoir une si longue épreuve.

Quel que dût être l'avenir, la consigne, souvent répétée par M. Pardes, supérieur, était : tenir, rester le plus longtemps possible, pour garder le plus possible la maison intacte.

Cependant, rester n'avait de sens qu'à la condition de continuer la vie de communauté et l'œuvre de la formation des jeunes. Malgré les gênes que l'on devine, et par une protection de la Vierge Puissante, l'une et l'autre purent continuer.

Pour les repas, il fallut sectionner et disperser les groupes dans les locaux les plus divers. Tandis que les séminaristes demeuraient au second étage, simplement dans leur salle du Séminaire, devenue ainsi tour à tour dortoir (quarante lits au lieu de vingt !), salle de conférence et salle à manger, les autres se réfugièrent au rez-de-chaussée dans le petit réfectoire et le petit salon de l'infirmerie.

Le 29 août, le Séminaire interne alla s'installer à Pontchevron, dont les Allemands n'avaient pas voulu, et là, il trouva, jusqu'en septembre 1944, sous la direction de M. Pumir, un calme plus favorable à la vie du noviciat. A partir de 1941, les étudiants en philosophie y demeureront également.

A Notre-Dame du Pouy, les relations entre hôtes légitimes et... les autres, étaient réduites au minimum. Le frère Alphonse se trouva être l'homme providentiel pour assurer les communications indispensables et défendre pied à pied le terrain resté à notre disposition. M. Rivals, le méritant économiste de ces dures années, joua également un rôle méritoire.

L'énumération des principales unités que nous avons vues chez nous aidera peut-être les anciens de la maison à garder le souvenir vivant de ces années.

Du 15 juillet 1940 au 7 avril 1941, notre maison fut surtout un énorme dépôt de matériel sanitaire, qu'une longue rame de wagons déchargea à même le ballast de la ligne de Lourdes, le 19 juillet, dans la traversée de la propriété, à six mètres de la vieille chapelle. Si ce matériel avait l'avantage d'être silencieux, les lourds camions qui circulaient sans cesse, les cris et les chants des soldats, plus encore ceux d'innombrables postes de T.S.F. scandaient les longues semaines de cette première année d'occupation. L'on s'habitua à tout. Jamais deux ménages plus dissemblables n'habitèrent, porte à porte, le même palier.

Lors des rencontres inévitables, que de traits qui mériteraient d'être racontés ! S'il y eut des instants comiques, il y en eut de tragiques, ou du moins de critiques.

Dès les premiers jours, la curiosité indiscreète d'un jeune frère faillit coûter cher à lui-même et à tous. Finalement, le résultat fut un escalier de plus, le grand escalier, qui nous fut condamné sous peine de mort ! D'énormes caisses entassées depuis le haut jusqu'en bas, furent un obstacle plus efficace que cette menace.

[1941]. — Quand cette première unité nous quitta pour l'Europe orientale, le 7 avril 1941, la maison connut un bon mois de répit qui nous fit l'effet d'un paradis. L'on se hâta de

recupérer subrepticement le grand réfectoire.

En mai, se succédèrent rapidement deux nouvelles unités, et, dans la confusion de ce va-et-vient, nous reprîmes la salle d'oraison, que nous devions reperdre quelques semaines après.

Fin mai, ce fut un bataillon de plus de deux cents jeunes, de l'*Arbeitsdienst* qui s'installa : il fallut céder pour eux tout le bâtiment est, face à la colline. Ces jeunes de seize à dix-neuf ans menaient la vie la plus rude. Les chefs étaient des « purs ». Chaque matin, avant le lever de la communauté, ils partaient, armés de pelles et de pioches, pour exécuter des travaux de terrassements du côté de Buglose. Quand ils revenaient vers six heures du soir, ils tombaient de sommeil et nous laissaient assez tranquilles jusqu'au chant du coq. Malheureusement, avec cette équipe, et attiré par elle, avait fait irruption, un élément féminin peu recommandable ; il fallut désormais s'habituer même à cela.

Le 25 juin, une formation de D.C.A. nous fut octroyée, mais elle ne resta que jusqu'au 19 juillet. Avec quelle gratitude nous reçûmes de notre bienheureux Père, en ce jour de sa fête, cette grâce de quelques nouvelles semaines de tranquillité : ce devaient être nos dernières vraies « vacances ».

En octobre 1941, ce fut le tour d'une compagnie de Bavarois. Ils se montrèrent dès l'abord assez sympathiques et furent les premiers à fréquenter quelque peu notre chapelle, à se confesser, à communier.

Cependant, c'est durant leur présence que notre maison connut le plus grave danger.

L'imprudence de quelques étudiants fut à l'origine de l'histoire. Ne risquèrent-ils pas des incursions dans le domaine des « locataires », et même des compensations occultes aux dépens de leur butin de guerre ? La farce avait peut-être du piquant, mais elle ne pouvait que mal finir. Alerte, rassemblement, perquisitions... heures inoubliables pour certains, éloignement de quelques étudiants compromis... c'est miracle que cette mauvaise affaire n'ait pas eu d'autres conséquences : des arrestations, ou pour le moins l'expulsion de toute la communauté.

Durant l'hiver 1941-1942, le plus sombre à bien des égards, notre maison servit de caserne à une section d'*auxiliaires nazis*. N.S.K.K. Ceux-ci firent tout pour se débarrasser de notre présence gênante.. A peine une trentaine, ils réussirent à faire plus de bruit et de dégâts que tous les précédents. Donnant sur le chœur et le maître autel, la tribune Saint-Laurent, à l'heure de la messe de communauté, se prêtait particulièrement à leur petit jeu agaçant. Une nichée de lapins, élevés avec amour par quelques étudiants, furent les victimes d'une autre de leurs manies. Une nuit, des coups de revolver, détonnèrent dans la cour intérieure.

Eux partis, et comme la région se dégarnissait de troupes, nous pensions le moment venu de redonner un visage supportable aux locaux maltraités. L'on achevait le badigeonnage et le nettoyage, quand survint une compagnie de Bavarois, territoriaux placides qui n'ont pas laissé de souvenir trop désagréable. A leur suite, deux compagnies entières d'Autrichiens (deux cent quatre-vingts hommes) : même âge moyen et même tempérament. C'était le temps où le moral des occupants commençait à baisser, tandis que le nôtre — jamais bien bas d'ailleurs — remontait d'autant. La seule proximité de la côte de l'Atlantique ne leur disait rien qui vaille.



[1942]. — Quelques faits divers de cette année 1942 : le départ pour une résidence forcée d'un confrère et d'un étudiant, sujets égyptiens, et dès lors suspects ; l'arrestation et la condamnation à huit mois de « château » d'un autre étudiant, de Pontchevron, pour une simple expression peu flatteuse, échappée dans une correspondance. En novembre, un innocent brasier de feuilles mortes, mal éteint à la tombée de la nuit au sommet de la colline, nous fit accuser de secrète entente avec la R.A.F.

13 décembre. — M. Pardes, de retour de Reims, fait à la communauté le récit de l'ordination des quinze prisonniers de guerre, dont M. Louis Meunier, diacre depuis 1939, qui devaient repartir pour leurs *Stalags*, après quelques jours d'inoubliable bonheur.

22 décembre. — Nous sommes témoins d'un Noël anticipé des moins chrétiens. Obligés de brusquer leur départ pour une destination peu rassurante, nos locataires consomment en quelques heures de fête nocturne (pas *Stille Nacht*), toutes les bonnes choses accumulées pour fêter Noël et son octave. Immédiatement une autre troupe nous est attribuée.

[1943]. — Février. — La compagnie de nos occupants, rassemblée, apprend, de la bouche d'un officier supérieur, le désastre de Stalingrad : ce rapport pathétique devait galvaniser les énergies.

27 février. — En vue de la mobilisation de la main-d'œuvre, tous les étudiants des classes 1940, 1941, 1942, sont convoqués à la mairie pour un examen médical. Cette mobilisation sera notre lancinant cauchemar de cette année 1943.

28 février. — Une compagnie de transmissions prend possession de nos bâtiments et de tous les abords de la maison : partout des camions, des rouleaux de câbles, des postes téléphoniques et radiophoniques.

Comme ce sont des rescapés de Russie, nous savons qu'il faut nous tenir sur nos gardes en attendant qu'ils soient apprivoisés. Nous devons les garder seize mois, le temps de les connaître.

Ils nous refoulèrent plus loin dans nos retranchements, déplaçant progressivement la cloison qui, dans les corridors du premier et du second étage, symbolisait notre résistance. Finalement ils parvinrent au grand escalier et même s'en réservèrent l'usage exclusif. Pendant quelques mois, l'*Angelus* sera sonné avec la cloche de l'escalier des Frères. C'est alors que la salle du Séminaire, d'abord transformée moitié en oratoire, moitié en salle de classe (1940-1941), puis salle de classe uniquement (1941-1943) fut de nouveau partagée en son milieu pour recevoir une douzaine de lits.

31 mai 1943. — Un décret vient de fixer au 1<sup>er</sup> juillet le départ pour le travail obligatoire en Allemagne des étudiants jusque-là sursitaires. Plus de quarante étudiants sont touchés par cette mesure. En conséquence, M. le Supérieur annonce que pour eux les examens sont avancés et qu'ils pourront aller dans leurs familles le 10 juin. En fait, si tous les intéressés profitent de cette liberté, une dizaine à peine subiront le stage en Allemagne ; les autres trouveront les moyens ou les procédés les plus divers pour échapper.

En tout cas, ce fut un jour sombre que ce 10 juin qui vit partir pour la grande dispersion vers un inconnu redoutable, près de la moitié de notre jeunesse. Pour ce jour des adieux, les frères de Pontchevron vinrent partager notre repas de midi. A sept heures du soir, il fallut se séparer ; ce ne fut qu'après une dernière visite auprès du divin Maître, le chant ému du *Salve*

*Regina*, et avec la résolution suggérée par M. le Supérieur : « Je reviendrai, et je reviendrai meilleur. » Beaucoup de ceux qui restaient pleuraient ; ceux qui partaient, s'efforçaient de paraître forts.

Jeudi 17 juin. — Le T. H. Père Robert arrive pour assister aux Ordinations du 19 juin, et nous réconforter dans l'épreuve des nombreux départs. Il nous annonce qu'un indult a été accordé pour ordonner prêtres les étudiants terminant leur troisième année de théologie.

Durant les vacances de 1943, où le chiffre des étudiants est des plus réduits, signalons seulement des travaux de retranchement entrepris par les soldats dans notre propriété : partout des tranchées et des abris. Aux Allemands, sont mêlés des Polonais de Silésie, qui cherchent visiblement à lier contact avec nous pour décrire leur situation personnelle et celle de leur malheureuse patrie.

Quelques-uns des étudiants qui devaient partir en Allemagne nous reviennent ; ils sont toujours dans l'attente des événements. Malheureusement, trois d'entre eux ont été cueillis par la Gestapo, en gare de Dax, sous le soupçon d'avoir tenté de passer en Espagne. Emmenés à Puyoo, deux d'entre eux sont bientôt relâchés. Le troisième, reste entre leurs mains, et, sans jamais être jugé, il subit la voie douloureuse dont les stations s'appellent : Bayonne, le fort du Hâ, Compiègne, Buchenwald. Nous ne le reverrons pas, car, quoique libéré par la victoire de 1945, l'épreuve sera trop forte pour sa vocation.

Mardi 3 août. — Cette fois, ce sont nos frères de Pontchevron qui sont troublés dans leur Thébaïde. Avant l'heure du lever, ils sont réveillés par les cris peu réglementaires de « *Aufstehen ! Alles raus !* » C'étaient des S.S., armés de mitraillettes et de revolvers qui pénétraient par toutes les issues et les faisaient aligner devant la maison. Sommairement vêtus, les pauvres Séminaristes, avec leurs directeurs et les frères, furent emmenés sur la route de Tercis, sans rien comprendre à l'aventure, et point rassurés, comme l'on pense. Chemin faisant, d'autres hommes durent se joindre à la colonne.

Conduits à l'Hôtel des Bains de Tercis, ils y trouvèrent tous les hommes et jeunes gens de la commune. On leur apprit qu'un sous-officier avait été tué pendant la nuit. Somme toute était faite de déclarer tout ce qu'on pouvait savoir. Comme personne ne savait rien, vers midi, on finit par relâcher tout le monde, sauf le curé, le maire et l'instituteur qui restèrent comme otages. On sut plus tard que le drame n'était qu'un règlement de compte entre deux soldats.

15 août 1943. — Six étudiants partent pour le S.T.O., à Neuenbrandenburg.

[1944]. — L'hiver 1943-1944 s'écoula monotone. Chez nos occupants, lassitude morne, énervement des chefs, indifférence des troupes. Il nous semblait qu'ils cherchaient à lire sur nos visages l'effet produit par leurs revers. Aussi fallait-il se garder de manifester une trop visible ironie. Plus que jamais ils nous trouvaient gênants. La Kommandantur reconsidérerait périodiquement ce qu'avait d'anormal cette cohabitation qui durait depuis trois ans et demi, alors que depuis les jours de juillet 1940, ils disposaient à leur guise de tous les vastes établissements de Dax : Grand séminaire, collège Cendrillon, Ecole normale, hôtels thermaux. Pour nous, nous y voyions la main protectrice de Celle qui domine notre chère maison.

Cette confiance fut mise à une dernière épreuve quand, en avril 1944, une compagnie de *Landeschützen*, de cent quarante hommes voulut s'installer à côté de la compagnie de transmissions : cette fois, nous ne pouvions que « sauter ». Eh ! bien, non, les deux compagnies s'arrangèrent à l'amiable — chose rare dans toutes les armées du monde — plutôt que de nous expulser. Certainement « Elle » y était pour quelque chose.

A mesure que la belle saison avançait, les occupants présentaient des événements décisifs. Ils furent astreints à des gardes sévères et à des patrouilles nocturnes dans la région.

Depuis janvier 1944, les étudiants de la classe '43 sont réquisitionnés par la police de Dax pour la garde des ponts et d'autres points névralgiques. Durant des mois, ils perdent leur temps en des gardes diurnes et nocturnes, armés seulement d'un brassard, sans jamais enregistrer le moindre incident. Ce qu'ils savent, ce qu'ils devinent de la résistance qui s'organise, ils le réservent pour les rapports confidentiels qu'ils font à leurs frères, en rentrant chez nous.

Dans la maison même, nos locataires sont de plus en plus méfiants. La nuit, les abords sont barrés de chevaux de frise. Même durant le jour, défense est faite aux externes d'entrer. N'eût été la promotion et le départ pour la Russie d'un capitaine que hantait et obsédait la peur de l'espionnage, nous aurions sans doute été sacrifiés nous-mêmes.

Peu à peu cependant, 1944 nous préparait à la grande joie. Dès février, un des exilés de Neubrandenburg nous arrivait et nous annonçait la nouvelle inespérée du rapatriement de toute l'équipe. Le 24 avril, nous apprenions également le retour en France des quatre étudiants exilés près de Vienne, *en Autriche*.

Dimanche 11 juin 1944. — La compagnie logée chez nous part de grand matin sur des camions, avec armes et munitions en quantité. L'énervement, les regards sombres annoncent quelque chose d'anormal. Ils reviennent dans l'après-midi et bientôt nous savons qu'ils sont allés à la chasse « aux terroristes », aux alentours de Candresse. Deux patriotes de Dax ont été tués et leurs cadavres, pendus à l'arrière d'une auto, sont promenés à travers les rues de Saint-Paul et de Dax. Rien ne pouvait davantage affermir l'esprit de résistance de la population et, chez nous, la nausée de leur contact.

Mardi 13 juin. — Quatre des patriotes dacquois surpris à Candresse dimanche sont fusillés à l'aube, au bois de Boulogne, au pied de la digue et face à l'Adour. C'est encore notre compagnie qui a été chargée de la triste besogne. Nous les voyons, vers midi, laver à grande eau leurs camions qui ont ramené les corps sanglants. Depuis, un monument a été élevé sur le lieu de l'exécution, devenu lieu de pèlerinage.

17 juin. — La bataille de Normandie bat son plein. La compagnie de transmissions reçoit enfin l'ordre de « monter ». Il ne reste dans la maison que quelques hommes de garde et quelques marins, qui ont l'air perdus là, et pas plus malheureux pour cela.

5 juillet. — La nature a horreur du vide. Une compagnie d'infanterie, épuisée par un voyage riche en aventures, vient remplir une dernière fois notre maison hospitalière.

15 juillet. — Un vent de panique commence à régner parmi les Allemands de tout le Sud-Ouest. Ils n'augurent rien de bon du sabotage des réservoirs d'essence qui flambent toute cette nuit près de la route du Berceau : nous allons jouir du spectacle du haut de notre colline. De plus en plus les voies sont cou-

pées. Nous nous demandons comment nous serons libérés, et si tout se passera sans casse.

11 août. — Enfin, notre compagnie nous quitte, espérant encore pouvoir rejoindre la Loire. Nous doutons fort qu'elle y soit parvenue, avec ses voitures hippomobiles.

Samedi 12 août. — Une dizaine de marins viennent s'installer. Ce seront nos derniers occupants.

Mardi 15 août. — Coups de feu dans la nuit. Il y aurait eu tentative des « terroristes » pour endommager l'aiguillage situé à côté de la maison. Les soldats de garde au viaduc ont réagi les premiers ; puis, leurs camarades de la maison, réveillés en sursaut, ont tiré par les fenêtres de la salle des frères, où ils logeaient.

Samedi 19 août. — Mauvais jour pour nous. Un adjudant de la Kommandantur, avec un air innocent, vient « emprunter » notre automobile pour quelques jours. Personne n'est dupe. Le frère chauffeur, les larmes aux yeux, assiste au départ de sa belle Renault, et même est forcé de la mettre en marche. Il la reverra en ville les jours suivants et, trompant la vigilance d'une sentinelle, se risquera même à glisser du sucre dans l'essence. La panne ne se fit pas attendre, mais cela n'empêcha pas la voiture de partir, remorquée par un camion, avec les dernières colonnes.

Lundi 21 août. — Partout les détonations se multiplient, non point de combats, mais de munitions qui sautent. Partout aussi des réquisitions de vélos, d'attelages de toute sorte, de vêtements. Une laitière vient réclamer et reprendre chez nous son cheval et sa carriole.

22 août 1944. — Fête de l'Adoration perpétuelle à Notre-Dame du Pouy. Jour à jamais mémorable. Les Séminaristes de Pontchevron viennent s'unir à nous comme les autres années, mais par petits groupes et par des chemins détournés, car les routes ne sont pas sûres. Dax est engorgée de troupes. Des colonnes allemandes qui remontaient vers Bordeaux, stoppées par les forces de la Résistance, ont reflué vers Dax et se préparent à la défense. Des combats ont eu lieu à Mimbaste.

Pendant que nous prions avec ferveur, en ville, on parle. Finalement, les Allemands consentent à partir sans combat, croyant à la légende d'un maquis nombreux et puissamment armé. Nos derniers occupants reçoivent l'ordre vers cinq heures du soir et nous laissent, en partant, les restes de leur casse-croûte, avec tous les reliefs de ceux qui, depuis quatre ans, les ont précédés dans la maison.

Nous n'osions encore croire à notre libération. Tout à coup vers huit heures, comme on achevait de souper, les cloches de la cathédrale se mirent à sonner à toute volée. Quelques étudiants bondirent au clocher de la maison et firent sonner follement le carillon, muet depuis la Fête-Dieu de 1940. Les cœurs aussi battaient follement.

En ville, c'était la fête, dont les rumeurs nous parvenaient. La foule s'était précipitée spontanément vers la cathédrale où s'improvisa un émouvant *Te Deum*.

Chez nous aussi et, sur-le-champ, le *Te Deum* retentit, accompagné par les grandes orgues. Nous le faisons suivre d'un *De Profundis*, pour tous ceux qui nous avaient assuré, au prix de leur sacrifice, les joies de la libération... après mille cinq cents jours d'occupation.

Dans quel état, ces longues années d'occupation laissaient-elles notre chère maison ? Dégâts relativement restreints. Le plus visible — visible de loin — c'est le badigeonnage — le camouflage — de toutes les façades en gris-noir, avec des trainées plus noires. La salle d'oraison, tour à tour, salle de cours, bar, dancing, avait ses murs « ornés » de dessins suggestifs. Après les salles communes, les soixante-quinze chambres occupées présentaient l'aspect de la désolation : mainte cloison ébranlée, plâtres tombés, portes percées, murs bariolés, planchers encombrés, jusqu'au plafond parfois, de débris et de saletés de toutes sortes, malpropreté enfin.

En somme, moins de mal qu'on aurait pu craindre, après tant et tant de si longues vicissitudes.

Reconnaissance à la Vierge Puissante, dont les statues extérieures noircies comme le reste de la maison, furent les premières à retrouver leur blancheur immaculée.

Alphonse DROITCOURT.

---

### Monsieur Eloi RIBIERE

Né à Orsan (Gard), le 10 février 1877, élève de Prime-Combe, prêtre le 1<sup>er</sup> juin 1901, professeur à Wernhout (Hollande), où des Lazaristes chassés par les lois de Combes continuaient à préparer de jeunes Français au sacerdoce, professeur au collège Saint-Benoît de Constantinople, jusqu'à la grande guerre, au Berceau de Saint-Vincent de Paul (Landes) de 1915 à 1917, missionnaire à Oran en 1917, à Prime-Combe de 1918 à 1924, à Bucarest (Roumanie) jusqu'en 1931, professeur à l'Ecole apostolique de Loos-lès-Lille jusqu'à l'évacuation de 1940, M. Joseph-Marius-Eloi Ribière était revenu à Prime-Combe pour y achever son œuvre d'éducateur chrétien.

Il aimait la jeunesse, esprit et âme toujours jeunes. Sa patience et sa bonne humeur, sa serviabilité, sa bonté foncière, sa délicatesse, sa discrétion lui attachaient les cœurs. Son dernier supérieur (M. Gaston Cazet) et son compatriote, a fait de lui ce beau et fin portrait : « *Un Méridional qui ne parle pas, une délicatesse rare, une sensibilité en profondeur et silence, mais toujours en action, un tempérament d'artiste, une piété en tendresse et sourire, une nonchalance de poète ou plutôt de félibre. C'était là son seul défaut : il était toujours en retard, sauf pour rendre service : un autre bonhomme La Fontaine.* »

Son supérieur de Loos (M. Edmond Lebacqz), n'est pas moins élogieux : « *Je puis dire que M. Ribière ne m'a jamais montré que de la bonté. Ce fut sa vertu essentielle, car je la retrouve dans la même forme, comme je retrouve le même sourire affable du bon Père, dans trois conditions différentes de ma vie. Il fut mon professeur, il devint plus tard mon confrère à Loos et je devins son Supérieur, tandis qu'il était mon assistant et mon admoniteur. Il a traité avec moi à des époques assez distinctes et même très distinctes avec une douceur et une discrétion prenantes. Il n'y avait rien que de naturel en tous ses regards, en toutes ses paroles. Bien qu'il fût familier en ce sens qu'on l'abordait sans aucune gêne, il gardait toujours tant de grâce qu'on le respectait filialement. C'est ainsi que son grand savoir paraissait surtout dans les heures de détente, avec le charme de l'imprévu. Je crois*

que sa bonté lui avait permis d'aller au fond de l'homme : rien ne le surprenait, rien ne pouvait l'émuouvoir. Pendant huit ans, il fut pour moi un conseiller prudent qui, d'un regard, d'un léger mouvement de tête, me proposa toujours des solutions de tranquillité. Je lui dois toutes les facilités de mes premières années d'expérience. Sa présence dans la maison m'était une protection et une sécurité.

« La bonté du Père Ribière fut sans doute la fine fleur de sa sensibilité délicate. Il m'arriva souvent, soit dans des toasts, soit dans les Notes générales, de faire allusion au passé, à la présence tout exquise de mon ancien professeur. A peine avais-je dit le premier mot que ses yeux se mouillaient, il me regardait avec tant de simplicité et de sympathie que j'en étais toujours tout remué. Or, ce regard, ce bon sourire, il le prodigua à tous. Pendant les vacances, les élèves qui venaient à la maison, se faisaient une fête d'entrer dans sa chambre et d'admirer les collections de photos qu'il commentait si bien qu'on n'entendait qu'une voix. Que de regards d'émerveillement j'ai surpris levés vers M. Ribière ! Y a-t-il eu un seul élève qui ne fût pas pris en tous temps par la sympathie de M. Ribière et plus tard, par son art d'être grand-père.

« Je l'ai quitté à Tours en mai 1940, je l'ai perdu véritablement dans la tourmente. J'espérais le revoir un jour. Puisse-t-il nous accueillir plus tard quand nous aurons assez tenté d'imiter sa bonté. »

Il avait le culte du souvenir et la reconnaissance, cette fleur rare des belles âmes. En 1939 encore, il montrait volontiers, avec délectation même, de magnifiques albums de photos prises par lui-même avec l'habileté d'un professionnel : elles étaient son histoire vivante. Malheureusement ils furent perdus pendant l'évacuation. Il en éprouva un vif chagrin, celui de l'écrivain qui perd son manuscrit. On a retrouvé cependant dans ses tiroirs, des photos plus récentes qui prouvent les attaches fines et solides qu'il gardait avec sa famille, ses confrères, ses élèves.

Sa santé très ferme jusqu'alors, s'altéra dès 1942. Ictère récidivant, disait-on, puis paludisme, voire fièvre bilieuse... Le diagnostic restait hésitant, et le bon Père Ribière luttait de son mieux, acceptant encore quelques classes entre ses accès de fièvre. Vint un jour où il fallut, hélas ! recourir de toute nécessité aux grands moyens. Le Père Ribière se résigna à consulter un professeur de la Faculté de médecine de Montpellier. Radios, prise de sang, analyses confirmèrent le diagnostic : le malade souffrait de calculs multiples du cholédoque et l'opération était inévitable. Décidée le 13 août, elle ne réussit qu'imparfaitement et dut être complétée le 5 septembre. Cette dernière opération, où furent encore extraits des calculs de forte taille, avait duré deux heures et demie, et l'organisme ne se releva point du choc produit. Malgré deux transfusions de sang, malgré de nombreuses injections de sérum, le bon Père Ribière, — qui avait reçu les derniers sacrements le matin des mains de M. Marquaille, — s'endormit doucement au soir du jeudi 6 septembre 1945, sans une plainte, sans un mot de regret, acceptant la volonté du Divin Maître comme il l'avait suivie toujours.

Le jeudi soir, sa dépouille mortelle était ramenée à Prime-Combe, dans un cadre de verdure sauvage, auprès de la Vierge qu'il aimait tant d'une affection d'enfant. Un groupe imposant de Sœurs faisaient alors leur retraite, et elles purent méditer

sur la mort et le ciel auprès du Père qui s'y était si bien préparé. Les funérailles furent simples, celles du religieux. Ses confrères, sa famille, les sœurs, M. le curé et M. le maire de Fontanès, des hommes des environs qui avaient laissé tomber, pour lui, le travail à la chaîne de la vendange, des femmes assidues au Pèlerinage lui firent escorte, par l'allée du Rosaire jusqu'au caveau de Prime-Combe, où il repose auprès de sa famille spirituelle, de M. Louis Dillies, de M. Clapier, du frère Wiart, son ancien élève de Loos, du jeune M. Piffet, mort d'accident en 1943. La prière est maintenant à pied-d'œuvre ; les amis et les pèlerins aimeront à se rendre à la chapelle funéraire, moins pour prier Dieu et la Vierge en faveur du cher défunt — n'est-il pas allé tout droit à sa récompense ? — que pour le prier lui-même d'intercéder pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort, que nous souhaitons telle que la sienne.

P. C.

A ces lignes *prime-combiennes*, voici de Constantinople, quelques *notes et remarques* de M. Jules Lévêque, qui résument, sur M. Ribière, en trois points, les sentiments de ses anciens confrères de Saint-Benoît.

Le Confrère. — *La remarque générale est que M. Ribière a toujours paru parmi nous comme un excellent confrère, avec lequel on n'avait jamais de véritables difficultés, même quand on ne partageait pas sa façon de concevoir les choses. Il était fort délicat et respectueux de la personnalité des autres confrères, donnant son jugement avec netteté, mais modération et calme dans les expressions et le ton de la voix. Rien de violent en lui dans la discussion. On pouvait réellement vivre avec lui sans avoir des heurts pénibles qui laissent après eux de douloureux souvenirs.*

*Il était toujours prêt à rendre service, mettant volontiers à la disposition des autres les goûts et talents artistiques que la nature lui avait départis. Que de photographies n'a-t-il pas faites, simplement pour être agréable à ses confrères ! Nous en conservons qui sont parfois l'objet de nos joyeuses récréations, car M. Ribière était passé maître dans l'art de truquer une photographie pour étonner les anciens, peu au courant des procédés modernes, et pour amuser les jeunes, souvent à leurs propres dépens.*

*Il était également un confrère régulier, observant courageusement sa règle et les usages de la Compagnie. Evidemment, il apportait, là encore, son tempérament calme et tranquille, ce qui le faisait arriver assez souvent en retard aux exercices. Néanmoins, il a été vraiment un confrère régulier et édifiant.*

Le Professeur. — *M. Ribière était doué comme professeur, possédant parfaitement sa matière, particulièrement le latin et le grec. Dans l'enseignement de cette dernière langue ancienne il a toujours fait l'admiration des élèves de race grecque, qui nous ont déclaré n'avoir pas eu de meilleurs professeurs de grec ancien dans les écoles grecques qu'ils avaient fréquentées avant de venir chez nous. La langue latine lui était familière et c'est à lui qu'eût recours Mgr Dolci, délégué apostolique, pour la composition des textes qu'il fit graver sur le socle de la statue de Benoît XV, érigée par lui dans la cour de la cathédrale d'Istanbul. C'est encore M. Ribière qui composa le texte d'une inscription gravée sur marbre que nous avons fait apposer sur le mur extérieur de notre chapelle publique lors de sa restauration.*

*Peut-être aurait-il manqué de fermeté et d'énergie vis-à-vis des élèves, si cela n'avait été contre-balancé par une grande maîtrise de soi, qualité fondamentale chez un éducateur. Aussi a-t-il laissé un très bon souvenir et exercé une salutaire influence. Dans les observations et réprimandes adressées aux élèves il a toujours su conserver toute sa dignité et même une réserve qui augmentait le respect naturel de l'élève vis-à-vis du maître.*

*Le Prêtre. — M. Ribière a toujours été chez nous profondément pieux, on pourrait même dire sensible dans sa piété. Il a toujours été un grand dévot de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, dont l'image dominait sa table de travail. Quand des circonstances exceptionnelles l'empêchaient d'assister à la récitation du bréviaire en commun, on le trouvait ensuite à genoux dans la tribune de la chapelle récitant son office dans cette posture. Son action de grâces se prolongeait au delà du quart d'heure traditionnel. Très recueilli pendant la célébration de la sainte messe, il n'aimait pas d'être dérangé par le ton de voix par trop élevé d'un voisin célébrant à un autel tout proche ; il voulait être maintenu dans les meilleures conditions possibles de recueillement, même extérieur.*

*Il était encore bon prêtre par la grande bonté apportée dans ses rapports avec les personnes s'adressant à son ministère sous toute forme compatible avec sa dignité. Là encore il aurait plutôt dépassé la mesure en laissant peut-être trop facilement manger son temps par des personnes recourant à ses conseils et à ses avis. En tout cas, il nous a été facile de constater la grande peine ressentie par les personnes auxquelles il s'était jadis intéressé, quand elles apprirent son décès.*

*Je sais que c'est le jugement général porté sur notre confrère à Bucarest, où il a passé quelque temps. Là aussi, il a été très estimé et regretté.*

*Ma lettre n'est pas une biographie, mais simplement le résumé des pensées que chacun de nous a eues sur le côté moral du regretté M. Ribière, dont la mort a paru à nous tous bien prématurée.*

Jules LEVEQUE.

---

Monsieur JACQUES FRASSE  
(5 février 1866-22 juin 1941)

*« Quand vous ferez ma notice, n'y mettez pas trop de pointes malicieuses », me disait un jour le bon Père Frasse, qui pourtant se plaisait dans l'intimité à taquiner ses confrères, avec une bonhomie souriante dont tout son visage austère était épanoui.*

*Je n'ai connu M. Frasse que Visiteur pendant les quinze dernières années de sa vie. Ce qu'il fut auparavant, professeur et supérieur, je l'ignore. Il parlait peu et rarement de lui-même. Cette réserve lui venait-elle de ses origines de montagnard savoisien ? Il était né, en effet, le 5 février 1866 à Saint-Alban-des-Villards, dans la Maurienne, mais sa première enfance se passa à Béziers. Pourquoi et comment ? On n'en sait rien. Ce qui est certain, c'est qu'il s'arrêtait volontiers à Béziers et qu'il allait faire une visite au cimetière. Il resta toute sa vie en relations avec la famille de Cassagne, et, jusqu'à la fermeture de leur maison, en 1904, avec les Filles de la Charité, de l'Hospice Saint-Joseph. Faut-il voir là l'origine de sa vocation ? C'est probable.*



A l'âge de treize ans, il fut admis parmi les premiers élèves de ce qu'on appelait alors la maîtrise de Notre-Dame de Prime-Combe, fondée par M. Tourné en 1879, et transformée plus tard en école apostolique par M. Dillies. Au témoignage de ses anciens condisciples, il se distingua toujours par sa piété, son sérieux et ses succès. Il aimait à dire combien il fut heureux dans cette maison à laquelle il garda jusqu'au bout une tendresse filiale. Pourquoi alla-t-il en 1884, faire sa rhétorique au Petit séminaire de Montpellier, malgré le culte qu'il vouait dès lors à ce grand missionnaire qui était M. Louis Dillies ? De son propre aveu, il y fut contraint par le manque de professeurs à Prime-Combe. Après sa rhétorique et un moment d'hésitation sur sa vocation, il demanda à entrer dans la Congrégation et fut reçu au séminaire interne, à Paris, le 10 octobre 1885.

Pendant ses obscures et fécondes années de formation, nous savons qu'il continua uniment sa vie de piété, de régularité et de travail. Nous n'en voulons pour preuve que le choix de ses supérieurs qui, au lendemain de son ordination sacerdotale (31 décembre 1892), l'envoyèrent à Rome avec les premières recrues du séminaire international, nouvellement fondé. Deux ans d'études romaines et un doctorat en théologie le destinaient évidemment à l'enseignement dans les Grands séminaires.

*Le Professeur.* — Son premier placement fut le grand séminaire de Kouba, près d'Alger, où il resta trois ans et d'où il fut rappelé, en 1897, à la Maison-Mère pour y professer le dogme. C'était une marque de confiance ; à cette époque, en effet, plus qu'en d'autres temps, il fallait au titulaire de la chaire de dogme une grande sûreté doctrinale et une particulière circonspection pour éviter le modernisme qui commençait à s'infiltrer dans l'enseignement ecclésiastique. « *Il avait su, nous écrit l'un d'eux, gagner l'estime et l'affection de ses élèves qui appréciaient en lui le sérieux qu'il apportait à la préparation de son cours, sa clarté dans l'exposition et aussi son inaltérable patience, surtout à écouter des objections souvent déplacées et proposées à contre-temps. Mais lui surtout avait gardé le culte de ses anciens élèves. Il était peiné chaque fois qu'il apprenait que l'un d'entre eux était passé par Marseille sans lui rendre visite.* »

*Le Supérieur.* — M. Frasse professa le dogme à la Maison-Mère pendant sept ans. En 1904, la persécution religieuse ayant fermé les maisons de France de la Congrégation, le Saint-Siège nous confia plusieurs Grands séminaires du sud de l'Italie. M. Frasse, âgé de trente-huit ans, fut nommé supérieur de celui de Tarente, nouvelle preuve de l'estime où le tenaient ses supérieurs. Il n'y resta que deux ans. En 1906, nous le trouvons au collège Albéroni de Plaisance, et l'année suivante au Grand séminaire de Girgenti, en Sicile, dont il fut supérieur jusqu'en 1918. Est-ce à Tarente ou à Girgenti qu'il reçut du Saint-Siège la charge d'administrateur apostolique du diocèse ? Il rappelait parfois cette importante fonction en disant : « N'oubliez pas que j'ai été un peu évêque autrefois. »

En Sicile, sa patience légendaire se trouva mise à rude épreuve, et le fit triompher des difficultés d'une situation très délicate : études, discipline, mœurs et climat, tout était si différent de nos maisons de France. Il circulait, à l'époque, de savoureuses anecdotes sur le supérieur de Girgenti, et le regretté M. Tardieu, les racontait avec sa verve irrésistible. Menacé de mort par un élève renvoyé du grand séminaire, il ne sortit long-

temps que suivit par un domestique ; tous les jours, après midi, il allait faire sa promenade dans la campagne et le domestique marchait en s'arrêtant, à vingt pas derrière lui, comme un garde du corps.

*Le Visiteur.* — Après la guerre, en 1918, M. Frasse devint supérieur de la maison algéroise de Missions, et en 1920, il ajouta à cette charge celle de Visiteur de la province d'Algérie qu'il garda jusqu'en 1926, époque où il est nommé Visiteur de Provence, en résidence à Tournai : ce sera la dernière étape, longue et féconde, de sa carrière.

Ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, une sinécure. Un visiteur, par définition, voyage beaucoup, et M. Frasse ajoutait à ses fonctions ordinaires la visite canonique des Filles de la Charité, d'une province très étendue. Ses visites étaient courtes, comme ses lettres, comme ses conversations ; ce sage ne prodiguait ni son temps, ni ses paroles, mais l'essentiel était toujours dit avec clarté. Sous son apparence froide, rien de ce qui se passait d'important dans sa province ne le laissait indifférent. A tout événement, heureux ou malheureux, deuil ou fête de famille, il accourait.

On le lui rendait d'ailleurs ; par exemple, quand il célébra, le 10 octobre 1935, à Tournai, sa cinquantaine de vocation, dont le récit a été publié par les *Annales* (1936, p. 313-316).

Une autre grande joie, ce fut en 1938, la célébration du troisième centenaire de la fondation par saint Vincent, de la maison de Marseille. Le curé de la paroisse Saint-Vincent de Paul lui prêta sa grande église, ses décorations et ses lumières, pour un triduum solennel. La présence du très honoré Père Souvay, de Mgr Delay, évêque de Marseille, de Mgr Siméone, évêque de Fréjus, ajoutait à l'éclat des cérémonies ; trois siècles d'histoire furent rappelés : Grand et Petit séminaire, œuvre des retraites, des forçats, des esclaves, etc... Une ombre de mélancolie cependant planait sur cette fête, quand on comparait le présent au passé.

Après l'armistice de 1940 et quand la France fut coupée en deux par la ligne de démarcation, M. Frasse devint une manière de petit Supérieur général pour sa province, comme on le lui disait sans qu'il s'y refusât. Il reçut aussi la direction des Filles de la Charité pour la zone sud, et redoubla d'activité. Que de lettres ! que de voyages ! Il oublia ou voulut oublier les précautions qu'il prenait volontiers pour sa santé : plus de régime, plus de saison à Saint-Nectaire. Ce regain de jeunesse et d'ardeur chez ce vieillard de soixante-quinze ans était touchant, mais il y usa ses forces et y laissa sa vie.

Le 19 juin 1941, il venait de clôturer à Montolieu la retraite de sœurs qu'il avait prêchée et il devait repartir dans l'après-midi. Pendant la matinée, se sentant probablement fatigué, il était allé se promener sur la petite éminence boisée qui domine le jardin de Montolieu et qu'on appelle *le Paradis*. A midi, comme il n'était pas rentré, alors qu'il était si ponctuel, on se mit à sa recherche et on le trouva dans le bois, sans connaissance, terrassé par une attaque d'apoplexie. Il vécut encore trois jours, mais ne reprit pas connaissance et mourut le soir du 22 juin.

Ses obsèques furent célébrées le 24 juin, avec une pieuse solennité. Dans la chapelle où, quelques jours plus tôt et souvent, il avait prêché, les petites sœurs du séminaire, alors replié à Montolieu, chantèrent l'office et la messe, alternant avec les

quelques confrères de la province que les difficultés des communications n'avaient pas arrêtés. Puis le cortège funèbre se mit en marche, composé des confrères et des sœurs, la seule famille du défunt. Dans la clarté sereine de cette pure matinée de l'été méridional, à travers la verdure ensoleillée des jardins et des vignes, sur qui tombaient les notes grêles d'une modeste cloche, on gagna le petit cimetière qui aligne ses croix blanches et pressées aux flancs de la colline. C'est là que repose M. Frasse, endroit prédestiné et qu'il eût certainement souhaité, où viendront prier pour lui ses sœurs en saint Vincent qui lui doivent, pour tout son dévouement, ce témoignage de reconnaissance.

*L'homme.* — « *Habitu corporis fuit brevis atque obesus* », dit Suétone en parlant d'Horace. On en pourrait dire autant de M. Frasse, mais il mettait dans sa courbe taillée une gravité et une solennité que soulignait encore la lenteur du geste et de la parole, sans rien de guindé cependant car il savait à l'occasion être toute rondeur et toute bonhomie. Un jour le très honoré Père Verdier écrivait à un confrère : « *M. Frasse, vous attend avec impatience* », mais il se reprenait aussitôt pour ajouter « *autant du moins qu'il est capable d'impatience* ». Et il est bien vrai que la note dominante de son caractère était une sage temporisation, car s'il était de ceux dont on dit parfois avec une nuance d'ironie : « il ne casse rien ! » c'était prudence et non pusillanimité ou incapacité. Il était en effet d'une prudence extrême qui aurait pu le faire traiter à l'occasion de « poule mouillée », comme saint Vincent. Mais quand son devoir de Visiteur ou même ses droits étaient en jeu, il n'hésitait pas et poussait l'affaire à fond. Cependant, contre l'impossible, il ne s'entêtait pas, laissant agir le temps dont il avait appris des Italiens qu'il est galant homme. Dans les circonstances les plus graves, il gardait un sang-froid étonnant. Nous le vîmes un jour, le feu ayant pris à sa chambre, rester tranquillement, les mains derrière le dos, à regarder ses confrères éteindre l'incendie.

C'était donc par ces qualités de volonté calme et réfléchie qu'excellait M. Frasse. Son intelligence, sans être vive évidemment, était claire et positive plus que brillante, car jamais chez lui la folle du logis ne fit d'écart. Il débrouillait bien une affaire, et son jugement sûr lui faisait trouver la solution exacte. Avec facilité il s'adaptait aux habitudes qui parfois devaient le choquer, d'une génération qui n'était plus la sienne. Oh ! il n'avait rien d'un sportif. Son jeu préféré était les dominos, et il rappelait les parties épiques qu'il jouait autrefois à Gentilly pendant les vacances, mais il comprenait les jeunes et encourageait leurs initiatives.

Chose étrange, cet homme froid était un grand sensible, mais d'une sensibilité en profondeur, sans paroles, qui transpirait sur sa physionomie quand il était ému. Une grave affaire le préoccupait jusqu'à l'insomnie, et quand on remarquait sur ses traits tirés qu'il n'avait pas dormi, il l'avouait simplement. C'était un ami fidèle et délicat. Par-dessus tout il aimait la Congrégation et s'intéressait de près à toute sa vie, très sensible à ses intérêts, à ses joies, à ses peines, fier de ses gloires, affecté de ses malheurs.

Il aimait la maison de Notre-Dame de Prime-Combe, berceau de sa vocation. Le jour de la bénédiction de la nouvelle école apostolique (30 avril 1936), il laissa parler son cœur, à la grand-

messe, avec une flamme d'enthousiasme insoupçonné. Dans une de ses dernières visites au sanctuaire, il assistait, ému, au *Salve Regina* traditionnel que les enfants chantent tous les soirs dans la chapelle aux pieds de la Madone. « *Vous devriez pendant ce chant, nous dit-il, illuminer la Vierge, elle est si belle et si douce qu'il est dommage de la laisser dans l'ombre.* » Ainsi fut fait depuis ce jour, et cet usage lui sera dû.

Il aimait la Compagnie des Filles de la Charité et s'est dévoué pour elle jusqu'à la fin. Tous les mois il faisait régulièrement la conférence aux Sœurs de Marseille. Que de retraites il a prêchées ! et non seulement aux Filles de la Charité, mais aussi aux Petites Sœurs des Pauvres dans les villes du Midi. Il affectionnait ce ministère auprès des Sœurs où sa forte spiritualité et son solide jugement étaient appréciés.

Il aimait le décorum, avec parfois une pointe de naïveté, hérités de temps plus heureux. « Dans la maison de M..., confiait-il avec intention, je suis reçu comme le Supérieur général ; élèves endimanchés, rangés sur deux files, compliment ; et pendant mon séjour, invitation au clergé de la ville, toast, etc., » Il aimait faire des toasts, les écrivait soigneusement et les lisait, ce qui lui jouait parfois des tours, quand, par exemple, il haranguait un convive sur lequel il comptait et qui était absent.

*Le missionnaire.* — Chez M. Frasse, les qualités de l'homme étaient dominées par celles du prêtre : c'étaient celles de nos pères, la simplicité et l'humilité de saint Vincent, une douceur et une bonté qui se fondaient en charité ; une piété plus théologique que mystique, une régularité exemplaire. Si chargées que fussent ses journées, son bréviaire était toujours récité aux heures voulues. Il mettait dans la pratique de ces vertus la même discrétion qu'en toutes choses. C'était bien l'*homo Dei*. On aurait dit qu'il avait fait du « *Nihil nisi grave* » du Pontificat, la devise de toute sa vie. Et c'est ainsi qu'il est allé, de son petit pas tranquille et sûr, vers son éternité, nous laissant l'exemple achevé d'un vrai fils de saint Vincent.

Gaston CAZET.

---

## DAX

### LE CENTENAIRE DE NOTRE-DAME DU POUY

*Vigile.* — « *Haec olim meminisse juvabit* ». Pour ne pas faire mentir ce vieil adage, il faut parfois s'imposer des haltes. Ces haltes, de plus, doivent être un repos et un réconfort.

Les souvenirs égrénés par des dizaines de lustres, dans la vie de Notre-Dame du Pouy, avaient besoin de cet arrêt, pour se raviver à la chaude affection reconnaissante de tous les enfants de la vieille maison.

Un centenaire, ma foi, était tout ce qu'il y avait de plus indiqué pour faire le point et repartir sans hésitation, sur la route toute tracée par des desseins providentiels : calme après le tumulte, ordre après les bouleversements.

A ces fêtes du cœur et de l'âme, un minimum indispensable de decorum extérieur s'impose. Voilà pourquoi, quelques semaines à l'avance, après avoir traîné leur carcasse de S.T.O. (Service du Travail Obligatoire), sur les routes de Germanie, nos

chers frères étudiants devinrent allègrement S.T.V. (Service du Travail Volontaire). Remarquez que ce ne fut qu'un tout petit replâtrage, une limitation hâtive des dégâts. Les occupants, en effet, laissèrent sur les murs de la maison, le sombre badigeon dont ils les avaient barbouillés. Et dans les conjonctures actuelles, trouver des matériaux est un problème aussi difficile à résoudre que la quadrature du cercle. Aussi se borna-t-on à faire la toilette des statues de Notre-Dame, de saint Vincent, de saint Joseph, du bienheureux Perboyre: spectacle peu commun et assez cocasse de voir les étudiants, accrochés au clocher de Notre-Dame du Pouy, comme les *San Pietrini* sur la coupole de la basilique vaticane, ou mieux encore comme les patelles sur leur rocher...

Les préparatifs du côté spirituel et religieux apportèrent une plus grande consolation, et furent couronnés, semble-t-il, de succès. La neuvaine préparatoire fut d'autant plus fervente, qu'un de nos chers frères étudiants, rentré récemment de captivité, luttait vaillamment, aidé de nos prières, contre la poigne impitoyable et brutale d'une terrible maladie. Et la sainte Vierge, notre bonne mère du Pouy, nous le rendit pour la Mission de la terre. Qu'elle en soit une fois de plus remerciée. Chaque soir sous les voutes de la chapelle noyée d'ombre, notre « *Salve Regina* » montait, pieusement implorant vers la statue de Notre-Dame illuminée. A cette heure nocturne, dans le cadre simple, presque monacal, la prière chantée semblait plus chaude, plus pure, plus dense, plus efficace aussi.

Le côté liturgique et artistique ne fut pas laissé de côté. Le préchantre fut aux prises avec les mélodies qui se disputaient son choix et sa faveur, il fallait que cette élection fût judicieuse. Que d'éléments subtils, ésotériques, impondérables eurent part dans cette alchimie mystérieuse des sons, domaine absolument interdit aux profanes que nous sommes. Le résultat, vous le verrez, compensera les quelques cheveux blanchis et tombés, qui furent la rançon du noble effort du maestro.

Les morceaux, une fois adoptés, il s'agissait d'en faire non une bannière triomphale (ou un type d'art inaccessible) comme dans les processions, où chacun, d'une marche parallèle, évolue à son rang, mais bien d'intégrer la mélodie palestrinienne, dans la voix et l'âme de la schola, pour en faire une chose unique, toute fondue en perfection. De l'avis d'auditeurs qui s'y connaissent, le résultat fut plus qu'honorable. Notre-Seigneur et sa Mère, furent loués, glorifiés, et priés sur de la beauté.



Il ne manquait plus à la chapelle qu'une ornementation digne d'elle et de la solennité. Des mains de fée y veillèrent, et l'austère sobriété des lignes architecturales, qui ont leur beauté de tous les jours, se vit revêtir d'une verdoyante végétation, qui transforma notre « vaisseau » de prières en un paradis floral. Des tentures aux couleurs mariales encadrèrent la statue du maître-autel. Au-dessus de cette toile de fond, se détachait la devise de Notre-Dame de chez nous : « *Posuerunt me custodem* ».

Des banderolles blanc et or s'envolaient de la clef de voûte centrale du transept, et dans leurs plis s'inscrivaient les dates du centenaire : 1845, 1945.

Aux deux-tiers de la hauteur de la nef et sur toute sa longueur, des corbeilles fleuries tombaient du ciel ; sur les colonnes latérales, comme un lierre s'accrochant au tronc d'un chêne trois fois centenaire, jaillissaient des guirlandes de feuillage ; le

vieil arbre toujours fécond poussait encore ses rejetons, à l'assaut du chêne, devant nos yeux émerveillés.

✱

*Premières Vêpres.* — La maison est prête dans tous ses atours, rajeunis et reposés, à recevoir les hôtes vénérés et aimés, qui doivent honorer de leur présence la fête de famille.

Quelques jours avant le 21 novembre, Notre Très Honoré Père nous donne la grande joie de l'accueillir. Toute la Communauté l'attend, sagement groupée dans le vestibule de l'aile centrale. Il a un mot aimable pour les prisonniers et déportés, qui se sentent mal à l'aise de voir l'attention attirée sur eux. Puis il embrasse tout le monde. Il est imité par M. Piet qui représente Saint-Lazare, et par M. Peters, Visiteur de la province de Belgique, tous deux anciens supérieurs de la maison.

Puis, peu à peu, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, la Communauté voit ses rangs se grossir d'enfants plus nombreux qui viennent faire don à notre bonne Mère de leur amour reconnaissant. Citons parmi eux : MM. Moreno de Madrid ; Bizart d'Angoulême ; Contassot, Chalumeau, Dodin, Dauvier. Sans compter évidemment le corps professoral du Berceau, qui, en partie ou au complet, fut toujours présent.

La fête proprement dite commence le mardi 20, par les premières Vêpres de la sainte Vierge. M. le Très Honoré Père officie. Les cérémonies, suivant les traditions de la Congrégation, se déroulent dans un ordre liturgique impeccable. Rien n'est omis pour que l'Office divin soit plus et mieux qu'une œuvre d'art, un chef-d'œuvre de piété.

A la psalmodie des Vêpres, qui n'emprunte à la matière sonore que le minimum d'incarnation nécessaire à nos prières d'hommes en marches, succédèrent les prestiges polyphoniques de l'art palestrinien. Trois motets de Roland de Lassus : *Verbum caro*, *O gloriosa Virginum*, *Tantum ergo*. Pour célébrer comme il fallait saint Vincent, le maître actuel de la chapelle sixtine, fut jugé le moins indigne de côtoyer les chefs-d'œuvre de la grande époque. Le psaume de Marcello, plus éclatant, plus indulgent aux oreilles profanes, couronna dans une allégresse, sans réserve, cette première veillée d'actions de grâces.

Le soir de ce même jour, à dix-huit heures trente, à la salle d'oraison, M. le Vicaire général fit une conférence. Suivant son habitude, notre très honoré Père encadra les points à développer dans un texte de l'Écriture : *Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus incrementum dedit*.

*Plantavi.* Dans l'occurrence, celle ou plutôt ceux qui plantèrent, furent la baronne de Lupé, le T. H. Père Etienne, et aussi le T. H. Père Fiat, qui construisit, malgré de nombreuses résistances, les bâtiments que nous sommes heureux d'habiter.

*Apollo rigavit.* Apollo, en l'occurrence, représente tous ceux qui ont consacré leur temps à la formation dans cette maison, de l'espoir de la petite Compagnie. *Spes gregis*.

*Deus incrementum dedit.* Nous en sommes tous convaincus.

Il est donc vraiment digne, juste... de rendre grâce ! Puis, appliquant à notre maison ce que la liturgie dit de la Très Sainte Vierge, en la fête de sa Présentation : « *Templum Domini, sacrum Spiritus Sancti* », il nous exhorta à devenir de bons missionnaires — car on en réclame partout — et à bien suivre la trace des aînés.

21 novembre. *Grand'Messe Pontificale*. — Ce fut la solennité par excellence. A dix heures, Mgr Mathieu, évêque d'Aire et de Dax, fit son entrée au chœur. Aussitôt la minutieuse et majestueuse liturgie commença. Porte-ornements, porte-insignes, dont deux revêtus de la vimpa, diacre, sous-diacre, cérémoniaire, diacre et sous-diacre d'honneur, prêtre-assistant évoluèrent dignement sous la conduite qualifiée de notre professeur de liturgie, M. Sabin. M. Piet remplissait les fonctions de prêtre-assistant ; MM. Pierre et Peters, diacre et sous-diacre d'honneur ; MM. Hefter et Bœuf, diacre et sous-diacre. Pas un accroc dans le déroulement de l'Office, mais au contraire une impeccable exécution ainsi qu'il convient à l'œuvre par excellence, « *opus Dei* ».

Tout cela était enveloppé, baigné précautionneusement par les pieuses mélodies grégoriennes de la messe « *Salve Sancta Parens* » et rehaussé encore par la messe polyphonique de Lotti.

Dans les stalles avaient pris place, outre la communauté et les confrères déjà mentionnés plusieurs dignitaires du diocèse : MM. les Vicaires généraux, le Supérieur du Grand séminaire, M. le chanoine Castets, M. le Curé de Saint-Vincent-de-Xaintes, etc...

Dans la nef et le transept, avaient pris place de nombreux laïques ainsi qu'un nombre imposant de Filles de la Charité, dont les cornettes faisaient un peu partout de frémissantes taches claires. Après l'Evangile, M. Milleville, supérieur de Notre-Dame du Pouy, mit au service de la parole de Dieu, non seulement son magnifique talent d'orateur, éprouvé par quinze années de missions paroissiales, mais surtout son cœur de prêtre, plein de cette ferveur du Nord, habituellement secrète, parfois explosive, fille de Flandre et d'Espagne, active ou mystique, toujours au service de Dieu !

Les étudiants de Notre-Dame du Pouy, malicieux par jeunesse et par tradition, n'étaient pas fâchés de voir comment leur professeur d'éloquence, allait mettre en pratique les conseils qu'il leur donnait en classe. Dès les premières minutes, l'envie leur passa tout à fait de s'intéresser à l'épreuve. Leur supérieur ne prêchait pas, il « *témoignait* ». Sa parole était moins un discours qu'une action, une action qui, dans l'auditoire se propageait de proche en proche, soulevait les âmes, et suivant les lignes de l'édifice, nous faisait tous monter vers Dieu. Actions de grâces, prière eucharistique, qui dans quelques instants, « *prendrait corps* » dans l'humanité du Sauveur. M. le Supérieur évoqua d'abord la célébration du cinquantenaire, modeste et intime, toute de joie intérieure et de filiale imploration : les temps étaient mauvais, les menaces pesant sur l'avenir ne permettaient pas une grande expansion l'allégresse. Mais, au jour du centenaire, deux fois plus solennel et plus riche de souvenirs, rien ne devait plus entraver l'expression de la joie. « *Habebitis hanc diem in monumentum, et celebrabitis eam solennem Domino* ». Puis, M. le Supérieur entrant dans le vif du sujet, nous dit quelles sont nos raisons de joie et les titres du bon Dieu à notre action de grâces.

Œuvre de Dieu, solide et sainte en ses origines, notre maison est née d'un grand acte de charité. Le don que fit Mme de Lupé aux Enfants de saint Vincent, d'une magnifique propriété, sise au bord de l'Adour. La charité, telle est sa pierre d'angle. « *Bene fundata est supra firmam petram*. »

Œuvre de Dieu, sainte et admirable en sa vie et son activité : « *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo, in longitudinem*

dierum ». Sanctifiée par l'oraison : « *domus mea domus orationis* », sanctifiée par le sacrifice : « sacrifice offert par de jeunes clercs, dont l'un mourait à la veille de son Ordination sacerdotale, l'autre à l'aube de son apostolat, et qui promettaient à leurs directeurs, de prier là-haut pour la maison ; sacrifice offert par de vénérables missionnaires, consumés par les travaux apostoliques, et qui sont venus ici passer les derniers jours de leur vie ; sacrifice offert par ces bons Frères coadjuteurs, travaillant jusqu'au dernier souffle, à la prospérité de leur chère maison. » Sanctifiée par le travail, celui de la prédication missionnaire, pendant un demi-siècle, ensuite celui des élèves, de leurs professeurs, des frères coadjuteurs, préparant avec amour la relève des cohortes apostoliques sur tous les chemins du monde ; car cette œuvre de Dieu, simple et admirable en ses origines et en sa vie, l'est plus encore en ses fruits.

En terminant, M. le Supérieur exhortait chaleureusement les Enfants de saint Vincent, à ajouter encore au capital de sainteté accumulé pendant un siècle à Notre-Dame du Pouy, l'effort de leur propre sainteté : « *Sit odor vitae vestrae delectamentum Ecclesiae Christi. Amen !* »

Le soir après la séance, un salut solennel clôtura la journée. Monseigneur officia. Le même programme que la veille fut exécuté avec la même perfection. La cantate composée à l'occasion du Centenaire par deux de nos chers frères Etudiants, fut donnée à la fin du salut.

*Séance récréative.* — Après le repas de midi, Monseigneur et les invités et toute la Communauté se réunirent une fois encore dans la salle du Séminaire au deuxième étage pour assister à une séance récréative.

Tout d'abord, M. le Supérieur ouvrit la séance, en nous traçant dans un excursus rapide, l'histoire de la fondation et de la vie passée de Notre-Dame du Pouy.

Puis, les étudiants jouèrent sous les yeux émerveillés des assistants, le *Jeu du Chant des pierres*, composé par l'un d'eux. C'est un chœur parlé, un jeu choral... Les pierres, ce sont celles de Notre-Dame du Pouy, la chère vieille maison. Il n'y a pas d'acteurs à proprement parler, mais le chœur, avec son narrateur, ses meneurs de jeu : formule du « théâtre d'avant-garde », où l'on voit exprimée par des gestes hiératisés, stylisés, l'idée qui mène l'action et dépeint les divers états d'âme.

#### PROLOGUE

Le Chroniqueur :

*Il est des heures où les pierres chantent,  
Il est des heures où le silence des pierres parle au silence des âmes...*

*Les pierres ne pensent pas, ne se souviennent pas comme nous,  
Elles ont leur langage, langage de pierre... Il faut se soumettre...  
Entendez, petits et grands, jeunes et anciens, le JEU DU CHANT DES*

*PIERRES.*

#### PREMIER TABLEAU

Notre-Dame du Pouy, terre d'appel :

*La route est là, jeune homme, à ta portée, devant toi, fraternelle...  
Elle t'invite...*

*As-tu du cœur au ventre ?... Sauras-tu la suivre ?...*

*Le Christ est suivi dans nos provinces de France.*

*Son passage, comme aux bords du Jourdain, a été un appel, on*



*s'est levé, on a suivi. En route pour la Maison de Famille, la maison du Seigneur, perdue dans la grande lande. Notre-Dame du Pouy.*

*Il n'y a pas que la facilité sur la route, le soleil chauffe, La terre colle aux pieds, les cailloux percent les semelles, Oui, mais, malgré tout, malgré les pieds qui saignent, malgré tout nous la suivons en chantant.*

*Parce que Notre-Seigneur, le Christ, est la Route, et la Route mène à Lui.*

#### DEUXIÈME TABLEAU

Notre-Dame du Pouy, terre de l'Amitié.

Un chalet de montagne, une bande de routiers qui font la veillée, ils sont pleins d'enthousiasme ardeur, ils veulent monter plus haut encore sur les sommets, les arêtes vives : tripes tendues, torses dressés dans la lumière par la charité et l'oubli de soi, qu'ils ont d'ailleurs l'occasion de pratiquer en accueillant deux pauvres types blasés par la vie terre à terre et égoïste, et qui se sont égarés dans la nuit...

*Sans beaucoup d'espoir nous recherchons notre jeunesse, la foi de notre jeunesse, l'enthousiasme de notre jeunesse, la joie de notre jeunesse...*

*Il y a pourtant encore des croix à la croisée des chemins !*

*Oui, mais, pour voir la Croix il faut lever la tête, on n'a pas toujours le courage de lever la tête...*

*Chercheurs d'Idéal, c'est pour vous que le Christ a dit :*

*« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »*

*Faites halte parmi nous, la vie est dure sur les cimes, mais nous avons l'air des cimes, la joie des cimes.*

Puis, tout à coup, le foyer... le vieux foyer leur parle du passé, de tous ces saints qui ne sont pas mentionnés dans l'histoire, mais qui sont quand même une réalité dans laquelle nous sommes plongés, l'humus de notre vieille terre spirituelle.

*Ils n'ont pas de témoins, mais derrière eux, ils laissent une pauvre maman en pleurs, un peu comme la maman du Crucifié à la quatrième station du Chemin de la Croix.*

*Ils n'ont pas de papiers, mais ils révolutionnent le monde,*

*Ils meurent dans leur lit, mais ils meurent usés, vides.*

*Ils n'ont plus rien à donner, ils ont tout donné,*

*Mes saints ne sont pas historiques, mais on vient à leur lumière, on marche à leur lumière, à la lumière de mes saints.*

Ici se place un intermède musical de haute tenue, allègrement interprété par nos chers frères soldats : *Marlborough*, de Laurent de Rillé.

#### TROISIÈME TABLEAU

Notre-Dame du Pouy, terre d'apôtres :

Au loin la silhouette du globe, au premier plan, une barque à voile latine, au pied du mât un missionnaire coiffé du casque colonial. Une équipe de rameurs et le chef pilote. On entend la voix multiforme du monde : *Vos de mundo non estis*. Monde de douleur et de souffrance, de haine, de dureté, de cruauté, de pleurs, de boue, de sang et tout cela monte dans un gémissement poignant. Mais les Apôtres du Christ ont la croix, la croix du pardon, la croix de lumière, la croix du Christ

des Béatitudes, et le missionnaire vogue vers les appels déchirants, projetant dans les ténèbres, la clarté, la vérité, l'amour du Christ, Croix du monde.

*Seigneur, envoyez vos Missionnaires, et la face du monde sera changée,*

*Seigneur, ayez pitié de la misère du monde...*

*Autour de la Croix, ..*

*Tous...*

*Unis.*

*Tous ?...*

*Oui !*

#### QUATRIÈME TABLEAU

Notre-Dame du Pouy, terre de rencontre.

Terre de rencontre des jeunes et des vieux, les vieux épuisés en d'apostolique travaux, les jeunes prêts à prendre le flambeau à leur tour dans leurs mains vigoureuses, au bout de leurs bras puissants.

Les cœurs n'ont pas faibli, comment auraient-ils pu le faire sous le regard, aux pieds, avec l'aide de Notre-Dame du Pouy ? Si les costumes, coutumes, formes d'apostolat changent, qu'importe ? Ce n'est que l'accessoire et l'accidentel, l'essentiel, le seul nécessaire, demeure immarcescible.

Novembre 1945 : C'est la Fête de Famille, c'est la rencontre de toute la famille, la famille du passé, du présent, la même famille. Ils sont tous là, ceux de 1845, de 1881, de 1906, ceux de 1945, avec les prisonniers qui sont revenus... Ils se sont reconnus, et ce soir, malgré la saison avancée, sur la colline, autour du feu de joie, ils chantent.

*Barrette au chœur et nulle part ailleurs,*

*Mode du Centenaire.*

*Et quant aux bas, même plus la couleur,*

*Mode du Centenaire.*

*Mais des nu-pieds, comme le Précurseur...*

*Mode du Centenaire.*

*L'antique chapeau lui-même a fait place au bérêt...*

*Chez nous est anathème quiconque a du regret.*

Après la séance, M. le Vicaire général remercie tous ceux qui ont contribué à la fête. Et il le fait paternellement.

« Ce sont surtout les artistes qui se sont dépassés pour cette séance, que je veux remercier. C'était vraiment très bien. J'étais de ce Cinquantenaire que vous venez d'évoquer. Eh ! bien, en vous écoutant, j'ai dû l'avouer, vous nous avez dépassés, vous du Centenaire... J'ai regretté de n'être pas né cinquante ans plus tard... Si c'était à refaire ! Mais quoi, le mal est irréparable... »

« Vous nous avez évoqué le rôle apostolique de Notre-Dame du Pouy, mais ces apôtres qui leur confère le caractère sacerdotal, c'est vous, Monseigneur ! En venant parmi nous, en nous faisant l'honneur de votre présence, c'est un peu votre œuvre que vous fêtez en ce jour. Nous ne pourrions envoyer tant de missionnaires, si vous ne leur confériez pas le pouvoir des apôtres... »

Notre très honoré Père nous donne ensuite la devise que M. Rouvelet, premier Directeur du Séminaire, disait être le condensé de l'esprit de la maison : *Oboedientia et dilectio...*



Comment, avec nos mots ternes, notre misérable vocabulaire de piétons, évoquer adéquatement ce spectacle magnifique et toutes les splendeurs de cette fête mariale ? Fête familiale. « Vous m'avez fait passer une journée du Ciel... », disait M. le Supérieur à ses étudiants. « La séance eût-elle duré deux heures de plus, c'aurait été un plaisir », et Mgr Mathieu, parlant ainsi, regrettait l'absence de ses Séminaristes. Les acteurs se firent un plaisir de redonner quelques jours plus tard la séance pour les Grands séminaristes de Dax et les Apostoliques du Berceau.

Nous avons vécu là des heures de joie et de beauté, qui auront une longue, très longue résonnance,

*A thing of beauty is a joy for ever.*

---

## PAYS-BAS

M. GUILLAUME MEUFFELS, C.M.

(30 juin 1871-16 juin 1943)

En juin 1943, mourait à la maison-mère de Paris où il avait passé les treize dernières années de sa vie, M. Guillaume Meuffels, dont le nom évoquera longtemps encore le souvenir d'un confrère d'une activité rare et d'une très grande bonté. Compatriote et cousin éloigné du défunt, j'ai été prié de garder pour les lecteurs des *Annales* quelques traits édifiants de sa sympathique figure.

Il naquit le 30 juin 1871 à Dieteren, paroisse secondaire de la commune de Susteren, au diocèse de Ruremonde, en la province entièrement catholique du Limbourg hollandais. Susteren est connu déjà dans l'histoire religieuse des Pays-Bas par une abbaye fondée par Plectrude, femme de Pépin d'Héristal, et cédée en 714 à l'apôtre de la Hollande, Saint Willibrord ; il en fut le premier abbé et en dédia l'église au Sauveur du monde. Après ses courses apostoliques, le saint évêque allait s'y reposer au milieu de ses confrères : deux de ses successeurs sur le siège d'Utrecht, Albéric et Grégoire, y sont même enterrés. En partie détruite, dans la dernière moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, par les Normands, l'abbaye fut abandonnée par les moines vers l'an 882. Plus tard des religieuses la relevèrent en partie, et surent s'y maintenir, à travers les vicissitudes du moyen âge et du protestantisme, jusqu'à leur entière dispersion par la Révolution française.

Le père et la mère de Guillaume, Adolphe Meuffels et Barbe Lynen, étaient propriétaires d'une bonne ferme. Guillaume était le troisième de leurs neuf enfants, cinq garçons et quatre filles. Mathieu, son plus jeune frère, et un neveu, Léon, fils de Joseph, son frère aîné, ont suivi Guillaume dans la Congrégation de la Mission et se dépensent encore avec zèle dans nos œuvres du Pérou et du Brésil. Un autre neveu, Guillaume Custers, fils de sa plus jeune sœur, Marie, travaille dans les rangs du clergé séculier. Dans sa parenté du côté maternel, la famille comptait trois prêtres Lynen : Mgr Joseph Lynen, ancien curé de Semarang et Provicair de Batavia où il mourut en 1882 ; les deux autres appartenant au clergé de Liège : diocèse qui englobait autrefois une grande partie de celui de Ruremonde. Un quatrième parent, M. Penders, mourut, curé en retraite de Pey, dans le voisinage immédiat de Susteren.

Guillaume, enfant pieux et éveillé, avait quatorze ans en 1885 quand il apprit que j'étais parti l'année précédente pour le *Séminaire Saint-Vincent-de-Paul*, de Wernhout, au diocèse de Breda. Appartenant à deux paroisses différentes, nous ne nous connaissions pas encore. Des démarches furent faites, elles eurent bon résultat. A mon retour des vacances de cette année 1885, Guillaume m'accompagnait au Séminaire, où il s'habitua de suite. Il prit pour directeur M. Ernest Dumontier, l'assistant et bras droit de M. Louis Dubois, supérieur. Parmi ses condisciples, il comptait entre autres, MM. Romans, Lelercq, Michel Gustave, Bataille, Bafcop, Peters Nicolas, Hénault, Narguet, Aubault, Dolet, Willems Hubert, van Pol, Kammerbeek, Hoefnagels, Moonen, Parrang, Geerts Joseph, Dullaert, Lecaille, de Kempeneer, Theunissen Arnold, Nederveen, Reynen Jean et Jacques, Vaessen Guillaume et Jean, Sieben Alphonse, Vester, Kieffer Théodore, Kremer Joseph, Willemen, Catheline, Henrotte, Lambin, Courandiëre, etc... Si nous ajoutons à ces noms ceux de MM. Halinger, Bernhard, Herbet, Michaux, partis pour Paris quelques semaines avant l'arrivée de Guillaume, nous avons à peu près ce que nous pouvons appeler la « *Vieille Garde* » des nombreux confrères qui sont heureux d'avoir eu comme berceau de leur vocation au sacerdoce et à l'apostolat, cette maison de Wernhout, confiée par le très honoré Père Antoine Fiat à la terre hospitalière de Hollande.

Dans les heureuses années qu'il y passa comme élève, Guillaume n'eut d'autre histoire que de gagner la confiance et l'affection de ses maîtres et de ses condisciples par sa piété, ses succès dans les études, et par un heureux caractère qui ne se démentit jamais. Au mois d'août 1888, M. Dumontier fut nommé supérieur à la place de M. Louis Dubois, malade. Il me retint à la tête de la classe de cinquième qui m'avait été confiée, au départ d'un professeur en pleine année scolaire, et il fit également appel au dévouement d'Albert Narguet et de Guillaume Meuffels pour diriger la classe des commençants. Cette année 1888-1889 fut pour nous une année délicieuse de bonne volonté témoignée et d'expérience déjà acquise. Elle fut couronnée aux grandes vacances de 1889 par notre entrée à Saint-Lazare. J'y précédai mon ami, de quelques semaines, pour me rapprocher de mon cours, et Guillaume vint m'y rejoindre le 7 septembre suivant. Après les vacances, qui allaient alors du 15 août au 9 octobre, la grande retraite nous plongea, avec nos autres jeunes confrères, en plein dans les deux années de probation, sous la direction de M. Alauzet et de M. Huet, sous-directeur. Frère Guillaume s'y mit de toute son âme et fut pour nous tous un modèle. Le premier deuil que nous partageâmes avec la maison-mère fut celui de M. Louis Dubois, notre ancien supérieur de Wernhout. A l'infirmerie où, depuis quelques mois, il vivait retiré, nous pûmes recevoir sa dernière bénédiction : le bon vieillard mourait pieusement le vendredi 8 novembre 1889. Nous prenions part aux préoccupations de nos jeunes confrères de France, qu'une législation, méconnaissant les droits de l'Eglise, allait verser pour la première fois dans le service militaire actif. Mais c'était aussi l'année de la béatification et des triduum de Jean-Gabriel Perboyre et il nous arrivait parfois de servir la messe à un bon vieillard, le propre frère du martyr de la Chine. A la fin de notre première année de Séminaire interne une Assemblée générale nous permit de contempler l'état-major de la famille religieuse ! Pour faire place aux membres de cette Assemblée,

nous eûmes, nous, séminaristes, un bienfaisant séjour à la maison de campagne de Gentilly. Frère Guillaume était de plus en plus heureux au Séminaire interne, il en suivait les exercices avec aisance, il résumait fidèlement les conférences, colloques, lectures spirituelles, y mêlant ses propres réflexions marquées toujours au coin de l'humilité et de la piété. Mais le climat de la grande ville lui devenait contraire. Grâce à un repos bienfaisant qui lui fut concédé à Wernhout, du 11 février au 4 mai 1891, il put achever, sans nouvel accroc, ses deux années de séminaire interne et se donner entièrement à Dieu, dans la famille de Saint Vincent de Paul, par les Saints Vœux, le 3 septembre 1891. M. Alauzet, depuis de longues années, directeur des séminaristes et des étudiants, venait de passer à M. Alfred Louwyck la direction des étudiants.

Frère Guillaume restait dans la vie plus libre des études le bon compagnon que nous avions connu à Wernhout et au séminaire interne. Son esprit vif et éveillé s'intéressait à la philosophie, bien qu'il apportât à son étude plus de facilité que de profondeur et de constance. Notre professeur, M. Ermonet, lui confiait volontiers le rôle d'« *impugnator* » dans les exercices d'argumentation qui, deux fois la semaine, clôturaient ses classes très intéressantes. Frère Guillaume aimait beaucoup la Congrégation, son histoire, sa vie de famille, les récréations, non tant les jeux, quand ils étaient permis, que la conversation, où il excellait : il savait la rendre intéressante, taquinant volontiers sans être jamais à charge ni blessant. Il avait la réputation d'aimer les petites nouvelles ; c'était moins par curiosité que par intérêt réel témoigné à ses interlocuteurs : il avait un vrai talent de mettre chacun à l'aise et en train dès une première rencontre.

Malheureusement sa santé donnait de nouvelles inquiétudes dans sa seconde année de philosophie. Le climat de la grande ville lui était décidément contraire et le médecin conseillait de nouveau un séjour de repos en Hollande. Quand je l'accompagnais à la gare du Nord nous ne nous doutions, ni l'un ni l'autre, que nous ne nous reverrions plus comme condisciples à la maison-mère. M. Dumontier et les confrères de Wernhout lui firent le meilleur accueil. Mais on lui fit commencer bientôt des études particulières de théologie. Elles devaient alterner avec de petits services rendus à la maison. Le supérieur, l'économe, les professeurs étaient Français : les domestiques, les fermiers, les fournisseurs n'entendaient pas la langue ; la présence de M. Meuffels allait être pour tous un avantage de chaque jour. Cet office d'interprète, il l'aimait surtout quand le Supérieur l'emmenait au parloir s'aboucher avec les parents des élèves. Sans être encore prêtre, lui-même, il avait déjà le don de rendre aimable la vocation de missionnaire et méritoires les sacrifices qu'elle impose pour le moment, et les séparations qu'elle réserve pour l'avenir. Aux vacances de 1894, Dieu lui demanda à lui-même un grand sacrifice par le départ de M. Dumontier, son confesseur et supérieur très aimé, qui plus que personne, avait contribué à l'organisation et à la prospérité du séminaire Saint-Vincent. Il venait de passer la supériorité au très pieux M. Gracieux, qui la céderait, en 1903, à l'éminent M. Louis Dillies, sous lequel le séminaire atteindrait son apogée.

Dans le courant de l'année suivante, 1895, les supérieurs de M. Meuffels jugèrent qu'un jeune confrère doué de talents bien marqués mais de santé encore précaire, pouvait exceptionnelle-

ment devancer les temps ordinaires et être présenté aux ordres sacrés. Le dimanche 4 août 1895 il reçut le sacerdoce, que Mgr Leyten, évêque de Bréda, lui conféra dans sa chapelle domestique. Le T. H. Père Antoine Fiat lui envoya à cette occasion une lettre de sa main, dont il goûta surtout ce pieux conseil : « *Prenez la résolution de dire toujours très bien la sainte messe et d'imiter en cela, comme en tout le reste, notre bienheureux Père saint Vincent.* » Toute sa vie M. Meuffels y fut fidèle. Que de fois n'avons-nous pas entendu les témoins les plus divers dire avec une édification nuancée de quelque étonnement : « *Ce travailleur infatigable et toujours en course, comme il dit pieusement la messe !* » Un de ses confrères, qui a vécu quinze ans dans son intimité à Wernhout, écrivait : « *M. Meuffels avait une foi profonde. Je m'en apercevais à la façon dont il disait la messe. Les yeux fixés sur la sainte Hostie, il récitait toujours le Pater lentement, avec un accent si pieux et si pénétrant que j'en conserve un souvenir ineffaçable.* » Un autre juge excellent dans la matière, ayant également vécu dans son intimité, trouvait que ses nombreux élèves et pénitents de Wernhout étaient marqués de son empreinte, « celle d'une solide piété ».

M. Meuffels, à peine ordonné prêtre, eut vite beaucoup de pénitents. Le nombre des élèves dépassait la centaine : beaucoup de nouveaux, ne sachant qu'imparfaitement le français, à leur arrivée, étaient bien aises de trouver un confesseur qui sût leur langue maternelle ; ayant une fois commencé avec lui, ils lui restaient fidèles ; il leur inspirait toute confiance par sa piété et par sa bonté.

Après son ordination, M. Meuffels fut nommé professeur de quatrième. Elle avait dans le régime des études, une importance spéciale, comme faisant la transition entre les matières purement grammaticales et les études proprement littéraires. M. Meuffels semble s'être spécialisé dans cette classe, à laquelle il ajouta plus tard quelques leçons d'anglais et d'allemand : il la garda pendant plus de vingt ans jusqu'à sa sortie de l'enseignement. Quelques années après son ordination, il accepta de joindre l'économet de la maison à ses autres travaux. Non seulement l'administration intérieure du temporel, mais la plupart des relations extérieures lui furent abandonnées par M. Dillies. Avec tact et une entière dépendance, M. Meuffels épargnait au chef de la maison une foule de préoccupations, capables de troubler la sérénité dont un Supérieur a besoin pour la direction des études et la formation de ses jeunes gens. D'autre part, chez M. Meuffels, l'économe ne faisait pas tort au professeur et au confesseur, ni à l'aimable homme de communauté qu'il restait pour ses confrères. Il avait une facilité rare de travail et d'adaptation : son activité ne le fatiguait pas, elle était sa vie.

Le séminaire de Wernhout se trouve sur la grande route d'Anvers à Bréda, en face de la douane d'entrée en Hollande, et à proximité de fermes dispersées, dont les habitants demeurent à plus d'une heure de distance de l'église de Zundert. Le hameau de Wernhout ne formait pas encore une paroisse distincte. L'autorité diocésaine jugea le moment venu de faciliter à ces fidèles l'accomplissement de leurs devoirs religieux : assistance aux offices les dimanches et fêtes, instruction religieuse et catéchismes, confessions, visite des malades. M. Meuffels fut prié d'inaugurer et de conserver ce ministère, tout de zèle et de charité. Nous savons des sources les plus autorisées qu'il s'en acquitta avec un grand dévouement, avec une discrétion et un tact parfaits.

Dans ses vingt années d'existence, le Séminaire avait déjà donné à l'Eglise et à la Congrégation un bon nombre de prêtres et de missionnaires. Ceux-ci sans vouloir « enjambrer sur la Providence » appelaient de leurs vœux le moment où la seconde famille de leur Saint Fondateur, la Compagnie des Filles de la Charité, viendrait prendre part, dans leur patrie, aux œuvres charitables dont l'origine remonte aux initiatives et aux inspirations hardies de saint Vincent de Paul. M. Meuffels passait aux grandes vacances quelques jours chez lui au Limbourg. Ce fut dans une de ces visites que la Providence lui ménagea la joie de devoir transmettre aux Supérieurs de Paris le désir du curé et du bourgmestre de Susteren, d'une fondation de Filles de la Charité. Leur demande, présentée avec l'assentiment de Mgr Drehmanns, évêque de Ruremonde, fut agréée volontiers par les Supérieurs, et le 8 avril 1902, les sœurs Waulers, Vesfer et Geurts arrivaient de Paris à Susteren pour se charger de l'école des jeunes filles et de visiter les pauvres et les malades de la paroisse.

Ce fut aussi en 1902 que commença à l'ombre du Séminaire Saint-Vincent de Wernhout, un essai de séminaire interne et de scolasticat, dont la direction fut confiée à M. Théodore Kieffer, aidé de MM. Halinger et Guillaume Meuffels. L'heureux essai prit corps, dès l'année suivante, 1903, par la fondation de la maison de Panningen. M. Guillaume Meuffels avait fait, au nom du T. H. Père Fiat, les premières démarches auprès de l'évêque de Ruremonde pour obtenir l'autorisation qui fut gracieusement accordée. Le prélat lui indiqua même une propriété dont la Congrégation fit l'acquisition et dont elle fit son *Grand séminaire* Saint-Joseph de Panningen. M. Guillaume Meuffels ne fut pourtant pas du personnel de la nouvelle maison ; il resta à Wernhout, où le renaient ses multiples charges au Petit séminaire. Même quand, treize ans plus tard, sur l'invitation formelle de l'évêque, la Congrégation accepta de créer un rectorat ou maison de ministère pastoral à Susteren, l'on n'osait tout d'abord songer à lui pour cette œuvre, à laquelle il était si bien préparé, tellement il passait pour « *indispensable* » à la maison de Wernhout. Il fallut l'assurance formelle du supérieur, M. Dillies, que, devant la nécessité évidente d'une nouvelle fondation, où tout était à créer, Wernhout devait faire et saurait faire son devoir et son sacrifice. La nouvelle œuvre intéressait particulièrement la Congrégation pour son avenir en Hollande. Ses deux maisons existantes, Wernhout et Panningen, étaient dues à l'initiative de la Congrégation elle-même préoccupée de sa sécurité et de son recrutement. Celle de Susteren, au contraire, était la première fondation offerte par un membre de l'épiscopat de Hollande. Mgr Laurent Schrynen nous avait témoigné, en toute occasion, une grande bienveillance. Depuis plusieurs années il avait vu à l'œuvre, dans son diocèse de Ruremonde, les Lazaristes de Panningen et les Filles de la Charité de Susteren, de Nuth et de Bocholtz. Aussi le très honoré Père, M. Villette, avait accepté avec reconnaissance les avances de l'évêque, et, le 22 mai 1916, au jour de sa fête, il nommait M. Guillaume Meuffels, supérieur de la nouvelle maison de Susteren.

Agé maintenant de quarante-cinq ans, muni d'une longue expérience des hommes et des affaires et d'une santé qui s'était affirmée dans l'abondance et la variété de ses travaux, M. Meuffels se voua corps et âme à la tâche aimée mais lourde qui lui était confiée. Il avait été très bien accueilli par l'évêque, par le

saint curé, M. Louis Tyssen, et par la population. Mais, en pleine guerre européenne, il se trouvait devant une entreprise bien difficile. En Hollande, il fait bon travailler et se dévouer. Mais, règle générale, nos confrères doivent faire le bien, sinon à leurs dépens, du moins en comptant beaucoup sur le proverbe : « Aide-toi et le Ciel t'aidera ». Cette méthode, du reste, n'avait jamais déplu à M. Meuffels : il la pratiquait volontiers et avec succès. Grâce à son savoir-faire, les terrains nécessaires furent acquis à un prix raisonnable. Successivement l'on vit s'élever à *Mariaveld* (« campus Mariae ») de Susteren, une belle église romane, une résidence spacieuse, des écoles pour la jeunesse, une maison pour les œuvres sociales, etc... L'église, dédiée à Marie Immaculée de la Médaille miraculeuse, fut consacrée solennellement le lundi 5 août 1918, par Mgr Laurent Schrynen, évêque de Ruremonde.

M. Meuffels fut un recteur très zélé, très aimé de la population, ne refusant jamais son intervention et ses démarches quand quelqu'un avait besoin de son appui ou de ses services. Il donnait à ses paroissiens une instruction religieuse, bien adaptée à leur condition. Ses prédilections étaient pour les pauvres et les malades : il allait les voir par tous les temps, il leur distribuait tout ce dont il pouvait disposer. « *Il faut être bon, disait-il à ses confrères, bon pour les bons, meilleur encore pour les mauvais. Car le monde est malade, et la première chose qui donne confiance à un malade est la bonté.* » Il la possédait, lui, la bonté, « même jusqu'à l'aveuglement de l'amour paternel », dira plus tard, en souriant, une supérieure de Filles de la Charité, qui l'avait vu à l'œuvre avec de rudes pensionnaires, qu'il s'efforçait de gagner pleinement à leur devoir par de touchantes avances de charité.

Ses confrères auraient bien désiré qu'il dégonflât quelque peu son propre confessional, son tour de prédication, son parler pour toute sorte de visiteurs qui le faisaient venir en retard, lui, Supérieur, à table, en récréation. Non qu'il fit de l'acaparement, mais il ne réussissait pas à se récuser quand il était personnellement demandé pour un acte de ministère ou de charité. Sur d'autres points aussi les apparences chez lui n'étaient pas toujours d'accord avec la réalité. Quand on le voyait frayer de préférence avec les humbles et les petits, d'aucuns se demandaient s'il ne serait pas dépaycé chez les grands. ? Mais non : il était à l'aise et sûr de lui-même avec les personnes des milieux distingués, parce qu'il était humble et simple : mais il ne les abordait d'ordinaire que pour les intéresser à son œuvre ou à ses protégés. On lui croyait un petit faible pour l'argent, ce que l'on exprimait par le surnom plaisant de Guillaume Tell, c'est-à-dire « *Guillaume qui sait compter (tell, signifiant compter)* » : il était le premier à rire de l'innocente taquinerie, qui n'a de saveur qu'en hollandais. Il en convenait aisément : « il avait été si longtemps procureur, disait-il, et avait tant dû quêter pour réaliser son œuvre de Susteren ». Parfois aussi un peu de négligence dans ses habits et dans les objets à son usage aurait pu causer quelque étonnement, si l'on n'avait su que c'était souci de pauvreté religieuse, parfois même simple alavisme des fils de la campagne qui se résignent difficilement avec saint Vincent « de mettre deux bûches dans le foyer, si une seule peut suffire pour chauffer l'appartement. » En réalité, M. Meuffels eut la satisfaction, non seulement de faire de *Mariaveld* un rectorat modèle, enrichi de toutes les œuvres paroissiales exi-



gées par les nécessités des temps actuels, mais aussi d'en faire le point de départ de deux nouveaux rectorats, *Rumpen* et *Nieuw-Einde*, dont l'autorité diocésaine et le génial inspirateur des œuvres sociales, Mgr Poels, n'hésitèrent pas de confier la création à la Congrégation, après le plein succès de *Mariaveld*, à Susteren.

Après les vingt-trois années passées dans l'enseignement à Wernhout, le ministère pastoral de M. Meuffels à Mariaveld durait depuis quatorze années et lui-même approchait de la soixantaine, quand les voies de la Providence le conduisirent à Paris. Dans la grande capitale de la France, il y a toujours une colonie de compatriotes dont les intérêts spirituels ne sont pas indifférents à l'épiscopat de la mère-patrie. Pour gérer ces intérêts, les assurer, les développer, M. Meuffels était bien « *the right man on the right place* ». Il fixa naturellement sa demeure à la maison-mère de la Congrégation où, dès les premiers jours, il fut doublement le bienvenu par sa piété, sa régularité et par les multiples services qu'il était heureux de pouvoir rendre. Sans être une sinécure, loin de là ! son aumônerie des Hollandais de Paris n'épuisait pas les ressources, l'exigence même de sa merveilleuse activité et de son impérieux besoin de se donner, de faire du bien autour de soi. Aussi, au moindre signe de ses Supérieurs, il acceptait des retraites, des triduumms et tout autre travail de ministère pastoral dans les paroisses, les séminaires, les maisons des Filles de la Charité. Et partout, dans son aumônerie comme dans toute sorte de groupements d'adultes, de jeunes gens ou de jeunes filles, il gagnait les cœurs et faisait le bien par sa bonté. Dans une réunion générale de la colonie hollandaise de Paris, tenue le 21 novembre 1936, et à laquelle assistaient Mgr Chaptal, évêque des étrangers, et M. Jean-Baptiste Piet, assistant de la maison-mère, la décoration de chevalier dans l'*Ordre d'Orange-Nassau* fut solennellement remise à M. Guillaume Meuffels, au nom du gouvernement de la reine Wilhelmine, par son Excellence M. Loudon, ancien ministre des Affaires étrangères de Hollande, accrédité maintenant auprès du Gouvernement français. Elle montrait bien la haute estime et la reconnaissance sincère que l'on éprouvait, même dans les milieux officiels, pour ce prêtre missionnaire, ami et bienfaiteur de tous ceux qui l'approchaient. Il incarnait dans sa personne la parole souvent citée de Bossuet : « *Quand Dieu fit le cœur de l'homme, il y mit d'abord la bonté.* »

Dans l'été de 1942, au plus fort de la guerre mondiale, la Providence lui ménagea un voyage en Hollande pour prendre quelque repos et rétablir ses forces qui faiblissaient. Il en revint plus fatigué qu'il n'y était allé. Au lieu de se reposer, il s'était épuisé en démarches pour ses Hollandais de Paris. Il nous fallut presque user d'autorité, pour lui imposer quelque modération dans ses visites charitables, trop fatigantes pour son âge, dans le désarroi des moyens de communication et de circulation. C'est dans ce dernier voyage de Hollande qu'il rédigea lui-même le texte de son image mortuaire : au moment voulu, l'on n'aurait qu'à la dater et la faire imprimer. Après un dernier salut et merci à sa famille, à ses « anciens » de Wernhout, de Susteren, et de Paris, à ses nombreux amis et bienfaiteurs, il conclut par ces mots d'une touchante simplicité : « *Pour le bien que j'ai pu faire, je remercie le Bon Dieu ; pour mes manquements, je Lui demande pardon ainsi qu'à vous tous. Au revoir dans l'éternité ! Restez simples et humbles et ne passez aucun jour sans prier.* »

*Marie, la Médiatrice de toutes les grâces. Loué soit Jésus-Christ ! Vivez pour Lui ! Combattez pour Lui ! Priez pour moi. »*

De retour à Paris depuis deux ou trois mois, il se sentit gravement atteint et fut administré la veille de Noël de cette même année 1942 (1). Grâce aux bons soins qui lui furent prodigués et à la joie d'avoir en M. Laureyssen un aide et continuateur de sa sollicitude pour les Hollandais, il put atteindre, dans sa chambre de l'infirmerie, l'été de 1943. Et dans la nuit du 15 au 16 juin, il rendait pieusement son âme au bon Dieu, ayant fait généreusement le sacrifice de sa vie. Cette vie il l'avait entièrement vécue — comme le voulait saint Vincent — « à la fatigue de ses bras, à la sueur de son front ». Si beaucoup d'hommes « broutent » leur existence, M. Meuffels avait littéralement « consumé » la sienne, tant par vertu que par inclination, dans la mission que Dieu l'envoya remplir ici-bas. Le souvenir qu'il nous laisse peut se résumer dans ce simple mot : « *Deo gratus, proximo beneficus* » : il fut un « homme de Dieu, et bon, très bon pour le prochain ».

Hubert MEUFFELS, C.M.

---

(1) Pour donner un exemple de l'attachement qu'on lui portait, même du dehors, voici ce qu'écrivait un ami à l'Assistant de la Maison-Mère : « Je viens d'apprendre que M. Meuffels est malade : je vous supplie de le faire soigner, par les plus grands docteurs que vous trouverez. Ne ménagez absolument rien pour sa santé. Je déclare prendre à ma charge tous les frais. Je tiens en telle estime le Père Meuffels, que je ferais l'impossible pour lui être agréable. Grâce à Dieu, je puis le faire, ma reconnaissance m'en fait un devoir. »

---

## LA PROVINCE DE ROME

### HISTOIRE DE LA CONGREGATION DE LA MAISON

Livre IV, de 1874 à 1918

M. Eugène Boré, Supérieur général (*suite*).

Chapitre LI. — La province de Rome de 1874 à 1877.

Les maisons de la province romaine : *Montecitorio, Saint-Sylvestre, Ferentino, Sienna, Bologne, Plaisance, Rimini, Fermo, Florence, Ferrare, Lorette, Macerata.*

Saint Vincent de Paul est allé à Rome au moins deux fois ; une première fois vers 1600, comme il ressort d'une lettre de 1631, à M. du Coudray « *je fus à Rome il y a trente ans* » ; une seconde fois en 1607, après sa captivité à Tunis, comme il ressort d'une lettre de 1608, adressée à M. de Comet.

Dans ces lettres, on admire l'esprit de foi de notre bienheureux Père pour Rome « *où est le chef visible de l'Eglise militante, où sont les corps de saint Pierre et de saint Paul, et de tant d'autres martyrs et saints personnages qui ont d'autres fois donné leur sang et employé toute leur vie pour Jésus-Christ.* »

En 1631, saint Vincent envoya à Rome M. du Coudray, qui obtint du pape Urbain VIII l'approbation de la Congrégation par la Bulle *Salvatoris*, 12 janvier 1633.

Le premier supérieur de Rome fut M. Louis Lebreton, grand apôtre des bergers de la campagne romaine, qui obtint du Saint-Siège la permission de s'établir dans la Ville Eternelle, le 17 octobre 1641, et qui mourut à la fin de la même année.

Il fut remplacé par M. Bernard Codoing, qui s'établit au *palais Morone*, près le pont Sixte, grâce aux libéralités de la duchesse d'Aiguillon, en 1642 et 1643. Bientôt, en 1644, on se transporta au *palais Buffalo*, près de l'église *delle Fratte*. Ancey et Rome furent constitués en province à l'assemblée de 1642.

Le troisième supérieur fut M. Jean Dehorgny, qui avait visité la maison en 1644.

L'an 1647, M. Portail fit la visite et établit supérieur M. Alméras, à qui saint Vincent recommandait de temporiser et de s'abandonner à la Providence.

En 1651, M. Dehorgny redevint supérieur jusqu'en 1653, où il fut remplacé par M. Thomas Berthe. Ce dernier ayant, sur l'ordre du Pape, hospitalisé le cardinal Retz, qui était mal vu par Mazarin, reçut du Roi l'ordre de quitter Rome.

M. Berthe fut remplacé en 1653 par M. Edme Jolly, qui avait débuté dans la carrière diplomatique et qui obtint du pape Alexandre VII l'approbation de nos vœux et l'explication du vœu de pauvreté. En 1659, M. Jolly s'établit dans le *palais du cardinal Bagni*, à Montecitorio, qui devait devenir la maison de Rome jusqu'en 1876 (on en prit alors les deux tiers) et en 1913 où l'on prit le tout. Cette même année, le Pape prescrivait à tous les ordinands de faire une retraite chez nous avant l'ordination. M. Jolly était directeur spirituel au collège de la Propagande.

Après saint Vincent, les supérieurs de Rome furent M. Jean Martin en 1665, M. René Simon en 1668, M. Jean Martin pour la seconde fois en 1677, M. Jean-Jacques Carretti en 1680, M. Jean Martin pour la troisième fois en 1681. Il y aurait beaucoup à dire sur M. Jean Martin, qui fut catéchiste de Louis XIV enfant, éminent missionnaire en Italie, un vrai saint ; un ange. Pendant qu'il prêchait on voyait une colombe sur sa tête.

A la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, M. Appiani partit de la province de Rome pour la Chine où il défendit *usque ad vincula* les décisions du Saint-Siège concernant les rites chinois. Au début du xviii<sup>e</sup> siècle, M. Pédrini partit de la même province pour Pékin où il fut, lui aussi, martyr de son obéissance au Pape. En 1703, la maison de Rome fut chargée de l'*académie des Nobles*, jusqu'en 1729.

En 1704, la province de Rome devint la source des maisons d'Espagne qui dépendirent d'elle jusqu'en 1736. En 1730, on construisit à Montecitorio, une nouvelle église qui fut consacrée en 1743.

Les principaux visiteurs de cette époque furent MM. Jacques Pesnelle, Jean-Baptiste Vacca, Pierre Terrarossa, Pierre Giordarnini, Lazare Figari.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, M. François Filippi se fit remarquer par sa sainteté, sa mortification, ses succès en mission, ses miracles, ses prédications. Il fut un autre saint Vincent Ferrier.

Parmi les visiteurs et supérieurs du xviii<sup>e</sup> siècle, il faut citer M. Bernard della Torre, sous lequel on fit des travaux à l'église de Montecitorio en 1730, et l'on fit de grandes fêtes pour la canonisation de saint Vincent en 1737. A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, M. Cayla, supérieur général, vint se réfugier à Rome, où il mourut le 12 février 1800.

Parmi les confrères remarquables de cette époque, il faut signaler M. Benoît Fenaja, qui fut supérieur en 1774, et visiteur en 1777. Il envoya des missionnaires à Goa, pour remplacer les Jésuites dissous. Quand M. Cayla fut obligé de se cacher, M. Fe-

naja fut nommé vicaire apostolique de la Congrégation. Quand Pie VII, élu à Venise en 1800, rentra à Rome le 13 juillet de cette année, il nomma M. Fenaja, vice-gérant, archevêque. M. Fenaja accompagna Pie VII au sacre de Napoléon 1<sup>er</sup>. M. Fenaja fut ensuite nommé patriarche de Constantinople. Lorsque les armées françaises pénétrèrent dans Rome en 1808, M. Fenaja fut exilé, d'abord à Florence, puis à Bologne, enfin à Paris où il vécut et mourut au *Séminaire des Missions étrangères*, le 20 décembre 1812.

La maison de Rome fut, de 1804 à 1829 le siège de deux vicaires généraux, MM. Dominique Siccardi et Benoit Baccari.

Ce fut sous M. Siccardi que partirent pour l'Amérique M. de Andréis et M. Rosati, missionnaires de très grande valeur.

A la fin de sa vie, M. Siccardi fut aidé par M. Baccari, provicaire général, confrère très humble, très zélé. Après la nomination de M. de Wailly, M. Baccari redevint visiteur de Rome, poste qu'il remplit jusqu'à sa mort en 1835 : il avait alors quatre-vingt-huit ans. M. Siccardi était mort à quatre-vingt-dix ans. Ces deux vicaires généraux ont bien mérité de la Congrégation par leur sagesse et leur prudence.

Un des plus remarquables visiteurs après M. Baccari, fut M. Simon Ugo, confrère d'une science profonde, d'une grande sainteté de vie, d'une remarquable sagesse administrative. Il était très faible de constitution, quand on le reçut dans la Congrégation en 1802. Il fut professeur à Montecitorio et à la Propagande : on l'appelait le premier moraliste de l'époque. Il pratiqua la pauvreté à la perfection ; il avait une modestie angélique ; il n'a jamais manifesté quelle était sa volonté ; il était très humble malgré sa science et sa réputation ; il dut subir plusieurs opérations très douloureuses ; il ne voulait jamais lire aucun journal ; il pratiquait le silence, le recueillement à la perfection ; lors du retour triomphal de Pie VII à Rome, il se priva du plaisir de voir les manifestations enthousiastes du peuple romain. Il était directeur spirituel d'un grand nombre de prêtres, de prélats, de cardinaux ; lors du choléra, il se dévoua au service des pestiférés.

En 1837, la maison de Rome célébra solennellement le premier anniversaire de la canonisation de saint Vincent. Le pape Grégoire XVI vint dire la messe et déjeuner à Montecitorio. M. Nozo, supérieur général, était venu de Paris pour assister à ces fêtes.

Parmi les confrères remarquables du xix<sup>e</sup> siècle, il faut citer M. François Folchi, dont la cause de béatification fut introduite auprès de la Sacrée Congrégation des Rites. M. Romuald Roberti, directeur du Séminaire à Montecitorio, que la bienheureuse Anna-Maria Taigi a vu dans le ciel resplendissant de beauté, M. Félix Zualdi, qui dirigea l'académie liturgique pendant un grand nombre d'années, etc...

En 1848, les confrères coururent de grands dangers. En 1850, les Filles de la Charité s'établirent dans la Ville éternelle. Le Père Etienne vint plusieurs fois à Rome pendant son généralat. Il travailla à sauver les maisons de la province, soit en 1848, soit en 1870, par l'influence de l'ambassadeur de France. En 1871, 1873, il y eut des menaces de suppression. Une partie de la maison devint, en 1870, la *Chambre des députés*.

C'est à cette époque (1874), que M. Boré fut élu Supérieur général. Un de ses premiers soins fut d'aller rendre ses hom-

mages au successeur de Pierre. Peu avant son arrivée, mourut à Montecitorio Mgr Joseph Salomoni, qui appartenait à la Congrégation de la Mission. Le service funèbre eut lieu au milieu d'un concours immense. L'éloge funèbre fut prononcé par Mgr Nardi, auditeur de la Rote. Voici le résumé de ce discours :

« Mgr Salomoni naquit à Pecetto, 28 août 1800 ; il fit preuve d'une rare intelligence, de nobles sentiments, étant séminariste, prêtre, curé de Saint-Dominique à Casale ; il se fit remarquer par sa sagesse, ses succès, sa charité pour tous, sa maturité dans les conseils, ses travaux infatigables, ses prédications, ses mœurs exemplaires, sa perspicacité, son profond savoir, son éloquence vive, il fut élu chanoine théologal du chapitre de Casale ; il avait le don d'enseigner, d'émouvoir ; il possédait une vaste érudition, il fut professeur de morale au séminaire ; il était ennemi des doctrines extrêmes, gardant un juste milieu entre la sévérité et le relâchement.

« Nommé évêque de Coni par le roi Charles-Albert, M. Salomoni protesta, refusa, alléguant des raisons que sa modestie lui faisait croire vraies. Le roi fut inflexible ; le pape Grégoire XVI ferma l'oreille à de nouvelles instances de M. Salomoni et lui enjoignit d'accepter cette charge. M. Salomoni reçut la consécration épiscopale des mains du cardinal Franzoni, le 3 mai 1840. Le même jour, Mgr Salomoni prononça une touchante homélie dans laquelle il traita, en maître, des devoirs du pasteur, du clergé, des fidèles. En parlant des premiers, il se fait un reproche à lui-même d'avoir osé accepter une charge aussi redoutable que l'épiscopat ; mais il ajoute que deux pensées le consolent : celle de la longue et ferme résistance qu'il a opposée et celle de l'amour avec lequel ses diocésains le reçoivent. — Au clergé il donne de sages avis : la prudence, la piété, la science, la charité doivent être son patrimoine, son trésor ; il doit fuir l'amour des richesses et la vaine gloire ; il doit s'adonner à l'étude, à l'évangélisation de tous, particulièrement des pauvres, à l'administration des sacrements. Mgr Salomoni adresse de pieuses exhortations aux professeurs et aux élèves de son séminaire ainsi qu'aux religieux et religieuses de son diocèse, particulièrement à ces âmes généreuses qu'on appelle Filles de la Charité et qui, semblables à des anges revêtus d'un corps humain, se consacrent au soulagement des pauvres et des malheureux. — Aux fidèles, aux magistrats, il prêche l'alliance du pouvoir séculier avec l'Eglise.

« Il n'a publié que ses lettres pastorales, bien qu'il fut un homme de profond savoir, très versé dans les sciences sacrées et profanes.

« Le 26 juillet 1840, il entre solennellement en possession de son diocèse ; très humble, il craignait les honneurs. Très uni à Dieu, il redoutait la diversité des soins, la multitude des affaires, la fréquence des visites. Il parcourut assidument les parties montagneuses de son diocèse. Il cherchait à connaître la vérité si souvent cachée aux supérieurs. Il encourageait le bien, remédiait au mal avec une douce fermeté ; il avait le désir de la vie solitaire, de la méditation, de la prière.

« Il offrit sa démission à Grégoire XVI, en mai 1842 ; il demanda de renoncer aux signes extérieurs, au titre épiscopal de n'avoir d'autres vêtements et appellations que celles des prêtres.

« Il entra dans la Congrégation de la Mission, ne souffrit aucune distinction ; on abrégea pour lui le temps du noviciat.

Il fut un modèle accompli de toutes les observances religieuses ; il dirigea des retraites sacerdotales à Naples, Anagni, Sienne, Bologne, Gênes. Il prêchait des retraites sacerdotales, surtout à Montecitorio.

« Ses paroles étaient graves, ses conseils pieux, ses exhortations ferventes.

« Quelle force dans ses discours, quelle profonde science, quelle juste et sévère analyse de nos erreurs et de nos défauts. Pendant vingt-huit ans, il donna des retraites aux prêtres, aux ordinands. Sa morale était très sévère ; cependant la majorité se confessait à lui et plusieurs restaient ses pénitents. Il était le confesseur de plusieurs maisons religieuses. Homme de bon conseil, il prêcha dix ans à l'*Académie liturgique*, avec zèle et satisfaction universelle. Le cardinal Marini était très assidu à ses conférences. On a vu des prêtres pleurer pendant ses discours. Il enseigna la théologie morale, l'Écriture sainte, l'histoire ecclésiastique aux élèves de la Congrégation.

« Il était savant et patient dans le ministère de la confession ; sa parole était pénétrante, sa charité fervente ; dans la direction, il faisait preuve de science ; on remarquait son grand zèle dans ses instructions à l'*Académie liturgique*, une profonde piété et une sage prudence dans la direction des Filles de la Charité.

« L'humilité de Mgr Salomoni était très grande. Qui a jamais surpris en lui un acte ou une parole qui décelait même légèrement d'autres sentiments que ceux d'une profonde et sincère humilité. Dans sa conversation familière, amicale, qui aurait pu reconnaître l'homme d'un si profond savoir et de si éminents mérites ? Il ne souffrait en aucune façon qu'on rappelât sa dignité épiscopale. Il avait un grand empire sur soi-même. Jamais les changements capricieux de la fortune n'ont ridé son front toujours serein.

« La charité était l'âme de sa vie : charité envers Dieu ; familial et perpétuel commerce de sainte affection, élévations, joies, espérances, complaisances, dans les perfections de Dieu, abandon sans retour.

« Charité envers le prochain. Il l'aimait tendrement et fortement, il l'aimait en Dieu, il voyait dans les autres les frères de Jésus-Christ, fils de Dieu, enfants de la même Eglise, compagnons du même exil, cohéritiers du même ciel. Il aimait tendrement la maison de la Mission et ses confrères dont il était l'édification par sa stricte observance et sa modestie.

« Il aimait les pauvres, les secourait largement. Les pauvres l'attendaient à la porte quand il sortait. Il songeait aux pauvres honteux. On lui reprochait ses grandes aumônes. Il ne répondait que par un sourire et la continuation de ses charités.

« Il ne se laissait pas entraîner par l'amour des siens. On lui signalait un jour la détresse de sa belle-sœur. Il fit entendre qu'il ne pouvait pas la secourir. « Veuillez dire à ma belle-sœur « que je me prépare pour l'éternité. » Il aimait les pécheurs, il les plaignait, il priait pour eux. Il soupirait après le ciel ; loin de se plaindre de ses infirmités, il en plaisantait. Doué d'une patience héroïque, il souffrit pendant trente ans des maladies fâcheuses qui lui enlevaient le sommeil ; il passait très souvent des nuits entières sans repos. Cependant il était toujours debout avec la communauté. Il ne voulut jamais reposer. Il demanda et

reçut les derniers sacrements avec une ardeur séraphique, et mourut le 1<sup>er</sup> juillet 1874. » (Cf. *Annales*, 1875, pp. 21-43.)

Quand M. Boré vint à Rome avec M. Chevalier, la maison était encore embaumée du parfum des vertus de Mgr Salomoni. M. Boré arriva à Rome le 20 février 1875, tout heureux de se retrouver au centre du monde catholique, dans la ville qui est la reine des cités par ses monuments et ses souvenirs. M. Boré avait vu le pape Pie IX dans toute sa gloire, plusieurs années auparavant ; il le revoyait dépouillé de ses Etats, confiné au Vatican. Le Supérieur général fut accueilli à la gare par M. Nicolas Basili, supérieur, et par M. Jean-Baptiste Borgogno, Procureur général près le Saint-Siège. A Montecitorio, toute la communauté était réunie pour le saluer. M. Boré eut lieu de constater pendant son séjour à Rome que l'esprit, les règles et les usages de la Mission étaient toujours très en honneur à la vieille maison de Montecitorio.

Le premier soin de M. Boré fut de faire son pèlerinage à Saint-Pierre et d'y prier pour les deux familles. Il constata que le lieu des séances du Concile du Vatican était resté tel qu'il était en 1870 ; on attend, dit-il, que les sessions reprennent.

Le 24 février, M. Boré fut reçu en audience par le pape Pie IX. Il commença par remettre au Souverain Pontife l'offrande de la double famille. « *Les richesses*, lui dit en souriant Pie IX, *les richesses sont des épines ; mais elles sont nécessaires, particulièrement pour assurer le traitement des évêques italiens qui ne sont plus payés par le gouvernement et pour soulager les misères du peuple.* » On parla de l'assemblée générale de 1874, de la France, des Filles de la Charité qui venaient d'être chassées du Mexique. « *Le Pape*, écrivait M. Chevalier, *jouit d'une parfaite santé ; sa conversation est vive, spirituelle, gaie ; il inspire courage et confiance.* »

Quelque temps après cette audience, M. Boré reçut du Pape la lettre suivante :

*Pie PP. IX. Salut et bénédiction apostolique.*

*Vos hommages et vos offrandes, fils bien-aimé, joints à ceux de la double famille religieuse de saint Vincent de Paul, confiée à votre sollicitude, nous ont été d'autant plus agréables que sont plus étendues les œuvres de leur charité. Et, de fait, tandis que la compagnie des Prêtres s'efforce, non seulement parmi nous, mais encore dans les contrées les plus éloignées, de propager le royaume de Dieu, la famille des Vierges répandue sur la surface du monde, s'acquitte des œuvres de miséricorde, si variées et si nombreuses, qui lui sont confiées d'une telle manière que partout, sans distinction, elles méritent d'être spécialement désignées par le glorieux nom de la Charité.*

*Puis donc que l'une et l'autre Communauté s'efforcent énergiquement de préparer les voies du Seigneur, de hâter sur la terre ce royaume de Jésus-Christ dont vous nous souhaitez les joies saintes, vos vœux ne peuvent que nous être très agréables, et bien précieuse l'offrande qui part de cœurs si noblement dévoués.*

*Recevez donc l'expression de notre cœur reconnaissant, et, comme témoignage de ses sentiments et de notre paternelle bienveillance, la bénédiction apostolique, gage des biens célestes, qu'avec la plus grande tendresse nous accordons à vous, Fils bien aimé, et à votre double famille religieuse.*

*Donné à Rome, près Saint Pierre, le 24 juillet de l'année 1876. De notre Pontificat la trente et unième.*

*Pie PP. IX.*

Après le Pape, M. Boré rendit visite à quelques cardinaux, en particulier au cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, simple dans sa tenue et son langage comme tous les grands hommes ; au cardinal Chigi, dont la nièce, la princesse Campagnano, a fondé la maison des Sœurs d'Ariceia près Albano ; au cardinal Pitra, dont la sœur est supérieure des Filles de la Charité de Nîmes et qui aime beaucoup les offices liturgiques, en particulier ceux de Montecitorio : « *là seulement*, dit alors le cardinal Pitra, *on a conservé la tradition du chant grégorien qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans Rome.* » M. Boré alla saluer Mgr Hassoun, patriarche des Arméniens, chassé de Constantinople ; ils s'embrassèrent cordialement comme de vieux amis. M. Boré offrit ses hommages et ses remerciements aux princesses de la noblesse romaine qui ont fondé des établissements de sœurs à Rome ; les *Torlonia*, les *Doria*, les *Patrizzi*, les *Aldobrandini*, etc... M. Boré, dit M. Chevalier, produisit dans toutes ses visites la meilleure impression par sa modestie, sa taille avantageuse, sa tenue très digne. M. Boré ne négligea pas d'aller bénir les sœurs dans leurs maisons. Il édifia partout, dit M. Chevalier, par sa piété, sa simplicité, sa mortification. Les sœurs le trouvèrent trop saint ; elles auraient voulu qu'il se prêtât plus docilement aux honneurs qu'on voulait lui rendre, qu'il fut moins austère dans les repas. Leurs instances n'ont rien obtenu. Tout en se plaignant, elles bénissent Dieu de leur avoir donné un Supérieur, si digne successeur de saint Vincent.

Pendant le séjour de M. Boré à Montecitorio, M. Chevalier fit la visite canonique de la maison. Il eut l'occasion de lire le registre des visites qui remonte à 1643, et de repasser rapidement l'histoire de cette maison.

En 1875, lors de la visite de MM. Boré et Chevalier les œuvres de la maison étaient des conférences ecclésiastiques, des retraites aux prêtres, aux ordinands, aux séculiers, des missions.

Le visiteur actuel était M. Dominique Tornatore qu'il ne faut pas confondre avec M. Jean-Baptiste Tornatore que nous verrons dans la maison de Plaisance. Le visiteur, M. Dominique, était né en 1814 ; il était entré dans la Congrégation en 1833 ; nous le trouvons à Plaisance jusqu'à l'époque où il fut nommé visiteur. Il demeura à Montecitorio jusqu'en 1878 ; à cette époque, il fut placé à Saint-Sylvestre ; en 1879, il cessa d'être visiteur et revint à sa chère maison de Plaisance où il mourut ayant comme supérieur M. Jean-Baptiste Manzi.

La famille Tornatore donna quatre de ses fils à la Congrégation de la Mission. Ils étaient tous originaires de Dolceacqua. Le plus ancien, Jean-Baptiste, était né en 1783, avait été reçu dans la Congrégation en 1803, avait vécu à Montecitorio d'une façon régulière, jusqu'à son départ pour les Etats-Unis où nous le retrouverons visiteur en 1835, supérieur de Saint-Marie-des-Barrens ; il mourut en ce lieu, le 20 février 1864.

Le second par date de naissance portait le même prénom de Jean-Baptiste : nous le verrons à Plaisance où il sera fameux par ses livres de philosophie.

Le troisième, Dominique-François, est le visiteur de Rome.

Un quatrième, nommé Augustin, fut frère coadjuteur. Il aimait beaucoup la sainte Vierge ; il l'aimait tellement qu'un jour



il mourut, tout désolé qu'il était de ne pouvoir plus l'honorer comme elle le méritait pendant le mois de mai.

Le supérieur de Montecitorio était M. Nicolas Basili ; né le 1<sup>er</sup> avril 1828, au diocèse de Rieti, il fut reçu le 21 décembre 1842, placé en 1852 à Plaisance, en 1865 à Rome (Montecitorio), et devint en 1869 supérieur de la maison. M. Basili devint, en 1881, supérieur de Sienne. M. Basili eut des difficultés avec les frères coadjuteurs de Rome dont les exigences le poussèrent à offrir sa démission ; mais le P. Boré l'encouragea à rester et M. Chevalier ramena les frères à l'obéissance.

Voici comment la *Semaine religieuse* de Florence appréciait notre confrère peu après sa mort : « *Les grandes qualités dont son âme était douée l'ont fait singulièrement aimer et estimer de tous ceux qui l'approchèrent et qui eurent l'occasion de recourir à sa sage et forte direction. La Congrégation de la Mission a perdu en lui un sujet qui lui faisait honneur par sa science et sa vertu. Homme d'ordre et zélé pour l'observance régulière, M. Basili était toujours à la tête de ceux dont il avait la conduite par son exemple et son exactitude. Homme de devoir et de sacrifice, il ne s'épargna jamais et c'est encore en victime du devoir qu'il succomba. Les Filles de la Charité ont perdu en lui un père sage, prudent, plein de sollicitude et d'affection.* »

Parmi les confrères de la maison de Montecitorio, il faut citer M. Michel-Antoine Cremisini, qui naquit dans la Sabine, le 13 juin 1792. Il avait un caractère bon, pacifique et tellement enclin à la piété qu'il fut toujours à grande consolation pour ses parents. Il eut dès son enfance une dévotion affectueuse et extraordinaire envers la Vierge Marie. Il avoua dans une répétition d'oraison, faite peu de temps avant sa mort, que, dès son âge le plus tendre, Marie lui avait ravi son cœur et son amour et ne les lui avait plus rendus.

Il entra dans la *petite Compagnie*, le 31 octobre 1809. Il fit son séminaire interne dans la maison Saint-André-du-Quirinal, autrefois noviciat des Jésuites, sanctifiée par la mort de saint Stanislas Kostka. Ce souvenir contribua beaucoup à développer en M. Cremisini l'esprit d'oraison, la modestie, l'humilité du saint jeune homme jésuite.

Comme Napoléon I<sup>er</sup> supprima, à cette époque, les communautés religieuses et envahit les Etats pontificaux, M. Cremisini, par une faveur spéciale du Pape, fut admis à faire les vœux, après quatre mois seulement de vocation.

Les élèves de la Propagande ayant trouvé abri dans notre maison de Montecitorio, M. Cremisini fut nommé vice-directeur de ces élèves ; il avoua plus tard que le caractère, l'humeur bizarre de ses élèves lui avait fait pratiquer la vertu d'une manière singulière. M. Cremisini remercia Dieu de l'avoir mis alors en contact avec de saints confrères comme les *Roberti*, les *Folchi*, les *de Andreis*, etc... M. Cremisini fut chargé de la direction du séminaire interne pendant plusieurs années ; il fut supérieur de la plupart des maisons de la province ; il fut même visiteur pendant l'espace de treize ans.

M. Cremisini était doué d'un zèle infatigable ; jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il prêcha des missions, des exercices spirituels. Il avait le don de remuer le cœur de ses auditeurs. Ses sermons, composés dans un style simple et à la portée de tout le monde, faisaient naître une grande émotion et souvent des larmes ; des gémissements poussés par un peuple entier couron-

naient ses prédications. Mgr Tavani, qui fut nonce en Equateur, avouait qu'ayant entendu des sermons de M. Cremisini à Modène, il n'avait pu s'empêcher de verser des larmes et qu'il attribuait à cette mission sa vocation ecclésiastique.

Même succès à Rome où, sur l'ordre du Pape Pie IX, les confrères avaient donné des missions. M. Cremisini prêcha à Saint-Sylvestre-du-Quirinal, à Sainte-Agnès de *Piazza Navona*, à Saint-Roch de *Ripetta* et partout il émut son auditoire ; on vit même des prêtres verser de chaudes larmes.

En dehors des missions et des retraites, M. Cremisini prêcha le mois de Marie, le mois de saint Joseph, des triduums, des octaves, et il s'en acquitta avec une admirable piété. Il prêcha jusqu'à la mort, et celle-ci vint le trouver pendant qu'il prêchait aux jeunes ecclésiastiques qui se réunissaient chaque dimanche à Montecitorio. On peut l'appeler, comme saint Vincent Ferrier, *infatigabilis Evangelii praeeco*.

M. Cremisini a publié un grand nombre de livres sur la sainte Vierge, saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne, la Passion de Notre-Seigneur. Ses œuvres respirent une grande onction, dénotent un fond de solide piété. M. Cremisini fut doué d'un grand esprit d'oraison : celle-ci était pour lui une école de céleste lumière et une flamme qui alimentait sa piété. Toujours levé à l'heure réglementaire, même à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il était toujours le premier à la chapelle et s'y tenait dans un grand recueillement avec Dieu. Ses répétitions d'oraison étaient simples et remplies d'onction et de sagesse.

Sa foi brillait dans la manière dont il célébrait la messe. dans son action de grâces, dans ses fréquentes visites au Saint-Sacrement, dans la sollicitude qu'il avait pour la récitation du bréviaire en commun, dans l'assistance à tous les exercices de piété, dans ses visites aux sanctuaires de Rome. Soit dans sa chambre, soit dans les corridors, partout ailleurs on devinait l'homme intérieur. De fréquentes aspirations à Jésus et Marie s'échappaient de sa bouche.

M. Cremisini était un homme d'étude ; il était avare de son temps ; on le trouvait toujours chez lui, la plume à la main, des livres ouverts devant lui ; quand il avait fini ses exercices de piété du matin, il s'enfermait dans sa chambre, et n'en sortait que pour se rendre à l'examen particulier ; dans l'après-midi, c'était le même régime de vie. Il écrivait ses sermons, ses catéchismes, ses instructions, ses conférences ; avant sa mort il avait préparé vingt conférences sur le Sacré-Cœur de Jésus pour la nouvelle année scolaire. Quoiqu'il soit mort à quatre-vingt-quatre ans, il conserva jusqu'au dernier moment une vue excellente, une main ferme, à tel point que sa calligraphie ressemblait à celle d'un jeune homme, une bonne santé, une grande clarté d'idées et de la facilité pour un travail assidu, une grande délicatesse de conscience, une remarquable pureté d'intention, une patience et une charité admirables dans les vicissitudes qui accompagnèrent les années de son supérieurat. Il aimait tout le monde et il était aimé de tous, à cause de sa simplicité, de son amabilité, de sa gaîté, de son respect pour tous ; il était l'âme des récréations par la facilité avec laquelle il savait se faire au caractère de chacun. Fidèle observateur des règles et des pieuses coutumes de la Congrégation, il était l'édification des confrères ; un an avant sa mort, il s'agenouilla humblement dans une récréation aux pieds d'un de ses confrères, et il lui demanda pardon parce qu'il

croyait lui avoir fait de la peine dans la précédente récréation en soutenant une opinion contraire à la sienne. Très obéissant à ses supérieurs qui, bien des fois, avaient été ses sujets pendant plusieurs années, il ressemblait à un novice par sa docilité et par la promptitude à se rendre au moindre de leurs gestes. Doué d'une grande modestie et réserve, il congédiait rapidement et en peu de mots les personnes de l'autre sexe qui s'adressaient à lui. Il se distingua surtout par une profonde humilité. Malgré ses immenses travaux, malgré les charges honorables qu'il avait remplies, il avait la conviction d'avoir été un sujet inutile, de n'avoir fait aucun bien. Il ne parlait jamais des œuvres de sa vie. Un jour, un confrère lui ayant demandé combien il avait prêché de missions, M. Cremisini se contenta de répondre avec un grand sérieux : « Demandez-moi plutôt combien j'ai mangé de pains ! » Quand il abandonna la charge de visiteur, il se prosterna devant les membres de la Communauté, et leur baisa les pieds et les pria de vouloir bien l'avertir de ses défauts.

La passion dominante de M. Cremisini a été sa tendre dévotion et son ardent amour pour Marie Immaculée. Cette dévotion avait été entretenue par les exemples et les enseignements des missionnaires de la province qui ont conservé avec un soin scrupuleux ce précieux héritage laissé par saint Vincent. Dans ses sermons M. Cremisini disait toujours un petit mot de Marie. Dans les missions ou les retraites, le sermon sur la sainte Vierge était pour ainsi dire son Achille, c'est-à-dire le plus terrible assaut livré au cœur de ses auditeurs ; il obtenait par là le plus heureux succès ; bien des fois, par ce seul sermon, il arrachait à son auditoire ce qu'il n'avait pu obtenir dans le cours de la mission ; les cœurs les plus durs cédaient, tous les yeux versaient des larmes, quand on entendait les chaleureuses paroles de ce pieux missionnaire, excitant à la confiance et au recours à cette mère des pécheurs. La même impression se produisait dans ses répétitions d'oraison ; on sortait de la chapelle, le cœur embaumé, un amour plus vif pour Marie s'emparait des cœurs les plus froids. La province de Rome est en grande partie redevable de la dévotion qu'elle a pour Marie aux efforts, aux paroles, aux exemples de M. Cremisini. En 1883, alors qu'il était supérieur à Plaisance « un vague bruit, raconta M. Cremisini, disait que les missionnaires avaient peu de dévotion pour la sainte Vierge en comparaison des autres communautés ». M. Cremisini réfuta cette calomnie par ses paroles et surtout par son action. Il fit célébrer très solennellement l'anniversaire de la définition de Pie IX, concernant le dogme de l'Immaculée. M. Cremisini déploya le même zèle à Pérouse, Tivoli, Rome. M. Cremisini disait souvent qu'il avait reçu de la bienveillance de la sainte Vierge d'innombrables faveurs tant spirituelles que temporelles. Notre confrère avait manifesté plusieurs fois une vive appréhension de la mort, mais il en fut délivré les derniers jours d'avril. M. Cremisini mourut le 27 octobre 1875. C'était le huitième et dernier jour de la retraite qu'il avait commencée avec les confrères.

2° Indépendamment de Montecitorio, il y a eu, depuis 1697, une seconde résidence, à Rome. Innocent XII voulait réunir dans un même édifice tous les tribunaux de Rome ; on ne pouvait trouver un emplacement plus favorable que celui de Montecitorio, à cause de sa situation centrale. Il fit donc élever sur la place de Montecitorio un superbe palais qui devait nécessairement porter préjudice à la maison de la Mission, en lui mas-

quant le magnifique coup d'œil du *Pincio* et la vue de la place. Pour compenser ce dommage, Innocent XII fit à la communauté un don vraiment royal en lui cédant la maison et l'église des *Saints Jean-et-Paul*, située sur le Mont-Coelius, près les ruines magnifiques du Colisée et du palais des Césars. Cette église avait été occupée par les Frères Prêcheurs, de nationalité anglaise, qui ne purent s'y maintenir. Innocent XII, par la Bulle *In apostolica dignitatis*, la céda avec les charges, aux missionnaires qui en prirent possession, le 4 août 1697 ; on y installa les étudiants. L'église Saint-Jean-Saint-Paul a été bâtie au IV<sup>e</sup> siècle par Pamphile, sur l'emplacement de la maison des martyrs saints Jean et Paul, décapités dans leur propre maison. Canevari la reconstruisit en conservant l'ancien portique, soutenu par huit colonnes. Elle fut entièrement rebâtie en 1718. L'intérieur a trois nefs, soutenues par seize colonnes de granit ; les dalles sont formées d'une espèce de mosaïque composée de pierres et de morceaux de marbre de plusieurs couleurs. Une urne de porphyre, sous le maître-autel, renferme les cendres des saints titulaires. Les peintures de la voûte de la tribune sont de Pomarancio. On peut voir dans le jardin près de cette église les restes du *vivarium* sous lequel existent des grottes très curieuses, surtout à cause de l'effet produit par les torches. L'église inférieure, ensevelie sous terre en 1084, a été déblayée en 1887.

En 1773, par ordre de Clément XIV, les missionnaires furent remplacés à Saint-Jean-Saint-Paul par les Passionistes.

Le pape, pour dédommager les missionnaires, leur offrit *Saint-André-du-Quirinal*, qui était le noviciat des Jésuites, dissous le 16 août 1772. En 1777, on remit toute l'argenterie des Jésuites à notre maison de Saint-André. Le séminaire interne fut installé à Saint-André avec la philosophie.

Quand M. Cayla arriva à Rome, le 9 novembre 1794, avec MM. Brunel, Fressis, Siccardi et Lesueur, il se retira à Saint-André. L'armée française entra à Rome le 11 février 1798, et occupa Saint-André. M. Cayla abandonna la maison, le 14 mai 1798. On reprit Saint-André après le départ des Français.

Pendant que M. Siccardi était occupé à réparer la maison de Saint-André au Quirinal, ce qui entraînait de fortes dépenses, le Souverain Pontife lui fit proposer l'échange de cette maison contre celle de *Saint-Sylvestre*, et c'est à ce dernier établissement que M. Siccardi consacra les fonds destinés au premier. Il y eut beaucoup de difficultés pour obtenir la libre et pacifique jouissance de la maison. Ce changement fut occasionné par les Jésuites qui venaient de réapparaître à Rome. A peine commençaient-ils à revivre qu'ils pensèrent à la maison de Saint-André, leur ancien noviciat, et ils firent part de leurs vues au pape. Celui-ci offrit à M. Siccardi, à la place, *Saint-Sylvestre in Monte Cavallo*, qui, autrefois, avait servi de noviciat aux Théatins.

Le changement accepté, le bâtiment fut restauré, la famille organisée, le séminaire ouvert, le 15 juin 1815, et commencé par quatre prêtres et deux clercs. L'église Saint-Sylvestre-au-Quirinal est une belle église d'où partaient autrefois les cardinaux, allant au conclave. Dans la seconde chapelle, existe un tableau de Palma le Vieux. Les quatre lunettes peintes sur les voussours de la coupole de la chapelle, dans la croix à gauche, sont du Dominicano. Le tableau de la sainte Vierge et des Saints, dans l'avant-dernière chapelle, est d'Albertinelli. Les peintures laté-

rales de cette même chapelle sont de Maturino et de Polidoro, de Caravaggio. Celles de la voûte sont du chevalier d'Arpin. Elle fut reconstruite à la fin du xvr<sup>e</sup> siècle. Dans les chapelles à gauche, on voit les flankaïlles de sainte Catherine, et le Christ apparaissant à la Madeleine, fresque par Polydore le Caravage et son élève Maturino. La chapelle Bandini dans le bras latéral de gauche a été construite par Onorio Longhi. Les statues de Saint-Jean l'Evangéliste et de sainte Marie-Madeleine sont de l'Algarde.

La coupole de l'église a quatre remarquables fresques du Dominiquin : 1° *David dansant devant l'arche d'alliance* ; 2° *Judith avec la tête d'Holoferne* ; 3° *Esther et le roi Assuérus* ; 4° *Salomon et la reine de Saba*.

Le pavé est composé de carreaux en faïence, probablement de Luca della Robbia le jeune.

Dans cette église, avaient souvent lieu des conversations très brillantes entre Michel-Ange, Victoria Colonna, marquise de Pescara, fra Ambrosio et Tolomei.

C'est là que sont encore les missionnaires. La maison est le siège des publications des confrères. De là partent les *Ephémérides liturgiques*, qui jouissent d'une grande réputation dans le monde ecclésiastique, les *Annales de la Mission*, les *Annales de la Charité*, et beaucoup de brochures très utiles.

Cette maison a été prise en partie par le gouvernement. Les missionnaires ont encore l'église et quelques chambres. L'église a été diminuée d'une partie pour agrandir la rue.

Signalons un fait ancien qui s'est passé dans cette maison au milieu du xix<sup>e</sup> siècle. Saint-Sylvestre reçut par ordre du pape Pie IX un aventurier — on avait fabriqué de fausses lettres de Méhemet Ali, vice-roi d'Egypte, demandant que ce sujet de la Propagande fût envoyé comme évêque en Egypte. Le pape, de bonne foi, crut que c'était vrai ; l'aventurier fut consacré évêque ; mais, avant de partir en Egypte, il avoua sa faute, fut enfermé au Saint-Office. En 1849, les Républicains le mirent en liberté, et voulaient lui faire donner la bénédiction de la loge de Saint-Pierre. Il refusa. Quand Pie IX revint de Gaète il lui donna la liberté avec pension et cet aventurier resta à Saint-Sylvestre.

Parcourons les autres maisons de la province de Rome :

3° *Ferentino*, est à dix-sept lieues de Rome. En 1820, le marquis Vincent Tani, par son testament, légua deux mille cent soixante-six écus romains pour fonder une maison de la Mission à Ferentino. Comme la somme était insuffisante, on attendit que cette somme, augmentée par les revenus, fut devenue suffisante. Le supérieur de Montecitorio était administrateur de cette somme. En 1858, l'évêque de Ferentino, Mgr Térabassi, qui désirait beaucoup les missionnaires, voyant que l'exécution du testament Tani se faisait attendre, proposa au Supérieur général qui se trouvait alors à Rome, d'acheter, de son argent, une maison contiguë à l'église paroissiale de Saint-Hippolyte et de la donner aux missionnaires avec la paroisse qui était la plus petite de la ville, n'ayant que six cents âmes. Le Père Etienne accepta, mais la mort de l'évêque arrêta le pieux dessein. En 1869, la rente Tani étant augmentée par la capitalisation des revenus, on acquit la maison dont on vient de parler, et le nouvel évêque obtint toutes les facultés apostoliques pour ouvrir la maison de la Mission à Ferentino et confier la paroisse Saint-Hippolyte à la Congrégation de la Mission. Les œuvres confiées aux mission-

naires étaient les suivantes : la paroisse, exercices spirituels aux prêtres et aux ordinands, conférences au clergé, classes de chant et de cérémonies au séminaire, confrérie de la Charité pour les pauvres malades, missions, retraites, direction des Filles de la Charité et de leurs œuvres. Le 13 novembre 1869, on ouvrit la maison à la grande joie du peuple et du clergé ; mais elle fut bientôt supprimée avec tous les couvents. Cependant les missionnaires restèrent pour desservir la paroisse.

4° *Sienna*. — M. Boré et M. Chevalier y séjournèrent au mois d'avril 1875. Les confrères occupent une maison qui est propriété de l'archevêque et où se donnent les retraites ecclésiastiques. On y élève quelques jeunes clercs qui suivent les cours du séminaire. Les confrères ont la direction des Sœurs. Il y a quatre maisons à Sienna. La province des Filles de la Charité de Toscane, supprimée il y a quelques années, vient d'être rétablie : elle compte quatre-vingts établissements.

L'ancienne maison centrale, établie à *Saint-Jérôme-de-Sienna* par un bref du Pape et une ordonnance du Grand Duc, a été rendue à sa destination. Le local était primitivement un conservatoire d'oblates, il est vaste, assez mal distribué, la position est agréable ; il y a de grands jardins, une jolie église. Il y a six petites sœurs au séminaire. Sœur Gottofrey est visitatrice.

Le P. Boré et M. Chevalier admirèrent la ville de Sienna, sur une colline, avec sa physionomie et ses usages du moyen âge, ses rues étroites et tortueuses, sa place en forme de coquille, entourée de palais et de maisons d'un style caractéristique, ses églises, ses chapelles, ses salles d'hôpital resplendissantes de peintures. La gloire de Sienna a été sainte Catherine, fille d'un teinturier, s'élevant au rôle de théologien, prédicateur, politique, allant chercher le Pape à Avignon pour le ramener à Rome, faisant la leçon aux cardinaux, s'entretenant avec Notre-Seigneur, avec la familiarité d'un enfant. On voit son image partout. La maison de son père a été changée en sanctuaire. La petite chambre de Catherine a été conservée comme au jour où elle l'habitait ; on voit le crucifix d'où s'échappèrent les rayons qui lui imprimèrent les stigmates. Son corps est à Rome, la tête à Sienna dans l'église des Dominicains, à l'entrée d'une chapelle où elle venait souvent prier, où elle a reçu les plus douces et les plus insignes faveurs de Jésus-Christ. La cathédrale de Sienna est du xiii<sup>e</sup> siècle, tout en marbre. Sa façade est gracieuse comme une belle broderie ; on remarque des figures gravées en trait sur le pavé (graphite) ; ce sont des chefs-d'œuvres, peut-être uniques dans leur genre. La bibliothèque des manuscrits est très riche en livres liturgiques ; elle est décorée de fresques dont le dessin est de Raphaël.

5° *Bologne*. — Le Père Boré s'y rendit, en avril 1875. Il fut reçu à la gare par le marquis de Bevilacqua, homme de toutes les bonnes œuvres, fondateur d'une maison de Filles de la Charité. Les confrères de Macerata et de Ferrare vinrent saluer le Supérieur général. Le diocèse de Bologne, dit M. Chevalier, est un des meilleurs : le clergé est très bon, très uni. L'ancienne maison a été prise, elle sert de logement à des employés, l'église est magnifique ; l'archevêque habite le séminaire. Le P. Boré visita l'église des Clarisses où se trouve le corps de sainte Catherine de Bologne, assis sur un siège sans appui, dans une chapelle intérieure ; deux religieuses y prient jour et nuit. Le corps est là depuis quatre cents ans ; les membres sont flexibles.

Voici l'origine de la fondation de la maison de Bologne : la comtesse Flavia Domitille Bartolli, veuve du comte Joseph Bentivoglio, appréciant le bien fait par les missions, avait chargé ses héritiers fiduciaires de transmettre ses biens aux prêtres de la Mission de Forlì, afin qu'ils ouvrissent une maison de missions à Bologne. Les héritiers laissèrent les revenus s'accroître. En 1773, la compagnie des Jésuites fut supprimée. Les héritiers de la comtesse Bartolli estimèrent le moment venu d'exécuter la volonté de la testatrice, et pour empêcher que la maison des Jésuites et leur église à Bologne fussent employées à des usages profanes, ils y établirent les prêtres de la Mission avec l'agrément du cardinal Malvezzi. En 1793, on y recueillit les prêtres émigrés français. En 1797, le Sénat de Bologne estima que la maison Saint-Ignace, où étaient les prêtres de la Mission, serait convenable pour les Enfants trouvés. Les missionnaires se transportèrent à Notre-Dame-des-Grâces. La maison a donc été fondée en 1773, supprimée en 1809, rétablie en 1810, de nouveau supprimée en 1866, et enfin rétablie en 1875.

6<sup>e</sup> *Plaisance*. — Le P. Boré arriva à Plaisance avec M. Chevalier, le 14 avril 1875. Les confrères y ont un collège ou Grand séminaire, fondé par le cardinal Alberoni et dont il voulut que la direction fut confiée aux prêtres de la Mission. « Alberoni, dit M. Chevalier, originaire de Plaisance, était une figure extraordinaire. Prêtre obscur, ministre tout puissant de Philippe V, roi d'Espagne, disgracié sur les instances des cours de l'Europe, traité sévèrement par le Pape, revêtu des plus hautes charges de l'Etat pontifical, jugé diversement pendant sa vie et après sa mort. De l'aveu de tous, homme éminent, aux mœurs intègres, doué d'une indomptable énergie de caractère. Il mourut dans un âge très avancé. Son corps repose dans l'église du collège. On a conservé avec soin les appartements qu'il occupait avec le mobilier qu'il avait fait placer. Il n'y a rien qui sente le luxe d'un premier ministre ou d'un grand d'Espagne. »

Le collège est à un quart d'heure de Plaisance, au milieu d'une belle plaine ; à peine terminé, il fut détruit pendant une guerre mais immédiatement reconstruit dans les mêmes proportions. Des propriétés considérables pourvoient largement aux besoins de l'œuvre. Soixante ecclésiastiques, appartenant au diocèse de Plaisance, y sont entretenus gratuitement, fournis de tout ce qui leur est nécessaire, pendant neuf ans : trois ans de philosophie et sciences mathématique, physique, naturelle. Observatoire bien installé, fourni des instruments de précision. Trois ans de théologie dogmatique, Ecriture sainte. Trois ans de théologie morale, droit canonique. On ne va pas dans sa famille. Les vacances se passent dans une maison de campagne, située à peu de distance. Les séminaristes portent une soutane à parements et liserés-rouges, avec ceinture de même couleur ; sur la poitrine, les armes du cardinal : un arbre (*albero*), surmonté d'une étoile. Sur le nombre des soixante, la Congrégation a droit de faire élever, six de ses sujets, les étudiants sont divisés en trois catégories, selon les cours, pas de communication entre eux ; ils ont leur corps de bâtiment, leur chapelle, leurs directeurs et professeurs à part ; ils ne se rencontrent qu'au réfectoire. Le testament est un chef-d'œuvre de précision. Le gouvernement italien aurait voulu s'emparer des propriétés du collège ; un procès eut lieu ; le fisc en fut pour ses frais. Nos confrères ont aussi les missions de la campagne et les retraites du clergé. Les habitations, disséminées à l'entour du collège, forment la paroisse de

Saint-Lazare. Les missionnaires ont droit de patronage. « *On nous fit une petite séance littéraire qui nous a charmés. Jamais de Deo Gratias au réfectoire, ni ici ni nulle part pendant notre voyage en Italie.* » Telles sont les remarques de M. Chevalier sur son séjour à Plaisance.

Rappelons que le Père Etienne visita le collège en 1844. Plus tard, en 1849, il y eut des difficultés ; en 1850, les missionnaires furent expulsés par le duc de Parme, mais en 1851, le collège fut rétabli et placé sous la juridiction du visiteur de Rome. Parmi les confrères du collège, au nombre de vingt et un, il faut signaler M. Jean-Baptiste Tornatore, qui mourut le 31 janvier 1895, en odeur de sainteté. Né à Dolceacqua, le 11 avril 1820, il entra dans la Congrégation à l'âge de seize ans. Dès le début, il donna des marques non équivoques de science et de vertu. Quand il eut fini ses études, on le chargea d'enseigner les mathématiques, puis la philosophie à nos étudiants de Montecitorio. Quelques années après, en 1852, il fut envoyé à Plaisance où il expliqua la théologie de saint Thomas, et de Billuart. Il se concilia une grande estime auprès de tous, par sa science, ses vertus, surtout sa piété, sa prudence. On l'appelait *le Saint*. Il contribua à la fondation de l'institut des *Filles de Sainte Anne* et à l'établissement d'un hospice pour enfants scrofuleux. En 1877, il se démit de sa charge de professeur, sans cesser de se livrer à l'étude des sciences sacrées. A cette époque, il publia son ouvrage : *Commento del angelico dottore alle due decretali d'Innocenzo III*, dans lequel, il expose nettement le sens profond de saint Thomas touchant la sainte Trinité et la création. Il a publié dans la revue « *Divus Thomas* » des articles dans lesquels il recherche avec succès la nature de la substance matérielle et immatérielle. La revue *Divus Thomas* ajoute que cette dissertation fut suivie d'autres articles sur l'origine, le progrès de la connaissance humaine dans lesquels, dit la revue, si nous faisons abstraction de la notion à laquelle il s'efforce de réduire la nature de l'être commun, notion qu'il n'approuve pas en tout point, nous remarquons également la force de son intelligence, la pénétration de son esprit, ainsi que les sentiments de vénération dont il était animé pour la doctrine et les principes du docteur angélique.

M. Tonomi a fait paraître une biographie de notre confrère. Nous lui empruntons quelques détails qui compléteront ce que nous avons dit plus haut. M. Jean-Baptiste Tornatore jouit de l'amitié spirituelle de Bufalo, de Pallotti, de la vénérable Anna-Maria Taigi, d'Elisabeth Sanna, du P. Clausi, de l'Ordre des Minimes. M. Tonomi montre combien M. Tornatore fut un professeur profond. Quelques-uns ont prétendu trouver des traces d'ontologisme dans ses écrits, dit M. Tonomi. Il faut louer la sainteté de la vie de M. Tornatore et son esprit de bienfaisance et de charité chrétienne. On voyait en lui beaucoup de ces marques qui font reconnaître le saint. C'était un homme tout adonné à la prière ; on le trouvait souvent en adoration devant le Très Saint-Sacrement ; il célébrait la messe avec un tel recueillement qu'il édifiait grandement tous ceux qui en étaient témoins ; on voyait qu'il s'entretenait avec Dieu. Ses lectures privilégiées étaient les œuvres de saint Jean de la Croix, le directeur mystique de Scaramelli, qu'il tenait en grande estime, et, par-dessus tout, les œuvres théologiques de Suarez. Il confessait beaucoup et il avait un remarquable discernement des esprits. Au collège Alberoni, le plus grand nombre des séminaristes lui ouvrait les secrets de leur cœur et s'en remettait à



lui pour le choix de leur état ; et tous restaient satisfaits de ses conseils, et personne ne se repentait de les avoir suivis. Il parlait avec une assurance qui enlevait tous les doutes, dissipait tous les scrupules. Quiconque recourait à lui était sûr d'avoir trouvé une personne douée de lumières supérieures. Il avait l'œil ouvert, la bouche souriante, il inspirait confiance rien qu'à le voir. A l'occasion des exercices spirituels du clergé séculier qui se donnaient à *Saint-Lazare de Plaisance* ; il était recherché d'un si grand nombre de prêtres qu'il n'avait pas le temps de satisfaire à tous. A lui recouraient, pour la direction et le conseil, non seulement les ecclésiastiques, mais les laïques, et ils en étaient pleinement satisfaits. Bien que cela ne fut pas usité parmi les fils de saint Vincent, tout le monde l'appelait *Père*, en signe de vénération et d'affection.

Ce bon père ne pensait guère à lui ; négligé dans les habits, mal peigné, il mangeait et buvait uniquement pour vivre ; il ne demandait jamais rien. Il était d'une humilité singulière ; il ne paraissait que s'il était appelé ; ses supérieurs pouvaient lui imposer les emplois les plus vils, il se mettait aussitôt à les accomplir avec la même activité et la même joie avec lesquelles il approfondissait les questions les plus ardues de métaphysique et de théologie. Il avait les caractères du véritable ascète, tels que les décrit le livre incomparable de *l'Imitation du Christ* ; il paraissait comme sans corps, mais cependant dans ses paroles et ses actions, il était toujours prompt et empressé. Sans souci pour lui-même, plus il était rempli de zèle pour l'honneur et la gloire de Dieu, plus il brûlait du désir d'aider les autres. C'est à M. Tornatore que l'on doit d'une façon spéciale qu'à Plaisance ait pris naissance l'*Institut des Filles de Sainte-Anne*, répandu en Italie, en Amérique, en Afrique. M. Tornatore l'a dirigé pendant plusieurs années, en a composé les règles approuvées ensuite par le Saint-Siège. A l'exemple de saint Joseph Calasanz et de saint Alphonse de Liguori, il eut à souffrir de la part de certains membres de l'*Institut* ou des *zelanti*, qui voulaient mettre la faux dans le champ d'autrui. Il semble qu'un prêtre aussi docte, aussi pieux, aussi bienfaisant, appelé communément *le Saint*, n'aurait pas dû avoir d'ennemis ; et cependant il y eut plusieurs personnes qui accusèrent sa doctrine de mysticisme faux et exagéré, et, à cause de cela il fut privé de la direction intérieure et spirituelle de ses filles ; on le laissa seulement veiller sur les choses extérieures et temporelles. (Nous rapportons simplement ce que dit M. Tonomi sans juger s'il a tort ou raison.) Le bon serviteur de Dieu ne perdit pas pour cela la tranquillité de son âme, car il avait médité depuis longtemps la vie des saints et il savait à quelles épreuves ils ont été exposés ; à leur exemple, il s'en remettait en tout au bon vouloir de Dieu, et gardait toujours sa bonne humeur comme si rien de fâcheux ne lui fût arrivé. En temps et lieu, en public et en particulier, il montrait la valeur de sa doctrine, où elle avait été puisée, dans les Pères et les docteurs de l'Eglise, et ainsi fut justifiée sa manière de guider les âmes vers la perfection, ce qui décida l'autorité ecclésiastique à le tenir en estime comme autrefois, et à lui confirmer les pouvoirs qu'il avait comme fondateur de l'*Institut de Sainte-Anne* ; et il remplissait son office avec zèle et amour comme si rien n'était arrivé.

Dans les dernières années de sa vie, il fut l'âme d'une autre œuvre bienfaisante, un hôpital d'enfants scrofuleux, ou-

vert par Mgr Joseph Pinazzi ; avec l'enthousiasme et l'ardeur d'un jeune homme, il s'occupa de former ceux qui fournissaient leurs soins à ces pauvres malheureux. En plein accord avec Mgr Pinazzi, il fit un sage règlement, approuvé par des personnes autorisées. L'hôpital s'éleva dans un lieu sain, il est fourni de tout ce qu'exigent les soins qu'on doit rendre aux scrofuleux ; sans importuner personne, avec l'argent offert par la main droite sans que le sache la main gauche, il accueille sous son toit hospitalier un bon nombre de pauvres malades.

Pendant le choléra de 1853 et 1867, M. Tornatore quitta l'enseignement et se consacra au service des pestiférés dans les hôpitaux de Plaisance. Il y a eu des étrangers à notre pays qui ont dépeint M. Tornatore comme un homme fourbe, rusé voulant, suivant ses vues, disposer du bien d'autrui et dominer au dehors de son enceinte, et cela parce qu'il jouissait de la confiance et de la vénération d'une famille patricienne dont les membres depuis longtemps s'en remettaient à lui pour la direction de leur âme. A Plaisance, les rapports de M. Tornatore avec les comtes Caracciolo ont pris naissance à la suite des relations des deux avec le vénérable Bernard-Marie Clausi, tenu par l'un et l'autre en grande réputation de sainteté. De tels censeurs devaient être tout à fait ignorants de la simplicité et de la réserve propres au digne fils de saint Vincent.

Depuis sa jeunesse, le bon serviteur de Dieu eut toujours une santé qui était loin d'être florissante, étant souvent sujet à des malaises qui faisaient pronostiquer qu'il ne vivrait pas longtemps, et cependant il parvint à la soixante-quinzième année ; il attribuait cette faveur au vénérable Bernard-Marie Clausi, dont il portait toujours l'image.

Plein de mérites, béni par notre évêque, Mgr Jean-Baptiste Salabrini, entouré de ses confrères, calme et sérieux comme il avait toujours été, il s'endormit dans le Seigneur dans sa cellule du collège Alberoni, le 21 janvier 1895.

Depuis sa mort, sa réputation de sainteté n'a fait que croître. On demande de divers endroits des souvenirs et des reliques de lui. On raconte des choses qui tiennent du prodige. Des personnes dignes de foi ont attesté qu'il leur révélait des choses qu'il ne pouvait humainement connaître, qu'il voyait l'intérieur des cœurs. On cite des cas de guérison de malades désespérés. »

A cette notice de M. Tonomi sur M. Jean-Baptiste Tornatore, que nous avons analysée aussi fidèlement que possible, sans pouvoir contrôler si certaines affirmations de l'auteur sont exactes, nous ajouterons que, à cette époque, et dans la suite, le Collège Alberoni de Plaisance a compté beaucoup de confrères remarquables par leur science et par leur vertu. Les confrères qui ont été élevés à Plaisance se félicitent de la formation sévère, profonde, qu'ils y ont reçue pendant les neuf ans qu'ils y sont restés.

7° *Rimini*. — Orphelinat de garçons. — La maison fut ouverte en 1874. Le P. Boré la visita, en avril 1875 ; il logea à l'hôpital des sœurs. Il y avait eu, le 18 mars, un tremblement de terre, qui avait causé émoi et dégâts. Le P. Boré et M. Chevalier vont voir la Madone de Rimini chez les *Pères du Précieux-Sang*.

8° *Fermo*. — Le cardinal Conci, archevêque de Fermo, désirant avoir les prêtres de la Mission dans son diocèse, se rendit à Rome, en 1700, et entra en pourparlers avec le Visiteur,

M. Lazare Figari. Un contrat fut signé en 1702. Le cardinal acheta de ses propres deniers une maison qu'il fit adapter aux fonctions des missionnaires. Pour la dotation de la maison, au commencement, le cardinal n'ayant pas de quoi la constituer, céda trois cents écus de la mense épiscopale, ayant obtenu de Clément XI un *beneplicitum apostolicum*. Mais le Bref de concession portait cette clause que si, avec le temps, les revenus de la maison augmentaient par les offrandes des fidèles, de façon que les missionnaires puissent vivre décemment, la charge imposée à la mense épiscopale devrait cesser. Il fut ainsi, peu de temps après, Le personnel comprenait quatre prêtres et deux frères. Le cardinal Cenci voulait surtout l'éducation de son clergé. Pendant six mois, avant l'ordination, les missionnaires devaient recevoir tous les clercs du diocèse et des diocèses suffragants, et les instruire de l'état ecclésiastique, des cérémonies, des sciences sacrées. De plus, les missionnaires devaient tenir une conférence ecclésiastique, donner les exercices spirituels aux prêtres, et des missions aux fidèles. La maison fut supprimée en 1796, et restaurée en 1804.

La maison fut souvent encombrée de troupes en 1848. On fit l'inventaire de la maison, on prit possession des meubles. Le cardinal et beaucoup de prêtres furent emprisonnés. Bientôt, les missions reprirent avec beaucoup de succès. Dans l'une d'entre elles, le curé se réconcilia avec les autorités civiles.

En 1866, la maison de Fermo fut confisquée ; on donna huit jours aux missionnaires pour déloger. Ils demeurèrent dans la ville, hospitalisés dans des maisons particulières jusqu'à ce qu'ils puissent trouver une habitation pour vivre ensemble.

9° Florence. — Le P. Boré et M. Chevalier y allèrent deux fois, en février et en avril 1875. M. Chevalier fait un grand éloge de la ville, «  *cité des arts, des lettres, patrie de grands hommes et de saints, pleine de souvenirs du moyen âge, ornée de splendides monuments, dont les églises sont remarquables par leur architecture et leurs décorations, en particulier le Dôme ou Cathédrale ; le baptistère, a des portes de bronze que Michel-Ange estimait dignes d'être les portes du Ciel, le campanile est de Giotto, il est beau, majestueux, gracieux. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, âme séraphique, a vécu à Florence. Son corps est conservé sans corruption au Carmel. »*

Côme III, Grand duc de Toscane, appela les missionnaires en 1703, il leur donna un emplacement, fit commencer un bâtiment magnifique qu'on n'a pas continué sur le même plan, parce que trop beau. M. Scaramelli, ancien Assistant général, fut le second supérieur ; il y avait onze prêtres. On s'occupait des missions et des séminaires externes. L'archevêque de Florence disait de notre maison : *O heureux sanctuaire où habitent tant de portiers du ciel*. On leur donna le couvent et l'église de Saint-Jacques sur l'Arno, qui était aux mains des chanoines réguliers de Saint-Sauveur de la province de Poëgne. La maison fut supprimée en 1808, rétablie en 1815, confisquée en 1864. On laissa aux confrères une petite partie de la maison ; le 2 novembre 1866, on les chassa de cette partie. On leur donna quarante-cinq jours pour déloger ; le 21 novembre suivant, sur les instances du ministre de France, l'église fut de nouveau ouverte au culte et confiée au supérieur des missionnaires ; en 1870, la maison devint un lycée de jeunes filles ; on laissa quelques chambres aux missionnaires ; ils continuent à donner des missions qui font beaucoup de bien, à prêcher des

retraites ecclésiastiques et les exercices de l'ordination dans les diocèses où ils sont appelés. Les jeunes clercs de la ville viennent, chaque dimanche, faire les cérémonies du culte divin dans leur église ; les confrères s'occupent aussi des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, des Dames de la Charité et de diverses œuvres.

Le dimanche, le P. Boré visita quelques maisons de Sœurs, il y en a huit. On lui fit toute sorte de compliments, dialogues, chants ; « *l'Italie, dit M. Chevalier, est la terre classique de la poésie et de la musique. Habituellement, il y a soleil, fleurs, verdure. Malheureusement, en 1875, la bise faisait gémir les portes et les fenêtres, les assistants grelottaient de froid, la neige tombait. Le soir, Mgr Cecconi, nommé archevêque de Florence, fit son entrée solennelle à Sainte-Marie del Fiore, troisième du monde par sa grandeur.* »

Le P. Boré revint en avril et célébra la fête de la Translation des reliques de saint Vincent. Les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul vinrent en grand nombre le saluer ; le P. Boré chanta la grand'messe ; le soir, il adressa une conférence aux sœurs.

Citons une réflexion que le P. Boré fit dans le cours du voyage au supérieur de Florence et au visiteur : « *Il faudra établir une école de sculpture à Florence, vous aurez des artistes !* » Le visiteur se contenta de répondre : « *L'argent manque.* — *Il vous en viendra de France* », répondit le P. Boré. Le visiteur se contenta de répondre : « *Je ne perdrai pas de vue cette proposition.* »

10° *Ferrare.* — La maison de Ferrare fut fondée par la marquise Camille, de la noble famille des Bevilacqua. Cette vertueuse dame mourut en 1687. Les missionnaires eurent à subir mille contradictions pour entrer en possession du legs de la fondatrice ; ce ne fut qu'après 1694 qu'ils devinrent paisibles possesseurs. Le premier supérieur fut M. Jean-Baptiste Vacca. La maison fut supprimée en 1798, rétablie en 1799, supprimée de nouveau en 1801, rétablie en 1824. En 1848, nouveaux ennuis ; il fallut loger des soldats ; on s'empara des meubles. En 1866, nouvelle alerte, la maison est convertie en lazaret ; le 10 décembre de la même année, en vertu de la loi de suppression, les missionnaires durent abandonner leur maison et aller loger ailleurs. Leur maison fut convertie en *Lycée musical* pour les jeunes gens des deux sexes. Les missionnaires purent acheter une autre maison où ils ont continué les œuvres de l'Institut.

11° *Lorette.* — Le P. Boré y vint, le 5 avril 1875, fête de l'Annonciation, cette année. Le P. Boré dit la messe à six heures à la *Santa Casa* ; il y avait trente Filles de la Charité, deux missionnaires. M. Chevalier dit la messe après le P. Boré. Les sœurs ont deux maisons : une *Miséricorde* fondée par la vicomtesse Jurien en 1855 (Sœur Devos en est supérieure) et un *Hospice*.

12° *Macerata*, voisine de Notre-Dame de Lorette en la marche d'Ancône. Mgr Cini, évêque de Macerata et Tolentino, voulait établir une maison de mission à Macerata. Dieu inspira à M. Piccini, libraire, à sa femme et à M. Tera, de devenir les instruments de la Providence. Ils donnèrent onze mille sept cents écus romains. M. Jolly accepta en 1685 ; on prit possession en 1686 ; M. Jules Cesar di Rossi fut le premier supérieur. L'église du Saint-Suaire et du bienheureux Amédée fut bénite

le 12 décembre 1686, supprimée en 1798, rétablie en 1804, supprimée de nouveau en 1810, rétablie en 1815. En 1848, la maison fut occupée par les Italiens, puis par les Autrichiens. En 1849, les agents de la République romaine prirent possession de la maison. Le 6 avril, on fit l'inventaire des meubles. Le supérieur, M. François Aspelli, écrivait que « *le cardinal de Fermo avait été arrêté, beaucoup de curés et prêtres, incarcérés. Tous les jours à Ancône, on trouve quatre ou cinq personnes mortes poignardées, même en plein jour : cela dure depuis quarante jours. Il y a trois jours, nous avons dû loger une nuit près de cinquante soldats ; ils ont tenté de mettre le feu à la maison, en vomissant toutes sortes de blasphèmes contre nous et contre les religieux en général.* » En 1861, le Commissaire général des Marches supprima toutes les Communautés religieuses, au nom du roi Victor-Emmanuel. La maison de Macerata, comme celle de Fermo, ne fut pas comprise dans cette suppression, à cause de la recommandation du ministre de France, à Turin. La maison fut prise en 1866. Quatre missionnaires restèrent dans la ville, logés chez des particuliers. En 1868, ils achetèrent une petite maison, où ils purent se réunir.

M. Chevalier note que l'impression produite par les maisons de la province de Rome est excellente. Les confrères sont animés d'un excellent esprit ; ils sont très fidèles observateurs de la règle ; ils s'adonnent aux fonctions essentielles de la Compagnie : missions, retraites, conférences au clergé. Ils sont très appréciés du peuple et des prélats. Il y a, dans la province un grand esprit de tradition et de conservation qui doit réjouir grandement saint Vincent de Paul.

Edouard ROBERT.

---

## TURQUIE

### ISTANBUL

#### CENTENAIRE DES CONFERENCES

#### DE SAINT VINCENT DE PAUL EN TURQUIE

(5 mai 1946)

Un centenaire, en Turquie, à peu près comme partout ailleurs, je pense, éveille l'idée d'un centième anniversaire. Mais, en Turquie, comme ailleurs aussi, ces anniversaires exceptionnels, ne sont pas nécessairement célébrés exactement le jour de leur incidence. Voilà pourquoi les Conférences de Saint Vincent de Paul, fondées le 6 mars 1846 à *Bébek*, banlieue verte et campagnarde, sise sur les pentes européennes du Bosphore, solennisèrent le souvenir de cette date à *Galata*, le 5 mai 1946.

Donc, en ce 6 mars d'il y a cent ans, bien modestement, sur l'instigation de M. Eugène Boré, simple laïc encore, et sous la protection de l'ardent Visiteur M. Leleu, naissait, dans l'Empire ottoman, un rejeton de la jeune famille d'Ozanam. Les premiers membres formaient un groupe symbolique ; comme les *Trois Mousquetaires*, ils étaient *quatre* ; l'un, M. Sorel, ou plutôt frère Sorel (puisque coadjuteur (1) de la Mission), pharmacien estimé

---

(1) Né le 14 mai 1815, à Montormel (Oise), et reçu à Paris le 18 juillet 1838, frère Charles Sorel émit ses vœux à Paris, le 19 juillet 1840, en présence de M. Pierre Lego, et décéda à Constantinople, le 26 mars 1858. (Note des *Annales*.)

de *Péra* ; l'autre, M. Boré ; le troisième, M. de Bonnault ; et le quatrième, M. David Glavany, banquier de la Porte et chef d'une « tribu » patriarcale, dont l'actuel président de la Conférence Saint-Benoît, M. Maurice Keussy, est un descendant. Ces quatre hommes éveillèrent à la charité la gent constantinopolitaine ; et peu à peu, ce fut l'amplification de l'œuvre, avec ses ramifications, ses filiales, ses progrès.

Certes, à noter sur le papier les événements, on pencherait à croire que tout fut facile et que l'affaire une fois lancée se développa suivant un rythme unilinéaire. Hélas ! les œuvres humaines n'ont pas en général une telle sérénité, une telle simplicité dans leur croissance ; encore moins, les œuvres de Dieu. Et s'il fallait tout dire ici, on verrait combien d'à-coups, combien d'arrêts, combien de heurts ! Heureusement, le pavillon de Saint Vincent, s'il ondule sur la mêlée, en suivant ses fluctuations et en donnant l'impression quelquefois qu'il va disparaître dans un remous, comme l'oriflamme de Jeanne d'Arc, se maintient toujours et subsiste toujours comme un point de ralliement. Aussi, avec en tête un tel étendard, les caps dangereux furent-ils doublés, les glacis non abrités franchis. Ce n'est pas le lieu de s'attarder sur tout cela : les épreuves sont nécessaires aux grandes entreprises ; et si le Calvaire est la condition essentielle de l'Alleluia de la Résurrection, nous pouvons bien affirmer que l'œuvre turque d'Ozanam a connu son chemin de croix — où il serait aisé de dénombrer un peu plus de quatorze stations. Mais cette œuvre a eu aussi sa grandiose fête de Pâques ; et précisément, c'était hier, je veux dire le 5 mai, en ce *dimanche du bon Pasteur* où la famille Vincentienne — le mot est à la mode ! — se remémore avec attendrissement l'imposante procession du 25 avril 1830, à Paris, en l'honneur des reliques de son *Patriarche*.

Depuis longtemps le groupe de Saint-Benoît songeait à son centenaire : depuis septembre 1945, il échafaudait projets sur projets, ne craignant pas leur trop grand nombre, pour que quelques-uns, parmi eux, se réalisassent. La vérité oblige à reconnaître que très peu de ces plans furent exécutés : ce furent d'autres, mais au fond combien plus beaux ! En effet nous envisageons d'avoir à notre fête un archevêque, nous en eûmes deux, plus un évêque ; nous nous propositions une vague séance récréative, ce fut une féerie qui la remplaça ; nous pensions célébrer cela en hiver, en février, cela eut lieu au printemps, avec le soleil, la verdure, les fleurs, les oiseaux. Bref, une fois de plus, les hommes proposèrent, Dieu disposa... et si bien !

Mgr Alcide Marina, délégué du Saint-Siège en Turquie, nous avait promis une messe pontificale ; il tint sa promesse en mandant gentiment Mgr Descuffi, archevêque de Smyrne, ancien élève, ancien professeur du bon vieux Collège, venu à Istanbul plus ou moins pour la circonstance.

---

(1) Né à Santimento, Giccée de Plaisance, le 24 mai 1887, Alcide-Joseph Marina poursuivit ses études à l'Alberonianum de Plaisance, fut reçu dans la Congrégation de la Mission à Rome, le 25 janvier 1906, y émet ses vœux le 27 septembre 1909. Ordonné prêtre à Rome (Saint-Jean de Latran), le 19 décembre 1909, il fut nommé en 1921, supérieur du Collège Alberoni à Plaisance, et Visiteur de Rome en 1932, élu le 7 mars 1936, archevêque titulaire d'*Heliopolis de Syrie*, il fut sacré à Saint-Pierre de Rome, par le cardinal Pacelli, le 24 mai 1936 ; délégué apostolique en Iran (1936-1944) ; en 1945, délégué à Istanbul.

L'Office pontifical se déroula dans la chère chapelle sous la haute bénédiction de l'ancêtre des moines occidentaux (+547) qui, malice du peintre ou distraction des entrepreneurs, ressemblait étrangement au célèbre Père Lohry (+ 1931). Cela nous valut ainsi d'avoir présent en quelque sorte parmi nous, sous cette apparence de l'Ermite de Subiaco, celui qui se dévoua si longtemps au succès, à l'extension des « Conférences » en pays levantin. M. Florent Siffrid, préfet de chœur, faisait manœuvrer son monde avec le plus de gravité possible ; et malgré l'inexpérience des acolytes, tout marcha à souhait : un coup de « canon » épiscopal sur le nez du gentil porte-queue, en dépit de la grimace expressive du patient, ne suffit pas pour troubler les évolutions majestueuses de l'ensemble.

M. Jean Bertrand monta en chaire. Il rappela, dans son adresse, qu'en 1921, aux noces de diamant des mêmes Conférences, l'orateur avait été son Excellence Mgr Descuffi ; il le remercia de sa présence, sous les ornements pontificaux, en ce jour du centenaire. Puis, se refusant à refaire l'histoire de la Société en Turquie, qu'avait si magistralement exécuté le prédicateur des trois-quarts de siècle, il prit prétexte de la solennité du jour pour inviter ses auditeurs à une prise de conscience plus nette de leur titre d'émules d'Ozanam. Allocution un peu virulente peut-être — que la circonstance, en toute rigueur, n'aurait pas trop exigée — cependant certaines vérités furent dites et, somme toute, bien reçues.

L'assistance, fort nombreuse : comme de juste, les « Conférences » étaient là au grand complet, et tous les amis de la maison ainsi que les bienfaiteurs de la Société avaient tenu à se montrer ; la vieille église bénédictine était bondée comme jadis en ses heures de gloire, et ses grandes verrières tamisaient en bleu et rouge la belle lumière mariale du soleil de mai. Les chants, sous la direction de M. Rinaldi, unissaient, dans la modulation toute simple des rythmes grégoriens, leur propre perfection à celle de tout le reste. Le R.P. Greggio, conventuel de la paroisse Saint-Antoine, avait aimablement offert son concours ; et sa belle voix de basse nous fit déguster un *Ave Maria* de Bottazzo, magnifique. Peu connaisseur en matière de critique musicale, je ne me lassai pas néanmoins de savourer ces intonations émouvantes, en constatant que, comme moi, les fidèles étaient captifs du même sortilège et se laissaient envelopper de la même pathétique jouissance.

La sortie fut ce qu'est toute sortie en pareille occurrence : exubérance, congratulations, félicitations, rires ou bons mots. Et c'est à ce moment que Son Excellence Mgr le Délégué arriva, accompagné de Mgr Brini, auditeur de la Délégation.

Mgr Marina est un personnage bien sympathique ; ses diocésains mirent sans doute un peu de temps à transposer sa physionomie sur la silhouette — si j'ose dire — de Mgr Roncalli, son prédécesseur, dont tous ici appréciaient la bonhomie et le sourire. Mais les premiers abords déblayés, ceux qui le connurent, l'estimèrent, l'aimèrent, et, autour d'eux, le firent connaître et aimer. Car, effectivement, il le mérite. Nul n'est moins « solennel » que lui, d'un accès facile malgré sa haute taille et son air un peu austère, d'une simplicité vraiment simple, à donner des points, s'il se pouvait, à saint Vincent, dont il est d'ailleurs l'un des fils. Bref, le « Pontife » n'a pas chez lui tué l'homme, ni l'Administrateur éclipsé le père. Son secrétaire, sur ce point, lui ressemble ; au reste, on dirait que c'est de tradition

à Istanbul que les secrétaires de Délégation se montrent si affables et si peu compassés : don Ryan, don Pavany, c'est à vous que je pense !

Mgr Marina s'en venait donc, en qualité de chef du diocèse, présider notre Assemblée générale. L'entouraient, Mgr Descuffi, Mgr Varouhas, exarque de la communauté gréco-catholique, ainsi que M. Jules Levecque, Visiteur de la Province de Turquie et de Grèce.

La prière d'usage récitée, le Président du Conseil particulier, M. Harty, lut le rapport d'ensemble, bien composé et riche de substance ; il nous parla de l'honneur que toutes les Conférences de la ville recevaient cette année-ci de la présidence du Délégué apostolique, rattaché à saint Vincent par tant de liens. Il évoqua en effet son titre d'ancien confrère des Conférences, de prêtre de la Mission et de Visiteur de la Province de Rome. Un hommage aussi fort délicat s'en fut à l'adresse de Mgr Descuffi, qui constitue avec le Délégué tout l'épiscopat latin de Turquie !

Chaque groupe ensuite lut, selon l'ordre de fondation, son bilan particulier. Galata-Saint-Benoît se permit un « *excursus* » dans le passé héroïque, chose certes légitime puisque c'était la Conférence centenaire ; il termina par un tableau comparatif de son activité depuis son regain de jeunesse d'il y a trois ans : vingt et un membres et près de trois mille livres de secours en 1945, contre un membre et soixante-dix livres en 1943 !

La conclusion de cette réunion fut tirée par l'archevêque dans un discours magistral. Son Excellence dit son bonheur d'assister à cette assemblée deux fois jubilaire : centenaire par sa fondation et cinquantenaire par son Conseil particulier ; double occasion qui lui fit assurer le Souverain Pontife du respectueux dévouement de tous, et qui mérita, en retour, un télégramme du Saint-Siège, dont l'assistance, fièrement émue, entendit debout la lecture. Et, passant du général au particulier, je veux dire aux bilans de l'année écoulée, en observant que ce n'était pas là du tout « descendre de la poésie à la prose », car la littérature pure n'existe pas, mais celle qui est mêlée à la vie et, que « la vie est bien de l'authentique poésie », Mgr Marina prescrivit aux confrenciers diverses consignes dont chacune manifestait l'homme au courant, positif, précis, mais point du tout rogneur d'ailes ! On crut voir là, dans ce discours, comme une réplique — plus autorisée et plus compétente — de la « *philippique* » (le mot est d'un auditeur !) de M. Bertrand : celui-ci put y trouver sa justification, s'il lui en fallait une !

Tout fut accepté avec bonne grâce, comme ç'avait été dit. Et l'on ne surprit nulle amertume au réfectoire, où M. le Procureur nous servit un exquis déjeuner auquel participaient nos Seigneurs les Evêques, les confrères de la maison — cela va sans dire, — les Présidents de chaque Conférence, le Père Supérieur de Saint-Georges, et M. Frind, le R. P. Greggio, et tous les membres du groupe Saint-Benoît. Ce fut bien cordial, bien gai, surtout la table des plus jeunes dont les rires, un instant retenus par décence, fusaient avec entrain et attiraient fort souvent les coups d'œil malicieusement amusés du Délégué. Vers le dessert, M. Siffrid, porte-parole de M. Droulez, nous lut un « *Carmen Saeculare* », composé pour la circonstance : la voix, un peu vibrante au début, se mit vite à l'unisson de la pensée, et tous les convives écoutèrent, bien attentifs, ces alexandrins qui chantaient cent ans de charité et d'apostolat. M. Maurice Keussy se leva à son tour et, rappelant ses liens de parenté avec le pre-



mier Président de 1846, il but au développement toujours plus poussé de l'œuvre, en souhaitant que de chacun des membres on puisse dire le mot évangélique appliqué à saint Vincent : « *Transiit benefaciendo !* »

Le temps courait. Quinze heures trente devait nous réunir tous à Sainte-Pulchérie pour une séance. Comme prévu, tout arriva, pour une fois !

M. Bertrand, un peu gêné de paraître sur les planches, délégué pour expliquer aux spectateurs, le sens de cette réunion, tint à les tranquilliser tout d'abord en leur affirmant qu'il n'était pas là pour un sermon, « Dieu nous en préserve, déclara-t-il, vous et moi ! » mais simplement pour deux choses : remercier premièrement chacun de sa présence et ensuite annoncer une nouvelle qu'il avoua pénible : une quête. Et le rideau se leva...

Des sourires un peu condescendants et même supérieurs, ornaient la plupart des lèvres : un théâtre « bonnes sœurs », on sait en général ce que cela vaut et veut dire !... Mais la condescendance céda bien lestement la place à l'admiration et, si j'affirme qu'à la fin de l'exécution du programme ce fut de l'enthousiasme, loin d'exagérer, je resterai en deçà de la réalité.

En effet, l'ensemble fut une merveille : une pièce centrale ou de résistance (ce mot-là, aussi, est à la mode !), le *Tricot rose*, mélodramatique et moderne à la fois, soutenant dans ses entr'actes de délicieuses réussites : une saynète, le *Carnet*, jouée à ravir par un gamin de neuf ans à l'accent de *Paname* impeccable ; un triple ballet « *Louis XV* », avec costumes de l'époque, irréel, tant la grâce des exécutants était parfaite ; un *Clair de la lune*, chanté par un bout d'homme de trois ans, angelot joufflu de Raphaël ; et enfin l'inoubliable *Gaité française*, pot-pourri des chansons de France, prétexte à exhibitions rocambolesques dont les acteurs étaient des bambins et des bambines de trois à huit ans ! Des rires, des pleurs, des sourires, tout cela traduisait les sentiments des spectateurs. Et je sais même des personnages qui, par dignité probablement, écrasaient en cachette, du bout de leurs doigts, de grosses perles qu'ils ne sentaient que parvenues au milieu du visage, et qui camouflaient, fort bien, pensaient-ils, leur rire derrière les minuscules feuilles d'un programme enluminé !

Faut-il dire aussi le succès de la quête puisqu'elle rapporta deux cent quinze livres, et que la plupart des donateurs se voyaient « tapés » pour la troisième fois de la journée ? Pourquoi pas ? Puisque les « Confrères d'Ozanam » se distraient un peu, leurs « assistés » avaient bien le droit, eux aussi, d'éprouver quelques effets bienfaisants de cette fête !

Tout fut donc remarquable, et cette soirée de passe-temps me parut assez bien louangée par ce mot d'un spectateur : « Je savais les Sœurs admirables de patience, mais à ce point ! »

Et ce fut fini... Toute chose humaine, hélas ! se termine. Néanmoins, se rappeler un beau jour peut être aussi chose belle et, — en transformant quelque peu le vers de Keats — ce peut être même une joie pour toujours. En tout cas, je pense que c'est sur cette « chose belle » que vivront, pour se fortifier davantage, les Conférences d'Ozanam à Istanbul. N'est-il pas vrai, en effet, qu'à des choses d'ici-bas, le souvenir, s'il n'est pas un remords, est parmi les plus délectables, et que le futur vaut surtout en tant qu'il est l'élan que lui donne le passé, considéré comme tremplin ? Voilà pourquoi nous avons confiance : l'œuvre de Frédéric Ozanam, loin de déchoir, marchera sans cesse

rayonnante, malgré les obstacles, ou plutôt à cause d'eux, qu'inévitablement elle rencontrera encore. Car, née en France, elle ressemble au Gaulois dont parle quelque part Ronsard et qu'il compare

au saule verdissant,  
Plus on le coupe et plus il est naissant,  
Et rejette en branches davantage  
Prenant vigueur de son propre dommage !

---

ISTANBUL-GALATA  
DISCOURS DE M. JEAN BERTRAND, PRETRE DE LA MISSION  
le 5 mai 1946  
POUR LE CENTENAIRE  
DES CONFERENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL

Excellence Révérendissime (1),

Il y a vingt-cinq ans, une voix éloquente en cette même chaire célébrait — avec quels accents, ceux qui l'entendirent le savent ! — les trois-quarts de siècle d'une œuvre, née ici en ces murs de Saint-Benoît, douze ans à peine après qu'à Paris elle avait vu timidement le jour, pour la première fois.

Cette voix d'un prêtre de la Mission, apôtre ardent et courageux, qui depuis quelques mois s'était attelé à la remise en marche de ce Collège, où, quelques lustres plus tôt, il avait lui-même fait ses études.

Presque au lendemain d'une guerre, d'une violence jamais encore subie, il proclamait devant son auditoire, que « *la flamme de la charité ne s'éteint pas* » et qu' « *elle ouvre les portes du Ciel* ».

Aujourd'hui, ce sont les quatre quarts de siècle. — donc les cent ans — de la même œuvre que nous fêtons, également au lendemain d'un cataclysme encore plus meurtrier que l'autre et dont les âmes inquiètes se demandent s'il est bien définitivement terminé !

Beaucoup de ceux qui, en 1921, occupaient ces mêmes places ne sont plus ; de nouveaux venus, leurs fils pour la plupart, leur ont hardiment succédé. Hélas ! la parole qu'ils vont entendre n'aura pas la résonnance ni la splendeur de celle d'autrefois. Ils éprouveront néanmoins une joie que leurs aînés ne connurent pas, à laquelle probablement ils ne songeaient pas. Cette joie, c'est de vous voir présider, Excellence, sous les ornements pontificaux, ce centenaire, et assister, en archevêque, à une cérémonie rappelant assez bien celle à laquelle jadis vous participâtes, en orateur. Car c'est vous, Monseigneur, qui de cette chaire illustrâtes, en termes magnifiques, les noces de diamant de la Conférence d'Ozanam, fondée à Saint-Benoît en 1846. Au nom de tous les membres, je vous exprime la reconnaissance

---

(1) Mgr Joseph-Emmanuel Descuffi, lazariste, né à Istanbul, le 9 juillet 1884, entré dans la Congrégation de la Mission de Paris, le 5 août 1901 ; vœux à Paris, en présence du Père Fiat, le 7 août 1903 ; prêtre en 1907 à Constantinople ; professeur au collège Saint-Benoît (1907-1914 ; 1916-1937) ; élu archevêque de Smyrne le 3 décembre 1937 ; sacré à Istanbul par Mgr Roncalli, le 20 février 1938.

et la fierté de leur cœur pour l'incomparable honneur que vous leur faites !...

*Messieurs.* En avril 1830, un cortège triomphal que tout un peuple compose — depuis le roi de France avec toute sa cour, les princes de l'Eglise, les dignitaires, jusqu'aux gens les plus menus de Paris, — serpente à travers les rues de la capitale qui mènent de Notre-Dame à la nouvelle Maison-Mère de la Congrégation de la Mission. On porte, chez ses disciples, le corps d'un humble prêtre qui, durant sa vie, s'appelait *Monsieur Vincent*, et qui, en ce jour, est étendu sur des étoffes fastueuses dans un reliquaire somptueux. C'est cette randonnée éclatante — contrastant si étrangement avec celles que, jadis septuagénaire, il accomplissait fréquemment comme en cachette parmi les quartiers miséreux du Paris de Richelieu ou de Louis XIV — que nous commémorons en cette solennité de la translation des reliques de saint Vincent de Paul !

Deux mois après, une révolution éclate ; le même peuple, processionnant quelques jours plus tôt, est aux barricades ; le vent de l'émeute emporte en exil le prince qui présidait ce cortège ; Paris s'agite, son archevêque est traqué... Puis peu à peu, le calme... Et en 1833, un jeune universitaire décide, avec quelques amis, de constituer un groupe qui s'occuperait de secours charitables sous l'égide de *Monsieur Vincent*.

En 1846, à Constantinople, un autre jeune savant, compagnon lui-même d'Ozanam, établissait la même œuvre. Et c'est ainsi que, sous l'impulsion de M. Eugène Boré, spécialiste en langues orientales, chargé de missions par son gouvernement, consul de France, futur prêtre, voire Supérieur général des Lazaristes, naissaient à Galata les Conférences dont nous disons qu'elles ont maintenant cent ans !

Vais-je faire défiler sous vos yeux ce siècle d'histoire, avec ses grandeurs et aussi parfois ses tristesses ? Je m'en sens incapable : les héros sont trop grands, qu'il me faudrait chanter ! Je préfère, sachant bien qu'en définitive, c'est là où il faut, à leur sujet, en venir, profiter de la circonstance pour, brièvement, vous inviter, vous tous, messieurs, à une prise de conscience plus nette de votre rôle, de votre titre d'émules d'Ozanam !

« *Filii sanctorum sumus* », Nous sommes les fils des Saints. Ce cri de fierté splendide de Tobie, dans sa prière en faveur de ses compatriotes déportés avec lui en Mésopotamie, pour supplier Yahvé de ne point s'attarder aux fautes de la nation, mais de se ressouvenir des glorieux ancêtres, je voudrais en ce jour le commenter, si j'ose dire, devant vous. Nous donc aussi, messieurs, nous sommes les fils des Saints !

Oh ! certes, il ne s'agit pas pour nous de nous glorifier prétentieusement d'une ascendance remarquable et de nous bercer d'illusions, nous reposant vaniteusement sur les mérites acquis par nos prédécesseurs. Mais au contraire, fiers de l'exemple qu'ils nous donnèrent, ambitieux même de les dépasser dans la voie du mieux, et d'étendre toujours plus loin les frontières du Royaume de la Charité, donc de Dieu, nous nous résoudrons à vivre comme ils vécurent, c'est-à-dire en faisant le bien ! Notre charité, sans nul doute, ne sera pas une froide copie de la leur ; mais comme la leur, elle s'alimentera toujours davantage au même foyer ; c'est là, vers le centre, la source de toute générosité et de tout dévouement, que nous ne craignons pas de venir nous approvisionner ; de telle sorte que si quelque vertu

paraît en nous, elle ne soit, comme chez eux, que le reflet de la vertu par excellence, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Être charitable, être aimant, être bon, être chrétien, toutes expressions synonymes, dont il faut veiller à bien pénétrer le contenu. Vous souvenez-vous du grandiose tableau que nous brosse le Maître sur les derniers jours de ce monde ? Il s'agit des ultimes assises où le Crucifié du Golgotha nous apparaîtra comme le Juge aux regards de qui rien n'échappe et dont les sentences sont sans appel... Vous rappelez-vous sur quels chefs seront examinés et les bons et les mauvais ? Tout simplement sur la manière dont ils auront ici-bas pratiqué la charité.

A Dieu ne plaise que je veuille par là insinuer que tout le reste de la morale doive s'effacer devant cela. Mais tout de même, le simple fait d'avoir été compatissant à qui en avait besoin, sera d'un grand poids dans les balances éternelles. A tel point que l'on pourrait presque affirmer que si quelqu'un est vraiment charitable, il n'a rien à craindre de l'au-delà. Non pas évidemment qu'il soit par là-même dispensé des autres commandements du Décalogue, mais, étant charitable, il comprendra la portée de ces autres commandements ; et Dieu lui fera la grâce de les pratiquer comme il se doit ! -

Par conséquent, Messieurs, faisons fi de ces paroles hypocrites de la part de gens qui, sollicités de quelque aumône, nous répondent qu'il vaut mieux s'amender personnellement avant de songer aux autres ; mots de tartuffes, bien souvent, qui ne traduisent, au lieu d'un sincère souci de progrès moral, rien autre chose qu'une ladrerie inqualifiable au service d'un égoïsme de cœur sec ! Méfiez-vous de ceux qui vous prétexteront que la charité n'est pas ostentatoire ; c'est vrai, oui ! mais combien de ceux qui vous l'affirment se livrent à des charités secrètes ? Méprisez tous ceux — oh ! non pas leur âme, elle est infiniment respectable, depuis que le Christ, notre modèle à tous, est mort pour elle comme pour la nôtre, — mais leur mentalité — dédaignez donc tous ceux qui d'un budget fort décent ne distrairont qu'une parcelle qu'ils vous offriront avec une mine de franciscains héroïques, comme si ce misérable superflu leur ensanglantait, en disparaissant, le cœur !

Oh ! Messieurs, l'engeance des Pharisiens n'est pas morte ; leur race, comme ces rongeurs dont on dit l'Australie envahie, se répand partout et prolifère avec une bien déconcertante facilité. Nous-mêmes, ne nous sentons-nous point à certaines heures, à certaines dates membres de cette communauté maudite du Christ.

N'y a-t-il pas en nous, en nos activités, ce je ne sais quoi qui vicie et corrompt tout ce à quoi il se mêle ? Et avant d'accuser les autres, ne devons-nous pas avant tout battre notre propre coulepe ?

Disons-nous bien en effet — je lisais cela dans un magazine non pas spécialement religieux ! — que « la charité ne consiste pas à jeter un os à un chien, mais à partager cet os avec lui, quand on a aussi faim que lui ! »

Qui d'entre nous, gens charitables, hommes d'œuvres, dames bienfaisantes, qui de nous se prive, littéralement s'arrache quelque chose, se fait mal pour donner aux autres ?

Messieurs les nantis et tous les privilégiés de quelque fortune, se croiraient-ils, par hasard, charitables de la véritable charité, quand, disposant d'un revenu annuel exorbitant et ne parvenant pas à le dépenser en entier, ils donnent généreuse-

ment aux bonnes œuvres un billet de mille ? Que leur enlève, que leur supprime ce billet, de quoi les prive-t-il dont ils pourraient souffrir ? Il ne leur supprime rien, il ne les prive de rien ! Oh ! bien sûr, il leur serait loisible de ne pas le donner, cet argent, et ce geste qu'ils font vaut quelque chose, je l'admets ; mais, de grâce, qu'ils ne nous chantent plus cette antienne qu'ils sont charitables ; qu'ils ne nous alignent plus leurs sommes d'aumônes. Nous savons au fond ce qu'elles valent.

Nous estimerions-nous, qui sait, des saint Vincent de Paul, en laissant prendre les résidus de nos cuisines, les épluchures de nos légumes, par les services de la voirie ? Messieurs, à donner comme nous donnons quelquefois aux œuvres de charité, c'est exactement comme nous donnons aux balayeurs municipaux. Dans notre cœur, pas de différence.

Je vous en prie, messieurs, mes chers amis, méditez sur ces réflexions, un peu fortes sans doute, mais, au bout de cinq minutes vous en conviendrez, fort justes.

Pour que d'autres souffrent moins, souffrez un peu, ou plutôt jouissez moins. Et soyez certains que peu à peu vous en viendrez à comprendre l'ardeur du Maître et les élans de ses disciples. Vous devinerez, à leur contact, le double écueil contre lequel j'ai voulu mettre en garde votre zèle : la sécheresse du cœur sous le prétexte vain que la charité n'est pas pharisaïque, et l'ostentation dans la charité sous le motif non moins trompeur qu'on a de l'âme.

Voulez-vous éviter ces dangers ? Donnez... donnez... de l'argent, de la nourriture, des vêtements, mais surtout, dans votre don, donnez-vous vous-mêmes. Alors, oui, vous serez les dignes fils des saints !

Messieurs, concluons : que votre charité soit le signe de votre sainteté ! Devant les misères qui s'offrent à vous. — car, soyez tranquilles, il n'est pas besoin d'aller bien loin pour en découvrir — en présence des cœurs qui saignent, des âmes tourmentées ou déchirées, en face de ces regards si chargés de larmes douloureuses que, tout au long de vos heures de vie, vos propres yeux, parfois tout aussi pleins d'amertumes, rencontrent, rappelez-vous cette belle parole : *il n'est, qu'une tristesse, celle de n'être pas des saints*. Or, encore une fois, la Sainteté, c'est-à-dire Dieu, c'est la Charité : *Deus caritas est*. Messieurs, soyez des dieux. soyez des saints ; et dans cent ans, vos descendants pourront à leur tour légitimement proclamer : « *Filii Sanctorum sumus.* » « Et nous aussi, nous sommes des fils de Saints ! »

---

## ALEXANDRIE D'ÉGYPTE

### CENTENAIRE DE L'ARRIVÉE DES LAZARISTES ET DES FILLES DE LA CHARITÉ

*Allocution de M. Gendre, prononcée le 30 janvier 1944  
dans l'église de la Mission*

Voilà donc un siècle (depuis avant-hier, 28 janvier) que débarquèrent sur cette hospitalière terre d'Égypte les fils et les filles de saint Vincent, apôtre et protecteur des pauvres.

C'était en 1844. A cette époque, seuls les Pères Franciscains de Terre Sainte représentaient l'Eglise catholique depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, car je ne compte pas les Pères Jésuites qui n'avaient fait

qu'une apparition en 1561, appelés par le patriarche copte.

Les Pères Franciscains possédaient alors quatre établissements : Le Caire, Fayoum, Rosette et Alexandrie, devenue, depuis 1839, le centre du Vicariat apostolique.

Les Lazaristes n'étaient donc pas de trop, car la moisson éparse sur un vaste territoire devenait de jour en jour plus abondante.

*Demande.* — De même, les Filles de la Charité répondaient aux nouveaux besoins du pays, et, de fait, ce sont elles qui furent demandées les premières dès 1836. Ce fut, en effet, l'*Hôpital européen* qui, le premier, en sentit la nécessité. Il existait depuis 1816, mais il végétait alors, tenu seulement par un économe, un pharmacien et quelques infirmiers. Ce fut le consul des Etats Sardes, M. de Ceruti, alors président du Conseil d'administration, qui eut la première idée de faire venir les Filles de la Charité. Le manque de maison de Pères Lazaristes ne permit pas d'accéder à cette demande.

*M. Poussou.* — Deux ans après, en 1838, M. Poussou, missionnaire lazarisste, et préfet apostolique de Syrie, étant de passage à Alexandrie, des notables de la ville et de nombreux pères de famille vinrent le trouver pour lui dire le désir qu'ils avaient d'avoir des missionnaires pour s'occuper de la jeunesse dont l'éducation était complètement délaissée. M. Poussou leur montra les difficultés de l'entreprise, dont la principale était la pénurie des sujets, et il continua son voyage. Les Alexandrins ne perdirent pas courage, et l'année suivante ils envoyèrent une supplique à Paris, au Supérieur général. La réponse fut encore négative.

*M. Etienne.* — Deux ans se passèrent encore, lorsqu'en 1840, le Procureur général des Lazaristes, M. Etienne, fut envoyé en mission diplomatique en Egypte et au Liban. Alors, de nouvelles instances encore plus vives, lui furent faites pour créer un collège dans la ville d'Alexandrie. Cette fois M. Etienne se chargea de transmettre favorablement la demande au Conseil de la Congrégation et au ministère des Affaires étrangères, ce qui fut fait.

*Propagande.* — Entre temps, la Sacrée Congrégation de la Propagande, informée des désirs des Alexandrins, qu'elle trouvait légitimes, et pressée aussi par les instances que lui fit le consul de France, M. Cochelet, pendant un voyage qu'il fit à Rome, décida, dans une réunion solennelle, la fondation d'un collège pour l'éducation de la jeunesse d'Alexandrie, et se proposa d'en confier la réalisation aux Pères Lazaristes.

Le succès obtenu par les Filles de la Charité à Constantinople et à Smyrne, dans les écoles qu'elles y avaient ouvertes, fit espérer qu'elles pourraient aussi bien réussir à Alexandrie pour l'éducation des jeunes filles. Aussi fut-il question, à Rome, de trois établissements : celui des *Missionnaires* pour l'éducation des jeunes gens, celui d'une *Miséricorde* pour une école de filles, et celui de l'*Hôpital* pour le soin des malades.

Ce fut en 1841, selon la lettre du cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, que fut décidée l'érection des établissements des Pères Lazaristes, des Filles de la Charité à Alexandrie. Mais l'accord définitif, après de longues négociations, ne fut signé que le 3 avril 1843.

Alors commencèrent les préparatifs pour le départ. M. Etienne, devenu Supérieur général de la Congrégation, fit

choix de M. Poussou, devenu lui-même assistant, et connaissant déjà l'Orient et la langue arabe, pour aller installer à Alexandrie la nouvelle Mission.

M. Leroy, visiteur de Syrie, qui avait déjà ouvert au Liban le grand collège d'Antoura, et, connaissant bien, lui aussi, le Levant était tout désigné pour être le supérieur de la nouvelle maison des Missionnaires.

Pour les Sœurs on désigna comme supérieure la *Sœur Grouhel* qui avait déjà fait ses preuves à Smyrne.

*Départ et voyage.* — Ayant donc groupé à Paris six Filles de la Charité de France et d'Italie, M. Poussou, accompagné du frère Jean Granotier, chef cuisinier de la Maison-Mère, quitta Paris pour se diriger sur Marseille, le 3 janvier 1844.

Il n'y avait pas alors de chemins de fer, et bien moins encore d'autocars. C'était le bon temps des diligences où l'on avait le temps d'admirer les paysages que l'on traversait.

Le voyage fut très gai : M. Poussou aimait la bonne plaisanterie et savait avec discrétion et à propos user de ses gaucheries. On oubliait ainsi les tristesses des adieux et de la séparation, en même temps qu'on chassait l'ennui des longues journées et des longues nuits passées dans les flancs de la diligence. Un accident faillit tout gâter. Dans une descente, à la sortie de Vienne, en Dauphiné, voilà qu'une roue sort de son essieu, la lourde diligence perd brusquement l'équilibre, fait plusieurs soubresauts et verse avec un épouvantable fracas. Vous pouvez penser quelle fut la frayeur des passagers et le pêle-mêle qui s'en suivit ! Heureusement, sauf quelques contusions, il n'y eut pas de suite fâcheuse. Après une bonne halte, on reprit courage, on remit les choses en place, on remonta en voiture, et le voyage se continua, sans encombres jusqu'à Marseille.

Le 11 janvier, la caravane s'embarquait, non pas sur les *Messageries Maritimes*, on n'en était pas encore là, mais sur un vulgaire voilier, qui n'avait rien de bien confortable.

On s'arrêta à Naples pour affaires, puis à Syra, où M. Leroy et la Sœur Grouhel les attendaient pour se joindre au groupe. Enfin, après avoir essuyé une très mauvaise mer pendant toute la traversée, le voilier avec ses passagers arriva en vue d'Alexandrie le 27 janvier, mais il fallut subir encore un stationnement de quelque vingt-quatre heures.

*Arrivée.* — Enfin, le 28 janvier, missionnaires et sœurs de Charité débarquèrent et foulèrent pour la première fois le sol égyptien, qui allait devenir le théâtre de leur zèle et de leur charité.

Ils furent reçus au débarcadère par M. Jorelle, drogman du consulat, M. Pastré, banquier français et membre de l'administration de l'hôpital, M. Girardin, directeur de la poste française. Ainsi que Mmes Pastré et de Rosetti, MM. Poussou et Leroy, avec le frère Granotier, descendirent à la maison consulaire de France, où M. de la Valette leur offrit une gracieuse hospitalité pendant trois semaines. Les Sœurs furent conduites chez Mme Pastré pour dîner, puis elles se rendirent à l'hôpital, dont elles prirent immédiatement possession, ce furent M. Pastré et M. de Rosetti, consul des villes hanséatiques, qui les installèrent dans leur nouvelle demeure, en attendant de rédiger un contrat, ce qui fut fait le 8 mars suivant, à la grande satisfaction des administrateurs.

...*Sabaa Banat*. — Les Sœurs étaient venues au nombre de sept, quatre pour le service de l'hôpital, et trois pour faire l'école. C'est ce nombre de sept, devenu bien vite populaire, qui servit à désigner les nouvelles arrivées, et elles furent désormais connues sous le nom de : *Sabaa Banat*, nom qui reste encore aujourd'hui et qui fut même appliqué indifféremment à toute religieuse. Ce fut encore ce nom qui fut donné à la rue qui passe devant les deux établissements de la Mission des Pères Lazaristes et de la Miséricorde, en français, on l'appela la *rue des Sœurs*.

*Location*. — Dès le début, on loua le premier étage des *Iles d'Ibrahim Pacha* sur la place des Consuls, on y ouvrit immédiatement trois classes et un ouvroir et plus de cent cinquante enfants les fréquentèrent, c'était tout ce que le local pouvait contenir. Les Sœurs restaient sous la dépendance de la supérieure de l'hôpital, elles y logeaient, en partaient le matin à sept heures, pour aller aux classes, et n'y revenaient que le soir à cinq heures.

La peste vint interrompre ces petits commencements, mais après quelque temps de panique, l'affluence des enfants ne fit qu'augmenter ; il fallait trouver un autre local.

*Emplacement*. — M. Poussou, pendant son séjour au Consulat, s'occupa activement de chercher un terrain assez grand. Il entra en relations avec Artin Bey, ministre tout puissant et intelligent du vice-roi, Méhémet-Ali. Celui-ci, qui désirait être agréable à la France, et cherchait une occasion de lui témoigner sa bienveillance, accorda aux missionnaires tout ce qu'ils demandèrent. On se contenta de demander une vieille forteresse en ruine, avec ses dépendances, laquelle se trouvait dans le voisinage de la place des Consuls, sur l'emplacement des deux établissements actuels.

Malheureusement, on s'aperçut trop tard que c'était bien insuffisant, ce terrain, en effet, n'avait environ que deux mille mètres carrés ; il fallut y suppléer en en achetant encore aux propriétaires voisins cinq mille mètres carrés, soit plus des deux tiers de l'étendue totale de l'emplacement actuel.

La démolition de la citadelle, où, suivant la tradition, se trouvait la prison où sainte Catherine avait été enfermée, coûta trois mille cinq cent francs-or, de ce temps.

*Les Frères*. — On occupa les bâtisses dès qu'elles furent achevées, et les Frères des Ecoles Chrétiennes à qui on avait demandé de venir coopérer avec les missionnaires comme ils le faisaient à Constantinople et à Smyrne, vinrent, le 15 juin 1847, pour commencer l'école des garçons, dans le nouveau bâtiment. Les classes furent inaugurées solennellement par Mgr Guasco, vicaire apostolique d'Egypte. Les Frères étaient au nombre de quatre, sous la direction du frère Adrien. Ils y restèrent jusqu'en 1852, année où l'Ecole fut transformée en collège, sous la direction des Pères Lazaristes, qui avaient reçu de nouveaux confrères.

*Collège*. — Parmi les missionnaires qui se dévouèrent à cette œuvre d'éducation, d'où sont sorties plusieurs personnalités du pays, il faut signaler :

M. *Thomas*, devenu délégué apostolique de Perse ;

M. *Bel*, plus tard, vicaire apostolique d'Abyssinie ;

M. *Henri Gaillard*, mort victime de son dévouement, pendant les événements de juin-juillet 1882 (émeute et massacres d'Européens : voir *Annales* 1882, p. 529, 534-536, 563-568).



Après l'incendie du bombardement du 13 juillet 1882, le collège ne fut pas réouvert ; on songea à relever les ruines, mais les Pères Jésuites étant arrivés, ouvrirent eux-mêmes un collège.

*Résidence.* — Les Pères Lazaristes se contentèrent alors de la direction spirituelle des maisons des Filles de la Charité, devenues très prospères, et de diverses autres œuvres.

La résidence des missionnaires devint alors le siège :

1° D'une Conférence de Saint-Vincent de Paul, mère de sept autres conférences de la ville, toutes animées de l'esprit de leur fondateur et bien connues et aimées par des centaines de pauvres familles ;

2° De l'Œuvre des *Sans-Abri*, qui se charge de fournir un logement aux familles indigentes ;

3° Une association pieuse de la *Sainte-Agonie*, dont le but est de prier pour tous les mourants, œuvre vraiment utile et à propos, pendant la guerre qui fait tant de ravages ;

4° La résidence fut encore le centre de l'œuvre de la *Bonne Presse*, représentée dès le début par les frères Bataini ;

5° Enfin, l'œuvre du *Bon Cinéma*, fut fondée par un missionnaire, avec le concours d'un frère des Ecoles chrétiennes, pour la préservation morale de la jeunesse.

*Filles de la Charité.* — Quant aux Filles de la Charité, le nouveau bâtiment de la Miséricorde devint aussitôt un centre d'œuvres de toute sorte, et, chaque année, il fallait faire venir des Sœurs de France, à mesure que les œuvres se développaient, si bien qu'en 1876, elles étaient arrivées au nombre de quarante-quatre pour la seule maison de la Miséricorde.

I. — *Miséricorde.* — Dès 1845 arriva la sœur Salvan, pour en prendre la direction, et avec elles, huit nouvelles sœurs ; la maison devint alors autonome et ne dépendit plus de l'hôpital.

A partir de ce moment, je ne puis que vous faire une énumération de toutes les œuvres qui sortirent de cette ruche active de la Charité.

1° Ce fut d'abord six classes d'externes avec cinq cents enfants... puis ce fut un ouvroir de couture et un ouvroir de fleurs... mais ce qui toucha le plus le cœur des pauvres indigènes, et devint par là-même le plus populaire,

2° Ce fut le *dispensaire* : chaque matin, six à sept cents Turcs, Arabes, Juifs, Grecs, s'entassaient devant la porte pour prendre des remèdes où se faire panser. Deux soldats turcs se tenaient en faction pour maintenir la foule des pauvres et des malades qui accouraient se faire soigner par les « *médecins du Pacha* », c'est ainsi qu'ils appelaient les Sœurs aux grands chapeaux blancs. Quand une Sœur avait l'air de s'impatisser un peu, elle entendait un pauvre lui dire : *Ne te fâche pas, ta médecine est si bonne que tout le monde en veut.*

3° Un complément du dispensaire était la visite des pauvres à domicile. Il en fut fait plus de huit mille dès la première année, et surtout la visite dans les villages des alentours de la ville.

Ici, les Sœurs devaient aller à dos d'âne et emporter une bonne provision de médicaments ; deux petits gamins les accompagnaient pour leur servir de guides, ou bien parfois aussi des soldats pour maintenir la foule, car tous allaient au devant des grands chapeaux pour se faire soigner ou pour les conduire dans la mesure d'un mourant.

Le bien qu'elles firent de cette sorte est incalculable.

4° Après le dispensaire, on commença un *pensionnat*, puis un demi-pensionnat pour l'instruction des jeunes filles, dont l'éducation était complètement abandonnée.

5° Vint ensuite un *orphelinat* de filles que l'on recevait gratuitement et à qui l'on donnait avec l'instruction élémentaire le goût du travail, pour devenir plus tard de bonnes mères de familles.

Quand les religieuses d'autres communautés commencèrent à venir en Egypte, elles étaient logées et entretenues à la Miséricorde à qui on donna bientôt, surtout dans le monde religieux, le surnom d'*Hôtel de la Providence*, dans une seule année, en effet, on compta trois cent soixante-cinq Sœurs de différentes Congrégations de passage dans la maison.

*Œuvres.* — D'autres œuvres naquirent encore à la Miséricorde :

1° En premier lieu ce furent les *Dames de la Charité* qui tinrent leur première assemblée, cinq ans après l'arrivée des Sœurs, elles apportèrent un concours précieux aux Sœurs pour toutes les œuvres de charité, toujours difficiles dans les débuts : surtout pour les visites des pauvres, pour les orphelins, pour les enfants abandonnés, etc... Elles continuent encore à être des collaboratrices des Filles de la Charité et sont fières d'appartenir à la grande famille de saint Vincent de Paul.

2° Vinrent ensuite les *Jeunes Economes*, et plus tard les *Louise de Marillac*, qui complètent gracieusement l'œuvre des Dames de la Charité, en les aidant dans la visite des pauvres et en particulier des vieillards, qu'elles prennent à leur charge ;

3° Enfin l'œuvre de la *Fourmi*, composée de jeunes filles qui viennent chaque semaine confectionner des vêtements pour les pauvres.

L'activité de cette ruche devint telle qu'elle dut essaimer au dehors.

II. — *Enfants abandonnés. Moharrem-Bey.* — En 1847, les Pères Franciscains avaient apporté à la Miséricorde, deux enfants abandonnés, bientôt d'autres suivirent, si bien qu'on se vit dans la nécessité, en 1878, de louer pour cinq mille francs un immeuble Antoniadès, situé au fort Napoléon, et désigné dès cette date, sous le nom d'*Asile Saint-Joseph*. Ce n'était que provisoire, l'œuvre réclamait une maison plus hygiénique, et plus spacieuse.

Mais ce ne fut qu'après les événements de 1882, en 1885, que l'on acquit la maison actuelle de *Mazloum Pacha*, au quartier de *Moharrem-Bey*. Les frais d'achat furent couverts par des dons et par un emprunt à cinq pour cent qui ne put être amorti qu'en l'année 1900.

Plus tard, on organisa une *crèche* qui comptait jusqu'à deux cent cinquante bébés. Les bébés devenus grands, il fallut songer à construire un bâtiment pour les filles, et un autre pour les garçons, ayant chacun leur dortoir, leur réfectoire et leurs classes.

A leur sortie, les filles étaient capables de gagner leur vie, grâce à ce qu'on leur avait appris, et aussi grâce à l'appui des Sœurs.

Les garçons de leur côté apprenaient un métier et on leur trouvait des places dehors tout en continuant à les loger dans un local spécial.

Quand les uns ou les autres se mariaient, ils étaient défrayés de leurs frais d'installation, aussi revenaient-ils volon-

liers revoir leurs maîtresses et la bonne Supérieure qu'ils avaient en vénération et qu'ils appelaient toujours leur bonne mère, car ils se considéraient eux-mêmes comme faisant partie de la maison, ils se sentaient « chez eux ».

Un *externat*, qui devint très vite important et beaucoup apprécié par les familles vint s'ajouter à l'œuvre et lui fournir un supplément de ressources pour l'entretien de la crèche dont les frais étaient énormes.

III. — *Orphelinat de garçons*. — En 1860, de la Miséricorde sortit un autre essaim, ce fut l'*Orphelinat des garçons*, qui, après avoir logé quelque temps dans les bâtiments du collège, alla, lui aussi s'installer au Fort Napoléon, puis enfin à la rue *Abou-Dardaa*, où il se trouve actuellement. La salle qui servait de chapelle fut bénite en 1875 par le Vicaire apostolique après l'arrivée de la sœur Lazarovitch, nommée supérieure de la maison. Le ministre des finances, Cherif Pacha, avait contribué à l'installation de l'orphelinat, en payant la première année de location au Fort Napoléon, puis en procurant un terrain, d'abord à *Karmous*, qu'on trouva trop éloigné, puis à la rue *Abou-Dardaa*. Le khédivé paya une partie des constructions et le reste fut payé par la charité publique.

Un *externat* de garçons compléta l'orphelinat à la satisfaction générale. L'œuvre de *Saint-Antoine* et un *Fourneau économique* vinrent enfin faire le bonheur des nombreux pauvres du quartier.

IV. — *Hôpital européen*. — Entre temps, l'*Hôpital européen* continuait à développer son œuvre charitable. Avec les bons soins dévoués des Sœurs, les malades arrivèrent plus nombreux, de nouvelles Sœurs étaient venues s'adjoindre aux premières. Les anciens bâtiments étaient délabrés et manquaient de confortable et même d'hygiène. Dès 1857, l'hôpital fut reconstruit en entier, grâce aux dons des Européens de la ville et à la générosité du vice-roi. Des consultations gratuites et un dispensaire furent créés, où une moyenne de quarante mille personnes, en majorité indigènes, y sont soignées annuellement.

L'hôpital reçoit chaque année de quinze cents à deux mille malades de toutes les nationalités.

Alexandrie ne fut pas seule à bénéficier du dévouement des Sœurs de Saint-Vincent. En 1858, M. de Lesseps vint visiter nos maisons et demanda des missionnaires et des sœurs pour le service de l'isthme, on ne put à cette époque lui donner satisfaction.

V. — *Hôpital Ismaïlia*. — Ce ne fut qu'en 1888 qu'on put ouvrir à *Ismaïlia* un hôpital pour les ouvriers et les employés du canal. Plus tard on y admit aussi les femmes et les enfants.

Il s'agrandit bientôt d'un pavillon d'isolement puis d'une maternité. Plus récemment, un président de la Compagnie du Canal, le prince d'Arenberg, fonda un dispensaire pour les pauvres d'Ismaïlia et ses environs ; une moyenne de trente-neuf mille malades y furent soignés chaque année.

VI. — *Port-Tewfik*. — La même année, au mois de décembre, les Filles de la Charité furent appelées à *Port-Tewfik* pour ouvrir une petite *Ecole* pour l'instruction des jeunes filles des employés du Canal, ainsi qu'un *dispensaire* qui reçoit environ trente mille personnes par an.

VII. — *Hôpital du Caire*. — Vers 1900, l'Administration internationale de l'*Hôpital du Caire* voulut aussi avoir les Filles de la Charité, qui ne tardèrent pas à en prendre la direction. Cet

hôpital ne cessa de s'agrandir et de se perfectionner sous l'heureuse impulsion des Sœurs. Une maternité vint s'y ajouter, et aujourd'hui il continue à se transformer et à se moderniser sous l'heureuse influence du nouveau président de l'Administration, depuis quelques années uniquement française, l'ancien Conseil s'étant dissous.

VIII. — *Orphelinat du Caire*. — Un peu avant cette dissolution du Conseil international, on ouvrit non loin de l'hôpital, un *orphelinat de garçons*, qui, aujourd'hui vit un peu de ses propres moyens et beaucoup d'un comité de bienfaisance.

IX. — *Miséricorde du Caire*. — En 1903, une œuvre similaire à celle de la Miséricorde d'Alexandrie, fut établie au Caire. Ce furent deux Sœurs, envoyées par la supérieure de l'Hôpital français de l'*Abassieh*, dans le quartier populaire d'*Abd-el-Aziz*, qui commencèrent l'œuvre en ouvrant un dispensaire, où affluèrent les pauvres indigènes si nombreux dans ces parages. Au dispensaire vint s'ajouter un Fourneau économique, lequel fut suivi peu à peu de toutes les œuvres scolaires : école gratuite, école payante, pensionnat, auxquelles vinrent encore se greffer des œuvres sociales : Patronages, Jeunes Economes, Louise de Marillac, Protection de la Jeune Fille, etc., tout cela formait une nouvelle ruche bourdonnante dans le vieux palais *Cherif Pacha*, dont la location était énorme, jusqu'au jour où celui-ci tomba en ruines. Alors, l'œuvre se transporta, où elle se trouve actuellement dans le quartier « *Helmieh ghedida* », en plein centre musulman.

X. — *Hôpital de Port-Saïd*. — En 1906, ce fut le tour de *Port-Saïd* à recevoir les Filles de la Charité. Elles furent chargées du service de l'hôpital du gouvernement égyptien, lequel soigne des malades de toute nationalité, mais surtout indigènes. Elles ouvrirent, en 1914, une pharmacie gratuite pour les ouvriers du Canal où une Sœur y alla faire la distribution des médicaments. En outre, un grand dispensaire fut adjoint à l'hôpital, dans un grand terrain vague.

XI. — *Ecole d'Ismailia*. — Enfin, la même année, la Compagnie du Canal, dont les bureaux étaient installés à *Ismailia*, demanda aux Filles de la Charité, d'y ouvrir une école pour les jeunes filles des employés de la Compagnie. Aujourd'hui, cet établissement comprend trois sections :

Un collège d'enseignement *secondaire* pour jeunes filles ; une école *primaire* payante ; une école *gratuite* pour les pauvres.

XII. — *Asile du Caire*. — Finalement, un Asile d'enfants abandonnés, semblable à celui de Moharrem-Bey, commença en 1918, à l'*Abassieh*, sous l'impulsion encore de la Supérieure de l'Hôpital français et attira bientôt la sympathie des familles les plus honorables du Caire, qui s'organisèrent pour acheter un terrain et construire un asile bien connu sous le nom de *Saint-Louis*.

*En résumé* : les Filles de la Charité ont aujourd'hui en Egypte douze établissements comprenant : quatre hôpitaux, deux asiles, trois orphelinats, cinq écoles payantes, six écoles gratuites, deux fourneaux économiques, sept dispensaires, le tout comprenant environ cent soixante-quinze Sœurs de différentes nationalités.

Ainsi le petit groupe de sept Sœurs, les célèbres *Sabaa Banat*, débarquées le 28 janvier 1844 à Alexandrie, est devenu comme le petit grain de sénévé de l'Evangile, un grand arbre, qui, sous la

protection de saint Vincent, le grand apôtre de la Charité, étend ses rameaux bienfaisants sur toute la terre d'Egypte. On peut dire sans exagération que des millions d'enfants, de malades, d'infirmes, de pauvres de tout genre, ont profité des bienfaits de la Charité chrétienne des Enfants de saint Vincent.

*Léçons et conclusions.* — A quelques pharisiens qui reprochaient à Marie-Madeleine de verser ses précieux parfums sur les pieds du Sauveur au lieu de les vendre et d'en distribuer le prix aux pauvres, le Christ leur répondait ces simples mots, énigmatiques pour eux : « *Ce que cette femme vient de faire est bien fait, car vous aurez toujours des pauvres parmi vous, tandis que Moi vous ne m'aurez pas toujours...* » Le Christ identifiait ainsi sa personne avec celle des pauvres, chose que ne pouvaient comprendre ceux qui l'écoutaient alors, mais que les chrétiens ont compris. Parole consolante pour tous ceux qui cherchent à soulager le pauvre, car ils savent que tout ce que l'on fait à un pauvre c'est au Christ, c'est à Dieu qu'on le fait ; parole qui a été le mobile de toutes les entreprises charitables de saint Vincent, et qui est toujours le mobile de ses Fils et de ses Filles.

En chantant dans un instant le *Te deum*, en remerciant Dieu de tout le bien qui s'est accompli sur cette terre d'Egypte, pendant le siècle qui vient de s'écouler, demandons lui qu'il continue à susciter de plus en plus des âmes remplies de charité, des âmes de dévouement, car aujourd'hui plus que jamais, sous les ruines causées par l'épouvantable fléau de la guerre, se réalise et se confirme la parole du Christ : « *Il y a toujours des pauvres parmi nous... et il y en aura malheureusement toujours.* »

---

## LA VIE ET LA MORT DE M. Ernest SARLOUTTE

*Supérieur du Collège d'Antoura (1878-1944)*

La mort de M. Sarloutte, survenue le 26 février 1944, et rapidement diffusée par *Radio-Levant*, causa une certaine émotion jusque dans les villes les plus reculées de Syrie et du Liban, et même du Proche-Orient. A Beyrouth, le tribunal militaire suspendit ses séances en signe de deuil, un des grands cafés de la ville baissa ses stores et donna pour raison de sa fermeture « *la mort d'un grand Français* ». Le Président de la République libanaise, le Président du Conseil, Mgr le délégué apostolique, beaucoup de personnes tinrent à venir se recueillir et à prier devant sa dépouille mortelle. Quantité de témoignages de sympathie et de condoléances, affluèrent à Antoura. Des funérailles quasi-officielles qui groupaient, dans un même sentiment de deuil, les représentants de la France, du Liban et de la Syrie, lui furent faites.

Ce deuil général s'explique par une belle activité de missionnaire. La vie de M. Sarloutte est la preuve que partout où la Providence nous envoie, quelles que soient les fonctions auxquelles nous sommes destinés, nous pouvons être excellents missionnaires, à condition d'avoir de l'esprit de suite et l'amour du bien. Plus qu'à sa personne, les témoignages dont fut entourée sa mort s'adressaient à une longue action rayonnante et bienfaitrice à laquelle sa personnalité avait su donner du prestige.



M. Sarloutte naquit à Pont-à-Mousson, le 6 septembre 1878, et y fut baptisé le lendemain à l'église Saint-Martin. Sa famille originaire de Longeville-lès-Metz, avait quitté la Lorraine, annexée après le traité de Francfort, et s'était installée aux abords de la nouvelle frontière franco-allemande. Son père, entrepreneur en bâtiments, jouissait d'une certaine aisance et de l'estime de ses concitoyens qu'il devait à sa probité et à son travail.

Son enfance ne fut pas heureuse. Il perdit de bonne heure sa mère, dont la place au foyer paternel, fut prise par une seconde mère qui voulut être à ses yeux, la marâtre classique. Cette personne mourut bientôt, elle aussi, puis ce fut le tour de son père. Il restait seul dans l'existence avec une demi-sœur qui ne devait pas atteindre l'âge de vingt ans. L'avoir que lui avait laissé son père, placé en gestion entre des mains étrangères, devait se volatiliser.

Il commença ses études au collège municipal de Pont-à-Mousson. Placé un an à l'*orphelinat Colombe*, à Pont-à-Mousson, exceptionnellement, il fut autorisé à poursuivre ses études au collège comme externe, en raison de ses aptitudes. C'est le futur cardinal Mathieu, alors curé de l'église Saint-Martin de Pont-à-Mousson, qui veilla sur ses premières aspirations au sacerdoce et lui commença ses études de latin.

Par les soins d'une supérieure des Filles de la Charité, il fut admis à l'Ecole apostolique de Wernhoutsburg, sur la frontière hollando-belge. Il devait se sentir parfaitement heureux dans cette bonne maison qui a fourni à la Congrégation un nombre si important d'excellents missionnaires. Intelligent et studieux, sous la direction de maîtres éminents, tels M. Dubois, auquel il dédia ses premiers vers, M. Hallinger qui personnifia, auprès de nombre de ses anciens élèves, le parfait humaniste uniquement préoccupé des choses de l'esprit, il fit de rapides progrès. Excellent latiniste, expert dans l'art du vers français comme du vers latin, c'est à Wernhout qu'il puisera ce goût des belles-lettres, des choses de l'intelligence et cette plume affinée qui resta une des caractéristiques de sa personnalité. A son premier retour en France après sa nomination de supérieur d'Antoura, il tiendra à aller revoir Wernhout avec le sentiment du nouveau promu qui vient montrer son galon et en faire hommage à la maison qui l'a formé.

Ses études à Wernhout terminées, il entra à Saint-Lazare, le 7 septembre 1896. Si les deux forts volumes de l'explication des Règles communes qu'il laisse suffisent à juger de la façon dont il fit son Séminaire interne, il le fit très bien. La doctrine y est parfaitement exposée et illustrée par l'enseignement de saint Vincent et des Supérieurs généraux, tout cela bien calligraphié, et sans la moindre rature sur un ensemble de mille six cents pages. Ses études, il fut obligé de les interrompre d'abord pour aller faire son service militaire à Nancy, puis pour aller soigner une santé délicate, une première fois à Lyon, en avril 1898, une deuxième fois à Dax, où il séjourna de 1900 à 1903. Volontiers, dans ses moments de loisir, il revenait aux belles-lettres. De ses études à Saint-Lazare, il gardait en sa bibliothèque des notes de philosophie, des traités de théologie, deux volumes de matériaux pour sermons, en vue d'une future carrière possible de prédicateur, rédigés et calligraphiés comme

son explication des Règles communes. Décidément, il avait acquis ce goût de l'écriture qu'il gardera. Ecrire était pour lui un plaisir autant physique qu'intellectuel. Admis à prononcer les saints vœux le 7 avril 1901, il reçut l'ordination sacerdotale à Paris le 7 juin 1903, des mains de Mgr Potron, O.F.M., évêque de Jéricho.

Il racontait volontiers la scène de son placement et de celui de ses compagnons d'ordination. On était en plein combisme. Les jeunes prêtres ne pouvaient espérer être affectés en France. C'est ce que le Père Fiat leur expliquait dans un langage quelque peu embarrassé, quand un des jeunes prêtres l'interrompit : « Très Honoré Père, lui dit-il, nous comprenons ce que vous voulez nous dire, nous sommes prêts à aller où vous voudrez. »

M. Sarloutte, lui, alla à Antoura, et ce sont ses talents de littérateur qui lui valurent ce placement. M. Saliège avait demandé un professeur de première pour remplacer le titulaire du poste. M. Diab, qui, devenu vieux, avait demandé d'en être déchargé. M. Sarloutte faisait l'affaire. A ses classes de première, il joignait quelques cours de philosophie destinés à compléter l'instruction des élèves briguant le « *diplôme de fin d'études au Collège d'Antoura* », qui, par décret du ministre de l'Instruction publique de France, jouit, jusqu'en 1930, du privilège d'équivalence du baccalauréat français.

Il fut professeur très apprécié. Il variait ses classes par d'amples lectures qu'il savait faire valoir ; il piquait l'attention de ses élèves par des aperçus, des récits, des remarques spirituelles amenées à propos. La formation du goût et du caractère de ses élèves le préoccupait. En philosophie, ne pouvant tout voir en si peu de temps, il insistait surtout sur la logique et la morale, voulant apprendre à ses élèves à penser sainement, à aller droit au fond des choses plutôt qu'à s'arrêter aux apparences, et à aimer par-dessus tout le devoir.

S'il fut goûté comme professeur, il le mérita par son travail. Que n'a-t-il écrit pour ses classes : journal de classe, tableaux synoptiques de son enseignement ornés de magnifiques accollades, résumés, notes de toutes sortes. Il édita même à Beyrouth à l'intention de ses élèves deux petits livres, le premier de littérature, *Les trois derniers siècles de la Littérature française*, l'autre de philosophie, *Traité de logique*. A ses qualités de méthode et de travail, il joignait un entrain et un brio incomparables qui en faisaient pour ses élèves un professeur dont ils gardaient une profonde empreinte. A l'occasion d'une fête au collège, d'une visite sensationnelle, d'un événement, c'est lui qui, dans des poésies souvent d'une très belle envolée, traduisait les sentiments de la maison. Jointes à celles qu'il composait depuis la fin de ses études littéraires, au cours desquelles il avait appris à aimer la Muse, ces poésies sont consignées dans un cahier intitulé *Fleurs sans fruits de mon terroir*. Beaucoup d'entre elles ont fait le tour de ses élèves, et ont garni leurs recueils de poésies.

A son arrivée à Antoura, les élèves étaient partagés en deux divisions, celle des grands et celle des petits. Une division intermédiaire, celle des moyens, fut créée et confiée à ses soins. Deux ans plus tard, il était nommé Préfet général, titre dont les fonctions répondent à celui de surveillant général des lycées. Si on y ajoute la préparation et la représentation des pièces de théâtre, on aura une idée à peu près complète de son activité générale, jusqu'au moment où il fut appelé à prendre la succession de

M. Saliège, dont il avait été le bras droit dans ses dernières années.

Ce dernier mourut le 14 février 1911, ayant rempli une tâche importante qu'il avait poursuivie pendant les trente-deux ans de son supériorat à Antoura (depuis le 14 avril 1879). Il laissait un nom respecté et vénéré au Liban. Pour lui succéder, le nom de M. Sarloutte fut mis en avant par ses confrères eux-mêmes. On ne lui reconnaissait qu'un seul défaut, celui d'être un peu jeune : il n'avait que trente-trois ans, mais il devait s'en corriger tous les jours. Il n'eut qu'à bénéficier d'une succession facile, à maintenir au collège les traditions de vie de famille, de travail, de discipline, à rajeunir le programme des études, et, pour abriter les élèves qui arrivaient toujours plus nombreux, à construire un dortoir et une étude pour cent élèves. Ce fut son travail d'avant 1914. Le collège était en pleine prospérité quand survint la guerre.

Le 4 août 1914, M. Sarloutte quitta Antoura, en compagnie de ses confrères mobilisables pour rejoindre en France son poste de mobilisation. Aumônier militaire, bénévole, puis titulaire, sur le front français, il suivit sa division partout où elle fut appelée : au *Bois-le-Prêtre* en 1914-1915, à la *Tranchée de Calonne* et aux *Eparges*, de février à juin 1915, à l'offensive de *Champagne*, en octobre 1915, à *Verdun*, de février à juin 1916. Les quelques citations qu'il recueillit soulignent surtout son dévouement. D'ailleurs, dans toutes les fonctions qu'il sera appelé à occuper pendant la guerre, il aura pour principal souci d'être avant tout prêtre et d'en exercer les fonctions de charité et de dévouement.

Pendant ce temps, le collège d'Antoura avait été rouvert sans lui. Au cours de son inoubliable visite en juin 1914, Maurice Barrès lui avait fait part de ses appréhensions d'un péril venant de l'Allemagne ; il ne le croyait pas cependant si proche. Prévoyant que la Turquie prêterait son concours à l'Allemagne, M. Sarloutte avait décidé qu'Antoura ne rouvrirait pas en octobre. Le consul général de France à Beyrouth, M. François Georges-Picot, insista pour que cette « citadelle française » ne fermât pas ses portes. M. Romon, visiteur de Syrie, draina tout le personnel qu'il pût trouver sur place et fit ouvrir. Ce ne fut pas pour longtemps. En décembre, la Turquie entra en guerre. Ordre était donné de fermer le collège, et bientôt les confrères en étaient expulsés, même ceux du pays.

En juin 1916, par décision ministérielle, M. Sarloutte fut détaché de la Guerre dans la Marine et nommé aumônier temporaire de la Flotte. L'amiral Lacaze, ministre de la Marine, qu'il avait reçu à Antoura, au cours d'une prestigieuse croisière aux Echelles du Levant, l'envoyait à l'île Rouad, l'ancienne *Arad* dont parle la Genèse. La marine française y avait débarqué le 1<sup>er</sup> septembre 1915 sous les ordres du lieutenant de vaisseau Trabaud. Son but était d'y installer une base de relâche pour les chasseurs de sous-marins, d'y créer un centre de renseignements pour les états-majors français et anglais, et de maintenir le contact avec les chrétiens d'Orient, et bientôt de les alimenter en or, car ils mouraient de faim. Les cent trente Français qui occupaient cette île de huit cent mètres de long et trois cents de large, à trois kilomètres de la côte turque, s'ennuyaient ferme. Le rôle de M. Sarloutte fut de soutenir le moral de cette petite garnison, et de mettre à la disposition de ses chefs une expérience d'Orient.



de plus de dix ans. Par les agents du service secret il put se mettre en relation avec M. Ouannès, supérieur de Tripoli, et lui faire parvenir un or précieux, destiné à ses confrères retirés au couvent de *Bellouni* dans la montagne du Liban, et aux Filles de la Charité. Entre temps des missions de confiance lui étaient confiées, soit en Egypte, soit à Chypre. Sa présence à Rouad avait porté les plus heureux fruits, le cafard disparut. Désormais, il sera adopté par la Marine qui le considérera comme l'un des siens.

La débâcle germano-turque commença le 1<sup>er</sup> octobre 1918. Le 8, il était le premier Français à débarquer à Beyrouth, aux côtés de l'amiral Varney, commandant la Division navale de Syrie. Son premier soin fut d'aller revoir Antoura et ses confrères, toujours dans leur couvent de la montagne. La rencontre, on le devine, fut émouvante. Tant de fois on leur avait assuré que leur supérieur avait été tué dans les tranchées de France. Jamais ils n'avaient soupçonné qu'il était non loin d'eux, à quelques kilomètres de la côte syrienne, et que c'est de lui qu'ils avaient reçu assistance. A Antoura, c'était la désolation. Les Turcs avaient fui, emportant les vivres et y abandonnant les huit cents orphelins qu'ils y avaient entretenus. M. Sarloutte obtint de l'amiral des vivres pour ces pauvres orphelins qu'il confia ensuite aux soins de la Croix-Rouge qui resta à Antoura jusqu'en octobre 1919.

La France arrivant au Liban y avait trouvé le pays, particulièrement les chrétiens, dans une situation lamentable. Beaucoup étaient morts de faim, beaucoup d'autres étaient dans le dénuement le plus complet. Il n'en fallait pas plus pour émouvoir les nouveaux arrivants. Le premier geste de la France s'installant en Syrie et au Liban, fut de sauver la montagne du Liban de la mort, et elle ne trouva pas de meilleur agent d'exécution pour cette belle œuvre que M. Sarloutte et un père jésuite précédemment commissaire de marine à Rouad. Par acte du 30 octobre, M. Coulondre, haut-commissaire par interim, le futur ambassadeur à Berlin, confiait à M. Sarloutte la mission « *d'assurer le service du ravitaillement de la population civile du Liban* » et lui donnait qualité « *pour effectuer toute entrée et sortie des denrées appartenant au Haut-Commissariat et entreposées dans les magasins militaires et de leur donner toute destination qu'il jugerait nécessaire.* » Par ailleurs, l'Intendance militaire lui délivrait un acte pour ses ressortissants avisant que tous ordres, émanant de lui, étaient exécutoires. Il se mit à l'œuvre avec la fièvre que l'on devine, en compagnie de son collègue le Père jésuite. Une fois leur plan arrêté, ils se partagèrent le Liban, le jésuite prenant le Sud qu'il connaissait bien, et M. Sarloutte, la partie nord dans laquelle se trouve Antoura. Il eut à s'occuper de nourrir mensuellement cent soixante-quinze mille affamés, et d'en habiller un grand nombre. Grâce à son activité et à la générosité de la France, la famine fut enrayée et début mars il était démobilisé. Dans son rapport de fin de service, il laissait éclater sa joie de missionnaire d'avoir été appelé à une si belle mission. « *En quittant ce service, écrit-il, je tiens à déclarer combien je suis heureux et fier d'avoir été appelé par mes chefs à ce rôle le plus honorable pour un Français missionnaire ; je ne regrette ni les fatigues, ni les soucis qu'il m'a valu. Je suis profondément reconnaissant à mes chefs de m'avoir toujours soutenu de leur confiance et de leur dévouement dans ce*

*rôle où je n'étais qu'un instrument.* » Antoura étant toujours entre les mains de la Croix-Rouge américaine, il partit se reposer en France. Il recevait la croix de la Légion d'honneur au ministère de la Marine pour sa belle attitude et ses services pendant la campagne de Syrie.

En France, il prit part comme député de la Province de Syrie aux travaux de l'Assemblée générale qui élut M. Verdier au poste de Supérieur général. Celui-ci le pria, son temps de repos en France terminé, d'aller reprendre sa place à Antoura. M. Sarloutte racontait parfois dans quelles circonstances il avait regagné son collège. Il avait fait valoir au nouveau Supérieur général que tout y avait été dévasté pendant la guerre, qu'il n'y restait plus de mobilier scolaire, de vitres, de portes, de lits, etc... que donc il lui fallait de l'argent. « *De minimis non curat praetor* », lui répondit M. Verdier. Un officier de marine de Rouad qui vint le voir à Saint-Lazare, après cette entrevue, fut le premier à lui donner ce qu'il avait en poche : trente mille francs, pour rééquiper Antoura.

Ce fut le 1<sup>er</sup> novembre qu'Antoura put ouvrir timidement ses portes avec quatre-vingts élèves. Il fallut créer un mobilier de fortune pour les recevoir, mais ils ne manquèrent jamais du confort nécessaire. Les orphelins avaient quitté le mois précédent. Petit à petit, le collège reprit sa situation d'avant-guerre. Rapidement M. Sarloutte réussit à remonter son matériel. Il y fut aidé par les autorités françaises qui venaient de s'installer en Syrie, au premier rang desquelles il faut placer le général Gouraud qui volontiers venait à Antoura. M. Sarloutte revenait de la guerre avec le prestige que lui valaient sa campagne à Rouad et le ravitaillement du Liban. Les Français, nouvellement arrivés en Syrie, recoururent volontiers à son expérience de l'Orient. Il avait travaillé avec beaucoup de personnes qui étaient en place, tel le capitaine de frégate Trabaud, son ancien chef de Rouad, devenu premier gouverneur du Liban. C'était alors l'époque glorieuse de l'après-guerre sur laquelle planait pour la France un prestige dû à sa victoire et à celle de ses alliés. Temps révolu, même en Orient, où la France, présente depuis si longtemps, a subi l'éclipse que l'on sait.

M. Sarloutte reprit, avec la direction de son collège, sa classe de première et ses cours de philosophie. Bientôt, il put embellir et agrandir le collège. L'installation électrique, la création de nouveaux cabinets de physique, de chimie, d'histoire naturelle, l'érection d'une splendide salle des fêtes, d'une salle de dessin digne d'une école d'ingénieurs, de salles de musique lui sont dûs. Le secret des ressources dont il disposa, souvent à chercher en dehors du collège, est redevable à son crédit. De par la force des choses, il fut obligé de moderniser l'enseignement. En 1930, le diplôme de fin d'études d'Antoura perdit son privilège d'équivalence et les élèves furent obligés de se présenter devant les jurys des baccalauréats français et libanais : il fallut donc adopter les programmes officiels.

L'ancienneté et le prestige d'Antoura, joints à sa personnalité de plus en plus connue, attirèrent beaucoup de visiteurs à Antoura au cours de l'entre-deux guerres. Tous les hauts-commandaires, les commandants en chef, les amiraux vinrent à Antoura. Beaucoup d'hommes de lettres, de personnages politiques, de journalistes les y suivirent et trouvaient toujours auprès de M. Sarloutte un excellent accueil. Ils aimaient en lui l'homme

qui avait l'expérience de l'Orient, et le prêtre distingué, affable et très compréhensif, comme ils aimaient dans Antoura une maison qui avait rendu de grands services à la cause de la France et des pays d'Orient.

En 1935, il eut la joie de présider aux fêtes du centenaire du collège. Un triduum d'action de grâces et de fêtes fut célébré à cette occasion. Les anciens élèves et les amis du collège sont si nombreux qu'il fallut les répartir sur trois jours. Le premier fut réservé aux anciens élèves, le second aux membres du clergé et le troisième aux amis du collège et aux autorités civiles et militaires, tant françaises que libanaises. A l'occasion de son centenaire le collège recevait le Grand Prix de langue française de l'Académie française. Récompense justement méritée. Lorsque le collège d'Antoura ouvrit ses portes en 1834, le français était inconnu au Levant. Actuellement il est couramment parlé et a été adopté comme langue officielle, de pair avec l'arabe, par la Constitution libanaise. L'Académie récompensait un mérite d'ordre linguistique, but de son prix. La langue a été le véhicule des idées occidentales qui ont largement contribué à relever les pays du Levant, durant le siècle dernier. De son côté, M. Sarloutte recevait la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, comme chef de la maison d'Antoura et pour les nombreux et importants services qu'il ne cessait de rendre.

Survint la guerre de 1939. Plusieurs de ses confrères lui furent enlevés par la mobilisation. Au Levant plus qu'en Europe, ce fut bien vite la drôle de guerre, inactive, stagnante, sans programme apparemment défini. M. Sarloutte mit son collège à la disposition des autorités militaires qui jugèrent que la meilleure façon de servir pour lui était encore de suivre son cours normal. Pour ce faire, ses confrères lui furent rendus en grande partie à la rentrée d'octobre comme « *affectés spéciaux* ». La clientèle des élèves avait baissé à Antoura vers 1930. La guerre la porta à un degré inconnu jusqu'alors depuis la fondation. Cette prospérité est due à l'état tranquille du Levant pendant la guerre. La Syrie et le Liban y connurent une existence relativement paisible, et, sauf pendant les mois de juin-juillet 1941, ne furent jamais théâtres d'opérations. Ils furent placés sous le régime des produits contrôlés, mais jamais on n'y manqua des produits alimentaires ou industriels essentiels.

M. Sarloutte, avec le temps, s'était mis à vieillir. Tout le monde était mort jeune dans sa famille. Lui-même avait été obligé, nous l'avons vu, d'interrompre ses études pour raison de santé. L'excellent climat du Liban avait certainement contribué à la renforcer. Toute sa vie il l'avait passée à une même tâche, sauf l'interruption de la guerre, ce qui ne va pas sans user un homme. Sa mort, il l'avait prévue et soigneusement méthodique, il avait mis ordre à ses affaires. Etant allé en France en 1938, il disait à son retour qu'il avait fait ses adieux à la France. L'année suivante, une occasion de la revoir s'était présentée ; il avait été nommé délégué de la Province de Syrie à l'Assemblée sexennale de 1939. Il passa son tour au substitut. Son plan était établi, il ne voulait pas y déroger.

S'il n'eut pas beaucoup à souffrir matériellement de la guerre, il en souffrit moralement. Profondément patriote, il ressentit cruellement la défaite de la France qui l'avait comme abasourdi. Il en avait comme perdu le goût de la vie.

Au début de l'année scolaire 1943-1944, il fut obligé de s'aliter, le foie et le cœur gravement atteints. Ses jambes enflaient, puis ce fut le tour du bas-ventre. Il passa presque tout le mois d'octobre à l'hôpital du Sacré-Cœur à Beyrouth. Il en revint soulagé, non guéri. Les médecins lui avaient recommandé un repos relatif, sachant bien que c'était inutile de lui demander le repos absolu. Il dut bientôt se remettre au lit, puis, voyant que son état empirait, il demanda d'être transporté au sanatorium de Bhannès, où les Filles de la Charité étaient, pour le soigner, mieux outillées qu'un collège. Resté lui-même, vif, impétueux, il subissait en silence l'humiliation de se voir diminué, mais il était résigné et plein de foi. Lorsque la Sœur Supérieure l'avertit que le moment de recevoir les derniers sacrements était arrivé, il se déclara prêt sans s'émotionner autrement, et il voulut les recevoir selon un rite et à l'heure qu'il avait fixés. Il les reçut devant une nombreuse assemblée de missionnaires et de Filles de la Charité, heureux d'apprendre que, comme saint Vincent, il les recevait dans son fauteuil. Il se fit relire son testament, puis voulut donner lui-même des précisions pour ses obsèques et en rédiger le faire-part. Sa solide carrure lui permit de durer encore deux mois. Durant ce temps beaucoup de ses amis, les autorités tinrent à aller à Bhannès prendre de ses nouvelles et le revoir. Ce fut sa dernière consolation humaine.

Il mourut le 26 février 1944, à bout de forces. Le représentant de la France, M. Yves Chataigneau, monta de suite à Bhannès saluer sa dépouille. Ramené à Antoura, il fut déposé dans une chapelle ardente où l'on vit défiler ses anciens élèves, ses nombreux amis, les autorités. La marine envoya un piquet d'honneur qui monta la garde autour de la couche funèbre de l'ancien aumônier de la Flotte de Rouad, commandeur de la Légion d'honneur. L'émotion s'emparait de tous ceux qui revoyaient étendu sans vie celui qu'ils avaient connu si plein de vie, si plein d'allant.

Ses obsèques furent grandioses et émouvantes. Le collège, pourtant si vaste, était beaucoup trop petit pour contenir tous ceux qui voulaient lui rendre un dernier hommage. Dix évêques y assistaient, en tête desquels Mgr Rémy Leprêtre, délégué apostolique de Syrie. M. Chataigneau, ministre plénipotentiaire, délégué général et plénipotentiaire par intérim de France au Levant, y représentait la France. L'armée était représentée par cinq généraux et de nombreux officiers, la marine était là également. Le Président de la République libanaise était représenté par son chef de cabinet, le gouvernement par le ministre des Affaires étrangères, ancien élève. A ses côtés, on reconnaissait le président de la Chambre. Le gouvernement syrien s'était fait représenter par le ministre de la Justice. Dans l'assistance on comptait une quarantaine de supérieurs et de prêtres des Congrégations religieuses et du clergé du pays, un nombre important de religieuses, parmi lesquels quatre-vingts Filles de la Charité. On reconnaissait aussi des anciens ministres, des députés, des directeurs d'établissements scolaires et de banques, des conseillers et des chefs de service de la Délégation générale et du Gouvernement libanais, de nombreux Alsaciens-Lorrains, ses compatriotes, et puis la foule des anciens élèves. La musique de la gendarmerie libanaise avait prêté son concours, la marine avait renforcé son piquet d'honneur par une section de fusiliers marins, et l'armée avait

amené une section de tirailleurs pour rendre les honneurs.

Si ses obsèques revêtirent cet éclat, c'est qu'il représentait quelque chose pour tous ceux qui y assistaient. La France traversait alors des heures troubles. La métropole était enchaînée. Au Levant, elle venait de subir une crise fort pénible, bien loin d'être apaisée. M. Sarloutte était une des personnalités françaises les plus connues. Au-dessus des partis elle avait, aux yeux de tout Français, la valeur d'un symbole, celui du rôle bienfaisant de la France au Levant, et celui d'un drapeau, celui des belles vertus françaises, la chevaleresque, la générosité, l'idéal, le panache. Il n'était pas un Français au Levant qui ne s'honorât d'être son ami. Tous voyaient disparaître avec peine cette belle figure de chez nous, convaincus qu'il s'en lèverait d'autres pour le remplacer et dissiper l'angoisse qui pesait sur eux. Pour le Liban, c'était un homme qui, pendant quarante ans, avait été mêlé à sa vie et en avait été souvent un utile artisan, soit pendant la guerre, soit à son poste d'éducateur de ses fils. A la Syrie, il avait fourni un certain nombre d'élèves de valeur et, en des heures de difficulté, s'était interposé entre elle et la France. Pour ses anciens élèves, c'était l'homme qui avait guidé leur jeunesse et leur avait souvent trouvé le poste qu'ils occupaient. Dans la foule, beaucoup de personnes voulaient lui donner un dernier témoignage de gratitude pour un service rendu, une intervention heureuse, un soulagement apporté.

Ce sont ces divers aspects de son activité que voulurent exprimer les beaux discours qui furent prononcés par les représentants des divers pays ou groupements, et le moins beau ne fut pas celui du représentant de la Syrie musulmane, qui, musulman lui-même, magnifiait le prêtre au cœur compréhensif qui s'en allait. L'absoute avait été donnée par Mgr Rémy Leprêtre qui, dans son oraison funèbre retraça la carrière du missionnaire très humain que fut M. Sarloutte.



En M. Sarloutte, la province de Syrie a perdu son missionnaire le plus représentatif, et la Congrégation un de ses meilleurs fils.

Ce fut un digne fils de saint Vincent. D'un tel père, il avait par-dessus tout le cœur large. Il eut un grand renom de missionnaire, parce qu'il avait la passion du bien. Rendre service était devenu, avec son prestige croissant, une de ses fonctions. Que de jeunes gens n'a-t-il pas casés, que de places n'a-t-il pas fournies, que d'interventions n'a-t-il pas faites. Lorsque la France s'installa en 1918 en Syrie, lorsque son ancien chef de Rouad, le commandant Trabaud, devint le premier Gouverneur du Liban d'après-guerre, naturellement, c'est à M. Sarloutte qu'ils s'adressèrent pour leur fournir les hommes dont ils avaient besoin, si bien qu'il devint le grand pourvoyeur de postes et dût conserver ce rôle. Quand ils l'apercevaient, entrant dans les séraïls, les chefs de service redoutaient de le recevoir, car ils soupçonnaient pour quelle raison il venait. Il intervenait pour beaucoup de choses, sauf cependant pour les affaires de justice sur lesquelles il tenait le raisonnement suivant : « Je n'ai pas à enseigner aux juges à agir selon leur conscience, ils le savent aussi bien que moi ; leur demander d'aller contre leur conscience, la question ne se pose pas. » Ses anciens élèves alimentaient volontiers son budget de charité dont ils connaissaient l'ac-

tivité. Souvent il fut trompé. Il ne s'en désolait pas outre mesure, car son intention à lui était toujours droite ; « tout cela compensera à l'heure dernière », disait-il pour se consoler.

Il avait à un haut degré l'amour de sa vocation. Lorsque son ancien professeur de latin, le cardinal Mathieu, fut devenu cardinal de Curie, il songea à M. Sarloutte comme secrétaire et lui en fit part. C'était à l'époque où il était déjà arrivé à Antoura. Il eut trouvé en lui un homme de bureau parfait qui eût repassé des points à plus d'un bon sergent-major. M. Sarloutte refusa, et le cardinal coupa court avec lui.

Comme supérieur il tenait à l'observance de la Règle et l'exigeait de ses confrères, de façon rude parfois. Comme un militaire, il ne badinait pas avec le règlement, et rien ne lui eût fait plus de peine que d'entendre dire qu'on ne pratiquait pas la Règle à Antoura. Il eût pu se multiplier à l'extérieur, les occasions ne lui en manquaient pas. Il limita ses représentations extérieures, au strict minimum des convenances et de la courtoisie pour lesquelles il n'aimait pas être pris en défaut. Nulle part, il ne se sentait à l'aise comme chez lui.

De bonnes gens disaient parfois qu'il faisait de la politique, entendant par là qu'il était en bonnes relations avec les gens au pouvoir, qu'à l'occasion il leur donnait les conseils qu'ils sollicitaient de lui, surtout qu'il mettait à profit son crédit auprès d'eux pour faire du bien. Dans cet ordre de choses, il ne se départait pas des recommandations que donne saint Vincent, et avait, presque ingénument, ne rien connaître à la politique. Il y a trois ans (en 1942), après l'installation de la France libre au Levant, un certain nombre de personnes furent arrêtées pour des raisons politiques, et expulsées hors des territoires de Syrie et du Liban. Parmi eux se trouvait un religieux éminent. Immédiatement on fit courir le bruit que M. Sarloutte, lui aussi, avait été arrêté. D'aucuns donnaient même des précisions à ce sujet, l'avant vu entre deux gendarmes, etc... Quelque temps après, il déjeunait à la *Résidence des Pins*, à Beyrouth, en compagnie du général de Gaulle et du général Catroux, auxquels il conta cette aventure qui les amusa bien. Après le repas, le général de Gaulle lui donna sa photographie avec cette dédicace : « *Au Père Sarloutte, excellent Français.* »

Supérieur d'un collège, apparemment il n'eut pas à s'occuper spécialement du ministère des âmes, sauf de celles de ses élèves qu'il avait à former à la piété et à instruire de leurs devoirs religieux. Et cependant il fut un directeur de conscience très averti et très goûté. Ce ne fut pas un prédicateur ni un confesseur des foules, certes, mais plutôt celui d'une élite. Il avait vu et entendu bien des choses. Il comprenait les misères humaines et y compatissait. Aussi on s'adressait volontiers à lui, dans des cas difficiles et embarrassés. Bien des âmes lui ont gardé reconnaissance pour les avoir guidées avec fermeté et bonté tout à la fois.

Un des grands moyens dont il usa pour faire ce bien dont il sentait son âme déborder fut une vaste et incessante correspondance. Elle lui permettait de suivre ses élèves, ses correspondants, ses dirigés sur tous les points du globe... Toute lettre qui lui était adressée recevait sa réponse, au plus tard dans les quarante-huit heures. Lui écrivait-on trois pages, quatre pages, c'était trois pages quatre pages qu'il répondait. Était-ce une carte postale ? Il répondait par une carte postale. La lettre qui lui

était adressée servait de modèles quant à la longueur à celle par laquelle il répondait, à moins qu'il n'ait affaire à une âme en détresse. Alors, il savait user, et longuement, des termes qui remontent et consolent. Ces lettres, c'est par milliers qu'il en a écrites. Partout où elles ont pénétré, elles ont apporté le réconfort, la consolation et la joie.

M. Sarloutte était connu dans la Congrégation pour un homme abondamment décoré. Visiblement il prenait plaisir à porter les barrettes de ses décorations. Lorsqu'il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur, il en porta même la croix sous son ample barbe à la façon des croix épiscopales. Cela faisait jaser quelques-uns, d'autres au contraire admiraient la crânerie avec laquelle il les portait. Pour lui, il s'en tint à l'ordre que lui en donna le général Gouraud. S'étant présenté un jour à la *Résidence des Pins*, sans les barrettes de ses décorations, le général lui en fit la remarque, lui disant que du moment qu'on lui avait donné des décorations, c'était pour qu'il les portât. Il se le tint désormais pour dit, et laissa parler. Comme le remarquait son Visiteur, M. Heudre, il ne fit jamais de mal à personne en les portant, bien au contraire, il prétendait en user pour épater les vestons des civils des serrals. Lorsqu'il se présentait pour plaider une cause ou demander un service — il eut si souvent à le faire — sa présence et ses décorations étaient effectivement pour moitié, dans le succès de ses démarches.

La physionomie de M. Sarloutte ne serait pas complète si on ne signalait l'homme de bonne société qu'il fut, spirituel et agréable conteur. Lorsqu'il paraissait, immédiatement la conversation montait. Il ne tolérât rien de vulgaire, en lui ni autour de lui. De plus il n'aimait pas qu'on parlât mal du prochain en sa présence. Quand il pouvait dire d'un quelqu'un qu'il ne disait pas de mal de son prochain, il lui passait ses autres défauts.

Ces quelques lignes n'ont d'autre but que de faire connaître dans son ensemble une vie de missionnaire bien remplie. M. Sarloutte a réalisé beaucoup de bien durant sa vie et a aimé le faire. Cette bonne volonté et les mérites qu'elle lui a acquis dépassent de beaucoup les défauts qu'il a pu avoir comme tout le monde, et permettent de regarder sa physionomie en face dans sa beauté, qui est son vrai plan, sans prendre garde à ses ombres. Il n'attendait d'autre récompense de tout ce qu'il a fait que celle que Dieu a promise aux bons serviteurs. A son départ de cette terre, toutes les catégories de gens pour lesquels et avec lesquels il avait travaillé lui ont rendu des hommages mérités. Puissent-ils être le symbole et le prélude de la récompense que Dieu lui aura accordée.

Emile JOPPIN.

---

### LE LAZARISTE D'ANTOURA

A quelques lieues de Beyrouth, entre le Liban et la mer, le collège d'Antoura s'élève, à côté du village, sur une colline entourée d'oliviers, parmi des champs de seigle et d'orge, dans un paysage idyllique. Il n'est guère de Français voyageant dans ces parages qui n'ait franchi le seuil de cette noble maison, qui a toujours représenté, aux yeux des Libanais et des Syriens, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, le visage de la France dans ce qu'elle a de plus sérieux et d'aimable à la fois. J'y ai été moi-

même accueilli bien souvent par un homme vers lequel mon esprit se tourne aujourd'hui avec amitié et mélancolie, le R. P. Sarloutte, directeur du collège.

C'était un Lorrain de Pont-à-Mousson, dont la famille, originaire de Longeville-lez-Metz, avait abandonné la Lorraine annexée en 1871. Il aimait raconter que le curé de sa ville natale (le futur cardinal Mathieu) lui enseigna les rudiments du latin et l'initia aussi, je pense, à la connaissance de nos trois grands siècles classiques. Est-ce encore le cardinal qui lui inspira la vocation sacerdotale ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il quitta Pont-à-Mousson pour entrer au « Petit Séminaire de Messieurs de Saint-Lazare », sur la frontière hollando-belge ; qu'il fit là ses études secondaires ; puis son noviciat à Paris, rue de Sèvres, où il fut ordonné prêtre. A ce moment, le vénérable professeur de rhétorique d'Antoura, M. Diab, étant devenu vieux, il fallut songer à lui donner un remplaçant. Le choix des Messieurs de Saint-Lazare se porta sur le P. Sarloutte.

Etrange aventure, quand on y songe, celle de ce Lorrain qui va enseigner sur la côte syrienne à de jeunes esprits, tout différents des nôtres, l'amour d'Homère et de Virgile ! Mais si, aujourd'hui, dans le Proche-Orient, de Beyrouth à Damas, et d'Alep à la frontière palestinienne, on rencontre tant de gens cultivés pour lesquels les mots ont presque le même sens que pour nous (je dis presque, car quelquefois on s'y trompe !) le mérite en revient, dans une large mesure, au vieux maître d'Antoura.

Quelque dix ans plus tard, il fut nommé directeur du Collège, et tout semblait annoncer que son existence s'écoulerait sans histoire, comme celle de son prédécesseur, lorsque survint la guerre de 1914. Aussitôt notre Lorrain rentre en France. Aumônier militaire, on le trouve aux Eparges, au Bois des Chevaliers, en Champagne, à Verdun, où il reçoit la croix de guerre. Mais sa place était au Liban. L'amiral Lacaze, ministre de la Guerre, qui le connaissait bien, l'envoya dans l'île de Rouad (point d'appui de notre flotte en face de la côte syrienne, alors occupée par les Turcs), avec le titre d'aumônier provisoire de la Flotte, mais en réalité pour essayer de nouer des relations avec les résistants libanais. Il réussit à merveille. Puis, la défaite des Turcs, consommée, il revint à Beyrouth, et s'employa avec un zèle admirable (grâce aux millions généreusement donnés par la France) à ravitailler, entre Beyrouth et Alexandrette, un pays épuisé par quatre années de famine. Après quoi, il rentra dans son collège.

C'est là que pendant vingt-quatre années encore, il devait dresser à nos méthodes des générations d'adolescents, sans distinction de religion ni de race, avec une autorité tempérée de bonhomie ; et c'est là que la mort est venue le prendre, l'hiver dernier. Depuis si longtemps qu'on était habitué entre Beyrouth et Antoura, à voir flotter au vent sa vaste barbe blanche, et passer sur la route sa robe noire où éclatait la croix de commandeur suspendue à son large ruban rouge, il faisait partie du paysage comme les oliviers plusieurs fois centenaires qu'on voit dans ce bel endroit, et on n'imaginait pas qu'il pût jamais disparaître...

Sa mort fut l'occasion d'une manifestation grandiose. Tous ses anciens élèves (et c'était à peu près tout ce qu'il y avait de cultivé là-bas) accoururent pour lui rendre hommage. Que de choses s'incarnaient, en effet, dans ce prêtre humaniste et guerrier ! La tradition militaire de la Lorraine, l'ardeur missionnaire



des Lazaristes de la rue de Sèvres, la bonté virile, le désintéressement, l'honneur, et cet esprit de civilisation gréco-latine indispensable aux Orientaux qui se proposent de comprendre nos communautés d'Occident. Mais surtout, il incarnait (et que de tristesse j'éprouve en écrivant ces mots !) un temps où une amitié candide et sans nuage unissait la France et le Liban, au point qu'un jour les Libanais réclamèrent leur annexion pure et simple à notre pays !

Faut-il croire que ce temps est à jamais révolu ? Ce serait là manquer gravement à l'enseignement du P. Sarioutte. Un homme tel que lui ne désespérait jamais. Et je crois qu'il n'est de l'intérêt de personne, ni des Libanais, ni des Syriens, ni même des Anglais et des Américains, de voir s'effacer au Levant l'humanisme courageux et tendre du Lazariste d'Antoura.

- Jérôme, de l'Académie française,  
et Jean THARAUD.

(Le Figaro, n° 249, 3-4 juin 1945.)

---

## CHINE

M. Paul Monteil, Provicaire de Nanchang (Kiangsi)

(7 novembre 1881-23 mars 1946)

Le Vicariat apostolique de Nanchang (Kiangsi), en deuil depuis deux ans par la mort de son évêque, Mgr Paul Dumond, non encore remplacé, vient de nouveau d'être douloureusement éprouvé par le décès de M. Paul Monteil, Provicaire. Celui-ci, chef du Vicariat pendant ces deux dernières années, particulièrement terribles dans cette région si éprouvée par la guerre, a su faire face aux plus graves difficultés pour maintenir les œuvres de cette mission. Les quarante années de sa vie, passées au service de Dieu et des âmes dans ce Vicariat, y laissent un vivant souvenir.

M. Paul-Ernest-Antoine Monteil est né à Ally, canton de Pleaux (Cantal), le 7 novembre 1881. Après ses études classiques au Petit séminaire de Pleaux, il entra au Grand séminaire de Saint-Flour, alors dirigé depuis 1820 par les Lazaristes, parmi lesquels on compte le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, martyr en Chine. Là, il se sentit appelé à suivre la vocation de ses maîtres. Il entra dans la Congrégation de la Mission à Paris le 17 mars 1901. Après son service militaire, il fut envoyé faire sa théologie dans le nouvel établissement des Lazaristes à Helden-Panningen (Hollande). Il reçut le sacerdoce à Paris, le 9 juin 1906, puis il arriva à Shanghai le 6 septembre, et enfin à Kiukiang, dans son Vicariat du Kiangsi septentrional le 14 septembre 1906.

Ceux qui le virent arriver, jeune, aimable, plein de zèle, furent particulièrement frappés des grandes qualités de ce nouveau missionnaire. Il se mit avec ardeur à l'étude de la langue chinoise, s'exerçant au ministère des âmes à Kiukiang, puis peu à peu dans les missions de ce district, où il demeure trois ans. Doué de remarquables aptitudes pour toutes espèces de constructions, il fut appliqué par Mgr Ferrant à l'achèvement de la belle cathédrale de Kiukiang, qu'il réussit à la satisfaction de tous.

En septembre 1909, Mgr Ferrant, ayant besoin d'un missionnaire d'élite pour rebâtir au spirituel et au temporel, ses œuvres de Nanchang, deux fois dévastées, en 1906 par la persécution, en 1909 par un terrible incendie, fit appel à M. Paul Monteil pour lui confier ces travaux. Sa jeunesse pouvait sembler un obstacle ; mais, l'évêque maintenait à Nanchang le Directeur du district, plus âgé et très expérimenté, tout en donnant au jeune missionnaire toute latitude pour procurer à cette mission les grands développements que son zèle en espérait. Cet évêque si zélé, mort, hélas ! trop jeune en 1910, ne fut pas trompé dans son attente. En l'espace d'un an, une vaste résidence centrale fut construite pour tous les missionnaires du Vicariat ; puis une belle église, rappelant le style des basiliques romaines, fut commencée en l'honneur de Marie Immaculée. La mort de Mgr Ferrant n'arrêta pas ces travaux. L'église fut achevée en 1913 et complétée par les locaux destinés aux écoles.

Durant la guerre de 1914-1918, M. Monteil, mobilisé en France, fit vaillamment tout son devoir comme aumônier militaire et fut décoré de la croix de guerre. Il nous revint en septembre 1919, plein d'ardeur pour continuer dans son cher Nanchang, ses œuvres interrompues. Ce fut alors l'œuvre principale de toute sa vie, la plus réussie et celle qui conservera sa mémoire parmi nous : la fondation et l'organisation parfaite de l'hôpital Saint-Louis, si populaire à Nanchang. La construction de cet hôpital, réparation demandée et obtenue par le gouvernement français pour les massacres de missionnaires survenus en 1906, enfin décidée en 1914, avait été renvoyée après la grande guerre. Mgr Fatiguet en confia l'exécution à M. Monteil, persuadé que nul autre ne ferait mieux. M. Monteil s'y appliqua avec tout son cœur et toute son intelligence. Sur un terrain relativement restreint, il réussit à grouper tous les services d'un bon hôpital moderne parfaitement organisé. En février 1922, on put procéder à l'inauguration de l'établissement, confié au zèle expérimenté et dévoué des Filles de la Charité. Peu après y arrivèrent un docteur français, puis un docteur chinois diplômé de l'Université l'Aurore de Shanghai. Depuis, cette œuvre, sous la haute et sage direction de M. Monteil, a continué de se développer pour le plus grand bien des populations de cette région, qui apprirent ainsi à connaître notre sainte religion. La chapelle de l'hôpital Saint-Louis, bien placée dans la maison des sœurs et d'un accès facile au nombreux personnel, mérite une mention particulière.

Là ne se borna pas l'activité de M. Monteil pour doter le Vicariat de constructions qui s'imposaient. A Kaoan, avant 1914, il édifia une grande école pour les filles. Considéré comme l'architecte officiel du Vicariat, il donna souvent des plans qui furent exécutés avec succès, notamment à Foncheng, Fogsin, Hweipu, Tsinsien. La belle église de la paroisse de la ville de Kiukiang lui doit aussi d'être parfaitement réussie. De 1924 à 1926, il édifia la jolie église de Kuling, si bien adaptée aux besoins des nombreux catholiques chinois et étrangers, qui y affluent chaque année. De 1935 à 1937, il bâtit la chapelle des Viciges de Notre-Dame du bon Conseil : il s'est surpassé dans cette œuvre dont les dignes Vierges sont justement fières. Enfin, tout juste à la déclaration de la longue guerre sino-japonaise qui vient de finir, il put livrer aux séminaristes du Vicariat leur magnifique établissement de Kiukiang, auquel il travailla plusieurs années. Le séminaire, dédié à Saint-Joseph, à qui il avait grande dévotion, fut exécuté avec amour à la grande satisfaction de Mgr Dumond.

Quoique M. Monteil ne fût pas Directeur du district de Nanchang, le vénéré M. Domergue qui exerçait cette fonction, ne faisait rien sans lui et le considérait comme son bras droit, non seulement pour Nanchang, mais pour tout le Vicariat, au gouvernement duquel il avait sa grande part depuis longtemps. Cette bienfaisante influence de M. Monteil fut providentielle pour la région de Nanchang, et pour tout le sud du Vicariat dans les épreuves qui se succédèrent de 1926 à 1946. De 1926 à 1930, ce furent les troupes causées par l'invasion des troupes sudistes, qu'on ne parvint pas à empêcher d'occuper une partie de nos églises et résidences. Puis, de 1930 à 1935, ce furent les ravages des armées communistes, heureusement pas aussi graves dans notre Vicariat que dans d'autres, mais paralysant nos œuvres en bien des endroits. Enfin, en 1937, et pendant les années suivantes, il fallut endurer les grandes épreuves de la guerre la plus dure qu'on ait encore vue. Dès 1939, le Vicariat fut coupé en deux, et toute communication devint impossible. En mars 1940, le vénéré M. Domergue mourut. M. Monteil, déjà supérieur régulier des Lazaristes depuis 1933, devint alors Vicaire délégué de Mgr Dumond. Grâce à son savoir-faire, l'administration du Vicariat continua comme par le passé à maintenir la vie des œuvres et l'union entre tous, malgré les difficultés de plus en plus grandes.

A la mort de Mgr Paul Dumond survenue le 17 février 1944 à Kiukiang, M. Monteil devint canoniquement chef du Vicariat. Il espérait bien que le successeur du Vicaire apostolique ne tarderait pas à être nommé. Néanmoins, il prit la direction de toutes les affaires courageusement, avec toute son expérience de quarante ans dans ce Vicariat et de trente-sept ans de participation à son gouvernement. Son grand souci fut d'assurer la vie de nos œuvres et l'entretien de chacun de ses prêtres, maintenant l'union et le zèle en dépit des difficultés toujours croissantes, relevant le courage de tous au milieu des dangers toujours plus grands des bombardements aériens. Tant à Kiukiang qu'à Nanchang, il arriva à faire vivre nos œuvres, si lourdes alors, des hôpitaux, des orphelinats, des écoles. Enfin, la paix si attendue nous vint en 1945, avec la fête de l'Assomption de la sainte Vierge. Hélas ! ce fut pour apprendre qu'une nouvelle épreuve nous menaçait !

Depuis la fin de juin, M. Monteil se sentait atteint d'un mal mystérieux semblant inexorable. Les docteurs de l'hôpital, si dévoués, les sœurs, si expérimentées, firent tout pour enrayer le mal. Enfin on reconnut que c'était un cancer au pancréas, allant toujours se développant et pouvant laisser quelques mois de vie encore au vénéré malade. Alors, on vit une chose admirable. Ce malade oubliait sa souffrance pour ne penser qu'à la Mission dont il avait la charge. Il rêvait de remettre le tout en parfait état entre les mains du futur évêque avant de mourir. On le vit des journées entières à sa table de travail, dans sa chambre d'hôpital. Il réorganisa tout. En décembre, après le retour de plusieurs missionnaires internés depuis deux ans et demi, il réunit le conseil du Vicariat et travailla plusieurs semaines à relever les ruines spirituelles et temporelles, faisant appel au zèle de tous ses prêtres, du moins de ceux qui restaient, car onze étaient morts durant les hostilités. Tous lui obéirent sans hésiter. Il fit le possible et l'impossible pour tâcher d'obtenir l'argent nécessaire à tous. Tous comprirent alors quel trésor ils allaient perdre et quel évêque idéal M. Monteil aurait pu faire à la tête du

Vicariat. Mais Dieu a ses desseins, que sa sainte volonté soit faite ! Tout en travaillant, M. Monteil pensait au ciel toujours, disant que là seulement il se reposerait.

Le 12 mars, il reçut, sur sa demande les derniers sacrements et continua encore à travailler, tout en étant plus que jamais entre les mains du bon Dieu. Il n'oublia personne ni aucun détail. Sa dernière lettre, écrite la veille de sa mort, fut pour sa famille. Le 22 mars, sa vue se troubla et sa langue parut embarrassée. Le 23, il passa sa journée à prier. Il disait : « J'ai tant aimé le bon Dieu que je n'ai rien à craindre de lui. » Le soir de ce jour, il s'endormit tranquillement et, sans aucune agonie, s'éteignit doucement à cinq heures trente.

Tous les chrétiens et de nombreux payens voulurent des funérailles très solennelles et demandèrent à les retarder jusqu'au 1<sup>er</sup> avril. Ce jour-là, au milieu du recueillement général accentué par la récitation des prières, un cortège long de près d'un demi-kilomètre parcourut les rues de cette immense ville, belle manifestation de notre Sainte Religion dans ce milieu si hostile à la vraie Foi il y a cinquante ans. Que du haut du ciel, le cher M. Monteil continue à veiller sur ce peuple qu'il a tant aimé !

Nanchang, 3 avril 1946.

Albert BRULANT.

---

Lettre de M. Paul MONTEIL à M. Hubert MEUFFELS,  
missionnaire à Paris

*Une simple et brève lettre est parfois révélatrice de toute une âme et prolonge l'écho, la résonnance de toute une noble vie.*

*C'est ce qu'on ressent dans les dernières lignes envoyées par M. Paul Monteil, vaillant missionnaire de Chine, à M. Hubert Meuffels, son ancien directeur spirituel à Saint-Flour.*

*Voici cette page : les Annales demeurent, malgré l'inévitable évolution, un Recueil toujours ouvert de Lettres édifiantes : histoires des âmes, reflets de l'œuvre de Dieu, dans la famille de notre patriarche saint Vincent de Paul.*

Nanchang, 14 mars 1946.

Monsieur le Visiteur et Très Honoré Confrère,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous à jamais.

Le 12 novembre 1898, j'entrais au Grand séminaire [de Saint-Flour]), et vous m'acceptiez pour votre dirigé. Le 25 janvier 1901, vous me laissiez libre d'entrer à Saint-Lazare. Je recevais le sacerdoce à Paris, le 9 juin 1906. Mais le 17 mars, j'aurai quarante-cinq ans de vocation. Le 7 mars [1904], il y a quarante-deux ans, j'ai prononcé les Saints Vœux à votre messe [à Panningen]. Le 13 mars, il y a quarante-deux ans, j'étais sous-diacre à Weert [Mgr Drehmans]. Le 12 mars dernier, il y a deux jours, j'ai reçu les derniers sacrements à trois heures du soir. Quarante ans de Chine ! Pourrais-je souhaiter mieux pour mourir que ce mois de saint Joseph ? Et, sauf un miracle, c'est ce qui va arriver. Mon cancer est arrivé à sa dernière période : l'occlusion intestinale. On me soutient, et j'en profite pour arranger toutes mes affaires du Vicariat et les personnelles, mais le nombre de mes jours est compté et ils ne seront plus nombreux.

J'en profite pour me retourner vers vous et vous adresser, du fond du cœur, mon merci le plus senti pour ce que vous avez

fait pour moi. Vous êtes à l'origine de ma vocation. Et cette vocation est pour moi, à ce moment surtout, la cause d'une allégresse que je ne puis surmonter. Croiriez-vous que je ne puis me décider à craindre le bon Dieu malgré mes misères ? Je n'y arrive pas et c'est l'action de grâces continue qui monte de mon cœur à mes lèvres. Aidez-moi à remercier le bon Dieu qui, toute ma vie m'a conduit par la main, de la famille à Pleaux, à Saint-Flour, à Saint-Lazare, à Panningen, en Chine, à Nanchang que j'avais demandé et où je suis depuis trente-sept ans ! Sauf de ne pas avoir m<sup>es</sup> eux correspondu au trésor de grâces qu'a été ma vie, je ne regrette rien. Si j'avais à recommencer, je n'en voudrais pas une autre. Elle a été remplie de révolutions, guerres, troubles : mais c'est précisément ce qui donne l'occasion de mériter. Nous sommes des privilégiés. Et, atteint d'un cancer, donc certain de l'issue prochaine, j'ai eu le temps de voir venir la mort et c'est une bonne grâce. Veuillez donc m'aider à remercier le bon Dieu de tout. Ne m'oubliez pourtant pas en Purgatoire. Vous savez que comme je n'ai pas négligé de prier pour vous durant ma vie, je ne cesserai pas après ma mort et quelle joie quand je pourrai vous souhaiter la bienvenue !

Vous avez sans doute su que, depuis la mort de Mgr Dumond, il y a deux ans, j'ai pris la direction de la Mission comme Provicar. Dès la paix, j'ai tâché, de ma chambre de malade, et même encore maintenant de mon lit, de réorganiser le Vicariat au moins jusqu'à l'arrivée du nouvel évêque. C'est à peu près terminé, grâce à la bonne volonté de tous et notamment de mes consultants, sans lesquels je n'ai rien fait. Juste aujourd'hui, M. Smits a pris ses fonctions de Directeur du district de Nanchang, auquel je l'ai nommé. Malgré nos dix prêtres morts, nous avons fait l'impossible pour tout restaurer. C'est commencé, mais le nouvel évêque, avec une caisse vide, ne sera pas sans souci. Il est vrai que l'esprit de tous est excellent, comme vous l'avez constaté.

Je m'arrête. Une dernière fois, avant de vous embrasser là-haut, je vous embrasse de loin, du meilleur cœur. Vous prierez pour moi, sans doute, souvent, serai-je à vos côtés. Encore une fois merci. Adieu, ou plutôt au revoir.

Paul MONTEIL, i.p.d.l.M.

---

## SAINT VINCENT DE PAUL

(Inédits)

Versons au dossier de saint Vincent de Paul :

a) Un *procès-verbal* de la N<sup>me</sup> déposition de son corps, opérée le 20 mai 1940.

N. B. — Lesdites reliques, le 3 juin 1945, ont été ramenées de Château-l'Évêque, où elles ont séjourné depuis juin 1940. Cf. *Annales*, supra p. 52-53.

b) Une *lettre inédite* de notre saint Fondateur (fin septembre-début d'octobre 1659).

Soigneusement signalé par l'édition Coste (VIII, p. 138-139), d'après le catalogue de Laverdet (vente d'autographes de janvier 1854), l'original vient d'être retrouvé dans des papiers de famille de M. l'abbé Michel Auzou, préfet de division au Collège Saint-Jean de Passy. En voici la copie figurée (c'est-à-dire *ligne pour ligne*) :

*Je vous envoie le reglement des filles de la charité et l'approbation que Monseignr le cardinal de Retz (1) en fici à Rome, une coppie des lettres patentes (2) et de leur enregistrement au Parlement affin de voir comme il faut dresser l'approbation. Nous venons d'en faire partir (3) quatre ; partie pour Narbonne et partie pour Caors ; et dans peu de jours pour la Pologne ; et le moiens de diriger tout cela que par l'attribu[ti]on de l'autorité de Sa S[ain]teté. J'attendz l'extra tempora pour nostre frère Artur (4).*

*M. Estienne (5) se dispose pour Madagascar M<sup>essieu</sup>rs Boussordech (6), Faydin (7).*

*Au dos : A Monsieur  
Monsieur Jolly.*

---

### DEPOSITION DU CORPS DE SAINT VINCENT DE PAUL (20 mai 1940)

*Le lundi 20 mai 1940, à Paris, en la chapelle de la Maison-Mère des Prêtres de la Mission, en raison des dangers éventuels de la guerre actuelle, a été déposé le corps de saint Vincent de Paul.*

*Je soussigné, Edouard Robert, Vicaire général de la Congrégation de la Mission, ai fait procéder à cette déposition en*

---

(1) Cf. Coste, t. X, p. 102 ; t. XIII, p. 547, 569, 573.

(2) Voir *Annales*, tome 105 (1940), p. 466-469.

(3) Sur ces départs, voir Coste, t. VII, 142, 335, 337, 339, 350, 424 ; t. VIII, p. 123-124, 125, 139, 162, 545 ; XIII, p. 587 ; X, p. 665.

(4) Voir Coste, t. VI, p. 290, et t. VIII, p. 49.

(5) Voir Coste, t. V, p. 535, et t. VIII, p. 90.

(6) Voir Coste, t. V, p. 576, et t. VIII, p. 90.

(7) Voir Coste, t. VIII, p. 89-91.

vertu des pouvoirs spéciaux conférés, le 18 mai 1940, par Mgr Paul Touzé, vicaire général de Paris.

Ce lundi 20 mai, à quatre heures de l'après-midi, je me suis rendu auprès de la châsse de saint Vincent qui se trouve au-dessus du maître-autel de la chapelle, 95, rue de Sèvres.

Étaient présents à mes côtés, M. Jean-Baptiste Piet, assistant de la Maison-Mère, frère Joseph Gazafy, frère sacristain, frère Roch di Norcia, frère de la sacristie, et M. Joseph Braets, ouvrier orfèvre, à ce spécialement convoqué.

Là, avant l'ouverture de la châsse, je soussigné, ai pleinement reconnu que les sceaux de l'archevêché de Paris, apposés sur le fond de ladite châsse étaient intacts. Ainsi constatée, cette authenticité des reliques, j'ai donné ordre de briser les cachets et d'ouvrir la dite châsse. Le corps de saint Vincent de Paul en a été extrait et descendu avec révérence à la sacristie.

Là, étaient présents, outre les témoins plus haut nommés, M. Henri Romans, assistant de la Congrégation de la Mission, M. Joseph Guichard, assistant de la Maison-Mère, la T. H. Mère Laure Decq, supérieure de la Compagnie des Filles de la Charité, sœur Champetier de Ribes, assistante, sœur Camman, économe de la même Compagnie, sœur Marie Morris, sœur Lacroix, filles de la Charité, ces deux dernières attachées au secrétariat de la Maison-Mère, 140, rue du Bac.

Les dites précieuses reliques furent déposées dans la caisse de bois, où le 25 avril 1906 on avait déjà renfermé le corps de saint Vincent de Paul. Cette caisse de bois, doublée à l'intérieur d'une autre caisse en zinc, mesure à l'extérieur 175 centimètres de long, 43 de large, et 26 de haut. Le corps de saint Vincent fut déposé dans cette caisse de zinc. Après que ladite caisse eut été soudée, et que le couvercle de la caisse en bois eut été cloué, on a entouré la dite caisse de deux bandelettes de soie dans sa largeur et d'une autre bandelette dans sa longueur. Au double point de rencontre ont été placés des sceaux de cire où j'ai fait apposer, en huit impressions, le cachet du Vicaire général de la Congrégation de la Mission. Cette caisse a été à son tour déposée dans une autre caisse de bois qui, vissée, a été mise à l'abri dans les sous-sols de la dite Maison-Mère.

En foi de quoi, et fait en triple, le présent procès-verbal.

Edouard ROBERT,  
Vic. Gén.

Jean-Baptiste PIET  
J. GUICHARD

Henri ROMANS, c. m.  
Ass.

Joseph GAZAFY  
ROCCO DI NORCIA

Sœur L. DECO.

Supérieure Générale

Sœur CHAMPETIER DE RIBES,  
Assistante

Sœur CAMMAN, Econome

Sœur SCHANÖT, Officière

Sœur MORRIS

Sœur LACROIX

Fille de la Charité

F. COMBALUZIER,

Sec. Gén.

## BIBLIOGRAPHIE

Pablo Caballero SANCHEZ, C.M., *La profecía de las 70 semanas de Daniel y los destinos del pueblo judío*, Madrid, Editorial Luz, 1946, 120 pages in-8° ; 15 pesetas.

Du texte daniélique IX 24-27, l'auteur a mis sur pied une large et sérieuse étude scripturaire. Penché à maintes reprises sur ce texte vénérable, il a rencontré entr'autres le Père Lagrange qui, dans la *Revue biblique* d'avril 1930, a écrit un remarquable article sur les septante semaines de Daniel. Cela n'a pas arrêté l'auteur qui, de son côté, a longtemps trituré et médité un pareil sujet. *Videant periti*. Conscience, savoir, tout est mis en œuvre pour expliquer les trois versets fameux. Le travail est certes digne d'attention par son effort sérieux : il fait honneur à une volonté tenace, à un esprit ingénieux. La présentation adaptée au sujet, est digne de l'*Editorial Luz*.

D. G. BALDESCHI, C.M. *Sacre cerimonia. I. Funzioni ordinarie e straordinarie*. 8° edizione, Rome, Via XXIV Maggio, 10, 1945. 408 pages.

Mise à jour, cette édition italienne d'un manuel classique, présente quelques heureuses innovations. Pour alléger le texte et éviter des répétitions fastidieuses, une première partie de *Normes générales*, fournit les renseignements d'ensemble, bons pour toutes les cérémonies : signes de croix, révérences, genuflexions, etc... Cinq autres livres s'en tiennent farouchement au but pratique du volume : manière de bien accomplir les cérémonies culturelles (messe, vêpres, particularités de l'année liturgique, bénédictions)... Le tout est soigneusement revu et mis à jour : au bas des pages, quelques discrètes références ramènent aux sources de la discipline rubricale. Le travail ainsi mis au point se dispose à continuer son bon et efficace service déjà centenaire.

On sait que le lazariste G. Baldeschi fut maître des cérémonies à *Saint-Pierre* de Rome (†19 août 1849). Traduite en français, dès 1847, son œuvre, après des revisions, adaptations et multiples éditions, poursuit infatigablement son chemin de ce côté-ci des Alpes, sous le nom et pavillon du Père Le Vavas seur qui, en 1857, donne une édition de Baldeschi, et se trouve à l'origine du *Bréviaire des Cérémonies*.

(Voir *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques* (édit. Letouzey), sub verbo *Baldeschi*.)

Antonio M. SATEGNA, *Il signor Manzella, prete della Missione apostolo della Sardegna*, Rome, Via XXIV Maggio, 10, 1943, in-8, XVI-420 pages.

Les Annales de 1938, en leurs pages 272-276, ont campé cette noble et originale figure d'apôtre vinctien (21 janvier 1855-14 octobre 1937). Il suffit de s'y reporter pour rapidement évoquer cette vie d'inlassable dévouement et de fructueuses missions, en cette chère Sardaigne, *île vinctienne*, qu'il parcourut trente-sept ans durant. Pour plus ample évocation, les quatre cents pages de cet in-8°, heureusement illustré, nous permettent de suivre l'apôtre en son *clair matin*, en son *midi lumineux*, en sa *vesprée* que rem-



plut jusqu'au bout le dynamisme d'un septuagénaire, une âme d'apôtre. Quatre parties d'une biographie dont on nous annonce une traduction, adaptation française. Souhaitons-là. Elle continuera le bien de ce grand cœur que l'on se dispute après sa mort, et son inhumation à Sassari. (Cf. *Annali della Missione* (1941, p. 28-39 : 23 novembre 1940. Pose de la première pierre de l'église qui, via Porcellana, conservera le corps de M. Manzella.)

En prévision des honneurs des autels, il y eut, en effet une pieuse contention entre ses bien aimés confrères et ses chères filles, sœurs de Gethsémani (les *Manzelliennes*, qui parvinrent à obtenir le corps de leur père pour leur maison, ouverte à Sassari à la Pentecôte 1927, avec mère Angela Marongiu (+26 mars 1936, à 82 ans d'âge).

Insérons ici à ce propos, à titre purement documentaire, une savoureuse décision romaine :

5412-41

Rev.me Pater,

*Direxatam quaestionem de exhumatione e coemeterio communi civitatis Sassari cadaveris sacerdotis Joannis Baptistae Manzella Congregationis Missionis, et de ejusdem translatione in cryptam Instituti Sororum a Getsemani, haec S. Congregatio de Religiosis, omnibus mature perpensis, ita ducere censuit :*

1° *Cadaver sac. Joannis Baptistae Manzella in proprietatem pertinent ad communitatem religiosam cui in vita adscriptus erat ;*

2° *Attentis peculiaribus rerum adjunctis, cadaver sac. Joannis Baptistae Manzella custodiatur in crypta Instituti Sororum a Getsemani, vetita nova exhumatione, sine licentia huius S. Congregationis.*

*Cuncta fausta a Domino adprecor et permaneo eidem P. tuae Revmæ Procur. gen. addictissimus.*

Fr. L.-M. PASETTO, secr.

En attendant l'heure de Dieu, que repose en paix l'in-fatigable apôtre missionnaire ! Et que sa biographie fasse rayonner son zèle tout vincentien.

Giulio FODDAL, C.M. *Elisabetta Anna Seton figlia della Carità.* Rome, Via XXIV Maggio, 10, 1942, XII-224 pages.

Suave et forte figure, cette âme fervente et sainte, du protestantisme austère, vint au plus pur catholicisme. Américaine comme les Duchesne, Cabrini, Bentivoglio, etc., c'est une femme énergique qui se dépense tout entière au service des pauvres. La nouvelle et alerte biographie nous conduit par les cheminements de cette existence toute simple et exaltante.

Après les ouvrages aux diverses perspectives historiques de Madame de Barberey, de Ricciardelli, de Danemarie, etc., pour évoquer cette future bienheureuse, que notre espoirs et nos souhaits escomptent voir bientôt s'inscrire au palmarès de l'Eglise.

*Grand catéchisme français arabe, d'après les catéchismes des diocèses de France*, traduit par un groupe de missionnaires à l'usage des écoles d'Orient, et publié par le Vicariat apostolique de Beyrouth. Procure des Pères Lazaristes, Beyrouth, 81, rue de Syrie. 1942-1943, 202 pages doubles.

Cette traduction (aux trois l), ni trop *littéraire*, ni trop *littérale*, ni trop *lourde* de style se présente dans une édition bi-lingue. C'est l'œuvre et le travail en équipe de quelques lazaristes adonnés à l'enseignement du catéchisme pour des milliers d'enfants levantins. A signaler, comme curiosité, le tableau synoptique et pratique, des fêtes d'obligation, des jeûnes et abstinences dans les divers rites catholiques : latin, maronite, melchite, syrien, chaldéen, arménien, qui se partagent le troupeau du Christ, dans cette macédoine classique de nationalités et de religions. Un bel et bon livre.

A signaler également, comme extrait de cet ouvrage, un *Catéchisme simplifié en français-arabe* (38 pages doubles), et un *Petit catéchisme français-arabe*, tous ouvrages approuvés en 1942, par Mgr Rémi Leprêtre, délégué apostolique de Beyrouth.

Alexis GENDRE, *Veillée mariale des E.D.M.I. d'Orient*, Beyrouth, 24 pages (1946).

C'est le livret, le chœur parlé d'une session des Enfants de Marie Immaculée d'Orient, réunies, le samedi 25 mai 1946, en l'église de la Mission à Beyrouth, et assemblées le lendemain dans une journée mariale, et messe pour la paix. Voici l'*uniforme classique* : jupe bleu-marine, chemisette blanche, régates bleu-marine, béret blanc avec insigne ; voici les *consignes de partout* : entrain, piété, discipline, sourire. Beau spécimen de cette vivante *paraliturgie* de nos jours, accessible aux cœurs et à l'esprit.

En avant, sans rechigner, pour se laisser pénétrer par cette piété adaptée. On ne lutte pas contre la vie.

Antonino ARATA, arcivescovo di Sardi, *Tre secoli di vita romana della « Casa della Missione »*, Rome, Via XXIV Maggio, 10, 1943, 42 pages.

Reproduisant une brève analyse de l'*Osservatore Romano* du 1<sup>er</sup> janvier 1943, les *Annales*, t. 106-107, p. 351-352, ont donné un schématique aperçu de cette intéressante et vivante conférence, prononcée par l'Assesseur de l'Orientale, le 29 décembre 1942, à l'*Oratorio Borromini*, centre des cours supérieurs des *Studi romani*.

Tiré à part des *Annali della Missione*, t. L, p. 15-47, voici, enrichi de notes, d'illustrations, de plans, le travail documenté qui a précédé et établi cette conférence : il évoque pertinemment dans ses diverses demeures, la *Casa romana della Missione*. Pages ravissantes pour qui cherche et aime l'histoire des maisons de la petite Compagnie. Puisent-elles avoir beaucoup de petites sœurs !

*Annali della Missione*, tomes XLVIII-L. Cinq ans durant, quasi totalement, nous avons tous été coupés de nos habituelles et mutuelles relations : nouvelles, livres, revues. Aussi, avec profit et plaisir, les Archives ont enfin reçu les numéros de guerre des *Annali romaines* (1941-1943).

Devant ce trou comblé de nos collections (il y en a encore d'autres, hélas !) insérons ici la mention de quelques intéressantes notices de nos confrères : à Turin, Barthélemy FASANO (1867-1941), 1942, p. 13-16, 145-147 ; Melchior MOLLO (1885-1941), 1942, p. 148-158 ; François PA-

ROLINI (1880-1939), 1942, p. 278-289 ; Vitale BINDOLINI (1875-1942), 1942, p. 349-351 ; à Rome, Rocco PETRONI (1868-1942), 1942, p. 327-336 ; Nicolas BASILI (1828-1896), 1941, p. 185-211 ; Ugo ANTONELLI (1888-1942), 1942, p. 52-5 ; à Naples, Angelo TROISI (1872-1938), 1943, p. 59-78, etc. Notons que les *Annales* ont évoqué plusieurs de ces édifiantes figures. (Voir tome 106-107, p. 155-166.)

Comme histoire des maisons, on peut noter, à Livourne : la maison Saint-Joseph (Filles de la Charité) 1942, p. 243-252 ; à Rome : l'Office d'information de la Secrétairerie d'Etat et les Filles de la Charité 1942, p. 323-327 ; à Turin : La maison d'études Saint-Vincent, 1942, p. 270-278 ; en Chine, Tang Kia Chan et Sayang Kiao, 1941, p. 127-140 et 213-222 ; à Plaisance : Centenaire de la maison des Sœurs, 1941, p. 270-277 ; en Albanie : pour 1940 : La vie de la Mission, 1941, p. 108-112, etc...

Sur saint Vincent de Paul est réimprimé le panégyrique que, en 1843, prononça à l'*Alberonianum* de Plaisance, le bienheureux Antonio-Maria Gianelli, évêque de Bobbio, 1942, p. 43-59. Sur le bienheureux Rogue, sont à signaler des pages de Mgr Alberto Fabozzi, 1943, p. 214-230.

Sur le bienheureux Perboyre, des informations intéressantes, 1941, p. 157, 243 ; 1943, p. 231, 245, etc...

Bref, largement imprimées (on ne sent guère la crise du papier), les 1048 pages, bien aérées, de ces trois années des *Annales*, nous fournissent, pour les engranger, de belles gerbes et d'utiles renseignements. C'est le profit qui demeure dans nos revues, et la consolation de ceux qui veillent sur ces nécropoles : promenons-nous souvent dans ces cimetières. — F. C.

Jean HAEST, C.M. *De H. Vincentius a Paulo apostel der christelike naastenliefde 1581-1660...* Soerabaia, Drukkerij De Toekomst, 1941, 28 pages in-8°.

Reprenant une série de quatre conférences prononcées en 1931 en Hollande à *Radio Omroep*, M. Haest les redonnait en trois entretiens à Soerabaia, à la fin de 1940. En un triple panneau, c'est un aperçu sur la vie et l'œuvre de saint Vincent : la charité pour les corps, pour les âmes, pour les pécheurs. Rehaussé de sept hors-texte documentaires et épaulé par une bibliographie sommaire, cet aperçu vincentien est une apostolique contribution à la littérature vincentienne : cela nous vient de Java où les enfants de saint Vincent (sœurs et missionnaires) suivent héroïquement les traces de l'apôtre de la charité, malgré les difficultés et secousses de la guerre.

*Mensagemiro de S. Vicente de Paulo. Revista mensal de todas as obras Vicentinas.* Felgueiras. Seminario de Santa Teresinha. 1941-1945 : 378, 360, 368, 384, 364 pages.

Discrètement, au milieu du fracas et de la tourmente mondiale, paraissait, en janvier 1941, dans l'oasis pacifique du Portugal, le premier numéro d'une nouvelle revue vincentienne. Depuis, chaque mois, elle apporte au loin, aux nombreux amis, aux généreux bienfaiteurs, des nouvelles, des directives, des exemples, des poésies, des charades et jeux d'esprit, etc., le tout orienté et conçu dans le climat et l'atmosphère vincentiens.

De ce programme, les quelque vingt-quatre pages mensuelles du *Messenger* découpent, menus, les divers chapitres. Tout est servi, et mesuré délicatement. Ainsi les notices du passé et celles de notre époque, sont savamment détaillées par tranches en fines lamelles de deux à trois pages.

Les cinq premières années, qui nous sont parvenues renferment déjà, outre les actualités, œuvres et points de doctrine qui évoquent le sens et la vie de notre temps, de savoureuses et précieuses informations historiques. (Cf. *Annales*, t. 106-107, p. 458-469 ; 177-180 ; t. 108-109, p. 200-204, etc...) Notices, par exemple, de M. Barraos Gomes (1839-1910), de sœur Marie-Thérèse Ferrao, visitatrice, le séminaire de Faro (1796-1797), José Garcia Rebelo de Castro, Antonio Ferreira Viçoso, Alphonse Gonçalves, etc... Ah ! l'heureuse province, qui utilise son histoire : ce capital inaliénable des nations et des familles !

*Association amicale des anciens élèves d'Antoura (A.A.A.A.),* mai 1946, *Bulletin annuel*, neuvième année.

Ce bulletin annuel reflète, d'une année à l'autre, avec persévérance, la vie du collège d'Antoura : ces pages illustrées, en français et en arabe, entassent des souvenirs. Tout y poursuit l'œuvre constructrice de nobles éveilleurs d'âmes, dans ce milieu mêlé de races et de religions, mais tout uni dans l'amour de la formation largement humaine, recueillie dans cette vieille et célèbre maison. Depuis plus de cent ans, nos confrères y prodiguent leur zèle et leur dévouement. Ce passé augure bien du présent et de l'avenir. *Faxit Deus. Inch' Allah.*

*Mois de Marie de la Médaille miraculeuse.* Paris, 140, rue du Bac, 1945, 128 pages.

Découpé en trente et une lectures dans les pages toujours vivantes et pleines d'allant, de M. Joseph Baeteman, agrémenté de trente et un exemples : quotidienne histoire édifiante, serti en conclusion d'une prière à la Vierge rayonnante de la Médaille, ce Mois de Marie évoque pieusement, en trente et une journées, l'épopée et le scintillement de la Médaille providentiellement confiée par la Vierge à la bienheureuse Catherine, à la foule exultante et ardente des Enfants de Marie et des Filles de la Charité, à la piété mondiale envers l'Immaculée. Un beau mois de Marie, ajouté à une série toujours ouverte.

J. J. CRONIN, C.M. *Mental Prayer.* Saint-Louis 3, Mo. Wellington Printing Company, x-188 pages.

La méditation, grand acte quotidien et point de départ de toute journée d'une bonne fille de la charité. Pour faciliter ce primordial exercice d'une vie de dévouement, M. Cronin, directeur des Filles de la Charité de la province de l'Ouest américain (*Normandy*, Marillac), a réuni de suggestives notations sur l'oraison mentale : ce qu'elle est et les moyens fort pratiques d'en bien profiter. Tout cela est concrètement rendu, nettement adapté aux vertus et besoins des filles de la charité. Les usagères apprécient fortement cette manne vincentienne ; ces petits pains de chez nous, ces thèmes de réflexions.

Carolina NABUCCO. Monumento vicentinos.

Les *Voices de Petropolis* de juillet-août 1944, p. 446-453  
ont donné ces quelques pages : entretien sur *Saint Vincent  
de Paul et son œuvre*. Bluelite brésilienne !

## NECROLOGE 1946

### MISSIONNAIRES

1. Louro (Jean), pr., déc. à *Santa-Quiteria*, 11 janv. 1946 : 78, 60.
2. Vea-Murguia (Rufin), déc. à *Manille*, le 22 oct 1945 : 37, 21.
3. Salvatori (Louis), pr., déc. à *Rome*, le 18 janvier 1946 : 88, 72.
4. Perrella (Cajetan), pr., déc. à *Rome*, le 18 janv. 1946 : 55, 37.
5. Lampe (Antoine), pr., déc. à *Tours*, le 9 février 1946 : 64, 44.
6. Schieder (Henri), pr., déc. à *Vienne*, le 3 février 1946 : 63, 45.
7. Espinosa (Ulpiano), pr., déc. à *Quito*, le 20 février 1946 : 32, 11.
8. Bafcop (Gaston), pr., déc. à *Dax*, le 23 février 1946 : 74, 57.
9. Flavin (Timothée), pr., déc. à *Saint-Louis*, le 20 févr. 1946 : 58, 38.
10. Collins (Timothée), coadj., déc. à *Malvern*, 27 nov. 1941 : 81, 60.
11. Porter (Sheridan), pr., déc. en mer, *Floride*, en 1942 : 27, 9.
12. Kinsella (Laurent), pr., déc. à *Ashfield*, le 9 juillet 1943 : 80, 39.
13. Beasley (Jean), pr., déc. à *Malvern*, le 29 avril 1944 : 24, 7.
14. Archer (Edouard), pr., déc. à *Wandal*, le 19 oct. 1944 : 54, 28.
15. Monteil (Paul), pr., déc. à *Nanchang*, le 23 mars 1946, 64, 45.
16. Zielcznik (Louis), pr., déc. à *Lyskow*, novembre 1945 : 58, 37.
17. Odrobina (Louis), pr., déc. à *Bydgoszcz*, décembre 1945 : 67, 52.
18. Gaal (Emeric), pr., déc. à *Piliscsaba*, le 24 nov. 1944 : 28, 10.
19. Lindmayer (Elienne), pr., déc. à *Piliscsaba*, 17 janv. 1946 : 46, 19.
20. Van Poi (Antoine), pr., *Rio-de-Janeiro*, 28 déc. 1945 : 74, 55.
21. Celis (Michel), coadj., déc. à *Mérida*, le 20 mars 1946 : 90, 63.
22. Routaboul (Joseph), pr., déc. à *Pékin*, le 23 mars 1946 : 64, 39.
23. Yu (Joseph), pr., déc. à *Chenstinghu*, le 22 février 1946 : 60, 36.
24. Martin (Jean-Polycarpe), pr., *Rugles*, 16 avril 1946 : 74, 49.
25. Knave (François), pr., déc. à *Ljubljana*, janvier 1946 : 75, 25.
26. Herrero (Sauveur), clerc., déc. à *Espluga*, mars 1946 : 24, 2.
27. Ma (Pierre), clerc, déc. à *Kashing*, le 20 avril 1942 : 24, 3.
28. Salom (Luc), pr., *Santiago de Cuba*, le 27 janv. 1946 : 72, 56.
29. Quintano (Regulo), coadj., *Santiago de Cuba*, 23 mars 1946 : 65, 40.
30. Schlesinger (Ernest), coadj., *Niederprum*, 27 sept. 1940 : 67, 48.
31. Blees (Albert), coadj., déc. à *San-José*, le 12 février 1941 : 67, 47.
32. Hummelter (François), coadj., *Lippstadt*, le 13 déc. 1941 : 63, 45.
33. Bellut (Jacob), pr., déc. à *San-José*, le 15 décembre 1941 : 77, 56.
34. Nieborowski (Joseph), pr., *San-José*, le 16 novembre 1942 : 76, 46.
35. Klahsen (Pierre), clerc, déc. en *Russie*, le 14 avril 1944 : 30, 9.
36. Popsel (Henri), clerc, déc. en *Russie*, le 23 juin 1944 : 29, 10.
37. Hupe (Henri), coadj., déc. en *France*, le 1<sup>er</sup> janvier 1945 : 35, 11.
38. Hesse (Balthasar), pr., déc. à *Turrialba*, le 18 mars 1945 : 45, 25.
39. Taepper (Jean), pr., déc. à *Godesberg*, le 3 mai 1946 : 65, 44.
40. Wochowski (Henri), pr., déc. à *Cacica*, le 26 mars 1946 : 64, 47.
41. Monaghan (Joseph), pr., déc. à *Saint-Louis*, le 31 mai 1946 : 61, 44.
42. Bévière (Lucien), pr., déc. à *Loos*, le 6 juin 1946 : 70, 49.
43. Miller (Jean), pr., déc. à *Germantown*, le 23 mai 1946 : 62, 39.
44. Rosensteel (Charles), pr., déc. à *Baltimore*, le 28 mai 1946 : 68, 50.
45. Comellas (Eug.), pr., déc. à la *Nouvelle-Orléans*, 18 juin 1946 : 67, 46.
46. Destaing (Justin), coadj., déc. à *Paris*, le 20 juin 1946 : 72, 13.
47. Mancino (Dominique), pr., déc. à *Naples*, le 4 juin 1946 : 80, 63.
48. Mollo (Charles), pr., déc. à *Turin*, le 19 juin 1946 : 68, 49.
49. Bruno (Jacques), pr., déc. à *Macassar*, le 24 juin 1946 : 49, 29.
50. Murray (Léon), pr., déc. à *Balboa*, le 4 juin 1946 : 40, 11.
51. Mc Fadden (Thomas), pr., déc. à *Niagara*, le 16 juin 1946 : 67, 49.
52. Bono (Pompeo), coadj., déc. à *Savone*, le 29 juin 1946 : 63, 35.
53. Klanenik (Michel), pr., déc. à *Ljubljana*, le 23 oct. 1944 : 80, 58.

54. Campanello (Antoine), coadj., déc. à *Scarnafigi*, 9 juill. 1916; 85, 47.
55. Vayente (J.-B.), pr., déc. à *Guayaquil*, le 26 juillet 1946; 60, 41.
56. Avidano (Second), pr., déc. à *Chieri*, le 4 oct. 1944; 85, 46.
57. Monteverde (Jean), coadj., déc. à *Casale*, le 3 déc. 1944; 67, 41.
58. Torta (Jean), pr., déc. à *Sarzane*, le 11 janvier 1945; 80, 50.
59. Reggio (Charles), pr., déc. à *Chieri*, le 25 juillet 1945; 71, 49.
60. Valentino (Antoine), pr., déc. à *Turin*, le 26 juillet 1946; 76, 44.
61. Ou (Mathieu), pr., déc. à *Kashing*, le 17 oct. 1943; 75, 51.

#### SOEURS

- Fürster (Anne-Marie), Maison Ste-Geneviève, *Reims*; 86, 60.  
 Folentant (Léontine), Asile, *Drancy*; 68, 46.  
 Chauvin (Madeleine), Hôpital, *Pontchartrain*; 59, 28.  
 Bernard (Angélique), Hôpital, *Libourne*; 85, 61.  
 Ogier (Marguerite), Maison Saint-Laurent, *Paris*; 76, 46.  
 Desgrès (Anne-Marie), Maison de Charité, *Arras-Ronville*; 80, 57.  
 Vergeaud (Catherine), Maison de Charité, *Château-l'Evêque*; 83, 57.  
 Ravier (Louise), Orphelinat, *Les Marches*; 83, 61.  
 Hivet (Valentine), Hôpital civil, *Vichy*; 67, 41.  
 Mariorelli (Maria), Hôpital Bambino Gesù, *Rome*; 69, 52.  
 Harnett (Johanna), Hôpital de Paul, *Saint-Louis (E-U.)*; 90, 57.  
 Legendre (Louise), Maison de Charité, *Clichy*; 72, 52.  
 Dupont (Josephine), Maison de la Providence, *Fribourg*; 70, 48.  
 Delaye (Marie), Hôpital St-Joseph, *Paris (de Bourg-la-Reine)*; 70, 44.  
 Chol (Maria), Asile de vieillards, *Versailles*; 73, 52.  
 Harlay (Estelle), Maison de Charité, *Clichy*; 80, 57.  
 Leclerc (Marguerite), Hôpital Ste-Marie, *Shanghai (Chine)*; 37, 15.  
 Wissoud (Marie), Hôpital de *Jérusalem*; 76, 56.  
 Blaise (Marie), Maison de Charité, *Clichy*; 73, 48.  
 Gerrard (Elizabeth), Maison Ste-Edith, *Leigh-on-Sea*; 67, 42.  
 Forrest (Margaret), Maison Saint-Vincent, *Drogheda*; 76, 54.  
 Carroll (Ellen), Institut Saint-Jean, *Boston-Spa*; 82, 58.  
 Fitzpatrick (Helena), Hôpital Ste-Elizabeth, *San-Francisco*; 59, 23.  
 Coleman (Elizabeth), Orphelinat catholique, *San-Francisco*; 73, 47.  
 Mongiello (Antonia), Maison de retraite, *Marigliano*; 87, 65.  
 De Jésus (Magdalena), Crèche de *Cordoue (Espagne)*; 65, 35.  
 Aionso (Eloisa), Asile de vieillards, *Barcelone*; 72, 50.  
 Gonzalez (Jacoba), Maison de charité, *Jaen (Espagne)*; 88, 67.  
 Urquijo (Francisca), Maison de retraite, *Rafelbunol (Espagne)*; 56, 31.  
 Ruiz (Maria), Asile de *Carransa (Espagne)*; 84, 40.  
 Casas (Sara), Collège de l'Immaculée, *Marin (Espagne)*; 48, 16.  
 Santamaria (Dolores), Maison Saint-Nicolas, *Valdemoro (Espag.)*; 72, 51.  
 Rousselle (Marie), Maison Saint-Vincent, *L'Huy*; 84, 63.  
 Destrem (Marie), Hôpital de *Lamatou*; 76, 51.  
 Filhols (Léonie), Maison de Charité de *Montolieu*; 68, 45.  
 Fingleton (Ellen), Maison Saint-Vincent de *Belfast (Irlande)*; 48, 25.  
 Kéhoé (Bridget), *Middlesbrough (Angleterre)*; 83, 58.  
 Mussano (Marguerite), Maison Saint-Joseph, *Acqui (Italie)*; 76, 52.  
 Delahaye (Cécile), Hôpital de *Fontenay-le-Comte*; 57, 32.  
 Cogeon (Eugénie), Maison Saint-Léu, *d'Amiens*; 64, 38.  
 Blanchard (Marie-Louise), Hôpital de *Fontenay-le-Comte*; 68, 45.  
 Gilbert (Louise), Maison Principale, *Paris*; 77, 53.  
 Trouillet (Marie), Hôpital de *Bernay*; 78, 55.  
 Verlynde (Marie), Maison Saint-Bavon, *Gand (Belgique)*; 88, 53.  
 Jarra (Rosa), Hôpital de *Damas*; 83, 59.  
 Bianchio (Marguerite), Maison de l'Immaculée, *Luserna (Italie)*; 72, 53.  
 Pizzini (Angèle), Maison de l'Immaculée, *Luserna (Italie)*; 84, 63.  
 Mastrone (Françoise), Maison Centrale, *Turin*; 69, 49.  
 Fadéri (Antoinette), Asile d'enfants, *Nulvi (Sardaigne)*; 58, 30.  
 Donelli (Marie), Maison Centrale, *Turin*; 44, 20.  
 Cavé (Marguerite), Maison Saint-Vincent, *Chantepie*; 68, 37.  
 Floch (Marie), Hôpital civil, *Alger*; 61, 37.  
 Boudon (Eugénie), Hôpital, *Gonesse*; 75, 56.

- Sabran (Geneviève), Maison Principale, *Paris* ; 77, 55.  
 Lagrange (Anne), Hôpital Général, *Clermont-Ferrand* ; 87, 64.  
 Dejean (Marie), Hôpital du Salvador, *Santiago* (Chili) ; 64, 42.  
 Kéhoé (Catherine), Séminaire Marillac, *Normandy* (Etats-Unis) ; 89, 64.  
 Sautle (Thérèse), Asile, *Forino* (Italie) ; 71, 40.  
 Aureccione (Marie), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 90, 62.  
 Corrado (Françoise), Maison de Retraite, *Marigliano* ; 94, 66.  
 Collina (Angèle), Maison de Retraite, *Monistero* (Italie) ; 98, 73.  
 Leurini (Angèle), Maison de Retraite, *Monistero* (Italie) ; 83, 58.  
 Giuliani (Santa), Maison Centrale, *Sienné* ; 89, 64.  
 Vieo (Adrienne), Maison Centrale, *Sienné* ; 73, 51.  
 Salvaori (Cléophas), Maison Centrale, *Sienné* ; 81, 57.  
 Daunay (Marguerite), Maison Saint-Bernard la Chap, *Paris* ; 58, 37.  
 Chandezon (Marie), Hospice, *Cunthar* ; 92, 63.  
 Marliac (Françoise), Maison de Charité, *Angers* ; 80, 57.  
 Poreyron (Marie), Asile Saint-Vincent, *La Teppe* ; 78, 44.  
 De Laverine (Marie-Thérèse), Mais. Charité, *Château-l'Evêque* ; 78, 58.  
 Exemberger (Elisabeth), Mais. de Charité, *Mittersill* (Salzbourg) ; 75, 50.  
 Altimiras (Pilar), Prison, *Barcelone* (Espagne) ; 74, 52.  
 Sola (Salustiana), Ecole, *Aibar* ; 84, 63.  
 Soler (Narcisa), Hôpital provincial, *Valencia* (Espagne) ; 67, 43.  
 Urdiano (Maria), Hôpital militaire, *Leon* ; 52, 25.  
 Ferre (Agustina), Coll. de l'Immaculée, *Manati* (Porto-Rico) ; 74, 51.  
 Diez (Jeronima), Foyer de la Médaille, *Cadix* (Espagne) ; 75, 54.  
 Fernandez (Secundina), Hôpital, *Lodosa* (Espagne) ; 82, 60.  
 Novoa (Antonia), Miséricorde, *Palma de Mallorca* ; 57, 25.  
 Merino (Cipriana), Asile provincial, *Vitoria* ; 80, 55.  
 Arruabarrena (Josefa), Bienfaisance, *Motrico* (Espagne) ; 87, 63.  
 Pugnet (Blanche), Maison de Charité, *Clamart* ; 81, 54.  
 Garnier (Emélie), Maison de Charité, *Vitré* ; 71, 46.  
 Livebardon (Marie), Maison de Charité, *Saint-Flour* ; 85, 66.  
 Sfasciotti (Marie), Hôpital Gérémi, *Istanbul* ; 86, 62.  
 O'Moore (Mary), Maison Sainte-Marie, *Douvres* (Angleterre) ; 52, 31.  
 Campbell (Mary), Ecole Saint-Joseph, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 78, 49.  
 Perk (Barbe), Incurables, *Vienne* (Autriche) ; 85, 62.  
 Ortner (Julienne), Maison de Charité de *Dult* (Autriche) ; 78, 44.  
 Kallab (Marie), Maison de Charité de *Dult* (Autriche) ; 71, 46.  
 Gresser (Hedvige), Hôpital général, *Graz* ; 42, 19.  
 Malaguti (Marie), Maison Centrale, *Sienné* ; 82, 57.  
 Villalba (Isabel), Hospice de *Concepcion* (Chili) ; 66, 37.  
 Adam (Marie), Oôpital de *Boulay* ; 69, 48.  
 Garault (Emma), Maison de Charité de *Lavaveix-les-Mines* ; 83, 60.  
 Le Billot (Elisa), *Berceau de Saint-Vincent de Paul* ; 75, 55.  
 Roussay (Marie), Maison de Charité d'*Angers* ; 81, 62.  
 Leroi (Julie), Maison du Sacré-Cœur, *Soignies* (Belgique) ; 81, 57.  
 Correia (Elise), Maison Centrale, *Rio-de-Janeiro* ; 69, 55.  
 Guimaraes (Marie-José), Maison Central, *Rio-de-Janeiro* ; 84, 54.  
 Harelche (Rafaëla), Asile national d'*Assomption* (Paraguay) ; 79, 57.  
 Tonso (Victoire), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 75, 51.  
 Radice (Ida), Hôpital militaire de *Milan* ; 67, 45.  
 Briano (Marie), Maison de l'Immaculée de *Luserna* ; 40, 21.  
 Tosco (Françoise), Maison de l'Immaculée de *Luserna* ; 76, 56.  
 Alonso (Maria), Internat Sainte-Thérèse, *Jaen* (Espagne) ; 75, 51.  
 Zumalde (Presentacion), Aliénés de *Séville* ; 81, 61.  
 Irazzo (Maria), Hôpital provincial de *Valencia* (Espagne) ; 76, 43.  
 Larrinaga (Antonia), Maison Saint-Nicolas de *Valdemoro* ; 30, 6.  
 Pereda (Juana), Foyer principal de *Santander* ; 79, 60.  
 Ariztimuno (Brigida), Hôpital Saint-Lazare de *Grenade* ; 71, 50.  
 Armendariz (Conslancia), Hôpital provincial de *Pamplona* ; 67, 42.  
 Chiron (Prudence), Maison principale, *Paris* ; 58, 39.  
 Termier (Geneviève), Hôpital, *Osaka* (Japon) ; 49, 26.  
 Gendron (Marguerite), Orphelinat, *Zouk* (Liban) ; 56, 32.  
 Daurière (Marie), Orphelinat, *Ay* ; 79, 54.  
 Rubio (Marguerite), Collège, *Bahia-Blanca* (Argentine) ; 78, 50.



**Notre Très Honoré Père  
William-Michael SLATTERY**

*né le 7 Mai 1895 à Baltimore,  
reçu dans la Congrégation de la Mission le 10 Juin 1913  
à Princeton (Etats-Unis).*

**Elu Supérieur Général le 5 Juillet 1947, à Paris.**





# Circulaire de M. Edouard Robert

Vicaire Général de la Congrégation de la Mission

Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1947.

## MESSIEURS ET MES BIEN CHERS FRERES,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !

Je vous souhaite une bonne et sainte année. Que Dieu, notre Père tout puissant vous donne à tous la santé de l'âme et du corps. Que la splendeur du Seigneur soit sur vous et sur les œuvres de vos mains.

Je souhaite une bonne et sainte année à chacune de vos maisons. Qu'elles soient toutes un petit Paradis par la charité qui unit les confrères, les clercs et les frères, entre eux et avec leur supérieur. *Alter alterius onera portate.*

Je souhaite une bonne et sainte année aux trente-six provinces de la petite Compagnie. Qu'elles croissent toutes et chacune, selon la diversité de leur longitude et de leur latitude, dans l'esprit de saint Vincent, afin qu'elles aiment de plus en plus ce que notre saint fondateur a aimé et qu'elles pratiquent fidèlement ce qu'il a enseigné. Que par-dessus tout la charité la plus surnaturelle règne entre toutes les provinces. Qu'il n'y ait pas de jalousie entre chacune d'elles ; que le provincialisme ou le nationalisme n'exerce pas ses ravages parmi nous ; que toutes pratiquent la devise de saint Benoît : *ora et labora*. *Ora*. Prions les uns pour les autres, au lieu de nous dénigrer, au lieu de nous calomnier comme on fait dans le monde. Que cet esprit diabolique ne règne pas entre nous. Reconnaissons chacun nos propres défauts et les qualités des autres. *Ora*. Prions les uns pour les autres. Nous sommes tous les enfants d'un même père. Ne devenons pas des frères ennemis comme on en voit tant chez les laïques. *Ora*. Et au lieu de murmurer, de nous plaindre, de critiquer, travaillons. *Labora*. Travaillons à nous corriger de nos défauts, à enlever la poutre qui nous crève l'œil. Ce n'est pas aux évêques qu'il faut dénoncer la paille que nous croyons voir chez les autres ; ce n'est pas même à nos frères des autres provinces qu'il faut, à l'imitation de Cham, faire connaître ce que nous croyons être défectueux dans nos pères et supérieurs ; c'est à Dieu qu'il faut en parler. *Ora*. Autrement la malédiction de Cham tombera sur nous ; c'est à l'assemblée provinciale, c'est à l'assemblée générale, c'est en famille que nous laverons notre linge sale. Là nous aurons grâce d'état — *Ora et Labora*. Deux mots sacrés, prière et travail ; deux mots qu'il ne faut pas profaner pour jeter la sisanie.

Par la grâce de Dieu cet esprit ne règne pas dans les provinces. Gardons-nous de le laisser pénétrer. *« Il y a six choses que hait le Seigneur et la septième son âme la déteste. Cette septième c'est celui qui, entre des frères, sème des discordes. »* (Prov. VI. 16,19).

Enfin je souhaite une bonne et sainte année à toute la petite Compagnie. Cette année sera une grande année, l'année de l'Assemblée générale. Elle sera une année de libération. Je serai délivré de la supériorité que ma vieillesse et mon incapacité ne peuvent porter. La Compagnie sera délivrée du pauvre Vicaire général ; elle aura enfin un chef, un Père. Je pourrai chanter comme le vieillard Siméon mon *Nunc dimittis* parce que mes yeux auront vu celui que le Seigneur a préparé de toute éternité pour être le salut de la petite Compagnie, de toutes ses provinces.

*Quia viderunt oculi mei salutare tuum.*

*Quod parasti ante faciem omnium populorum.*

Le nouveau Supérieur ne sera pas l'homme d'un parti, d'une province, d'une nation ; il sera l'homme de toutes les provinces.

*Ante faciem omnium populorum.*

Il sera une lumière pour nous, il nous montrera la route que doit suivre la petite Compagnie pour rester fidèle à l'esprit de saint Vincent.

*Lumen ad revelationem gentium.*

Ce sera aussi notre gloire, non pas la gloire humaine auprès des hommes, mais la gloire auprès de Dieu, la gloire qui fera de notre petite Compagnie le peuple de Dieu.

*Gloriam plebis tue Israël.*

Après l'élection du Supérieur général et de ses assistants, l'Assemblée générale devra s'occuper de la question importante des Constitutions.

Nous avons des constitutions et des Règles. Les Règles concernent la sanctification de tous les membres de la petite Compagnie ; elles sont l'œuvre de saint Vincent de Paul, aidé par ses premiers compagnons.

Les Constitutions traitent du gouvernement de la Compagnie : il y a les Constitutions communes qui ont été élaborées et approuvées par la première Assemblée générale après la mort de saint Vincent, sous M. Almérás ; il y a les Constitutions sélectes (un choix des précédentes), qui ont été approuvées par le Souverain Pontife. Les Constitutions que l'Assemblée aura à rédiger et à soumettre au Saint-Siège, ont été composées par M. Cocchi, canoniste remarquable de notre Congrégation et revues par les Assistants. Ce projet de constitutions s'imprime en ce moment. La guerre, la rareté du papier, les destructions des usines, les salaires élevés des ouvriers, les restrictions d'électricité ont retardé beaucoup cette impres-

sion. J'espère que bientôt ce projet sera envoyé aux Visiteurs, si toutefois la poste et la censure n'y mettent pas d'obstacle. MM. les Visiteurs examineront ce projet, soit en assemblée provinciale, soit dans d'autres réunions avec les principaux de leur province. De la sorte le travail d'examen qui devra être fait à l'Assemblée générale sera préparé.

La Sacrée Congrégation des Religieux nous a demandé de lui envoyer le projet des Constitutions avant l'Assemblée générale.

Evidemment, chacun a sa manière de concevoir les Constitutions, chacun a son plan ; il est difficile que le projet le mieux conçu plaise à tout le monde. Cependant on ne peut pas rester indéfiniment comme l'âne de Buridan.

Je n'ai pas besoin de rappeler que l'auteur de ce projet a déjà composé un certain nombre de constitutions pour diverses Congrégations, il a l'habitude de cette sorte de travaux ; il sait ce qui est accepté, désiré, refusé par la S.C. des Religieux : c'est un grand avantage. Il ne faut pas nous exposer à ce que notre projet de Constitution soit refusé par l'autorité suprême ; nous perdriions la face en cour de Rome ; sans doute une humiliation n'est pas un mal ; mais cependant : *Est modus in rebus. Ne quid nimis.*

Après les Constitutions, l'Assemblée générale traitera les questions qu'elle jugera à propos de traiter : car elle est l'autorité suprême, l'autorité législative, exécutive et judiciaire.

Préparons-nous à ce grand événement par la prière et le travail de notre sanctification et de nos œuvres. *Orā et labora.*

Qu'il me soit permis de rappeler ici le numéro 17 des Constitutions sélectes.

Dans ce numéro, il est dit qu'il y a peine d'excommunication *latae sententiae* pour quiconque traitera avec quelque étranger, soit pour se faire nommer Supérieur général ou pour en faire nommer un autre, soit pour procurer l'exclusion de quelqu'un ou pour empêcher ou troubler d'une manière quelconque la liberté de l'élection. De même pour celui des nôtres qui sollicitera ambitieusement pour sa propre élection au généralat ou qui sollicitera quelqu'un des nôtres pour l'élection de quelqu'un qui ambitionne la même charge.

Cette peine de l'excommunication montre clairement la nécessité où se trouvent les membres de la Compagnie de laisser l'Esprit-Saint désigner l'élu de son choix. *Ostende quem elegeris.* Cet élu peut être de n'importe quelle tribu, nation, peuple.

Qu'on me permette de rappeler également le Décret 579 (olim 557) de la 26<sup>e</sup> assemblée (sess. 9, année 1902) et le Décret 580 de la 30<sup>e</sup> assemblée (sess. 10, année 1933).

Le décret 579 réproouve les libelles sans nom d'auteur ou de lieu d'impression, paraissant sans la permission des supé-

rieurs, de nature à engendrer l'esprit de critique, de défiance, de division, et l'Assemblée proteste solennellement contre ces perturbateurs de la paix, ces ennemis de la charité et elle prie le Supérieur général de les punir avec sévérité.

Le Décret 580 vise les libelles anonymes qui sont composés et répandus en secret contre les Supérieurs ou les confrères d'une nation. L'Assemblée réproouve ces libelles ; elle prescrit gravement à tous ceux qui recevront ces libelles anonymes (soit écrits à la main, soit dactylographiés, soit imprimés), de ne pas les communiquer à d'autres mais de les envoyer au Supérieur Général par le Visiteur. Enfin elle frappe de suspension a divinis *ipso facto* les auteurs de ces écrits.

Par la grâce de Dieu cet esprit ne se trouve pas dans la Compagnie ; mais il peut exister dans une ou deux têtes faibles que les grands événements dérangent comme les changements de temps troublent certains cerveaux fatigués. Plaignons ces pauvres esprits ; s'il en existe, ce sont des malades pour lesquels il faut prier. *Ora*, et que l'on doit engager à travailler. *Labora*.

Je suis heureux de constater et de dire à la face de toute la Compagnie que je suis très édifié de ce que je sais sur ses membres, ses maisons, ses provinces. Evidemment tout n'est pas parfait ; la perfection n'est pas de ce monde et celui qui est actuellement à la tête de la Compagnie confirme la vérité de cette parole ; mais si tout n'est pas parfait il y a beaucoup de choses qui sont bonnes et qu'on peut appeler parfaites. Je signalerai d'abord la grande charité avec laquelle les provinces qui n'ont pas été éprouvées par la guerre sont venues au secours, encore cette année, des provinces qui vivent dans des conditions difficiles. L'Amérique du Nord, du centre et du midi, a brillé sur ce point d'un éclat particulier. Grâce soient rendues au Seigneur de charité qui a inspiré ces générosités et grande reconnaissance à toutes ces provinces. Tous ont mérité ce que saint Paul annonçait aux Corinthiens (2, IX.6), *qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet* ; ils ont semé des bienfaits abondants, ils récolteront une moisson abondante. *Non ex tristitia aut ex necessitate* ; ils ont donné avec joie, *hilarem datorem diligit Deus*. Que Dieu qui est tout-puissant, leur rende en grâces surnaturelles ce qu'ils ont donné en secours naturels. *Dispersit, dedit pauperibus* ; *justitia ejus manet in saeculum saeculi*.

Dans ce palmarès, les Etats-Unis ont le premier prix, missionnaires et sœurs. Je constate aussi avec joie que, dans les deux provinces des Etats-Unis, Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse est honorée. Bel exemple que je propose à l'imitation de la Compagnie.

Les Etats-Unis envoient des missionnaires en Chine. Leurs maisons ont un personnel abondant, ce ne sont pas des maisons squelettiques et les jeunes gens qui s'y pressent ne sont pas une poignée ; ainsi à l'Université de Paul il y a dix mille étudiants.

Le Mexique a vu revenir les Sœurs qui étaient parties il y a soixante-dix ans. Les Dames de la Charité et les Enfants de Marie les ont aidées grandement dans leur réinstallation.

Dans l'Amérique Centrale, Mgr Beckman est devenu archevêque de Panama. L'école apostolique de San Salvador a fourni vingt-cinq prêtres depuis sa fondation. On a célébré solennellement la cinquantaine de vocation de M. Lagrula. C'était juste et M. Thaureaud, qui est du même âge de vocation, a bien retracé les mérites de son visiteur. « Dans vingt-cinq ans les noces de diamant et puis les noces éternelles », a dit le Nonce apostolique. C'est bien ça : les cinquantaines sont ordinairement des invitations à nous préparer au ciel.

En Colombie, les vocations se multiplient ; les œuvres sont florissantes.

L'Equateur reçoit cette année un renfort appréciable : trois prêtres et un clerc. En même temps qu'ils fortifieront leur santé, ils rendront des services.

Le Pérou a vu le directeur des Sœurs, Mgr Perez, nommé auxiliaire du cardinal de Lima. Nous envoyons à sa place, M. Antoine Moreno, jusqu'ici directeur des Sœurs à cornette d'Espagne. M. Moreno revient à la province où il a commencé sa vie de Missionnaire. Plaise à Dieu qu'il ne devienne pas évêque, comme plusieurs de ses prédécesseurs.

M. Godoy a été nommé visiteur du Pacifique, en remplacement de M. Felhoen, démissionnaire pour raison de santé.

La province du Brésil doit être un pays heureux puisqu'elle n'a pas d'histoire, à notre connaissance.

En Argentine, même les petits apostoliques ont voulu venir au secours des écoles apostoliques de France par un don généreux. Voilà une formation sérieuse à la vie future de missionnaire.

Les provinces d'Espagne, de Barcelone, de Hollande, de Pologne ont en Amérique des vice-provinces qui sont très actives.

De l'Amérique, passons en Afrique. C'est facile par avion, c'est plus facile encore et moins cher par la pensée. Au Mozambique, nos confrères portugais développent leurs œuvres missionnaires sous la houlette bienveillante de Son Eminence le Cardinal Gouveia. Le Congo vient de changer de Préfet apostolique. La santé a obligé M. Windels à donner sa démission ; il a été remplacé par M. Vanderkerckove. Quand on a créé la Préfecture apostolique en 1941, avec M. Windels comme premier préfet, les *Acta apostolicae Sedis* constataient que par le zèle des ouvriers évangéliques la moisson avait produit *non mediocres fructus, insignes fructus*.

Madagascar a été très éprouvé par la maladie. Plusieurs confrères ont dû rentrer en France ; un excellent missionnaire, M. Coudroy, a été assassiné. Nous avons envoyé l'an

dernier du renfort à cette mission tant aimée de saint Vincent. Il faut en envoyer encore. Je fais appel aux jeunes. Il faut en cette grande île des « pères et mères », comme on appelle les missionnaires, justes comme des pères, doux comme des mères, cherchant uniquement les âmes ; il faut des hommes de tête et de cœur ; il faut surtout des saints mais des saints qui ne se tuent pas. Dans une audience que m'accordait, il y a une quinzaine d'années, le grand Pape Pie XI, le Pape des missions, il me disait, ainsi qu'à M. Fontaine : « Je crains que la foi ne quitte l'Europe ; je suis persuadé qu'elle ira se réfugier en Afrique et qu'elle trouvera là un terrain propice ; ces âmes n'ont pas péché contre la lumière ; mais il faut se hâter d'y envoyer des messagers célestes afin que la place ne soit pas prise par d'autres. Dites cela à votre Supérieur général. » Vive donc la belle mission d'Afrique et que bientôt des anges nombreux volent en ces contrées au secours des grands enfants qui les habitent. M. Charlet se prépare à cet apostolat.

L'Éthiopie revoit les successeurs des Jacobis, des Crouzet, des Coulbeaux, des Gruson, des Baeteman. En 1940, la cause du bienheureux Justin de Jacobis a été reprise en vue de sa canonisation. M. Paul Gimalac, ancien vicaire apostolique, a repris contact avec sa chère mission ; il est arrivé à Addis-Abéba, où l'ont accueilli avec grande joie M. Marsay, Abba Tesfa-Selassié et les autres et les sœurs. Il faut relever la mission détruite par la guerre ; il faut reprendre, en s'accommodant aux circonstances et aux hommes. Nous allons envoyer d'autres confrères selon les désirs de l'Orientale. Quels sont les missionnaires qui aspirent à devenir les héritiers de l'amour que M. Baeteman avait pour sa fiancée noire ? Je prends les noms des prétendants.

Le nord de l'Afrique, après bien des péricépées, a enfin son personnel, sinon au complet du moins un peu plus fourni qu'il y a quelque temps. Malheureusement l'œuvre des missions n'est pas encore relevée, les aumôneries absorbent plusieurs confrères qui pourraient être missionnaires missionnants. Il faut faire de nécessité vertu.

Je recommande à vos prières, Son Excellence Mgr Gounot, archevêque de Carthage, qui a été administré en novembre. Que saint Vincent, qui a été captif en Tunisie, garde son cher fils, Mgr Charles Gounot, et bénisse les œuvres de l'Afrique du Nord.

Les confrères sont revenus à Oran avec M. Henri, supérieur, et M. Michel Cesa, confrère. Ils ont été reçus triomphalement : « Enfin, vous voici ! »

L'Orientale a gardé pour l'Égypte, M. Stéphy Sidarous que nous destinions à l'Éthiopie. Notre confrère est devenu supérieur du séminaire copte de Tahta.

Franchissons le canal de Suez à Ismailia, El Kantarah et à travers le désert parcouru par Jésus, Marie, Joseph, pénétrons en Asie. La province de Syrie a été le théâtre d'événements.

ments douloureux pendant les années écoulées ; la paix semble être rétablie ; nos confrères ont du monde dans leurs collèges : cinq cents à Antoura, beaucoup à Damas ; mais il manque des missionnaires pour faire la mission proprement dite, pour prêcher dans la montagne. Que Dieu suscite beaucoup de vocations libanaises et syriennes, dans l'école apostolique de Furn-el-Chebak. Nous avons envoyé cette année quatre sujets, MM. Daou, Seclaoui, Raad et Ackoury. Ils connaissent l'arabe, ils pourront prêcher au pauvre peuple des champs, aux braves Libanais qui écoutent si bien la parole de Dieu.

De la Syrie à l'Iran, il n'y a qu'à traverser le désert, franchir le Tigre et l'Euphrate, traverser ou surmonter les monts Zagros et l'on est à Téhéran, en quelques heures par avion, en quelques jours par auto. MM. Kervran et Goyaux et le frère Martin ont suivi cette route et ont apporté un peu de renfort à cette mission si chère au Père Boré et que le Père Fiat a consacrée à la Vierge Puissante. Il y a quatre cent trente-deux élèves au collège de Téhéran : les élèves sont de vingt-quatre nationalités, de dix religions ; on reconstruit l'église.

De l'Iran, les caravanes allaient autrefois en Chine par la « route de la soie ». Maintenant on va dans le Céleste Empire par bateau et même par avion. MM. Berset et Gonce, un Yougoslave, sept Hollandais, ont vogué sur les flots de l'Océan Indien pour aller porter secours aux missionnaires de Chine. De grands événements se sont déroulés cette année en cette immense contrée. Le Saint Siège, dans sa sagesse, a jugé que le temps était venu d'établir la hiérarchie en Chine ; il a même donné un cardinal au diocèse de Pékin où depuis longtemps nos confrères étaient Vicaires apostoliques. La Chine est à un tournant de son histoire religieuse. Il ne faut pas se troubler de ce changement ; il ne faut pas surtout se décourager ; il ne faut pas croire que tout soit fini pour nous ; au contraire, une grande mission nous est réservée ; il faut constituer en ces nouveaux diocèses des maisons de missions, des séminaires comme dans les autres pays où la hiérarchie est constituée. Un grand et magnifique travail nous attend. Malheureusement une grande partie du pays est occupée par des bandes de soldats qui paralysent le ministère. Mais cela n'aura qu'un temps et bientôt nous pourrions reprendre sinon les randonnées de MM. Huc et Gabet avec leur immortel Sanda Chiamba, du moins les travaux des Clet, des Perboyre, des Mouly, des Rameaux et des centaines d'autres saints missionnaires. Du haut du Ciel ils prient pour la Chine et pour la Congrégation en Chine. Je crois à la Communion des Saints.

Actuellement, le ministère est contrecarré par la guerre et l'occupation. Patience ! après la bourrasque viendra le calme ! après la pluie, le beau temps. *Sursum corda*. J'ai dû nommer deux nouveaux visiteurs, MM. Hippolyte Tichit et Deymier, pour remplacer les vénérables visiteurs, MM. Desrumaux et Legris, que l'âge et la santé ont obligé d'offrir leur démission et à qui je tiens à témoigner publiquement notre



grande reconnaissance pour le bien qu'ils ont fait. Ils ont été de vrais fils de saint Vincent. Les deux nouveaux visiteurs vont se mettre à l'œuvre ; ils vont combiner leur plan avec M. Moulis, que j'ai nommé commissaire extraordinaire. J'aurai bien voulu aller en personne sur place encourager nos vaillants missionnaires et fixer avec eux le *modus vivendi* demandé par les circonstances. Mais un Vicaire général, pas plus qu'un simple confrère, ne fait pas tout ce qu'il veut. Si donc je ne puis aller en Chine par le corps, j'y vais par la pensée et par le cœur, j'embrasse tous mes chers confrères de Chine et je leur crie : confiance, confiance, confiance.

Cette nomination d'un Cardinal dans notre mission de Pékin est un grand honneur pour nous ; si le Saint-Siège a pu installer au Pétang un prince de l'Eglise, c'est que les travaux de nos vaillants missionnaires depuis cent cinquante ans ont constitué une grande chrétienté, de nombreux catéchistes et prêtres indigènes. Cette nomination est l'aboutissement normal, le couronnement glorieux des œuvres, des soucis, des travaux des Mouly, des Daguin, des Tagliabue, des Guerry, des Delaplace, des Favier, des Fabrègues, etc... Il me semble que dans le ciel on a dû faire une grande fête en leur honneur à l'occasion de l'institution de la hiérarchie à Pékin.

Nous gardons en Chine trois grandes provinces : le Ho-peh qui comprend six diocèses, le Tche-Kiang dont Mgr Georges Deymier, est archevêque avec trois diocèses ; le Kiang-Si dont Mgr Chow est archevêque avec quatre diocèses. Quelle mission immense ! Il y a de quoi occuper le zèle de nombreux missionnaires ; il y a beaucoup d'espace vital pour les soldats du Christ. Vivent la Chine et ses missions.

Et maintenant, il me semble que de la terre voisine du Japon, comme autrefois de la Macédoine à saint Paul, une voix se fait entendre aux missionnaires de Chine, qui leur dit : « Passe chez nous ! » Le Souverain Pontife, le Préfet de la Propagande, Mgr l'évêque d'Osaka m'ont dit, comme l'homme de Macédoine, « passe au Japon ». C'est donc la volonté de Dieu. *In nomine Domini*. Je prie les visiteurs de Chine de se mettre en relation avec l'évêque d'Osaka et d'envoyer des hommes soit pour s'occuper des sœurs, où l'on désire un noviciat pour elles, soit pour faire d'autres travaux conformes à notre Institut.

Descendons au sud de la Chine, en Indochine. Cette terre a été bien agitée et l'est encore. Nous y avons des aumôniers militaires qui n'attendent que la démobilisation pour passer en Chine. Il y a en particulier l'intrépide M. Trémorin, toujours jeune, malgré ses soixante ans sonnés ; il y a M. Cassan, autrefois aumônier à Purpan ; il y avait M. Aguié, mais la maladie l'a fait retourner en France ; comme saint François Xavier, et comme Moïse, il n'a contemplé que de loin la terre promise de la Chine, mais grâce à Dieu il est jeune, il triomphera de la maladie et il reviendra. Il y a aussi M. Saint-

Léger, capitaine ; il aide en ce moment, M. Bringer, directeur des secours d'Indochine. Je viens d'envoyer M. Jean-Baptiste Pommier, d'Alexandrie ; il y a là grand bien à faire. Et la moisson s'annonce très belle et très intéressante, malgré les difficultés politiques.

De l'Indochine, allons aux Philippines qui se relèvent de leurs ruines, sous l'impulsion du nouveau visiteur, M. Zacarias Subiñas. Le sang des quinze martyrs missionnaires, en particulier celui du saint visiteur M. Tejada, sera une semence de chrétiens. Mais il faut combler les vides. M. Juguera est venu en Europe plaider la cause des Philippines. L'Espagne, terre fertile en missionnaires, enverra des sujets. Que Dieu les bénisse !

Près des Philippines, se trouve la mission de Java, confiée aux missionnaires hollandais. Ils ont souffert jusque dans ces derniers temps ; la moisson a été ravagée, mais les grains tombés en terre vont donner une moisson plus riche. Plusieurs confrères, aumôniers militaires, sont partis dans la région de leur mission ; ils aideront les épis à pousser et ils moissonneront ce qui a été arrosé par l'épreuve.

A côté de Java, l'immense Australie, un continent, voit grandir une des plus jeunes provinces de la Compagnie. M. Macken a donné sa démission et le nouveau visiteur, M. Nicolas Rossiter, continue le zèle et le dévouement de l'ancien.

Laissons les Philippines, Java, l'Australie, et, piquant vers l'Europe, arrêtons-nous à la mission de Cuttack où sont les missionnaires espagnols. M. Pablo Tobar, m'a envoyé un rapport sur les vingt-cinq premières années de cette mission. Un grand bien a été fait. Dieu soit béni. *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.*

Quittons l'Asie et rentrons en Europe. Nous allons droit vers Istanbul, où réside le visiteur de la province de Turquie. Il y a quatre cent cinquante-cinq élèves à Saint-Benoît : trois protestants, quatre-vingts orthodoxes, cent soixante-dix-sept musulmans, cent quarante-trois israélites, dix-sept grégoriens, trente-cinq catholiques. Pour former tout ce monde il y a treize lazaristes, onze musulmans, quinze collaborateurs. J'engage les confrères à tenir bon. *Tene quod habes ut nemo accipiat coronam tuam.* J'ai envoyé M. Maynadier pour renforcer le personnel enseignant. Smyrne monte la garde à Panaghia Capouli (la maison de la Sainte-Vierge), qui aura peut-être un regain de popularité si l'Assomption est définie dogme de foi. A Thessalonique on désire du renfort. A Cavalla, M. Lordon, agent consulaire, a été successivement en Grèce, en Bulgarie, il est redevenu Grec. Toutes les autorités civiles et religieuses engagent instamment à ne pas quitter Santorin. Souhaitons que les barrières tombent et que l'on puisse aller au secours de nos chers confrères.

L'Orientale m'a fait dire de n'envoyer en ce pays et de n'en rappeler personne sans sa permission. Quittons la Tur-

quie après avoir présenté notre respect à S. E. Mgr Alcide Marina, délégué apostolique.

De la Turquie passons dans les pays encore occupés ; la Roumanie où M. Schorung et des confrères polonais se sont dévoués pour soulager la misère ; la Hongrie, qui se relève de ses ruines, et d'où M. Kohler se propose de venir en France ; la Yougoslavie, où le visiteur M. Sedej a été condamné à quatre années de prison, M. Zagar, un de ses confrères, à six ans ; nous avons nommé M. Stanko Zakelj, vice-visiteur, pour administrer la province tant que M. Sedej sera en prison.

Plusieurs confrères ont quitté la Yougoslavie et se sont réfugiés en Italie, en Tunisie, aux Etats-Unis. Ils ont un séminaire au collège Léonien de Rome et sont provisoirement sous la direction de M. Lencek, vice-visiteur.

Il est bien difficile d'administrer cette province de Yougoslavie, car les renseignements que nous en recevons sont contradictoires. Il faudrait pouvoir y envoyer un commissaire extraordinaire. Que Dieu veuille sur nos confrères et sur nos sœurs ; qu'il les dirige ; qu'il les éclaire ; qu'il les console.

En Tchécoslovaquie, beaucoup d'œuvres ont été laïcisées ; M. Hutyra, vice-visiteur, maintient les positions ; le vénérable M. Haring, depuis vingt-quatre ans en Slovaquie, attire les bénédictions de Dieu par ses prières et ses exemples. On prêche des rétraites sacerdotales.

De Pologne, nous avons reçu des nouvelles par ceux de nos confrères que nous avons hospitalisés et qui sont rentrés dans leurs anciennes maisons, en particulier à Sainte-Croix de Varsovie. M. Kryska gouverne la province de son mieux. Que la Vierge de Czestokowa protège les missionnaires et les sœurs. Qu'elle leur envoie des vocations afin que nos confrères reprennent leurs belles œuvres d'autrefois. M. Kryska m'écrit le 14 février 1946 : il va envoyer dix confrères au Brésil, quelques-uns en Roumanie. La province a perdu quatre-vingts confrères pendant la guerre. On travaille à la restauration des maisons de Varsovie, en particulier de l'église de Sainte-Croix. Le gouvernement a donné un secours. De même on relève les maisons de Bydgoszcz, l'église, l'école apostolique, brûlées. On a restauré Cracovie, Stradom, Nova Wies. Stradom a reçu le séminaire de Silésie. On reprend les études classiques qui avaient été interdites. Le séminaire est à Kleparz. M. Michalski Constantin, revenu de Dachau, a repris la philosophie à l'Université de Cracovie. On a dû accepter quelques postes dans les administrations apostoliques. Pas de dettes. Les Polonais de Chine ont dû céder la mission de Wenchow. Ceux des Etats-Unis et du Brésil se développent.

D'Autriche, M. Spiegl écrit : la maison de Graz a été en partie détruite. A Vienne, la maison XVIII Wahring est détruite tout à fait, six personnes y sont mortes.

En Allemagne, M. Stienen, visiteur, a donné sa démission, et a été remplacé par M. Jean-Baptiste Meyer.

Nous avons peu de détails de toutes ces chères provinces occupées. Nous leur souhaitons d'être bientôt délivrées de l'occupation et de recouvrer leur entière liberté. Nous espérons qu'elles pourront être représentées à notre Assemblée générale.

Quittons les pays occupés et rentrons en pays libres. Faisons un petit détour pour voir le Danemark où M. Jung est allé aider nos confrères et rentrons en Hollande, qui a été terriblement ravagée par la guerre. J'ai pu, cette année, y faire une courte apparition : j'ai admiré comment Wernhout abrite une jeunesse nombreuse et comment Panningen renferme des séminaristes et des étudiants remplis d'une grande ardeur apostolique. De la Hollande sont partis ou vont partir de vaillants missionnaires pour la Chine, pour Java, pour le Brésil, peut-être pour Madagascar. Plusieurs sont venus nous aider en France dans nos écoles apostoliques et quelques-uns étudient le chinois à Paris. L'Internonce de Chine m'a dit que l'apostolat en Chine devra être un apostolat intellectuel, pour atteindre non seulement le peuple mais aussi les classes dirigeantes, comme faisaient autrefois les Jésuites et comme ils l'ont encore à Shanghai et à Tientsin. J'ai été très édifié et très consolé de ce que j'ai vu en Hollande.

De la Hollande je suis passé en Belgique : j'ai vu à Visé toute la jeunesse séminaristique et estudiantine réunie pour la cinquantaine de vocation de son vénéré visiteur M. Léonard Peters. Il y eut de belles fêtes très bien organisées, à Visé par M. Menu, à Liège par M. Van Ginneken, supérieur de missionnaires zélés comme lui. Je suis heureux de les féliciter de ce qu'ils s'adonnent avec ardeur à l'œuvre principale de la Congrégation : l'œuvre des missions.

De Belgique, passons en Grande-Bretagne et en Irlande. M. Slattery a fait une visite amicale en cette province et il est revenu édifié de tout ce qu'il a vu et entendu.

En France, la Maison Mère a reçu M. Guillaume Slattery, qui a été installé le lundi de la Pentecôte ; nous nous préparons à recevoir les membres de l'Assemblée générale. Par la grâce de Dieu, les bâtiments n'ont pas souffert, il y a de la place pour les cent huit députés, qui viendront, si tous les députés peuvent venir. Les Jésuites n'ont pas reçu à Rome tous leurs députés, quelques-uns des pays occupés n'ont pas pu venir. Je me permets d'engager les visiteurs et députés à faire le plus tôt possible les demandes pour venir et à nous avertir de même. Nous leur faciliterons l'obtention des passeports. Qu'ils disent dans quel consulat la demande de visa a été déposée, la date et le numéro du dossier sous lequel le consul de France a transmis à Paris la demande de visa. On nous a promis en haut lieu de favoriser la venue de tous les députés.

Nos écoles apostoliques se reconstituent avec des difficultés. Les règlements universitaires exigent des conditions qui nous ont obligés à bouleverser nos cadres. Afin d'aider à ce relèvement qui est extrêmement important pour notre avenir,

j'ai nommé M. Edmond Lebacqz, visiteur extraordinaire de nos écoles apostoliques pour le temps qui nous sépare de l'Assemblée. Je l'ai prié de faire la visite et de me signaler les mesures qui seraient à prendre pour assurer un bon rendement quantitatif et qualitatif. Il devra veiller à ce que nos écoles soient en règle avec les règlements administratifs. Cela demandera des sacrifices, soit de la part des Supérieurs, soit de la part des confrères. Tous les feront de bon cœur pour sauver les écoles et passeront par-dessus leurs goûts ou répugnances.

A propos des écoles apostoliques, je rappelle que l'on doit revenir le plus tôt possible au type normal de petit séminaire pur et que l'on doit petit à petit abandonner la forme collège que la guerre avait contraint de prendre. Ce mélange de collégiens avec nos apostoliques nous a fait perdre un certain nombre de vocations. Nos écoles doivent être des séminaires, des pépinières où l'on cultive les vocations apostoliques dans un milieu propre à les faire éclore : prières du matin et du soir, messe quotidienne, chapelet, lecture spirituelle, confession, communion fréquente. On ne doit pas oublier de faire connaître et aimer la Compagnie par des conférences du Supérieur ou des missionnaires de passage, par la lecture de la vie de saint Vincent et des saints confrères, du *Bulletin des Missions* et des anciennes *Annales*.

Dans nos écoles apostoliques, il nous faut des bacheliers, des licenciés, des professeurs ayant leur stage.

Pour les missions, nous avons perdu un sujet de grande valeur. M. Bévière. Que Dieu nous suscite des hommes de sa taille. Les missions sont de plus en plus utiles en France. Un grand nombre de paroisses sont sans prêtres. On dit que tous les ans quatre cents prêtres de France ne sont pas remplacés. Beaucoup de brebis sont sans pasteur ordinaire et ne voient le prêtre que de temps en temps. Les missions doivent donc suppléer à cette carence. Je remercie les confrères qui s'adonnent à cette première œuvre de la Compagnie. Nous faisons vœu de travailler au salut des pauvres gens des champs. Voici les campagnes de France revenues presque dans l'état où elles étaient du temps de saint Vincent. Animons-nous de son esprit et prenons tous les moyens de faire du bien, non seulement aux jeunes agriculteurs catholiques, JAC, mais à tous les gens de la campagne, vieux et jeunes, catholiques et non catholiques. Il faut missionner mais il ne faut pas se tuer. J'attire l'attention des confrères et des supérieurs sur ce point important.

Dans nos Grands séminaires, il y a plus ou moins d'effervescence ; quelques ecclésiastiques réclament des réformes au point de vue physique, intellectuel, moral. C'est aux évêques à dire ce qui dans ces demandes est raisonnable ou ne l'est pas. Ce que nous devons faire, c'est d'appliquer avec sagesse les décisions épiscopales. L'assemblée générale ou des assemblées particulières de Directeurs de Grands séminaires, diront ce qu'il faut garder de notre Directoire, ce qu'il faut en re-

trancher, ce qu'il faut y ajouter. Les assemblées provinciales pourraient, pour cela comme pour les missions et les Ecoles apostoliques, préparer le travail de ces assemblées spéciales que le prochain Supérieur général autorisera s'il le juge à propos. J'ai dû changer cette année les Supérieurs de Grand séminaire; je l'ai fait malgré moi, je dois proclamer qu'ils ont tous accepté ces changements avec un grand esprit de foi.

De la France, passons à l'Espagne, bien que pour le moment le passage soit difficile, même pour les lettres.

La province de Madrid compte une nombreuse jeunesse destinée à remplir les postes non seulement d'Espagne, mais aussi du Mexique, des Antilles, des Philippines, de Cuttack, du Pérou, du Vénézuëla. La province de Madrid est un cénacle où se forment des apôtres, sous la protection de Marie, avec la grâce du Saint-Esprit. Que les futurs missionnaires soient comme les apôtres du cénacle, obéissants, pieux, mortifiés.

La province de Barcelone a perdu son visiteur, M. Comellas ; il avait fêté récemment ses vingt-cinq ans de visiteur ; il est mort les armes à la main, pendant qu'il visitait ses maisons d'Amérique. C'est un bon ouvrier qui disparaît. Que Dieu lui donne la récompense de ses travaux. Il a été remplacé par M. Jaime Roca, qui remplissait à Esplugas de Francoli les fonctions de Directeur du Séminaire interne.

Je fais appel aux missionnaires des deux provinces d'Espagne pour qu'ils favorisent le projet d'union des deux provinces de sœurs. Il faut créer une atmosphère qui favorise cette union ; il faut se rendre mutuellement service ; *alter alterius onera portate*.

De l'Espagne, allons en Italie. La province de Naples reconstruit avec vaillance sa maison centrale de Vergini. M. Mangiapane, malade, a donné sa démission. C'est un saint qui quitte la scène et rentre dans la coulisse. Il priera pour sa chère province. Il a été remplacé par M. Joseph Cesa.

Dans la province de Turin, la maison de Gênes a célébré son tricentenaire, en prêchant une mission dans les paroisses de la ville. Voilà une manière tout à fait vincentienne de célébrer les centenaires. Nous remerçons la province de Turin de nous avoir prêté M. Guido Cocchi pour la rédaction des Constitutions, tant celles des missionnaires que celles des Filles de la Charité.

La province de Rome est toujours remarquable par ses publications liturgiques et théologiques. M. Annibal Bugnini a parcouru l'Europe pour intensifier encore l'influence des *Ephémérides liturgiques*. La lecture des revues de la province romaine est un régal pour l'esprit et le cœur.

A Rome, la maison internationale a rouvert ses portes, pas toutes grandes, car son immeuble est encore occupé en grande partie, mais du moins ce qu'il faut pour que la mai-

son puisse être dite existante : quatre étudiants s'y préparent aux grades, sous la direction de M. Ryckewaert. Je souhaite que le nombre des étudiants augmente et pour cela que les chambres disponibles croissent aussi. Nos confrères italiens font preuve d'une grande bonne volonté pour cela. Je les en remercie.

Nous sommes à Rome, rappelons-nous que nous sommes de la religion de saint Pierre ; attachons-nous de plus en plus au Saint-Siège ; accueillons avec esprit de foi les enseignements du Souverain Pontife ; faisons-les connaître autour de nous ; remercions Sa Sainteté Pie XII, glorieusement régnant, d'avoir maintenu les sœurs sous la dépendance du Supérieur général de la Congrégation et de leur avoir accordé le privilège de l'exemption quant aux Ordinaires des lieux. C'est une grande grâce, mais c'est une grande charge. Nous avons obligation de diriger les Filles de la Charité dans les voies de la sainteté, par nos conférences, par nos retraites, en les confessant ordinairement et extraordinairement, par les visites canoniques. Je prie les Visiteurs et Directeurs de veiller à ce que tous ces offices soient remplis exactement et convenablement. Que les sœurs soient instruites de la doctrine de saint Vincent par des conférences fréquentes ; que les confesseurs ordinaires et extraordinaires soient à leur disposition dans les termes marqués par la Règle et par le Code ; que les visites canoniques soient faites à fond tous les cinq ans. Le soin que nous prendrons de ces Filles attirera sur nous et sur elles de grandes bénédictions. Nous nous sanctifierons mutuellement les uns les autres en remplissant notre devoir. Prions la sœur Catherine Labouré de nous aider en ce travail. Vous savez tous que le Décret de tuto a été promulgué le 8 décembre. Préparons-nous à la canonisation qui aura lieu quand le Saint Père voudra.

Et maintenant, puisque c'est la dernière circulaire que je vous adresse, je vous remercie de la patience que vous avez eue pour moi ; je vous demande pardon des défauts que j'ai apportés dans l'accomplissement de ma charge ; mon vicariat général m'a fait aimer davantage encore la chère petite Compagnie, car il m'a permis de connaître un plus grand nombre de bons et saints confrères qui m'ont bien édifié. Ce que j'ai vu et entendu me remplit d'un grand optimisme pour l'avenir de la Compagnie. Si nous sommes fidèles à l'esprit de saint Vincent, nous ferons du bien, beaucoup de bien, un grand bien.

Je remercie Dieu qui m'a soutenu physiquement et moralement pendant ces années de guerre et d'occupation.

C'est la Providence de Dieu qui a gouverné la Congrégation du temps de saint Vincent, de M. Alméras, de M. Bonnet, pendant la Révolution, du temps de M. Etienne et de M. Fiat. *Tua Pater Providentia gubernavit.* Ces dignes supérieurs ont côtoyé la Providence. Ils n'ont pas enjambé ni retardé sur

elle. Grande leçon pour nous. La Providence est toujours là. Elle nous gouverne toujours, même quand l'instrument est défectueux. Je dirai que dans ces circonstances, elle nous gouverne plus que dans un autre temps ; moins il y a de l'homme plus il y a de Dieu. Si la Compagnie n'a pas péri pendant la guerre, nous le devons à Dieu, à Dieu seul, *Credo in Deum Patrem omnipotentem*. Dieu est le père de la Compagnie, un père tout puissant. Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi, pourquoi vous agitez-vous en vue de la prochaine Assemblée générale ? Faites votre devoir et laissez faire Dieu. *Tua Pater Providentia gubernat*.

Dans le passé, c'est Dieu qui a gouverné ; dans le présent, c'est Dieu qui gouverne ; dans l'avenir, c'est Dieu qui gouvernera.

Prions, observons nos saintes règles, remplissons bien nos offices, voilà ce que Dieu demande de nous. *Ora et Labora*.

On a dit que, dans les assemblées religieuses, il y avait quelquefois trois phases : celle du diable, celle des hommes, celle de Dieu ; j'espère que dans la prochaine assemblée, il n'y aura pas l'heure du diable ; il y aura évidemment l'heure des hommes, mais juste ce qu'il faut ; il y aura surtout l'heure de Dieu ; le Saint-Esprit planera au-dessus de nos délibérations et élections dans les assemblées domestiques, provinciales, dans notre Assemblée générale, comme il a plané au-dessus du Cénacle des apôtres. Pour cela nous inviterons Marie, la reine des apôtres, la mère du bon Conseil, la reine de la paix, à participer à notre Assemblée comme elle a participé au Cénacle. Nous obtiendrons par elle une effusion abondante de grâces du Saint-Esprit et de notre assemblée sortiront un Supérieur général, des assistants, remplis de l'esprit de Dieu et les députés retourneront dans leurs provinces comme les apôtres sont allés dans le monde entier prêchant l'évangile à toute créature, annonçant ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire.

Et Jésus sera avec la petite Compagnie comme il était avec les apôtres ; avec les Papes, avec les évêques, avec les prêtres, avec les fidèles jusqu'à la consommation des siècles.

¶ Je me recommande à vos prières, je prie pour vous tous les jours, particulièrement le jeudi où ma messe est toujours pour les vivants et les morts de la Compagnie.

Je demeure dans les cœurs de Jésus et de Marie,

Messieurs et mes bien chers frères, votre humble et tout dévoué confrère et serviteur.

Edouard ROBERT, i.p.d.l.m., Vicaire général.

P.S. — Ci-joint le texte de la réponse de la S. C. des Religieux, concernant les Sœurs et leurs relations canoniques avec le Supérieur général de la Congrégation de la Mission.



EX SECRETARIA  
SACRAE CONGREGATIONIS  
DE RELIGIOSIS  
N° 671/44

Romae die 17 octobris 1946.

*Rev.me Pater,*

*Exorta quaestione circa subiectionem Instituti Filiarum Charitatis Superiori Generali Congregationis Missionis et exemptionem ab Ordinariis locorum, res diu disceptata est, audito voto Rev.mi Vicarii Generalis Congr. Missionis necnon quatuor Consultorum Sacrae Congregationis de Religiosis.*

*Denique propositis dubiis, nempe :*

*1° An constet de subiectione Filiarum Charitatis Superiori Generali Congregationis Missionis et de ipsarum exemptione ab Ordinariis locorum. Et quatenus negative ad secundam partem.*

*2° An supplicandum sit SS.mo pro concessione praedictae exemptionis ;*

*3° Quibus limitibus exemptio Filiarum Charitatis subicienda esset ;*

*4° An expediat et oporteat Constitutiones Filiarum Charitatis ex officio recognoscere et Codici accomodare ;*

*Sacra Congregatio in Congressu diei 15 junii 1946 respondendum censuit :*

*Ad 1.um Affirmative ad primam partem, negative ad secundam ;*

*Ad 2.um Affirmative ;*

*Ad 3.um exemptio Instituto Filiarum Charitatis, si SS. mo placuerit, concedenda, ad normam et ad mentem Codicis definienda est, sumpto generatim criterio, in singulis casibus cum moderamine applicando, ab illa quae Moniales regularibus subiectae fruuntur ;*

*Ad 4.um Oportet ut quantocius Constitutiones Filiarum Charitatis S. Congregationi subiciantur. In ipsis praeter alia omnia quae in titulo XVII Codicis remittuntur (cc. 675, 677, 679), constitutionibus, illa etiam, quae ad exemptionis plenam definitionem atque in singulis casibus applicationibus (sic) [applicationem] pertinent erunt exprimenda.*

*SS. mus Dominus Noster in Audientia diei 12 augusti 1946 infrascripto Card. Praefecto concessa benigne adnuit pro gratia exemptionis, servatis limitibus ut supra.*

*Haec a me communicanda erant cum Paternitate Tua Rev.ma, cui fausta omnia adprecor a Domino.*

*Add. mus, ....*

*† Al. Card. LAVETRANO, Praef.*

Je joins une circulaire de la S.C. des Séminaires et des Universités des Etudes et je prie les visiteurs de me fournir les éléments pour répondre aux désirs de Mgr le Secrétaire.

SACRA CONGREGAZIONE DEI SEMINARI  
E DELLE UNIVERSITÀ DEGLI STUDI  
UFFICIO SCOLASTICO CENTRALE  
Pr. N. 081/46

Roma, 26 Maggio 1946.

Oggetto : Norme e disposizioni varie

*Agli Eccmi Ordinari d'Italia.*

*Ai Revmi Superiori degli Ordini e Congregazioni Religiose.*

*Ai Capi degli Istituti di Istruzione e di Educazione dipendenti dall'Autorità Ecclesiastica.  
e per conoscenza*

*Alla Federazione Nazionale Istituti dipendenti dall'Autorità Ecclesiastica (F.I.D.A.E.).*

*Si ritiene opportuno comunicare, con la presente, alcune norme ed istruzioni riguardanti l'ordinamento educativo e scolastico degli Istituti dipendenti.*

#### I. — SCUOLE PROMISCUE

*L'insegnamento tradizionale della Chiesa, ispirato ai principi dell'etica cristiana ed alle norme sapienti dei maestri dell'educazione religiosa, è stato sempre quello di insistere, nell'organizzazione e disciplina delle scuole, sulla separazione assoluta dei due sessi.*

*I. — Già nel 1875 la S. Congregazione de Propaganda Fide in una istruzione ai Revmi Vescovi dell'America del Nord « De scholis publicis » osservava come « una forma di corruzione derivasse dal fatto che nelle scuole o almeno in molte di esse, giovanetti dei due sessi, nell'ascoltare le lezioni, si adunassero nella stessa aula e sedessero negli stessi banchi ; e tutte queste cose facessero sì che la gioventù venisse miseramente esposta al pericolo della fede e dei costumi ». E concludendo prescriveva : « se questo pericolo di perversione non diventerà da prossimo remoto, tali scuole non si possono frequentare tutta coscienza. Ciò reclama la stessa legge naturale e divina » ASS. II (1877) 45.*

*Gli stessi concetti vediamo riaffermati e sviluppati nell'Enciclica sull'educazione cristiana della gioventù Divini illius Magistri del Sommo Pontefice Pio XI di v. m. in data 31 dicembre 1929.*

*« Similmente erroneo e pernicioso all'educazione cristiana è il cosiddetto metodo della coeducazione, fondato anch'esso su*

*naturalismo... e su una deplorabile confusione di idee... Non vi ha nulla nella natura stessa, che li fa diversi nell'organismo, nelle inclinazioni e nelle attitudini, nessun argomento che si possa e debba essere promiscuità e molto meno uguaglianza di formazione dei due sessi. Questi, conforme agli ammirabili disegni del Creatore, sono destinati a compiersi reciprocamente nella famiglia e nella società, appunto per la loro diversità, la quale perciò deve essere mantenuta e favorita nella formazione educativa, con la necessaria distinzione e la corrispondente separazione, proporzionata alle varietà e circostanze. I quali principi vanno applicati a tempo e a luogo, secondo le norme della prudenza cristiana, a tutte le scuole, segnatamente nel periodo più delicato e decisivo della formazione, qual'è quello dell'adolescenza... » AAS. 22 (1930) : 72-73 ; Civ. Catt. 811 (1930) 218-219.*

2. — *Anche questa S. Congregazione, ogniqualevolta se ne è presentata l'occasione, non ha mai mancato di inculcare e richiamare gli stessi principi su questo particolare problema, dichiarandosi nettamente contraria alla formazione di scuole cosiddette miste, pure di fronte ad evidenti vantaggi di ordine materiale.*

*Solo a motivo delle straordinarie difficoltà verificatesi in seguito ai vuoti ed alle enormi distruzioni prodotte dalla guerra, questa medesima S. Congregazione ebbe a permettere, in via del tutto eccezionale e transitoria, che in singoli casi, alcune Scuole e Istituti Femminili potessero accogliere temporaneamente alunni di altro sesso, limitatamente però ai primi gradi di istruzione media e prescritte determinate cortele (vigilanza affidata a persone che davano particolare garanzia di impegno ; ingressi aule e gabinetti separati, ecc.).*

*Nello stesso tempo, per ragioni facilmente comprensibili, manteneva ferma la proibizione agli Istituti diretti da Enti, Ordini e Congregazioni Religiose maschili di accogliere popolazione scolastica femminile.*

3. — *Ora, desiderando al più presto il ritorno alla normalità e nell'intento che gli Istituti dipendenti dall'Autorità Ecclesiastica, rimossi gli ostacoli, sia pur temporanei e creati da situazioni di forza maggiore, si orientino sempre più verso le sagge norme educative, tanto insistentemente inculcate dalla Chiesa, persuasa che il rifiorire e prosperare degli Istituti stessi non consiste nel moltiplicare il numero degli alunni, ma nel curare la serietà degli studi, l'osservanza della disciplina e il decoro della morale cristiana, questa stessa S. Congregazione, per mezzo dell'Ufficio Scolastico Centrale, ritiene opportuno disporre quanto appresso ;*

a) *La netta separazione dei sessi dovrà essere ripristinata in tutti gli Istituti dipendenti dall'Autorità Ecclesiastica sin dal prossimo anno scolastico 1946-47, per modo che gli Istituti diretti da Enti, Ordini e Congregazioni Religiose femminili siano esclusivamente riservati alla popolazione scolastica*

femminile e quelli diretti da Enti, Ordini e Congregazioni Religiose maschili accolgano solo popolazione scolastica maschile.

b) Per conseguenza le concessioni accordate, in deroga alle presenti disposizioni, dovranno cessare di aver vigore in ogni ordine di scuole, con il nuovo anno scolastico 1946-47.

c) Tuttavia, nell'eventualità che in alcuni casi l'immediata eliminazione di una intera categoria di alunni possa creare particolari ostacoli e mettere in imbarazzo le famiglie interessate, le singole Direzioni, volendolo, potranno prendere in considerazione la possibilità, sempre, ben s'intende, con l'autorizzazione dei rispettivi Superiori e l'approvazione degli Eccmi Ordinari del luogo, di costituire sezioni distaccate in locali diversi e separati, con Direzioni distinte e diverso personale insegnante, maschile e femminile, le quali, pur dipendendo giuridicamente dall'Istituto principale, abbiano, per quanto riguarda il funzionamento e l'organizzazione, i caratteri di entità a sè stanti.

A questo riguardo non si mancherà di svolgere opportune trattative con i competenti organi ministeriali, per ottenere che nella creazione di tali sezioni siano estesi alle sezioni stesse, con procedura rapida e semplice, i benefici legali di cui fruisce l'Istituto principale.

## II. — APPROVAZIONE DELLA AUTORITÀ ECCLESIASTICA PER L'ASSUNZIONE DI ISTITUTI ED OPERE SCOLASTICHE ED EDUCATIVE DIPENDENTI DA ENTI MORALI

Diversi Istituti Scolastici ed Educativi, come del pari Opere di carattere educativo e scolastico, dipendenti da Enti Morali, vengono talvolta affidati ad Enti Ecclesiastici e Religiosi con apposite convenzioni.

1. — Allo scopo di tutelare adeguatamente i legittimi interessi degli Enti Ecclesiastici si ritiene opportuno disporre che gli Enti stessi, prima di addivenire alla definizione di contratti, convenzioni, concordati, ecc., per la gestione di Istituti ed Opere di cui sopra, si muniscano della previa autorizzazione di questa S. Congregazione (Ufficio Scolastico Centrale).

2. — Sarà inoltre necessario che gli atti da stipulare contengano la clausola che la loro validità sia subordinata, per quanto riguarda gli impegni assunti dagli Enti Ecclesiastici, all'approvazione sopra accennata, alla stessa guisa che la validità dei medesimi, per ciò che si riferisce agli Enti Morali, è sottoposta all'approvazione dell'Autorità tutoria Governativa.

3. — A tal fine le Direzioni interessate trasmetteranno a questa S. Congregazione (Ufficio Scolastico Centrale) copia degli atti suddetti, muniti del nulla-osta dell'Eccmo Ordinario del luogo. L'Ufficio Scolastico Centrale, da parte sua,

*provvederà a restituire gli atti stessi, con la necessaria approvazione, aggiungendo altresì quelle eventuali osservazioni e suggerimenti che, nell'interesse di tutelare i diritti degli Enti Ecclesiastici, si ritenesse utile ed opportuno fare presenti.*

### III. — TRATTAMENTO ECONOMICO DEGLI INSEGNANTI E DIPENDENTI LAICI

*Atteso l'aumentato costo della vita, si richiama nuovamente l'attenzione degli Istituti sulla necessità di apportare agli stipendi corrisposti al personale insegnante e dipendente laico, gli aumenti fissati dalle recenti disposizioni di legge per gli insegnanti e dipendenti dalle corrispondenti scuole governative, secondo le norme stabilite nelle Circolari 29 genn. 1945 n. 0899/42/2, 20 marzo 1945 n. 0899/41/3, 20 giugno 1945 n. 0899/41/4.*

*Sono note le gravi difficoltà finanziarie dovute all'eccezionale situazione del momento; tuttavia, nell'interesse stesso degli Istituti ed allo scopo di evitare incresciosi inconvenienti che potrebbero seriamente comprometterne il normale andamento, si ritiene doveroso e necessario esortare vivamente le Direzioni responsabili a voler adoperarsi con ogni mezzo, anche a costo di sacrifici ed aggravi economici, perchè il trattamento del personale dipendente risponda in ogni caso ai criteri di giustizia e di equità cristiana.*

### IV. — RELAZIONI FINALI

*Con Circolari in data 20 novembre 1939 n. 2805/39/1 e 20 dicembre 1940 n. 1809/40, venivano richieste agli Istituti dipendenti copia delle relazioni finali che i medesimi sono obbligati a trasmettere ogni anno all'Autorità Scolastica Governativa ed altresì una breve relazione sull'andamento religioso e morale delle Scuole da essi dirette.*

*Attese le difficoltà, derivanti dallo stato di guerra, tali relazioni non furono inviate da tutti gli Istituti per gli anni scolastici 1942-43 e 1943-44.*

*Si rivolge preghiera alle Direzioni interessate di voler ora trasmettere, unitamente alla relazione per l'anno scolastico 1944-45, anche un breve resoconto dell'attività svolta nei due anni precedenti.*

*Gli Eccmi Ordinari, i Revmi Superiori degli Ordini e Congregazioni Religiose, i Capi degli Istituti di Istruzione e di Educazione vorranno tener presenti le norme e le disposizioni suddette, intese a favorire la vita e lo sviluppo delle Scuole dipendenti dall'Autorità Ecclesiastica.*

† GIUSEPPE ROSSINO, Arcivescovo tit. di Tessalonica,  
Segretario.

## Nécrologie 1946

	Age	Voc
1. LOURO (Jean), pr., décédé le 11-1-46, à <i>Santa-Quiteria</i> .	78	60
2. VEA-MURGUIA (Rufin), pr., décédé le 22-10-45, à <i>Manille</i> .	37	21
3. SALVATORI (Louis), pr., décédé le 18-1-46, à <i>Rome</i> .	88	79
4. PIERRELLA (Cajetan), pr., décédé le 18-2-46, à <i>Rome</i> .	55	37
5. LAMPE (Antoine), pr., décédé le 9-2-46, à <i>Tours</i> .	46	44
6. SCHIEDER (Henri), pr., décédé le 3-2-46, à <i>Vienne</i> .	63	45
7. ESPINOSA (Ulpiano), pr., décédé le 20-2-46, à <i>Quito</i> .	32	11
8. BAFOP (Gaston), pr., décédé le 23-2-46, à <i>Dar</i> .	74	57
9. FLAVIN (Timothée), pr., décédé le 20-2-46, à <i>Saint-Louis</i> .	58	38
10. COLLINS (Timothée), coadj., déc. le 27-11-41, à <i>Malvera</i> .	81	60
11. PORTER (Sheridan), pr., déc. 1942 ou 1943, en mer, à <i>Floride</i> .	27	9
12. KINSELLA (Laurent), pr., décédé le 9-7-43, à <i>Ashfield</i> .	80	39
13. BEASLEY (Jean), pr., décédé le 29-4-44, à <i>Malvera</i> .	24	7
14. ARCKER (Edouard), pr., décédé le 19-10-44, à <i>Wandal</i> .	54	28
15. MONTEIL (Paul), pr., décédé le 23-3-1946, à <i>Nanchang</i> .	64	45
16. ZIELEZNIK (Louis), pr., décédé en nov. 1945, à <i>Lyskow</i> .	58	37
17. ODOBINA (Louis), pr., décédé le 8-12-45, à <i>Bydgoszcz</i> .	67	52
18. GAAL (Emeric), pr., décédé le 24-11-44, à <i>Piliscaaba</i> .	46	19
19. LINDMAYER (Etienne), pr., décédé le 17-1-46, à <i>Piliscaaba</i> .	28	10
20. VAN POL (Antoine), pr., décédé le 28-12-45, <i>Rio-de-Janeiro</i> .	46	19
21. CELIS (Michel), coadj., décédé le 20-3-46, à <i>Merida</i> .	90	63
22. ROUTABOUL (Joseph), pr., décédé le 23-3-46, à <i>Pékia</i> .	64	39
23. YU (Joseph), prêtre, décédé le 22-2-46, à <i>Chengtingfu</i> .	60	36
24. MARTIN (Jean-Polycarpe), pr., déc. le 16-4-46, à <i>Rugles</i> .	74	49
25. KNAVS (François), pr., décédé le 12-1-46, à <i>Ljubljana</i> .	75	25
26. HERRERO (Sauveur), clerc, décédé le 26-3-46, à <i>Espluga</i> .	24	2
27. MA (Pierre), clerc, décédé le 20-4-42, à <i>Kashing</i> .	24	3
28. SALOM (Luc), pr., décédé le 27-1-46, à <i>Santiago-de-Cuba</i> .	72	56
29. QUINTANO (Regulo), coadj., déc. 23-3-46, <i>Santiago-de-Cuba</i> .	65	40
30. SCHLESINGER (Ernest), coadj., 27-9-40, à <i>Niederprum</i> .	67	48
31. BLEES (Albert), coadj., décédé le 12-2-41, à <i>San-José</i> .	67	47
32. HUMMELER (François), coadj., déc. le 13-12-41, à <i>Lippstadt</i> .	63	45
33. BELLUT (Jacob), pr., décédé le 15-12-41, à <i>San-José</i> .	77	56
34. NIEBOROWSKI (Joseph), pr., déc. le 16-11-42, à <i>San-José</i> .	76	46
35. KLAHSEN (Pierre), clerc, décédé le 14-4-44, en <i>Russie</i> .	30	9
36. POPSEL (Henri), clerc, décédé le 23-6-44, en <i>Russie</i> .	29	10
37. HUPE (Henri), coadj., décédé le 1-1-45, en <i>France</i> .	35	11
38. HESSER (Balthazar), pr., décédé le 18-3-45, à <i>Turrialba</i> .	45	25
39. TAEFFER (Jean), pr., décédé le 3-5-46, à <i>Godesberg</i> .	65	44
40. WOCZOWSKI (Henri), pr., décédé le 26-3-46, à <i>Cucica</i> .	64	47
41. MONAGHAN (Joseph), pr., décédé le 31-5-46, à <i>Saint-Louis</i> .	61	44
42. BÉVIÈRE (Lucien), pr., décédé le 6-6-46, à <i>Loos</i> .	70	49
43. MILLER (Jean), pr., décédé le 23-5-46, à <i>Germanstown</i> .	62	39
44. ROSENSTEEL (Charles), pr., décédé le 28-5-46, à <i>Baltimore</i> .	68	50
45. COMELLAS (Eugène), pr., déc. le 18-6-46, à <i>Nouvelle-Orléans</i> .	67	46
46. DESTAING (Justin), coadj., décédé le 20-6-46, à <i>Paris</i> .	72	13
47. MANCINO (Dominique), pr., décédé le 4-6-46, à <i>Naples</i> .	80	63
48. MOLLO (Charles), pr., décédé le 19-6-46, à <i>Scarnafigi</i> .	68	49

49. BRUNO (Jacques), pr., décédé le 24-6-46, à <i>Macassar</i> .	49	29
50. MURRAY (Léon), pr., décédé le 4-6-46, à <i>Bailboa</i> .	40	11
51. MC FADDEN (Thomas), pr., décédé le 16-6-46, à <i>Niagara</i> .	67	49
52. BONO (Pompeo), coadj., décédé le 29-6-46, à <i>Savone</i> .	63	35
53. KLANCNIK (Michel), pr., décédé le 23-10-44, à <i>Ljubljana</i> .	80	58
54. CAMPANELLO (Antoine), coadj., décédé le 9-7-46, à <i>Scarnafigi</i> .	85	47
55. VAYSETTE (Jean-Baptiste), pr., déc. le 26-7-46, à <i>Guayaquil</i> .	60	41
56. AVIDANO (Second), pr., décédé le 4-10-44, à <i>Chieri</i> .	85	46
57. MONTEVERDE (Jean), coadj., décédé le 3-12-44, à <i>Casale</i> .	67	41
58. TORTA (Jean), coadj., décédé le 11-4-45, à <i>Sarzane</i> .	80	50
59. REGGIO (Charles), pr., décédé le 25-7-45, à <i>Chieri</i> .	71	49
60. VALENTINO (Antoine), pr., décédé le 26-7-46, à <i>Turin</i> .	76	44
61. OU (Mathieu), prêtre, décédé le 17-10-43, à <i>Kashing</i> .	75	51
62. ROBERTS (Frédéric), pr., décédé le 2-8-46, à <i>Dallas</i> .	74	52
63. DEVINE (Thomas), pr., décédé le 14-8-46, à <i>Los Angeles</i> .	67	52
64. CARLES (Louis), pr., décédé le 17-8-46, à <i>Buenos-Aires</i> .	73	54
65. FOU (Joseph), pr., décédé le 5-12-41, à <i>Hangchow</i> .	50	31
66. REPOLUST (Albert), coadj., décédé le 21-12-44, à <i>Vienne</i> .	82	50
67. FISER (Barthélemy), coadj., décédé le 28-4-44, à <i>Vienne</i> .	81	55
68. CONTRERAS (Vincent), pr., décédé le 18-9-46, à <i>Los-Angeles</i> .	56	39
69. ECKHARDT (Georges), pr., décédé le 2-9-46, à <i>Troy</i> .	71	53
70. STEINBACH (Pierre), coadj., déc. le 14-9-46, à <i>Lippstadt</i> .	78	48
71. GARCIA (Antoine), pr., décédé le 20-10-45, à <i>Arica</i> .	51	36
72. LAGE (Thomas), pr., décédé le 11-7-46, à <i>Maceda</i> .	52	32
73. ORZANCO (Véremond), pr., décédé le 15-7-46, à <i>Madrid</i> .	78	60
74. RIGO (Jean), coadj., décédé le 14-8-46, à <i>Madrid</i> .	77	53
75. MARLETTO (Evasio), coadj., déc. le 26-9-46, à <i>Scarnafigi</i> .	79	59
76. LANESE (Nicolas), pr., décédé le 19-12-43, en <i>Russie</i> .	29	11
77. GUALCO (Jean-Baptiste), pr., déc. le 6-10-46, à <i>Gènes</i> .	74	51
78. HOEFER (Alphonse), coadj., décédé le 5-11-46, à <i>Paris</i> .	75	57
79. COUDROY (Joseph), pr., décédé le 4-11-46, à <i>Isohibé</i> .	41	19
80. GALLAGHER (Michel), pr., décédé le 10-11-46, à <i>Cork</i> .	73	47
81. DODD (Louis), pr., décédé le 20-11-46, à <i>Brooklyn</i> .	40	14
82. ULARGUI (Eugène), coadj., décédé le 10-11-46, à <i>La Havane</i> .	87	62
83. TARONI (Henri), pr., décédé le 17-11-46, à <i>Côme</i> .	38	17
84. PONIKVAR (Jacques), pr., décédé le 26-11-46, à <i>Ljubljana</i> .	71	52
85. TRCEK (Stanislas), pr., décédé en juin 1945, en <i>Yougoslavie</i> .	33	13
86. PILIH (Maximilien), coadj., déc. en juin 1945, en <i>Yougoslavie</i> .	40	11
87. MARGETIC (Antoine), coadj., déc. oct. 1943, en <i>Yougoslavie</i> .	37	21
88. TUL (Jean), coadj., décédé en 1945, en <i>Yougoslavie</i> .	32	12
89. OBRAN (Conrad), coadj., décédé en 1945, en <i>Yougoslavie</i> .	35	12
90. VAQUERO (Eutique), coadj., décédé le 29-10-46, à <i>Teruel</i> .	35	16
91. ARNAO (Faustin), pr., décédé le 12-11-46, à <i>Madrid</i> .	69	53
92. URUSKI (Ladislas), coadj., déc. le 8-9-44, à <i>Varsovie</i> .	72	46
93. SOWINSKI (Joseph), pr., décédé le 26-4-45, à <i>Wilno</i> .	67	49
94. OSTROWSKI (Théophile), coadj., déc. le 26-5-45, à <i>Cracovie</i> .	67	25
95. BRANDYS (Edouard), pr., décédé en mai 1945, à <i>Bielsko</i> .	35	19
96. RECZKOWICZ (Etienne), pr., déc. le 12-6-45, à <i>Tarnow</i> .	29	9
97. KROL (Hugo), pr., décédé le 19-8-45, à <i>Cracovie</i> .	71	53
98. JANICKI (Julien), coadj., déc. le 28-12-45, à <i>Cracovie</i> .	79	43
99. FLOREO (Joseph), pr., décédé en 1945, en <i>Allemagne</i> .	30	14
100. ZUREK (Antoine), diacre, décédé en 1945, en <i>Allemagne</i> .	25	9
101. WLODARCZYK (Stanislas), pr., décédé le 25-1-46, à <i>Derby</i> .	70	52
102. WEISS (Anicet), pr., déc. le 6-5-46, à <i>Curityba</i> .	63	40
103. BAYER (Boleslas), pr., déc. le 4-7-46, à <i>Thomas-Coelho</i> .	80	61
104. PIASECNI (Adam), pr., décédé le 17-9-46, à <i>Cracovie</i> .	59	42

106. VOSS (Joseph), coadj., décédé le 13-10-46, à Cracovie.	73	43
106. BEZJAK (Jean), coadj., décédé le 8-6-46, à Ljubljana.	76	43
107. TOU (Jean-Baptiste), pr., décédé le 10-11-41, à Pékin.	48	27
108. QUANG (Paul), coadj., décédé le 9-1-42, à Tientsin.	69	27
109. SHIA (Jean-Baptiste), pr., déc. le 15-11-42, à Ankuo.	79	43
110. TSING (Emile), coadj., décédé le 9-1-42, à Ningpo.	62	29
111. BURTRAGO (Pastor), pr., décédé le 26-12-46, à Popayan.	62	45
112. DUBBIN (Justo-Pastor), pr., déc. le 25-12-46, à Saint-Louis	69	46
113. TAI (Jean), pr., décédé le 26-11-46, à Ningpo.	48	28

P.-S. — A titre documentaire, et d'actualité, insérons ici deux documents :

a) Une brève prière pour demander à Dieu un digne Supérieur général. Elle fut polycopiée et répandue, entr'autres circonstances, en 1878, lors de la mort du T. H. Père Boré : on remarquera l'incise *heu ad horam*.

Cette oraison demeure toujours d'actualité et pleine de piété filiale à l'endroit de la double famille de saint Vincent de Paul.

#### ORATIO AD POSTULANDUM DIGNUM SUPERIOREM GENERALEM

O Jesu benignissime et clementissime, respice propitius de coelo, inclina aurem tuam et audi preces tibi humiliter supplicantium. Orbati jam sumus Praeposito quem nobis concesseras *heu ! ad horam* ; sed justus es, Domine, et rectum judicium tuum. Sicut tibi placuit, ita factum est : sit nomen tuum benedictum in saecula.

Nunc, misericors et miserator Domine, memento nostri et vivifica nos. Para tibi virum dexterarum tuarum, virum secundum cor tuum, quem famulis famulabueque tuis praeficias ambulatorem in viis beati servi tui Vincentii. Informa illum et imple Spiritu tuo Sancto, spiritu sapientiae et intellectus, spiritu consilii et fortitudinis, spiritu scientiae et pietatis, spiritu timoris Domini. Quem elegeris et paraveris, tempore opportuno ostende servis tuis, illisque suppliciter deprecantibus concede te invisibilem in illo conspiciere ac revereri, illique propter te hilariter, prompte et constanter obedire. Amen, Amen.

Jesu, Pater pauperum, miserere nobis.

Jesu, Consolator moerentium, adesto nobis.

Jesu, orphanorum Tutor, tuere nos.

b) Est en cours d'impression, pour être soumis sans retard à la prochaine Assemblée générale de juillet 1947, le schéma des Constitutions C.M., revisées et adaptées au Code de droit canonique. En voici l'index, la table des matières des trois cent quarante et un canons du projet.

#### PARS PRIMA : Constitutiones Congregationis a Missiones..

Titulus primus : De institutione et fine Congregationis (1-3).

Titulus secundus : De gubernio Congregationis (4-14).

Titulus tertius : De superioribus et conventibus Congregationis.

caput primum : De Superiore generali (15-21).

caput secundum : De Vicario generali (22-28).

caput tertium : De Consilio Superioris generalis (29-36).

caput quartum : De admonitore Superioris generalis (37-40).



- caput quintum : De Secretario generali (41-44).  
 caput sextum : De Procuratore generali (45-48).  
 caput septimum : De Procuratore generali apud Sanctam Sedem (49-52).  
 caput octavum : De Conventu generali (53-65).  
 caput nonum : De Conventu generali ad tractanda negotia (66-71).  
 caput decimum : De Conventu generali ad eligendum Superiorem generalem (72-80).  
 caput undecimum : De Conventu sexennali (81-87).  
 caput duodecimum : De Conventu provinciali (88-97).  
 caput decimum tertium : De Conventu domestico (98-102).  
 caput decimum quartum : De Visitatore (103-109).  
 caput decimum quintum : De Consilio Visitoris deque examinatorebus (110-116).  
 caput decimum sextum : De Viceprovincia (117-120).  
 caput decimum septimum : De Superioribus localibus (121-131).  
     Titulus quartus : De bonis temporalibus (132-139).  
     Titulus quintus : De confessariis (140-142).  
     Titulus sextus : De admissione in Congregationem (143-156).  
     Titulus septimus : De votis (157-160).  
 caput primum : De paupertate (161-163).  
 caput secundum : De castitate (164-169).  
 caput tertium : De ob obedientia (170-187).  
 caput quartum : De voto sese applicandi ad salutem pauperum (188-191).  
     Titulus octavus : De ratione studiorum (192-204).  
     Titulus nonus : De sacra ordinatione (205-209).  
     Titulus decimus : De fratribus coadjutoribus (210-214).  
     Titulus undecimus : De obligationibus et privilegiis :  
 caput primum : De obligationibus (215-220).  
 caput secundum : De privilegiis (221-225).  
     Titulus duodecimus : De exitu et dimissione Nostrorum a Congregatione (226-233).  
**PARS SECUNDA : De vita spirituali Congregationis a Missione**  
     Titulus primus : De documentis evangelicis (234-251).  
     Titulus secundus : De iis quae ad infirmos spectant deque mortuorum suffragiis (252-256).  
     Titulus tertius : De modestia (257-263).  
     Titulus quartus : De mutua Nostrorum conversatione (264-279).  
     Titulus quintus : De conversatione cum externis (280-295).  
     Titulus sextus : De piis exercitiis in Congregatione observandis (296-316).

**PARS TERTIA : De functionibus Congregationis**

- caput primum : De missionibus, caeterisque Congregationis functionibus erga proximum abundis (317-329).  
 caput secundum : De nonnullis mediis et adjumentis ad praedictas functiones bene et fructuose obeundas requisitis (330-341).

**APPENDICES**

- a) Formula emissionis votorum temporariorum et perpetuorum.  
 b) Vincentius a Paulo : Praefatio Regularum communium (maie 1658).  
 c) Fontes Constitutivi juris Congregationis a Missione ; Bulla Salvatoris nostri Urbani VIII (12 januarii 1633) ; Bulla Ex commissa nobis, Alexandri VII (22 septembris 1655) ; Clemens X, *Selectae Constitutiones* C.M. (2 junii 1670).

## CHINE

### LA MARCHÉ A L'ETOILE

#### LE PREMIER VOYAGE DE FRANCE EN CHINE DES FILLES DE LA CHARITE

(*Marseille 24 octobre 1847 - Macao, 21 juin 1848*

*Macao, 24 mai 1852 - Ningpo, 21 juin 1852)*

La date de l'arrivée en Chine des premiers missionnaires catholiques est déjà fort lointaine. L'apparition en ce pays des premières congrégations religieuses de femmes est d'époque beaucoup plus récente.

Il ne pouvait en être question, évidemment, aux temps où le Céleste Empire était rigoureusement fermé aux étrangers. Mais vint la guerre de l'opium ; successivement l'Angleterre, puis les Etats-Unis, et enfin la France signèrent avec les représentants du pouvoir impérial des traités, qui modifièrent considérablement la position des étrangers en général, et tout particulièrement celle des propagateurs de l'Evangile. Ces derniers cessèrent, officiellement du moins, d'être des criminels dont la tête était mise à prix ; et bien qu'ils eussent encore à souffrir de nombreuses et graves difficultés, leur activité se trouva suffisamment favorisée pour que l'on vit éclore de multiples œuvres charitables. Malheureusement, pour certaines d'entre elles, des dévouements féminins étaient indispensables, spécialement en ce qui concernait les soins aux malades, aux pauvres, aux enfants abandonnés.

On ne sera pas surpris que les plus promptes, les premières accourues pour remplir cette tâche, aient été ces femmes admirables qui, en tous pays, semblent incarner le dévouement dans la modestie : les Filles de la Charité. Il n'y a pas tout à fait cent ans que les grandes cornettes blanches se sont, pour la première fois, envolées de France pour venir se poser sur ce qu'on appelait alors « la terre des martyrs ». Dans quelles conditions se décida et s'accomplit ce départ, quelles furent les péripéties du long voyage et la prise de contact avec la Chine et ses habitants ? C'est une histoire bien oubliée et qui n'a d'ailleurs été jamais très connue, en dehors de la grande famille de Saint-Vincent, car aucune relation n'en a été publiée et il faut, pour la retracer, glaner, de ci de là, dans les « Mémoires » poudreux, les correspondances du temps, les vieux journaux...

Mais on est amplement récompensé de sa peine. Tous les grands voyages de cette époque abondent en détails pittoresques et en particularités curieuses. Celui-ci n'en man-

que pas ; par surcroît, à un certain point de vue, il fut unique en son genre.

\* \* \*

En ce temps-là, Macao possédait comme évêque élu Mgr Jérôme J. da Matta, qui se trouvait fort embarrassé. La suppression par mesure gouvernementale des ordres religieux portugais avait vidé ses couvents et coupé court à ses projets d'hôpitaux et d'orphelinats ; toutes les œuvres commencées étaient vouées à la ruine. Il s'avisa d'un moyen de tourner la difficulté.

Les Sœurs de la Charité de Saint-Vincent de Paul étaient extrêmement populaires en Europe aussi bien que dans le Proche-Orient, où elles venaient de s'établir. Les autorités portugaises métropolitaines étaient en bons termes avec la Congrégation de la Mission, et le prélat, personnellement, entretenait les meilleures relations avec le représentant de celle-ci, M. Guillet (1), qui résidait à Macao depuis 1836, en qualité de procureur général des Missions Lazaristes de Chine.

L'évêque ne pourrait-il obtenir de ce dernier qu'il plaidât auprès de ses supérieurs en faveur de l'envoi à Macao de quelques Sœurs, auxquelles on s'engagerait d'ailleurs à fournir toutes facilités d'installation et tous appuis matériels ?

M. Guillet ne fut nullement difficile à convaincre : Mgr da Matta prévenait ses désirs. Depuis longtemps, on avait envisagé et discuté à Paris (il en avait été le premier informé) les possibilités de l'adjonction de Filles de la Charité aux missions de Chine ; mais les difficultés terribles, les souffrances, les humiliations, les persécutions, qui avaient jusque-là, si peu que l'on se reportât en arrière, constitué la trame des relations entre missionnaires et peuple chinois, faisaient, malgré les promesses des traités, apparaître le projet quelque peu scabreux. On hésitait devant le risque.

L'installation à Macao résolvait le problème : Macao, terrain neutre, lieu de sûreté, qui n'était pas la Chine, mais qui était la porte de la Chine ; et alors qu'on devait redouter les susceptibilités ombrageuses des autorités portugaises, tant civiles que religieuses, celles-ci sollicitant elles-mêmes ce qu'on eût presque appréhendé de leur demander... On allait donc pouvoir d'emblée travailler sérieusement, procéder avec prudence et donner ainsi à l'œuvre projetée des bases solides.

M. Guillet garda ces réflexions pour lui-et se borna à promettre de faire tout son possible pour arracher à ses

---

(1) GUILLET (Claude), né le 51 avril 1811 à Saint-Etienne (Loire) ; entré dans la Congrégation le 13 juillet 1835, arrivé en Chine (à Macao), le 14 octobre 1836 ; procureur à Macao, puis, en 1851, à Ningpo ; rentré définitivement en France le 13 juin 1853 ; décédé en 1859.

supérieurs la faveur convoitée. Et tandis que l'évêque de Macao adressait à M. Etienne, Supérieur général des Lazaristes, une demande officielle et protocolaire, ce dernier, bien avant qu'elle lui parvint, mais amplement documenté par son procureur, élaborait déjà dans son esprit les grandes lignes de la réalisation pratique de l'affaire. Il ne fit pas attendre sa réponse, naturellement favorable, et pour ne pas laisser refroidir le zèle épiscopal, il informa son correspondant que, par même courrier, il donnait instructions à M. Guillet de partir immédiatement pour la France, afin de présider à l'embarquement et au voyage du premier groupe de Filles de la Charité destinées à composer la mission.

Ceci se passait vers le milieu de l'année 1846. Sans attendre, le procureur se mit en route.

\* \* \*

A cette époque, on ne se rendait pas très facilement d'Europe en Extrême-Orient. Mais un tel déplacement, chose déjà fort sérieuse pour un ou quelques individus, devenait infiniment compliqué lorsqu'il s'agissait d'un groupe de quelque importance.

Dans certains cas exceptionnels, il est vrai, des missionnaires avaient eu la chance d'obtenir passage à bord de bateaux de guerre : les navires transportant l'ambassade de Lagrené en avaient emmené quelques-uns. Mais pareille aubaine était rare et les bateaux de commerce sur lesquels il fallait se rabattre présentaient de multiples inconvénients. La plupart, même ceux des grandes Compagnies chargés du transport de la « malle », disposaient d'aménagements restreints pour passagers et leurs installations étaient des plus rudimentaires ; les équipages étaient fort mêlés et il en résultait des promiscuités fâcheuses. Le choix d'un bateau pour ses religieuses devait donc être l'un des premiers et des plus sérieux soucis du Supérieur général.

Il se trouva que cette question fut réglée le plus facilement et le plus heureusement du monde.

Peu de temps auparavant, s'était constituée en France une société de caractère singulier, dont les promoteurs étaient un armateur du Havre, Victor Marziou, et un lieutenant de vaisseau de la marine royale française, Auguste Marceau, propre neveu du héros de Sambre-et-Meuse. Dénommée « Société de l'Océanie » et placée sous de hauts patronages, notamment celui de la Congrégation de la Propagande, elle se proposait, comme but principal, l'achat et l'armement de navires destinés, d'une part, à établir des communications plus ou moins régulières entre l'Europe et les missions catholiques d'Océanie et à relier ces missions entre elles ; d'autre part, à créer, entre et avec les îles océa-

niennes, un courant d'échanges commerciaux, d'entreprises de colonisation, etc., qui ne pouvaient manquer d'être favorables au développement de l'influence catholique et française (2).

Ce mélange assez bizarre de préoccupations mercantiles et religieuses n'avait paru choquer personne. Bien mieux, il avait déchainé des enthousiasmes. Il est vrai que, quelques années plus tard, ceux-ci étaient passablement refroidis, à en juger par ces lignes, qu'après expérience, le plus ardent des deux promoteurs, Marceau, adressait à l'un de ses meilleurs camarades et amis, le commandant Robinet de Plas, futur jésuite :

« ...Vous aviez tout d'abord compris, en 1845, lorsque nous nous sommes rencontrés, que je me fourvoyais avec mes idées de commerce mêlé à la religion... Quand je relis aujourd'hui la brochure que j'ai publiée au mois de mai, à Lyon, je me sens tout confus à voir tous les raisonnements que je considérais alors comme propres, non pas à justifier l'entreprise, mais à en montrer l'excellence et la pensée catholique... »

Mais, dans les débuts, les sympathies affluaient plus que les critiques. Et, tandis que Marceau, dès 1846, promu au commandement de la première unité acquise par la Société et baptisée *l'Arche-d'Alliance*, partait pour la première croisière, la propagande allant son train, une filiale italienne se créait au delà des Alpes, élargissant les bases de l'affaire. Le roi de Sardaigne, magnifiquement, apportait sa contribution à l'œuvre sous la forme d'un très beau bateau tout neuf, qui reçut le nom de *Stella-del-Mare* et dont l'armement fut immédiatement commencé à Gênes ; il devait naturellement battre pavillon sarde.

L'occasion était trop exceptionnelle et trop belle : un tel bateau dut paraître à M. Etienne de tous temps prédestiné au transport de sa pieuse phalange. Il en fit la demande. Non seulement celle-ci fut accueillie favorablement, mais elle permit aux dirigeants de la « Société missionnaire », comme on la désignait dans le public, de réaliser ce qu'ils n'avaient fait encore que rêver. Il fut résolu, en effet, de n'admettre sur le navire qui serait mis à la disposition de la Congrégation de la Mission, qu'un seul genre de passagers : des missionnaires et des religieuses. Ainsi s'affirmerait le caractère apostolique de l'expédition, dont le départ constituerait une manifestation sans précédent — et une belle réclame.

Le bateau fut aménagé en conséquence. Le comman-

---

(2) Une très intéressante étude sur cette entreprise, par le P. Patrick O'Reilly, a paru dans le numéro de juin 1930, de la *Revue d'Histoire des Missions*, p. 527-562.

dement en fut confié à un Français, qui servait comme officier dans la marine royale sarde, le vicomte Jean des Cars, d'une vieille famille angevine. Sans mettre en doute ses éminentes qualités, il n'était pas d'un âge qui indiquait grande expérience de la mer et des lointains voyages, car il n'avait pas tout à fait atteint 25 ans. Il est vrai que l'on mit sous ses ordres un équipage trié sur le volet.

L'armement fut vivement poussé et le départ fixé, en principe, au 20 octobre 1847. Dès la fin de septembre, l'un des missionnaires en partance, M. Allara (3), jeune Père Lazariste de nationalité italienne, se rendait à Gênes pour prendre possession du bâtiment au nom de son Supérieur général, et le navire, levant l'ancre immédiatement, entra dans le port de Marseille le 6 octobre, à dix heures du matin. Il ne lui restait plus qu'à embarquer les voyageurs : douze Filles de la Charité, quatre Lazaristes, quinze Pères ou Frères Maristes, et enfin quatre jeunes gens appartenant à de grandes familles parisiennes et dont la destination était quelque peu mystérieuse, les seuls laïcs en faveur desquels, au dernier moment, une exception avait été faite, soit un total de trente-cinq passagers.

Ce n'était pas mal pour un seul bateau, en ce temps-là.

\* \* \*

Tous, ou à peu près, étaient déjà naturellement rassemblés à Marseille. Logiquement, nous aurions dû les suivre depuis le moment où leur voyage a effectivement commencé, c'est-à-dire au départ de Paris du groupe principal. Nous aurions été bien en peine de le faire. Aucune relation complète, nous l'avons dit, n'ayant été publiée, notre documentation est pour la plus grande part empruntée aux lettres adressées, en cours de route, par Sœurs ou missionnaires à leurs supérieurs ou à des membres de leurs familles religieuses, et dont quelques-unes ont été reproduites dans les Annales de la Congrégation de la Mission.

Naturellement leurs auteurs n'avaient pas à apprendre à leurs correspondants l'heure et le jour où ils les avaient quittés ni à leur décrire les cérémonies et solennités qui avaient précédé le départ et auxquelles ils avaient ensemble assisté. Ne nous étonnons donc pas de joindre la petite caravane seulement à la première étape.

Et réjouissons-nous qu'il en soit ainsi. Au lieu de la narration sèche et impersonnelle, en style officiel, que nous risquions fort d'avoir, la correspondance où nous puisons nous ménager l'agréable surprise d'un récit infiniment vivant :

---

(3) ALLARA (Jean), né le 11 juin 1820 à Oddalengi (Italie), entré dans la Congrégation de la Mission le 2 juillet 1843, arrivé à Macao le 21 juin 1848, missionnaire au Tchékiang, rentré en Europe le 18 juillet 1851, décédé le 3 novembre 1886 à Chieri (Italie).

c'est comme une causerie familière, un peu à bâtons rompus, une succession d'impressions, d'observations, dans lesquelles se reflète tour à tour, avec une amusante diversité, le tempérament de celui ou celle qui tient la plume. Nous vivons avec eux et nous avons tôt fait de connaître le jeune Père à la foi ardente, mais à l'esprit pondéré, bien équilibré, *mens sana in corpore sano*, qui saura plus tard agir et diriger ; le missionnaire aguerri, mûri par l'expérience, au style sobre, ne s'embarrassant pas des détails et résistant mal à un tour d'esprit caustique ; la religieuse alourdie par l'âge et surtout, peut-être, par les fatigues ; la petite Sœur, enfin, à l'esprit alerte, pleine de verve et de gaieté, qui, dans sa simplicité charmante, ne sait rien dissimuler de ses contentements, de ses effrois, de ses naïvetés, et qui illumine toutes ses impressions d'une foi lumineuse, éprouvant une sorte de joie enfantine à se répéter sans se lasser : « J'ai tout quitté pour mon Dieu... J'ai tout quitté pour mon Dieu », une âme fraîche et limpide, si rayonnante de douceur ingénue que, parfois, on s'arrête de lire, et l'on se prend à rêver...

Fermons la parenthèse ; nous n'arriverions jamais. Et reportons-nous à Paris, vers la fin de l'été de 1847.

Dès que le projet d'envoi de la mission avait été connu, les demandes avaient afflué en si grand nombre que le Supérieur général écrivait avec fierté : « C'est par *centaines* que les Sœurs sollicitent la faveur de faire partie de cette expédition apostolique. » Il y eut multitude de déceptions, car douze seulement furent choisies : les Sœurs Ville, Augé, de Lapierre, Louy, des Roys, Célard, Hocquart, Martinière, Labat, de Gélis et Perboyre (4). La direction de ce petit trou-

(4) Sœur DE LAPIERRE (Joséphine-Marie-Aglas), née le 28 juin 1804 au Vigau (Gard), fille du président du Tribunal de cette ville, avait un frère qui, en cette même année 1847, commandait dans les mers de Chine la frégate *la Gloire*, laquelle fit naufrage sur les côtes de Corée le 27 juillet avec la corvette *la Victorieuse*, commandant Rigault de Genouilly ; il devint plus tard amiral.

Sœur Stéphanie Louy, qui venait de l'hôpital d'Alger, née à Saint-Omer le 26 juillet 1813, avait eu, pendant ses premières années de vocation, une santé assez chancelante ; elle mourut à 81 ans. Sœur Adèle des Roys, en religion Sœur Elisabeth, venait de Constantinople, où elle avait passé sept ans, avant d'être désignée pour la Chine ; elle était originaire de Lyon, où elle était née le 17 mars 1808.

Sœur PERBOYRE (Antoinette), en religion Sœur Gabrielle, née le 20 février 1815 au Puech, canton de Salolac (Lot), avait eu trois frères Lazaristes et deux sœurs Filles de la Charité comme elle-même. Le cadet de ses frères, Louis, se rendant en Chine comme missionnaire apostolique, était mort en mer le 2 mai 1831. L'aîné, Gabriel, arrivé en Chine en 1835, avait été martyrisé à Ou-Tchang-fou, dans le Hou-pé, le 11 septembre 1840, après avoir subi des tortures inouïes pendant près d'un an.

Sœur LABAT (Pauline-Françoise-Marie), née à Bazas (Gironde), le 14 janvier 1811, est presque certainement, bien que nous n'ayons pu l'établir matériellement, la petite Sœur Thérèse, dont la correspondance a été reproduite dans les *Annales de la Congrégation de la Mission* et qui nous a fourni une bonne part de notre documentation.

peau fut confiée à une vénérable Assistante de la Supérieure générale, Sœur Durand, qui, malgré ses 62 ans, n'avait pas hésité à demander et assumer cette tâche.

Le petit groupe, d'ailleurs incomplet, car deux des élèves venant, l'une d'Alger, l'autre de Constantinople, devaient rejoindre à Marseille, se mit en route accompagné de trois sur quatre des missionnaires lazaristes qui allaient prendre passage sur le *Stella*, MM. Guillet, Anouilh (5) et Aymeri (6). La première « escale », si j'ose dire, est Lyon, où nos voyageurs s'arrêtent du 25 au 28 septembre : quatre journées bien employées, pendant lesquelles ils sont admirablement reçus, fêtés, choyés. On célèbre en grande pompe à la cathédrale Saint-Jean la fête de Saint-Vincent et l'on y vénère une précieuse relique : le cœur de l'illustre fondateur de la Compagnie y est conservé ; il y eut pèlerinage à Fourvières, visite aux « Antiquailles » des cachots de saint Pothin et sainte Blandine, etc.

Le 29 septembre, à quatre heures et demie du matin (MM. les missionnaires ont dû dire leur messe à trois heures), embarquement pour Marseille sur le bateau à vapeur le *Papin*. Le voyage de Lyon à Avignon est « très heureux » ; il fait un temps magnifique. On débarque dans la ville des Papes à sept heures du soir ; mais on n'en verra rien, car quinze minutes plus tard exactement, en route pour Marseille, où l'on arrive le lendemain matin, à huit heures.

Le 1<sup>er</sup> octobre, arrivent à leur tour, venus de Paris tout d'une traite, le Supérieur général, M. Etienne, et la T.H. Mère Mazin, Supérieure des Filles de la Charité. Réceptions et cérémonies religieuses s'organisent ; l'une des premières se déroule dans la petite et modeste chapelle de Notre-Dame de la Garde, le 4 octobre. Le soir de ce même jour, M. Etienne, que ses devoirs rappellent à Paris, bénit une dernière fois ses enfants et leur adresse quelques derniers conseils ; il exhorte les heureuses élues à rester « fermes et inébranlables au milieu des difficultés » et « à semer courageusement dans les larmes sans chercher à jouir du fruit de leurs travaux ». En maintes occasions, plus tard, elles devaient se rappeler cette phrase.

---

(5) ANOUILH (Jean-Baptiste), né en 1819 à Prat (Ariège) ; entré dans la Congrégation de la Mission le 18 juillet 1843 ; en juin 1851, sacré évêque d'Abydos ; coadjuteur de Mgr Mouly, évêque de Pékin. En 1861, vicaire apostolique du Tchéï occidental. Décédé le 18 février 1869 à Tcheng-Ting-fou.

(6) AYMERI (Ange-Michel), né le 6 décembre 1850 à Carmagnola (Italie) ; entré dans la Congrégation de la Mission le 29 septembre 1845 ; peu après son arrivée à Macao, dirigé sur Pékin et mis à la disposition de Mgr Mouly. En 1856, la Procure des Lazaristes ayant été transférée de Ningpo à Changhaï, il en fut chargé et exerça les fonctions de procureur pendant vingt-trois ans. A partir de 1865, joua un certain rôle dans les affaires municipales de la Concession française. Décédé à Changhaï le 6 mars 1880.



Le 16, grande solennité dans ce même sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, trop petit pour contenir la foule. Mgr l'Évêque de Marseille officie pontificalement.

Au jour fixé, le bateau n'est pas prêt à prendre la mer ; les partants ne s'en plaignent pas. L'un d'eux va d'ailleurs manquer à l'appel : un Mariste, navré d'être obligé de rester à l'hôpital.

Le 22, au matin, au milieu du port de Marseille, impressionnante et très belle cérémonie : le navire, magnifiquement pavoisé et décoré, va être solennellement béni. Le pont est envahi par les passagers et les invités : à l'arrière, un autel a été dressé, devant lequel prennent place, à sept heures précises, l'évêque de Marseille, les missionnaires, les membres du clergé local, le capitaine, les invités et tout l'équipage ; sur les côtés, les religieuses, entourées de leurs compagnes de Marseille et de délégations de divers ordres.

La messe est célébrée par un vénérable missionnaire, Mgr Douarre, évêque d'Amatha, un Auvergnat, l'un des cinq premiers missionnaires Maristes partis de Toulon en 1843 pour l'Océanie et qui, dans un avenir prochain, partira lui aussi pour regagner son poste. Un moment particulièrement touchant est celui de la Communion des Sœurs, suivies à la table sainte par la majorité de l'assistance. La cérémonie se termine par la bénédiction, donnée solennellement par l'évêque de Marseille.

Et le lendemain, 23, les passagers s'embarquent. Y a-t-il eu malentendu ? Les bonnes Sœurs se sont-elles involontairement attardées ? Elles montent à bord vers sept heures du soir et leur entrée manque d'éclat. Car (elles l'ignoraient évidemment), les règlements maritimes avec lesquels on ne badine point, interdisent formellement tout « feu » dans les bâtiments tant qu'ils stationnent dans un port ; par conséquent, point de lumière. Les passagères novices se glissent dans l'obscurité, tout encombrées de leurs paquets, pénètrent dans ce qui va être désormais leur logis et, à tâtons, cherchent à s'y caser tant bien que mal. Ce sera plutôt mal que bien. Car il faudra renoncer à dormir ; l'interminable nuit se passera à soupirer après le jour, qui permettra de mettre un peu d'ordre dans l'effarant encombrement.

Samedi 24 : voici le dernier matin. De bonne heure, de nombreux amis montent à bord, ayant l'intention de faire aux partants et partantes « un bout de conduite ». A six heures et demie, le navire lève l'ancre et effectue sa sortie du port de la façon la plus heureuse. Le temps est splendide ; la mer, houleuse les jours précédents, s'est calmée ; favorisé par une jolie brise, le *Stella*, en moins d'une heure, a parcouru près de trois milles et se trouve par le travers de Notre-Dame de la Garde.

Un commandement : le navire met en panne ; tout le monde monte sur la dunette et s'agenouille, tourné vers la sainte chapelle. D'une voix émue, Mgr d'Amatha entonne le *Veni Creator*, que l'assistance chante avec lui. A l'hymne succèdent l'*Ave Maris Stella* et le *Sub tuum*, interprétés avec le même élan. Mgr Douarre récite ensuite les oraisons *Pro felici itinere* et *Pro navigantibus*, prononce quelques paroles d'encouragement et d'adieux et termine par sa bénédiction. Les partants entonnent alors le *Nunc dimittis*.

Le moment suprême est arrivé. Bien des larmes coulent. Ceux qui vont regagner Marseille descendent dans leurs embarcations ; les voiles du *Stella* se gonflent, rapidement l'entraînent : le « bateau missionnaire » est parti...

Cette première journée de navigation est toute d'allégresse. Bon vent, mer calme : on ressent à peine les mouvements du navire. Hélas ! le lendemain il faut déchanter. Toutes les sœurs sont plus ou moins éprouvées par l'affreux mal de mer, et les missionnaires eux-mêmes n'y échappent point. Un seul fait exception, objet de la jalousie de ses collègues : c'est un jeune Lazariste, M. Anouilh, dont, pendant toute la traversée, la mer la plus démontée ne parviendra pas à troubler l'imperturbable sérénité. Ce privilège lui vaut d'être immédiatement promu historiographe de l'expédition. A lui de tenir la plume, pendant que les autres gémissent dans leurs hamacs.

Les premiers jours, pendant lesquels passagers et passagères font leur apprentissage et se familiarisent avec leur nouvelle existence, sont horriblement pénibles. Cependant, constamment favorisé par le vent, le bateau marche supérieurement et file parfois gaillardement ses dix nœuds, si bien qu'il lui faut à peine huit jours pour atteindre Gibraltar. Avant d'y arriver, son voyage a failli se terminer tragiquement. Le 29 octobre, à 9 heures du soir, par temps obscur et mer assez grosse, il a échappé par miracle et de justesse à un abordage. Fort heureusement, à l'instant critique, il a réussi à masquer ses voiles et le léger temps d'arrêt qu'a permis de marquer cette manœuvre hardie a suffi pour laisser passer l'autre navire, à le frôler, mais sans collision.

Plus de quinze jours s'écoulent et nos apprentis navigateurs n'ont pas encore appris à goûter les plaisirs du voyage. Aussi l'arrivée à Madère, première escale, le 10 novembre, vers onze heures du matin, est-elle saluée avec enthousiasme : chacun brûle de débarquer. Malheureusement, il y a des malades à bord, et avant que la visite sanitaire et toutes les formalités soient accomplies, il s'écoule tant de temps qu'il fait nuit quand la permission de descendre arrive. On n'en profitera que le lendemain matin.

A part la satisfaction de fouler la terre, nos voyageurs n'éprouvent que déceptions. La ville de Funchal, la population, une brève excursion ne présentent en vérité aucun intérêt. C'est donc sans regret qu'ils se trouvent de retour à bord à midi.

Le même jour, à cinq heures du soir, le bateau lève l'ancre. Les pauvres Maristes n'ont décidément pas de chance ; ils ont dû laisser deux des leurs à l'hôpital de Funchal.

\* \* \*

Jusqu'à cette brève escale, il semblait qu'on n'avait pas encore tout à fait quitté la vieille Europe ; cette fois, on *sait* et on *sent* qu'on est tout à fait parti. Avant d'entrer dans l'inconnu, le regard pourra bien s'accrocher encore à quelques nuages incertains que les matelots prétendent être les Canaries ; un matin, MM. les officiers déclarent avoir « reconnu » le Cap Vert. Désormais, adieu la terre... Pendant de longues, d'interminables semaines, la vie tiendra toute dans les limites du bord, entre le ciel et l'eau.

Et cette vie s'organise, minutieusement réglée, comme dans toute honnête communauté qui se respecte.

Nous ne connaissons pas l'emploi du temps des missionnaires ; mais celui des sœurs est assurément fort rempli. La plus grande partie de leur journée se passe dans leur cabine. Imaginez une pièce mesurant exactement 3 mètres 58 centimètres de longueur sur 2 mètres 38 centimètres de largeur. « ...Ce pauvre réduit, écrit Sœur Thérèse, reçoit le jour par deux ouvertures souvent bouchées par les pieds des individus qui se promènent sur le pont, et par une troisième, au nord, qu'on est obligé de fermer aussitôt que le temps change : alors nous demeurons dans les ténèbres... »

L'ameublement comprend un autel constamment dressé, une grande table, un « énorme » fauteuil, une commode, douze pliants et dix couchettes. Dix, pour douze religieuses ? La place manque, en effet ; on y remédie en installant chaque soir pour la nuit, à même le plancher, au centre de la cabine, deux matelas qu'on enlève dans la journée. Telle est la pièce qui sert tour à tour de chapelle, réfectoire, dortoir, salle d'études, atelier, ouvroir, salon de réception, etc.

A cinq heures du matin, tous les jours, lever. C'est parfois un peu dur, quand la mer a été mauvaise, ce qui est fréquent, car alors on s'éveille plus fatiguée qu'après une journée de travaux pénibles. Dans un espace aussi restreint, avec les mouvements du bateau, on avait, les premiers temps, toutes les difficultés du monde pour s'habiller ; peu à peu on s'y habitue. Puis balayage et nettoyage s'effectuent tant bien que mal, et voici la cabine transformée en chapelle. La petite communauté fait la prière, l'oraison. Un missionnaire

arrive, et, à condition que le roulis ne soit pas trop fort, célèbre la messe, à laquelle souvent assistent quelques-uns de ses confrères. « ...Comme entassement, c'est assez réussi... », écrit la petite Sœur.

Après la messe, étude ; les Filles de la Charité se plongent à cœur perdu dans l'anglais, le portugais et le chinois ; il paraît que « cela fait oublier parfois le mal de mer ».

A huit heures, la cloche sonne : c'est l'heure du déjeuner. Les Messieurs se rendent à la salle à manger ; mais les Sœurs sont servies chez elles. Quand le bateau roule, bon nombre dédaignent les pliants et n'hésitent pas à s'asseoir tout bonnement par terre, afin de se sentir plus solides. Bientôt apparaît un petit mousse, portant deux plats : le premier est, la plupart du temps, une soupe à l'huile et au biscuit ; le second, invariablement, de la morue, ou bien frite, ou bien bouillie. C'est tout. Longtemps, quoiqu'elles ne soient pas difficiles, les bonnes Sœurs ont essayé de « respecter » le biscuit, si peu appétissant ; à la longue, coûte que coûte, il a fallu s'y faire, sous peine d'endurer la faim.

A dix heures et demie, leçon de chinois par M. Guillet ou, à son défaut, par M. Anouilh ; leçons d'anglais et de portugais par M. Aymeri. A onze heures et demie, examen ; récitation d'une dizaine d'*Ave Maria* « en chinois » pour obtenir la grâce de bien l'apprendre. Jusqu'à deux heures, travail, écriture, étude ; de deux heures à trois heures, lecture et oraison.

Voici que la cloche sonne de nouveau : le dîner. Le menu est le même que pour le déjeuner : on y ajoute seulement un plat de salade. Lestées de ce somptueux régal, les Sœurs reprennent le cycle varié des occupations énumérées ci-dessus. Quand le soir approche, si le temps est beau, elles montent sur le pont ; bientôt l'équipage se rassemble et pieusement vient s'agenouiller devant l'image de la « Bonne Mère », patronne du navire, pour lui consacrer le dernier acte de la journée ; on fait la prière en commun, et la petite cérémonie se termine par le chant du *Salve Regina*. A huit heures et demie précises, on rentre chez soi.

Nous admettons que, pour la petite communauté, l'observation scrupuleuse de la Règle puisse être une satisfaction morale appréciable, sinon suffisante. Mais, à nous, cette existence apparaît à la longue plutôt monotone et dépourvue de distractions. Par surcroît, la correspondance qui nous la décrit est décidément trop avare de détails personnels sur les passagers ou les passagères. Nous aimerions être un peu plus initiés à leurs goûts, leurs caractères et leurs occupations. Hélas ! par principe, les Filles de la Charité ne parlent d'elles-mêmes que de façon impersonnelle.

Ce sera un pur hasard si nous apprenons plus tard que Sœur Perboyre est effroyablement éprouvée par le mal de

mer, au point que, pendant toute la traversée, malgré son courage, elle ne pourra presque pas quitter sa couchette ; on admire sa patience et sa résignation.

Sœur Célard, très éprouvée elle aussi, combat l'affreux mal en ne restant jamais inoccupée ; tout son temps libre est employé à raccommoder les effets des Missionnaires ou ceux des matelots. Aux repas, malgré les révoltes de son pauvre estomac, elle accepte indistinctement tout ce qui lui est présenté, si bien qu'il est impossible de découvrir ce qu'elle aime ou ce qui lui fait mal. Ses compagnes la taquent à ce sujet : « On pourrait vous servir n'importe quoi, lui disent-elles en riant, vous feriez semblant de n'y rien connaître. » — « Mais... c'est toujours très bon », répond la bonne Sœur, toute confuse. On s'explique les gastrites chroniques auxquelles plus d'une devait succomber plus tard.

Renonçons décidément à demander aux lettres que nous feuilletons plus qu'elles ne peuvent nous donner.

Jamais d'ailleurs nous n'y trouverons trace d'ennui : la bonne humeur est la note dominante. Comment des religieuses pourraient-elles se plaindre de la monotonie de la vie de bord, quand elles ne cessent de se réjouir de sa richesse en joies spirituelles. Songez que le Saint Sacrifice est offert habituellement plusieurs fois chaque jour, que les communions sont nombreuses et fréquentes, que l'on célèbre avec éclat toutes les grandes fêtes religieuses. Les plus belles solennités ont été celles qui se sont déroulées en l'honneur de l'Immaculée Conception, le 8 décembre, et de Noël.

Ah ! cette dernière fête... quelles impressions inoubliables chacune en a gardé. Le bateau entièrement pavoisé et décoré ; un autel dressé en plein air, sur le pont qui présentait un aspect magnifique. C'est là que la messe de minuit a été célébrée, avec accompagnement de sonneries de cloches, de fanfares, de cantiques, de chants religieux ; à l'élévation, le canon a tonné, et ce salut empruntait à l'immensité déserte quelque chose de grandiose. Il faisait un temps idéal : froid un peu vif peut-être, mais le ciel étincelait d'étoiles et sur la mer remarquablement calme s'épanchait un clair de lune admirable. Dans cette nuit de rêve, douze messes s'étaient succédé sans interruption ; la dernière, grand messe solennelle, avait été chantée à dix heures du matin... Sur quel bateau, en vérité, a-t-on jamais pareillement fêté la Nativité ?

Nos voyageurs ont bien fait de saisir l'occasion de se mettre le cœur en joie ; cette Noël si heureuse précède en effet de bien peu l'ère des grandes tribulations. Le 2 janvier 1848, ils se trouvent à la hauteur du détroit de Magellan. Le navire en évite avec prudence les rives dangereuses, tout en se dirigeant vers le Cap Horn, terreur des navigateurs.

A partir de ce moment, le temps qui, pendant ces longues semaines, n'a été vraiment beau que par intermittences, se gâte tout à fait. C'est une série ininterrompue d'épouvantables tempêtes, auprès desquelles tous les grains et ouragans rencontrés jusqu'alors n'étaient que zéphyr ou brises légères.

La journée la plus terrible fut celle du 14 janvier. Le bateau, entièrement dépouillé de ses voiles, ne gouvernait plus. « ...L'eau, conte Sœur Thérèse, entraît avec tant de force dans le vaisseau que deux matelots, accoutumés à la navigation, étant tombés sur le pont, nageaient au-dessus et criaient au secours, se croyant au milieu de l'Océan... » Pour les bonnes Sœurs, tout était perdu ; et si quelques-unes regrettaient de n'avoir pu même aborder l'œuvre si belle à laquelle elles étaient destinées, leur sacrifice était fait. Enfermées dans leur cabine, elles attendaient avec résignation l'heure fatale, prêtant l'oreille aux craquements sinistres du bateau, ne sachant rien de ce qui se passait à bord et un certain nombre si malades qu'elles étaient hors d'état de bouger et même de s'intéresser à quoi que ce fût.

Peu à peu, cependant, la tempête perdait de sa violence, bien que la mer restât démontée et que la situation fût toujours critique. Le 18 janvier seulement, on commença à considérer le danger comme écarté et nos voyageurs purent échanger leurs impressions. Les Sœurs apprirent alors que, pendant les heures terribles, le Père Guillet était venu plusieurs fois prêter l'oreille à la porte de leur cabine, mais, n'entendant aucun bruit, s'était retiré discrètement.

Et il expliquait avec jovialité que, s'ils avaient été sur le point de périr, on l'aurait toujours su une demi-heure à l'avance ; par conséquent il aurait eu amplement le temps de recevoir lui-même l'absolution et d'aller ensuite la leur donner. Pourquoi donc les déranger avant l'heure ?...

\* \* \*

Heureusement sorti de ces angoisses, le *Stella-del-Mare* jetait l'ancre en rade de Valparaiso, le 25 janvier, à onze heures du matin. La terre, enfin la terre, que l'on n'a pas foulée, que dis-je ? que l'on n'a pas même vue depuis trois mois... Comme pour fêter cette arrivée, le temps est magnifique, la mer idéalement calme, le soleil brûlant.

Dans le port, se trouvent quelques navires français, et « la seule vue de leur pavillon, écrit Sœur Thérèse, fait battre le cœur et renaître des souvenirs ». Il y a aussi des bateaux anglais ; l'un d'eux, très imposant, salue les arrivants « par une musique mélodieuse qui me rappelait celle des Turcs, que j'ai si souvent entendue sur les bords du Bosphore si rians et si beaux... » Ce rapprochement laisse un peu perplexe sur les goûts musicaux de la petite Sœur.

Tout le monde brûle de débarquer ; plusieurs heures s'écoulaient avant que les formalités d'usage soient remplies. Et les voyageurs ne se doutent pas que la nouvelle de l'arrivée du « bateau missionnaire » a révolutionné la ville. Vers cinq heures du soir, un missionnaire, le P. Dumonteil, de l'ordre de Picpus, se présente à bord ; il vient de la part de ses confrères et de leur mission, offrir aux Missionnaires du *Stella* un asile dans leur maison pendant leur séjour à Valparaíso, et aux Filles de la Charité l'hospitalité au couvent des Dames de Picpus. L'offre obligeante est acceptée avec bonheur et reconnaissance, et voyageurs et voyageuses s'empres- sent de descendre à terre.

A peine ont-ils débarqué qu'on se presse sur leur passage ; une foule de spectateurs est accourue et les entoure ; les cornettes, qui font leur première apparition à Valparaíso, obtiennent un succès de curiosité prodigieux ; on les suit pas à pas, on les dévore des yeux. « ...La girafe, au Jardin des Plantes, écrit plaisamment la petite Sœur, n'a jamais eu autant de visites... » Les religieuses s'en amusent, d'abord ; mais cela finit par devenir indiscret et... gênant, d'autant que le couvent des Dames de Picpus est situé à l'extrémité de la ville. Des voitures arrivent fort à point pour tirer le petit groupe d'embarras.

L'épistolière des Filles de la Charité ne tarit pas d'éloges sur l'accueil qu'elles trouvent au couvent. On est pour elles aux petits soins ; on s'efforce de leur éviter toute peine, tout travail malgré leurs protestations ; on les gâte, on les dorlote. Pendant quinze jours, elles peuvent à loisir remettre un peu d'ordre dans leur « ménage ambulant », réparer et blanchir leur linge, celui des Missionnaires, réparer aussi (mais cela est moins facile) leurs santés passablement altérées par les fatigues de cette longue et pénible navigation.

Elles reçoivent beaucoup de visites de gens de la ville : parfois de simples curieux ; des gens qui viennent leur demander d'arrêter là leur voyage et de fonder une maison à Valparaíso, d'autres qui leur apportent des sympathies, des offres de service, des manifestations de politesse. Une famille anglaise fort distinguée vient un jour leur transmettre une invitation de la part de son chef. Celui-ci est amiral et a son pavillon sur un bateau de guerre depuis trois ans en rade, celui précisément dont la musique les a saluées à leur arrivée. Elles sont priées, pour le lendemain, à le visiter.

Impossible de répondre par un refus à si charmante attention. Au port, le lendemain, des canots pavoisés, montés par douze rameurs, embarquent les bonnes Sœurs. La réception qui leur est faite à bord les intimide un peu par sa magnificence ; l'amiral, en grande tenue, entouré de son état-major, les a accueillies avec les plus grands égards et

les a lui-même guidées dans la visite du bâtiment. Elles ont admiré la grandeur et les proportions de celui-ci : il a trois ponts, « dont le troisième se trouve à seize pieds de profondeur dans la mer... » L'ordre et la propreté sont admirables, il y a sept cents hommes d'équipage, et cependant la discipline est telle « qu'il y règne un grand silence ». La visite terminée, les Sœurs sont conduites dans un salon, où une collation est préparée. Cette fois, elles sont fort contrariées ; elles n'osent pas s'abstenir complètement, pour ne pas désobliger leur hôte, mais elles ont hâte de se retirer. Leur modestie s'effarouche de ce déploiement de faste.

Elles ont été sensibles, certes, à la courtoisie, et elles ont remercié ; mais elles n'ont pas été éblouies. Et, parlant du « beau navire, si supérieur aux autres en taille, en élégance », la petite Sœur s'empresse d'affirmer : « ...Nous ne voudrions pas en accepter l'échange, car, à notre avis, rien ne peut remplacer le bon esprit, la piété, les sentiments religieux, la paix et le calme qui règnent sur notre chère *Etoile*... »

Quinze jours sont vite passés. Le 8 février a été fixé pour le départ. La veille et le matin, on a fait beaucoup de visites d'adieux et de remerciements. Gentleman jusqu'au bout, l'amiral britannique a mis ses canots à la disposition des Sœurs pour leur embarquement et celles-ci étaient à bord à midi. A une heure précise, le *Stella* lève l'ancre et, immédiatement, met à la voile, non sans être l'objet d'une courtoisie dernière. « ...Dès que notre *Etoile* eut pris son essor, écrit Sœur Thérèse, le navire anglais, hissant trois fois son pavillon, nous salua par une musique enchanteresse que nous entendîmes encore bien loin dans le port. Je n'aurais jamais cru que des protestants fissent à des Sœurs de la Charité un accueil si gracieux... »

Valparaiso a été, sur la longue route, une halte bien-faisante, dont chacun avait le plus grand besoin. On en emporte évidemment un souvenir agréable, mais on l'a quitté sans regrets. Tous et toutes n'ont qu'un désir : atteindre le plus rapidement possible les terres infidèles promises à leur apostolat : îles d'Océanie pour les uns, rives de Chine pour les autres.

Aussi sont-ils heureux d'avoir retrouvé leur *Stella-del-Mare* et cette vie un peu conventuelle du bord, paisible et calme. Elles sont bien oubliées, les heures d'épouvante du cap Horn. La nouvelle étape a commencé sous les meilleurs auspices : le temps est magnifique et les passagers s'accordent à déclarer que « la mer Pacifique mérite bien son nom ». A peine sent-on le balancement léger du roulis et du tangage, et cependant le bateau file jusqu'à dix nœuds, soit un peu plus de trois lieues à l'heure. En un mois, il va parcourir près de deux mille lieues.



Le 13 février, il a passé le tropique du Capricorne, par le 78° de longitude et le 23° de latitude. La chaleur devient excessive et la cabine des Sœurs est presque inhabitable.

Le 10 mars, il fait route entre les îles Marquises et Pomotou ; le 13, à trois heures et demie du soir, il entre dans la baie de Papeïti (Papeete) et vient jeter l'ancre devant la ville.

A peine débarqués, nos voyageurs apprennent de tristes nouvelles, qui vont modifier profondément les projets d'un certain nombre d'entre eux. Déjà, à Valparaiso, les Maristes avaient recueilli les échos de bruits alarmants concernant leurs missions d'Océanie. A Tahiti, ces bruits sont non seulement confirmés, mais précisés, et c'est bien plus grave qu'on ne le croyait. Il est maintenant certain qu'à la Nouvelle-Calédonie, destination de la plupart des passagers maristes du *Stella*, une révolution sanglante a eu pour conséquence l'expulsion des Maristes et la ruine complète de leur Mission ; aux îles Salomon, à Saint-Cristoval, deux de leurs missionnaires et un Frère, encore un Auvergnat, le Fr. Blaise Marmouillon (6 bis) ont été massacrés, puis mangés par les sauvages. Décidément, pour ces pauvres Maristes, le voyage, d'un bout à l'autre, n'aura pas été heureux. La série noire continue.

Il va falloir prendre des décisions. En attendant, les Filles de la Charité seules seront logées à terre, dans deux petites chambres louées pour elles à côté de la Maison des Religieuses de Saint-Joseph de Cluny ; les Missionnaires restent à bord, les Pères de Picpus étant eux-mêmes trop à l'étroit pour leur donner l'hospitalité.

Papeete est la résidence de la fameuse reine Pomaré et aussi d'un gouverneur français, le commandant Lavaud, qui dispose de mille à douze cents hommes. Si le service postal avait été plus rapide en France, à cette époque, nos voyageurs auraient pu lire, juste à la veille de leur départ de Marseille, dans *l'Illustration* du 16 octobre 1847, une correspondance contenant des nouvelles de Tahiti « jusqu'au 13 juin » et qui leur aurait donné sur ce gouverneur beaucoup de détails intéressants : installé par l'amiral Bruat, au mois de mai 1847, le commandant Lavaud avait reçu comme consigne de réparer les gaffes commises, paraît-il, par son prédécesseur, et il s'était jeté à corps perdu dans cette tâche, d'abord en faisant démolir et raser des fortifications commencées et en décommandant toutes les constructions ordonnées par ce prédécesseur ; puis, en introdui-

---

(6 bis) Bernard MARMOILLON, né le 16 mars 1812, à La Tourette ; parti de Toulon, le 3 mai 1843, sur l'*Uranie*, débarque en Nouvelle-Calédonie le 21 décembre 1843 (baie de Balade), y est martyrisé le 19 juillet 1847.

V. Courant, *Le martyr de la Nouvelle-Calédonie, Blaise Marmouillon, frère coadjuteur de la Société de Marie (1812-1847)*. Lyon, Vite, 1931.

sant des « changements radicaux » dans l'administration : c'est ainsi qu'un régime de strictes économies avait été, séance tenante, inauguré.

Pas sur tous les chapitres, entendons-nous bien. Quelques lignes de *l'Illustration* laissaient entrevoir le *distinguo*. Aux dernières nouvelles, disait son correspondant, « ...le commandant Lavaud... cherchait par tous les moyens à se concilier l'affection de la reine Pomaré, qui est comblée de présents et reçue presque chaque jour à l'hôtel du Gouvernement. Les dîners, la musique, les fêtes se succèdent sans interruption. Du reste, la tranquillité la plus parfaite continue à régner par toute l'île... »

Rien d'étonnant, donc, si l'illustre reine passe ses journées à courir les boutiques de Papeete et à les dévaliser au gré de ses fantaisies ; elle jouit d'un solide crédit. Et cela permet, sans aller bien loin, de contempler tout à son aise cette célébrité dont tous les journaux d'Europe ont parlé ; dès le jour de leur débarquement, Sœurs et Missionnaires peuvent, sans le chercher, en avoir le spectacle gratuit. Sa Majesté, d'ailleurs, promène par les rues de sa capitale une simplicité toute démocratique ; elle marche pieds nus, comme ses sujets, et n'hésite pas, à l'occasion, quand elle rencontre certains petits vagabonds affreusement dépenaillés, à les caresser avec effusion et à leur témoigner une maternelle fierté : ce sont les « princes », ses enfants...

Décidément, ce séjour, que globe-trotters et journalistes qualifient si volontiers d'enchanteur, n'a rien qui enchante nos voyageurs ; bien plus, il les afflige. Dans cette population d'une paresse et d'une démoralisation invraisemblables, l'action du missionnaire apparaît presque nulle, impuissante, et cela est attristant. Aussi, bien qu'ils s'emploient de leur mieux à seconder le zèle apostolique des Pères de Picpus, les passagers du *Stella* trouvent l'escale bien longue. Elle dure, il est vrai, vingt-quatre jours.

\* \* \*

Enfin, le 5 avril, à huit heures du matin, ils quittent sans regrets le port de Papeete. Ils sont suivis à courte distance par deux bateaux battant pavillon français : remorquée par le vapeur le *Gassendi*, la corvette la *Fortune* emmène à son bord deux passagers de choix, la reine Pomaré et son inséparable courtisan, qui vont visiter une île voisine, Moorea (7). M. le Gouverneur poursuit consciencieusement son programme.

Le *Stella* les a bientôt perdus de vue. Le 8, à midi, il passe entre les îles Wayné et Rayatea, puis il gouverne sur l'archipel des Navigateurs. Une douzaine de jours plus tard,

---

(7) Moorea.

il en reconnaît les premières terres ; enfin, le 22, à cinq heures du soir, il pénètre dans une petite baie de la côte Nord de l'île Opoulou (8), dont l'entrée est protégée par un récif et une ligne de brisants. A une faible distance du rivage, on aperçoit un village indigène groupant ses huttes de roseaux couvertes de feuillage. Sans être très pittoresque, cette terre présente à l'œil un aspect assez plaisant. Que vient-on faire ici ?

A Tahiti, il y avait eu longue délibération au sujet des passagers maristes. Les pauvres gens étaient fort désespérés. L'accès de la Nouvelle-Calédonie leur étant interdit, il n'était plus question pour le *Stella* de les y conduire ; mais où les débarquer ? On avait songé à Opoulou pour deux raisons : la première était que l'itinéraire prévoyant une relâche à Chiros, petite île peu éloignée des Navigateurs, le bateau ne serait pas détourné de sa route ; la seconde, que depuis près de quatre ans, les Maristes y avaient fondé une mission et que les passagers s'y trouveraient par conséquent chez eux. Plus tard, lorsque leurs supérieurs auraient pris une décision à leur sujet, un autre bateau de la Société viendrait les chercher pour les transporter soit à Sydney, soit sur le point de l'Océanie qui aurait été choisi. Ainsi avait-il été résolu.

A peine le bateau avait-il mouillé que le missionnaire résidant, le Père Padel, montait à bord. On juge de sa stupéfaction et de sa joie quand il connut le caractère du navire

---

(8) Opoulou, dont le nom, sur les cartes modernes, s'orthographie Upolu, est l'une des deux grandes îles du groupe Ouest des Samoa (archipel des Navigateurs, de Bougainville). D'un caractère volcanique moins accentué que sa voisine, l'île Savail, et d'une superficie sensiblement moins étendue (1.113 kilomètres carrés au lieu de 1820), elle est plus fertile et plus peuplée ; elle est traversée par une chaîne de montagnes, de 600 à 700 mètres de hauteur, qui, au dire des touristes, sont assez pittoresques.

Ce groupe Ouest des Samoa a jadis fait partie des anciennes possessions allemandes et est actuellement placé sous le mandat de la Nouvelle-Zélande ; les îles du groupe Est sont possessions américaines.

Il est presque superflu d'ajouter que, depuis cent ans, des changements considérables se sont produits à Opoulou. Apia, simple village en 1848, est devenu une ville importante, très fortement américanisée, capitale non seulement de l'île, mais aussi du groupe Ouest, siège d'un évêché ; en 1928, elle ne comptait pas moins de quinze mille habitants. L'intérieur a été cultivé et mis en valeur. Il possède une centaine de kilomètres de bonnes routes ; les peuplades cannibales, qui l'habitaient au moment de la visite du *Stella-del-Mare*, et dont on signalait encore quelques vestiges, vers la fin du siècle dernier, ont complètement disparu.

Notons enfin que, d'après les confidences du P. Padel aux passagers du *Stella*, après quatre ans d'apostolat et de labeurs ingrats, il n'avait encore pratiquement abouti à aucun résultat. D'après la *Géographie Universelle* de Vidal-Lablache (tome X, Océanie, p. 258), actuellement les Samoans seraient tous chrétiens.

Les noms d'Apia et Opoulou restent associés au souvenir du grand romancier Robert-Louis Stevenson, le célèbre auteur de *l'Île au trésor*, qui vécut plusieurs années et mourut à Apia, et a écrit sur les Samoa des pages inoubliables.

\*et de ceux qu'il transportait. Les explications furent longues ; quand elles se trouvèrent terminées, il était trop tard pour descendre à terre. Mais le bon Père, se félicitant d'une arrivée aussi opportune, invita tout le monde à venir le lendemain matin prendre part, dans son église, à la grande solennité de la fête de Pâques ; il priaît par surcroît M. Guillet de lui faire l'honneur de chanter la grand messe.

« Demain matin ? », objectent aussitôt les gens du *Stella* ; « vous voulez dire après-demain : aujourd'hui, 22 avril, nous sommes au Vendredi-Saint ». — « Mais non, riposte le P. Padel : aujourd'hui 23 avril... Samedi-Saint. » On s'expliqua très vite, et les passagers, faute d'avoir entrepris leur voyage dans le même sens que Phileas Fogg, le héros fameux du *Tour du Monde en quatre-vingts jours*, de Jules Verne, durent se résigner à se passer de Samedi-Saint pour cette mémorable année 1848.

Dès l'aube, le lendemain, ils gagnent le rivage, pressés de visiter le village entrevu la veille et qui leur a paru assez important. Désillusion : Apia, c'est le nom de la bourgade, perd énormément à être vue de près. Quant à l'église, dont le P. Padel semblait tirer quelque vanité, c'est vraiment un bien modeste sanctuaire : construite de façon plus que rudimentaire, en planches, avec un toit de chaume, elle a des portes, mais pas de fenêtres. « ...Le jour, écrit Sœur Durand, y pénètre par les fentes des planches, ce qui n'est pas un inconvénient, car le pays est très chaud... » Déjà, les bonnes Sœurs en ont pris possession et, sous la direction de Sœur Vincent, la sœur « sacristine », déploient toute leur ingéniosité pour orner et décorer la maison du Seigneur. Malgré le peu de temps dont elles disposent, elles font des merveilles, et la messe solennelle du P. Guillet se déroule dans un cadre qui éblouit littéralement les habitants de l'île.

Hélas ! toute médaille a son revers, et les excellentes Filles de la Charité ne se doutaient guère de la mésaventure cruelle au-devant de laquelle leur dévouement et leur piété les avaient conduites ce matin-là.

A l'issue de la cérémonie, elles se trouvent subitement environnées par une multitude de sauvages. Ils ne sont nullement menaçants, sans doute, mais se montrent d'une curiosité plus qu'indiscrete et aussi curieux que... peu vêtus : car leur vêtement se réduit à une sorte de ceinture des plus étroites. Voilà nos pauvres Sœurs horriblement gênées et ne sachant quelle contenance prendre. « ...Les uns », écrit M. Anouilh, « s'approchaient d'elles, se retiraient ensuite, puis revenaient pour les regarder encore ; l'un d'eux, plus hardi ou, si vous le voulez, plus curieux que les autres, s'étant approché de la Sœur Perboyre, qui, sans doute, baissait un peu trop la tête, lui prend l'extrémité de sa cornette et la soulève pour lui voir le visage... »

Dans cette confusion extrême, il n'y a qu'un parti à prendre : regagner le navire au plus vite. C'est ce que font les infortunées, à un pas si rapide qu'il ressemble à une fuite. Mais, de l'église au lieu de l'embarquement, il y avait vingt bonnes minutes de chemin, et jusqu'au canot, elles durent subir l'escorte empressée d'une centaine de sauvages qui, certainement, ne soupçonnèrent jamais la cause d'un départ si précipité.

L'île Opoulou réservait malheureusement à la petite communauté des émotions infiniment plus sérieuses et plus tristes. Dans la semaine, après trois jours et demi à peine de maladie, l'une des saintes Filles était brusquement enlevée à ses compagnes. S'ajoutant aux fatigues excessives de la traversée et greffé sur une maladie de poitrine qu'on ne soupçonnait guère, un banal refroidissement avait suffi : la petite Sœur « sacristine » qui, le jour de Pâques, avait si joliment et de si bon cœur décoré l'humble église, ne verrait pas la Chine. Huit jours ne s'étaient pas écoulés et à la place des tentures de fête qu'elle avait disposées de ses mains pour célébrer le jour anniversaire de la Résurrection, on disposa, pour elle-même, des tentures de deuil.

Elle se nommait Anne Ville, en religion Sœur Vincent ; elle était originaire de Chalon-sur-Saône et âgée de 33 ans. Ses compagnes, qui frémissaient à la pensée de ce qu'il aurait fallu faire si cette fin imprévue s'était produite en mer, eurent du moins la consolation de confier ses restes à la terre ; sur la pierre qui les recouvrit, une inscription mentionna son nom, son âge, la date de son décès : 30 avril 1848, et la tombe, jalon solitaire sur la longue route, fut laissée à la garde des Maristes, ses anciens compagnons de voyage, devenus hôtes provisoires de l'île Opoulou.

La séparation fut cruelle : les débarqués éprouvaient de vifs regrets d'abandonner le beau navire et ceux qui poursuivaient leur chemin s'éloignaient avec tristesse. Le départ eut lieu le 4 mai. La distance à parcourir pour atteindre Chiros (9), où l'on devait relâcher, était insignifiante ; mais des calmes arrêtèrent à peu près, pendant trois jours, la marche du bateau, si bien qu'il n'arriva à destination que le 8 mai, dans l'après-midi.

---

(9) Il nous a été extrêmement difficile d'identifier cette île : d'abord, parce que son nom, comme ceux de la plupart des terres de la Polynésie, a été, depuis 1848, évidemment remplacé par un ou plusieurs autres ; ensuite, parce que l'orthographe en est certainement inexacte. Il devrait s'écrire, non pas *Chiros*, mais bien *Quiros*.

L'île de Quiros, plus connue sous l'appellation de *Gente Hermosa* ou de la *Belle Nation*, ou encore de *Olosenga* ou *Swain* ou *Swains*, fait partie du groupe des *Iles du Danger*, lesquelles avoisinent l'archipel de *Tokelau* ou de l'*Union*. Les tables de positions géographiques, faisant suite aux tables nautiques de *Norie* (édition de Londres, 1924) donnent, page 673, à *Gente Hermosa* comme coordonnées : « Latit. S. 11°03'13" et longit. W. Greenwich

\* \* \*

C'est ici le moment de faire reparaitre en scène, et en bonne place, quelques personnages tout à fait oubliés de notre histoire.

On se rappelle qu'au moment pathétique des adieux et de l'embarquement, dans le port de Marseille, nous avons, sans autre précision, mentionné, dans l'énumération des passagers, « quatre jeunes gens », seuls laïcs admis dans la pieuse phalange. Mais nul n'a paru s'en soucier. Seul M. Anouilh a cru devoir indiquer qu'ils appartenaient « à des familles aussi distinguées par leurs sentiments religieux que par la noblesse de leur origine ». Après quoi, personne n'en a plus entendu parler. Quels étaient la raison de leur présence à bord, leur destination, leurs projets? Mystère. Oui, pendant tout le long, l'interminable voyage, jamais un mot ne les a rappelés à notre souvenir, et rien ne nous a permis de supposer qu'ils étaient encore à bord ou même en vie. Nous ne supposons pas qu'on les ait isolés de leurs compagnons de route. Peut-être, en gens de bonne compagnie, se sont-ils eux-mêmes condamnés à l'effacement ; en tout cas, jusqu'à présent, ils n'ont pas compté.

Il est vrai que, dans un bref entrefilet paru le 6 novembre et annonçant le départ du *Stella*, le journal *l'Illustration* donnait deux précisions : « ...Quatre jeunes gens appartenant à des familles riches de Paris accompagnent les missionnaires dans leur périlleuse entreprise ; on remarque parmi eux le fils de M. le marquis de Dreux-Brézé... » (10) Mais, à cette date du 6 novembre, nous étions déjà partis avec le bateau depuis treize jours et nous sommes excusables de n'en avoir rien su.

Or, de ces deux précisions, la première constituait une grave erreur : ce n'était nullement à « la périlleuse entreprise des missionnaires » que les jeunes gens allaient être associés. La « Société de l'Océanie » ne se préoccupait pas seulement de missions, mais aussi de commerce et de colo-

---

171°05' ». Les coordonnées de l'île *Duke of Clarence* (archipel de Tokelau), dont il sera question plus loin, sont : « 9°12' latit. S. et 171°44' long't. W. Greenwich ».

Tout le mérite d'avoir élucidé ce petit problème géographique, au prix de longues et laborieuses recherches, revient à un de nos amis de Changhaï, trop modeste pour nous autoriser à le nommer, et à un non moins modeste savant missionnaire attaché à l'Observatoire de Zi-ka-wei. Nous les en remercions bien vivement tous les deux.

(10) L'article sur la « Société de l'Océanie », paru dans la *Revue d'histoire des Missions* et cité plus haut, mentionne que ces quatre pilotes de marque, « passagers à bord pour un voyage d'instruction », se nommaient MM. de la Myre-Mory, de Fritz-James (Fitz-James ?), de Dreux-Brézé et Paul de Lorge.

nisation : ses passagers laïcs étaient des pionniers, les premiers soldats d'une armée de futurs colons. Chiros ayant été reconnue ou déclarée « île déserte » ; ils s'étaient mis en route (à leurs frais, très vraisemblablement) pour coloniser Chiros — au profit de la Société, bien entendu.

Donc, ce 8 mai de l'an de grâce 1848, les quatre jeunes gens, sortant de l'ombre, vont, pour quelques heures, figurer comme personnages de premier plan dans les incidents de la vie de bord. De bonne heure dans la matinée, on a reconnu l'île et vers midi on en est déjà assez près pour que les intéressés commencent à distinguer les détails de leur futur domaine.

Soudain, sur une exclamation, partie de la dunette, une vive agitation se répand parmi les passagers aussi bien que dans l'état-major et l'équipage. C'est un brouhaha, un feu croisé de : « ...Mais l'île n'est pas déserte... voilà des hommes... ce sont des Européens... etc. ».

En un clin d'œil, toutes les lunettes ont été braquées sur le rivage et à mesure que le navire avance vers la terre, chacun signale à haute voix ses découvertes. Plusieurs affirment que les inconnus gesticulent. L'un précise qu'ils agitent un drapeau blanc : ce seraient donc des naufragés ? L'autre distingue très nettement des « pantalons blancs » ; celui-ci, par contre, voit non moins nettement « des habits bigarrés de rouge » ; celui-là décrit complaisamment la forme de leurs chapeaux. Mais pour tous, il n'y a aucun doute : ce sont des Européens.

« ...La vérité fut bientôt reconnue, conclut le Père Anouilh, qui se divertit fort, semble-t-il, au souvenir de ces discussions et de ces commentaires : ces « Européens » n'étaient autres que des Sauvages ; ces habits de diverses couleurs, c'était leur peau, car ils n'en avaient pas d'autres... »

Nul, ce soir-là, ne se soucia de débarquer ; le lendemain matin, les sauvages se présentèrent à bord, donnant des signes de paix. On les reçut courtoisement ; mais ils avaient des physionomies si féroces, si repoussantes, que tout le bateau fut épouvanté, et nul ne douta qu'ils ne fussent d'authentiques cannibales. C'étaient, paraît-il, des indigènes de l'île Clarence ; surpris par une tempête, ils avaient été jetés sur l'île Chiros et, s'y étant trouvés bien, ils y vivaient depuis trois semaines...

Ainsi, c'était au milieu de cette cinquantaine d'individus terrifiants qu'on allait abandonner les jeunes colons. Le bateau tout entier frémit pour eux ; on avait l'impression de prêter la main à un horrible et sanglant sacrifice. « ...Pauvres gens, écrit le P. Anouilh, ils nous faisaient pitié ; seuls, sans prêtre, dans une île inconnue et obligés de vivre avec des

hommes sauvages, pour ne pas dire anthropophages : nous leur avons donné des croix, des chapelets, des médailles, des livres de religion ; nous leur avons appris la manière de mourir chrétiennement, lorsqu'on ne peut avoir de prêtre, et aussi la manière de baptiser en danger de mort... »

Nul doute qu'après ce déluge d'exhortations et de recommandations pieuses, l'infortuné quatuor ne dût plus conserver une parcelle d'illusion sur le sort tragique qui l'attendait. Peut-être, du moins le souhaitons-nous pour lui, fut-il réconforté par ce débordement unanime de sympathies apitoyées ; mais nul n'a jugé à propos de nous révéler les sentiments intimes des apprentis colons.

Tout ce que nous savons, c'est que, le jour même, les ayant débarqués, eux, leurs ballots et leurs caisses sur la plage devant laquelle il avait mouillé, le *Stella-del-Mare* levait l'ancre, soucieux de ne pas perdre son temps sans raison. Il était trois heures de l'après-midi ; l'escale avait tout juste duré vingt-quatre heures.

Désormais, le voyage va se poursuivre sans grands incidents ; il touche d'ailleurs à son terme. Le bateau passe la ligne pour la seconde fois dans la nuit du 16 au 17 ; bientôt les brises du nord le prennent ; il file avec rapidité vers les îles Marianne, qu'il traverse le 6 juin par 16° de latitude et 144° de longitude ; enfin, le 16 juin, il entre dans le canal de Formose et, chose à laquelle on était loin de s'attendre, étant donné l'époque de l'année, il trouve dans les mers de Chine des vents extrêmement favorables, si bien que, devançant toutes les prévisions, le 21 juin, il mouille dans le port de Macao.

\* \* \*

Arrivé ! On était arrivé... Nos passagers n'en étaient pas fâchés, car les dernières semaines avaient été pénibles. Reconnaissant leur état d'épuisement, le P. Guillet, qui était un vieux dur-à-cuire, disait d'eux avec une pointe de sarcasme : « La chaleur les purge », et ajoutait que, « d'ailleurs, après une ou deux nuits à terre, cela ne s'y connaîtrait plus ».

Pour l'une des Sœurs, cependant, les fatigues du voyage avaient excédé les forces : le 26 juillet, à peine un peu plus d'un mois après le débarquement, la petite communauté perdait sa « digne Mère », la respectable Sœur Durand, ancienne Assistante, qui, ayant assumé la lourde tâche de conduire en Chine le premier groupe des Filles de la Charité, semblait ainsi s'éteindre, une fois cette tâche remplie.

Il n'en était rien. Le voyage du *Stella* était terminé ; celui de la pieuse phalange ne l'était pas, et les bonnes Sœurs étaient loin d'avoir atteint leur destination finale. Macao ne devait être sur leur route qu'une escale, passablement longue, il est vrai : près de quatre ans, mais une escale. A ce moment-là, cependant, elles ne s'en doutaient guère.



A leurs débuts, en effet, tout avait paru heureux et facile, — trop facile : accueil flatteur, installation fort convenable, premiers contacts avec la population chinoise et portugaise pleins de sympathie. Comme premier local, on leur a donné un ancien orphelinat dont la petite Sœur Thérèse décrit avec complaisance les beautés et les commodités : belle cour d'entrée entourée de cloîtres, longue façade à un rez-de-chaussée et un étage, dont les trente fenêtres donnent de l'air en abondance, vastes locaux, salles de réception, chapelle, immense jardin précédé d'une terrasse d'où l'on jouit d'une vue charmante. Et cela n'est que du provisoire.

On les loge ensuite dans un ancien couvent, demeuré vide depuis la suppression des ordres religieux, le couvent Saint-Augustin, où elles seront, leur assure-t-on, beaucoup plus commodément et confortablement installées. Elles y transportent le dispensaire qu'elles ont ouvert presque aussitôt après leur arrivée et qui est rapidement devenu populaire. Bientôt elles abordent l'enseignement, avec deux classes, l'une gratuite, l'autre payante, que, sur la demande de l'évêque, elles ouvrent au « Recollimento » et, d'autre part, elles commencent à recueillir quelques enfants abandonnés, modeste début du premier orphelinat de la Sainte-Enfance des Filles de la Charité en Chine.

Tout cela n'a demandé que quelques mois à organiser. Les premiers résultats sont encourageants, et cependant, loin d'être satisfaites, les religieuses commencent à douter de l'avenir de leur œuvre. De graves sujets d'inquiétude ont surgi.

On connaît, au moins dans ses grandes lignes, l'histoire de ce qu'on a appelé le schisme de Goa, causé par les prétentions du Gouvernement portugais en matière de patronage des Missions en Extrême-Orient, aussi bien aux Indes qu'en Chine, dont le Portugal affirmait avoir le monopole (11). Ses exigences avaient valu aux missionnaires, dans le passé, beaucoup de tracasseries, telles que l'obligation de s'embarquer à Lisbonne pour y prêter serment et y recevoir une sorte d'investiture et de passer par Goa, capitale des possessions portugaises dans ces mers lointaines. Le Saint-Siège avait dû intervenir ; les papes avaient créé des vicariats apostoliques, contre lesquels avaient protesté les Portugais. Ces disputes s'étaient prolongées, plus ou moins vives suivant les temps et les circonstances, pendant le *xvii*<sup>e</sup> et le *xviii*<sup>e</sup> siècles. Puis, subitement, en 1833, elles avaient pris un caractère aigu.

L'année précédente, Grégoire XVI avait signifié aux Portugais qu'ils devaient cesser de revendiquer le patronage

---

(11) Ce schisme ne prit fin que sous le pontificat de Léon XIII.

pour les pays où ils n'avaient plus aucune autorité ; il s'était heurté à une résistance indignée. A l'automne de 1833, le gouverneur de Macao avait pris un arrêté d'expulsion à l'égard de tous les missionnaires non portugais, qui devaient quitter la ville dans un délai de deux mois. Tous durent effectivement en sortir. Une pétition au vice-roi des Indes, à Goa, fit obtenir à la plupart des procureurs l'autorisation d'y rentrer pour deux ans.

En 1838, la publication d'un bref de Grégoire XVI au sujet de ses droits et de la juridiction des vicaires apostoliques transformait la résistance en révolte ouverte du clergé goanais et portugais. Chaque création de vicariat était désormais considérée comme une atteinte flagrante aux privilèges du Portugal et fournissait prétexte, soit à brimades, soit à mesures de rigueur. Un incident, qui se produisit en 1842, en donna un exemple caractéristique.

La Congrégation de la Propagande avait en Chine un procureur, M. Théodore Joset, qui résidait à Macao, et dont les faits et gestes faisaient l'objet de la part des autorités portugaises, d'un espionnage rigoureux.

A l'automne de 1841, ayant offert l'hospitalité à trois « Missionnaires en Chine », le procureur reçut l'ordre de les renvoyer immédiatement. Il s'agissait des RR. PP. Gotteband, Estève et Brueyre, les trois premiers pionniers de la future Mission du Kiangnan. Des Jésuites ! c'étaient des Jésuites ! Le gouverneur ne pouvait tolérer scandale pareil.

Il fallut démarches sur démarches pour obtenir un sursis ; enfin le gouverneur consentit à exiger seulement qu'ils eussent évacué Macao avant Pâques. Mais on ne leur ménagea pas les petites vexations : saisie de leurs bagages, taxes abusives, etc.

Malheureusement pour M. Joset, son cas s'aggrava. En cette même année 1841, en effet, les Anglais s'étant installés à Hongkong, le Saint-Siège avait détaché cette île du diocèse de Macao et avait nommé préfet apostolique le procureur de la Propagande. Ce dernier, en conséquence, s'était rendu immédiatement à Hongkong, avait acquis un terrain, construit une chapelle et une modeste résidence, puis était revenu à Macao. Dénoncé par les journaux, il fut cité à comparaître par devant le gouverneur, comme ayant porté atteinte aux privilèges du Portugal. Il comparut le 29 février 1842 et fut sommé de reconnaître le droit de patronage du Portugal sur l'île de Hongkong, sous peine d'expulsion.

En vain, l'infortuné demanda-t-il un délai pour en référer à Rome et en recevoir des instructions ; le gouverneur se montra intraitable. Et comme le procureur se refusait à toute renonciation, séance tenante, une sentence d'expulsion dans les vingt-quatre heures fut rendue contre lui et toute sa maison, y compris ses élèves chinois et ses hôtes.

Il n'y avait qu'à obéir. Par malchance, la jonque chinoise qui devait les emmener ayant fait défaut, la garde civique qui veillait à l'exécution de la sentence se disposait à saisir M. Joset et à le mettre en prison, quand l'intervention d'un chargé de mission français qui se trouvait à Macao, Dubois de Jancigny, obtint un sursis de trois jours.

On voit par cet exemple le degré de tension auquel atteignaient les rapports entre autorités portugaises et le Saint-Siège. Dans les années qui suivirent, il y eut une légère amélioration, due surtout au changement de gouverneur, mais M. Joset ne revint pas à Macao.

Lors de l'arrivée des Filles de la Charité, le schisme était déjà déclaré à Goa ; à Macao, on était encore dans l'incertitude. Mgr da Matta, assez porté vers la conciliation, semblait croire que les difficultés avec le Saint-Siège s'arrangeraient. Malheureusement, le gouverneur, très-imbu de ses prérogatives et très excité, finit par exercer sur lui une influence fâcheuse ; rapidement l'évêque en arrive à redouter tellement d'être accusé de tiédeur pour la défense des fameux privilèges, qu'il fait du zèle, ne songeant, suivant l'expression de M. Guillet, qu'à se montrer « Portugais avant tout ».

Du jour au lendemain, la situation des Filles de Saint-Vincent risque donc de devenir extrêmement délicate. Aussi, dès le début de l'année 1849, on se préoccupe à Paris du double transfert de leurs établissements et de la Procure. Mais où les installer ?

M. Guillet préconisait Ningpo. Dans ce port que les légats venaient d'ouvrir aux étrangers, ceux-ci pouvaient pratiquer librement leur religion, édifier des églises, des hôpitaux, des écoles ; enfin, argument décisif, les Lazaristes s'y trouvaient déjà chez eux, le Tche-kiang ayant été, en leur faveur, érigé en vicariat apostolique indépendant. L'évêque de Ningpo, Mgr Lavaissière, appuyait naturellement de tout cœur une suggestion qui, en amenant à sa mission d'importants renforts, décuplerait ses moyens d'action et son activité. En octobre de cette même année 1849, le zélé prélat, qui devait mourir deux mois plus tard, transmettait à son supérieur général tout un rapport sur un projet de création d'une œuvre de la Sainte-Enfance et sur les mesures à prendre immédiatement pour préparer l'installation d'un établissement de Filles de la Charité.

Pourrait-on dire que M. Guillet eût-il mûri quelque temps encore la question, si les événements ne l'avaient mis dans l'obligation de prendre une décision. En 1850, en effet, Mgr da Matta, qui avait été nommé à Bombay, Ceylan et Goa, et qui avait décidé de se rendre au schisme. Le double déplacement

En conséquence, le Supérieur général envoya en Chine, avec pleins pouvoirs, un homme de confiance, M. Poussou, premier Assistant de la Congrégation. Fin juillet 1851, celui-ci, accompagné de M. Guillet, arrivait à Ningpo, où avait été convoqué un synode de tous les Vicaires apostoliques de la Congrégation de la Mission en Chine. De multiples questions intéressant les missions furent examinées ; presque sans discussion, le transfert immédiat de la Procure et des Sœurs à Ningpo fut décidé. Cet « immédiat » sous-entendait le temps indispensable au règlement des affaires à Macao et aux préparatifs de départ ; de la décision à la réalisation, il ne s'écoula pas moins de dix mois.

Ce fut, en effet, seulement en mai 1852 que les religieuses s'embarquèrent pour accomplir la dernière étape du long voyage commencé à Marseille quatre ans et demi plus tôt. Le *Stella-del-Mare* n'était plus là ; mais, fait qui leur aurait paru incroyable si on le leur avait prédit, elles ne songèrent pas une minute à le regretter.

Deux bateaux de guerre français, la *Capricieuse* et le *Cassini*, se trouvaient alors en rade de Macao, attendant le ministre de France en Chine, M. de Bourboulon, qui se disposait à monter dans le Nord pour visiter Ningpo et Changhaï, où l'appelaient quelques difficultés avec les mandarins locaux. Ce voyage étant depuis longtemps prévu, on avait eu tout loisir de songer à en faire profiter Sœurs et missionnaires, nos compatriotes. A bord du premier navire, devaient en conséquence embarquer le ministre et sa femme, le marquis de Courcy, secrétaire, et un interprète ; à bord du second, qui servirait d'escorte et aussi, à l'occasion de remorqueur, l'hospitalité avait été offerte aux Filles de la Charité, à M. Guillet et très probablement à quelques autres Lazaristes (nous ne connaissons que le nom du Frère Vautrin, décédé peu après son arrivée au Tche-kiang), enfin à un M. Marquès, consul de Portugal à Ningpo, allant prendre possession de son poste.

Or, bien que le *Cassini*, corvette à roues de 220 chevaux, armée de six canons, équipage de cent vingt hommes, état-major comprenant un capitaine de frégate, cinq lieutenants de vaisseau, un officier d'administration, deux médecins, six aspirants de marine, fût le plus authentique et d'ailleurs l'un des mieux tenus des bateaux de guerre, il y régnait une ambiance de sentiments religieux telle que les bonnes Sœurs auraient presque pu imaginer se retrouver sur leur cher *Stella*. Et ceci demande quelques explications.

Au printemps de 1850, le ministre de la Marine du Gouvernement français, l'amiral Romain Desfossés, avait depuis quelque six mois sous ses ordres, comme premier aide de camp, un officier dont il appréciait fort la valeur et le caractère : le commandant François Robinet de Plas. Ce der-

nier s'était converti quelques années auparavant, et, depuis, animé du zèle ardent des néophytes, vivant à bord ou à terre comme un religieux, était en passe de devenir une sorte de saint laïc, en attendant d'entrer, beaucoup plus tard, dans la Compagnie de Jésus.

Ami et camarade d'Auguste Marceau, il n'en avait pas cependant partagé les illusions à propos de la « Société de l'Océanie ». Il en avait même fortement blâmé les préoccupations mercantiles. Mais il avait, lui aussi, enfourché une chimère. Son rêve, évidemment plus modeste, était d'obtenir le commandement d'un navire avec lequel il effectuerait une sorte de croisière autour du monde, visitant tous les points du globe où des missionnaires avaient cherché à répandre l'évangile. Si extraordinaire que cela paraisse, il ne lui fut pas très difficile d'intéresser à cette idée son chef, lequel, à son tour, se chargea d'y intéresser son collègue, le ministre des Affaires étrangères ; il faut croire que les considérations politiques éveillées par cette suggestion n'étaient point négligeables.

Le projet prit si bien corps que le bateau était déjà choisi (ce devait être le *Cassini*) et son armement ordonné, lorsque de Plas, au cours de l'été, partit pour Rome, muni d'instructions confidentielles du ministre, dont il donna connaissance à Pie IX dans une audience privée que le Saint-Père lui accorda le 26 août, et qui pouvaient se résumer ainsi : « Le gouvernement français veut envoyer un bâtiment en Chine pour la protection des Missions ; il est probable que le commandement de ce navire me sera donné. Le ministre de la Marine et celui des Affaires étrangères seraient très disposés à modifier les destinations de ce bâtiment suivant les vues du Saint-Père qui pourrait, s'il le croyait utile, envoyer un délégué pour examiner l'état des missions et lui en rendre compte... » Il n'y avait plus qu'à s'entendre sur les détails.

Dans son enthousiasme, de Plas voyait déjà la chose faite. Bien que n'ayant pas à intervenir directement, il avait fait des suggestions pour les aménagements du navire ; il s'était assuré, comme commandant en second, un ami, un autre lui-même, Alexis Clerc, lui aussi récemment converti, lui aussi futur Jésuite qui devait finir tragiquement, en 1871, martyr de la Commune, parmi les otages, aux côtés de l'archevêque de Paris. Clerc avait accepté avec joie, tout en s'excusant de ne pas être « un marin bien fameux », car, écrivait-il ingénument, « depuis 1845, je n'ai navigué que sur des bateaux à vapeur... »

En sous-main, encore, de Plas s'était préoccupé du choix de son futur état-major et du recrutement de l'équipage, en tenant compte du caractère spécial de la mission que le bateau aurait à remplir. Les préparatifs étaient en bon train.

Et voilà que brusquement, à l'automne, tout était par terre.

Au mois d'octobre, une crise ministérielle avait éclaté ; l'amiral Romain Desfossés avait démissionné ; les dispositions du gouvernement avaient totalement changé, et si, en ce qui concernait le *Cassini*, le principe d'une campagne était maintenu, le caractère en était tout à fait modifié ; il ne s'agissait plus que d'une station dans les mers de Chine, sans but déterminé.

Le *Cassini* avait quitté Lorient pour sa destination le 6 mars 1851, mais ayant à bord, peut-être en souvenir de sa mission manquée, tout un groupe de passagers religieux, parmi lesquels un futur cardinal-archevêque de Toulouse, un missionnaire pour Madagascar, le premier évêque de l'île Bourbon, le Vicaire apostolique de Mandchourie, les grands vicaires des deux prélats, trois missionnaires des Missions étrangères, trois religieuses de Saint-Joseph. Pour eux, on avait installé à bord une vraie chapelle, qui d'ailleurs était prévue lorsqu'il était question de la croisière avec le Délégué de la Propagande.

Du passage de ces hôtes pieux, il était resté quelque chose dans l'atmosphère du bord. On imagine donc l'empressement avec lequel de Plas avait saisi l'occasion d'être agréable aux bonnes Sœurs et l'accueil chaleureux que les cornettes blanches, si populaires chez nous, allaient trouver sur un tel bateau. Elles-mêmes étaient ravies, car, écrivait de Plas, « quoique toutes en Dieu, elles n'en conservent pas moins l'amour du pays, et un bâtiment de guerre, c'est la France... »

Ce fut le lundi 24 mai que les Filles de la Charité dirent adieu à leurs établissements de Macao. Elles quittaient la ville sans beaucoup de regrets, plutôt même avec soulagement ; elles étaient moins indifférentes à la douleur manifestée par leurs jeunes orphelines, dont l'avenir leur apparaissait incertain et probablement pénible. Elles en prirent congé vers cinq heures du soir, au milieu des larmes. Au dehors, leurs pauvres et toute une foule les attendaient pour les escorter au port. Pour échapper à toute manifestation, nous conte une lettre de Sœur Marie (Sœur de Gélis), elles cheminèrent par une route assez isolée et peu fréquentée jusqu'à l'embarcadère, où les attendait une grande jonque. Elles y prirent place, et malgré le vent contraire et la mer passablement houleuse, elles gagnèrent rapidement le *Cassini*. Leur arrivée, quatre ans plus tôt, avait passé presque inaperçue ; il en fut de même de leur départ.

L'accueil qu'elles trouvent à bord est fait pour les émouvoir, tant elles sont fêtées, comblées d'égards, de prévenances et de respect. Le commandant, qui a retardé son dîner pour les recevoir dès le premier soir à sa table, leur a aban-

donné sa cabine ; la chapelle, qu'on n'a pas eu besoin de réinstaller, puisqu'elle est toujours restée en état de servir, les enchante, et ce même soir, on y fait la prière en commun. Voilà, du coup, nos Sœurs conquises, et elles déclarent « édifiante » la petite « communauté maritime ».

Cependant, bien que le ministre de France et sa femme se soient, eux aussi, embarqués sur la *Capricieuse* ce lundi 24 mai, les bateaux ne lèvent pas l'ancre. On attend un courrier important de Canton, qui tarde à venir. Pendant cinq longues journées, ils restent en rade, en face de Macao, heureusement mouillés assez loin de la rive. Le 28, le courrier n'ayant encore rien apporté, le départ est fixé au lendemain, samedi, veille de la Pentecôte.

Le voyage débute mal, car, dès la première nuit, les bateaux se trouvent aux prises avec une très forte bourrasque dans le canal de Formose. Les Sœurs sont fermement convaincues qu'elles n'ont plus rien à redouter du mal de mer ; quand on a doublé le Cap Horn, cette assurance est naturelle. La désillusion ne tarde guère. Car, écrit Sœur Marie, « ...le roulis, le tangage, les vomissements surviennent et toutes, à l'exception de ma sœur Thérèse, nous voilà prises. Les intéressantes et pittoresques scènes du *Stella* reparaissent sur l'horizon ; les balancements, les chutes, les ouvettes redeviennent en usage et l'on souffre bien... » Décidément, seule de l'équipe, la petite Sœur Thérèse a le pied marin. Le commandant de Plas, à la date de ce jour, note dans son journal : « ...moi-même, vieux marin, j'ai été toute la journée fatigué par la houle... ».

Le lendemain, tout est oublié ; il fait un temps superbe. Les Sœurs en profitent pour bien s'installer à bord. Entendez par là que, discrètement réunies à l'écart, elles ont entrepris de tricoter des bas et de raccommoder du linge. Le commandant est enchanté de ses passagères. « ...Ces saintes Filles, écrit-il à sa mère, se sont mises à l'ouvrage pour réparer le désordre que quinze mois de mer ont apporté dans notre linge et nos effets, et il n'y aura pas de bâtiment au monde mieux *raccommodé* que le *Cassini*... ».

Ce n'est point seulement pour ces petites attentions matérielles que les religieuses se font apprécier. Le lieutenant Alexis Clerc, observateur subtil, a très finement noté à leur sujet : « ...Rien n'est doux et touchant comme ce dévouement si complet et si simple des Filles de la Charité. Cette absence de tout petit manège féminin, ce désir de s'employer pour rendre service et non pour paraître utile, cette gaieté si douce et si égale, ce sont là des qualités qui faisaient de leur commerce un plaisir pour chacun de nous... ».

On n'est pas surpris que de Plas observe, dans son journal : « Même les personnes sans religion se montrent pleines de prévenances et de bons procédés à l'égard des prêtres

et des religieuses ». Car elles exercent autour d'elles, sans le chercher, une influence apaisante, une douceur rayonnante, qui auront de bouleversants effets sur quelques officiers qu'irritaient jusque là les sentiments et le genre de vie d'un de Plas ou d'un Alexis Clerc.

Le 1<sup>er</sup> juin, escale à Amoy. M. et Mme de Bourboulon viennent saluer les Sœurs ; celles-ci, deux fois, descendent à terre, dans l'île de Koulangsou. C'est la première fois qu'elles voient les Chinois *chez eux*, et Sœur Marie consigne leurs impressions, tour à tour joyeuses et tristes.

On repart le 5, et le temps est si calme que le *Cassini* doit remorquer la *Capricieuse* de huit heures du matin à huit heures du soir. Enfin, le 9 juin, les deux navires font leur apparition dans l'archipel des Chusan et viennent mouiller, mentionne le journal du commandant, « dans un magnifique bassin entouré d'îles... à deux milles et demi de Ting-hai... » Ils vont y être retenus neuf jours par des conférences que le ministre et notre consul venu de Changhaï y tiendront avec Mgr Danicourt et les mandarins locaux.

Enfin, le 18, en route pour Ningpo. Le *Cassini* doit remorquer la *Capricieuse* « à travers le dédale des îles riantes, semées partout sur la route de Ting-hai à Tcheng-hai », à l'embouchure de la rivière de Ningpo. Dernier contre-temps : les deux bateaux s'échouent en essayant de franchir la barre, et les voils couchés sur le flanc, avec sept pieds d'eau sous la quille. Il faut attendre le retour de la marée et se livrer à des manœuvres longues et fatigantes. Pour éviter un accident, on doit élayer le *Cassini* et enlever la partie supérieure de sa mâture.

Le lendemain, heureusement, une bonne brise et le jusan permettent aux deux navires de passer la barre. Ils remontent la rivière ; décidément, malgré quelques petits ennuis, cette traversée a été heureuse et, de part et d'autre, on en conservera un bon souvenir. En témoignage de gratitude, les Sœurs font don à la chapelle du navire, pour devenir ensuite la propriété de son commandant, d'une jolie statuette en bronze de la Vierge, qui avait jadis orné pendant tout leur voyage l'autel du *Stella* et qu'elles conservaient presque comme une relique. Ni elle ni leurs hôtes ne se doutent que, par ces échanges de bons procédés, des relations se sont nouées entre les Filles de la Charité de Ningpo et la Marine française, dont une tradition est restée : car, depuis bientôt cent ans, pas un amiral commandant en chef les Forces navales françaises en Extrême-Orient n'a passé à Changhaï, sans faire, à un moment ou l'autre de sa campagne, le voyage de Ningpo pour rendre visite aux humbles Filles de Saint Vincent.

Le 20 juin, les deux bateaux ont jeté l'ancre. M. Montagneux est venu à bord saluer les religieuses, mais il n'est



pas question de les débarquer. Il paraît qu'on n'est pas rassuré du tout sur les dispositions des autorités chinoises : il faudrait d'abord les avertir, se les concilier par une visite protocolaire ; qui sait si l'on ne risquerait pas, par trop de précipitation, de provoquer une émeute ? Patience : ce n'est après tout qu'une nuit et une journée de plus à passer à bord...

Triste arrivée. « ...Ce fut dans un endroit isolé, lit-on dans les Annales de la Maison de Ningpo, à la faveur des ténèbres, sous une pluie torrentielle et dans des chaises à porteurs bien fermées, que les Filles de la Charité, escortées par le lieutenant de vaisseau Alexis Clerc et quelques marins français, se dirigèrent vers la maison qui leur était destinée. Il était onze heures du soir, le 21 juin, en cette même fête de Saint-Louis de Gonzague qui avait marqué leur arrivée à Macao en 1848 et qui devait être, dix-huit ans plus tard, la date du massacre de nos Sœurs de Tientsin... »

Le voyage, cette fois, était bien terminé.

\* \* \*

On se souvient que, quelques jours avant le départ de Marseille, le Supérieur général de la grande famille de Saint-Vincent, rassemblant une dernière fois autour de lui, à la maison de « la Grande Miséricorde », où elles avaient reçu l'hospitalité, celles qui allaient s'éloigner, leur avait prodigué conseils et exhortations : « ...Donnez-vous à Dieu, mes filles, leur avait-il dit, par la pratique d'une entière abnégation de vous-mêmes... d'une indifférence parfaite pour les lieux, les emplois, les œuvres de votre sainte vocation... » Il les avait invitées à « semer courageusement dans les larmes sans chercher à jouir du fruit de leurs travaux », à rester « fermes et inébranlables au milieu des difficultés et des obstacles... »

Jusqu'à présent, elles n'ont pas eu beaucoup l'occasion de mettre à profit ces conseils : tout a été si simple et si facile... On aurait presque pu croire à une grandiloquence superflue de la part de M. Etienne. Mais brusquement tout change ; l'heure est venue où ses paroles, gravées profondément dans le cœur et l'intelligence de ses filles, vont étinceler en lettres de feu.

La prise de contact avec leur nouveau centre d'action aurait plongé dans un découragement total toutes autres que ces vaillantes Françaises. Ce qu'elles ont laissé à Macao était en vérité un palais somptueux, comparé à ce qu'elles trouvent à Ningpo : une mesure, plutôt qu'une maison, presque misérable et de proportions exiguës. Il va falloir tout créer, tout organiser, et malheureusement l'on ne dispose que de ressources infimes. Aucun doute : c'est une vie de pauvreté, de peines, de sacrifices qui s'annonce. En vraies

Filles de Saint-Vincent, les Sœurs exultent : le signe infail-  
liblé est là ; du moment qu'il faut souffrir, elles sont (enfin!)  
dans la bonne voie.

Et gaiement elles se mettent à la besogne. Dans la petite  
communauté, chacune reprend le poste ou les fonctions dont  
elle était chargée à Macao. Sœur Augé, en qualité de » Sœur  
servante », dirige la nouvelle maison de « Jésus-Enfant » ;  
Sœur Louy, son assistante, retrouve ses offices : porte, dé-  
pense, dispensaire ; Sœur des Roys, assistée de Sœur Per-  
boyre, organise l'orphelinat de la Sainte-Enfance. Toutes  
aggravent leurs absorbantes tâches quotidiennes par l'étude  
acharnée de la langue chinoise, dont la parfaite connaissance,  
elles s'en rendent bien compte, est indispensable au succès  
de leur apostolat.

Rapidement les Chinois ont appris à les connaître et  
elles deviennent populaires. Des misères innombrables frap-  
pent à leur porte ; aux faméliques, aux vieillards, elles dis-  
tribuent des bols de riz ; les malades et petits abandonnés  
affluent, au point qu'on ne sait plus littéralement où les  
loger. En 1853, il faut ouvrir, sous le nom de « Maison Saint-  
Vincent », une succursale en dehors de la Porte du Sud :  
Nei-men (Nan-Men) ; on y loge l'orphelinat. Puis commen-  
cent les visites à domicile.

Au milieu de tant de labeurs pénibles et parfois rebu-  
tants, les Sœurs n'ont plus même le temps de songer à elles.  
Songe-t-on à soi, quand tant de souffrances vous réclament ?

« ...Leur maison, écrira plus tard Sœur de Jaurias, qui,  
étant arrivée en 1855 avec le second groupe, les vit à l'œuvre,  
était petite, noire, enfumée. Une chambre servait d'oratoire ;  
là se trouvait une banquette pour s'asseoir, mais point de  
prie-Dieu ; nos Sœurs se tenaient habituellement à genoux,  
sans appui. Aux repas, le riz cuit à l'eau remplaçait le pain ;  
le thé tenait lieu de vin, et on suppléait au café absent par  
de l'orge grillée, à laquelle on ajoutait, en guise de lait, un  
jaune d'œuf délayé ; la viande, quand il y en avait, était un  
invariable petit morceau de bœuf, de seconde ou de troisième  
qualité. Les vêtements, usés et rapiécés dans tous les sens,  
tenaient à peine ; la chaussure se recrutait parmi les sou-  
liers que les missionnaires venant de France quittaient en  
prenant le costume chinois... »

Et, en ce temps-là, la vie matérielle en Chine était pour  
rien !

« ...Habitues à une excessive pauvreté, écrira encore  
Sœur de Jaurias, elles semblaient avoir oublié ce que c'est  
que le bien-être... » D'autres, prêts à les blâmer, diront :  
« Elles oublièrent qu'elles avaient un corps à ménager ».   
Certains, enfin, taxeront de folie, voire même (quelle aggra-  
vation !) de folie mystique, cette vie pénitente de mortifica-  
tions et de renoncements. Elles n'en ont cure et dissimulent

du mieux qu'elles peuvent privations et souffrances sous une gaieté qui n'est pas affectée. Plus tard, bien plus tard, Sœur Louy, qui sera l'avant-dernière survivante du petit groupe, soupirera avec regret : « ...Au milieu des privations de ces temps-là, que nous étions heureuses !... » C'est vrai : elles sont heureuses, divinement heureuses. Telle était bien, quand le *Stella-del-Mare* s'éloignait des côtes de France, la tâche qu'elles rêvaient.

Seulement, une telle rigueur ne s'exerce pas impunément. Trois mois après l'arrivée à Ningpo, le 26 septembre 1852, la plus jeune de la Communauté, Sœur Martinière (une cousine de Sœur Ville, morte en rade d'Apia) tombe pour ne plus se relever ; elle avait trente ans. A ses côtés, au modeste cimetière du Neï-men qu'elle a inauguré, une deuxième tombe s'ouvre le 1<sup>er</sup> août 1854, celle de Sœur Hocquart ; une autre encore, le 1<sup>er</sup> novembre 1856 : Sœur de La-pierre, décédée d'une hydropisie attribuée aux conditions sanitaires déplorables du local dans lequel elle vivait ; le 18 juin 1859, c'est le tour de Sœur Labat, qui depuis huit ans souffrait de gastrite chronique ; le 3 septembre de la même année, c'est Sœur Augé ; elle a passé toute une nuit au chevet d'un malade se mourant du choléra et a fini, vers le matin, par obtenir de lui qu'il se laissât baptiser ; elle y a gagné le terrible mal, et n'a survécu que quelques heures à son malade ; le 1<sup>er</sup> décembre 1862, succombe Sœur de Gélis, autant d'épuisement que de la gastrite chronique dont elle est affligée.

Dix ans de Ningpo : de la vaillante petite « armée des Douze », comme l'a baptisée le Supérieur général, il ne reste que quatre survivantes... Et un deuxième groupe arrivé en 1855 a déjà, lui aussi, fourni son lot de victimes.

A Paris, cependant, on s'inquiète de cette mortalité anormale. M. Etienne envoie sur place procéder à une enquête ce même Visiteur que nous avons déjà vu arriver à Ningpo en 1851, M. Poussou, premier Assistant. Celui-ci est si effrayé des conditions dans lesquelles travaillent les saintes Filles qu'il décide de les ramener toutes en France, jurant qu'il n'en laissera pas une seule derrière lui. A cette nouvelle, d'un seul élan, toutes supplient, conjurent avec tant d'ardeur qu'on les maintienne à leur poste qu'il faut bien consentir à quelque concession. C'est entendu : on laissera aux intéressées liberté de décision ; chacune dira si elle préfère rentrer ou rester.

Le Visiteur revint seul à Paris.

Ces dévouements sans limites de la période ardue des semailles devaient porter rapidement leurs fruits. Et c'est une belle histoire que celle de l'œuvre accomplie en Chine par les Filles de la Charité. On y rencontre à chaque page,

alternant avec les petites épreuves de la vie quotidienne, les échos des grands drames traversés, les joies précieuses des fondations qui, peu à peu, du modeste berceau de Ningpo, étendent leurs activités aux Chu-san, au Tche-kiang, à Changhaï, au nord de la Chine et jusqu'au Japon. Les cornettes blanches ont affronté les Tai-pings sanguinaires, bravé les épidémies meurtrières qui ont fait dans leurs rangs plus d'une victime ; elles ont eu leurs martyres, lors de l'affreux massacre de Tientsin, en 1870 ; elles ont eu leurs héroïnes, lors du siège du Pé-tang, en 1900. Elles ont dépensé, enfin, à pleines mains, depuis près de cent ans, des trésors de dévouement, avec le souci constant de la vie cachée, sous le voile d'une humilité ombrageuse. En un mot, elles ont magnifiquement poursuivi la tâche commencée et léguée par leurs devancières, celles qui, les premières, abordèrent cette terre ingrate et qui, ayant consommé sur elle et pour elle le sacrifice suprême en vue duquel elles avaient entrepris le long voyage de France en Chine, se sont tour à tour « endormies dans le Seigneur, le sourire de la béatitude sur les lèvres », comme l'écrivait Sœur de Jaurias.

Cette belle histoire, il ne nous appartient pas de l'écrire ; ce serait trop sortir du cadre de ce récit. Mais, si peu qu'on la connaisse, il est impossible de ne pas être frappé par ce fait qu'elle a été et qu'elle est encore dominée par le petit groupe débarqué à Ningpo, le 21 juin 1852, la nuit, sous une pluie torrentielle, et qui abrita dans une masure ses premiers travaux. Dans toutes les communautés de Chine, les grandes figures de ces saintes Filles sont restées légendaires, et les témoignages abondent de la vénération extraordinaire qui entoura les dernières survivantes jusqu'à leur dernier souffle, — on pourrait presque dire par delà la tombe, tant le souvenir qu'elles avaient laissé restait vivant.

Elles furent quatre qui eurent la satisfaction de voir leur mission sortir des terribles difficultés des débuts et prospérer largement. La première rappelée à Dieu fut Sœur Célard, qui mourut à l'hôpital Saint-Joseph de Ningpo le 14 janvier 1881, âgée de 70 ans ; depuis son arrivée, elle n'avait pas quitté ce centre de son activité. Sœur des Roys fut la deuxième ; elle avait suivi Sœur de Jaurias, d'abord à Changhaï, comme assistante, lors de la création dans cette ville de l'Hôpital Général, confié aux Filles de la Charité, puis à Pékin, où elle mourut le 17 novembre 1884, à l'âge de 76 ans, dont 52 de vocation.

Sœur Louy qui, sous « un extérieur modeste et les allures simples d'une bonne fille de village », cachait une vive intelligence, une très grande délicatesse de sentiments et une activité débordante, disparut à son tour, le 29 août 1894, après avoir été pendant quarante ans véritablement

l'âme de l'établissement de Ningpo ; elle avait 81 ans, dont 62 de vocation.

La dernière fut Sœur Perboyre, dont la santé, pendant le voyage du *Stella-del-Mare*, paraissait si précaire qu'on pouvait légitimement se demander si elle tiendrait jusqu'au bout. Mais elle appartenait à une famille où la force d'âme n'était pas un vain mot. Jusqu'à son dernier soupir, elle ne ménagea point ses peines. La vénérée, doyenne, en qui l'on ne voyait pas seulement la sœur du martyr, mais qui avait su se faire aimer pour elle-même (autour d'elle on se plaisait à l'appeler « grand'mère ») dirigeait pendant ses dernières années la modeste maison de Hangtcheou ; elle s'éteignit doucement à la Maison centrale de Changhaï, où elle était venue pour sa retraite annuelle, le 3 octobre 1898. Elle avait 83 ans.

La vaillante petite « armée des Douze » avait terminé sa tâche. Toutes les voyageuses avaient rejoint l'Etoile.

Jean FRÉNET.

\* \* \*

### NOTES BIOGRAPHIQUES

#### *des douze premières Filles de la Charité parties pour la Chine*

Sœur DURAND Anna, née le 5 février 1787, à Villeneuve-Béziers (Hérault). Entrée à la Communauté le 12 mai 1805 ; a postulé à Béziers (Miséricorde).

*Placements* : Bordeaux (Saint-Eloi) ; Paris (Saint-Germain-l'Auxerrois) comme sœur servante ; nommée deuxième directrice au Séminaire ; Paris (paroisse Saint-Paul), sœur servante, 1839 ; élue Assistante de la Compagnie, 1846 ; envoyée à Macao, sœur servante, 1847 ; y est décédée le 26 juillet 1848.

Sœur LAPIERRE Marthe-Joséphine-Aglaré, née le 20 juin 1804, au Vigan (Gard), de Charles-Etienne, juge, et de Marie-Louise-Sophie Planchat. A postulé à Montpellier. Entrée en communauté le 16 septembre 1828.

*Placements* : Communauté secrétariat ; Paris (Charité) 1830 ; Saint-Etienne (hôpital), 1835 ; Montpellier (Saint-Eloi), 1839 ; Montluçon, Sœur servante en 1844 ; Macao, 1847 ; décédée le 1<sup>er</sup> novembre 1856, à Ning-Po.

Sœur HOCQUARD Antoinette-Adélaïde-Gertrude, née le 31 décembre 1807, à Blancafort, arrondissement de Sancerre (Cher), de Nicolas-Augustin, marchand, et d'Anne-Marguerite Marcel. A postulé à Paris (Petites-Maisons).

*Placements* : Bordeaux (Saint-André) ; Alger (hôpital), 1842 ; Macao, 1847 ; Ning-Po, 1852, y est décédée le 1<sup>er</sup> août 1854.

Sœur DESROYS Adèle-Joséphine-Virginie, née le 1<sup>er</sup> mars 1808, à Lyon, de Joseph-Guillaume, directeur du télégraphe,

et de Sophie Tenard. A postulé à Lyon. Entrée à la Communauté le 7 juillet 1832.

*Placements* : Paris (Saint-Germain-des-Prés) ; Constantinople, mai 1840 ; Macao, 1847 ; Ning-Po, 1852 ; Chang-Hai, 1864 ; Pékin, économe, 1868 ; décédée le 14 novembre 1884, à Pékin (Immaculée-Conception).

Sœur AUGÉ Marie-Elisabeth-Eulalie, née le 21 novembre 1808, à Beauvais (Oise), père négociant. Claude-Thomas et de Marie-Antoinette-Adélaïde Pasquerot. Postulat à Paris (Saint-Eustache). Entrée à la Communauté le 1<sup>er</sup> février 1830.

*Placements* : Dijon (Notre-Dame), y est Sœur servante en 1845. Envoyée à Macao en 1847, y devient Sœur servante en 1848 ; passe à Ning-Po en 1852, y est décédée le 3 septembre 1859.

Sœur LABAT Françoise, née le 13 janvier 1811, à Bazas (Gironde), de Jean, marchand, et de Marie Fourcade. A postulé à Bordeaux (Saint-André). Entrée à la Communauté le 9 août 1834.

*Placements* : Paris (Blancs-Manteaux) ; Agen (Miséricorde) ; Constantinople, 1841 ; Macao, 1847 ; Ning-Po 1852 ; décédée à Ning-Po, le 18 juin 1859.

Sœur CELLARD Marie-Antoinette, née le 10 novembre 1811, à Saint-Chamond (Loire), fille de Gabriel, menuisier, et de Marguerite Granjean. A postulé à Lyon (Saint-Jean). Entrée en communauté le 15 février 1833.

*Placements* : Lille (Miséricorde) ; Alger (Miséricorde), 1842 ; Macao, 1847 ; Ning-Po (Saint-Vincent) ; Ning-Po (Enfant-Jésus), 1867 ; Ning-Po (Hôpital), 1873 ; y est décédée le 14 janvier 1881.

Sœur LOUY Stéphanie-Victoire, née le 26 juillet 1813, à Saint-Omer (Pas-de-Calais), de Jacques-Florimond, ferblantier, et de Françoise-Aldégonde Berteloite. A postulé à Saint-Omer. Entrée à la Communauté, le 18 mai 1832.

*Placements* : Pau ; Macao, 1847 ; Ning-Po (Sainte-Enfance) ; Maison centrale, économe, 1871 ; Tchou-San, Sœur servante, 1875 ; Ning-Po (Enfant-Jésus), 1881 ; décédée à Ning-Po, le 29 août 1894.

Sœur VILLE Marie-Anne-Georgine, née le 18 septembre 1814, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), de Jean-Marie, épiciier, et de Madeleine-Marguerite-Françoise Minard. A postulé à Chalon-sur-Saône. Entrée à la Communauté le 21 février 1836.

*Placements* : Cambrai (Miséricorde) ; Naples, 1843 ; Naples (Maison de Charité), Sœur servante en 1845 ; embarquée pour Macao, 1847 ; décédée à bord du *Stella-Maris*, à Opoulou Archipel des Navigateurs, le 30 avril 1848.

Sœur PERBOYRE Antoinette, née le 20 février 1815, au Puech, canton de Salviac, arrondissement de Gourdon (Lot),

de Pierre, propriétaire, et de Marie Rigal. A postulé à Cahors. Entrée à la Communauté le 8 juin 1833.

*Placements* : Paris (Saint-Louis-en-l'Île) ; Paris (Montrouge), 1834 ; Macao, 1847 ; Ning-Po (Enfant-Jésus) ; Tchou-San, 1868 ; Hang-Tchéou, 1879 ; décédée à la Maison centrale de Changhaï, le 2 octobre 1898.

Sœur DE GÉLIS Nicolette-Elisabeth, née le 29 février 1816, à Lisle, arrondissement de Gaillac (Tarn), fille de Jean-Baptiste-Augustin de Gélis, propriétaire, et de Pauline-Victoire-Thérèse Dupuy de la Bastide. A postulé à Toulouse (La Grave). Entrée en Communauté le 31 mars 1840.

*Placements* : Paris (Saint-Nicolas-du-Chardonnet) ; San-torin, 1844 ; Macao, 1847 ; Ning-Po (Saint-Vincent), 1850 ; y est décédée le 1<sup>er</sup> décembre 1862.

Sœur MARTINIÈRE Jeanne-Marie-Etiennette, née le 9 mars 1822, à Saint-Martin-en-Haut, arrondissement de Lyon, de Joseph, propriétaire, et de Catherine Ville. A postulé à Chalon-sur-Saône.

*Placements* : Bapaume ; Alger (Orphelinat), 1846 ; Macao, 1847 ; décédée à Ning-Po, le 26 septembre 1852.

---

## BERCEAU DE SAINT-VINCENT DE PAUL

M. ETIENNE-PHILIPPE DEGLAND

*Prêtre de la Mission*

(26 décembre 1865-24 mai 1938)

(suite)

### IV. — *Le Professeur de sciences*

M. Degland, depuis une dizaine d'années déjà, était professeur de rhétorique. Les jours s'écoulaient pour lui, comme ils se suivent pour tous les professeurs, lentement, uniformément. Les promotions d'élèves se succédaient et, leurs études achevées, quittaient la maison. Lui, restait toujours là et semblait incrusté à son poste.

Un professeur qui, pendant longtemps, enseigne les mêmes matières, se spécialise malgré lui, peut-on dire. Mais cela, toujours, pourvu qu'il continue de travailler, d'étudier, d'approfondir. Les Messieurs de l'Université ont le souci de l'avancement : question de salaire, sans doute, mais aussi poussée de l'ambition qui veut monter et, surtout, exaltation intérieure que procure l'étude.

On conçoit que les ecclésiastiques et particulièrement les religieux aient moins d'ambitions humaines : la table commune où ils s'asseyent tous les jours, et qui reste uniformément la même, n'est pas un excitant de choix. Ils ont renoncé à la gloriole des honneurs éphémères et ils s'efforcent de tuer dans leur cœur toute idée d'ascension orgueilleuse. C'est très bien. Mais cela peut avoir des inconvénients dont le premier, et le plus grand, est de prendre trop à la lettre le conseil du « Petit-Jean » de Racine :

« *Qui veut voyager loin ménage sa monture* », et de s'assoupir dans le doux farniente d'une vie trop facile.

Pour éviter cet écueil, beaucoup de professeurs, au bout d'un certain nombre d'années, quittent l'enseignement. Les prêtres séculiers de nos collèges libres sont mis à la tête de quelque petit doyenné où ils administrent tour à tour paroisse, âmes et jardin potager. Les réguliers deviennent missionnaires et, ragailardis par ces nouvelles fonctions, ils continuent à travailler au service de Dieu.

Quant aux spéculatifs nés, pour qui les livres sont des amis inséparables, ils ne risquent pas de s'enliser dans le « farniente » dont on parlait tout à l'heure : ils peuvent indéfiniment et avec délices passer leur vie entière à feuilleter des volumes et expliquer des auteurs.

M. Degland était de cette dernière catégorie. Laborieux, méthodique et studieux, il savait utiliser toutes les minutes libres qui s'offraient à lui et il augmentait sans cesse son bagage de connaissances. Sa compétence professionnelle et son autorité pédagogique gagnaient chaque année en étendue et en profondeur. Resterait-il jusqu'à la fin de ses jours professeur de rhétorique ? Dans l'enseignement comme ailleurs, les circonstances, souvent, imposent des solutions imprévues. Or, en 1905, pendant les vacances, brusquement, une nouvelle se répandit : M. Buck part pour la Chine (1). Or, M. Buck était professeur de mathématiques et sciences physiques et naturelles. Il y avait des trous à boucher ; on les boucha à la hâte et, pendant deux ou trois ans, MM. Bénézet et Lafosse vont se dévouer à l'œuvre commune. Mais, très tôt après, M. Bénézet recevait sa feuille de route pour

---

(1) M. Buck était depuis une quinzaine d'années professeur au Berceau. Il avait, paraît-il, demandé la Chine lors de son ordination sacerdotale, en décembre 1890, et ce n'est que quinze ans après que l'atteignit comme une bombe à retardement le cachet bleu du Père Fiat. M. Buck ne pensait peut-être plus beaucoup à la Chine quand il reçut l'ordre des supérieurs. Mais, vaillamment il boucla sa valise et partit. M. Buck, voyant qu'il ne partait pas pour la Chine, s'était lancé avec toute sa fougue dans l'enseignement où il excellait. Dans un corps plutôt petit il condensait un dynamisme conquérant. Il fut d'abord professeur de troisième, en même temps qu'il s'occupait des petits orphelins. Plein d'allant, de bonne humeur et de dévouement, il se montra un animateur exceptionnel pour intéresser les petits, les faire jouer. Il fut également pour eux un catéchiste très vivant et qui savait se mettre à leur portée, en même temps qu'il les poussait à la piété. Leste comme un lévrier, on le voyait encore, entre trente et quarante ans, les livres sous le bras pour se rendre en classe, descendre les escaliers sur lesquels il paraissait glisser comme un skieur qui dévale de la montagne. On n'avait pas eu le temps de voir le mouvement rapide des pieds : M. Buck était déjà dans sa classe et commençait. Professeur de chimie, il entreprit, aux alentours de 1899 et 1900, d'installer l'acétylène au Berceau, où l'on utilisait encore les vieilles lampes à pétrole. Et quand on dit que M. Buck installa l'acétylène, on veut indiquer qu'il en fut à la fois l'architecte et l'ouvrier. Des mois durant, dans ses moments libres, on le vit armé d'une lampe à souder, de tenailles et tuyaux de plomb, monter sur les échelles avec la légèreté d'un écureuil, clouant, soudant, avec le brio qu'il savait mettre en toutes choses. L'école apostolique eut bientôt un éclairage qui, avant la vulgarisation de l'électricité, fut le « dernier cri ».

M. Buck est parti en Chine en 1905. Voilà donc quarante-deux ans qu'il est là-bas, toujours vaillant, on doit le supposer.



la mission de Madagascar et M. Lafosse était placé à Dax. Il fallait donc aviser à une nouvelle organisation.

Sur ces entrefaites, en 1909 ou 1910, M. Villette, procureur général de la Congrégation, vint faire la visite du Berceau et nomma M. Desmet préfet des études. M. Desmet, pour stabiliser les programmes et freiner un flottement qui risquait d'être néfaste, dressa ses plans, et sa première réforme fut de faire nommer M. Degland professeur de mathématiques et de sciences. M. Degland n'avait rien demandé. Mais M. Desmet vivait à côté de lui depuis une douzaine d'années ; il connaissait son homme et n'hésita pas à le lancer dans les sciences. Ainsi fut fait. A trente-cinq ans de distance, M. Desmet revendique allègrement la responsabilité de cette nomination : *« C'est moi qui ai fait le coup, écrit-il, et je crois que le changement fut heureux. M. Degland lui-même fut content. »*

Voilà donc M. Degland titulaire officiel des sciences. Une pareille transplantation d'un professeur de lettres dans une classe de sciences semble à première vue une gageure ? Y eut-il de l'étonnement ? On ne l'a pas su ; mais c'est peu probable. Les élèves, depuis longtemps, savaient que M. Degland collectionnait des coléoptères et, à l'occasion, ils avaient noté qu'il était très versé dans l'Histoire Naturelle ; l'on savait même qu'il avait été un disciple attentif de M. Armand David à la Maison-Mère.

M. Desmet, lui, avait pu juger le professeur de rhétorique dans un contact journalistique pendant des années et pressentir le *« scientifique »*. Un autre de ces Messieurs du Berceau pourra dire, quelques mois après la mort de M. Degland, en quelques formules métaphoriques et d'une rigoureuse synthèse : *« Tout était aligné et ratissé dans son esprit comme dans son âme. C'était le savant loyal et scrupuleux qui ne tournait un feuillet qu'après avoir résolu à fond le problème de la page précédente et s'être garanti contre la possibilité d'un oubli ou d'une confusion. Il aurait pu aussi bien réciter une tirade d'« Hernani » ou un numéro d'« Imitation », que la suite des poids atomiques ou les variétés de la famille des bousiers. Mais il se serait bien gardé de le faire, par modestie. »* (2).

Voilà l'impression que causait M. Degland à ceux qui l'approchaient de près et le devinaient. Il fallait, en effet, le deviner, car il était, lui, si imperméable à la réclame et si discret sur son propre compte qu'on eût pu le considérer comme insignifiant.

M. Degland avait pour principe de ne rien demander et de ne rien refuser. Il accepta donc son nouveau poste de professeur de sciences. Fut-il content, comme le croit M. Desmet ? Il ne l'a pas dit, mais on peut supposer que le professeur de rhétorique, en abandonnant Horace, a dû murmurer entre ses dents : *« Hoc erat in votis. »*

Les élèves purent très vite s'apercevoir que le nouveau professeur de sciences était parfaitement maître de sa matière, qu'il maniait la craie avec l'aisance d'un professionnel, que les théorèmes de géométrie et les formules algébriques devenaient d'autant plus clairs que le répétiteur était d'une patience inaltérable. La physique et la chimie se dépouillaient comme par enchantement d'une partie de leur apparence rébarbative, car le mani-

(2) Cf. *Annales* 1939, p. 446.

pulateur habile qu'était M. Degland multipliait les expériences et donnait à ces sciences austères un cachet récréatif. Pour l'Histoire Naturelle, on se doutait déjà qu'il la connaissait à fond et il n'y eut guère de surprises. Mais on découvrait chaque jour des choses nouvelles. Quant à la Cosmographie, une lunette astronomique était là pour exciter les imaginations et faire entrevoir de fantastiques chevauchées à travers les astres.

Pour ce qui concerne la méthode ou la façon d'enseigner, ce sera toujours, dans les grandes lignes, celle de M. Degland, professeur de rhétorique : la méthode socratique qui va du connu à l'inconnu par une série d'interrogations habilement graduées, semées de « peut-être » et d'insinuations qui mettent sur la voie de la vérité. Mais il y a pourtant une nuance très caractéristique. Dans la littérature, M. Degland faisait quelque peu songer aux personnages du *xvii<sup>e</sup>* siècle qui restaient toujours un peu froids et surveillaient leurs mouvements pour ne pas chiffonner leurs manchettes de dentelle. Dans les sciences, au contraire, l'on aura l'impression d'un professeur qui est plus à l'aise, plus expansif, plus entraînant, plus dynamique, en un mot d'un M. Degland qui a « le pied marin ». En effet, il est, au milieu de ses cornues et des machines électriques, un peu comme le matelot qui chérit la mer et le murmure des vagues, le balancement du bateau, les espaces libres et l'air salé par les embruns.

Comment, dans ses classes de sciences, M. Degland s'est-il comporté vis-à-vis des programmes officiels ? D'après le témoignage d'élèves qui s'échelonnent de 1910 à 1921, nous voyons un M. Degland toujours ennemi du clinquant et de la réclame tapageuse. Il lui eût été facile de s'évader des manuels et de se lancer dans quelques incursions qui eussent fait la joie des élèves, lesquels ont toujours une prédilection innée pour l'école buissonnière. Quantité de problèmes se posent, non seulement d'ordre philosophique, mais simplement scientifique. La géométrie de Riemann, comparée à celle d'Euclide, comporte bien des questions troublantes sur le fondement objectif des sciences idéales. Le mot « infini » qui revient si souvent en géométrie et en algèbre suscite bien des problèmes. Beaucoup de lois physiques sont-elles simplement des recettes commodées ou bien sont-elles rigoureusement enfermées dans une formule mathématique ? Et, ici encore, revient cette fusion de l'idéal et du réel. Henri Poincaré, entre 1900 et 1910, devait lancer dans le grand public sur la philosophie des sciences (*La science et l'hypothèse ; La valeur de la Science*) ; des idées qui furent pour tous les profanes une révélation. M. Buck, dont l'agilité intellectuelle se portait sur une foule de questions, signalait, chemin faisant, certaines de ces énigmes et passait outre : les élèves étaient trop jeunes et trop peu initiés pour comprendre exactement l'état de la question. M. Coste, à Dax, s'adressant à des étudiants déjà dégrossis et nimbés du titre de philosophes, se lancera volontiers dans des discussions tumultueuses qui ouvriront des fenêtres imprévues dans le cerveau d'adolescents émerveillés (3).

(3) De même que Chantecler était un éveilleur d'aurore, M. Coste fut souvent, auprès des jeunes, un éveilleur d'idées. Il aimait la philosophie, et il en mettait partout, si l'on peut dire. Les fameux volumes de H. Poincaré venaient de paraître : *La Science et l'Hypothèse* et *La Valeur de la Science*, ainsi que l'ouvrage si suggestif de Lapparent,

M. Degland, visant à être objectif, veut avant tout que les élèves aient des notions bien nettes. Inutile de discuter « *de omni re scibili et quibusdam aliis* ». Les Pic de la Mirandole sont des êtres exceptionnels. De plus, il a affaire à des élèves de « latin-grec » dont le bagage scientifique reste assez léger. Donc, n'étudions pas trop de choses, au décousu, mais sachons bien ; qui trop embrasse, mal étreint ; expliquer les éléments ; ce qui importe, c'est comprendre l'état de la question, « *status quaestionis* », comme on disait autrefois ; le reste viendra plus tard, si l'on se sent des ailes. En physique et chimie, il y a des lois, sachons exactement ce que disent ces lois. Ces lois s'expriment et se réduisent à des formules mathématiques : apprenons l'algèbre et la géométrie. Déjà, en rhétorique, M. Degland voulait que les élèves prissent un contact direct avec les auteurs, par les morceaux choisis. En classe de sciences, il sera partisan résolu d'expériences concrètes qui pour l'élève, confirmeront les lois abstraites. Mais il voudra que les expériences ne soient que l'illustration de ce qui a été étudié dans le manuel et démontré sur le tableau, sans cela, l'élève risque fort de sortir de classe comme les badauds qui visitent le *Palais de la Découverte*, à Paris : éblouis et admiratifs, mais à peu près aussi ignorants parce qu'ils n'ont pas appris patiemment les principes et les lois. Or, il n'y a de science que du général.

M. Degland déploiera une grande patience pour expliquer théorèmes et principes. Et pourtant, fait remarquer un élève de 1917, il savait très bien que beaucoup d'élèves considéraient les sciences comme une matière d'ordre secondaire. Cela pourtant n'empêchait pas M. Degland d'expliquer. A force de taper sur un clou, on l'enfoncé. Egalement, à force de répéter, sous des formes différentes, certains principes et leurs explications, il n'est point de cancre qui n'en subisse, bon gré, mal gré, les effets.

Il va sans dire que M. Degland se gardait bien de noyer les élèves dans des explications trop longues ou trop compliquées. Il était le professeur qui sait se mettre à la portée moyenne d'une classe. Il n'avait ni l'envergure ni la candeur de M. Pouget, lequel s'évadait dans les régions où les pauvres potaches étaient

---

*Science et Religion.* M. Coste ne semblait jamais plus heureux que lorsqu'une digression inopinée dressait contre lui toute la classe dans un enthousiasme tumultueux. Comme Bayard, au pont du Garigliano, il tenait résolument tête à la meute déchaînée. Impassible, les mains dans les manches, la mâchoire en avant, les yeux ardents derrière ses lunettes aux verres épais comme des lentilles de hublots, il ripostait à destre et à senestre et volontiers assénait en souriant à ses pétulants adversaires quelque bonne estocade en pleine poitrine. Le problème de la certitude scientifique était passionnément discuté. Les élèves impétueux ne reculaient pas devant les affirmations outrées : M. Coste corrigeait et précisait. C'était l'époque fiévreuse où certains voulaient voir une contradiction entre la science et la foi ; où l'on parlait des faillites de la science. Questions que résumera *Fonsegrive* en 1917 dans son beau livre, *De Taine à Péguy*. Mais, déjà, vers 1904 et 1905, on prenait parti pour Brunetière contre Berthelot. D'ailleurs, la philosophie de Boutroux, Bergson, Henri Poincaré minaient le scientisme. C'était, déjà, en perspective, un désir de voir se réaliser la célèbre enquête que fera M. Robert de Flers, auprès de Messieurs de l'Académie des Sciences en 1925. Mais, en 1925, M. Coste, depuis longtemps, n'était plus professeur de sciences et ses anciens élèves étaient dispersés un peu partout sur la planète.

incapables de le suivre (4). Il était très clair et précis dans ses démonstrations, mais il n'allait pas au delà de ce que les programmes exigeaient. Il savait se cantonner dans son sujet. Il n'était même pas distrait comme sont, paraît-il, la plupart des mathématiciens. Il n'avait pas de manies, non plus, sauf peut-être une façon à lui, quand il voulait corriger un détail sur le tableau sans effacer toute la formule, de mouiller délicatement son index avec de la salive et de faire disparaître le chiffre ou la lettre condamnés. Et là, encore, même quand il faisait des mathématiques ou des sciences, M. Degland était toujours éducateur.

Un élève de sciences, en 1920, fait remarquer que M. Degland stimulait et encourageait ceux qui avaient des aptitudes pour les mathématiques. Mais parfois aussi, quand il notait chez quelqu'un une tendance à la vanité, le professeur ne manquait pas de lui ménager quelque humiliation salutaire. Un jour, par exemple, il propose à tel brillant élève un problème qui paraît assez simple. L'élève va au tableau avec assurance et attaque avec entrain. Mais bientôt il s'arrête, hésite, efface, recommence et se trompe encore. M. Degland le laissait faire, mais suivait son manège d'un regard aigu. Enfin, comme l'élève *perdait totalement la face*, M. Degland s'en va au tableau et, en un tournemain, arrive à la solution. Puis, se tournant vers le vaniteux, rouge comme un homard : *« Vous voyez bien que c'était très simple et que vous n'êtes qu'une bête. »* Et il ajoute, impitoyable : *« Ce qu'il fallait démontrer (C.Q.F.D.). »*

Voilà M. Degland dans les circonstances où il voulait rabaisser l'orgueil d'un élève. Mais d'ordinaire, ce n'était qu'une flèche, en passant. Il ne s'attardait pas à piétiner un vaincu : on ne ferait du reste que l'aigrir et ce serait anti-pédagogique. Il y avait alors de l'ironie, une ironie mordante dans le ton ; mais il n'élevait jamais la voix comme quelqu'un qui perd le contrôle de ses nerfs. Son égalité d'humeur était toujours parfaite, et cet élève de 1920 fait la remarque qu'ont déjà faite les élèves de 1900, c'est-à-dire vingt ans plus tôt : *« Il ne procédait jamais par penchans accablants donnés dans un moment de colère et ensuite pardonnés ; ce qui est toujours désastreux pour l'élève qui y voit de l'incohérence. M. Degland ne donnait que quelques minutes de piquet ou quelques lignes à copier, mais il ne pardonnait jamais ; il exigeait que ce fût fait rigoureusement. Cette fermeté et cet esprit de justice joints au ton calme de la voix inspirait le sentiment d'une autorité véritable. »*

---

(4) Bien des histoires ou des légendes ont circulé depuis trente ou quarante ans autour de M. Pouget. Elles sont toutes très vraisemblables si elles ne sont pas absolument vraies. En voici une entre plusieurs autres.

M. Pouget, dans ses premières années de professorat, tout entier occupé aux variations d' $X$  et de  $Y$  (ou quelque chose d'analogue) couvrait de chiffres et formules successivement deux ou trois tableaux, car il y avait beaucoup de choses à démontrer et M. Pouget se proposait sans doute d'aller de zéro à l'infini. Les formules s'enchaînaient rigoureusement, et M. Pouget ne s'occupait, en idéaliste qu'il était, que de ses déductions, pendant que les élèves, excédés, quittaient la classe sur la pointe des pieds et sautaient à la queue leu-leu, par la fenêtre. Lorsque M. Pouget, la démonstration enfin terminée, se retourna, rayonnant, vers l'auditoire, il n'y avait plus personne.

Les anciens élèves de science ont insisté sur les expériences. M. Degland en faisait beaucoup. Et cela intéressait vivement les potaches. Voici les principales qui sont restées dans le souvenir de ceux qui ont bien voulu les communiquer.

Quelqu'un qui fut élève en 1910-1912 a gardé le souvenir précis de certaines classes de chimie, sur les carbures d'hydrogène. Après avoir fait défiler quelques-uns des carbures d'hydrogène que l'industrie moderne utilise en de multiples applications (méthane, acétylène, pétrole, essences, goudrons, nitrobenzine, etc.), M. Degland attirait l'attention de ses disciples sur un parfum tiré de la nitrobenzine : l'essence de mirbane, qui sert à aromatiser les savons. Application bien pacifique, certes, à la veille de la guerre 1914-1918, où l'on devait faire tant de bombes à partir de la nitrobenzine. M. Degland, lui, tirait de ses cornues, avec cette même nitrobenzine, des savonnets parfumés.

Mais le professeur de chimie ne travaillait pas que dans les parfums, il s'occupait aussi (mais dans une échelle bien plus petite que les bouilleurs de cru) d'alcools. Un élève de 1921 raconte comment M. Degland, afin de pouvoir distiller de l'alcool et en donner un minuscule échantillon à chaque élève, mettait de côté, plusieurs jours à l'avance, sa ration de vin. Ce vin, en classe de chimie, il le distillait d'après tous les principes indiqués par les manuels et puis chacun pouvait se rendre compte de la qualité, en dégustateur averti.

Tout cela se faisait avec beaucoup de simplicité, de bonne humeur et dans le meilleur esprit de famille.

M. Degland montrait aussi aux apprentis chimistes et physiciens la façon de travailler le verre. Comme chacun sait, le verre, fragile et cassant à la température ordinaire, devient, quand on le chauffe, mou et malléable comme pâte de berlingot. M. Degland, avec un chalumeau oxyacétylénique, soumettait un morceau de verre à une température très élevée. Très vite, le verre s'amollissait, devenait flexible, s'étirait en longs fils brillants et fins comme la soie dont on sait faire actuellement des tissus (5).

Avec le verre, M. Degland formait encore des « larmes bata-viques ». Quand on fait tomber dans l'eau froide, goutte à goutte, du verre en fusion, aussitôt il se fige, conservant sa forme de larme. C'est le même procédé que pour tremper l'acier. Mais cette larme trempée a une propriété très curieuse sur laquelle M. Degland attirait l'attention de son auditoire. Il suffit d'en briser l'extrémité pointue pour que, instantanément, dans une explosion subite, tout le corps vitreux se réduise en une poussière imperceptible. C'est un phénomène dû à l'incoordination des molécules. Tout récemment, à propos de la bombe atomique basée sur la désintégration de l'atome d'uranium, un journaliste vulgarisateur (M. Pierre Devaux) rappelait l'explosion très connue

(5) La fibre de verre, avant la guerre 1914-1918, était utilisée comme isolant thermique. Depuis lors, on est arrivé à former des fils tellement fins que le verre se file, se tisse et fournit des étoffes.

Actuellement la fibre de verre se produit sous deux formes différentes : la fibre non textile qui sert d'isolant, et la fibre textile, qui forme des étoffes d'une grande souplesse servant surtout pour l'ameublement. (Cf. *La Croix*, novembre 1945, *Causette scientifique*).

de la larme batavique, et chez certains anciens élèves du Berceau, la pensée s'est reportée vers M. Degland.

Les classes de M. Degland, faites sans la moindre prétention à jouer au savant, étaient très suggestives et très intéressantes. Faut-il parler des bons moments passés autour de la machine Wimshurt ou de la bobine Ruhmkorff ? On expliquait dans les détails toutes les particularités de la formation de l'électricité, et puis des secousses et des étincelles amusaient la galerie et faisaient pousser des cris de terreur dont tout le monde riait, M. Degland le premier.

Quelqu'un qui fut élève de 1916 à 1919, évoque le souvenir d'une classe d'acoustique. Il commence par faire remarquer, comme beaucoup d'autres, quelle était la patience de M. Degland en classe, et aussi son ingéniosité pour monter des expériences avec des moyens très rudimentaires. Souvent, d'ailleurs, ces expériences étaient pour les jeunes une occasion de délassément et de bruit, ce qui, pour eux, représentait double avantage.

Pour les classes d'acoustique, M. Degland, à défaut de tuyaux d'orgue (dont le monopole était réservé à M. Praneuf) avait fabriqué en série des sifflets de toutes sortes. Il s'agissait de démontrer la loi bien connue que les manuels de physique forment ainsi : « *La hauteur du son d'un tube varie en raison inverse de la longueur du tube.* » On peut ainsi (dans les tuyaux d'orgue, flûtes et sifflets de toutes sortes), si l'on gradue la longueur des tuyaux, monter ou descendre des gammes. Un jour donc, après l'explication de la loi physique, M. Degland avait ouvert un des tiroirs de son cabinet et exhibé tout un assortiment de sifflets qui eurent aussitôt, cela se devine, un succès bruyant. Un des élèves, spécialement, grand amateur de tapage, s'empara de tous les sifflets, l'un après l'autre, et soufflait dedans avec une juvénile vigueur. Il était visiblement heureux. M. Degland, qui le regardait faire, ouvre un autre tiroir et, quelque peu goguenard, dit : « *Tenez, en voilà encore un que vous n'avez pas essayé.* » Le sifflet ressemblait assez aux autres (ils venaient tous d'ailleurs du même atelier), mais, fabriqué avec un tube de manchon pour acétylène. Le gaillard aussitôt s'empare de l'instrument et souffle avec conviction. L'effet fut instantané : par un déclenchement automatique, une soupape traitresse du tube s'ouvrit, et l'intrépide souffleur reçut en pleine figure une abondante pluie de farine. Eclat de rire général. Qui fut penaud ? Ce ne fut pas M. Degland.

C'est sans doute son titre de professeur de sciences qui fit de M. Degland l'« *artilleur* » de la maison. Oui, l'« *artilleur* », au sens réel du mot. Il faut dire, en effet, que le Berceau avait un canon, oh ! un tout petit canon, minuscule. Monté sur ses roues, il était encore plus petit qu'une voiturette à bébé. Mais, arc-bouté sur son affût, il ressemblait à un petit roquet, mais un petit roquet qui aurait une voix formidable et qui se donnerait des airs terribles. Il avait également son recul, comme tout canon qui se respecte. Il suffisait de le charger et de mettre le feu à la poudre pour que, dans un tonnerre impressionnant, le canon claquât et annonçât au loin que les enfants du Berceau étaient en fête. La poudre noire, cela est du ressort du professeur de chimie (nitrate de potassium, soufre, charbon). M. Degland fabriquait donc de la poudre noire et bombardait vigoureusement l'atmosphère. Les gosses applaudissaient.

Mais, très vite, M. Degland imagina de réaliser des déflagrations beaucoup plus puissantes que celles du canon. Ce n'était, encore là, qu'une expérience de chimie, basée sur l'affinité très grande entre l'oxygène et l'hydrogène. Il est si facile de fabriquer de l'hydrogène. Il suffit de jeter dans un bocal rempli d'acide (acide chlorhydrique par exemple) des morceaux de métal (mettons des rognures de zinc) pour que l'hydrogène se dégage. Un tube qui passe à travers le bouchon du bocal permettra de le recueillir dans un ballon de caoutchouc et de l'utiliser. Et alors, intervient l'art de faire des bulles de savon aux teintes diaprées comme, depuis des siècles, en font les enfants. Ici, cependant, il y a une différence : c'est qu'au lieu de souffler avec la bouche dans l'eau savonneuse, il faut y faire barboter le tube qui contient de l'hydrogène sous pression. La bulle multicolore, sous la poussée du gaz, s'enfle et s'arrondit en une belle sphère où se reflètent les couleurs de l'arc-en-ciel. Que l'on approche alors une allumette, instantanément la combinaison entre l'oxygène de l'air et l'hydrogène se réalise dans une explosion des plus violentes, à la grande satisfaction de ceux qui aiment le bruit (6).

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que tout cela se passait avant les deux grandes guerres mondiales. A cette époque heureuse, notre planète n'avait pas encore été secouée par les formidables détonations des bombes d'avions ; les villes, les villages n'avaient pas vécu dans l'anxiété de la destruction possible et de la mort menaçante. Les coups de canons et les déflagrations d'hydrogène qui secouaient l'air n'évoquaient pas le spectacle de maisons éventrées, de massacres sanglants, de nerfs hypertendus. Avant 1914, l'opinion publique en France était un peu comme celle de la Chine millénaire où les explosions ne servent qu'aux feux d'artifice et aux manifestations de joie. Aujourd'hui, les violentes explosions éveillent des souvenirs lugubres : les expériences de M. Degland seraient sans doute importunes pour les gens du voisinage.

M. Degland, comme professeur de sciences, a donc eu, selon les jours, du travail et des distractions. Le travail, il l'a accompli régulièrement, ponctuellement, avec la méthode qui le caractérisait. Les distractions, on peut bien affirmer que si elles étaient ressenties, comme telles, par les élèves, elles avaient pour le professeur moins de charmes, car tant de pêtarades ne devaient pas emballer outre mesure un homme déjà âgé et qui était de goûts plutôt austères. Mais il s'adonnait à son œuvre et, quand il s'agissait de ses devoirs d'état, M. Degland était toujours à son poste.

---

(6) M. Buck, plusieurs années auparavant, à l'époque où il organisait des loteries pour les missions de Chine, avait utilisé le même genre d'attraction, bruyant et comique. Comique, parce qu'il employait comme patient préparateur le geant Hicquet. Le bon colosse, costumé en pierrot, de l'air le plus innocent du monde, faisait des bulles de savon, à l'instar d'un bébé candide, avec le tube d'hydrogène. Hicquet regardait dans le creux de sa main la bulle miroitante qui grossissait avec des reflets bleu, indigo, rose, vert, rouge..., son admiration se traduisait en cris et gestes enfantins. C'est alors que M. Buck approchait l'allumette. Explosion formidable... L'hercule alors s'affalait sur le sol, dans un cri d'effroi, les quatre fers en l'air, tout tremblant. Rires inextinguibles. Là-dessus, Hicquet recommençait la mimique et l'on riait encore... Temps heureux !

Il fut à son poste, même quand il lui arriva d'être malade. Et, ici, on ne parle pas de malaises superficiels ou de quelque grippe malencontreuse qui donne quelques jours de fièvre. On veut mentionner deux phlébites aiguës qui l'affligèrent à deux périodes différentes, en 1917 et 1920, et le retinrent couché pendant de longues semaines.

Faire la classe est bien incommode quand on est étendu horizontalement, et la position est encore plus pénible lorsque le pied est plus élevé que le membre inférieur. M. Degland a pourtant fait, pendant des semaines, la classe dans cette position martyrisante. A ceux qui s'en étonneraient, on répondra : « *Il fallait bien occuper les élèves ; il fallait remplir les programmes.* » Sans doute, on pourrait imaginer des professeurs dont le dévouement et l'oubli d'eux-mêmes n'iraient pas jusque là ; mais l'on a déjà dit que M. Degland, toute sa vie, s'est dépensé à l'œuvre commune et que l'abnégation, dans les petits détails de la vie quotidienne, a été la caractéristique de sa vertu.

Il fut donc convenu que M. Degland continuerait ses classes. Les élèves monteraient dans sa chambre, et le professeur, allongé sur sa couche, et le tableau à sa portée, ferait, dans la mesure du possible, comme s'il n'avait pas été malade. Les enfants aiment la nouveauté et ce fut d'abord pour eux un divertissement. Mais ce fut aussi, dès le premier jour, un motif de compassion respectueuse et admirative. Les classes conservaient toujours la même note, avec cette particularité que le professeur se remuait avec de grandes difficultés et que la souffrance, par à-coups, se reflétait sur sa physionomie. Les élèves, impressionnés, se livraient, en écoutant d'une oreille plus ou moins distraite, à une inspection minutieuse du local. La chambre de M. Degland, qu'ils pouvaient examiner à loisir, attirait leur attention. Tout était en ordre, propre, bien rangé ; les livres soigneusement alignés, l'ameublement très simple, sans aucun luxe ni rien d'inutile. Certains détails pourtant trahissaient l'homme de science et le bricoleur ingénieux qu'était M. Degland : un système d'éclairage électrique qui permettait d'allumer le bec d'acétylène rien qu'en tournant le robinet ; une boule de verre pleine d'eau qui permettait de concentrer la lumière sur la table de travail et, dans un coin, braquée vers le plafond comme un canon de D.C.A., une impressionnante lunette astronomique prometteuse de merveilleuses observations.

Il reste à dire, en effet, que M. Degland comptait encore parmi ses titres celui de professeur d'astronomie, ou plus modestement de cosmographie. Il faut en dire un mot.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, il était admis que les « *honnêtes gens* » devaient posséder un certain nombre de notions générales pour avoir l'esprit bien équilibré et ne pas se hasarder à dire de trop grosses sottises sur des questions dépassant leur spécialité. C'est encore ce qu'ont prévu, de nos jours, les programmes du baccalauréat pour ce qui concerne l'astronomie. On veut que les bacheliers en lettres sachent avec précision ce qu'est notre système solaire dont il faut, avec les lois de Kepler et de Newton, connaître les principes fondamentaux. Il convient également qu'ils possèdent une conception générale de l'Univers avec la place minuscule qu'occupe, dans le plan total, notre imperceptible planète dans cette immensité. Cela implique nécessairement un aperçu rapide sur les nébuleuses et les étoiles. Et, ici, s'intercale



le rôle de la spectroscopie pour repérer la constitution chimique de tous les astres et l'âge des étoiles d'après leur couleur et les raies de leur « spectre ». Que les élèves aient vent, ensuite, des théories cosmogoniques basées sur l'astronomie et qui rejoignent leur manuel de philosophie. Mais surtout qu'ils connaissent le mieux possible le soleil, avec son système de planètes avec une mention très spéciale de la terre ! Et cela suffit. C'est peu et c'est beaucoup.

Tout le reste, on l'abandonne à MM. les astronomes dont c'est le métier de scruter l'infini des cieux et passer leur vie à couvrir de formules cabalistiques des feuilles de papier. Ainsi, on nous dit que Le Verrier, il y a exactement un siècle (en 1846) pour découvrir Neptune, fit des recherches qui l'occupèrent pendant onze mois et couvrent dix mille pages de calculs (7). Travail colossal qui plonge dans l'admiration des pygmées de l'enseignement secondaire et même les géants du calcul intégral. Et c'est également un motif de modestie. M. Degland se tenait, pour son compte particulier, et tenait ses élèves dans les limites de leur position modeste. Mais il voulait que ses jeunes gens eussent des motifs très probants de la grandeur de Dieu et des beautés du ciel étoilé. (*Coeli enarrant gloriam Dei*). Aussi — comme pendant aux expériences de physique et de chimie — il organisa des séances d'observation. Pour étudier le ciel, il faut s'accommoder aux vicissitudes météorologiques et au cours des astres. M. Degland, comme M. Jourdain, consultait son *Almanach* et l'*Annuaire astronomique*. Et, certains jours propices, les élèves étaient prévenus qu'ils auraient une « leçon de choses » devant les étoiles.

Chez des humanistes, pour certains du moins, tout de suite viennent à l'esprit les vers célèbres :

*Pâle étoile du soir, messagère lointaine*

*Dont le front sort brillant des voiles de la nuit...*

Mais M. Degland, positif, les ramenait à la réalité. D'abord, au moment où l'ensemble du troupeau montait au dortoir pour se mettre au lit, les élèves de « Cosmo » devaient, sans troubler le silence général, suivre le professeur dans la cour ou dans les champs contigus à la route de Buglose. C'était une leçon de bonne tenue et de discipline en même temps qu'une classe de cosmographie. La lunette astronomique était déjà braquée vers un point déterminé du ciel, car M. Degland était toujours méthodique et préparait soigneusement tous les détails. Il suffisait, lorsque le groupe arrivait, de régler légèrement l'objectif d'après le mouvement de rotation de la terre et l'on pouvait suivre l'astre que l'on avait projeté d'observer. On examinait, selon les possibilités du moment, Vénus dont les phases à la lunette rappellent celles de la lune ; ou bien Mars, mystérieux et rutilant ; ou le gros Jupiter qui ressemble à un petit soleil ; ou Saturne qui, selon les époques, se voit de face avec sa ceinture d'anneaux. Et les constellations à repérer ? Et les étoiles les plus célèbres et les plus connues à savoir reconnaître ? Et l'ensemble de la carte céleste à graver dans sa mémoire. Et les étoiles blanches et bleues en pleine jeunesse, où les lignes spectrales de l'hydrogène y sont très apparentes, comme *Sirius* et *Véga*. Et les étoiles jau-

(7) Moreux, *Pour connaître l'Astronomie*, p. 158.

nes d'âge moyen, comme notre soleil et *Arcturus*. Et les étoiles rouges (signe de vieillesse), comme *Bételgeuse* et *Antares* !

Il y a bien des notions d'ordre général que l'on peut apprendre en regardant le ciel étoilé et en écoutant un professeur averti, même quand on est simple élève d'humanités.

Lorsque le programme de la soirée était terminé, M. Degland, toujours dans l'ordre et sans bruit, ramenait sa meule au dortoir. Avant de les congédier, M. Degland, à voix basse, souhaitait bonne nuit à ses jouvenceaux dont l'imagination se dilatait démesurément et rêvait d'infini. Il fallait alors se coucher rapidement sans réveiller les camarades, mais l'on pouvait encore, de biais, lorgner par la fenêtre quelque scintillement argenté qui filtrait dans le dortoir : « *Pâle étoile du soir, messagère lointaine...* », etc.

Les élèves de M. Degland ne devenaient assurément pas des astronomes, mais leur culture générale recevait des appoints sérieux. Une autre remarque trouve ici sa place. Ces leçons de choses pendant la nuit paraissent parfois irréalisables à cause du désordre que cela peut occasionner au point de vue de la discipline. M. Degland, toujours calme, sans jamais élever la voix, savait s'imposer aux élèves. Ceux-ci savaient qu'il ne fallait pas, sur ce point, plaisanter. Ils se pliaient docilement aux directives imposées ; ils étaient enchantés et ils en conservent un souvenir délicieux.

Un autre point qu'il faut signaler à propos de M. Degland, professeur de sciences, c'est l'intérêt attentif qu'il a toujours porté à la T.S.F. et à la Radio. On trouve, à notre époque, des gens distingués qui ne nourrissent aucune tendresse pour la Radio qu'ils accusent volontiers d'avilir les intelligences et de tuer l'effort intellectuel par une vulgarisation au rabais. Chose plus grave encore, ils lui reprochent d'empêcher le travail et la méditation par le vacarme dont elle remplit toutes les maisons où elle sévit.

Certains ont été étonnés de voir M. Degland, si austère et si studieux, montrer tant d'enthousiasme pour cette tapageuse invention. Il s'agit, là comme en toutes choses, de se mettre au point de vue de la question. En effet, pour qu'il n'y ait ni équivoque ni étonnement intempestif, il faut remarquer que ce fut, pour le professeur de sciences du Berceau, avant tout une question de physique. M. Degland a suivi, pas à pas, les progrès de cette découverte, depuis l'humble cohéreur à limaille de Branly jusqu'aux appareils modernes perfectionnés où il suffit de tourner un bouton pour entendre ce qui se dit à New-York, à Buenos-Aires ou à Moscou. Il faudrait retracer ici toute l'histoire de la T.S.F. ; les espoirs fous qu'elle fit naître, les progrès étonnants qu'elle réalisa et, en peu d'années, les enchantements où elle plongea ses admirateurs. Mais il faudrait signaler également les périodes de stagnation, les déceptions cruelles, les déboires amers et les explosions de mauvaise humeur, lorsque des « *fritures* », des « *fadings* » prolongés ou des pannes désastreuses laissaient pantelant le pauvre amateur.

Ce qu'il convient surtout de ne pas oublier, pour comprendre le cas Degland, c'est la progression continue d'une découverte qui sans cesse se perfectionna. Le cohéreur de Branly, à limaille de fer, ne pouvait servir qu'à des expériences de laboratoire. Mais le principe était découvert ; il suffisait de l'exploiter. Mar-

coni réalisa des réussites sensationnelles. La galène (sulfure de plomb), très vite, avait remplacé la limaille de fer. Et la galène elle-même sera, plus tard, détrônée par les lampes électrodes. Ce fut un progrès continu, par étapes rapides d'ailleurs, et les amateurs de T.S.F. furent constamment tenus en haleine.

La galène avait paru un triomphe d'abord ; mais on s'aperçut vite qu'elle ne captait pas les ondes à grande distance. On la renforça avec des condensateurs de fil bobiné et par des antennes. Ce fut l'époque glorieuse où tous les toits, les tours, les clochers s'enguirlandèrent d'antennes. M. Degland, qui adaptait sans cesse son appareil, eut aussi son antenne, impressionnante de longueur. Elle partait du dôme de la chapelle et, par-dessus les toits, en multiples détours, aboutissait à sa chambre. M. Degland faisait tout avec discrétion, mais comment dissimuler pareille antenne ? Tout le monde pouvait donc savoir qu'il s'occupait de T.S.F., mais, puisqu'il s'agissait du professeur de sciences, on avait le bon esprit de trouver cela tout naturel.

Un détail qu'il ne faut pas oublier non plus, c'est que, lorsqu'on parlait de T.S.F. avant l'année 1921 ou 1922, il ne s'agissait que d'émissions par « couinements » d'après le code de l'alphabet morse, *couinements* qu'il fallait saisir à l'aide d'un casque recouvrant les oreilles. (Les « *couineurs* », dans le génie militaire, étaient ceux qui apprenaient à déchiffrer l'alphabet morse au son). Cette méthode paraît bien désuète aujourd'hui et pourtant elle a fait merveille pendant la guerre de 1914-1918 puisque, avec les pigeons voyageurs et les signaux optiques, elle était le seul moyen pour établir la liaison entre les forts cernés par l'armée ennemie (le fort de Douaumont par exemple) et les états-majors. Il ne faut pas oublier non plus que les aviateurs qui passaient au-dessus de nos têtes, n'avaient, pour correspondre de loin avec leur P.C., que leur mitrailleuse dont les « *tac, tac, tac* » plus ou moins rapprochés ou espacés, reproduisaient les signes de l'alphabet morse. Au Berceau, on s'aperçut que M. Degland était un excellent « *couineur* ». Tous les jours, dans la salle de lecture, les Messieurs trouvaient une feuille de papier où, de sa belle écriture toujours très régulière et lisible comme de l'imprimerie, le professeur de sciences avait transcrit en caractères latins les sons que son oreille avait perçus sous forme de « *couinements* ».

Les progrès de la T.S.F. vont s'accélérer. Vers 1921-1922, on réalise la téléphonie sans fil. La voix humaine, chevauchant les ondes électriques, se propage partout ; les appareils récepteurs captent, et tout le monde est à même d'écouter nouvelles, chants, conférences, musique. La vie sociale entre dans une nouvelle phase.

M. Degland était attentif à se tenir au courant de ces découvertes. Il suivait les progrès avec le même zèle que mettait Pasteur à surveiller l'évolution d'un vaccin ou d'un sérum. Il aimait la T.S.F. ; il avait l'amour de la science. Quelques-uns, le croyant plus froid et moins « *humain* », en ont manifesté de la surprise : ils ne connaissaient pas M. Degland. Jusque dans la dernière période de sa vie, lorsqu'il sera aumônier des orphelines et des petits orphelins, l'ancien professeur de physique continuera à user de la Radio pour distraire et instruire ses enfants. Il utilisera même le cinéma.

Tel fut M. Degland comme professeur de sciences au Berceau. Il a fait honneur à son titre comme technicien ; il y a déployé, en un rayonnement plus intensif, des vertus morales qui prenaient chaque jour plus de relief. Il a fait aimer les sciences qui viennent de Dieu et mènent à Dieu ; il a fait aimer les vertus chrétiennes.

On aura tout dit quand on aura montré M. Degland faisant passer les examens à ses élèves avec la même méthode flexible. Il préparait plusieurs tableaux, donnait à chaque élève des problèmes différents : chacun travaillait de son côté, pendant que M. Degland allait de l'un à l'autre, contrôlait consciencieusement les démonstrations et, toujours bon et juste, donnait sa note. Note jamais très sévère, mais jamais non plus, par motif de popularité de mauvais aloi.

Quand il était malade (l'on a parlé de ses crises de phlébite), il faisait passer les examens dans sa chambre ; au coin du feu, pendant l'hiver. Et, nous répète un élève de 1921, c'était alors surtout le régime de la bonté qui prédominait — à moins qu'on ne fût classé parmi les orgueilleux, car alors il fallait s'attendre à subir quelque malicieuse et mordante allusion. Mais cela aussi passait — comme tout passe ici bas.

M. Degland resta professeur de sciences jusqu'en 1921, année où mourut M. Sénicourt (8). Comme au temps où il était professeur de rhétorique, il voyait se succéder les promotions d'élèves. Lui, semblait toujours le même ; il ne vieillissait même pas de façon très apparente. Ses cheveux châtain clair (un peu filasse) ne blanchissaient pas. Les élèves disparaissaient... mais les hasards de la vie les ramenaient de temps en temps au Berceau : réunion d'Amicales, soldats de la grande guerre en permission, missionnaires en partance pour l'étranger. Tous ces anciens, de passage au Berceau, retrouvaient un M. Degland qui semblait figé dans les mêmes gestes et dans le même rôle alors

---

(8) M. Sénicourt, un Normand authentique des âges de foi, avait passé une très grande partie de sa vie sacerdotale à Lisbonne. La Révolution sanglante de 1910 l'en chassa et il vint chercher asile au Berceau, où il restera jusqu'en 1921, année de sa mort. M. Sénicourt était appelé le « Père Blanc » à cause de la toison épaisse qui couvrait son chef : cheveux blancs comme neige, touffus comme une forêt vierge. M. Sénicourt ne fut jamais professeur au sens rigoureux du mot ; il était confesseur, catéchiste, directeur des orphelins et orphelins : une vie très active et un ministère des plus absorbants. Il était affligé d'un asthme très pénible qui le faisait souffler comme une locomotive montant une côte escarpée. Pourtant M. Sénicourt ne s'arrêtait pas : simplement, il calculait son temps et partait à l'avance. Il exerçait dans toute la maison une sorte de dictature faite de condescendance, de grâce souriante et d'énergie tempérée de patience. En 1921, fin février, il se sentit frappé à mort et reçut les sacrements en présence de tous ces Messieurs à qui leurs occupations permirent d'acquiescer et toujours souriant, improvisa un petit discours pour prendre congé. Après les cérémonies liturgiques, M. Sénicourt, toujours hale-congé, en homme bien élevé qu'il était. Il était le confesseur de tous ces Messieurs et pouvait, dès lors, leur parler avec autorité. Il se mit à discourir sur le ciel où il comptait aller sous peu, comme s'il se fût agi simplement de passer dans la salle d'à-côté. Il exhorta tous ses confrères à la charité fraternelle, à l'amour de l'œuvre commune, et, toujours souriant, leur donna rendez-vous au paradis. Jamais nous n'avions vu pareille élégante sérénité devant la mort.

qu'ils avaient, eux, l'impression d'avoir tellement changé ! M. Degland les recevait toujours avec les mêmes égards, et le même accueil bienveillant et réservé. C'était toujours le même M. Degland, ami de l'ordre, de la bonne tenue, du silence, de la bonne éducation. Il semblait faire partie de la maison, comme les pierres, comme la chapelle, comme les arbres, comme la statue de saint Joseph de la porte d'entrée. Avec M. Praneuf, il représentait l'élément stable. Et l'on avait l'impression qu'il en serait toujours ainsi... Et puis, voilà qu'à la mort de M. Sénicourt, on apprenait tout à coup que M. Degland remplaçait le défunt comme aumônier général de la maison. Effectivement, M. Degland remettait à un autre professeur les clefs du cabinet de physique et du laboratoire de chimie. Que pensa-t-il ? On ne l'a pas su : il était toujours très discret. Malgré tout, on avait l'impression que, sous son air résigné, le vieil humaniste, qu'il était toujours, devait, comme le Mélébée de Virgile, murmurer : *« Impius hæc tam culta novalia miles habebit. »* Il quitta donc l'enseignement à l'école apostolique ; il allait le continuer dans des conditions nouvelles auprès des orphelines et des petits orphelins.

Devait-il pour toujours abandonner les sciences, ses chères sciences ? Apparemment oui. Et pourtant les circonstances ont parfois d'étranges retours. En 1936 (soit quinze ans plus tard, M. Degland avait alors soixante et onze ans), M. Bergeret, supérieur du Berceau se trouva acculé à de très grosses difficultés. Il y avait encore des trous à boucher ; il n'arrivait pas à assurer les classes de sciences. Dans ces conjonctures difficiles, son esprit aux abois se porta vers M. Degland, et il eut ce cri du cœur : *« Oh ! si le bon M. Degland pouvait nous dépanner ! »* M. Bergeret, ancien élève de M. Degland, écrit ces simples mots ; *« Je demandai à M. Degland de reprendre les sciences. Son acceptation fut immédiate. »* Donc, sans cesser de s'occuper très activement de ses orphelins et orphelines, il reprit la craie, les machines et les cornues. Il fallut la mort pour l'en arracher. C'est ce qui arriva le 5 mai 1938. M. Degland, après une longue maladie, mourait, à l'âge de soixante-treize ans, dont quarante-quatre passés au Berceau.

Avant de clore ce chapitre du professeur de sciences, que l'on nous permette de céder la plume à un ancien élève qui va retracer, avec des nuances nouvelles, un portrait d'ensemble de M. Degland vers 1917. M. Degland était alors dans ses cinquante ans.

*« Je l'ai connu de 1912 à 1915, comme professeur de mathématiques et de sciences en troisième, deuxième, première. Extérieurement, il ne payait pas de mine. Grand, plutôt maigre, vêtu pauvrement (je pense au manteau élimé qu'il portait en hiver), au reste irréprochablement propre et soigneux, il était effacé, tenait peu de place, ne faisait guère de bruit. Je le vois encore quand il surveillait la récréation, ne s'arrêtant guère à causer, ne faisant jamais de « discours », mais sans cesse à circuler à travers la vaste cour, passant, les mains dans les manches, à travers les groupes moins empressés au jeu, et les pourchassant sans répit et sans paroles. Le matin, à quatre heures et demie, il traversait notre dortoir pour se rendre à l'oraison : il passait à pas feutrés, ses galoches à la main, telle une ombre. Et ainsi était-il toute la journée.*

« Cet effacement, qui me paraît caractéristique chez lui, l'accompagnait jusque dans son enseignement. Il avait une façon à lui de paraître hésiter devant les questions qu'il avait lui-même posées. Et ce, non seulement par méthode socratique, quand il enseignait sa matière, mais plus encore quand l'occasion d'une incursion en terrain étranger, en littérature, par exemple, s'offrait à lui. Nous, élèves, nous aurions facilement pu croire qu'il quémandait de nous des lumières sur des points où nous aurions été plus instruits que lui.

« Et, malgré cela, une autorité incomparable. Sa seule présence opérait comme magiquement : se dissiper dans ses classes où dans une étude qu'il surveillait aurait paru quelque chose de prodigieux, qui aurait vaguement senti le sacrilège ! A quoi tenait cette autorité ? A un « je ne sais quoi » physique, sans doute, que traduisait son œil bleu à l'éclat métallique ; à son air austère ; à sa réputation solidement établie de « saint homme ». Il savait, du reste, sévir devant les manquements à la discipline, s'il s'en produisait par grand hasard : « Vous me ferez cinq minutes de piquet », c'était sa punition maxima. Pour la classe surtout, il avait une façon personnelle de persécuter les négligents. Je me souviens de tel camarade, bien doué pour les mathématiques, qui, à la composition, avait manqué un théorème capital ; à chaque classe qui suivit, au détour de toutes les questions, surgissait soudain, brève, lancinante, une allusion à l'échec, au coupable : « Nest-ce pas, Untel ? Demandez à Untel. » Et quand vint l'examen, Untel le savait, le fameux théorème !

« Cependant, en M. Degland, rien de rébarbatif. Il se tenait sans doute chez lui, et on n'allait guère le voir ; mais dans ses classes, il avait sa bonhomie et, parfois, un grain de fantaisie aimable. Par exemple, pour ses expériences, il emportait volontiers du réfectoire l'orange de son dessert ; la peau servait à démontrer je ne sais plus quelle proposition sur les triangles, après quoi les quartiers récompensaient les élèves appliqués. Chaque année aussi, pour la Saint-Etienne, il recevait de chez lui un fromage de Brie, et c'est les rhétoriciens qui, réunis dans la classe de sciences, le mangeaient, un peu comme du pain bénit. Il y avait aussi la détente des classes en plein air : arpentage dans la cour, voire à la nuit close séances au télescope, dans « le champ du Nord », avec la gloire de remonter au dortoir quand les autres dormaient déjà. Il ne dédaignait même pas les innocentes plaisanteries, comme de faire souffler dans une petite trompette par quelque « innocent » qui, au lieu d'en tirer un son, se projetait sur le visage une nuée de farine. Mais, à vrai dire, ce n'était pas là son ordinaire.

« Tel nous apparaissait M. Degland. De sa vie intime, personne d'entre nous, je pense, n'aurait pu rien dire. Tout se résumait pour nous dans le qualificatif de « saint homme. » que d'instinct nous lui donnions. Seuls étaient accessibles à nos regards d'adolescents son autorité, sa régularité, son silence, son recueillement, son humilité. A énumérer tout cela, je m'aperçois que, somme toute, notre opinion sur sa vertu était fondée sur plus de choses qu'il n'aurait d'abord semblé. J'ajouterais encore sa pauvreté. Elle éclatait particulièrement dans ses instruments de science : plusieurs étaient dus à sa seule ingéniosité, utilisant les plus modestes ressources, tel ce tourniquet (hydraulique si

je ne me trompe), fabriqué avec des coquilles de noix et des roseaux.

« De sa piété, un trait m'est resté : je le vis un jour occupé à réciter le petit office de la Sainte Vierge, et je me souviens avoir été grandement édifié par cette addition surérogatoire à son bréviaire.

« S'il était réservé, il était aussi très délicat, et, à l'occasion, savait dire une amabilité ou, plus souvent, encourager discrètement une bonne volonté maladroite. Ayant tard commencé les mathématiques, je n'y comprenais pas grand chose. Il évita toujours de me décourager en m'insligeant les notes trop basses que j'aurais objectivement méritées.

« J'ai parlé de son effacement ; en voici encore un trait plus personnel. A la Saint-Etienne qui suivit mon départ du Berceau, je crus devoir lui écrire. En me remerciant, il me déclara que je ne devais pas me faire une obligation de rester ainsi en relations avec lui.

« Un dernier trait, enfin, qui soulignera son humilité. Dans un sermon, il nous causa la plus grande gêne. Il avait à nous parler de je ne sais plus quel défaut. Il commença par nous dire : « Vous pourriez m'objecter le Medice cura teipsum. » Et il poursuivit en s'accusant lui-même de ce défaut. Après quoi, il nous fit la leçon qu'il voulait nous donner.

« Voilà, fixés au vol, les souvenirs qui surnagent en moi au sujet de M. Degland. Il est resté pour nous, comme sans doute pour tous ceux qui l'ont connu, le modèle de l'homme de devoir, du missionnaire humble et silencieux, que maintenant j'aime à invoquer.

« P.S. — Il faudrait encore signaler sa patience inlassable dans l'explication des théorèmes. »

#### V. — Le Prédicateur

On a, jusqu'ici, étudié M. Degland comme professeur et éducateur. Jusqu'en 1921, il a été, en effet, cela. Pas exclusivement, malgré tout, puisque les professeurs des Ecoles apostoliques sont, avant tout, prêtres, donc prédicateurs, confesseurs, directeurs, en même temps que professeurs. A l'occasion, ils vont également prêcher des retraites aux Filles de la Charité. L'on a déjà parlé de M. Joseph Praneuf qui, chaque année, partait en tournée de prédication et revenait avec un nouveau stock de cartes postales à exhiber et d'histoires à raconter. M. Degland, jusqu'à ce que la phlébite l'eût condamné à une vie plus sédentaire, allait, lui aussi, prêcher des retraites. Mais il revenait, comme il était parti, discret et silencieux. Ses voyages passaient à peu près inaperçus.

A partir de 1921, M. Degland entre dans une période nouvelle de sa vie. Il a cinquante-six ans. L'expérience, chez lui, a complété ses connaissances de professeur. Son ministère sera surtout, désormais, d'ordre spirituel. Il sera confesseur, catéchiste, directeur spirituel. Ne sortant plus pour prêcher des retraites, il se tiendra d'une façon habituelle et avec sa ponctualité légendaire à la disposition des Sœurs, puisque chaque année, il y a un certain nombre de Retraites au Berceau.

M. Degland, depuis 1894 jusqu'à sa mort, a été prédicateur, puisque tous ces Messieurs, chacun à leur tour, doivent adresser la parole à toute la maisonnée. L'auditoire est nécessairement

très peu homogène : garçons et filles de huit à vingt ans ; vieillards de l'hospice, ouvriers de la ferme, Sœurs et même, à l'époque du Carême, Messieurs les Prêtres. Bien entendu, l'on ne parlera que du côté extérieur de la prédication de M. Degland. Le bien qu'il a pu faire, Dieu seul le connaît. Et puis, il y a trop d'impondérables.

M. Degland était-il ce que l'on appelle un orateur, un grand prédicateur ? Si l'on entend par là, selon l'expression courante, en faire un ténor de la chaire, l'on répondra tout de suite : Non ; il n'était pas grand prédicateur. Si, au contraire, l'on pose la question sous une autre forme et si l'on demande : « M. Degland a-t-il exercé une réelle influence ? a-t-il parlé pour faire du bien aux âmes ? », on répond sans hésiter : Oui.

M. Dubus, professeur de prédication, à Dax, avait coutume de définir ainsi l'éloquence : « *C'est dire quelque chose ; c'est le dire à quelqu'un ; et c'est le dire avec passion.* »

a) D'après ce schéma, l'on peut affirmer que M. Degland disait quelque chose, et quelque chose de net, de précis, de clair. Les anciens élèves, s'échelonnant de 1894 à 1930 et au delà, ont parlé de ses instructions, bien divisées, sérieusement documentées, de structure classique, avec un exorde et une division qui se terminait toujours, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, par l'Ave Maria. M. Degland était professeur de rhétorique, il avait un très grand respect de la parole de Dieu, il s'inspirait des grands auteurs et l'on pouvait même deviner qu'il avait une prédilection pour Bossuet, mais un Bossuet qui ne planerait pas trop haut. M. Degland réalisait donc la première condition voulue par M. Dubus : *il disait quelque chose.*

b) Est-ce que M. Degland disait quelque chose à quelqu'un ? M. Dubus entendait par là que le prédicateur ne doit pas se perdre dans les abstractions et les généralités ; ou du moins qu'il doit ramener son auditoire à des applications pratiques où chacun peut trouver son profit. Bourdaloue abandonne de temps à autre les hauteurs de la théologie et les analyses très profondes de la psychologie, pour se pencher vers son « *cher auditeur* » et l'obliger à réfléchir, à s'appliquer les vérités développées et changer de conduite. M. Degland fera de même. On disait tout à l'heure que l'auditoire du Berceau est très hétérogène. Facilement, en s'adressant à tout le monde, l'on risquerait de ne viser personne avec assez de précision. M. Degland, pour ne pas rester dans le vague, avait soin de préciser de temps en temps : « *Ceci s'adresse à mon auditoire de droite.* » (Mlles les orphelines étaient ainsi invitées directement à faire un retour sur elles-mêmes et à voir si, par hasard, elles n'avaient pas le défaut signalé.) Et M. Degland, en d'autres circonstances, ajoutait : « *Ceci s'adresse spécialement à mon auditoire d'en face.* » (MM. les séminaristes, qui occupaient la nef du milieu, devaient alors faire de l'introspection et examiner leur conscience.) Plus rarement, M. Degland disait : « *Ceci s'adresse à mon auditoire de gauche* », et alors les petits orphelins devaient *encaister* ; ce qu'ils faisaient, d'ailleurs, sans sourcilier. Au total, M. Degland disait clairement *quelque chose à quelqu'un* : il réalisait la deuxième condition de M. Dubus.

c) Est-ce que M. Degland disait les choses avec passion ? On ne va pas ici énumérer les onze passions de l'appétit concupiscible et de l'appétit irascible, pour se demander si M. Degland



était capable d'émouvoir, toucher, remuer, faire vibrer, exalter. Cela suppose l'action oratoire : la mimique, les gestes, les éclats de voix, et toute la gamme des figures de rhétorique. L'éloquence a toujours eu une puissance extraordinaire sur les hommes : c'est comme l'aimant qui attire la limaille de fer. Que l'on se rappelle Pierre l'Ermite poussant les Croisés à la défense du Saint-Sépulchre au cri de « Dieu le veut » ; Lacordaire attirant, autour de la chaire de Notre-Dame, par sa parole brûlante, l'élite de Paris ; le tribun d'outre-Rhin, de sa voix rauque, haletante et passionnée, lançant soixante millions d'hommes formidablement outillés à l'assaut de l'Europe ; le président des Etats-Unis, en causeries insinuantes, au coin de la cheminée, familières, souriantes, galvanisant en un seul bloc le colosse Américain, pourtant si partagé d'opinions, et groupant en une force compacte et sensationnelle toute l'industrie et toute la force d'organisation de ce grand peuple.

De tout temps, l'humanité s'est laissé magnétiser par les mirages, les illusions, les colères, les appétits démesurés, les enthousiasmes délirants. Et ce sont des entraîneurs qui l'ont menée vers le progrès ou la catastrophe. Puissance du prestige ! Force de la parole ! M. Degland, lui, n'a jamais été un meneur qui entraîne, ni un orateur qui passionne, ni un conférencier qui séduit. Il instruisait ; il invitait à réfléchir ; il s'adressait d'abord à la raison et à la volonté, non au sentiment qui déclenche les passions. Parfois, par ricochet, il pouvait bien émouvoir momentanément la sensibilité, mais cela ne durait pas. Son discours était composé de périodes trop balancées, prononcé d'un ton trop monotone avec des chutes de phrase en mineur d'un effet trop peu agréable à l'oreille.

Et pourtant il était capable de manier le fouet, comme il le prouva dans une occasion que les anciens peuvent se rappeler. Voici le fait.

Les Pères Rédemptoristes prêchaient une Mission à la cathédrale de Dax. Cette mission donnait de grands espoirs et les prédicateurs remuaient les foules avec un succès surprenant. Les élèves du Berceau, certain jour de promenade, manifestèrent le désir d'aller écouter le sermon. Ce qui les poussait, il faut bien le dire, ce n'était pas précisément un motif surnaturel, mais plutôt la curiosité d'écouter des orateurs éloquents. De plus, en humanistes habitués, par leurs études, à disséquer les morceaux littéraires, ils s'étaient distribué la besogne pour étudier sous toutes les faces le talent des prédicateurs. Les uns devaient se fixer sur le fond, les autres sur la forme ; certains devaient noter les figures de rhétorique employées, les autres faire ressortir l'action oratoire. En bref, ces écoliers frottés de livres allaient au sermon, non en pieux chrétiens qui pensent à leur âme, mais en critiques qui veulent connaître un auteur, comme ils eussent fait pour analyser une Catilinaire de Cicéron, une tragédie de Racine ou un sermon de Bossuet. Ces jouvenceaux oubliaient donc le principal, et M. Degland, lorsque son tour de prêcher arriva, se chargea de le leur dire. Avec la vigueur que mettait Bourdaloue à tonner contre les « libertins » de son temps, il fustigea d'importance cet état d'esprit déréglé. Ce jour-là, il s'adressait « à son auditoire d'en face » et, d'une façon plus précise aux élèves de troisième, de deuxième et de première. Et il

fut éloquent. Chacun, comme on dit au régiment, en prit pour son grade et s'efforça d'en tirer profit.

#### VI. — *Le Directeur spirituel*

De 1894 à 1921, M. Degland avait été professeur, mais il avait rempli également le rôle de confesseur et directeur envers les élèves qui s'adressaient à lui. A partir de 1921, après la mort de M. Sénicourt, il ne fera plus la classe, mais continuera à s'occuper des intérêts spirituels de ceux qui continuent à venir à lui. Un élève de 1930 nous dit que tous les samedis, à une heure déterminée, et avec la ponctualité qui fut toujours la sienne, il fut à son poste. Le reste de la semaine était réservé aux orphelins, orphelins, sœurs... Tout avait été réglé minutieusement pour les confessions, catéchismes et autres détails qu'entraîne le mouvement spirituel d'une maison fervente.

Au Berceau, il y a également, chaque année, un certain nombre de retraites de Sœurs. M. Degland fut commis à la disposition des sœurs, car le prédicateur tout seul est incapable de donner audience à cent vingt ou cent cinquante sœurs que comportent les retraites.

Est-il possible de donner un aperçu de ce que fut M. Degland comme directeur d'âmes ? On a parlé de sa méthode comme professeur de rhétorique et de sciences. Pouvons-nous le montrer en action dans ce nouvel office ?

Evidemment non, puisque tout se passait dans un tête à tête secret, et qu'il devait y avoir pour chaque cas concret des directives particulières. Malgré tout, on croit pouvoir établir une façon générale de faire. M. Degland avait son tempérament, ses idées, ses réactions, ses réflexes aussi (affaire de personnalité). On peut donc essayer, sans fausser la note, d'esquisser son mode général de procéder. Beaucoup d'anciens élèves l'ont eu comme directeur. Ils ont eu, de plus, contact avec lui en classe et dans une foule de circonstances. Ils peuvent donc témoigner.

Il faut se rappeler que M. Degland a toujours voulu « *passer par où le gros des sages a passé* ». L'idée seule d'avoir une doctrine spirituelle à lui l'eût indigné. Et pourtant il était bien lui, et pas un autre, très personnel, même dans son traditionalisme, et le souci qu'il avait de suivre les chemins tracés. Au point de vue direction, on ne peut donc supposer en lui aucune tendance à vouloir s'imposer, aucune prétention à innover, à bousculer les vieilles habitudes, à frapper les imaginations.

D'après ce schéma général, l'on peut déjà conclure, pour dépeindre par contraste, qu'il n'avait rien, absolument rien, du directeur qui échut à Mme de Chantal (9) avant sa rencontre avec saint François de Sales. Il n'avait rien de commun, non plus, avec certains directeurs très estimables et très zélés qui — pour

---

(9) L'abbé Brémond (*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. II, p. 542), dit de ce confesseur redoutable qu'il était « *digne homme, certes, mais rigoriste, intelligent et tyrannique* ». Il attachait Mme de Chantal à sa personne par quatre vœux : le premier, qu'elle lui obéirait ; le deuxième, qu'elle ne le changerait jamais ; le troisième, qu'elle lui garderait la fidélité du secret en tout ce qu'il lui dirait ; le quatrième, qu'elle ne conférerait de son intérieur qu'avec lui. —

M. Henri Bordeaux (*Saint François de Sales et notre cœur de chair*, p. 191), traite tout net ce confesseur d'« *extravagant et baroque* ».

honorer Dieu, évidemment — emploient des moyens trop humains. Ils font songer parfois à la réclame tapageuse des pharmaciens pour leurs drogues et des virtuoses du bistouri pour leurs cliniques.

M. Degland n'a jamais « poussé à la consommation ». Pour le besoin des âmes comme pour tout le reste, il fut l'homme au dévouement discret et aux solutions basées sur des principes très souples. Le directeur, comme le médecin, ne doit avoir qu'un but : faire disparaître les obstacles qui s'opposent à la bonne santé et laisser à l'organisme le soin de reprendre le dessus. Le directeur doit donc viser à intervenir le moins possible ; surtout qu'il n'ait pas la prétention d'avoir le premier rôle, lequel n'appartient qu'à Dieu. Aussi, certains vieux médecins de famille, qui se soucient fort peu de réclame et de fortune rapidement acquise, prescrivent à l'occasion l'inoffensive « *mica panis* ». Et c'est très sage. Le bon directeur doit viser également à ce que son dirigé puisse se passer de lui le plus possible.

M. Degland, s'il a suivi certains auteurs plutôt que d'autres, paraît avoir eu des préférences pour saint François de Sales et saint Vincent de Paul, sans toutefois user du langage melliflu de l'aimable Savoyard ni posséder l'emprise rayonnante de l'irrésistible Gascon. M. Degland ne prétendait pas montrer aux âmes un idéal très escarpé, encore moins les lancer dans des voies exceptionnelles : Il eût craint sans doute de flatter leur vanité, et l'on a déjà dit qu'il a toujours vu de mauvais œil « *les Alcibiades* » de toute catégorie. Il eût, par conséquent, rejeté les prétentions de cette dame du XVIII<sup>e</sup> siècle qui prétendait avoir « *son petit religion à soi* ». Pour M. Degland, et c'est dans la ligne classique de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul, la vertu consiste avant tout à accomplir le modeste devoir quotidien, même s'il est monotone, même s'il est fastidieux. « *Oh ! que la vie est quotidiennae* », s'écrie en bâillant une héroïne romanesque de théâtre. Il n'y a rien là qui excite l'imagination, fasse vibrer, exalte. Aussi l'on va chercher un dérivatif au théâtre ou au cinéma. D'autres, au contraire, ne peuvent se contenter de la commune mesure, veulent souffrir plus que les autres, demandent à Dieu des épreuves spéciales, et c'est souvent de la présomption, car à de grands élans succèdent des périodes de stagnation et de calme plat. Aux déprimés comme aux exaltés, M. Degland répondait avec calme : « *Ne vous laissez pas guider par l'imagination ; où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute* ; la vertu consiste à accomplir simplement son devoir. » Et aux faux intrépides qui rêvent d'actes héroïques et ne peuvent pas supporter un manque d'égards ou une vilénie, M. Degland répondait, d'un ton légèrement ironique : « *Et c'est précisément cela que Dieu vous demande. Ce n'est pas à vous à choisir le genre d'épreuves qui vous flatte ; il faut accepter ce qui vient. Et il se présente assez d'occasions, tous les jours, de faire des sacrifices... Contentez-vous de cela, et vous aurez assez à faire.* »

Mais il n'y a pas que le romanesque à combattre ; il y a aussi les accès de colère, d'indignation, de violente réaction de tempéraments emportés qui veulent tout abandonner parce qu'ils sont de mauvaise humeur. Le cas d'Achille qui se retire sous sa tente et ne veut plus marcher, n'est pas chose rare. A ceux-là, M. Degland disait tranquillement : « *Vous voulez tout lâcher, faire un*

*acte irrémédiable... Voyez, vous êtes sous le coup de la colère ; il ne faut jamais prendre une détermination quand on est trop ému ; l'intelligence est aveuglée, la volonté s'applique à faux. Attendez que vous soyez dans votre état normal et vous verrez vous-même que vous aviez résolu de faire une sottise.* »

Ces principes élémentaires sont à la portée de tout le monde, et plusieurs estimeront que ce sont là recettes qui ne valent vraiment pas la peine que l'on aille consulter le docteur. Trop de gens, en effet, en veulent pour leur argent quand ils vont chez le médecin et ne sont complètement rassurés que s'ils doivent encore présenter au pharmacien une bonne liste d'« *ordonnances* ». M. Degland ne voulait pas charger la liste des « *ordonnances* », mais il insistait pour l'accomplissement des devoirs d'état. Et, sur ce point, il donnait rigoureusement l'exemple. Les élèves le savaient : d'où son influence et son autorité. Le devoir d'état, accompli sans affectation, avec naturel et simplicité. Toujours M. Degland en revenait au bon sens. Sans doute, il n'avait pas, pour ce faire, le langage imagé et savoureux de M. Anchier (10), mais c'était, sans les métaphores, et sur un ton plus classique, la même conception des choses.

(10) M. Camille Anchier (1849-1910), à l'occasion des visites protocolaires du premier de l'an ou dans d'autres circonstances, à Dax (1893-1902), qui le mettaient en rapport avec les jeunes, avait eu façon à lui de faire un petit cours de théologie ascétique. Il n'avait rien de l'onction de Rodriguez, et n'avait nullement la prétention de jouer au Père de l'Eglise, mais en qualité d'ancien, il insinuait aux nouveaux venus quelques vérités élémentaires, pleines d'à propos.

Le thème développé par M. Anchier était, dans les grandes lignes, celui-ci : « Il faut prendre les choses avec philosophie, parce que Dieu seul compte et qu'il faut le mettre, lui, à la première place ; Dieu, premier servi, comme disait Jeanne d'Arc. Tout le reste est accessoire, notamment les mesquineries que suscitent constamment, autour de nous, la jalousie, l'envie ou même simplement la gaminerie ou la légèreté. »

Et M. Anchier concrétisait cela dans un souvenir personnel : « *Quand j'étais jeune galopin, je me moquais des vieux, maintenant que je suis vieux, les jeunes se moquent de moi. Ainsi vont les choses de ce monde. Cela ne doit pas nous faire perdre la sérénité de l'âme ; il faut avoir de la patience.* »

Et M. Anchier poursuivait à peu près en ces termes : « *Vous qui êtes jeunes, il ne faut pas vous laisser abattre par certaines difficultés inévitables. Le découragement, s'il frappe à votre porte à certaines heures grises ou certains jours de tempêtes, doit être congédié lestement, comme un hôte indésirable.* » Et, là-dessus, M. Anchier contait le cas du frère Beauflis, un coadjuteur qu'il avait connu autrefois. Ce frère Beauflis était cuisinier et, certains jours, dans sa cuisine, il y voyait plus rouge que les fourneaux en feu. Ça n'allait pas. Certaines choses le dépassaient. Cela, il ne pouvait pas le comprendre... et l'on allait voir ce qu'on allait voir. Tout simplement, il allait tout planter là et s'en retourner chez lui... Mais le frère Beauflis était réfléchi : ce n'était pas la première fois qu'il avait senti monter en lui la colère, et il avait déjà médité là-dessus... Alors, il s'asseyait sur le bord de son fourneau, sifflottait un petit air de son pays qui lui rappelait son enfance et sa vocation. Au bout d'un moment, son imagination s'était tournée vers des horizons plus sereins. Calmé, il murmurait d'un geste désabusé : « *Tout cela, c'est de la sottise, il ne faut pas en faire cas.* » Et il se remettait au travail... Le frère Beauflis était un sage. Et M. Anchier tirait cette conclusion, de sa grosse voix aux inflexions un peu ironiques et avec des intonations qui, dans les notes basses, avaient des sonorités de tuyaux d'orgue.

Tel était M. Degland d'après quelques anciens élèves qui l'ont approché de près. Tel, on aime à croire, il a été jugé par quantité d'âmes qui se sont ouvertes à lui.

Et si l'on veut, en plus de cela, savoir quel souvenir direct M. Degland a laissé auprès des orphelines et des orphelins qu'il a catéchisés, dirigés, suivis de près, aimés de tout son cœur sacerdotal, que l'on aie la patience de lire trois témoignages bien authentiques.

#### VII. — *L'aumônier des petits orphelins*

##### *Premier témoignage : Au parloir de la Maison-Mère*

Le premier de ces témoignages est un compte rendu d'une visite au parloir de la Maison-Mère. Une sœur qui s'occupa des petits orphelins à l'époque où M. Degland était grand aumônier, est venue dire avec ferveur le souvenir que, là-bas, on en avait conservé. Cette relation orale n'a pas été sténographiée, malheureusement. Mais l'auditeur, sitôt revenu en chambre, l'a transcrite, toute chaude et toute vibrante, au moins dans son fonds essentiel, sur une feuille de papier. Cette feuille de papier, il la communique aujourd'hui, mais il faudrait pouvoir y mettre la chaleur de la voix, l'expression du visage, l'émotion contenue qui donnait, à ce portrait rétrospectif de l'aumônier, un caractère émouvant. Cela pourrait se traduire par un jugement global : *M. Degland était aimé et vénéré des petits orphelins. Les sœurs ont apprécié de façon inoubliable la délicatesse très grande et le dévouement sans limites de l'aumônier disparu. M. Degland vit toujours dans le souvenir de ceux qui l'ont connu.*

Et voici maintenant quelques détails :

M. Degland que l'on a considéré de façon habituelle comme très réservé et timide, se découvrait auprès des petits orphelins sous un jour nouveau. Avec les tout-petits, il se sentait beaucoup plus libre et il réalisait spontanément « l'art d'être grand-père ».

Il faisait très sérieusement et avec beaucoup de conscience les catéchismes et savait parfaitement se mettre à la portée des tout-petits. (Il ne faut pas oublier qu'il a commencé ce nouveau ministère à l'âge de cinquante-six ans ; qu'il était un vieux professeur rompu à toutes les souplesse inventives du maître qui s'ingénie à présenter la vérité à des intelligences pas toujours très ouvertes. La méthode socratique auprès de ces lilliputiens jouait à plein rendement et son affectueuse simplicité se penchait avec intérêt sur ces âmes neuves comme sur ces visages attentifs.) Il était familial, paternel, sans jamais friser la trivialité ni admettre le laisser-aller. Un peu mordant parfois, il redressait avec un peu d'ironie une erreur lancée candidement ou rabrouait quelque vaniteuse prétention. Il savait, en tout cas, fort bien intéresser son petit auditoire, l'élever dans le sens noble et spirituel du mot.

Comme les catéchismes, les confessions étaient rigoureusement organisées. Deux fois par semaine, selon les groupes, les petits bonshommes avaient toute facilité pour examiner et épouseter leur conscience et aussi recevoir les avis et conseils de quelqu'un qui leur voulait beaucoup de bien et attirait avec constance et fermeté leur attention, dix, quinze et vingt fois sur tel défaut à corriger.

Voilà pour les choses sérieuses, fondamentales. Elles étaient faites avec une ponctualité qui a fait sourire pendant plus de quarante ans des générations d'élèves. Maintenant qu'il est mort, on ne sourit plus, mais on en garde le souvenir attendri. Ah ! si tous les orphelinats avaient eu un M. Degland !

En dehors des confessions et des catéchismes, M. Degland continuait à s'occuper des orphelins. Et beaucoup. L'on a dit, en son lieu, comment le professeur de sciences s'était intéressé à la T.S.F. et à la Radiodiffusion. On ne s'étonnera pas qu'il ait ménagé à ses petits orphelins une fois par semaine une séance d'audition (musique, scènes comiques, chansons). Le directeur vigilant, on le devine, choisissait soigneusement les émissions qui étaient de tout repos au point de vue moral. Les gosses pouvaient se délasser, rire à gorge déployée, pousser des exclamations de joyeuse surprise ; tout était bien innocent et sans aucune parole équivoque (*« l'amusement des enfants et la tranquillité des parents »*). C'est M. Degland qui mettait au point l'appareil et qui le réparait lorsque survenait quelque panne malencontreuse ou quelque accroc imprévu : son habileté d'électricien trouvait à se déployer. Ce dernier point, les petits l'appréciaient peut-être assez superficiellement, mais ils trouvaient un plaisir sans limite aux auditions.

Bien plus, M. Degland, pour faire plaisir à ses petits, avait imaginé de les filmer. C'étaient des scènes assez banales de marmots défilant pour entrer à la chapelle, pour monter au dortoir, pour se rendre en classe. Scènes très ordinaires, mais le piquant, pour la marmaille, c'est que chacun se reconnaissait et reconnaissait ses voisins en ses gestes habituels, tics, démarche particulière. Et alors les exclamations fusaient, les réflexions éclataient, et les belliqueux bonshommes interpellaient avec véhémence les ombres silencieuses qui défilaient sur l'écran. M. Degland souriait : il était aussi heureux que les petits braillards.

Chaque année pour la Noël, veille de la Saint-Étienne (sa fête), M. Degland était spécialement invité. Il devait se rendre successivement dans le quartier des filles, puis dans celui des garçons. Chaque département exprimait à sa façon, selon son éloquence et ses moyens de persuasion, souhaits et vœux de bonne fête. M. Degland n'a jamais beaucoup aimé les compliments ; on nous dit cependant qu'il se tenait très bien pendant que les enfants (garçons ou filles) lui souhaitaient toutes sortes de prospérités ; il souriait et laissait dire, car toutes les promesses émises étaient, sans aucun doute, très sincères au moment où elles étaient prononcées. Quant à la persévérance sans la moindre faiblesse, le grand-père, dont l'expérience s'enrichissait chaque année, l'acceptait avec quelques hochements de tête dubitatifs.

Lorsque les compliments avaient été débités et écoutés selon toutes les règles du protocole, il y avait une réunion plénière à la salle de retraites où filles et garçons se pressaient autour d'un arbre de Noël. Là, les yeux des gosses et gosselines brillaient de convoitise et chaque cœur battait et s'ouvrait à l'espérance. Les branches du sapin traditionnel ployaient en effet sous le poids des fruits les plus hétéroclites et les plus attrayants : bonbons et autres comestibles qui faisaient venir l'eau à la bouche ; jouets de toute sorte ouvrant de vastes perspectives d'amusement ; attrapes aussi, car tout avait été prévu. Mais les attrapes, le sort

les attribuait de préférence à M. Degland, car, à son âge, on n'aime guère les bonbons, et quant aux jouets, il vaut mieux ne pas en parler. Aussi le sort (il faut admirer la Providence en tout) donnait inmanquablement les attrapes à M. l'Aumônier., ce dont la marmaille se réjouissait sans réserve, car d'abord cela ne diminuait en rien les ravitaillements en comestibles, et puis, cela offrait l'occasion de s'amuser avec le grand-père.

Mais tout cela, hélas ! ne durait qu'une soirée. Il fallait ensuite, comme par le passé, recommencer à travailler. Chacun et chacune étaient conviés à penser au sérieux de la vie, et M. Degland restait là pour le rappeler au besoin.

L'on a déjà parlé, et longuement, de M. Degland professeur de sciences. L'on n'a pas dit encore qu'il était, au surplus, apiculteur. Oui, apiculteur, et il était aussi expert dans l'élevage des abeilles et la cueillette du miel que dans la manipulation des machines électriques. Les ruches se trouvaient, non loin de la vigne, derrière la basse-cour, dans un coin de terre isolé contigu à la route qui mène à la station du chemin de fer.

C'est dans ce petit ermitage, au milieu de ses ruches, que l'on trouvait, à certaines époques de l'année, M. Degland ceint d'un tablier de frère coadjuteur, mais de couleur noire (il était toujours soigneux de ses habits) et armé d'un pacifique soufflet fumigène pour enfumer ses locataires ailées et les obliger à vider les lieux. Les abeilles, dérangées dans leurs habitudes, tourbillonnaient autour de lui sans qu'il y prit garde ; il connaissait ses bestioles. Mais, en temps normal, tous ces bataillons tumultueux vaguaient activement à leurs travaux. Elles avaient, d'ailleurs, de belles ruches, les abeilles de M. Degland, bien construites et minutieusement entretenues. De plus, dans le voisinage et très loin à la ronde, elles trouvaient en abondance tout ce qui leur était nécessaire : *propolis*, pour la construction des alvéoles ; *pollen*, pour la fabrication du « pain d'abeilles » ; *nectar*, pour l'élaboration du miel. Maronniers, pins, saules, peupliers fournissaient à profusion le propolis. Le pollen et le nectar abondaient dans les fleurs innombrables qui, tour à tour, selon le cycle des saisons, s'épanouissaient sous le grand soleil de Dieu : acacias odorants, tilleuls aux senteurs capiteuses ; champs immenses de sainfoin et de luzerne rouge ou grenat ; landes sans fin, tapissées de bruyères roses ou violettes ; corolles de toutes dimensions et de toutes nuances qui forment, dans tous les villages, autour de chaque maison, des milliers d'enclos agréables où s'abrite le bonheur paisible du paysan. Dans les ruches de M. Degland, jamais de grèves malheureuses ; pas d'autres murmures que le bourdonnement ininterrompu des ouvrières affairées travaillant, chacune, d'après sa spécialité. Dans un mouvement perpétuel d'entrée et de sortie, les *butineuses*, en escadrilles légères, s'égaillaient dans l'espace, s'abattaient sur les fleurs, disparaissaient dans les corolles, bousculant les étamines, se gorgeaient de nectar. Puis, alourdies comme des avions de bombardement, elles revenaient à la ruche, d'un vol ralenti mais toujours vaillantes, pour repartir encore et recommencer indéfiniment.

Et quel beau miel cela faisait ; combien savoureux, doré, transparent et subtilement parfumé !

C'est pendant la Semaine Sainte que M. Degland faisait la cueillette des rayons de miel, dont les orphelins et orphelines avaient les primeurs. Chaque Jeudi-Saint, en effet, M. Degland

fournissait le dessert à ses enfants : c'était une coutume qu'il avait introduite et à laquelle, en traditionaliste qu'il était, il resta toujours fidèle...

...Pour que le compte rendu de la visite au parloir soit complet, il faut mentionner également les chasses aux coléoptères qu'organisaient les petits orphelins pour M. Degland. Quand on parle de chasses *organisées*, ce n'est évidemment qu'une façon de parler, car les galopins, on le devine, ramassaient au petit bonheur toutes les bestioles qu'ils découvriraient. M. Degland était obligé de faire un triage sévère : ici, toute la capture était impitoyablement rejetée ; là, on conservait quelques unités. Il arrivait même, de temps en temps, que certain coléoptère que le chasseur avait ramassé comme chose quelconque, produisait chez M. Degland un sursaut de satisfaction. C'était une pièce rare. Du coup, rétrospectivement, le gosse éclatait de fierté et, fier comme Artaban, oubliait que s'il avait eu la main heureuse, somme toute, il ne l'avait pas fait exprès. Malgré tout, il avait droit à la récompense et M. Degland distribuait, selon les mérites, images, sucres d'orge ou bonbons. M. Degland était heureux. Il donnait aux gosses, en passant, quelques notions de botanique ou de zoologie que les bambins emmagasinaient dans leur mémoire, pour plus tard.

Tel est, en résumé, le compte rendu d'une visite au parloir au sujet de M. Degland. Il faudrait encore souligner ce qui a été dit de sa bonté, toujours prête à s'exercer ; sur sa patience qui fut inaltérable ; sur son humilité. Ici, il n'y eut aucune qualificatif ; simplement une exclamation attendrie, une mimique qui voulait dire : « *Il n'y a pas de mot adéquat pour l'exprimer.* »

*Deuxième témoignage : La voix des petits orphelins*

« M. Degland, aumônier de la maison, a exercé durant de longues années son ministère auprès des petits orphelins : catéchisme, confession.

« Lui si humble, si bon, si simple, se plaisait au milieu des pauvres et des petits qui l'entouraient de respect et de vénération. Voici l'heure du catéchisme : trois ou quatre minutes à l'avance, on aperçoit la silhouette de M. Degland traversant le jardin. L'horloge égrène ses onze coups. M. Degland, scrupuleusement exact, pénètre en classe. Les intempéries de la mauvaise saison, les bourrasques de l'hiver ne changeront rien. M. Degland attend dehors, sous la pluie, que l'horloge sonne.

« Les enfants voient arriver avec bonheur l'heure du catéchisme. M. Degland ne gronde pas ; il explique si bien, se penche jusqu'à effleurer la tête des petits, afin de mieux entendre leurs questions, lorsqu'ils se pressent autour du grand catéchisme en images. Cependant, sa bonté ne dégénère pas en faiblesse ; M. Degland veut des leçons bien sues et se montre exigeant pour l'examen de la Communion privée, le petit candidat ne sera admis qu'en faisant preuve de la science nécessaire.

« La bonté de M. Degland est aussi légendaire que son exactitude. Tout le monde admire ses nombreuses collections d'insectes. Les petits orphelins, émerveillés, les ont contemplées plusieurs fois, ils songent aussi à les augmenter, mais c'est surtout pour rendre visite à M. Degland qu'ils vont plusieurs fois par semaine lui apporter papillons et coléoptères. N'ont-ils pas surnommé sa chambre « la procure des sucres d'orge ». En effet, la



provision sans cesse renouvelée ne s'épuise pas, et chaque petit visiteur ou commissionnaire en reçoit un en paiement. »

### VIII. — L'aumônier des orphelines

#### Troisième témoignage : La voix des Orphelines du Berceau

« Le souvenir de M. Degland restera comme un phare lumineux dans la mémoire des enfants qui eurent successivement, durant seize ans, le bonheur de vivre sous sa conduite.

« Tout, en lui, inspirait le respect, la vénération, la confiance. En le voyant agir, en l'écoutant, il n'était pas difficile de convaincre les enfants que le prêtre est un autre Jésus, car M. Degland possédait à un haut degré l'ensemble des vertus que le bon Maître exige de ses ministres.

« Il rayonnait la sainteté. Voici le témoignage de deux petites filles du catéchisme, durant sa dernière maladie : « Oh ! mais, » dit l'une, quand M. Degland sera mort, je ferai toucher à son corps tous mes objets de piété, car c'est un saint. » Et de fait, ce fut ainsi. Lorsqu'il fut exposé sur sa couche funèbre, chacune eut à cœur de porter chapelets, médailles, images, qui furent dévotement posés quelques instants sur le front et les mains de leur Père tant regretté. Ces divers objets sont sûrement conservés comme de précieuses reliques.

« Une autre petite orpheline exprima ce désir : « Après la mort de M. Degland, on écrira, je pense, un livre sur sa vie, » comme on le fait pour les saints. »

« A l'exemple de saint Vincent, son cœur débordait de charité pour les enfants pauvres ; les plus humbles avaient sa préférence. Cette charité se traduisait par des actes d'une exquise bonté. Sa joie était grande lorsqu'il disposait d'une gâterie, d'une récompense. Il cachait soigneusement son cadeau sous son camail ou, l'hiver, sous son grand manteau, le posait discrètement sur le bureau et, à son départ seulement, on jouissait de la surprise. A la prochaine entrevue, les remerciements spontanés jaillissaient, mais lui, le doigt sur ses lèvres, imposait silence.

« Son visage, habituellement austère, s'illuminait d'une douceur céleste lorsque les plus jeunes allaient vers lui. Il était alors la parfaite image de Jésus disant : « Laissez venir à moi les petits enfants ». Il était beau de voir sa droite silhouetée se pencher humblement à la portée des petites tailles.

« Son humilité égalait sa bonté. Personne n'ignorait sa science vaste et profonde, et cependant il savait merveilleusement se mettre à la portée des intelligences les moins développées jusqu'à leur laisser la douce illusion qu'elles trouvaient elles-mêmes la réponse aux questions les plus épineuses. Les enfants avaient compris son habile stratagème. Ainsi, quand M. Degland disait : « Il me semble, ou je crois que c'est cela », tout le monde répondait alors avec assurance : « Oui, Monsieur, oui, Monsieur ! » — Oh ! disait-il, joyeux, je pensais bien que vous le saviez. »

« Parfois, pour récompenser une attention plus soutenue, il promettait une belle histoire. Oh ! les belles histoires de M. Degland, comme elles étaient appréciées, comme on les écoutait avec avidité !

« Sa bonté n'excluait pas la fermeté. Avant de commencer son cours de catéchisme, ce Père vigilant avait coutume de scruter attentivement son auditoire, il découvrait le plus souvent,

sans se tromper, celle qui n'avait pas été tout à fait sage. Beaucoup étaient persuadées que M. Degland jouissait, comme le saint curé d'Ars, du privilège de lire dans les consciences. Il faisait une guerre acharnée à la paresse et au mensonge, car son souci était de former des âmes vaillantes, des consciences droites. N'était-il pas lui-même l'exemple vivant de la droiture et de la simplicité ?

« Son enseignement était clair, précis. Le catéchisme de persévérance pour les grandes était l'objet d'un soin tout particulier. Rien n'était négligé pour former de parfaites chrétiennes. Les devoirs écrits étaient suivis, corrigés avec une minutie impeccable. Rien ne lui échappait, pas même les virgules ni les points sur les i. Au prochain cours, les remarques sur le devoir précédent étaient faites scrupuleusement, tant pour ce qui concernait l'enseignement que pour l'orthographe et la ponctuation.

« Les cahiers de résumés, comme ils étaient précieusement conservés ! Ils constituaient, au départ définitif, un bagage sans prix, qui certainement illuminera leur vie tout entière.

« Chez M. Degland, tout était ordonné ; sa ponctualité, sa régularité étaient parfaites. Il n'arrivait au catéchisme ni une minute avant, ni une minute après, mais au son même de l'horloge. Et si parfois quelqu'un l'arrêtait au passage, il se contentait en excuses en rentrant.

« Mais qui pourra dignement parler de sa prudence, de sa sagesse dans la direction des âmes qui lui furent confiées ? Au tribunal de la Pénitence, il était, plus que partout ailleurs, la sainteté en action. Son jugement était sûr, ses conseils très précis. Il savait encourager le moindre effort. Chaque âme pouvait se croire surnaturellement comprise et suivie. Là encore, il était le parfait modèle de Jésus, plein de miséricorde et de bonté pour les âmes.

« M. Degland était loin d'être un saint triste. Il avait le don de se faire enfant avec les enfants.

« Qui oubliera les bons moments passés à admirer sa collection de beaux papillons, d'insectes de toute grosseur, venant des quatre coins du monde ! Aussi, lorsque, au cours des promenades, on avait la chance de trouver un papillon, un scarabée plus joli que les autres, on pensait à M. Degland et l'on recevait en échange un sucre d'orge ou des bonbons.

« Et les amusantes séances d'électricité occasionnant des rires retentissants dans toute la maison et auxquels ce bon Père se mêlait, mais toujours avec une certaine réserve. Les jeux d'esprit, les expériences chimiques, les attrapes de toute sorte, il y en avait pour tous les goûts, et M. Degland jouissait. Ne passons pas sous silence ses instructifs et amusants cinémas et la T.S.F. D'ailleurs, notre poste, n'est-ce pas le dernier cadeau de notre Père regretté ?

« En un mot, nous pouvons témoigner que ce saint missionnaire a passé parmi nous en faisant le bien dans l'ombre et le silence, nous montrant par ses conseils et ses exemples le chemin le plus sûr pour le rejoindre là-haut : celui de l'humilité. »

#### IX. — Complément de la silhouette morale de M. Degland Le Lazariste

Les Evangiles résument par une formule très simple et très suggestive l'action du Christ dans le monde : Pertransiit bene-

*faciendo* ; il est passé en faisant le bien. M. Degland, en bon disciple du divin Maître, est passé, lui aussi, en faisant le bien. L'on n'essayera pas de supputer ses mérites ; cela est réservé à Dieu. L'on se bornera à noter quelques-unes des vertus qui ont particulièrement brillé en lui.

A-t-il eu des qualités exceptionnelles ? Il ne semble pas. Emanait-il de lui un fluide magnétique qui fait les chefs prestigieux et entraîne les jeunes ? C'est plutôt l'impression contraire que l'on a voulu mettre en relief.

Et pourtant, M. Degland a tracé un sillon bien marqué ; il a eu une influence profonde. Mais cette influence, on le répète, s'est fait sentir petit à petit, discrètement, sans fanfares ni tambours. Par son action constante et par son exemple, il a forcé de jeunes é cervelés à réfléchir. Surtout il a bénéficié de l'emprise continue des bons éducateurs dont les résultats, comme les obus à retardement, se font sentir longtemps après. Aussi combien d'anciens élèves, de longues années après avoir quitté la maison, quand l'occasion s'offre d'évoquer le passé, se sont écriés avec émotion : « *Quel saint homme et quelle figure de Lazariste ! Il faut remercier le Bon Dieu de l'avoir donné au Berceau.* » (11).

M. Degland n'a donc pas eu des qualités exceptionnelles ni des dons brillants qui frappent les imaginations enfantines et les exaltent. Mais, par contre, on a constaté en lui une rectitude de vie sans défaillances, une continuité merveilleuse dans l'effort pour accomplir à la perfection le devoir quotidien.

Quelqu'un qui a vécu à côté de lui pendant plus de vingt ans pouvait écrire au lendemain de sa mort ces phrases lapidaires : « *M. Degland était la charité et la vertu en marche... Son seul aspect était un démenti à la faiblesse humaine, un demi-argument contre le péché originel, en tout cas, un reproche au laisser-aller moderne.* » (12).

Voilà, certes, un jugement très précis. Sous une forme métaphorique, il résume en quelques mots de multiples observations quotidiennes. Il convient d'y insister pour situer — moralement — la vertu de M. Degland.

M. Degland fut, en notre *xx*<sup>e</sup> siècle jouisseur, un magnifique représentant de l'ascèse chrétienne.

L'ascèse des Pères du désert et qui consistait surtout en jeûnes et pénitences, a évolué et s'est transformée en mortification de la volonté. Mais elle reste toujours conforme à son étymologie et prêche l'énergie, l'exercice, l'entraînement. De nos jours, comme au temps de saint Hilarion, elle est basée sur la mortification. Car la nature humaine est toujours la même et nous sommes toujours composés de corps et d'âme.

Le corps, sans doute, n'est plus considéré comme une guenille, mais comme le frère de l'âme. Il doit être normalement nourri, hygiéniquement entretenu, résistant, robuste, capable d'un grand rendement. Mais jamais il ne doit être idolâtré, gâté, gavé, dorloté. Surtout, pas de loisirs trop fréquents ni trop prolongés. La formule : *Panem et circenses* a eu des résultats désastreux, l'histoire le démontre. Le corps doit donc obéir à l'âme : d'où nécessité de la lutte, de l'ascèse.

(11) Lettre de M. Desmet.

(12) *Annales* 1939, p. 446.

L'âme (intelligence, volonté), par degrés progressifs doit nous conduire à Dieu (vérité infinie et infinie bonté). Mais combien d'obscurités, de préjugés, d'obstacles barrent la route. Combien de passions (orgueil surtout) s'opposent. D'où encore nécessité de la lutte, de l'ascèse.

Pour vivre honnêtement et chrétiennement, il faut faire effort, réfréner, couper, mortifier.

Pour vivre en communauté, il faut subordonner au bien général son point de vue particulier, donc briser sa volonté, la discipliner, souffrir... De là, toujours, nécessité de la lutte et de l'ascèse.

Partout, dans la vie purement humaine et au point de vue surnaturel, il y a des efforts à faire, des tendances à réprimer, des passions à dompter, une discipline à s'imposer. Cela coûte ; mais il n'y a pas, sans cela, de vie grande et féconde. « Là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir », répète un adage vulgaire. Pourtant, il faut savoir se gêner pour n'être pas gênant, voire insupportable. Il est même requis de se gêner pour être simplement correct, poli, sociable. La simple politesse exige que l'on rabote les aspérités et rugosités de nature ; il est même utile d'y passer le papier de verre. Une société polie implique une infinité de réflexes résultant de plusieurs siècles d'éducation. Elle suppose également l'observation de la loi morale et d'un code précis. Mais tout cela, on le répète, exige des efforts, la lutte contre le laisser-aller et la mollesse, le freinage de l'égoïsme, de l'orgueil et de toutes les passions. A Versailles, nous dit-on, les courtisans ne pouvaient pas se tenir mal devant Louis XIV, lequel, de son côté, était toujours digne, majestueux et poli vis-à-vis de tout le monde, même devant une simple servante. Sénèque donnait ce conseil : Pour apprendre à te bien tenir, même seul, imagine-toi que toujours tu te trouves à côté d'un personnage considérable que tu respectes. Le chrétien, lui, sait qu'il est perpétuellement en présence de Dieu. Et M. Degland (car nous revenons à lui, après avoir fait semblant de nous en éloigner) semble avoir eu, de façon très constante, conscience de la présence de Dieu. Assis, debout, en marche, au repos, en classe, à la chapelle, dans les mouvements généraux, partout on lui a vu l'attitude que comportait l'action du moment. Toujours ponctuel et consciencieux, il était à son devoir. Il se tenait bien et il exigeait des élèves la bonne tenue, même au retour de promenade où l'on aurait pu avoir la tentation de prétexter la fatigue, pour prendre la pose nonchalante de quelqu'un qui abandonne les « leviers de commande » sur sa carcasse... M. Degland, d'un geste discret, mais expressif, faisait rectifier la tenue. Il ne se dispensait d'aucun exercice de communauté et calculait son temps pour faire face à tout. Il a été de façon remarquable (et même sur ce point les élèves avaient inventé sur son compte des formules légendaires) un homme discipliné et un grand laborieux. Il a été, au point de vue purement humain, un homme bien élevé qui fait honneur à l'humanité. Moralement, il a pratiqué les vertus naturelles qui rendent l'homme sociable et qui imposent l'estime. Au point de vue surnaturel, il a été un chrétien fervent et un prêtre zélé qui subordonne tous les détails de la vie quotidienne à un idéal : Dieu.

Nous allons le voir par quelques traits de sa physionomie morale.

M. Degland a été un honnête homme et un prêtre excellent. Mgr d'Hulst disait, un jour, aux prêtres de Paris : *« Messieurs, soyons d'abord des hommes, puis des chrétiens, puis des prêtres ; faute de quoi nous serons blasphémer notre christianisme et notre sacerdoce. »* C'est ce que répétait, sous une forme plus nuancée, Ollé-Laprune, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure. Invité à parler devant les élèves du grand séminaire de Chartres, cet universitaire s'excusait, lui laïque, de faire la leçon à de futurs prêtres et en prenait prétexte pour se cantonner dans les vertus humaines que doit avoir le ministre de Jésus-Christ ; vertus humaines où il se reconnaissait quelque compétence puisqu'il était professeur de philosophie. Et ce grand chrétien laïque parla de l'homme qu'est le prêtre et des vertus morales naturelles qui doivent servir de base au sacerdoce. Ces vertus morales sont nombreuses et bien caractérisées : probité, sentiment de l'honneur, générosité, courage, loyauté, droiture, franchise... Et ces vertus humaines, ajoutait le conférencier, le prêtre doit les posséder, car il est le disciple et le représentant de l'Homme-Dieu en qui la nature divine et la nature humaine se fondaient harmonieusement en une seule personne : Jésus-Christ.

Disons tout de suite que M. Degland s'est toujours montré un homme bien élevé, poli, serviable, aimable. Vis-à-vis des élèves, il ne s'est jamais départi d'une attitude bienveillante et respectueuse, même lorsqu'il remplissait son office de censeur. Il maintenait, on l'a fait remarquer, les enfants à leur place, ne se permettant jamais quelque familiarité qui eût diminué son prestige ; distant sans être guindé ; affable sans rien de mièvre, sachant plaisanter avec bonne humeur, facilement ironique et même mordant, mais toujours dans les limites de la bonne pédagogie.

Pendant cette guerre atroce (1939-1945), à propos des déportations, des camps de concentration, des chambres à gaz et des fours crématoires, l'on a beaucoup parlé de la dignité humaine et de civilisation chrétienne. M. Degland, professeur et préfet de discipline, a toujours respecté, même chez les petits, la dignité humaine et le caractère imprimé par le baptême. Il a toujours traité les élèves avec respect et pourtant — on y a insisté — il ne les a jamais flattés et ne leur a jamais fourni un prétexte pour leur donner barre sur lui. Avec les confrères et les étrangers, M. Degland se montrait toujours homme de bonne société. Lorsque ces Messieurs s'adressaient à lui ou que des étrangers étaient de passage au Berceau, on voyait M. Degland ôter sa barrette, souhaiter cordialement la bienvenue avec ses grands gestes, pas toujours élégants, et s'enquérir des nouvelles de leur santé. Les élèves ne l'entendaient pas, mais ils observaient de loin sa mimique et souvent ils se poussaient du coude entr'eux : *« Voilà M. Degland qui fait ses politesses. »* Quelqu'un qui fut élève vers 1930 et 1933 fait même cette remarque savoureuse : *« Lorsque, avant le dîner, on entendait le klaxon de l'« Unic » (la camionnette de Dax), on était sûr de voir M. Degland arborer, au réfectoire, une barrette, sinon neuve, du moins moins usagée : c'était pour faire honneur à ses hôtes. »* Car, par esprit de pauvreté, M. Degland, toujours propre et soigneux, portait à l'ordinaire des habits râpés et verdissants en même temps que méticuleusement rapiécés.

Dans son histoire littéraire du sentiment religieux en France, l'abbé Henri Bremond a écrit de délicieuses pages sur saint Vincent dont il trace une silhouette attachante. Entre autres choses, il cite ce témoignage d'Abelly : « *M. Vincent se tenait toujours présent à lui-même et attentif à ne rien dire ni écrire de mal digéré ou qui témoignât aucune aigreur, mésestime ou défaut de respect et de charité envers qui que ce fût.* » Et M. l'abbé Bremond, qui a beaucoup fréquenté l'Angleterre et la littérature anglaise, ajoute à propos de ce texte d'Abelly : « *C'est presque la définition que Newman donne du gentleman.* » Ce texte d'Abelly s'applique à M. Degland comme à notre bienheureux Père. Il a été toute sa vie, dans tous les sens du mot, un homme bien élevé. Doux et charitable, prévenant et délicat, il a toujours cherché à ne gêner personne et à n'offenser personne. Et cela a bien son importance. La vie de communauté, en effet, peut si facilement développer les habitudes égoïstes avec quantité de manies qu'exagère la solitude et qui prennent des extensions illimitées. On tire à soi la couverture et l'on accapare sans aucune arrière-pensée tout ce qui, en droit, est à l'usage commun. On se rend, avec une inconsciente candeur, redoutable pour ses voisins, on prend ses aises et l'on estime que les autres peuvent en faire autant si bon leur semble ; mais il ne reste plus de place.

M. Degland a toujours été attentif à ne pas gêner les autres, à plus forte raison à ne pas les blesser dans leurs droits, sentiments ou susceptibilités. Au réfectoire, à la salle de récréation, dans toutes les réunions, il se tenait à sa place et mettait rigoureusement en pratique le code du « *savoir vivre* ». Toujours mortifié, il évitait dans sa tenue, dans ses gestes, dans sa façon de traiter avec tout le monde, ce qui eût pu sentir le laisser-aller, la mollesse, l'empiétement sur les droits d'autrui. Et dans ses paroles, également, il était toujours poli. Sa délicatesse allait encore plus loin ; il savait prévenir tout motif d'aigreur. Il ouvrait et fermait les portes doucement, traversait les dortoirs à pas feutrés lorsque les élèves étaient couchés, ou lorsqu'il avait l'occasion d'aller et venir dans la maison aux heures de silence. Ce n'était qu'une ombre qui passait. Seul son petit toussotement le trahissait parfois et les élèves, dont l'oreille était souvent tendue aux bruits du siècle, reconnaissaient qu'il était là et, sans le voir, se l'imaginaient portant, de son geste toujours le même, sa main devant la bouche, selon la formule de la politesse.

M. Degland respectait non seulement les personnes avec qui il avait à traiter, mais il évitait aussi de porter préjudice à la réputation des absents : la charité chrétienne était pour lui le prolongement de la politesse naturelle. Un souvenir, très vieux, surnage dans certaines mémoires, de cet esprit de charité. Un jour, M. Degland, avec un groupe d'élèves, parlait du bon M. Lacerenne, missionnaire de Dax, que sa naïveté rendait légendaire dans ses vieux jours. Cette naïveté de vieillard, un peu simpliste et qui, à mesure que l'on voit approcher la mort, se détache des choses terrestres, prêtait à sourire bien souvent. Et M. Degland, après avoir ri comme les élèves de certains traits ingénus et dépourvus de toute malice, dit aux élèves avec un accent ému : « *Oui, M. Lacerenne est vieux ; il est d'une simplicité que la vieillesse exagère... tout le monde le reconnaît et le dit. Mais il y a aussi une chose que tout le monde reconnaît et*

*répète : c'est que personne ne lui a jamais entendu dire du mal de quelqu'un. Et c'est là quelque chose qui est bien admirable.* » La silhouette massive et déhanchée de M. Lacerenne s'auroéola, dès ce jour, d'un nimbe surnaturel dans nos imaginations (13).

Si M. Degland était si respectueux des droits d'autrui, c'est que, loyalement, il voulait donner à chacun ce qui lui était dû, « *cuique suum* », ou, plus rigoureusement, c'est parce qu'il mettait Dieu à la première place, que tout le reste s'en suivait, d'après un ordre hiérarchiquement établi. Cette droiture, cette loyauté, M. Degland les appliquait dans tous les détails de la vie quotidienne comme dans ses rapports avec ses confrères et les élèves. L'on a déjà dit combien il était chatouilleux sur la question du mensonge et de la duplicité. Ce que l'on appelle aujourd'hui couramment la méthode de « *combine* », avec plus ou moins d'habileté louche, a toujours trouvé chez lui une opposition irréductible, et il condamnait tout ce qui, plus ou moins directement, était opposé à la simplicité. Quelques anciens peuvent se rappeler un trait assez insignifiant en lui-même mais très suggestif sur cette question.

Que l'on imagine les enfants en promenade dans le maquis landais. Les élèves, par groupes, sont dispersés çà et là, à la débâdade, et M. Degland se trouve avec un des groupes anonymes. Soudain, près de lui, l'un des jouvenceaux fait on ne sait quelle découverte dans le sous-sol et éprouve le besoin d'en faire part

---

(13) Les élèves de M. Degland pourront constater plus tard, à Dax, que non seulement M. Lacerenne ne disait jamais du mal de personne — ce qui, somme toute, est purement négatif — mais encore qu'il avait à cœur de faire largement rayonner la charité fraternelle.

Très régulier, toujours affable et prévenant, ce bon vieillard avait conservé l'usage stéréotypé des formules aimables qui servent de base à la politesse chrétienne, et, ces formules, il les débitait même lorsque les circonstances leur donnaient une saveur plutôt piquante. Il convient de dire qu'il était d'une corpulence défilant tout concurrent, et c'était une scène assez amusante de l'entendre dire à ceux qui parfois avaient à monter dans l'étroite voiture de la maison, où, à lui seul, il excluait tout autre locataire... « *Messieurs, mettez-vous à votre aise.* » Et il se tassait lui-même, sans la moindre arrière-pensée, autant que ses amples moyens le lui permettaient.

Dans sa période de maturité, M. Lacerenne avait, des années durant, donné des missions avec M. Mignou. Atteint par la vieillesse, il continuait, d'une voix chevrotante et avec une plété persuasive, à prêcher occasionnellement des retraites de première communion ou des adorations perpétuelles. Et, au retour de ces courtes randonnées, il revendiquait avec une spontanéité exubérante, le droit que saint Vincent concède à ceux qui reviennent des champs : « *Il n'était alors parfaitement heureux que lorsqu'il avait embrassé toute la communauté.* Sans s'être jamais embarrassé apparemment des théories de Leibnitz, il admettait l'instinct que Dieu a bien fait toutes choses et que le monde est très bon. Il ne fallait d'ailleurs pas lui parler de *hasard* : il s'insurgeait aussitôt et proclamait les droits de la *Providence*. Là résidait le secret de son optimisme indéfectible.

Une fois cependant, une tempête furieuse faillit troubler profondément la sérénité de son âme. Il était allé exceptionnellement à la maison de campagne de Pontchéron, certain jour de congé avec les jeunes gens. Il avait même célébré la messe de communauté, distribué la communion et, bien sûr, il nageait dans la joie. Aussi, resta-t-il à la sacristie pour prolonger son action de grâces. A l'heure habituelle, le

à un camarade qui, lui, « prospecte » à quelque cent ou deux cents mètres plus loin. Une conversation est entamée à tue-tête et, de toute la force de ses poulmons, le voisin de M. Degland invite l'ami à venir. Avec son accent jurassien qui tranche si nettement avec le parler du sud-ouest, il hurle : « *Faribole, descends voir.* » Mais le surnommé Faribole n'en a cure et fait la sourde oreille. Alors, pour devenir plus persuasif, notre Jurassien utilise d'autres arguments : *Descends voir, M. Degland te demande.* » Ce n'était pas vrai, M. Degland n'avait rien dit, mais il suivait d'un air amusé ces *confidences* d'adolescents, lancées à pleine voix. Quand il entendit crier : « *M. Degland te demande* », son attitude changea brusquement. Il ne dit rien, mais sa physionomie parlait et le dialogue fut bloqué net. M. Degland n'aimait le mensonge sous aucune de ses formes, ni le mensonge joyeux et inoffensif, ni le mensonge odieux.

Et ceci nous amène à une autre nuance du caractère de M. Degland. On a pu parfois le trouver intransigeant. C'est évidemment une affaire de perspective et de point de vue. M. Degland a-t-il été, au sens vrai du mot, intransigeant ? Disons tout de suite, dans la mesure où l'on a pu connaître les sentiments des anciens élèves, que la majorité — sinon la totalité — n'en a jamais eu l'impression. L'on a dit, en son temps, ce qu'était la sévérité de M. Degland, sévérité mêlée de modération, de douceur et aussi de mesure dans la distribution des pensums.

---

signal est donné ; les séminaristes et étudiants descendent au réfectoire pour le petit déjeuner ; le sacristain, machinalement et par habitude, donne un tour de clé à la porte avant de s'éloigner, et tout le monde déjeune tranquillement et sans aucune hâte car l'on est en congé. Au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, peut-être plus, l'on remonte vers la chapelle pour la visite au Saint-Sacrement, et quelle n'est pas la surprise des premiers rangs d'entendre de vigoureux coups de poing sur la porte. Qu'est-ce donc ? On ouvre... et M. Lacrenne, la face convulsée, frémissant, en proie à une émotion intense, sort comme un boulet de canon. Plus tremblant que jamais il s'adresse à la jeunesse : « *Jamais il n'avait ressenti autant de peine... Il s'était, quant à lui, toujours efforcé d'être correct, bon et respectueux vis-à-vis de tout le monde... Il n'avait pas conscience d'avoir causé du tort à quelqu'un... ou s'il l'avait fait, c'était tout à fait involontairement... Aussi pareil affront lui causait une douleur indicible...* » Tout le monde se regardait, ahuri, consterné ; la plupart d'ailleurs n'ayant pas entendu la scène de la porte ne savaient pas de quoi il s'agissait. (Après coup, cependant, on put admirer que dans son petit discours, cet homme bien élevé et toujours bon prêtre, n'eût eu aucun mot déplacé. C'était plutôt le cri de la douleur que l'explosion tonitruante de la colère.) Le sacristain fait alors remarquer qu'il avait fermé la porte comme d'habitude, persuadé que tout le monde était sorti ; qu'il regrettait beaucoup cet incident et qu'il n'aurait jamais eu l'idée de le faire exprès. M. Lacrenne écoute le plaidoyer, et tout de suite il fait confiance à celui qui parle. Ses traits se détendent ; il recouvre son calme et avoue ingénument que ce qui lui avait causé tant d'émotion, ce n'était pas d'avoir été enfermé, mais l'idée que cela avait été fait exprès et que l'on avait quelque animosité contre lui... Mais puisqu'il n'en est rien, il oublie tout et se déclare satisfait... Et pour qu'il n'y ait aucun doute sur ses sentiments, il demande au directeur, dans l'après-midi, de venir, au milieu des jeunes, passer quelques minutes de récréations... Comme un enfant, il joue une partie de dominos, ce qui était son délassément favori. Et l'on se sépare meilleurs amis que jamais...



Mais ce qui est certain, c'est que, sous prétexte de popularité, M. Degland n'a jamais transigé avec la discipline.

La popularité est souvent une excellente chose, puisqu'elle permet à l'éducateur de faire du bien à ceux qui lui font confiance. Mais c'est une arme à deux tranchants, car, la plupart du temps, l'expérience le montre, on la recherche aux dépens du bien commun. En politique — l'histoire en fait foi — l'amour de la popularité mène presque fatalement à la démagogie, car pour se faire aimer du peuple et pour se faire élire, la méthode la plus facile et la plus usitée consiste à flatter les passions (*panem et circenses*). Ce qui amène très vite dans une nation la corruption, le désordre et même la décadence. Le pédagogue qui recherche la popularité auprès des élèves en les flattant, provoque très vite l'indiscipline et fait baisser le niveau intellectuel et moral de l'établissement. Parfois des maîtres qui veulent être habiles, tout en prônant la discipline pour l'ensemble des élèves, estiment de bonne politique de se relâcher vis-à-vis de quelques-uns qui sont plus souples, plus déliés, qui multiplient leurs grâces et savent « se pousser ». Alors qu'arrive-t-il ? Très vite, ces privilégiés en prennent à leur aise avec le règlement et forment, dans la troupe amorphe, une caste insolente à qui tout est permis ; ce qui provoque autour d'eux le mauvais esprit. Et le mauvais esprit, comme une tache d'huile, finit par gâter toute une maison. Le favoritisme, du reste, implique des nuances très complexes. Si, presque toujours, les favoris et privilégiés ont été les soutiens du trône et de tout pouvoir, ils en sont devenus, très vite aussi, les profiteurs aux dents longues et au cœur égoïste contre quoi se déchaînent les haines populaires. La Révolution a, dans un grand geste, aboli, certain jour, tous les privilèges et puis, le lendemain, elle en a fondé de nouveaux : des profiteurs, il y en avait toujours, mais ils avaient changé de camp, et les temps ne sont pas encore très éloignés où l'on parlait de la « République des camarades ».

Le favoritisme prend donc sa source dans les plus profonds replis de notre nature et ne fait qu'un avec les passions humaines. Si les anciens du Berceau reconnaissent à l'unanimité que M. Degland s'est toujours tenu au-dessus de cette faiblesse, ce n'est pas un mince éloge qu'ils font de sa vertu.

En commençant ce chapitre, l'on avait parlé des vertus naturelles humaines qui font l'homme bien élevé. Et puis, peu à peu, insensiblement, des vertus d'ordre surnaturel se sont introduites progressivement dans notre portrait de M. Degland. Il ne faut pas s'en étonner. La grâce ne détruit pas la nature, répète-t-on, et les vertus surnaturelles, grâces infuses, dons du Saint-Esprit, se fondent dans la nature humaine et ne font qu'un seul tout sans que l'on y voie une soudure dans un chrétien de chair et d'os. Si ce chrétien est prêtre et un prêtre qui a fait honneur au sacerdoce — c'est le cas de M. Degland — on conçoit qu'il y ait eu chez lui une richesse exceptionnelle des vertus théologiques et cardinales, avec les nuances particulières que saint Vincent désirait voir chez ses fils.

Quelle idée très haute M. Degland avait-il de sa qualité de prêtre ? Sa discrétion sur ce point ne nous a transmis aucun témoignage direct. Mais on peut l'inférer d'un petit fait que rapporte un de ses anciens élèves et qui se passa vers 1927 ou 1928. Cet ancien élève de M. Degland venait d'être ordonné prêtre à

Dax et se présentait au Berceau, le lendemain de son ordination, pour sa première messe. Il entre à la sacristie et trouve M. Degland qui se préparait lui-même au saint sacrifice. Dès que M. Degland aperçoit le nouveau prêtre, il va se mettre à genoux à ses pieds et lui demande sa bénédiction. Puis, s'oubliant lui-même, il aide le jeune prêtre à s'habiller et, cela fait, il lui cède le pas et ne veut entrer à la chapelle qu'après lui.

M. Degland plaçait donc très haut la dignité du sacerdoce et il s'est toujours montré, quant à lui, dans tous les détails de son ministère sacré, d'une piété jamais en défaut. Et pourtant, jusque dans les cérémonies sacrées et la célébration de la messe, il s'interdisait tout ce qui aurait pu attirer l'attention sur lui, même sous prétexte d'édifier. A propos du cardinal Rampolla à qui il fallait, paraît-il, une heure entière pour célébrer, les élèves demandèrent un jour à M. Degland si c'était là un exemple à suivre. (Cela se passait dans un entretien familial où M. Degland, au milieu de ses rhétoriciens, causait en toute simplicité.) M. Degland fit un vif éloge de la piété du cardinal Rampolla, puis il ajouta que ce devait être là un fait exceptionnel, qu'il valait mieux, pour l'ensemble des prêtres, suivre l'usage commun, d'autant que cela pouvait être pesant pour les fidèles, et il concluait : « *Même à la messe, il vaut mieux ne pas attirer l'attention sur soi : ni trop long, ni trop court.* »

Et ce trait nous ramène à ce qui fut, à proprement parler, la caractéristique de M. Degland : dans une régularité de toute une longue vie qui semble un défi à la mollesse humaine, M. Degland semble avoir mis au-dessus de tout l'humilité, l'uniformité, l'effacement total. Il fut en cela un éminent disciple de saint Vincent. On l'a déjà dit et il faut le répéter : M. Degland a toujours été dans le *train commun*. Rien, en lui, n'était saillant à première vue ; rien n'éveillait l'attention. En tout, M. Degland s'est tenu dans ce que les théologiens appellent le « *juste milieu* ». Pour ceux qui ne le voyaient qu'en passant, il semblait n'avoir rien de plus que les autres. Lui-même eût évité probablement, comme une poussée d'orgueil, de se singulariser en quoi que ce soit pour pousser les autres au bien. On avait l'impression, en le voyant vivre tous les jours, que la régularité, la patience, la maîtrise de soi, le dévouement à l'œuvre commune étaient chose aussi simple et aussi facile que manger ou boire, marcher, respirer, s'asseoir ou dormir. Certains mêmes, férus de théories psycho-physiologiques, ont pu se demander si, chez lui, par la force d'une volonté longuement orientée vers le même but et par des habitudes qu'avaient cristallisées des actes indéfiniment répétés, la vertu n'était pas devenue machinale, automatique, et si les réflexes n'avaient pas aboli la concupiscence et toute la horde grouillante des passions.

C'est précisément par cette inflexible surveillance sur lui-même et par son attachement indéfectible aux choses les plus communes, par son égalité d'humeur, par sa bonté sans à-coups, par son esprit de justice que tempérerait une modération toujours maîtresse d'elle-même, que M. Degland s'est imposé, pendant quarante ans, aux élèves, et qu'il a suscité, chez les professeurs et les étrangers, un respect silencieux.

Et pourtant, encore une fois, M. Degland ne se singularisait en rien ; il pratiquait les vertus qui sont à la portée de tout le monde et que, chacun, après une retraite ou un moment de

ferveur, s'applique à réaliser pendant quelques jours ou à tout le moins pendant quelques heures. La seule différence, c'est que ces vertus, on les a vues pratiquées par M. Degland pendant quarante-quatre années, sans jamais, semble-t-il, une heure de fléchissement.

Et toujours dans l'effacement, dans l'uniformité, dans l'humilité. Pourquoi M. Degland paraît-il s'être acharné avec une ténacité inflexible contre l'orgueil ? Pourquoi — on l'a noté en passant — a-t-il toujours poursuivi ce défaut chez les élèves avec une persévérance qui, pour certains, devenait peut-être cuisante, lancinante, impitoyable ?

C'est que l'orgueil est à la base de tous les défauts, de tous les vices, de tous les maux.

Faut-il, ici, ouvrir une parenthèse et répéter ce que, depuis l'Evangile, nous prêchent tous les maîtres de la vie spirituelle : la tendance humaine qui pousse un chacun à vouloir s'élever au-dessus des autres ? Cette tendance se ramène sans doute, par un besoin obscur et mystérieux, à la lutte pour la vie du point de vue purement animal et à l'insurmontable besoin de perfection au point de vue moral. L'homme est perfectible, nous affirment docilement les philosophes. Mais, se perfectionner, c'est améliorer constamment sa vie matérielle d'abord, sa vie intellectuelle et morale ensuite : confort physique, curiosité intellectuelle, goûts artistiques, progrès moral. Mais cela suppose efforts, énergie, lutte. Cela pousse aussi à vouloir dépasser les autres, les dominer, les évincer s'ils nous font ombrage ; les écraser, les supprimer s'ils nous gênent. Et dès lors, l'envie, la jalousie, la haine, les intrigues, les manœuvres déloyales, les armes perfides, le crime... fleurissent partout et accompagnent l'activité humaine comme une seconde nature dont on ne peut se débarrasser. C'est ce que les théologiens appellent les *blesures du péché originel*. Contre ces passions qui ont l'orgueil pour base, M. Degland a mis, dès l'origine, un cran d'arrêt net. Orgueil de paraitre, orgueil de domination, orgueil des préséances, orgueil d'accaparement et d'autocentrisme sous toutes ses formes, orgueil du succès auprès des élèves comme aux yeux des autres témoins, tout cela semble n'avoir jamais eu de prise sur lui. Il sabrait avec vigueur toutes les excroissances suspectes qui montrent insidieusement la tête, extirpait sans pitié tout ce qui aurait pu subrepticement développer ce défaut qu'il abhorrait entre tous.

S'il a été féroce vis-à-vis de lui-même pour strangler l'orgueil, faut-il s'étonner qu'en éducateur avisé, il l'ait pourchassé sans répit, chez les élèves, partout où il lui voyait montrer le bout de l'oreille ? C'est l'orgueil qu'il poursuivait chez les *Alcibiades* qui veulent toujours attirer sur soi l'attention ; chez les *suffisants*, infatués d'eux-mêmes, qui veulent toujours avoir raison et ne manquent jamais de se justifier quand on les prend en défaut ; chez les *indociles* de tout poil et de toute nuance (bambins et jouvenceaux) qui sont toujours prêts à ruer dans les brancards, tels des poulains indomptés, et ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils peuvent jouer le surveillant sans se faire prendre.

A tous ces écervelés, M. Degland voulait inculquer l'esprit de soumission à un ordre établi. Si l'on ne veut pas se casser la tête contre les murailles, il faut savoir reconnaître ses limites, s'accepter soi-même, accepter la vie et les lois qu'elle impose :

ce qui est à la fois un acte d'humilité et de courage. Aussi, à la base de l'éducation, il faut mettre l'obéissance et l'humilité (14).

Quant à lui, il n'a jamais voulu être supérieur. Et certains ne sont pas arrivés à le comprendre, avec un semblant de raison, apparemment.

Un chanoine des Landes avait projeté une fondation qu'il désirait confier aux lazaristes, mais il voulait absolument que M. Degland en fût supérieur. M. Degland déclina l'offre, et la fondation n'eut pas lieu.

M. Degland ne voulait pas davantage de la charge d'Assistant qu'on voulait lui imposer au Berceau. Il résista longtemps de toutes ses forces. Puis, voyant que l'on insistait avec autant de persévérance qu'il en mettait à refuser, de guerre lasse et peut-être touché par le scrupule, il accepta de faire l'essai pendant deux mois pour que tout le monde pût se convaincre qu'il n'était réellement pas fait pour cet office. Et, au bout de deux mois, persuadé sans doute qu'il avait donné des preuves évidentes d'incapacité, il donna sa démission, comme il l'avait promis (14 bis).

Certains, et à bon droit, ont trouvé, sur ce point, excessifs les scrupules de M. Degland. Il y avait évidemment une façon de juger tout à fait différente de part et d'autre. M. Degland, on l'a su, avait pour devise de ne rien demander ni rien refuser. Comment donc, en l'occurrence, a-t-il refusé ? On peut faire remarquer d'abord qu'avant d'accepter une charge, il est nécessaire de juger avec prudence si l'on pourra la remplir. L'on raconte, par exemple, que, quelques jours avant la bataille de la Marne, en 1914, Joffre, par téléphone, demanda à Franchet d'Espèrey s'il se sentait capable de commander une armée dans le combat qui allait s'engager. Celui-ci répondit carrément : « Aussi bien qu'un

(14) M. Vernière, supérieur de la maison de Dax, semblait s'inspirer des principes et des méthodes dont usait M. Degland, avec quelques nuances, particulières. Certes, M. Vernière a donné à tous ceux qui l'ont approché l'impression d'être l'homme le moins despotique du monde. Il laissait très volontiers les questions d'administration et d'ordre matériel à l'assistant et à l'économe. Il obéissait le premier, avec une docilité enfantine, dans les cérémonies liturgiques, au diacre et au sous-diacre qui l'encadraient. Il prêchait l'humilité en paroles enflammées dans les conférences et répétitions d'oraison, et il la pratiquait lui-même avec une candeur ingénue, qui forçait l'admiration. Mais il veillait attentivement sur les études où il était très compétent, exigeait rigoureusement la soumission au règlement et la fidélité à demander les permissions. Et, sur ce dernier point, il savait à l'occasion rappeler certains détails qui, pour lui, étaient très importants dans la formation des jeunes gens. Les étudiants et séminaristes devaient avoir, cela va de soi, l'autorisation du directeur (M. Dardans), pour sortir, mais il leur fallait aussi la permission expresse du supérieur. Et M. Vernière n'admettait pas que l'on se présentât à lui avec le chapeau, comme quelqu'un qui considère la démarche déjà régie à l'avance. Il tenait à ce que l'on fût, en venant demander une permission, dans l'état d'esprit de celui qui admet la possibilité d'un refus. Cela inspire l'esprit de sujétion et d'humilité. Aussi, M. Vernière insistait pour que l'on vint s'adresser à lui sans rien qui annonçât un départ considéré comme certain. L'on irait après réponse affirmative, chercher chapeau et même parapluie, si besoin s'en faisait sentir.

(14 bis) Selon un autre témoignage, M. Degland aurait accepté... L'on aurait alors donné une promenade aux élèves à titre de joyeux avènement. Et, le lendemain même, M. Degland apportait sa démission irrévocable.

autre. » Et il s'en tira brillamment. Lorsque les cardinaux élisent un pape, le conclave ne considère pas la cérémonie close, tant qu'elle n'a pas reçu la réponse positive d'acceptation de la part du nouvel élu. L'histoire nous offre le cas d'un pape qui, après avoir été élu régulièrement et avoir gouverné l'Eglise, donna sa démission. Il s'agit de saint Pierre-Célestin dont on fait la fête le 19 mai : non seulement l'Eglise n'a pas considéré cette démission comme un manque de confiance en Dieu ou une preuve de pusillanimité, mais elle a canonisé son auteur.

On peut se tromper sur la capacité ou sur les qualités de certains hommes, tout comme beaucoup peuvent s'illusionner sur leur propre compte. Il y en a qui ont le goût du pouvoir sans en avoir les aptitudes ; il y en a aussi qui ont les aptitudes sans en avoir le goût ; d'autres ont le goût et les aptitudes ; certains n'ont ni goût ni aptitudes. Dans quelle catégorie classer M. Degland ? Lui se rangeait tranquillement dans la dernière. Avait-il raison ? s'illusionnait-il ? Qui va nous le dire ?

En 1937, dans les *Annales de la Congrégation de la Mission* (tome 102, p. 817-818), il a été raconté comment M. Mott fut nommé, à une certaine époque, supérieur. Au bout d'un an, on estima en haut lieu et M. Mott reconnut lui-même avec bonne grâce qu'il n'avait pas les qualités requises et, avec simplicité, rentra dans le rang. M. Mott se connaissait mieux après un malheureux essai. M. Degland, selon toute vraisemblance, s'était tâté le poulx à l'avance : il ne se sentait ni goût ni aptitudes pour la supériorité ; il estimait donc comme un devoir de loyauté de ne pas tenter une expérience dont les autres, autant que lui-même, eussent été victimes. Et, dans l'occurrence, il faut encore se rappeler ceci : certains, cela se voit souvent dans la politique, refusent de prendre les leviers de commande pour pouvoir critiquer et attaquer le pouvoir établi : système très commode, quoique peu loyal. M. Degland, au contraire, a toujours été très docile, déferent, respectueux vis-à-vis de l'autorité. Tous ses supérieurs successifs, y compris ses anciens élèves, n'ont pas trouvé de collaboration plus docile que la sienne. Il estimait donc que sa place n'était pas au premier rang. D'ailleurs, cela se voit tous les jours, des hommes respectables et éminents, réussissent mieux dans un poste subalterne qu'à la première place (*the right man in the right place*).

M. Degland a rendu de très grands services dans les divers postes subalternes où il a été employé toute sa vie. S'il avait le respect de l'ordre et de l'autorité, il avait aussi, à un égal degré, l'amour de la discipline et du travail. Que l'on n'imagine pourtant pas son attitude comme une réplique du gendarme de la célèbre chanson de Nadaud, pour qui tout ce que dit et ce que fait le brigadier est bien dit et bien fait. « *Brigadier, répondit Pandore, brigadier, vous avez raison.* »

Si M. Degland n'a jamais flatté les élèves, il ne flattait pas davantage ses supérieurs, et l'idée ne lui fut jamais venue d'user d'une certaine diplomatie, en apparence innocente, qui se ménage ainsi quelques petites faveurs ou certains avantages convoités et habilement poursuivis. Ce sont là compromis et marchandages où chacun — supérieur et inférieur — s'exerce subtilement et s'efforce de vaincre son partenaire. M. Degland s'étant toujours, à tous les points de vue, accommodé du régime commun et n'ayant jamais sollicité ni même désiré rien de particulier,

n'avait que faire de ces petites ruses de guerre. Son dévouement a toujours été parfaitement désintéressé. Il a toujours su éviter les grincements dans les rouages administratifs, et cela sans autre lubrifiant que la condescendance et l'oubli de soi-même. Et il convient de noter que ce n'était pas chez lui naïveté simpliste de l'homme candide estimant, les yeux fermés, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ; ce n'était pas davantage myopie d'intellectuel qui vit dans les abstractions et ne se rend pas compte des contingences humaines. Il avait, au contraire, physiquement, une vue très perçante qui lui permettait de scruter d'un coup d'œil les recoins de la cour de récréation et voir ce qui se passait au fond de la salle d'étude. Moralement, il découvrait très vite les mille petites ruses plus ou moins tortueuses dont s'enveloppe souvent l'activité humaine et il lui arrivait de les signaler parfois, à mi-voix, d'un ton acéré. Il avait également, sur la pédagogie et sur les maisons d'éducation, ses idées personnelles, lesquelles, on l'a dit, gravitaient d'habitude autour des *Directoires*, et il savait, le cas échéant, le rappeler.

Au « *Conseil* », par exemple, il ne s'en faisait pas faute ; non pas qu'il se posât en chef de file ou en réformateur, ce qui n'était pas du tout dans sa façon de faire, mais parce que c'était le lieu et le moment d'examiner certains problèmes, de proposer certaines solutions. Dans ces assises domestiques, il apportait — comme en tout ce qu'il faisait — une grande conscience professionnelle, en même temps qu'un jugement bien équilibré. Il disait avec clarté et précision — parfois avec force — ce qu'il pensait. Et pour ce faire, quand venait son tour de parler, il se découvrait avec autant de gravité que s'il avait obéi au cloquoir dans une cérémonie liturgique, disait tout ce qu'il avait à dire et se recouvrait. Il laissait ensuite agir l'autorité compétente. Mais dans un séminaire, comme en tout groupement humain, il y a inévitablement des volontés qui veulent s'imposer, des activités qui veulent percer et l'on se trouve de temps à autre, ou même très souvent, devant des réformes de structure *sui generis* qui sont proposées... M. Degland suivait, avec attention et sans mot dire, l'exposé. Puis, au moment voulu, il donnait son avis. Quand une motion n'était pas conforme à l'esprit du *Directoire* ou qu'elle lui semblait aventureuse, il le signalait avec calme et fermeté. Si certains projets lui paraissaient intempestifs ou funestes, il criait : « Holà » et mettait son veto. Il se souciait fort peu, d'ailleurs, de plaire ou de déplaire ; il faisait son devoir (ce qu'il considérait comme son devoir). Et cela, toujours, en gardant les règles de la politesse et de la bonne éducation,

« *Qui fait le mouton, le loup le mange* », fait remarquer saint Vincent. Or, M. Degland n'était pas homme à se laisser manger. Aussi, soit à l'occasion d'événements extérieurs dont les journaux sont tous les jours remplis, soit à propos de courants d'idées qui prétendaient tout renouveler en pédagogie, il avait sa façon à lui, mordante et même un tantinet corrosive, de faire ressortir le fil blanc qui, souvent, transparaisait. Et, avec une ironie assez souvent acidulée, il découvrait, dans un rire un peu sarcastique, des dents longues et bien rangées, laissant l'impression qu'il aurait pu mordre s'il l'eût voulu. L'on a dit et répété, le long de ces pages, que M. Degland se montra toujours admirable de bonté, de douceur et de bienveillance. Il ne faudrait pourtant pas en conclure qu'il fut, en toute circonstance, le bon Doc-

teur qui use, vis-à-vis de tous et avec prodigalité, d'onguents, de baume et d'émollients. Il savait aussi montrer à l'occasion qu'il était capable de manier le thermocautère avec virtuosité. Sa douceur et sa condescendance légendaires n'avaient donc pas pris naissance en lui et fleuri en génération spontanée, et il est à croire qu'il eût été violent comme n'importe qui, s'il avait lâché la bride à son naturel. Preuve évidente que les réflexes dont on a parlé plus haut devaient subir le contrôle permanent de sa volonté et que les blessures du péché originel sommeillaient chez lui comme chez tout le monde.

M. Degland a été un homme de devoir dans tout le sens du mot, mais avec la nuance très marquée d'une humilité qui l'a toujours poussé à se tenir à l'écart ; d'une uniformité qui l'a camouflé pendant quarante ans sous une couche de grisaille ; d'un effacement qui parfois a pu le faire considérer comme un professeur insignifiant.

Pour lui, tout devait être ramené à des proportions modestes. Selon les règles classiques qu'il expliquait en classe de rhétorique, un geste ne devait pas s'élever plus haut que la tête de l'orateur. Sa règle de conduite était qu'il fallait se contenter de passer par où le gros des sages a passé. Il faisait son devoir ; mais celui qui fait son devoir n'a pas à bomber le torse ni essayer de se donner en spectacle au monde entier. Un Péguy, par exemple, s'écriait en parlant pour la guerre en 1914 : « *Le moment est venu de nous couvrir de gloire.* » Et il allait se faire tuer à la tête de ses hommes en août 1914, à la bataille de Charleroi, dans un geste héroïque qui nous rappelle la Marseillaise de Rude, à l'Arc de Triomphe. Il est probable que M. Degland, dans le même cas, serait parti avec le même courage, mais sans le crier devant la galerie. Un Péguy, c'est entendu, est un poète et un entraîneur. Il se grise et s'exalte devant le sacrifice. Il appartient à la génération d'Edmond Rostand. Comme Cyrano, sans doute, il avait « juré d'être admirable en tout » ; comme Flambeau (dans l'Aiglon), il était fier de se « battre avec, à l'oreille, une rose » et « de faire du luxe » tout en accomplissant son devoir.

Tout cela — le panache blanc d'Henri IV, le panache métaphorique de Cyrano, le « luxe » de Flambeau, le vieux grognard de l'épopée napoléonienne — s'ajoute au devoir, augmente le courage, décuple les forces de la nature humaine, laquelle, d'habitude, n'est souvent qu'une vieille carcasse qui tremble (que l'on se rappelle Turenne !), n'est héroïque que par à-coups, et même alors, a besoin, pour s'exciter, de cet alcool spécial : le brio, l'éclat, la gloire.

Un M. Degland n'a jamais condamné, que l'on sache, Péguy, et encore moins Henri IV. Il souriait avec condescendance devant les enthousiasmes naïfs des jeunes, pourvu que les sentiments fussent nobles et beaux. Mais lui, il l'a toujours montré, n'avait pas besoin de tant de fanfares. Il faisait les choses pour Dieu. Il est même très probable qu'il ne se serait pas résigné à faire un acte sous prétexte d'édifier le prochain. D'abord, Dieu premier servi. Ensuite, l'édification — qui vient par surcroît. L'estime des hommes semble toujours l'avoir trouvé indifférent.

Il a vécu dans l'effacement ; il est mort et il a été enterré dans l'effacement. Vers 1921, un jour de « *Deo Gratias* », il parlait avec son voisin de table des obsèques de Sœur Anne-Marie Batbie qui avaient eu lieu quelque temps auparavant. Sœur Ma-

rie Bathie avait été une des colonnes de la fondation du Berceau. Elle était là, jeune sœur, au jour de l'inauguration de l'établissement en 1864. Elle avait passé toute sa vie auprès des petits orphelins et avait réalisé la traditionnelle carrière de l'humble fille de saint Vincent : dure à la besogne, inlassable dans son dévouement. Des générations de petits orphelins se transmettaient mystérieusement qu'elle appartenait à une riche famille et que sa fortune personnelle était employée au service de l'orphelinat... Était-ce une légende, était-ce de l'histoire ? Ce qui est certain, c'est que cette femme au noble cœur est un admirable échantillon de son espèce et qu'elle a usé ses forces goutte à goutte pendant cinquante-six ans à l'œuvre du Berceau. Aussi avait-on voulu qu'elle reposât dans le caveau de la chapelle malgré qu'il n'y eût plus, en principe, de place. Et, à ce propos, M. Degland faisait cette réflexion : « *Pour moi, j'aimerais mieux être enterré au cimetière de Pouy. On oublie facilement les morts qui dorment dans le caveau. Au cimetière, au contraire, à cause même des enterrements et des visites du 1<sup>er</sup> novembre, on pense plus facilement aux défunts et on prie pour eux. J'aimerais mieux être enterré au cimetière ; j'aurais plus de chances que l'on prie pour moi.* »

Avant de mourir, M. Degland a, paraît-il, demandé d'être enterré au cimetière du village. C'est peut-être la seule chose qu'il ait demandée dans sa vie de communauté. C'est là qu'il repose auprès de M. Sémicourt et de M. Bouchet ; là que l'ont rejoint M. Praneuf et M. Lambin (15). Sa tombe est bien modeste : une pierre avec cette simple inscription, sans aucune date, sans aucun détail biographique : « *Monsieur Degland.* » C'est l'effacement qui continue après la mort.

---

(15) M. Lambin remplaça M. Degland comme aumônier général des œuvres du Berceau.

Originaire de Prémesses, dans le Nord (15 juin 1876), M. Cyprien Lambin fut un bon fils de saint Vincent, un prêtre actif et zélé, ordonné à Paris, le 4<sup>er</sup> juin 1901, par Mgr Costagliola, C.M. Dans l'ordre de l'enseignement, il fut un représentant notable du professeur féru de grammaire et d'explication littérale. Il a passé une grande partie de sa vie à faire du grec, du latin et du français dans les basses classes, à des gosses plutôt légers et remuants qui rendent le travail pénible. Il était d'ailleurs d'une force de résistance égale à son dévouement.

Comme psychologie, il n'avait rien de très compliqué. C'était un tempérament sanguin, bon, généreux, avec un cœur à fleur de peau et toujours prêt à se dévouer. Franc jusqu'à l'ingénuité parfois. Mais, par contre, les manœuvres tortueuses le faisaient bondir et il se mettait alors en boule, lui, d'habitude accueillant et le cœur ouvert, et il avait quelques minutes d'humeur bourru. C'est Vauvenargues, sauf erreur, qui nous dit : « *Fuyez pour quelques instants un tempérament violent ; fuyez pour toujours un tempérament dissimulé.* » M. Lambin était exactement à l'opposé du tempérament dissimulé, et il suffisait de se tenir sur la réserve pendant trois ou quatre minutes seulement. Après on retrouvait un homme tout aussi serviable et heureux de faire plaisir. M. Lambin a vécu sans savoir probablement ce qu'est la rancune. Quant à la simplicité et à la franchise, il en sentait le prix. Il lui est arrivé, en effet, de conter comment, dans son enfance, à propos d'on ne sait quelle circonstance où il avait voulu se disculper, il lui arriva de mentir. Sa nature droite et tout d'une pièce en eut aussitôt un tel mouvement de honte que jamais plus, pas une seule fois, M. Lambin n'a menti. Et il l'affirmait vigoureusement.

Malgré qu'il fut atteint de diabète et condamné pour autant à la



Avant de mettre le point final, qu'il nous soit permis de donner le témoignage de M. Bergeret, supérieur du Berceau au moment de la mort de M. Degland. M. Bergeret a été élève de M. Degland ; plus tard, il a été son collègue comme professeur, et finalement, il a été son supérieur. C'est donc le témoignage de quelqu'un qui a bien connu le défunt.

*« J'ai connu M. Degland, comme élève, de 1894 à 1901, durant les sept premières années de son professorat au Berceau ; comme confrère, de 1925 à 1935, tandis qu'il remplissait les fonctions d'aumônier des sœurs et de nos deux orphelinats ; comme supérieur enfin, de 1935 à 1938, durant les trois dernières années de son existence. Souvent, il m'est arrivé, entre condisciples ou simplement entre anciens élèves, d'évoquer son souvenir : chaque fois, il m'a été donné de constater une complète unanimité dans le culte que nous avons tous voué à ce vénéré professeur.*

*« Tel il fut sous nos yeux durant les sept premières années qu'il vécut avec nous au Berceau, tel il resta toujours et tel je l'ai retrouvé quarante ans après, tandis que de son même pas lent, mais toujours avec le sourire, il franchissait la dernière étape d'une vie merveilleusement une : semper sibi constans ! Cette note distinctive de la vie de son bienheureux Père, il voulut à tout prix la faire sienne et, toutes constatations faites, il semble bien qu'il y a réussi.*

*« 1° Egal à lui-même et toujours constant dans une parfaite régularité. Le T. H. Père Fiat le nomma professeur au Berceau en août 1894 : il y avait là à élever et à former de petites âmes susceptibles de devenir demain des prêtres ou des missionnaires. Mission délicate entre toutes : pour préparer ces âmes, un seul moyen, lui semble-t-il : à tout prix arriver à leur faire accepter*

soif perpétuelle, il fut envoyé dans des pays où il eut particulièrement à souffrir sur ce point. A Tunis d'abord (1919), à Téhéran ensuite (1928), il supporta, des années durant, des climats desséchants. A Téhéran, où un ciel de plomb, qui semble embrasé, évapore la transpiration à mesure qu'elle se produit, M. Lambin passait ses journées et ses nuits à souffrir de la soif des diabétiques. Malgré tout, il faisait la classe, à longueur de jour. Dans ces régions sans pluie, sans citernes et sans puits, où quelques ruisseaux descendent des monts de l'Elbourz apportent à Téhéran, par des caniveaux primitifs, une eau plutôt sale, M. Lambin remplissait un assortiment de bouteilles. Mais il fallait faire bouillir cette eau contaminée pour obéir aux principes de Pasteur. M. Lambin s'y résignait sans enthousiasme car l'eau qui avait bouilli ne pouvait guère refroidir dans une atmosphère ambiante de fournaise. Malgré tout, M. Lambin conservait son allant et sa bonne humeur. Il faisait ses classes ; il s'occupait de la petite paroisse de Saint-Louis de Téhéran que fréquentaient les quelques catholiques de la ville, et il disait assez volontiers qu'il était heureux d'être tenu à ne pas faire sa volonté propre, lui, qui, en d'autres circonstances, avait fait le contraire.

En 1933, il se rembarqua pour l'Europe, à l'occasion de l'Assemblée qui devait élire M. Souvay. Il fut alors nommé professeur au Berceau, où il recommença, ou mieux, continua, de faire la classe. Dès 1902, après un an de vicariat à Sainte-Anne d'Amiens, il avait professé à Constantine, puis, enfin, en 1905, à Ingelmunster. En mai 1938, comme il a été dit plus haut, il remplaça au Berceau M. Degland dans l'aumônerie. Au dernier jour de mai 1942, pendant une visite au Saint-Sacrement, après le repas, M. Lambin s'affaissa subitement. On accourut lui porter secours ; on lui administra les derniers sacrements et il mourut après avoir travaillé pour Dieu jusqu'au dernier soupir.

une vie de règle ; et, pour y arriver plus sûrement, il sera lui-même un vrai modèle de régularité. Dès les premiers jours, il s'identifia si bien avec toutes les exigences de la règle, celle que nous vivions nous-mêmes, celle que nous devinions et qu'il nous faisait déjà aimer, que bien vite, par ce besoin qu'ont les élèves de définir hommes et choses par ce qui les frappe le plus, nous l'appelâmes « La Règle ». Toujours et partout, à n'importe quelle heure, qu'il s'agit d'une classe à faire, d'une surveillance à exercer, d'un exercice à présider, nous le trouvions toujours là, il nous avait devancés, il nous attendait à son poste, les bras croisés ; et la plupart du temps, cette constatation nous suffisait pour, laisser de côté les écarts et les légèretés qui eussent pu nous attirer : la seule présence de « La Règle » nous faisait rentrer dans la régularité. Pour cela, il n'eut jamais besoin de recourir aux grands gestes, à des éclats de voix, à de virulentes remontrances : un mot, un petit signe à peine ébauché lui suffisait et aussitôt, comme par enchantement, tout rentrait dans l'ordre.

« 2° Constance dans le bon accueil que nous étions sûrs de recevoir auprès de lui dans les heures mauvaises de notre vie d'écolier : comme il nous comprenait bien ! comme il savait compatir et se réjouir avec nous ! et comme, par cette intelligence et cette compassion, tout en restant toujours à sa place, il provoquait, rendait pour ainsi dire nécessaires les aveux qui coûtaient, jusqu'aux ennuis qui venaient des proches. Le moindre blâme, la plus petite approbation, doubtaient de valeur, venant de lui. »

« 3° Constance dans l'accomplissement parfait de son travail de classe. Quand nous le voyions arriver, d'avance nous étions sûrs que tout avait été prévu dans le détail, préparé, médité. Esprit méthodique, pondéré, qui avait beaucoup travaillé et retenu, il était capable de déborder les matières de son enseignement, rendre ainsi ses classes aussi vivantes qu'intéressantes. Au bout d'une douzaine d'années, cependant, il fut chargé de l'enseignement des sciences exactes et des sciences physiques et naturelles. Et de même que, sans rien dire, avec tout son cœur, il avait accepté d'enseigner les lettres, de même, douze ans après, il n'hésita pas à laisser de côté les lettres, pour se consacrer tout entier aux sciences et aux mathématiques. Or, s'il faut en croire ceux qui l'ont connu dans l'enseignement des unes et des autres, ses aptitudes et ses préférences allaient aux sciences, et il en a communiqué le goût à bon nombre de ses élèves. Mais pourquoi n'a-t-il jamais lui-même exprimé ses préférences ? Nous touchons ici, croyons-nous, à une ligne de conduite qu'il s'était imposée depuis toujours, et à laquelle il resta rigoureusement fidèle : « Ne rien demander, ne rien refuser pour être plus sûr de faire la volonté divine ! » Et il n'hésitait pas à la conseiller à qui venait le consulter sur ce point. En avril 1938, par la mort presque subite de M. Bouchet, nous étions sans professeur de grec. L'un de ces Messieurs, qui l'avait longtemps enseigné avant d'arriver au Berceau, demanda à M. Degland, son Directeur, s'il ne convenait pas de le dire au supérieur qui se trouvait en ce moment dans le plus grand embarras. La réponse fut immédiate et catégorique : « Que M. le Supérieur fasse ses enquêtes et ses démarches pour tout ce qui le concerne : pour vous, le mieux est de n'en rien dire et d'attendre. » Ne rien demander, ne rien suggérer même pour être plus sûr de faire ce que Dieu veut. Nous avons là l'ex-

plication, et ce conseil, il le donnait quatre semaines avant sa mort.

« Je l'ai connu comme confrère de 1925 à 1935. Aumônier des sœurs de l'hospice, des deux orphelinats, il vivait quelque peu en marge de l'école apostolique. Tel que je l'avais laissé à la fin de mes classes, tel je le retrouvai après une séparation d'un quart de siècle. Que de fois, durant ce laps de temps, parmi les difficultés et les ennuis de toutes sortes, pour essayer de me ressaisir et de ne pas trop dévier, j'évoquai le souvenir de professeur modèle qui me provoquait toujours à mieux faire. Je l'avais là tout à côté, sous mes yeux, l'allure s'était faite plus lente, mais c'était toujours la même droiture, c'était toujours la même souriante régularité. Le premier à rire d'une histoire, d'une saillie, d'un bon mot de l'interminable M. Praneuf, bien que ce fût la enième fois qu'il les soulignât au passage. Il n'hésitait pas, dans nos réunions comme dans nos conseils, de nous rappeler à l'ordre devant certains sujets qu'il jugeait peu charitables ; se découvrant alors, il protestait en quelques mots très fermes contre de tels sujets et se déclarait prêt à quitter la réunion, tellement il craignait de paraître approuver par son silence ou sa seule présence.

« C'est que, depuis 1920, M. Degland était parmi nous l'ouvrier de la première heure, celui qui gardait intacte la tradition du Berceau. Combien de professeurs a-t-il vu passer à côté de lui, durant les quarante-quatre années de son séjour dans cette maison ? Au milieu de ce changement perpétuel, il était celui qui reste, donnant toujours édification et bon exemple.

« En 1935-1936, durant ma première année de supériorat, je faisais en première et en deuxième, cinq heures de mathématiques et quatre heures de sciences physiques. Au début de l'année scolaire 1936, voyant que je ne parvenais pas à tout faire, je demandai à M. Degland de reprendre les sciences ; son acceptation fut immédiate et il les enseigna de nouveau jusqu'au début de sa maladie, au mois d'avril 1937 : cette maladie dura une année, jusqu'au mois de mai 1938.

« La place immense qu'il tenait au Berceau tandis qu'il ne cherchait qu'à disparaître et à se cacher, on s'en aperçut après sa mort. Toute la maisonnée souffrit beaucoup de ce vide, particulièrement les œuvres auxquelles il dévouait. Une retraite de sœurs se donnait au Berceau le jour de ses obsèques. Les sœurs prièrent, avec quelle ferveur ! Depuis toujours, elles le retrouvaient là, à son poste, prêt à leur prodiguer ses encouragements, ses directives et ses conseils, qui en les faisant participer à sa magnifique constance dans la pratique de la vertu, les ramenaient dans leurs maisons respectives, toutes renouvelées dans l'esprit de leur vocation.

« Le clergé landais, qui le connaissait de longue date, ainsi que le chemin de sa modeste cellule, où il était sûr de trouver toujours la parole simple mais si autorisée qui l'aidait à aller de l'avant et à savoir réduire à leurs véritables proportions des difficultés qui passent ; le clergé vint nombreux pour lui prouver sa reconnaissance en priant pour lui.

« J'ai dit qu'il ne quittait guère sa chambre. Une fois par an, cependant, il s'en allait à Lourdes. Là, aux pieds de la bonne Madone où l'attendait, chaque fois, sa sœur, venue des environs de Melun, là, deux ou trois jours, avec ce qui lui restait de famille terrestre, il prêtait de tout son cœur sa bonne Mère du Ciel : sa

seule sortie de l'année était pour elle. Quant à sa sœur, elle reprenait l'express de Paris qui lui permettait de saluer le berceau au passage. »

M. Degland est mort en mai 1938 : il a souhaité que sa tombe, au cimetière de Pouy, évoque son souvenir et surtout appelle des prières. Bientôt dix années se sont écoulées. Parmi les actuels élèves du Berceau qui sont susceptibles de visiter le cimetière, il n'y en a plus qui aient connu notre défunt. Les orphelines restent plus longtemps à la maison (certaines de l'âge de six ou sept ans jusqu'à vingt ou vingt et un ans). Plusieurs sont encore là et se rappellent (leur témoignage, cité plus haut, en est garant). ,

Le temps passe, les hommes disparaissent... Mais heureusement leur influence persiste, leur âme reste. *Un pays, une patrie* (et l'on pourrait ici ajouter : une maison d'éducation) sont, d'après une formule que l'on répète depuis Auguste Comte, *plus l'œuvre des morts que celle des vivants*. De ces morts, il faut pieusement perpétuer le souvenir. C'est ce que l'on a fait ici.

Et pour finir par où commençait M. Guillon, en parlant de M. Pouget : « *Quand les hazards de la vie nous ont fait les témoins d'un grand exemple, ce serait vraiment manquer de cœur de garder cet enseignement pour soi seul.* » (16) Tous les anciens élèves de M. Etienne Degland (et beaucoup ont voulu contribuer à ce modeste hommage) seront de cet avis.

Paris, janvier 1946.

Jean-Baptiste LASERRE.

---

(16) Portrait de M. Pouget, par J. Guillon, p. 9.

---

## BELGIQUE

### ANS ET LIÈGE

#### JUBILE DE M. PETERS

*Visiteur des Missionnaires Lazaristes, et Directeur  
des Filles de la Charité de la Province de Belgique*

Cinquantenaire de vocation (1896-1946)

Le 8 septembre est une date qui marque dans la vie de M. Léonard Peters. Délicate attention de la Sainte Vierge : à chaque étape de sa vie, à chaque tournant de la route, Elle est là, qui lui apporte, en cet heureux jour de la Nativité, le réconfort et la joie de sa présence et l'assurance de sa protection. *Gaudium annuntiavit...*

C'est dans la joie parfaite que nous avons fêté ce 8 septembre, en cette année jubilaire 1946. On s'en souviendra ! Tous les heureux, appelés à ce festin des noces jubilaires, en garderont le bienfaisant souvenir. Ce fut un régal de premier ordre, aliment pour l'esprit et pour le cœur. Grande et opulente leçon de charité filiale et fraternelle.

Dès la veille, de tous les points de l'horizon, les Missionnaires arrivaient à Liège. A la gare, beaucoup de cor-

nettes émergeaient de la foule des voyageurs. Vers la fin de la soirée, M. le Vicaire général des Lazaristes, venu de Paris avec M. le Secrétaire général, était introduit à la Mission par le Visiteur et par M. le Supérieur de la maison de Liège. Il y était reçu par une quinzaine de confrères qui s'y trouvaient déjà réunis. Le lendemain devait en amener d'autres, y compris les étudiants et les séminaristes de notre maison de Louvain. Au total, quand on se trouva tous réunis, ce fut en notre jeune Province de Belgique, un beau groupe de près de cinquante prêtres ou aspirants au sacerdoce, qui entouraient notre vénéré Visiteur, à qui, après Dieu, revient l'honneur d'avoir donné en si peu de temps pareil essor à la Province.

Les organisateurs de la fête avaient pensé grand. Ils parvinrent en deux journées, remplies à souhait, à réaliser un vrai triduum de fêtes. Ans, Liège, Visé, furent les trois étapes.

C'est dans la Maison Centrale des Filles de la Charité, à Ans, que se célébrait la première journée. A neuf heures trente, le clergé faisait son entrée solennelle dans la chapelle : enfants de chœur, frères et prêtres, Mgr Vandekerckove, puis, Notre Très Honoré Père, puis le sous-diacre, M. Norbert Feck, neveu du jubilaire, le diacre, M. Van den Heuvel, et enfin notre cher Visiteur, qui allait célébrer la messe de ses Noces d'or. On avançait dans une chapelle, ornée comme aux plus beaux jours, d'un nombre imposant de « *Petits bonnets* » et de blanches cornues. Les quatre-vingt-neuf maisons de la Province avaient envoyé leurs Sœurs Servantes. C'était une masse imposante d'ailes blanches, sous lesquelles on devinait même pensée, même joie : âmes tout épanouies devant le spectacle de beauté qui s'offrait à elles.

La chapelle avait pris sa parure des plus grands jours, complétée pour la circonstance de hauts palmiers qui, aux abords de l'autel, montaient jusqu'à la statue du Sacré-Cœur, et d'oriflammes et d'écussons qui disaient et commentaient le caractère de la fête. Des banderolles bleues sur or, descendaient des chapiteaux le long des colonnes enchassées dans les murs, dessinaient sous les vitraux, le monogramme de la Vierge, et se relevaient pour aller accrocher leurs pointes, sous les vitraux, à de jolis écussons où se profilaient dans de fins dessins des visions qui durent être chères au jubilaire, si l'émotion lui a laissé le loisir de les contempler : 1896, et la Vocation, 1902 et le calice et l'hostie de la première messe, 1902-1904 et dans le lointain, la perspective du Vatican ; ailleurs, la Madonne chère aux Luxembourgeois, le nom de Dax au milieu d'une jonchée d'épis bien pleins, et enfin deux immenses épis symboliques, sur la tige desquels se détachent les noms des deux écoles apostoliques de Louvain et de Visé, double fondation de M. le Visiteur.

Au début de la messe, M. Van Ginneken, Supérieur de la maison de Liège, donne à toute l'assistance qui se tient debout, lecture d'un télégramme qui apportait du Vatican félicitations et bénédiction. Et la messe se déroula suivant le rite, faisant monter vers le ciel, l'action de grâces de tous, portés par le chant grégorien bellement modulé par les clercs.

Après la messe, réunion dans la grande salle des retraites. Deux fauteuils sont disposés sur le marche-pied de l'autel. M. le Vicaire général et M. le Directeur y prennent place. Nous entendons un compliment, tout en vers, illuminé par un souvenir d'Evangile, emprunté à la scène du début du ministère public de Notre-Seigneur. Le joli mot du Sauveur à deux privilégiés, Jean et André, les deux premiers choisis : « *Venez et voyez* » y revient sans cesse comme un refrain. *Viens et vois*, c'est le mot que dans ces vers bien frappés et soumis aux traditionnelles lois de l'harmonie, Notre-Seigneur adresse à M. Peters à toutes les étapes de sa vie : Vocation, Ordination, Rome, Dax, Liège. Chaque fois, magnifiques visions qui dépassent toutes les espérances.

Après la musique des vers, ce fut la musique des chants. Sentiments de Notre-Seigneur à l'égard de son élu, sentiments de l'élu à l'égard de son Dieu : on entendit cela exprimé en de belles paroles rythmées que soutenait une jolie mélodie de Vincent d'Indy.

M. le Vicaire général dit à son tour ses félicitations à M. le Directeur. Puis il s'adressa à la Sainte Vierge, et malgré toutes les occupations qu'elle devait avoir en ce jour de fête, ayant à répondre aux innombrables supplications qui lui venaient de Lourdes, de La-Salette, de la colline de Sion, il prit la confiance de lui adresser, et nous convia à lui adresser, pour notre vénéré jubilaire, de ferventes prières, ardentes comme celles de Catherine Labouré, qu'il s'est plu à contempler pendant la messe, dans le vitrail qui la représente, fervente, éperduement confiante aux pieds de la Vierge Immaculée. Il évoque pour terminer un mot que lui disait récemment un cardinal de la Curie romaine : « *Votre Vierge, mais, c'est le parfait symbole de la grande pensée qui se fait jour dans l'Eglise : la Vierge Médiatrice ! Elle tient un globe, elle l'offre à Dieu ; elle étend les mains, des rayons étincelants se répandent sur la terre. Double symbole des prières ascendantes et des grâces descendantes. C'est bien la Vierge Médiatrice.* »

Et ce fut enfin le tour de M. le Directeur. A tous il dit son merci. Au bon Dieu d'abord ; à la Sainte Vierge ensuite, dont le jour de la Nativité marqua d'un rayon de joie toutes les étapes de sa vie ; puis aux Filles de la Charité de la Province belge, dont les libéralités, aujourd'hui encore étalées devant lui, lui ont permis tant de fois de mener à bien les œuvres qui se sont accomplies pendant les

vingt années de son gouvernement provincial, et parmi ces œuvres, celle surtout de la si chère mission du Congo.

On se sépara pour se retrouver bientôt réunis dans la salle de communauté où était dressée une table splendide, à laquelle, prêtres, étudiants, séminaristes et frères coadjuteurs allaient goûter les joies de la vie de famille et les mets les plus délicats, et constater une fois de plus la délicatesse des sentiments qui unissent les deux familles de saint Vincent.

L'après-midi, ce furent les vêpres pontificales, dans toute la splendeur de la liturgie. Chants, cérémonies, tout fut parfait. Le nouveau Préfet apostolique présidait. Le chant grégorien, cette fois encore, fut à l'honneur, dans sa noble simplicité et sa fervente puissance d'expression.

Le soir, tous les confrères se retrouvaient à Liège, où, après une visite à la chapelle, pendant laquelle un *chœur parlé* traduisait une fervente action de grâces, M. le Visiteur bénit en souvenir du jubilé, une statue de saint Vincent dans la cour d'honneur de la Maison Saint-Pierre. Et, enfin, après le souper, ce fut l'heure des toasts à la salle de récréation. M. Van Ginneken dit avec un accent de conviction profonde, ses félicitations et son cordial merci au jubilaire, pour toutes les bonnes années passées en sa compagnie, et pour tous les services rendus à la Maison de Mission. Mgr Vandekerckhove parla de son activité pour la mission du Congo. M. Van den Heuvel se chargea de rappeler les soucis de M. Peters en tant que Visiteur de la Province. M. Desmet retraça sa carrière de professeur en Sicile, et de Supérieur à Dax. M. Vester glorifia l'indéfectible amitié que M. Peters lui avait gardée dans les bons et les mauvais jours et évoqua l'émouvant souvenir de ce vieil oncle de M. le Visiteur qu'il avait trouvé dans la famille de saint Vincent, en arrivant à Wernhoutsburg, et qui, Frère coadjuteur, gardait si fidèlement, lui aussi, à sa manière originale, l'esprit et les vertus de saint Vincent.

M. le Vicaire général félicita à son tour, M. le Visiteur et dit son bonheur d'avoir toujours constaté qu'il réalisait fort bien un texte de la sainte Ecriture qu'il venait de lire dans son bréviaire : *Justus ut palma florebit*. Splendeur et vigueur du palmier et floraison abondante ; symbole des œuvres florissantes de cette belle Province de Belgique, où M. le Visiteur a su faire fleurir le pur esprit de saint Vincent.

Et ce fut l'offrande de quelques modestes cadeaux, en particulier l'obole des confrères pour le futur Grand Séminaire.

M. le Visiteur se leva pour remercier et protester avec quelque indignation contre tous les éloges qui avaient été faits de sa personne. Et, un peu tardivement la prière du soir couronna cette journée bien remplie.

Le lendemain tout le monde parlait pour l'école apostolique de Visé, où fut servi un fin dîner dont le frère Charles a le secret pour les grands jours... A table, ce furent les jeunes qui dirent le *Benedicite scout*, ou plutôt qui le chantèrent, et de même les *Grâces*. Puis, en récréation, les photographes s'exercèrent à croquer leurs confrères.

A trois heures, ce fut le clou de la fête. Les étudiants nous donnaient dans la salle des fêtes une séance qui fut charmante. M. le Visiteur en fut évidemment le héros. Après un compliment où se mêlaient pas mal de poésie et beaucoup d'affectueuse reconnaissance, d'après un raccourci de la vie de saint Vincent, écrit en très beaux vers et transcrits sur un bien bel album, la vie de M. le Visiteur nous fut retracée en quelques tableaux, fort bien brossés, tranches de vie, évocatrices de tout un passé. Nous assistâmes dans la maison paternelle à la virile éducation du jeune Léonard, et à l'éclosion de sa vocation entre les mains du vieil oncle Lazariste. Puis apparut sur la scène, un impressionnant jury de l'Académie musicale de Rome, chargé de décerner des diplômes de chant aux plus méritants et qui, en présence du vénéré Père Fiat, de passage à Rome, se crut autorisé à décerner, après épreuve concluante, une médaille à Don Leonardo, *cum magna laude*, pour la perfection de son chant.

Enfin, furent évoqués sur la scène, les heureux temps de Dax, où l'heureux Supérieur, éducateur vigilant, se disait parfois bien malheureux, dans l'accablant des soucis que lui donnaient ses grands enfants, et pourtant, terminait toujours par ces mots : « *Et malgré tout, je les aime !* »

Nous n'eûmes pas l'évocation de ses vingt années de Visiteur et de Directeur de la Province. C'est encore du présent. Il n'y a qu'à regarder et bénir Dieu. En tout cela, trouvailles heureuses, transpositions ingénieuses, évocations d'un passé, dans lesquelles brillaient des éclairs de vérité au milieu de charmantes inventions. En tout cas, très délicats sentiments qui font honneur aux organisateurs de cette séance et à ceux qui ont formé leurs âmes.

De tout cela, M. le Visiteur dit à tous son merci ; et ce fut le mot de la fin.

Henri DESMET.

## LOUVAIN

### *L'Ecole apostolique Saint-Joseph (1929-1946)*

#### ESQUISSE HISTORIQUE : NOTES ET SOUVENIRS

En juillet 1929, M. Léonard Peters, Visiteur de Belgique, achetait à Louvain, l'immeuble sis au 88, rue du Canal. Qu'était cette maison ? De cette bâtisse, Edouard Van Even, déjà en 1898, évoquait la petite histoire : *En 1875, les Dames de la Sainte-Famille firent l'acquisition de l'ancien hôtel de la famille de Troostembergh d'Oplinter, rue du Canal, et*



y transférèrent leur établissement auquel avait été réuni, deux ans auparavant, le pensionnat de la Congrégation établie, rue Ducule, à Bruxelles. C'est une spacieuse et belle demeure, avec un vaste et agréable jardin, qu'a fait bâtir, vers 1780, Maximilien de Troostembergh, époux de Marie de la Hamayde. Aux bâtiments existants on ajouta des constructions nouvelles, ainsi qu'une chapelle qui renferma un bel autel, sortant des ateliers de MM. Blessers-Blanchaert, de Gand. Dans cet établissement, les jeunes demoiselles reçoivent une éducation complète, en rapport avec les exigences des classes aisées. Le programme des études embrasse les classes enfantines, l'instruction primaire, l'enseignement moyen, et des cours d'éducation supérieure. Le personnel enseignant se compose de dames diplômées. Les élèves y sont groupées en plusieurs sections, complètement séparées les unes des autres ; l'internat, organisé pour une trentaine de pensionnaires, la demi-pension et l'externat, fréquentés par les enfants de bonne famille. Depuis quelques années, il y est annexé une classe de petits garçons qui n'ont pas encore atteint l'âge de neuf ans. L'Institut des Dames de la Sainte-Famille, actuellement dirigé par Madame Adélaïde de Pape se trouve dans la situation la plus florissante. Louvain, dans le passé et le présent, Louvain, 1898.

Cette prospérité grandissait alors de jour en jour, et le vaste immeuble devenait par trop étroit. Aussi, les religieuses songèrent-elles à se fixer ailleurs. En 1904, elles vendirent leur propriété de la rue du Canal, à des Filles de la Charité. Ces Sœurs, venues de France, de l'hôpital militaire de Lyon, se trouvaient sous la conduite de Sœur Delobre, une vraie Fille de la Charité. Elles occupèrent la maison, de 1904 à 1919. Au lendemain de la guerre 1914-1918, elles la cédèrent aux chanoinesses de Saint-Augustin, sœurs missionnaires, de fondation récente, mais, elles aussi, fort prospères. Bientôt nombreuses, les chanoinesses commencèrent sans retard à bâtir leur grand couvent d'Heverlée, aux portes de Louvain.

La maison, encore en 1929, était à vendre. Cette fois, les Filles de la Charité de Belgique, la rachetèrent et l'offrirent à M. Peters, leur directeur provincial.

Ainsi, il se trouvait à même de réaliser un projet longtemps caressé. Le plan était conforme à la directive du Très Honoré Père Verdier, qui avait donné cette paternelle consigne à M. Peters, lors de sa nomination en Belgique : « Et surtout, n'oubliez pas d'ouvrir une école apostolique. »

L'achat fut rapidement conclu, sous la protection visible de saint Joseph, et la maison en porta le nom.

Les Chanoinesses, comme convenu, devaient quitter la maison, le 4 septembre 1929 : en réalité, ce fut quatre jours plus tard. Le nouveau Supérieur, M. Hubert Willems vint alors s'installer : la maison était totalement vide, pas même une caisse pour s'asseoir dessus. Mais, sans retard, des ca-

mions accourus de tous les coins de Belgique, se mirent à décharger bancs, tables, lits, batterie de cuisine, chaises, etc., etc.. Eu huit jours, la maison était suffisamment meublée. De nombreux bienfaiteurs avaient réalisé ce petit miracle : les Filles de la Charité, dans leur compréhension vinctienne y avaient surtout et largement contribué.

Le 16 septembre, vingt-deux petits apostoliques prenaient possession de la maison Saint-Joseph, où les accueille la vigilance de leur supérieur et celle de M. André Menu, son bras droit, et pour neuf ans son aide généreux. Dès le lendemain, les élèves prennent, pour la première fois, le chemin du collège Saint-Pierre. La vie d'études avait commencé.

De 1929 à 1933, les mois passent, soulignés d'ici et là, par quelques menus événements. Le 30 mai 1931, notre confrère, Mgr Lebouille, dans la chapelle, confère l'ordination sacerdotale à M. Urbain Tackx.

C'est notre premier missionnaire qui, en compagnie de MM. Léon Sieben et Louis van Gestel, prennent la route du Congo belge. En 1933, M. Camille Vandekerckove se dirige, lui aussi, vers Bikoro, mais il en revient quelque cinq ans plus tard, pour continuer l'œuvre de Louvain.

Le 6 juin 1933, la maison Saint-Joseph avait connu, en effet, une rude épreuve. En ce lundi de Pentecôte, alors que la maisonnée était partie pour l'excursion annuelle de la fête du Supérieur, M. Willems, fatigué, mourait, subitement terrassé par une attaque d'apoplexie, après son dîner, proche son bureau. Le 9 juin, pour ses obsèques, son corps entrait pour la dernière fois dans l'église : trente-huit ans auparavant, le 9 juin 1900, à Paris, M. Hubert Michel Willems, avait reçu la prêtrise des mains de Mgr Jacques Thomas, C.M. Alors, commencèrent pour lui de multiples dévouements : enseignement aux séminaires de Constantine et de Wernhout, prédications à Rongy et à Liège, et direction des Filles de la Charité.

Le 15 août 1933, M. Camille Vandekerckove était installé Supérieur du Séminaire Saint-Joseph. A la fin de ce même mois, de France, deux étudiants reviennent à Louvain, frère Humpers, pour sa quatrième année de théologie, et frère Edmond Guns, pour commencer le cycle théologique.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1933, Mgr Antoine Sévat, vicaire apostolique de Fort-Dauphin, confère le diaconat à frère Humpers, qui, le 3 juin suivant, recevait la prêtrise et, quelque six semaines après, partait joyeux pour le Congo.

En septembre 1930, la guerre ramène vers la Belgique, nos étudiants de Paris. Ainsi le 7 septembre, nous arrivent frères Joseph Schmetz, Marcel Jacquemin, Georges Schmetz et Vincent Walckiers. Le 15 au soir, s'ouvre notre retraite annuelle : nous sommes dix, et même quatorze dans la

maison, car quatre de nos soldats, tout en étant mobilisés, peuvent assez souvent se trouver avec nous.

En fin d'année, M. Hubert Meuffels, Visiteur de Hollande, de passage à Louvain, et venant de Paris, nous raconte la mort et les obsèques de Notre Très Honoré Père Souvay († 19 décembre 1939). Déjà, en cette fin de 1939, ce sont les restrictions de la guerre avec son cortège de souffrances et de privations. Néanmoins, la vie continue, les études se poursuivent. De 1939 à 1946, onze prêtres sont venus augmenter les effectifs de nos maisons. Le Séminaire Saint-Joseph porte désormais ses premiers fruits. Le Visiteur de Belgique regarde toujours l'avenir avec une inébranlable confiance en la Providence : le passé augure de l'avenir.

---

## FONTAINEBLEAU

(4 août 1946)

### - III<sup>e</sup> CENTENAIRE DE L'ARRIVEE DES FILLES DE LA CHARITE

Arrivé la veille samedi soir 3 août, pour notre tricentenaire, M. Robert veut bien nous rendre visite à la Chambre de Communauté. C'est le quart d'heure, il est neuf heures et demie du soir : « Mes bien chères Sœurs, nous allons voir ensemble les raisons que nous avons de bien célébrer ce troisième Centenaire ; nous allons chercher les motifs, puis nous verrons la nature du Centenaire et enfin les moyens de glorifier Dieu dans cette fête. » La Sœur Servante indique une raison : *Très bien, Ma Sœur*. Et vous, ma Sœur, dit Notre Très Honoré Père, se tournant vers ma Sœur Batcave, ancienne Sœur Servante de l'Hôpital. Elle fournit une seconde raison. *Très bien, ma Sœur ; et vous, ma Sœur, qui arrivez ?*... La Sœur de la Sacristie, qui entrait à ce moment, après avoir mis la dernière main à la chapelle, d'abord, un peu interdite, tire un motif du martyre de Saint-Etienne, patron du diocèse, dont l'église de Meaux célébrait le lendemain solennellement l'Invention des Reliques. Et l'entretien se poursuit dans une simplicité charmante. Notre Très Honoré Père développe la nature du centenaire, c'est-à-dire les cérémonies dont la principale, la sainte messe, dira à Dieu notre reconnaissance pour les grâces sans nombre, déversées depuis trois siècles, notre regret des fautes, des lacunes, inhérentes à nos œuvres humaines, et enfin, comme moyen de glorifier Dieu, la confiance. « Quand je me sens accablé par les difficultés, nous dit le successeur de saint Vincent, je dis à Dieu : *Credo in Deum Patrem omnipotentem*, puis je m'abandonne entre ses mains divines. » Prenant ensuite son stylo, et le posant sur la table, le Très Honoré Père ajoute : Voyez ce stylo,

de lui-même, il ne peut pas écrire, pas même bouger, mais si je le prends, il écrit ; si je le laisse, il ne fait plus rien, ainsi sommes-nous entre les mains de Dieu, Il nous prend, Il nous laisse. Il ne faut jamais se révolter, mais se laisser prendre par le Bon Dieu qui fait de nous ce qu'Il lui plaît.

Maintenant que nous avons fait le quart d'heure, conclut notre Père vénéré, nous allons nous séparer. Et, obéissant à l'ordre donné, la Communauté se rend à la chapelle pour la prière du soir, méditant les bonnes pensées de ce pieux entretien et se préparant à la grande joie du lendemain : la messe, du Très Honoré Père. Quel bonheur pour ses Filles d'y assister, de communier de sa main : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum*, chantent leurs voix émues. *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in saecula saeculorum laudabunt te quia melior est dies una in atris tuis, super millia... Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum...* » Mais les joies se succèdent, voilà la cloche qui carillonne encore joyeusement. Après le Père, c'est la Mère qui arrive vers ses enfants ; la fête ne serait pas complète sans elle. En compagnie de notre Respectable Sœur Officière et de Notre Respectable Sœur Visitatrice, elle vient unir son action de grâces à la nôtre. Après le chant du *Magnificat*, Notre Très Honorée Mère, fait connaissance avec ses Filles. Ces moments si doux sont abrégés par l'arrivée de S. E. Mgr Debray, évêque de Meaux, qui a écourté ses vacances pour venir présider nos fêtes. Il est reçu dans la cour d'entrée par nos vénérés supérieurs, le directeur, l'économe, et conduit au parloir où il revêt les vêtements liturgiques.

A dix heures, dans la chapelle comble, Monseigneur fait son entrée au chant du *Sacerdos et Pontifex*, puis M. Piet célèbre la grand'messe avec assistance pontificale. La messe des Anges est chantée pour que tous les fidèles prennent part au chant. Après l'Evangile, M. l'Aumônier, en termes choisis, souhaite la bienvenue au chef du diocèse, à nos Vénérés Supérieurs, remercie l'Administration des efforts faits pour donner à cette solennité tout son éclat et invite les assistants à glorifier saint Vincent en vivant comme lui, dans une vraie charité fraternelle. Après la grand'messe, suivie de la présentation des autorités civiles à Monseigneur, dîner coupé par des discours et des toasts. A la communauté, les cornettes nombreuses se groupèrent autour de la Très Honorée Mère pour le repas, animé du plus joyeux *Benedicamus*.

A quinze heures et demie, une nombreuse assistance remplit de nouveau la chapelle. M. Doucet la tient une heure sous le charme de sa parole prenante et sur une évocation historique. Enfin le salut clôture cette belle journée. Notre Très Honoré Père élève l'ostensoir au-dessus de ses enfants inclinés, de la foule recueillie, et aux accents du *Te Deum*;

Monseigneur quitte lentement la chapelle, bénissant les assistants qui se pressent sur son passage.

Les malades n'ont pas été oubliés. Nos chères Sœurs malades ont eu la joie de recevoir Notre Très Honoré Père et Notre Très Honorée Mère, visite si douce dans leur existence douloureuse. Les vieillards aussi voient près de leurs lits d'infirmes, ceux qui tiennent ici-bas la place de saint Vincent et de sainte Louise. Monseigneur Debray parcourt de même les salles, disant à chacun, à chacune un mot de bonté, accompagné d'une petite douceur, les laissant sous le charme de son aimable charité.

Mais la journée s'achève, Notre Très Honoré Père se sépare de la petite famille qu'il a rendue si heureuse, par sa présence. Notre Très Honorée Mère, avec nos Sœurs Officière et Visitatrice, reprend l'auto qui l'a amenée ce matin.

Puis, c'est au tour de Mgr Debray, attendu depuis plus d'une heure à Ponthierry, et qui, après une dernière bénédiction, nous quitte, lui aussi.

Et maintenant, réjouies, fortifiées, les Filles de Monsieur Vincent vont continuer à marcher dans le sillon tracé par leurs saintes devancières, demandant à Dieu, une large participation à leurs vertus pour les transmettre aux jeunes générations jusqu'au IV<sup>e</sup> Centenaire.

Sœur BAZAUD,

#### DISCOURS DE M. GABRIEL DOUCET, C.M. (1)

*Donné à Fontainebleau, le 4 août 1946*

Troisième centenaire de la Maison des Filles de la Charité

*« Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.*

*« Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. »*

(Mat., XX.28.)

(1) Exceptionnellement et à un titre spécial, les *Annales* ouvrent leurs pages à cet intéressant discours. C'est en effet une évocation d'histoire vincentienne, d'il y a trois cents ans révolus : elle est patiemment établie sur la lecture intelligente des Œuvres de saint Vincent et sur les indications pertinemment utilisées du tome XIV : table des matières et conclusion du solennel travail d'édition et d'annotations de M. Coste.

Les périodes post-vincentiennes de l'histoire de Fontainebleau, on le note sans peine, sont oratoirement évoquées dans le rayonnement de ces lointains débuts. Deux cent cinquante ans de ces humbles dévouements post-vincentiens flambaient discrètement dans cette apothéose initiale. On ne peut tout dire en un discours ni en quelques pages. C'est clair...

Notons surtout que, en vue des usagers futurs, la recherche historique à sa technique et postule des loisirs, des travaux d'approche dans la nécessaire et austère fréquentation et compulsation des archives. C'est ce travail préalable qui n'a pas été fait pour cette présente évocation d'histoire de Fontainebleau. Les chercheurs ont encore et de la besogne et du régal en perspective afin que les orateurs fassent fleurir leurs discours pour des futurs anniversaires.

Excellence,  
Monsieur et Très Honoré Père,  
Ma Très Honorée Mère,  
Mes Sœurs,  
Mes Frères,

Du grand siècle, l'Histoire a surtout retenu les principaux événements politiques, les hauts faits d'armes, les chefs d'œuvre de la pensée et des arts.

Elle montre « le Roi Soleil », escorté de quelques astres de première grandeur, dont les noms et l'éclat demeurent éblouissants.

Mais si la vraie grandeur consiste à mettre son génie et sa personne au service de l'humanité, comme l'a enseigné et fait Jésus-Christ, nous pouvons revendiquer pour saint Vincent une place de choix dans la galerie des grands hommes du Grand Siècle.

A trop de prétendus grands hommes pourrait s'appliquer la cruelle maxime païenne « *Paucis vero vivit genus humanum* », qui se pourrait traduire : le peuple sert de cobaye à la gloire et au plaisir de quelques surhommes. Est-ce que Voltaire, ce prétendu ami du peuple, n'a pas fouetté ce qu'il appelait « la valetaille » de sa dure phrase méprisante : « Un joug, du foin et un aiguillon » ?

Trop souvent, de fait, la gloire militaire s'élève sur un monceau de cadavres, se paie avec des fleuves de sang, et s'étend sur un océan de deuil et de larmes.

La magnificence des palais royaux du Louvre et de Versailles inspirait à Bossuet cette plainte accusatrice : « Votre luxe arrache la vie à cent orphelins ! »

A l'opposé de ceux qui, vivant pour eux, se servent des autres, saint Vincent s'est constamment et entièrement oublié et sacrifié lui-même pour servir les autres. Il a employé son intelligence fine et précise, son cœur compatissant, sa volonté tenace à chercher et à procurer le bonheur de ses semblables les plus déshérités, les orphelins et les vieillards, les malades et les infirmes, les pauvres et toutes les victimes de la misère.

Et cet idéal du bonheur d'autrui par la charité, il a réussi à le communiquer à ses disciples qui ont ainsi, à travers les siècles, prolongé son action bienfaisante.

Voilà ce que nous allons constater une fois de plus, en évoquant, aujourd'hui, la venue, il y a trois cents ans, des premières Filles de la Charité à Fontainebleau.

Fontainebleau ! Voilà un nom que nous lisons à plusieurs reprises dans la Vie et les Lettres de saint Vincent de Paul. Quand la Cour résidait à Fontainebleau, il y venait pour « le Conseil de Conscience », où sa soutane, sans trou ni tache, mais pauvre et modeste, contrastait fort avec la pourpre éclatante de Mazarin, et où, surtout, ses avis sages et désintéressés s'opposaient avec fermeté et respect

à ceux moins purs et plus politiques du réaliste et rusé Cardinal.

Il y revenait, pour d'autres raisons, comme au mois de juillet 1644 ; la reine Anne d'Autriche l'avait appelé pour l'entretien d'un double projet qui lui tenait au cœur : une Confrérie de la Charité à instituer au Bourg Royal de Fontainebleau, et une Mission à y faire prêcher.

La Mission fut prêchée et avec un trop grand succès à en croire un brave Père Capucin qui, lui, n'en avait pas du tout : personne à ses prêches tandis que la foule affluait aux entretiens familiers que donnaient les Missionnaires selon la nouvelle et simple « petite méthode ». Le bon Père se crut obligé de les combattre et par des armes qui n'étaient pas qu'oratoires ; mais le combat cessa rapidement, car saint Vincent, qui n'aimait pas la chicane, se hâta de rappeler ses missionnaires avec la permission de la Reine.

La Mission eut cependant un précieux et net résultat puisque M. Portail put, le 17 novembre 1644, ériger une Confrérie de la Charité, avec l'aide des Dames de la Cour et de quelques autres, pour le soulagement des pauvres et le soin des malades.

Moins de deux ans après, la flamme de la Charité vacillait déjà au cœur de ces Dames, et, pour la ranimer, la Reine Anne d'Autriche désirait faire venir quelques-unes de ces bonnes Filles de la Charité, que saint Vincent avait commencé de grouper en 1633, sous la direction de sainte Louise de Marillac.

Saint Vincent revint donc à Fontainebleau vers la fin de juillet 1646 pour mettre au point cette fondation. Le 21 août de la même année, c'était chose faite, puisque ce même jour, Vincent écrivait à Louise de Marillac : « La Reine nous a commandé de lui envoyer deux Sœurs pour la Charité de Fontainebleau : à quoi nous avons satisfait et choisi la Sœur Barbe (qui visitera les pauvres et soignera les malades), et une autre Sœur (Anne Scolière), qui, pour être trop jeune, me fait croire qu'il la faudra retirer... »

C'était donc bien vers la fin de juillet ou au début du mois d'août 1646 qu'arrivèrent à Fontainebleau les deux premières Filles de la Charité.

Voilà l'événement dont nous commémorons aujourd'hui le tricentenaire.

Ne convenait-il pas, en effet, de remercier Dieu pour « ce petit commencement », comme disait saint Vincent, ou pour « ce petit grain de sénévé » évangélique, qui, par la suite est devenu un grand arbre de Charité, dont les vastes et puissantes ramures ont abrité tant de misères et de détreffes, physiques ou morales ?

Saint Vincent est-il venu installer lui-même ses deux premières Filles ? C'est possible, c'est même probable, vu le grand intérêt qu'il portait à Fontainebleau ; et certaines archives locales semblent bien l'affirmer.

Ce qui est certain, c'est qu'elles sont arrivées ici, munies de consignes précises et de sages recommandations, comme avait coutume de faire le Fondateur en l'ultime réunion qui précédait tout départ.

A la fin de la Conférence qui portait sur un point de la Règle, une vertu de la Compagnie ou sur l'amour des Pauvres, saint Vincent donnait les noms des Sœurs qui allaient partir ; puis il priait Mademoiselle, M. Portail et les Sœurs présentes de faire « leur petit cadeau » aux partantes. Chacun exprimait les souhaits jugés le plus utiles : c'était la soumission à Dieu, la patience dans les épreuves, une grande cordialité pour les compagnes, ou quelque autre vertu ; et saint Vincent terminait la réunion en donnant la bénédiction au nom de Notre-Seigneur.

Comment Sœur Barbe et Sœur Anne arrivèrent-elles à Fontainebleau ? Par l'un ou l'autre de ces modes de transport que saint Vincent signale avec précision dans une lettre à Louise de Marillac : soit le coche qui partait de Paris, rue de la Cossonnerie, soit le bateau que l'on prenait au port Saint-Paul (quai des Grands-Augustins), et qui abordait à Melun, d'où l'on gagnait Fontainebleau par la forêt.

L'empressement à les accueillir fut grand, la curiosité, plus grande encore, car jamais les habitants n'avaient vu de religieuses hors du cloître.

Elles ne portaient pas encore l'imposante cornette d'aujourd'hui aux grandes ailes éployées. C'est précisément à cette époque, le 15 août 1646, que Louise de Marillac écrivait à M. Portail : « ...j'ai proposé à Monsieur Vincent et M. Vincent a permis que les Sœurs portent une cornette de toile blanche qui protège le visage contre les inconvénients du grand froid et du grand chaud. » Cette cornette, dont les ailes tombaient sur les épaules, ne fut imposée pour raison d'uniformité qu'en l'année 1685.

Avec ou sans cornette les deux Sœurs portaient sûrement un toqué de toile blanche qui enserrait la tête et cachait les cheveux. Elles avaient aussi un collet blanc et une robe de serge grise : d'où leur premier nom de Sœurs Grises.

Ne les imaginez pas de haute lignée, brevetées ou diplômées, comme on les veut aujourd'hui. Saint Vincent voulait des filles de village, « saines, robustes, de vie irréprochable, habituées à une vie frugale et laborieuse, décidées surtout à bien servir les pauvres pour l'amour de Dieu. »

En arrivant, elles allèrent adorer Notre-Seigneur dans son Saint Sacrement, puis elles rendirent visite au Curé, dont elles demandèrent à genoux, la précieuse bénédiction.

Fontainebleau n'était alors qu'un petit bourg, le Bourg Royal, avec une modeste chapelle que Louis XIII avait fait bâtir en 1624, et qui dépendait canoniquement de la Cure d'Avon, desservie depuis près de cent ans, par les religieuses



Mathurins. Cette chapelle ne fut convertie en église paroissiale que le 27 novembre 1661, sur la demande formelle du roi et de la reine. Elle fut alors confiée ou plutôt imposée aux Prêtres de la Mission, je dis bien imposée, car M. Alméras ayant fait remarquer qu'une Cour Royale ne convenait pas à de pauvres missionnaires des champs, la Reine Anne d'Autriche, lui répliqua :

« Mais vous avez bien accepté la Cure de Richelieu ? »  
« Uniquement, répondit M. Alméras, pour obéir à ce grand Cardinal. — Nous valons bien ce grand Cardinal », rétorqua la Reine.

Et M. Alméras dût s'incliner.

Où donc s'installèrent les deux premières Sœurs ? Probablement dans une très modeste maison provisoire, en attendant de pouvoir prendre possession, en juillet 1653, d'un important immeuble, que le roi Louis XIV acheta pour elles au prix de cinq mille livres, et qui fut désigné désormais sous le nom d'« Hôpital de la Charité ». Cette maison était située rue Royale, entre la rue de la Vieille-Poste et la rue ou ruelle, dite de la Cour du Cheval-Blanc.

C'est seulement en 1688 que Mme de Montespan fonda au Montpiéroux, sur l'emplacement où nous sommes, donc rue des Bois, l'Hôpital de la Sainte-Famille : c'était, en réalité, un hospice où il y avait place pour quarante « décrépits », auquel fut adjoint plus tard l'Orphelinat des « Filles bleues ». Et c'est en 1839 que fut faite la fusion de l'Hôpital de la Charité avec celui de la Sainte-Famille.

Mais, laissons aux archivistes ces détails de topographie, ainsi que ces questions de date, et faisons connaissance avec les deux premières Filles de la Charité.

L'une d'elles se nommait Anne Scoliege, et devait s'occuper spécialement des enfants comme directrice de « la Petite Ecole ». Nous savons peu de chose d'elle. Saint Vincent lui a reproché sa trop grande jeunesse. Entendait-il par là qu'elle était insuffisamment formée, qu'elle manquait de la prudence ou de la réserve nécessaires ? Le fait est qu'il la laissa très peu de temps et la remplaça dès le 24 juin 1647 par une Sœur Jeanne-Christine, qui dut à son tour céder la place à Sœur Marguerite.

L'autre Sœur se nommait Barbe Angiboust. C'est à elle qu'il faut nous arrêter et parce que saint Vincent misait sur elle le succès de cette fondation, et parce que ses vertus et son activité résument l'histoire, trois fois séculaire, des Filles de la Charité à Fontainebleau : car rien ne ressemble plus à une vraie Fille de la Charité du *xx<sup>e</sup>* siècle qu'une vraie Fille de la Charité du temps de saint Vincent.

D'après M. Coste, à qui il faut toujours revenir pour la sûreté de la documentation, sinon pour la justesse des appréciations et la valeur des conclusions, Sœur Barbe fut de beaucoup « la plus belle conquête de saint Vincent », et elle occupa dans les premières fondations une place fort

importante, « la plus importante après Louise de Marillac ».

Nul doute que saint Vincent ait eu une estime particulière pour cette précieuse recrue qu'il appelait familièrement « la Grande Barbe » ou « Barbe la Grande », à cause de sa taille imposante et aussi pour la distinguer d'une autre Sœur Barbe qu'il nommait la « Petite Barbe ».

Elle était une de ces premières filles dont saint Vincent disait avec une fierté non dissimulée « qu'elles aiment tant leur vocation qu'elles se feraient sacrifier, déchirer et couper en mille morceaux plutôt que de l'abandonner. »

Ses compagnes l'avaient en grande vénération ; l'une d'elles affirmait que « huit mains de papier ne suffiraient pas pour écrire ses vertus », et une autre « qu'à en parler jusqu'au soir on n'aurait pas dit tout ce qui était à dire ».

Baptisée le 6 juillet 1605, à Saint-Pierre de Serville, au diocèse de Chartres, elle était entrée le 1<sup>er</sup> juillet 1634, à l'âge de vingt-neuf ans, dans la petite communauté, qui, née le 29 novembre 1633, n'avait que sept à huit mois d'existence, et ne comptait qu'une douzaine de sujets.

Sœur Barbe, possédait déjà, affirme M. Coste, « une vertu capable d'héroïsme, une tendre compassion pour les pauvres, et un jugement d'une rectitude parfaite ». Aussi saint Vincent mettait-il toujours son nom en avant pour les fondations les plus importantes, comme les hôpitaux d'Angers ou de Nantes.

Elle commença par visiter les pauvres sur la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet ; elle s'occupa également des enfants et des galériens. Elle fut nommée Supérieure à Saint-Germain-en-Laye en 1638, puis à Richelieu, et enfin à Saint-Denis, d'où saint Vincent l'enleva pour la fondation de Fontainebleau.

Elle arrive donc ici, avec une expérience de douze années d'œuvres, après avoir été formée directement à l'école même des fondateurs, et après avoir assisté fréquemment à ces incomparables Conférences où saint Vincent ciselait un à un les traits de l'idéale et immortelle Fille de la Charité.

Avide de perfection, elle sait qu'on peut y atteindre désormais sans s'enfermer dans un cloître. — Est-ce que Notre-Seigneur a vécu dans un cloître ? — La perfection ne consiste-t-elle pas à aimer Dieu de tout son pouvoir et son prochain comme soi-même pour Dieu ?

Voilà la Perfection que saint Vincent a réussi à décloîtrer et qu'il a agenouillée aux pieds et au service des pauvres et des malades.

Elle ne se souciera nullement d'examiner qui l'emporte, de la vie contemplative ou de la vie active, puisque les deux vies sont parfaitement conciliables et que Marthe et Marie séparées ne vaudront jamais Marthe et Marie réunies. Cette soudure entre la plus profonde vie intérieure et

la plus intense vie de dévouement, ne l'a-t-elle pas vu réaliser à la perfection par sainte Louise de Marillac ?

Elle sera donc, elle aussi, une de ces « Religieuses nouveau genre », dont saint Vincent, avec une sûre précision et une prévoyante sagesse, a tracé le génial portrait que tout le monde connaît et qui fait, de ce Fondateur original, un des plus grands Précurseurs de tous les temps, le saint Benoît, ou le Patriarche de toutes les communautés féminines de Charité.

Glorifier Dieu et se sanctifier par les services des Pauvres : tel est le but précis assigné par saint Vincent à ses Filles, tel est le but que se propose Sœur Barbe.

Les Pauvres, elle voudra les aimer comme Notre-Seigneur les a aimés, et pour cela, elle essaiera de les regarder avec les yeux même de Notre Seigneur. Elle verra en eux des membres éminents, des membres préférés de son Corps mystique, d'autres Lui-même. Elle ira au pauvre, comme elle irait vers Notre-Seigneur, pauvre ou malade, sur la paroisse ».

Ce service des pauvres malades, elle le préférera à toute autre occupation, disposée, en cas d'urgence ou d'obéissance, à tout quitter, même la Messe ou la Communion ; car ce sera « quitter Dieu pour Dieu », ce qui revient à ne pas le quitter du tout, puisque c'est Le retrouver partout. « Soigner un malade, c'est faire oraison », lui avait dit saint Vincent ; visiter un pauvre, c'est visiter Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement de la Pauvreté ; assister un mourant, c'est veiller Notre-Seigneur agonisant à Gethsémani ou au Calvaire.

Pour une authentique Fille de la Charité, comme Sœur Barbe, un seul jour, une seule heure auprès des Pauvres, vaut mieux que des années dans les palais de rois.

Saint Vincent avait voulu la placer auprès de la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, qui habitait le Palais du Petit Luxembourg, où se tient actuellement la Conférence de la Paix. A peine arrivée, elle ne peut retenir ses larmes. « Offrez vos larmes à Notre-Seigneur, l'encourage saint Vincent. Dieu en saura tirer sa gloire quelque jour. »

Hésitante devant le luxe des appartements, saint Vincent est obligé de la pousser un peu rudement : « Allez, allez, ma fille. » En vain, la duchesse essaiera-t-elle de l'habituer par des attentions de tout genre, Sœur Barbe demeure triste et déprimée.

« Pourquoi, ma fille, ne vous plaisez-vous pas chez moi ? — Madame, j'ai quitté mon père pour servir les Pauvres, et vous êtes une grande dame puissante et riche ! Si vous étiez pauvre, je vous servirais volontiers. »

Il fallut la rappeler au bout de quatre ou cinq jours.

Cet amour du Pauvre, surnaturel en sa source et dans ses motifs, Sœur Barbe a appris de saint Vincent à l'expri-

mer, à le traduire d'une manière effective, par l'assistance corporelle et spirituelle.

Aimer c'est vouloir, c'est procurer le bien total, celui du corps auquel il faut rendre la santé par les soins, les remèdes et la nourriture ; celui de l'âme par l'enseignement et les sacrements. Pas de mutilation de la personne humaine. Donc, pas de fausse mystique qui, en désincarnant, néglige ou méprise le corps ; pas de matérialisme qui, en déspiritualisant, oublie, blesse ou ruine les âmes.

Ce double devoir essentiel de la Charité, Sœur Barbe le retrouvait exprimé avec force et netteté dans le Tableau que saint Vincent envoyait à toute Maison, nouvellement fondée : c'était le « Seigneur de la Charité » au visage souriant et dont les bras étaient étendus vers les Pauvres, avec la devise : « la Charité de Jésus nous presse ». Et, au-dessous, deux petites scènes : 1° un prêtre donnant la communion ; 2° une Sœur donnant les soins à des malades couchés.

Pour assurer cette assistance corporelle et spirituelle, Sœur Barbe devait organiser trois sortes d'œuvres :

- 1° La visite des pauvres à domicile ;
- 2° Le soin des malades chez eux et à l'hôpital ;
- 3° Une « Petite Ecole » pour l'instruction des filles.

On devine que pour réaliser, seule ou à peu près, un tel programme, il lui fallait avec une robuste santé et une riche nature, une belle intelligence, un sûr bon sens, un vrai talent d'organisation, et un dévouement sans limites.

Tous les jours, le fameux pot de bouillon au bras, et, sur le dos, la hotte emplies de linge, de vivres, et de médicaments, Sœur Barbe s'en allait par les rues et pénétrait dans les maisons où lui était signalée une détresse ou une infirmité. Elle ne perdait pas le temps en papotage ou en curiosités, car le moindre retard aurait fait attendre et souffrir Notre-Seigneur en la personne des pauvres.

S'il y avait quelque malade dans la maison, elle faisait le ménage, préparait le repas, aidait à manger, donnait les soins et le réconfort, puis repartait vers une autre maison.

Les malades les plus graves étaient recueillis dans la maison des Sœurs où on avait pu placer quelques lits : c'était un bien modeste début d'hôpital. Sans presque aucune aide, Sœur Barbe devait faire face à un labeur écrasant, qui lui faisait aimer Dieu et les pauvres... vraiment, à la force du poignet et à la sueur du visage. »

Astreintes à tous les emplois, les Sœurs d'alors devaient assumer la cuisine, la buanderie, la lingerie, la pharmacie, les soins et les exhortations aux malades. Faute de temps dans la journée, elles employaient l'heure de la récréation à ensevelir les morts et à respirer des odeurs d'infection.

Quant aux enfants malades, elle les aimait tellement qu'au témoignage d'une compagne, elle les tenait la nuit entre ses bras pour remplacer les berceaux qui manquaient.

Elle avait aussi un talent spécial pour instruire filles et femmes. Elle leur expliquait le catéchisme, lisait la vie des Saints et concluait l'entretien par ces mots : « Maintenant mettons-nous à genoux et méditons sur ce que nous venons d'entendre. » Et toutes lui obéissaient.

Quand Sœur Anne fut appelée à Paris, elle fut obligée d'assurer la direction de la « Petite Ecole » qui, dès le mois de mai 1647, était déjà fréquentée par soixante-dix enfants, au grand étonnement de Louise de Marillac, qui avait peine à admettre un tel nombre.

Où trouver les ressources nécessaires au fonctionnement de toutes ces œuvres ? La Reine fondatrice oublia trop souvent d'envoyer les secours nécessaires. Elle ne donna rien pendant deux ans, puis peu de chose, si peu de chose que Louise de Marillac écrivit à Sœur Barbe de ne pas eraindre d'aller chez les personnes fortunées, afin de plaider la cause des Pauvres.

Pour couvrir les dépenses, Sœur Barbe, en ses moments libres, blanchissait, filait et cousait afin de gagner un petit pécule.

Ces multiples occupations ne l'empêchaient pas d'observer les prescriptions de la Règle avec la plus méritoire exactitude et d'être scrupuleusement fidèle aux différents exercices de piété, surtout à l'oraison et à la visite au Saint-Sacrement.

Seule la correspondance avec Paris laissait parfois à désirer, et Louise de Marillac lui reprochait affectueusement de lui causer un pareil chagrin. Et pourtant elle était fort attachée à ses Supérieurs, dont elle lisait les lettres à genoux et auxquels elle répondait en signant parfois : « Barbe, l'orgueilleuse. »

Cet effort vers l'humilité, joint à une aimable simplicité et à une franche et joyeuse cordialité authentiquaient Sœur Barbe comme la vraie Fille de la Charité, telle que saint Vincent avait voulu la façonner.

Aussi, est-ce un vrai cri de douleur qu'exhale saint Vincent lorsque Sœur Barbe, malgré sa forte constitution, tombe malade et, le 8 septembre, reçoit l'extrême-onction. « Je suis bien touché, écrit-il à Louise de Marillac (7 novembre 1648), de la maladie extrême de notre pauvre Sœur Barbe... qu'on parte vite à Fontainebleau pour la visiter. » Et il prescrit à Sœur Anne Haudemont de partir sur-le-champ.

Dieu lui rendit la santé et une telle vigueur qu'elle pouvait dire un jour à ses compagnes : « Il y a vingt ans que je ne cesse de travailler et je n'en ressens aucune incommodité. »

Elle continua donc de servir les pauvres de Fontainebleau, jusqu'à ce que saint Vincent la rappelât, pour lui confier d'autres maisons importantes, comme Brienne en 1652, Bernay en 1655, et enfin Châteaudun en 1657.

Partout même dévouement et partout mêmes succès. Saint Vincent lui écrit : « Je suis heureux d'apprendre la confiance que la ville (Châteaudun) et le pays vous témoignent, et la bénédiction que Dieu donne à vos travaux. J'en ai été fort consolé et j'en rends grâces à Dieu. Continuez à Le servir avec le zèle, la Charité et l'Humilité que vous avez fait jusqu'ici. »

Peut-on souhaiter témoignage plus complet, plus précis et plus autorisé, de la vertu et de l'activité de Sœur Barbe ?

C'est à Châteaudun qu'elle meurt, à l'âge de cinquante-trois ans, le 27 décembre 1658.

Avant de mourir, elle fait venir les enfants pour les exhorter à vivre chrétiennement. Aux Sœurs, elle recommande l'union et l'amour du travail.

Ne pouvant communier, elle fait venir le Saint Sacrement pour pouvoir l'adorer : ce qu'elle fit avec une telle dévotion que son visage en était rayonnant : « Oh ! je suis heureuse ! » s'écrie-t-elle. De ce bonheur que le Fondateur promettait aux servantes des pauvres.

Devant son lit de mort, ce fut un défilé ininterrompu pendant deux jours. On faisait toucher des chapelets comme au corps d'une sainte. Tous voulaient la voir. « Elle était si belle dans la mort que les personnes demandaient si on l'avait fardée ! » Et d'autres exprimaient leur admiration et leur attachement sous cette forme naïve : « Ah ! si on avait pu la racheter au Bon Dieu, on aurait tout donné ! »

A la Conférence qui fut faite sur ses vertus, les Sœurs et Mademoiselle multiplièrent les remarques les plus élogieuses et les plus émouvantes, à tel point que saint Vincent les interrompait pour dire et redire : « Oh ! le beau et grand tableau que nous avons sous les yeux ! » et qu'il termina l'éloge par cette conclusion qui est bien à sa manière : « Ma Sœur Barbe a fait tout cela !... Pourquoi ne le ferai-je pas ? »

Tel est le modèle qui a été imité, pendant trois siècles, par les différentes générations de religieuses qui ont succédé à Sœur Barbe, en cette ville de Fontainebleau. Le même dévouement, les mêmes vertus, le même amour du Pauvre ont maintenu et développé les mêmes œuvres de Charité, commencées par Sœur Barbe et ses compagnes en août 1646.

Toujours là, en effet, l'Hôpital de la Sainte-Famille, certes agrandi, modernisé, adapté par l'Administration aux exigences actuelles de la technique et de l'hygiène, mais toujours desservi par les Filles de la Charité. Il a été occupé et souillé jusqu'en la blancheur de ses murs par l'envahisseur ; mais les Sœurs ne voulurent pas abandonner leurs vieillards et les malades refoulés et entassés dans quelques salles trop petites. Seule, la Supérieure actuelle a été contrainte de les quitter pour subir une injuste et glorieuse incarcération. Il paraît même que, le jour de sa délivrance,

son vainqueur d'un jour lui fit signer délicatement qu'il lui restait six mois à faire après la guerre ! Oui, s'ils l'avaient gagnée ! mais ils l'ont perdue, et ce sont ses geoliers qui, à leur tour, ont été faits prisonniers et pour plus de six mois.

Les autres œuvres aussi sont là. La « Petite Ecole » de 1646 est devenue l'Ecole libre paroissiale des Filles, à laquelle est venue s'adjoindre une Ecole professionnelle et ménagère en pleine prospérité.

Les bébés sont toujours là, dans leur gracieuse crèche, pouponnés avec la même vigilante tendresse.

Les « Filles Bleues » sont toujours là, non sous ce titre et dans le même uniforme ; mais toujours dans un internat qui est plutôt un foyer familial, les orphelines retrouvent dans une Mère selon la grâce, la mère selon la nature qu'elles ont perdue.

La visite des Pauvres ? elle est toujours associée, sans le pot et la hotte du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, qui ont été remplacés par l'inséparable panier ou le mystérieux sac de toile où s'entassaient gâteries, provisions et remèdes. Mais la Sœur n'est plus seule et les vieillards ont la consolation d'être visités par de gentilles et généreuses petites « Louise » qu'une Supérieure, dynamique et jamais embarrassée, entraîne dans son sillage, brûle de sa flamme et approvisionne abondamment aux étalages de son étrange « *Marché blanc* ».

Le roi et la reine ne sont plus là ; mais ceux qui, aujourd'hui, détiennent l'autorité sont toujours là, plus bienveillants que jamais pour les pauvres et les Sœurs des pauvres.

« Père des Pauvres », voilà un titre qui vaut bien celui d'« Aigle de Meaux » et c'est celui que vous méritez, Excellence, par votre évident amour des humbles et des souffrants.

Saint Vincent de Paul n'est plus là, ou plutôt si, il est là dans son successeur, le Très Honoré Père Robert, qui, à force de le fréquenter si intimement dans ses écrits et par la méditation, finit par lui ressembler tellement en ses pensées, ses sentiments, ses vertus, et même par la pauvreté de ses vêtements.

Et sainte Louise, ne la retrouvons-nous pas dans son héritière, nouvellement élue par la Communauté, et embrassée par l'Esprit Saint de tous les feux de la Charité ? Visitatrice du Brésil, d'une immense province d'Amérique du Sud, elle est devenue la Très Honorée et la très aimée Mère d'une encore plus immense famille dont les limites sont celles du monde, et dont les œuvres se transformeront peut-être, mais pour s'épanouir toujours plus dans les âges à venir. Charité, qui est le nom de cette Famille, et son âme, est de tous les pays et de tous les siècles. Comme le Christ, elle est d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Comme Dieu, la Charité est éternelle.

## JEAN-POLYCARPE MARTIN (1872-1946)

### I. — *La Préparation au Sacerdoce*

Jean-Marie-Grégoire Martin, fils de Jean-François Martin et de Anne-Marie-Rosalie Marre, est né le 20 mai 1872 au Mas, commune de Montirat (Tarn). Il reçut au baptême le prénom de Polycarpe, prénom porté par son oncle paternel, l'abbé Polycarpe Martin, curé de Camalière. C'est ce prénom qui prévalut à l'usage. Notre confrère signait lui-même Jean-Polycarpe.

Il était le second de trois enfants. Il avait deux oncles prêtres, son oncle paternel curé de Camalière, et un oncle maternel Casimir Marre, curé de Lacapelle-Ségalar.

Au déclin de sa vie, il aimait à évoquer ses souvenirs d'enfance : le pays rocailleux et les châtaigniers de son Mas, sa mère qui pleura le jour de la prise de soutane de son fils, son oncle paternel qui l'avait accompagné au petit séminaire de Valence d'Albi en 1887.

Ceux qui ont connu Jean-Polycarpe Martin pendant le temps de son enfance et de sa jeunesse signalent chez lui des qualités qui le rendaient apte à la vocation ecclésiastique et qui s'accrochèrent avec l'âge. M. le chanoine Marren, supérieur de l'Institution Saint-Etienne de Valence, écrit : *« Nous vivions en très bons termes et ce n'était pas difficile, car il était foncièrement bon et attentionné. Il était grand ami de la paix, travailleur consciencieux et d'une piété édifiante. »*

*« Au Petit Séminaire, en troisième, il était entré dans une classe de quatorze élèves. Sa place dans les compositions était huitième, neuvième, dixième. En seconde, il fit des progrès, et passa sixième, septième, huitième. Ses progrès continuaient en rhétorique et en philosophie, et il termina dans les premiers. Sa partie forte était les mathématiques. Ses notes générales de piété, de conduite, de tenue, d'application, furent très bonnes et allèrent en s'améliorant à mesure qu'il avançait dans ses classes. »*

En 1893, Jean-Polycarpe Martin entra au Grand Séminaire d'Albi, dirigé par nos confrères. Il devait y rester quatre ans (1893-1897). Ses notes d'examen témoignent encore des progrès continus de cette nature forte et droite (cinq fois : *presque très bien* ; deux fois : *très bien*, portent les registres).

En l'année scolaire 1896-97, l'archidiocèse d'Albi fournissait dix candidats à la Congrégation de la Mission à Dax ou à Paris (1). Jean-Polycarpe Martin, qui était parmi ces

---

(1) Voici les noms de ces candidats qui ne persévérèrent pas tous : Gayraud Victor, né à Murat ; Avérous Flavien, né à Castres ; Vivens Jean, né à Vaour ; Palaysi Joseph, né à Castres ; Bonhoure Henri, né à Castres ; Martin Jean-Polycarpe, né à Montirat ; Gau Jean, né à Mazamet ; Julie Jean, né à Castres ; Joladieu André, né à Cadix (Tarn) ; Prat Jean, né à Pampelonne, toutes localités du Tarn, diocèse d'Albi.



dix, était alors diacre. On le considérait comme un des meilleurs élèves du Grand Séminaire d'Albi.

A cette époque, MM. Rouvelet et Louwyck formaient l'un à Dax, l'autre à Paris, des générations de vaillants missionnaires. Jean-Polycarpe Martin fut reçu au Séminaire interne de Paris, le 8 février 1897.

La figure ascétique de M. Louwyck impressionna ce tempérament méridional, épris d'idéal. Le diacre tarnais avait quitté le clergé diocésain pour suivre son attrait vers une perfection plus élevée. Il trouvait dans le directeur du Séminaire plus encore qu'il n'avait osé espérer. Quelques jours encore avant sa mort, il dira : « *M. Louwyck nous inspirait un idéal de sainteté et il exerçait sur nos âmes une forte emprise.* » Les survivants du Séminaire interne de cette époque disent de M. Martin qu'il apparaissait « *sérieux, affable, instruit, posé, un diacre qui avec les prêtres... M. Pral, M. Praneuf et les autres... appartenait à une sorte d'Etat-Major du Séminaire interne... quelque peu imposant, aux yeux des plus jeunes.* » « *Dès le Séminaire, écrit l'un d'entre eux, nous le classions parmi les directeurs de Grand Séminaire, pour son intelligence, sa facilité de parole et sa tranquille régularité.* »

Peut-être la ferveur du jeune diacre fut-elle excessive. Le fait est que dès son Séminaire interne, il commença à souffrir de la tête, ce qui l'empêcha de s'associer aux recherches que M. Louwyck faisait entreprendre à ses séminaristes, en vue de mener à bonne fin un double travail : l'*Explication de nos Règles* et la *Collection de nos Privilèges*.

Le 4 juin 1898 Jean-Polycarpe Martin fut ordonné prêtre à Paris par Mgr Thomas.

Aussitôt après, le Père Fiat envoyait le nouveau prêtre se reposer sur les bords de l'Océan. On pensait sans doute que ses maux de tête seraient passagers et qu'un peu de repos les ferait disparaître. Mais il n'en fut rien. Alors, M. Martin insista pour qu'on ne le laissât pas dans ce repos prolongé. On céda à sa demande et c'est ainsi qu'il fut désigné pour le Grand Séminaire d'Evreux.

## II. — Le Ministère dans les œuvres de la Congrégation

Le Grand Séminaire d'Evreux, institué par les fils du Père Eudes en 1667, et dirigé par les Eudistes jusqu'en 1793, changea plusieurs fois de direction dans la suite. Depuis 1846, la Congrégation de la Mission a accepté cette charge. Lorsqu'en 1898, M. Martin arrive à Evreux, le Grand Séminaire est fixé dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Taurin, tandis que le Petit Séminaire, lui aussi dirigé par nos confrères, est à Saint-Aquilin.

M. Maurat (1825-13 août 1896) vient de mourir. M. Martial Collot lui a succédé comme supérieur de Saint-Taurin. M. Collot ne reste que trois ans, assez cependant pour marquer de son empreinte ineffaçable, ceux qui l'ont connu. M. Antoine Rougé fut son successeur.

Le jeune confrère de vingt-six ans qui débute en 1898 sous M. Collot, a de l'attrait pour l'œuvre des séminaires. Il avait, paraît-il, du goût pour le Dogme et volontiers il l'aurait enseigné. Sa santé ne le lui permettant pas, on lui demande de s'occuper du chant, de la liturgie et de l'économe. Ces deux dernières occupations devaient rester celles de M. Martin à Evreux, avant la Séparation, et plus tard, après la guerre de 14-18.

Dans l'exercice de ses offices de liturgiste et d'économe sa nature méridionale fut mise souvent à l'épreuve au milieu de cette jeunesse normande, bonne quant au fond, mais habile dans l'art de passer à côté des règlements et soucieuse de se faire bien servir.

Avec une persévérance et une tranquillité bien tarnaises, sans jamais se laisser fatiguer par ceux qui le jouaient ou l'exploitaient, M. Martin affirma toutes les règles de la liturgie et aussi tous les droits de l'économie en matière financière.

Son premier séjour à Evreux, de 1898 à 1903, fut marqué pour lui par l'émission des saints vœux qu'il prononça à Paris, le 9 février 1899, en présence de M. Louwyck. Ce premier séjour fut surtout troublé par les signes avant-coureurs de la loi de séparation entre l'Eglise et l'Etat. En 1903, devant la persécution menaçante, les Supérieurs rappelèrent nos confrères du Grand Séminaire. Plusieurs autres confrères originaires du diocèse d'Evreux acceptèrent, au moins pour un temps, de prendre des mains de ceux qui portaient le flambeau qui risquait de s'éteindre.

Resté le dernier, M. Martin transmet à M. Dujardin les clefs de la maison. Puis, à regret, il s'éloigna de ces lieux où il avait dépensé le meilleur de son zèle sacerdotal, dans la fraîcheur de ses jeunes ans.

Cet éloignement devait lui procurer une joie bien douce. Envoyé à la maison de Saint-Nicolas de Tolentino à Rome, le jeune prêtre allait puiser au centre de la catholicité un amour profond de l'Eglise et du Pape, qui ne devait jamais se laisser ébranler ni émouvoir par le côté humain de l'œuvre divine. Un témoin de ce séjour a écrit :

*« A la maison internationale, M. Martin était économe. Il se tira bien de cette fonction difficile, sous M. Debruyne d'abord, et puis sous M. Fontaine, dont il supportait gaiement les laquineries, les petites et exigeantes manies. »*

*« De M. Martin, dit un autre témoin, nous avons gardé le souvenir d'un confrère pieux, aimable, dévoué, très régulier. Tous, nous regrettons que ses maux de tête ne lui permissent pas de s'intéresser davantage à nos études. Mais nous constatons aussi qu'il était d'un jugement sûr, d'un dévouement à toute épreuve et d'une grande piété. »*

Il regretta toujours beaucoup sa chère maison de Rome.

Le Pape Pie X ayant manifesté le désir de voir la Congrégation s'occuper des Séminaires de Sicile, M. Frasse fut

désigné comme Supérieur du Séminaire de Girgenti. De passage à Rome, en 1907, il remarqua la grande vertu de M. Martin, demanda ce confrère au Père Fiat et l'obtint sans difficulté.

« *MM. Frasse, Martin et moi-même, écrit M. Heynen, composions la première équipe chargée de remettre en état ce séminaire difficile, non seulement à cause du mauvais esprit qui y régnait, mais aussi à cause de la différence de mentalité entre l'esprit sicilien et l'esprit français. Dans les premiers mois, M. Martin se découragea un peu et il parlait de retourner à Rome. Mais peu à peu, il sut surmonter ces premières impressions et se donna généreusement à ses devoirs. Il fut économe du Séminaire et en plus faisait quelques classes de français et du catéchisme. Quand on sépara entièrement le Petit Séminaire du Grand, il prit la charge de Directeur du premier, et dans ces fonctions il fit beaucoup de bien à ces enfants. Il se montra toujours confrère très aimable et faisait effort pour se montrer toujours gai. Très pieux, il était en même temps très judicieux. Il a certainement fait beaucoup de bien aux séminaristes qui s'adressaient à lui. Aussi M. Frasse, son supérieur, l'appréciait beaucoup et a regretté son retour définitif en France.* »

M. Martin devait conserver jusqu'à sa dernière maladie des attaches avec des prêtres de Sicile. L'un d'eux, directeur au Grand Séminaire d'Agrigente, a écrit après sa mort : « *Je le regrette vivement, bien que je ne l'ai pas revu depuis plus de trente ans. Son bon souvenir, ses actions, son zèle sont gravés dans mon esprit.* »

En 1914, M. Martin retourne en France pour prendre l'uniforme *bleu-horizon*. Ayant dépassé alors la quarantaine, il ne connaît pas les risques de la bataille. C'est à Montpellier qu'il attend sa mise en sursis. Quand celle-ci arrive en 1917, il est envoyé à l'école apostolique de Marvejols. Mais ce n'est pas pour longtemps.

Le Père Verdier, devenu Vicaire général, puis Supérieur général de la Congrégation, se prête à la reprise de la direction des Séminaires de France. Celui d'Evreux est un des premiers à bénéficier de cette orientation du nouveau Supérieur général.

En 1919, le Grand Séminaire d'Evreux avait pour Supérieur, M. le Chanoine Julien, qui désirait lui-même rentrer dans la petite Compagnie. M. Julien, un peu velléitaire et de santé fragile, ne devait jamais réaliser son dessein. Mais il insistait pour que le Séminaire fut repris par la Congrégation.

Le 2 juin 1919, le Conseil de Paris décide d'envoyer quelques confrères. Il demande en même temps que M. Julien reste Supérieur du Séminaire, et nomme M. Martin, Supérieur de la communauté des confrères. Après seize ans d'absence, M. Martin reprend donc le chemin d'Evreux, ou plus exactement de Bernay où M. Dujardin avait installé le

Grand Séminaire après la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Pendant un an, l'influence de M. Martin fut prépondérante et chacun se demandait quel était le véritable Supérieur du Séminaire, lui ou M. Julien ?

L'année suivante (1920), le Conseil décide de nommer Supérieur du Séminaire, M. Martin. Mais celui-ci décline l'offre qui lui est faite, en prétendant qu'il n'a pas les qualités voulues pour ce poste. Il garde dès lors les fonctions d'économe, de professeur de liturgie et de maître de chant, et c'est M. Ryckewaert qui est envoyé comme Supérieur. M. Ryckewaert exercera cette fonction à Bernay d'abord, puis à Evreux où il transportera le Séminaire dans les bâtiments de Saint-Aquilin. Il y restera jusqu'en 1930, date de l'arrivée de M. Colliette. Sauf pendant une courte absence, en 1926, pendant laquelle M. Martin se repose à Musinens, l'économat du Grand Séminaire s'identifiera désormais avec M. Martin pendant vingt-sept ans. Pendant tout ce laps de temps, notre confrère sera témoin de bien des changements, changement de locaux, changement d'Evêque, changement de Supérieurs, changements de confrères. Lui, restera toujours identique à lui-même et accroché fortement à sa fonction. On pourra même bientôt, sans crainte d'exagération, lui appliquer les paroles de l'Ecriture : « *Ipsi peribunt : Tu autem permanebis.* » La guerre revient en effet. Les murs de Saint-Aquilin, où le Grand Séminaire est installé depuis 1922, s'écroulent en quelques minutes sous l'action des bombes incendiaires, le 9 juin 1940. Le corps professoral et les séminaristes sont dispersés par la tourmente. C'est la période trouble de la grande débâcle, imitée de l'époque des grandes invasions barbares.

Heureusement, à la faveur de l'armistice, et à la faveur d'une politique critiquable sous certains autres rapports, les Français, dispersés sur tout le territoire du pays, bénéficient la plupart de la possibilité de revenir se réinstaller chez eux. C'est alors que Monseigneur Gaudron cherche à reconstituer son Grand Séminaire. Mais il n'a plus de bâtiments pour loger ses séminaristes. Ceux-ci sont envoyés successivement à Beauvais (d'où les Allemands les chasseront), aux Carmes (où les difficultés du ravitaillement ne permettront pas de les laisser), à Saint-Aubin d'Ecroville, où ils resteront jusqu'à la Libération, enfin, à Cracouville, plus près d'Evreux.

M. Martin, qui avait accompagné M. Colliette jusqu'à Lourdes en 1940, revint seul à Evreux s'installer au milieu des ruines. Pourquoi est-il resté à Evreux, alors que le Séminaire n'y était plus ? Monseigneur avait envisagé pour les prêtres de passage à Evreux la possibilité d'avoir un pied-à-terre. M. Martin devait le leur procurer. En fait, de 1941 à 1944, notre confrère est surtout l'aumônier bénévole des Sœurs de Saint-Jean l'Evangéliste, qui ont fait construire un baraquement pour leur communauté et leur école

autour de la chapelle de Saint-Aquilin. Elles occupent l'ancienne maison des Sœurs du Séminaire, M. Martin s'étant réservé le rez-de-chaussée. C'est pendant cette période que notre confrère est aussi confesseur et pénitent de Monseigneur. Cette vie solitaire devait prendre fin avec le bombardement du 12 juin 1944. Dans la nuit du 12 au 13 juin les avions alliés déversent leurs bombes sur la ville. En vingt minutes, elles font deux cents victimes, détruisant un tiers de la cité, et sèment la terreur chez les habitants. Les Sœurs de Saint-Jean se précipitent dans la chambre de notre confrère pour y chercher une dernière absolution et prier avec le prêtre, en attendant, pensent-elles, le moment de comparaître devant Dieu. Par miracle, les bombes tombent assez loin de la maison. Celle-ci avec les baraquements sera endommagée seulement. Les habitants devront chercher un gîte ailleurs, mais les vies resteront sauvées.

M. Martin vient rejoindre ses confrères à Saint-Aubin-d'Ecroville. Il les suivra dans la nouvelle installation de Cracouville, en septembre 1944, et reprendra pour quelques mois, au milieu d'eux, l'exercice de l'économeat dont il est resté le titulaire.

Une pneumonie qui l'avait conduit presque aux portes de la mort en décembre 1943, les bombardements auxquels il venait d'être mêlé, avaient affaibli sa santé. Néanmoins, M. Martin paye de sa personne dans la nouvelle installation de Cracouville. Il donne des indications précieuses, parce qu'il connaît bien la maison de campagne. Au début, il paraît même reprendre vie, mais bientôt il sent les forces l'abandonner. Le sommeil de ses nuits n'est pas très long, ni très réparateur. L'unique classe de liturgie qu'il doit assurer le fatigue. Dès le mois d'octobre 1945, ayant été déchargé de la fonction d'économe, M. Martin se pense plus qu'à se préparer à quitter la terre. Il a le pressentiment que sa fin est proche. Il met de l'ordre dans ses petites affaires temporelles, liquide tout son avoir, et attend avec patience le rendez-vous éternel. La pensée de la mort revient souvent dans ses répétitions d'oraison comme dans ses conversations. Son attente ne sera pas de longue durée.

### III. — *Une récompense inattendue. Les derniers jours.*

Aux premières Vêpres de Noël, Monseigneur l'Evêque vient au Séminaire recevoir les vœux de ses Séminaristes. La réponse à ces vœux va revêtir une forme inattendue. Monseigneur a songé à récompenser les bons services du fidèle économe qui, pendant trente-deux ans, s'est dévoué au service du diocèse. Il annonce donc qu'il a nommé M. Martin, chanoine honoraire. M. Martin, que personne n'avait prévenu de l'intention épiscopale, a pour première réaction de protester contre cette exception faite à nos usages. Il a d'abord un peu de peine à se rallier, à l'autorisation donnée par Notre Très Honoré Père, mais, en fils de parfaite obéissance, il retrouve toute la délicatesse de ses

sentiments lorsque, le 25 janvier, dans la fête intime du Séminaire en l'honneur du nouveau chanoine, il exprime à Son Excellence sa gratitude. Cette gratitude, il l'exprime en son nom propre, mais aussi, avec une touchante humilité, au nom de la Congrégation dont il tient à souligner qu'elle est honorée en sa « *pauvre personne* ».

Cette fête, expression du merci de la terre à l'économe d'Evreux, devait être pour M. Martin la dernière.

Le 5 février, il part à Rugles pour confesser les sœurs. Là il se sent fatigué et se repose un peu. Dans la nuit du 9 au 10 une abondante hémoptysie se déclare. Le docteur trouve que le patient fait de l'œdème pulmonaire, diagnostique une double pneumonie et a peu d'espoir de sauver notre confrère. Celui-ci reçoit aussitôt avec grande piété les derniers sacrements.

Mais on n'a pas compté avec l'organisme vigoureux et très sain de ce vieillard. Il va étonner tout son entourage : les Sœurs qui le soignent avec tout le dévouement dont elles sont capables, le docteur lui-même qui admirera la patience, le plein abandon à la volonté divine pendant plus de soixante jours de ce prêtre, dont il ne se lassera pas de faire ensuite l'éloge.

Finalement on le croit sauvé, hors de danger. Il se lève. Le Lundi-Saint, 15 avril, le docteur constate qu'il est en parfait équilibre, physique et moral. Il l'autorise à circuler un peu à l'intérieur de l'hôpital. Mais le cœur est usé et ne peut plus supporter cette occupation en apparence si bénigne. Cet effort a été trop grand. Le lendemain matin, les Sœurs trouvent notre confrère inanimé dans son lit.

Le Vendredi-Saint, 19 avril, à Evreux, la dépouille du défunt est modestement acheminée vers sa dernière demeure terrestre, avec toutes les restrictions liturgiques prescrites en ce jour de deuil universel. Autour du catafalque, dans la cathédrale d'Evreux, sont groupés : Monseigneur l'Evêque, MM. les Vicaires généraux, les prêtres de la ville, ceux du Petit Séminaire, les confrères de la maison auxquels sont venus se joindre M. Combaluzier, Secrétaire général de la Congrégation, et M. Pumir, les clercs du Grand Séminaire, des Filles de la Charité, les communautés de la ville et quelques laïques. Le lundi 6 mai, à Cracouville, Monseigneur l'Evêque, entouré de vingt-cinq prêtres, et des séminaristes, préside encore le service funèbre empêché par le Vendredi-Saint.

#### IV. — *Physionomie morale*

Autour de la dépouille mortelle du disparu chacun prie pour le défunt, beaucoup disent qu'ils prient aussi le défunt. A l'unanimité on redit la bonté et la piété de celui qui n'est plus.

Ces deux qualités caractérisent bien la figure de cet humble, de ce modeste.

« Combien son bon sourire manquera à ceux qui le connaissent, écrit le docteur de la maison. » C'est la même réflexion qui sort de toutes les bouches. Si notre confrère avait gagné l'estime unanime dans le diocèse et parmi ses confrères, c'est parce qu'il avait un extérieur avenant et plein de bonté. Sa tenue extérieure était toujours impeccable. « Il recevait avec le sourire et avec modestie, rendait hommage aux supériorités des autres, supériorités de valeur ou supériorités d'autorité », mettait à l'aise un chacun. Ce savoir-vivre, ces qualités de relation étaient poussés jusqu'à l'extrême humilité. Celle-ci n'empêchait pas qu'on aperçût derrière la lunette un regard de finesse méridionale que le contact avec la Normandie avait avivé et rendu prudent. Il a été l'homme des contacts agréables, du sourire, de l'affabilité. Nombreux sont les prêtres qui ont frappé à sa porte. Personne n'a jamais eu l'impression de le gêner, de le déranger. Il a été l'homme qui a respecté tout le monde, particulièrement ses supérieurs pour qui il avait une déférence filiale et une grande ouverture de cœur, ses confrères qu'il a beaucoup aimés. Il en est passé beaucoup à Evreux. Il se taisait quand on rappelait un souvenir moins édifiant. Tous ses confrères étaient pour lui des « chers et vénérés confrères ». Il a respecté aussi les domestiques. Auprès d'eux il s'excusait si un mouvement d'impatience lui avait échappé ou s'il les avait bousculés.

Après sa bonté, on a unanimement souligné encore sa grande piété. Cette piété n'avait rien de mièvre, mais elle était trop forte pour ne pas s'extérioriser. Elle se manifestait par sa fidélité à tous les exercices de piété de la communauté, depuis ceux de règle comme l'oraison jusqu'à ceux de conseil comme les visites au Saint Sacrement. Les religieuses de Saint-Jean l'Evangéliste, qui l'ont connu pendant plusieurs années, alors qu'il était isolé de ses confrères, disaient : « Nous pouvons connaître par lui tous les exercices d'un bon lazariste. A la même heure tous les jours il fait à la chapelle son oraison, son examen de conscience, il dit son bréviaire, il récite son chapelet. A Gracouville, les séminaristes l'avaient surnommé le Père Prieur. Ceux qui l'ont eu pour Directeur de conscience ont été marqués de l'empreinte de sa piété. Cette piété se manifestait surtout dans la célébration de la Sainte Messe et dans les cérémonies qu'il voulait impeccables et qu'il a aimées passionnément. Cette piété l'accompagnait partout. Un confrère a dit avec justesse :

« La grâce de l'ordination s'était emparée de M. Martin des pieds à la tête. Prêtre, il l'était partout. Il n'a pas été prêtre missionnaire. Il a peu prêché. Il n'a pas eu des occupations de conquête, de ministère extérieur. Il a compensé en étant l'homme de la prière : sa Messe, son Bréviaire, il a mis cela au dessus de tout. Il a probablement dit sa dernière Messe avec la même ferveur que sa première. »

Bonté et Piété avaient en définitive leur fondement dans une foi profonde, « *une foi pas rationaliste (il n'a pas cherché à critiquer le contenu de la foi) mais une foi attachée à toutes les formules du Credo comme à un absolu auquel on devait le plus grand respect.* » C'est cette foi qui expliquait son respect du prochain, son recours fréquent à la prière, sa confiance en Dieu, et en définitive l'esprit d'abandon à la Providence qui était le sien.

« *De cet abandon, il a donné le témoignage le plus grand dans sa dernière maladie, allant vers la mort avec la sérénité la plus grande comme à une dernière occupation semblable à toutes ses petites occupations journalières qui avaient précédé celle-là.* »

En résumé M. Martin a toujours vécu conformément à son idéal premier, à celui de son Séminaire interao. On ne peut pas le classer parmi les missionnaires apostoliques, malgré qu'il en eût l'âme et même la parole prédicante. Il s'est trop défié de lui-même et de sa santé. Il s'est réfugié dans la vie intérieure. Dans ce refuge sa vie s'est écoulée d'une manière uniforme, mais non sans fruits. La Congrégation avait enrichi cette âme. On peut ajouter que certainement durant toute sa vie, par son dévouement obscur, par ses mérites et par ses exemples, M. Martin a aussi enrichi la Congrégation.

Cracouville, Juin 1946.

Joseph HENRI.

---

## LE LAZARISTE ARMAND DAVID ET LE PANDA GEANT

Le panda géant. Les Anglais — c'est bien connu — ont un faible pour les animaux. Ainsi le Zoo de Londres a toujours une place de choix dans les colonnes des quotidiens d'Outre-Manche, quand la ménagerie humaine de la politique ou celle du crime passe par une période d'accalmie.

Depuis 1936, le panda géant demeure une des vedettes du Zoo. Il arrive des lointaines forêts du Setchuen, dans l'intérieur de la Chine. C'est un petit animal coçasse, ressemblant extérieurement à un ours, bien que, du point de vue morphologique, il n'appartienne pas du tout à cette famille de plantigrades.

Sa fourrure est épaisse et se trouve blanche sur l'ensemble du corps ; ses pattes sont habillées de noir, ainsi que les oreilles ; les yeux se trouvent de même au centre d'une tache noire. Au panda, la nature a vraiment donné un aspect de clown ; ce que, de son côté, un caractère enjoué est loin de démentir.

A le voir, à le suivre, il excite une irrésistible gaieté : il gambade lourdement autour de sa cage, fait d'amusantes culbutes et mange gravement des pousses de bambou qui constituent le fond de sa nourriture, les prenant avec ses doigts, comme s'il jouait de la flûte. En somme, c'est un vé-



ritable régal pour les enfants qui sont parfois admis à pénétrer dans son enclos et à l'approcher de tout près, car il s'avère d'une humeur aussi douce que gaie.

Dès lors, on conçoit la perte nationale que fut la mort de Ming, le premier panda géant du Zoo londonien. Elle survenait en 1945, après un séjour de neuf ans, au milieu de cette riche et variée ménagerie. Ming avait survécu à la guerre et aux bombardements. Les rigueurs de la paix eurent raison de sa solide constitution.

Devant ce deuil, les autorités du Zoo se mirent aussitôt en quête d'un remplaçant. Après des négociations assez compliquées, le Gouvernement chinois entreprit de fournir un panda géant, en contre partie d'une bourse d'un an, en faveur d'un étudiant chinois, hébergé à Londres.

Le marché conclu, les choses se firent en grand. Un avion spécial emporta le nouveau panda, baptisé Lien Ho, c'est-à-dire Union, jusqu'aux Indes. L'animal prit alors place dans un avion de la B.O.A.C., compagnie d'aviation anglaise. En six jours, Lien Ho parvenait en son nouveau domicile. Son arrivée fut saluée par toute la presse anglaise comme un grand événement national et international. Son nom même, n'était-il pas l'heureux présage de cette heureuse union de tous les peuples dans la paix et le bonheur que l'on rêve irrésistiblement après toute guerre ?

En attendant, et sans s'embarrasser dans d'aussi profondes et autres spéculations, les enfants londoniens viennent en foule s'épanouir et rire de bon cœur devant les pirouettes et les culbutes de leur nouveau jouet vivant.

Le panda géant n'est pas un raton, ni un procyonidé, ce n'est pas un ursidé, malgré les apparences; tout compte fait, c'est un apparenté au panda, un cousin fort éloigné du panda, dont anatomiquement, il n'est pas davantage rapproché que l'homme ne l'est du singe.

Ces trois dernières lignes sont le pâle résumé d'un article fort docte et assez compliqué que R. I. Pocock, F.R.S., jadis surintendant de la Société du Jardin Zoologique de Londres, vient de publier dans *Zoolife*, en son numéro 3 de l'automne 1946.

Ce qu'on sait moins — ou pas du tout — et c'est à ce titre, que le panda géant prend rang et s'introduit allègrement dans les pages de nos Annales — c'est que M. Armand David, notre savant confrère naturaliste, fut le découvreur du panda géant (1).

Voici à ce sujet, et in extenso, la traduction d'un intéressant article de J.-L. Chaworth-Musters, du *British Museum*, section d'Histoire Naturelle, opère citato, p. 70-71.

(Note des Annales)

(1) Sur M. Armand David, voir dans nos Annales, t. XXX, p. 504; t. XXXII, p. 421; XXXIV, p. 267-268; 289; LXI, p. 172-176; LXIV, p. 302; LXVI, p. 46-49; LXVIII, p. 394; XCIV, p. 333; et surtout CI, p. 223-226; 481-508; 773-796; et CII, p. 3-26 et 277-310.



**PANDA** GÉANT *Ailuropoda melanoleuca*, découvert à Moupin en mars 1869, par le Lazariste Armand David.  
**Cliché de Zoolije** - Autumn 1946 p. 69. **Photo Gabor Denes.**



Le Panda géant *Lien Ho* explorant au Zoo de Londres  
ses nouveaux quartiers d'été :  
son premier tour d'inspection.

Photo *Gabor Denes*

Cliché de *Zoolife* - Autumn 1946 p. 74.



# MISSIONNAIRE ET NATURALISTE

Le Savant Lazariste Armand David (1826-1900)  
en habits chinois.

LE PÈRE ARMAND DAVID (1826-1900)

LE DÉCOUVREUR DU PANDA GÉANT

Naturaliste, explorateur et missionnaire, c'est à l'âge de trente-quatre ans que le Père Armand David, de la Congrégation des Lazaristes, fut envoyé à Pékin. Là, il fut mis à la tête d'une école et consacra ses loisirs à chercher des spécimens de la flore et de la faune des environs de la capitale chinoise, tant pour la collection de son école que pour celles du Museum d'histoire naturelle à Paris.

Les autorités dirigeantes du Museum parisien, frappées de la qualité de ses envois, persuadèrent ses supérieurs de lui permettre d'étendre son travail scientifique et mirent à sa disposition les fonds nécessaires pour entreprendre des voyages d'exploration dans nombre de régions encore inconnues de la Chine. C'est ainsi que pendant douze ans le Père David parcourut la Chine, prenant des notes et collectionnant des spécimens de mammifères, d'oiseaux, d'insectes et de plantes. Il est impossible dans un bref article de suivre tous ses divers itinéraires ou de dresser la liste de toutes les espèces qu'il découvrit. Toutefois, deux de ses découvertes intéressent plus particulièrement le visiteur du Jardins zoologiques de Londres et de Whipsnade.

Pendant son séjour à Pékin, le Père David avait entendu parler d'un curieux troupeau de cerfs qui vivaient dans les parcs de chasse de l'Empereur, au sud de la ville. Ce parc, entouré de murailles de quarante-cinq milles (soixante-douze kilomètres) de long, était un territoire interdit aux Européens. Le nom chinois de ces cerfs était *Sam-pu-hsiang* ou les *quatre dissemblables*. De tels animaux étaient réputés avoir la queue de l'âne, les sabots de la vache, le cou du chameau et les cornes du cerf. Pendant l'été de 1865, le Père David décida d'aller voir par lui-même : profitant d'un moment et d'un endroit où la surveillance était relâchée, il grimpa sur le mur. Un spectacle étrange se révéla à ses yeux. Un troupeau d'une centaine de ces bêtes inconnues paissait au loin. Elles ne ressemblaient à aucune espèce identifiée par la science d'alors. Le Père David ne pouvait pas décider s'il s'agissait là d'une espèce d'élan ou de renne à longue queue, vu qu'à cette époque de l'année, les cornes étaient tombées. Sur-le-champ, il prit note des caractéristiques les plus discernables, et se promit de tout tenter pour se procurer de tels échantillons. De retour en ville, il demanda à la légation de France, de poursuivre une telle requête par voie diplomatique. Les autorités chinoises opposèrent un refus poli à cette demande. Dès lors, le Père se résolut-il à employer d'autres méthodes. Il fit et lia connaissance avec quelques soldats tartares qui gardaient le parc, et, grâce à des pourboires judicieusement versés, il obtint enfin un spécimen qui fut envoyé à Paris. Plus tard et cette fois-ci par des moyens plus orthodoxes,

cinq autres de ces animaux furent obtenus : les Chinois avaient à la longue consenti à faire un tel cadeau à la légation. Ce cerf est désormais connu chez les spécialistes sous le nom d'*Elaphurus davidianus* et, chez les anglais il est désigné : *Cerf du Père David*. Egalement à noter, qu'un tel animal n'a jamais été trouvé ailleurs en dehors de ce parc impérial du sud de Pékin.

Ce que par la suite il advint au troupeau, demeure assez obscur. En 1894, le mur du parc s'écroula partiellement lors d'une inondation du Hunho, et par la brèche, beaucoup de ces animaux s'échappèrent et furent massacrés par des paysans affamés. En 1900, le reste de la bande fut abattu par les soldats qui campèrent dans le parc. Heureusement, quelques rares unités furent envoyées vivantes en Europe et aujourd'hui, les seuls survivants sont un troupeau, une harde, d'une quarantaine de têtes dans le parc du duc de Bedford, à *Woburn-Abbey* ; six autres vivent au Zoo de Whipsnade.

Pendant l'hiver de 1868-1869, le Père David se trouvait au poste missionnaire de *Tchentou* dans la province occidentale du Setchouen. Là, il entendit étrangement parler de bêtes et de plantes remarquables que l'on trouvait dans les montagnes et les forêts aux alentours du petit village de *Moupin*. En particulier, on narrait que se trouvait dans cette région un *ours blanc*. Après un pénible voyage, à travers les montagnes, le Père David, arriva le 1<sup>er</sup> mars 1869 à *Moupin* et se mit aussitôt à explorer les environs à la recherche de ces trésors du monde végétal et animal. Le 11 mars, comme il rentrait au soir d'une journée passée dans les montagnes, il fut invité chez un fermier du nom de Li ; là, dans la chambre où il fut logé, il remarque aussitôt une peau de ce fameux *ours blanc*, qui, à la vérité, n'était pas totalement blanc, mais *blanc et noir*. La joie du Père David ne connut plus de bornes quand les chasseurs promirent de lui ramener un spécimen. Ils partirent sur-le-champ et, le 23, revinrent avec un jeune panda géant qu'ils avaient capturé vivant, mais qu'ensuite, ils avaient dû tuer pour faciliter son transport. Plus tard, d'autres semblables animaux, furent obtenus et expédiés à Paris, où le professeur Alphonse Milne-Edwards (1835-1900), publia une description détaillée de ce remarquable animal.

Quand on lit les notes et le journal du Père David, on peut saisir sur le vif son amour pour les beautés de la nature et sa vive appréciation de la grandeur des paysages qu'il traversait. Il faisait collection de ses trouvailles dans un but scientifique, mais ne tuait jamais pour le simple plaisir de la chasse. Il avait le prophétique pressentiment des ravages que l'introduction des armes modernes produirait parmi la faune de ces régions reculées. De nos jours encore, nous avons une dette de reconnaissance à l'endroit du Père David pour le fait que, dans un parc d'Angleterre, survit toujours un troupeau de ces cerfs curieux, auxquels il a

laissé son nom. Le *pei hsiung* ou panda géant, lui, parcourt toujours la jungle, les forêts de bambou de la Chine occidentale. Puisse-t-il rester longtemps encore comme un monument vivant, pour ce grand naturaliste qui l'a découvert.

J.-L. CHAWORTH-MUSTERS,  
*British Museum (Natural history)*

---

## LIBAN

VOYAGE DE M. ALEXIS GENDRE, VISITEUR  
(*Beyrouth-Paris-Beyrouth*)

L'ALLER (31 octobre-30 novembre 1945)

*Lettre de M. Gendre à M. Picot*

Paris, le 3 décembre 1945.

Bien cher confrère et ami,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Me voici enfin à la Maison-Mère depuis quelques jours, après un long voyage qui a duré un mois. Vous devinez pourquoi je suis venu : d'abord pour rendre compte de la marche de la Province pendant la guerre et ensuite pour demander du renfort, si nécessaire et si urgent, pour combler les nombreux vides faits dans nos rangs depuis le début de la tourmente qui a bouleversé le monde.

Je suis venu également conduire six jeunes gens au Séminaire interne, chose qui vous fera certainement plaisir en tant qu'ancien directeur de notre Ecole Apostolique de Jérusalem ; notre cher et bon M. Bourzeix a dû sourire, lui aussi, du haut du ciel en voyant cette petite caravane, il aimait tant son école apostolique, et il se dévouait avec tant de cœur pour elle ! Je me rappelle encore sa joie, quand en juillet 1914, il donnait la soutane à neuf rhétoriciens dans notre petite chapelle de Jérusalem, et aussi sa tristesse, quand, quelque temps plus tard, il voyait son petit troupeau dispersé par la guerre. Quelques-uns survécurent pourtant à l'orage : M. Macé, put aller faire son séminaire à Paris et revenir dans la Province où il travaille avec beaucoup de zèle dans notre maison d'Alexandrie... M. Gebran (le petit Cheeden, comme on l'appelait alors) termina brillamment ses études à Paris, fut envoyé à Rome pour le doctorat et devint un excellent professeur de philo dans notre Collège de Damas, où, malgré sa faible santé, il fait un grand bien en vrai fils de saint Vincent... M. Sakre, les hostilités à peine terminées, reprit, à pied, depuis Saint-Jean d'Acre, le chemin de Jérusalem. Je le rencontrais, dès sa première étape, à Nazareth, où je l'embrassais de tout cœur. Je le félicitant de sa persévérance et l'assurant qu'il serait reçu

les bras ouverts par le Père Chiniara et le bon Frère Adrien, qui avaient gardé la maison et que je ne tarderais pas, du reste, à le rejoindre dans quelques jours. Ce fut lui, qui, lors de la visite du Cardinal Dubois, représenta les élèves dispersés de l'Ecole Apostolique ; il devint dans la suite, un bon missionnaire dans le Liban-Nord, à l'école du regretté M. Jérémie Aoun, parti, lui aussi, pendant la guerre, pour la mission du ciel. M. Sakre attend maintenant au collège de Damas, la réouverture des missions.

Je ne parle pas des anciens que vous avez connus et formés (dont certains furent enlevés bien jeunes par la maladie), il ne reste plus que M. *Nakad*, qui a déjà fait une longue carrière de missionnaire et qui, lui aussi, attend du renfort pour reprendre les missions.

Mais, assez de digressions, j'en reviens à mes séminaristes de 1945. Les autorités françaises leur avaient réservé une place, sur le premier départ pour la France, avec tous les autres étudiants.

Deux d'entre eux viennent de prendre la soutane à Antoura ; la cérémonie fut très touchante dans la vieille petite chapelle du collège, et les grands élèves qui y assistèrent en furent très émus, y compris les musulmans.

Deux autres ont fait leur philo scholastique, et les deux plus anciens, leur première année de théologie au Séminaire des Pères Jésuites.

D'autre part, sur les six, cinq ont leur baccalauréat français et libanais. Comme vous le voyez, ils ont fait des études sérieuses, et ils pourront être d'un bon appoint à la Province quand ils seront prêtres.

Ce fut le 31 octobre dernier que nous nous embarquâmes sur le *Sagittaire*, superbe cargo mixte, transformé pour transporter des troupes. Avec le mois de novembre, nous allions entrer précisément dans la constellation du « *Sagittaire* » ; serait-ce de bonne augure ?...

Nous étions mille huit cents passagers, en majorité militaires, avec un certain nombre d'étudiants allant faire leurs études en France. Les cabines sont réservées aux femmes de militaires de toute classe. Pour les hommes, tous sont logés à la même enseigne, tous, depuis les premières jusqu'aux quatrièmes, nous couchons dans l'entrepont, c'est-à-dire dans un vaste dortoir constitué par des lits en bois, entassés quatre par quatre avec étage, tout autour du vaste carré de la cale béante. Dans les lits, une vieille pailleasse qui a fait la guerre ; le soir on nous donnera deux draps et une couverture. Plusieurs essaient de dormir sur le pont dans des chaises longues... mais la nuit il fait froid et vers minuit on n'y tient plus, il faut se résigner à descendre dans le fameux dortoir ; là, par contre, il y fait plutôt chaud... On dort comme on peut.

Le lendemain, c'est la fête de la Toussaint que l'on célèbre par quelques messes dites dans le salon des premières classes.

Bientôt après nous saluons la statue de Lesseps à l'entrée du Canal, ainsi que la nouvelle cathédrale de la Reine du Monde, et nous accostons au quai de Port-Saïd vers midi. Dès l'après-dîner, je vais voir la bonne Sœur Jones que vous connaissez, et je prends domicile à l'hôpital égyptien, pendant toute l'escale, qui doit durer jusqu'au mardi 6. J'aurais bien voulu aller saluer nos confrères d'Alexandrie, mais, à cause des manifestations anti-juives, nous sommes consignés dans la ville. Je dis tous les jours la messe chez nos Sœurs. Comme nous l'avions un peu espéré, le départ du bateau est remis au lendemain 7, ce qui nous permet de célébrer la fête du Bienheureux Perboyre chez nos Sœurs.

Ce jour-là, nos séminaristes viennent de bonne heure chez ma Sœur Jones ; l'un d'eux s'installa à l'harmonium, un autre sert la messe, et les quatre autres constituent une chorale dont les voix remplissent abondamment la minuscule chapelle ; jamais on n'y avait entendu pareille harmonie... si bien que nos Sœurs se croyaient transportées à la chapelle de Saint-Lazare ; aussi, ont-elles su mettre en pratique, peut-être sans le savoir, la devise connue : *Ubi missa, ibi mensa*, et les séminaristes, pour leur peine, ont été bien gâtés en l'honneur du Bienheureux. J'en ai profité pour faire visiter à nos jeunes, la belle cathédrale que Mgr Hiral a fait construire à la Vierge Puissante, la Reine du Monde, et qui est vraiment bien. Le départ est encore retardé jusqu'au vendredi 9 novembre, et nous partons enfin ce soir-là vers cinq heures, direction Alger.

Dès le lendemain, pour distraire les passagers, un Dominicain, le Père Dumestre, fait au salon des premières, une conférence sur... Pauline Bonaparte, suivie les jours suivants de deux autres sur le même sujet, ce qui a fort intéressé les passagers, mais... pendant la dernière conférence, le mardi 13, bien des dames et quelques messieurs durent quitter le salon pour aller... respirer l'air sur le pont. La mer, en effet, commençait à s'agiter... nous étions dans les environs de Tunis, et ce fut bientôt la tempête qui dura jusqu'au lendemain, quelques-uns de nos séminaristes durent, pour la première fois, payer leur tribut aux poissons de mer.

Enfin, le jeudi 15 novembre, nous arrivons devant Alger, étincelant sous les rayons du soleil déjà levé. Après le dîner, nous pouvons descendre, et nous allons saluer M. Vergès, le Visiteur d'Algérie, mon ancien professeur que je n'avais pas vu depuis sa visite en Abyssinie ; quel plaisir de se revoir et de s'embrasser ! Parmi les confrères, je retrouve M. Peyré, ancien condisciple de Dax et du Berceau, ancien aumônier de Moharrem-Bey, et de plus professeur à Antoura où on le regrette encore aujourd'hui. Il s'est offert



pour piloter nos Libanais, qui ont été ravis de visiter Alger dans tous les coins et dans tous les environs sous son égide ; ils ne pouvaient pas trouver un guide plus éloquent et plus joyeux.

De mon côté, M. Vergès voulut bien m'accompagner dans les diverses maisons. Nous commençâmes par celle de la Visitatrice, où nous fîmes une visite à ma Sœur Petit, arrivée de la veille.

Le dimanche, M. Morcrette vint nous chercher dans sa voiture pour aller visiter Notre-Dame d'Afrique, et de là, au Séminaire Saint-Eugène, où M. Paul Joppin nous avait invités. J'eus là, le plaisir de faire connaissance avec la charmante équipe de confrères qui se dévouent à l'enseignement d'une trentaine de séminaristes (Alger et Oran). Ce fut une très intéressante et agréable journée. Elle fut complétée, l'après-midi par la visite de l'Orphelinat des filles de Mustapha Supérieur, et du grand hôpital de deux mille malades tenus par nos Sœurs.

M. le Visiteur me conduisit un autre jour à El Biar, site merveilleux dominant la ville d'Alger; visiter la maison Saint-Vincent, où la Supérieure nous fit dîner en compagnie de M. Dupisre, aumônier de Saint-Michel, et de M. Menjot, aumônier de la maison et ancien condisciple de Dax.

De là, nous allâmes visiter le beau domaine de M. Dupisre, où la Supérieure avait eu la bonté d'accueillir nos séminaristes pendant le séjour à Alger, dans la belle résidence des missionnaires !...

A la résidence du Visiteur, M. Advénier réussit fort bien à nous faire passer de bons moments avec son ami, M. Jean-Baptiste Guichard, dont il acceptait admirablement bien les nombreuses plaisanteries, sans compter celles, toujours fines de M. Peyré, surnommé : « *l'ineffable au cœur d'or* ». Le brave économe, M. Fattomeo, malgré les restrictions encore en vigueur, sut contribuer au maintien de ce bon esprit.

Après un dernier dîner où se trouvaient MM. Laxagueborde, Mollex et Vullo, il fallut enfin quitter cette bonne demeure si accueillante et remonter à bord du *Sagittaire*, reprendre nos paillasses dans le fameux dortoir de l'entrepont.

On leva l'ancre vers dix-sept heures et nous nous éloignâmes d'Alger-la-Blanche, au moment où le soleil disparaissait derrière ses collines, l'encadrant d'une auréole lumineuse...

Le lendemain, en sortant sur le pont, on se serait cru sur une grande balançoire, l'avant et l'arrière du bateau se levaient et replongeaient dans la mer d'une façon effrayante ; à certains moments, l'hélice sortait de l'eau et soudain tournait follement dans le vide...

Un peu avant Midi, nous passons dans les Baléares, juste entre Minorque et Majorque... le tangage (en balan-

coire) continue toujours, certains passagers ne descendent pas à table, montrant ainsi que s'ils avaient le pied marin, ils n'en avaient pas l'estomac !...

Enfin, le lendemain matin, 28 novembre, la côte de France apparaît dans la brume... Vers huit heures, nous abordons Marseille par l'Estaque ; nous croisons des bateaux américains remplis de soldats qui rentrent chez eux.

C'est alors que nous commençons à constater les dégâts de la guerre, tout le long du Port, nous ne voyons que bateaux coulés, quilles en l'air ou mâts surnageants, quais brisés ou enfoncés, hangars en squelettes ou écrasés, machines et grues brisées, lardues ou en morceaux, pans de murs déchiquetés ou en équilibre instable, etc...

Enfin, nous accostons ; une foule est là qui attend les passagers, je reconnais bientôt la silhouette bien connue du fidèle M. Deiber, toujours à son poste... Grâce à lui, tout est prêt, nous passons assez rapidement la douane sans difficultés, une camionnette prend nos bagages et nos... personnes, et nous rentrons enfin à la maison de la rue d'Oran... quel soulagement après un mois de voyage !... On va au moins coucher dans un lit ! Quelle joie encore pour moi de retrouver là aussi un compatriote doublé d'un oriental, M. Delteil, un vieil ami !... ce fut un vrai dîner fraternel, présidé par M. Deiber, dont la nouvelle bonne est aussi serviable et aussi bien stylée que l'ancienne...

Après avoir réparé tant bien que mal les insomnies du voyage, on se prépare à prendre le train de nuit pour Paris... Mais auparavant, nos jeunes gens, qui n'épuisent pas si facilement leurs forces, montent à Notre-Dame de la Garde pour remercier la « Bonne Mère » de l'heureuse traversée que nous avons faite.

Le lendemain matin, nos séminaristes ouvrent tout grands leurs yeux à la sortie de la gare de Lyon ; ils voient Paris pour la première fois ! Vers dix heures nous faisons une entrée sensationnelle à la Maison-Mère.

Je vais d'abord saluer le Très Honoré Père, puis je lui présente nos six postulants... Il les reçoit avec beaucoup de bonté, leur souhaite la bienvenue, les invitant, après un peu de repos, à bien se préparer au noviciat, il leur fait remarquer qu'en leur honneur, on avait aujourd'hui même inauguré le chauffage central.

Voilà donc nos six séminaristes (quatre Libanais, un Syrien et un Egyptien), au noviciat si longtemps désiré. Ils ont fait bonne impression à tout le monde ; on ne cesse de me le répéter ; espérons que cette impression durera et qu'ils deviendront de bons fils de saint Vincent !...

Je termine, bien cher monsieur Picot, cette longue prose qui vous aura certainement un peu intéressé... Je vous demande maintenant de bien vouloir prier pour votre ancienne province, qui, je le sais, vous est encore chère et que vous portez toujours dans le cœur, afin que le Maître de la mois-

son veuille bien nous envoyer d'autres bons missionnaires pour remplacer les grands disparus, les : Bahri, Aoun, Geoffroy, Agnius et Sarloutte !...

Pour moi, je vous embrasse de tout cœur, en attendant le plaisir de vous revoir, et je me dis toujours, en saint Vincent,

Votre vieil ami et confrère,  
Alexis GENDRE

#### LE RETOUR AU LIBAN (17-26 avril 1946)

Le voyage Paris-Marseille s'est effectué sans incident, le train était plus que complet ; j'étais avec quelques Belges faisant partie d'une mission allant au Congo belge, laquelle comprenait quatre ou cinq Pères Blancs.

Arrivé en gare de Marseille, à l'heure précise. MM. Delteil et Deiber m'attendaient. Nous avons dîné en famille, puis à quatorze heures, M. Deiber, sous les ordres de qui je me trouvais pour vingt-quatre heures, me conduisit dans quatre ou cinq bureaux, accomplir les dernières formalités pour mon embarquement.

Le lendemain après-midi, au quai de la Joliette, l'embarquement fut long, sur le *Champollion*, tout peint en blanc. A l'arrière, prenait place un bataillon de soldats pour Bizerte, et sur l'avant, neuf cents juifs réfugiés venant des camps de concentration allemands, en particulier de Dachau, en grande partie, enfants, jeunes gens et jeunes filles, quelques-uns ayant échappé aux fours crématoires. Nous quitions donc Marseille, le 17 avril, comme prévu, mais seulement vers six heures du soir ; nous étions plus de deux mille passagers.

Le 19, vers huit heures, nous arrivions dans le port de Bizerte, où une fanfare militaire attendait l'arrivée du bataillon. Entre temps, le curé de la ville monte à bord pour m'avertir que Mgr Gounot viendra de Tunis dès qu'il aura terminé les offices du Vendredi-Saint. Il arrive, en effet, en auto (quarante kilomètres), vers onze heures trente, et je le reçois dans le grand salon du *Champollion*. Nous causons un bon moment, seul à seul, puis je lui présente les Pères Blancs ; il en reconnaît plusieurs qu'il avait ordonné à Tunis. Quelques passagers viennent le saluer et baiser son anneau, et nous nous séparons heureux tous deux de cette rencontre. Le bateau levait l'ancre à midi.

J'oubliais de dire que la veille, le Jeudi-Saint, dans le grand salon, un Père Blanc avait célébré la messe où on avait distribué une trentaine de communions, et où j'avais dit quelques mots à l'évangile. Le Samedi-Saint se passa sans incidents, pendant que nous longions la côte de la Tripolitaine. On pensait solenniser la grande fête de Pâques le lendemain, et quelques hommes avaient déjà demandé à se confesser.

En effet, le dimanche matin, toujours dans le grand salon des premières classes, je célébrais à sept heures trente et distribuais plus de cinquante communions. A dix heures, messe solennelle chantée par un Père Blanc. Les chants sont exécutés par la schola du bord : quelques Pères et séminaristes de Bétharam se rendant à Bethléem, un Bénédictin allant à Jérusalem, et quatre ou cinq Pères Blancs allant au Congo. Le grand salon était archi-plein. A l'Evangile, je pris encore la parole pour parler à cet auditoire de la Résurrection du Christ, base de notre foi et de notre espérance. Tous manifestaient leur joie d'avoir ainsi marqué le grand jour de Pâques, et le maître d'hôtel nous disait, dans un léger accent marseillais délicieux : « Voilà vingt-deux ans que je suis sur le *Champollion*, jamais je n'avais assisté à une messe aussi belle. » Le lendemain lundi, il y eut encore des messes avec communion, et après le dîner, nous arrivions devant Alexandrie vers quatorze heures. J'aperçois avec plaisir des Sœurs et des confrères sur le quai. Après quelques formalités, je pus descendre et restais, chez le bon Père Judge, jusqu'au départ du bateau, fixé au mercredi à midi.

La journée du mardi se passa donc à recevoir des visites de nos Sœurs et des amis de la maison. J'étais heureux de revoir mes confrères et de reprendre contact avec la Province, après une si longue absence. Le mercredi, je remonta donc à bord vers dix heures, pour continuer la route.

Le jeudi, nous accostons dans le port de Caïffa vers quatorze heures. Là aussi, je vois des cornettes, ce sont les Supérieures de Caïffa et de Nazareth, qui ont été alertées je ne sais par qui. On ne laisse monter ni descendre personne, car nous avons à bord neuf cents juifs réfugiés venant des camps de concentration allemands, en particulier de Dachau. Cependant, grâce à l'inspecteur de la Santé, frère d'une de nos Sœurs, on me laisse prendre pied sur le quai, et j'ai aussi l'agréable surprise de voir là, le bon Père Alouan, Supérieur de Jérusalem. Nous nous installons, en guise de divan, sur des sacs de blé, et je réponds à toutes les nombreuses demandes de nouvelles de France et de la Communauté : « Combien de Sœurs et combien de confrères, amenez-vous ? » etc... Le soir venait, il fallait se quitter et remonter à bord. Nous partimes, la nuit venue, pour arriver à Beyrouth, de bonne heure, au lever du soleil, le 26 avril ce qui nous faisait donc une traversée de huit jours pleins.

Une foule nombreuse attend sur le quai : M. Joppin est là avec son homme d'affaires, il monte à bord suivi de M. Nakad d'abord, puis de M. Chaker Aoun et du Frère Louis. Les autres confrères nous attendant au débarcadère ainsi qu'une Sœur de la Maison Centrale.

Après les formalités du passeport, je descends et c'est avec un réel plaisir que j'embrasse mes confrères. La Sœur, avec l'homme d'affaires du collège d'Antoura, se charge des

formalités de la douane ; je monte dans l'auto avec M. Joppin et deux confrères, et nous filons à la résidence, retrouver notre « chez-soi ». *Deo Gratias !*

Mé voilà donc à nouveau sous le beau ciel d'Orient !... Et les questions fusent de toutes les bouches : « Comment vont les Supérieurs et la Maison-Mère ?... Comment va-t-on en France ?... Combien amenez-vous de confrères ?... de Sœurs ? Quelles nouvelles ?... » Il aurait fallu pouvoir répondre à tous à la fois.

A mon tour je pose des questions sur la situation actuelle de la Province. Toutes les œuvres marchent leur train habituel à force d'énergie de tous et de toutes, grâce à la protection de saint Vincent et de la Sainte Vierge.

Je fais dans la semaine la visite de chaque maison, et chaque fois je dois raconter mon voyage et mes impressions de France ; donner des nouvelles de tout le monde ; un vrai disque de phonographe qu'il faut sans cesse remettre sur le plateau tournant.

Pendant mon absence, le travail s'est accumulé, et les lettres recommencent à affluer de tous côtés ; je reprends donc le collier et, à la grâce de Dieu.

Alexis GENDRE

---

## LA TRAGÉDIE SANGLANTE DES PHILIPPINES

(février 1945)

*La Province de Philippines a perdu au cours de la guerre 1940-1945, vingt-deux de ses membres : quatre périrent de mort naturelle, mais dix-huit furent victimes de la lutte qui se déclina, sanglante, au début de 1945, quand les troupes alliées prirent pied dans les îles de l'archipel philippin et en chassèrent les envahisseurs japonais. Ces treize prêtres de la Province philippine et ces cinq frères, ne sont qu'une partie d'un nombre bien plus grand : plusieurs centaines de victimes : prêtres, religieux et religieuses, qui ensanglantèrent spécialement la ville de Manille. Il faut en outre mentionner les ruines ou dommages sérieux de nombre d'églises, chapelles et maisons religieuses.*

*Pour ces lugubres événements, et en les réduisant à l'angle spécial de la famille vincentienne, les Annales de Madrid, en mars 1945 (tome LIV) ont pieusement consacré un numéro de cent cinquante-cinq pages. Ce sont, avec quelques suggestives illustrations documentaires, des récits divers, des mémoires qui forcément se répètent, des souvenirs qui se recourent, des articles de journaux qui donnent une impression. De cette documentation fragmentaire nous avons extrait la matière de quelques pages sur les trois points de Manille qui ont le plus souffert : a) la maison centrale (San Marcelino) ; b) Intra muros ; c) Mandaloyong.*

*Notons qu'à Baguio, le 23 septembre 1944, fut assassiné M. Aniano Gonzalez ; tout comme, en septembre 1943, l'avait été à Cebu, M. Alphonse Saldaña.*

*C'est un écho, une évocation de ces milliers de victimes que la guerre a semé, sur tous les points du globe : une traite de sang, un spectacle de ruines qu'on ne doit de si tôt oublier.*

*A titre de souvenir, ces quelques pages confraternelles.*

Le mois de février 1945 fut, pour notre Province des Philippines et plus spécialement pour Manille, un mois de douloureuses épreuves. Treize prêtres et cinq frères coadjuteurs, en même temps que des centaines de religieux et d'humbles citoyens, femmes et enfants, devaient tomber, victimes de la cruauté inouïe des soldats japonais. Ils avaient prémédité et préparé ces crimes pour assouvir, sur des êtres sans défense, leur impuissance devant une armée victorieuse. A preuve cet ordre du Haut Commandement nippon, du 14 février 1945 :

*« Quand viendra le moment de sacrifier les civils, on les réunira dans un même lieu pour éviter tout gaspillage d'hommes et de munitions. De même, pour éviter le travail de l'ensevelissement des corps il faudra rassembler les condamnés dans des maisons destinées à être détruites et brûlées. On pourra aussi jeter les cadavres dans le fleuve. Toutes les personnes civiles et militaires, même celles employées dans les travaux de fortifications, exceptés les soldats japonais, qui se trouveront dans la zone de combat, devront être exécutées. »*

Seules, de telles consignes, froidement données par les chefs militaires japonais et aussi froidement exécutées par leurs subalternes, soldats d'une armée en défaite, peuvent expliquer le nombre des victimes, et la cruauté de telles scènes que rapportent des témoins oculaires et que nous traduisons dans ces brèves notes.

#### I. — MANILLE. SAN MARCELINO. MAISON CENTRALE

Le 3 mars 1942, notre maison *San Marcelino* donnait l'hospitalité à Mgr Paul Yoshigoro Taguchi, évêque d'Osaka (Japon). Son séjour devait se prolonger jusqu'au mois de décembre de la même année. Depuis lors la Maison centrale, bien connue des autorités japonaises qui venaient visiter Monseigneur, devint comme le trait d'union entre les catholiques japonais et philippins ; dans ce but, de grandes manifestations religieuses y furent organisées par les Japonais. Ceci fit espérer à nos confrères que la maison serait par eux respectée, mais bientôt ils virent cet espoir s'évanouir. Au mois de juin 1944, les envahisseurs occupèrent les deux tiers de la maison, pour en faire un dépôt de munitions. Dès les premiers jours, des cloisons y furent construites, laissant les confrères totalement isolés.

La guerre prenait pied et désormais faisait rage à nos portes. Le 3 février 1945, les soldats américains, dans une

attaque victorieuse, arrivèrent jusqu'à l'Université Saint-Thomas, et délivrèrent ainsi tous leurs compatriotes qui y avaient été enfermés, avec l'intention sans doute de les massacrer. Cette réussite militaire mit les Japonais dans une colère sans limites ; elle fut en même temps le point de départ de la dernière et plus douloureuse étape que devaient vivre nos confrères à San Marcelino.

Le soir même de ce 3 février, les soldats japonais, suivant les ordres reçus d'exterminer tous les civils, enfermèrent dans le réfectoire de la maison six confrères qui composaient la communauté et les trois frères coadjuteurs. Une sentinelle fut dès ce moment chargée de les surveiller de près. Seul, un enfant qui était avec eux, fut autorisé à sortir, de temps à autre, pour chercher la nourriture de tous. La bataille faisait rage ; les jours passaient pour les prisonniers dans l'anxiété et l'incertitude du sort qui leur était réservé. Le bruit du canon et des mitrailleuses approchait chaque jour de San Marcelino, et avec lui peut-être aussi la délivrance. Plusieurs Chinois qui habitaient dans des baraques, en face de la maison, vinrent bientôt chercher un abri plus sûr contre les dangers des combats.

Le 9 au soir, les Américains venaient de conquérir de nouvelles positions dans la capitale, qui mettaient en bien fâcheuse posture les troupes japonaises. Mais celles-ci ne voulaient pas se replier et partir sans avoir auparavant pris vengeance de leur défaite. Ce soir-là, les gardiens donnèrent l'ordre aux prisonniers de souper avant l'heure habituelle. Et, vers dix heures du soir, les victimes sortaient, les mains attachées derrière le dos, sous la surveillance de leurs bourreaux, vers le lieu de leur ultime sacrifice. Une décharge de mitrailleuse se fit entendre dans la nuit. Puis plus rien.

*A la recherche des corps.* — Après le massacre, les cadavres furent jetés dans un petit lac, tout près de la maison. Ils devaient y rester vingt-quatre jours avant qu'on put les retrouver. Voici comment M. Manuel Gracia nous le raconte :

Sur la fin de février, frère Wenceslas Yonson, C.M., vient nous porter la nouvelle de ce que les cadavres ont été trouvés.

— Pas possible, nous avons été ce matin à San Marcelino et les avons cherché partout, sans rien trouver !

— Ils sont dans le lac. Un soldat américain ayant vu un Japonais fuir dans cette direction, a tiré dessus de telle façon que le Japonais est allé tomber dans l'eau. L'Américain a couru aussitôt pour voir si cet ennemi était bien mort, c'est alors qu'il a découvert les cadavres des nôtres. Il me l'a fait savoir. C'est bien eux ; ils ont les mains attachées derrière le dos et ont été jetés la tête la première dans le lac.

Le 3 mars au matin, nous partions donc chercher nos chers défunts. Notre bon ami, M. Marino Olondriz fut le premier à m'aider. Il me suggéra l'idée d'aller à l'*Ignactiana*, résidence du Délégué apostolique ; il me procura une voi-

ture et m'accompagna. La police militaire nous fit bien quelques difficultés, nous demandant un sauf-conduit, que nous n'avions pas d'ailleurs. Le Délégué apostolique nous fit alors tenir une lettre.

A la porte de l'*Ignaciana* nous trouvons la *jeep* de M. Ferdinand Evans, aumônier militaire. Nous lui présentons la lettre :

— Bien, mon père, demain matin, à neuf heures, vous aurez tout ce qu'il vous faut, un camion, des pelles, des pics, etc...

Il eut même la gentillesse de nous donner de l'essence, car nous n'en avions plus pour notre moteur.

Le lendemain dimanche 4 mars, à neuf heures du matin, tout était prêt. Nous arrivâmes à la maison. On examina les cadavres, mais, hélas ! avec les moyens que nous avions, il était impossible de rien faire... La partie fut remise au surlendemain !

Le matin du 6 mars arriva ; ce fut une des journées les plus douloureuses pour moi. A neuf heures, nous commençons notre travail. M. Evans donna des instructions. Après quelques instants, cinq étudiants de la Compagnie de Jésus arrivèrent pour nous prêter leur concours... Le Bon Dieu leur en tiendra compte. Ils touchaient ces corps avec un religieux respect. Après avoir passé vingt-quatre jours dans l'eau, sous le soleil brûlant des Philippines, ils étaient tellement corrompus, qu'ils tombaient en lambeaux. Ah ! quel triste spectacle ! Il fut totalement impossible de les reconnaître. Mais nous pûmes réunir et rassembler les restes de nos dix confrères dans une fosse commune, et à midi trois-quarts, on les recouvrit de terre, après avoir prié sur leur dernière demeure, au pied de la maison détruite, brûlée et saccagée. Là désormais reposent nos six prêtres et quatre coadjuteurs : MM. José Tejada, Luis Egeda, Adolfo Soto, Julio Ruiz, José Aguirreche, José Fernandez et frères Antonin Marcos, Gregorio Indurian, Valentin Santidrian, Alejandro Garcia.

Sur ces victimes des Japonais, voici, faute de mieux, quelques brèves notes biographiques :

M. JOSÉ TEJADA. — Né à Covarrubias (Burgos), le 18 mars 1892, il fit ses humanités à l'Ecole apostolique de Tardajos, et entra au Séminaire interne le 15 septembre 1907. Le 8 décembre 1916 il arrivait aux Philippines, placé à la Maison San Marcelino pour quelque temps. Ce fut à Mandaluyong qu'il exerça longtemps son professorat. Il arriva dans ce Séminaire le 11 juin 1917 et dix ans plus tard, en 1927, il y fut nommé supérieur jusqu'à ce que, en 1932, il reçut la charge de Visiteur de la Province. En cette occasion après l'en avoir félicité, quelqu'un lui demandait : « Pensez-vous renoncer à votre charge ? — Je suis, dit-il, en train d'en chercher les motifs mais je n'en trouve pas ; il faut bien que quelqu'un en porte le poids. Les Supérieurs l'ont



ainsi disposé ; marchons, qu'il advienne ce que le Bon Dieu voudra. »

Il le voulait martyr.

M. LUIS EGEDA naquit à Albarracin (Teruel), le 18 août 1881, et fut admis au Séminaire interne le 17 septembre 1898. Le 12 octobre 1907, il partait de Barcelone vers les Philippines. Il demeura un an à Calbayog avant de partir en 1914 à Jaro, où il passa presque toute sa vie. En 1943, il alla à Manille, où l'attendait cette terrible mort.

M. ADOLFO SOTO était natif de Rebolledo (Burgos), où il vint au monde le 17 mars 1884. Il fut reçu au Séminaire le 21 juin 1900, et fut envoyé aux Philippines le 46 décembre 1909, et placé au Séminaire de Cebu. Il travailla dans plusieurs de nos maisons, mais surtout au Séminaire de San Pablo. Il y avait huit ans que, fatigué et malade, il avait quitté ses travaux pour San Marcelino, où il trouva la mort.

M. JOSÉ AGUIRÉCHE, vint au monde à Régil (Guipuzcoa), le 27 août 1891. Il entra dans la Congrégation le 29 août 1911. Le 15 mai 1913 il arrive à Manille. Il travailla presque toute sa vie dans la paroisse qui nous est confiée à Manille. Il aimait profondément son confessionnal où il passait de longues heures et y faisait beaucoup de bien. Sa journée était partagée entre les visites aux maisons de Sœurs qui lui étaient confiées et les ministères de la paroisse. C'était l'homme du travail silencieux et constant. Le Bon Dieu saura lui faire justice au ciel.

M. JULIO RUIZ, né à Villarrodrigo (Palencia), le 22 mai 1890 ; il entre au Séminaire interne en septembre 1906, et reçoit l'ordination sacerdotale en 1915. Cette même année, envoyé aux Philippines, il y travaille comme professeur dans plusieurs de nos maisons. Lors de l'arrivée des Japonais, il rentre à Manille où il fut économe et aumônier de l'Hospice Saint-Joseph.

M. JOSÉ FERNANDEZ naquit à Madrid, le 24 octobre 1891. Admis dans la Congrégation le 6 septembre 1907, il arriva aux Philippines le 8 décembre 1916. Ses travaux, à la paroisse Saint-Vincent où il fut curé pendant plus de vingt ans, lui méritèrent le nom de « *Curé de Manille* ». Sa prédication toujours évangélique, était soigneusement préparée, et demeurait substantielle et vraiment magistrale. Son œuvre littéraire fut, hélas ! victime des événements. Sa vie, sa personnalité, demanderaient à être présentées plus ample-ment : elle le mérite largement.

Frère GREGORIO INDURAIN. Naquit en 1870 à Ozcoidi, province de Navarre et diocèse de Pampelune. C'est en 1896, à l'âge de vingt-sept ans, qu'il entra dans la Congrégation. En 1903 il arrive aux Philippines ; il y est employé au Séminaire de Jaro pendant cinq ans. Il passe successivement par les maisons de Calbayog et Manila. Mais c'est à la maison de San Pablo (Laguna), qu'il consacre la plus grande partie de ses années. Vers la fin de sa vie il fut reçu à San

Marcelino où il continua à travailler de son mieux et à se rendre toujours utile.

Frère MARCOS PARDO ANTOLIN était né à Petrosa de Rio Urbal (Burgos), le 1<sup>er</sup> septembre 1879. Reçu au Séminaire interne le 13 mai 1896, il est envoyé aux Philippines en 1898, et placé au Séminaire San Carlos de Manille. Malheureusement, cette même année, ce séminaire fut fermé et le bon frère Antolin fut envoyé à la maison centrale où il vécut le reste de ses jours. Comme il se rappelait avec douleur les jours où les soldats espagnols rendaient leurs armes aux troupes américaines ! Vers 1914, il fit un voyage en Espagne, dont le souvenir ne le quittait pas. Animé d'un grand esprit de sacrifice et de piété, doué d'une habileté sans pareille, le bon frère Antolin fut toujours une aide très appréciée pour la Maison de San Marcelino.

Frère VALENTIN SANTIDRIAN. Naquit le 12 février 1901 à Villadiego (Burgos). Le 28 juillet 1917 il fut admis dans la Congrégation. Depuis lors, le frère Santidrian passa toute sa vie au service direct de l'autel, dans la charge de sacristain de notre paroisse de Manille. Il était toujours à son travail et M. Fernandez qui n'eut jamais besoin d'un autre sacristain, ne s'en-plaignit jamais, pendant les longues années qu'ils passèrent ensemble. Le Bon Dieu aura bien récompensé le soin que le frère Santidrian prenait de ses autels.

Frère ALEJANDRO GARCIA. Arriva aux Philippines vers 1932. En 1936-37, pendant la construction de San Marcelino, le Séminaire fut envoyé à Mandaloyong, mais le frère Garcia demeura à San Marcelino. En 1937, il fut placé jusqu'en 1941, au Grand Séminaire de Manila ; puis à Naga, où il alla pour deux ans. Il rendit de très grands services aux séminaires et il en aura sans doute reçu sa récompense au ciel qui vint le prendre et couronner sa vie en cette sombre soirée du 9 février 1945.

P. S. — Au collège de l'Assuncion (des Sœurs de Saint-Paul de Chartres), fut également massacré le 12 février 1945, M. Elias Gonzalez qui, ordonné prêtre en 1937, lors du Congrès Eucharistique International, étudia le droit canon à l'Université Saint-Thomas de Manille. En juillet 1940, placé au Petit Séminaire de San Pablo (île de Laguna), il n'y resta qu'un an et revint à Manille le 28 juillet 1941. La guerre l'y surprit. L'occupation nipponne fit naître en lui le désir et tout ensemble lui procura les moyens pratiques d'étudier le japonais. Il devait être surpris par les événements militaires le 12 février 1945, et par le massacre cruel perpétré au Collège de l'Assomption où, avec les religieuses (Chanoinesses de Saint-Augustin, Sœurs de Saint-Paul de Chartres), s'étaient réfugiées, du 9 au 18 février, quelque deux cent cinquante personnes : hommes, femmes et enfants.

## II. — MANILLE « INTRAMUROS »

« *Intramuros* » est la partie la plus pittoresque de Manille ; c'est le vieux quartier de la capitale des Philippines, encore plein des vestiges de la colonisation espagnole dont le souvenir se perpétue dans les murs des vieilles églises qui y sont nombreuses. C'est aussi la partie de la ville la plus facile à défendre et par là, point choisi par les Japonais pour organiser la dernière résistance de la cité qu'ils voyaient échapper à leurs mains.

C'est dans cette partie de Manille que notre confrère M. Jérôme Pampliega devait rendre le dernier soupir, sauvagement assassiné, avec six Récollets Augustins, par la soldatesque nipponne. Voici comment, miraculeusement rescapé du massacre, le R.P. Belarmino de Celis, O.S.B., raconte les derniers jours passés dans le quartier d'« *Intramuros* », sous l'occupation japonaise.

« Les premières rumeurs de l'occupation du nord de Manille par les troupes américaines parvinrent jusqu'à nous le 4 février, c'est-à-dire le lendemain de la libération de l'Université Saint-Thomas. Nous étions tellement habitués à entendre des fausses nouvelles que nous n'y prêtâmes aucune attention. Si nous avions soupçonné que ce fût vrai, nous nous serions certainement réfugiés à un endroit plus sûr, car, sous nos yeux, nous constations toute sorte de préparatifs pour la défense.

Le 5 février, les Japonais obligèrent Capucins et Franciscains à abandonner leurs résidences et les dirigèrent vers le couvent *Saint-Augustin*, sous prétexte de les mettre plus à l'abri. A cette occasion déjà les Japonais traitèrent sans égard les religieux, même les vieillards et les malades, les obligeant à stationner toute la journée dans une cour sous le soleil brûlant. Jusqu'au 8 nous sommes restés au couvent *Saint-Augustin*. Les traitements reçus des Japonais étaient franchement inhumains. Le 7, dans une salle gardée par des sentinelles armées, ils enfermèrent seize Augustins quatorze Franciscains, six Récollets et six Capucins, avec la plus absolue défense de sortir, même pour les plus urgentes nécessités. Le 8 au matin, tous les hommes âgés de plus de quatorze ans, furent rassemblés dans les cours de *Saint-Augustin* et conduit sous la mitraille, à travers toute la ville, vers la forteresse *Saint-Jacques*. La simple vue de *Saint-Jacques* était bien significative pour nous tous qui avions subi, pendant plus de trois ans, la terreur japonaise. Malgré le bombardement, on nous obligea à rester dehors, exposés à toute sorte de dangers, sous les obus américains. C'est ce qu'ils voulaient pour renforcer la propagande.

Après nous avoir volé tous les objets de valeur que nous portions sur nous, on nous enferma, dans la forteresse, au nombre de deux mille environ, dont cent cinquante Espagnols. Le soir même, on sépara les Espagnols des Philippines, excepté quelques-uns de ces derniers qui se trou-

vaient au service des Japonais. A partir de ce moment, il nous fut impossible de rien savoir de ceux qui, jusqu'alors, furent nos compagnons de captivité. Plus tard nous avons su, qu'après avoir été arrosés d'essence, ils avaient été brûlés, au nombre de quelque sept cents.

Les Japonais, pendant notre réclusion, avaient incendié presque tout le quartier d' « *Intramuros* ». Nous pouvions le constater en revenant de nouveau au couvent de Saint-Augustin le 9 au soir. Nous revenions cent cinquante à peine, sur les deux mille qui avions été enfermés dans la forteresse.

Les jours s'écoulaient relativement tranquilles, depuis notre retour au couvent de Saint-Augustin. Le 18 février, à cinq heures du matin, tous les hommes d'au-dessus de quatorze ans, même les malades, nous recevions l'ordre de nous assembler dans l'église. Tout aussitôt, chez les femmes et les enfants, qui craignaient une longue séparation d'avec les leurs, cette prescription provoqua lamentations et protestations, qui n'aboutirent qu'à des promesses sans valeur dans la bouche de gens sans honneur ni conscience. Rien ne fut changé au plan qu'ils s'étaient tracé : nous fûmes donc enfermés dans une cave, face au couvent *Santa-Clara*. Le toit en zinc ne nous préservait nullement de la mitraille. Un officier japonais, montant sur une caisse au milieu de tous les prisonniers, nous demanda de rester bien tranquilles, là où nous étions, nous donnant sa parole d'honneur qu'il ne nous arriverait rien de fâcheux. Il exigea de nous tous la promesse d'aucune tentative d'évasion.

La nuit venue, nous essayions de la passer de notre mieux ; dans ce but nous cherchions dans la cave vieux sacs et lambeaux de tapis, oubliés ou jetés dans quelques coins. Mais il nous fut impossible de dormir, avec le pressentiment que nous éprouvions des événements graves qui attendaient tous ceux tombés aux mains des Japonais. On ne nous avait rien donné à manger ni à boire, malgré nos demandes. La soif surtout nous tourmentait horriblement.

Le 19 mars, vers huit heures du matin, sous prétexte toujours de nous mettre à l'abri des bombardements, on nous conduisait sous nombreuse escorte vers des abris de la D.C.A. Ainsi surveillés, gardés comme des criminels, on nous menait au Palais du Gouverneur espagnol... Vers la tombée de la nuit, nous rentrions par force dans l'abri. Avec quelle ferveur nous récitons le chapelet ce soir-là. Nous venions de le finir à peine que nous nous rendîmes compte que, à travers les soupiraux, des grenades nous étaient lancées par les Japonais. L'obscurité absolue rendait plus horrible notre situation. En quelques instants, ce fut une scène indescriptible : cris de douleur, soupirs, gémissements, plaintes et demandes d'absolution. Nous étions presque tous grièvement blessés. Poussés par l'instinct de conservation quelques-uns tentèrent de fuir. Impossible. Les Japonais étaient

dehors, armés de mitrailleuses, de grenades et de baionnettes pour achever, au milieu des rires les plus sauvages, tous ceux qui sortaient de l'abri. Leur cruauté ne s'arrêta pas là ; craignant encore que quelqu'un ne leur échappe, ils se mirent en devoir de boucher toutes les issues, nous privant ainsi de l'air nécessaire pour respirer.

Comment ai-je été sauvé ? Grâce à une intervention spéciale du Bon Dieu. J'étais blessé à la tête, dans le dos, les bras et la jambe droite. Il y eut un moment où je crus m'évanouir. Comme je sentais que je perdais tout mon sang, je déchirai mon costume pour en faire un bandage et arrêter ainsi l'hémorragie finale. Je croyais m'asphyxier au milieu de la fumée, la poussière et l'odeur de la poudre. C'est alors que je m'approchai d'un soupirail pour le déboucher, en enlevant la terre, malgré les protestations de ceux qui m'entouraient, estimant dangereux ce que je voulais faire. Je parvins quand même à pratiquer une ouverture suffisamment grande pour pouvoir respirer un peu d'air pur. Le matin, de bonne heure, la sentinelle s'en rendit compte et commença à nous tirer des coups de fusil par la même ouverture, après quoi il la boucha de nouveau.

A mesure que le temps s'écoulait, les cris des blessés se faisaient moins nombreux, les plaintes s'éteignaient, tandis que l'odeur des cadavres faisait son apparition, en même temps que les mouches se multipliaient dans l'abri. Nous étions déjà dans un cimetière et sans pouvoir en sortir, par crainte des Japonais. Le 21, je passais la nuit, hors de l'abri, avec un compatriote civil, le matin nous y rentrâmes de nouveau pour ne pas être surpris par les Japonais. La nuit du 22 arrivée, nous partions tous les deux au clair de lune, sans forces et grièvement blessés. Nous étions obligés de nous traîner plutôt que marcher à travers ruines et cadavres. Le 23 au matin, la canonnade redoubla de plus belle ; le fracas des mitrailleuses et des fusils se rapprochait de plus en plus, tandis que, dans notre abri, fenêtres et cloisons s'écroulaient, soulevant une nuée de poussière. Puis ce fut le calme... Vers huit heures du matin le son de voix humaines parvenaient à nos oreilles : « Sortez, sortez... Come on..., come on... »

« C'était eux, les Américains ! C'était la délivrance ! »

Mais, avec cent autres victimes, notre confrère, M. Jérôme Pampliega, était resté là-bas, avec ceux qui avaient été ses compagnons de souffrance. M. Jérôme Pampliega était né à Rabe de las Calzadas (Burgos). Il fit ses humanités à Tardajos, la philosophie à Villafranco del Bierzo, et la théologie à Cuenca. Ordonné prêtre en 1930, il fut envoyé aux Philippines où il travailla dans plusieurs maisons. En 1941, malade de la gorge, il rentra à Manille ; il y resta jusqu'à ce que la mort le surprit, le 19 février 1946, dans de si terribles circonstances.

### III. — AU SÉMINAIRE DE MANDALOYONG

Au Séminaire diocésain de Mandaloyong, on assassina MM. Prisciano Gonzalez et Crispin Gomez, avec le Frère Rafael Martinez.

M. Prisciano Gonzalez naquit le 12 d'octobre 1885 à Isar (Burgos). Il entra dans la Congrégation le 19 septembre 1901, et en 1913 seulement, il fut envoyé aux Philippines, où il y enseigna surtout la philosophie et la théologie. Il aimait beaucoup ces matières qu'il travaillait avec ardeur. Il était encore professeur au Grand Séminaire de Manille qu'il aimait tant, lorsqu'il mourut, victime des soldats japonais.

M. Crispin Gomez, lui, était né le 4 décembre 1895, à Hontanas (Burgos). Reçu au Séminaire interne le 7 septembre 1911, il fut ordonné prêtre en 1920, et parvint à Manille, en janvier 1921. Il se dévoua dans le Grand et le Petit Séminaire, en y donnant plusieurs cours. Il aimait passionnément les langues et c'est sans doute à cela qu'il doit les trois ans qu'il passa à Perryville (Etats-Unis), pour se perfectionner dans la langue anglaise. Sa bonté avait gagné la confiance de ses séminaristes.

Bien simple et tout unie, la vie du frère Rafael Martinez, né à Ferreto (province de Leon), le 24 octobre 1876. En 1899, dans l'armée, il se trouvait affecté au Service de Santé, à l'hôpital de Santiago, en Galice. Une Fille de la Charité d'alors l'aiguilla charitablement vers la Congrégation de la Mission : il avait les qualités qui font les véritables frères de la Mission. Placé à Tardajos, à l'Ecole apostolique, il y laissa d'excellents souvenirs. Arrivé aux Philippines le 21 novembre 1914, il fut placé, dès le 8 décembre suivant, au Grand Séminaire de Mandaloyong. Il y resta jusqu'à sa mort. C'était un bon frère de la Mission ; trente années de dévouement l'ont prouvé amplement et cette sainte vie l'a préparé à sa mort en ce début de 1945.

De ces trois victimes, nous savons très peu sur leur mort ; ou mieux nous ne savons rien puisque jusqu'à cette heure on n'a pas su où ils furent assassinés ni où peuvent reposer leurs corps. Les quelques notes suivantes de M. Antoine Mayoral peuvent seulement nous donner une petite idée de ce que fut la tragédie du Séminaire de Mandaloyong, où se trouvaient nos confrères.

« Le 3 février 1945, raconte-t-il, les Japonais nous payèrent cinq mille pesos de loyer. Ils allaient nous être bien peu utiles ces pesos, puisque les Américains arrivaient ce jour-là à Manille. Le 4 février, vers quatre heures et demie du matin un jeune homme vint nous mettre au courant de la part des Japonais qu'ils allaient abandonner la maison, et que nous pouvions l'occuper jusqu'à leur retour. Nous retournâmes aussitôt au Séminaire. Les Japonais étaient, en effet, en train de l'évacuer, mais de bien près les suivaient

de nombreux bandits, qui, eux, étaient prêts à piller tout ce qu'abandonnaient les Japonais.

Au début, ces bandits respectèrent le Séminaire. Nous nous mîmes en devoir de bien fermer portes et fenêtres pour revenir à notre petite maison où nous logions depuis que nous avions été contraints d'évacuer le Séminaire. Le soir encore de ce 5 février, tout était en place. Mais, durant la nuit, les bandits fracassèrent les portes et pénétrèrent à l'intérieur du Séminaire. Le 6 février, plus d'un millier de voleurs et bandits étaient installés dans le Séminaire en train de le piller à qui mieux-mieux. Rien ne fut respecté ; ils emportèrent même l'autel de la chapelle pour le faire brûler dans leurs cuisines ; les planchers de la maison subirent le même sort. Une personne nous avertit de tous les dégâts que ces chenapans étaient en train de faire ; il était vraiment dangereux d'aller se rendre compte de leurs méfaits. A preuve, M. Crispin, qui faillit être tué par ces bandits dans le poulailler ; il échappa à la mort de justesse en fuyant à travers des marécages, avec de la boue jusqu'à la ceinture. La preuve était évidente : il valait mieux ne pas essayer d'approcher du Séminaire.

Le 8 février, je tente une sortie de la maison, avec un peu de riz pour une pauvre voisine, et je trouve sept Japonais en train de faire sauter un ponceau. Ils me laissent passer. Vers sept heures du matin, une mitrailleuse en face de la maison commence un duel de mort avec les Japonais qui sont postés non loin de nous. Vers midi, les Japonais évacuent. Pendant que nous étions en train de dîner, plusieurs Japonais arrivent avec une mitrailleuse et nous conseillent de partir car, disent-ils, ils vont installer ici leur mitrailleuse. Ils partent peu après sans rien faire.

A huit heures du soir, une explosion retentit tout près de chez nous. Estimant que la bombe n'avait pas été dirigée contre notre maison, nous voulûmes nous rendre compte d'où venait le coup. A peine regardions-nous par la fenêtre, une vraie pluie de grenades à main tombe tout autour de nous. Nous décidons sans plus d'aller nous reposer, persuadés que personne ne pouvait avoir de mauvaises intentions à notre endroit.

A onze heures du soir, de grands incendies s'allument par la ville. M. Gonzalez me réveilla pour aller les contempler. A ce moment-là, des pas se firent entendre dans la rue. Deux hommes s'arrêtent devant la porte de notre maison. L'un d'eux allume une lampe de poche et secoue la porte avec violence. Il me fut impossible de me rendre compte s'ils étaient japonais ou bien « *makapilis* » (bandits). Ils se postent ensuite sous ma fenêtre et l'un d'eux appelle : « *Hali ka !* » (viens ici). Personne ne répondit ; moi, j'étais pris de peur. M. Crispin ne voulait pas bouger, et les autres dormaient. Alors, un de ces bandits fracasse par terre un

objet en verre, en criant « *Hali, ka !* » M. Prisciano qui se réveille alors, de répondre : « Oh y va ! »

Nous descendîmes alors tous les trois à l'étage inférieur où dormaient le frère coadjuteur et le séminariste. Ceux qui étaient à l'extérieur répétaient toujours « *Hali, ka !* » Pris de peur, et encore plus en ce moment, je sortis par la porte du jardin, j'arrivai au bord du fleuve et là, protégé par l'herbe très haute de la rive, je gagnai la rase campagne. Dans cette terrible nuit éclairée par les flammes des incendies, j'entendis plusieurs coups de fusil. Étaient-ils dirigés vers moi ou bien vers mes compagnons ? Je ne sais.

C'est ainsi que, à travers toute sorte d'obstacles, je pus arriver chez un ami, qui me reçut fort bien, m'offrit un bain pour me calmer, me prépara quelque chose pour me remettre de mes émotions, et me conseilla de me reposer et d'attendre le matin pour revenir à la maison.

Vers une heure et demie du matin, je voyais que les incendies se rapprochaient de notre maison, je ne pouvais pas demeurer là sans aller voir ce qui arrivait à ceux qui étaient restés. Je partis donc de la maison où j'étais réfugié et arrivai ainsi à une autre maison tout proche de la nôtre. Il y avait là une trentaine de personnes prises de terreur devant ces lugubres incendies. On m'y donne une espèce de tablier rouge et je pars en rampant dans la direction de notre maison. J'étais déjà près d'elle lorsque je vis, à une quarantaine de mètres, le point rouge d'une cigarette qui, de temps en temps, changeait de place. C'était peut-être les confrères qui m'attendaient, peut-être bien le frère. Je continuai donc à ramper, lorsqu'une rafale de coups de feu se fit entendre à mes oreilles. J'étais visé. Il me fallait donc revenir à la maison où se trouvaient les trente personnes qui, sous la fatigue, finirent par s'endormir. Pour moi cela fut impossible. Un petit d'une dizaine d'années me tint compagnie cette nuit-là.

— Pourquoi ne dors-tu pas, Domingo ? lui dis-je.

— Parce que si je m'endors, personne te tiendra compagnie, et tu ne sauras pas avec qui parler.

— Cela ne fait rien, je n'ai pas besoin de compagnie, car si je ne parle pas, je suis en train de prier.

— Père, veux-tu alors une image pour prier ?

— Non, je n'ai pas besoin d'images pour prier.

— Comment se fait-il donc que nous récitons toujours le chapelet devant une image de la très Sainte Vierge, que maman garde ?

— Merci, Domingo. Mais, tu vois, nous autres, prêtres, nous n'avons pas besoin d'images pour prier. Va dormir, mon petit.

L'enfant alla dormir et je continuai à prier jusqu'au lendemain, à six heures, où je réussis à revenir chez nous, chercher les confrères. Ils avaient disparu, assassinés par les Japonais !...



## HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV, de 1874 à 1918

M. Eugène Boré, Supérieur général (suite).

Chapitre LII. — Province de Lombardie : Turin, Gênes, Sarzana, Scarnafigi, Bédonia, Plaisance, Savone, Finalmarina, Casale, Frassinetto, Sienna, Cagliari, Sassari, Grugliasco, Chieri. MM. Durando, Martinengo, Gazzano, de Petris, Reviglio, Siffredi, Scottini, Giriodi, Scarabelli, Magliani, Castagna. Nazaréennes.

Cette province ne fut érigée qu'en 1704. Mais déjà, depuis longtemps, plusieurs maisons qui la constituèrent existaient, en particulier la principale, Turin.

Dans les fondements de cette maison, Dieu mit les pierres les plus précieuses. Le fondateur, le marquis de Pianezza, ministre du roi de Piémont, fut un saint ; il finit sa vie le 13 juin 1677 dans l'humble office de portier de la maison des missionnaires (Cf. Coste, t. V, p. 250). Le premier supérieur, M. Jean Martin, fut un saint, un grand saint, dont la vie est une des plus belles de nos notices. Enfin le supérieur général qui érigea la maison fut saint Vincent lui-même, notre saint fondateur. Rien d'étonnant après de tels commencements que la maison de Turin ait été et soit encore une des maisons de la Compagnie où fleurisse le mieux l'esprit de notre vocation.

Ce fut en 1654 que les premières avances furent faites pour l'établissement de la Compagnie, en la ville de Turin. Saint Vincent ordonna à M. Blatiron d'aller étudier sur place le projet de fondation. Il rejeta la clause du traité qui stipulait que six missionnaires seraient employés à prêcher et confesser dans la ville. Quatre prêtres arrivèrent pour le nouvel établissement, le 10 novembre 1656. Ils logèrent dans une maison de louage ; mais ils commencèrent bien vite à se construire une maison avec chapelle intérieure dans le jardin du comte de Broglie. Celle-ci fut achevée en 1666, sous le supérieurat de M. René Simon.

Saint Vincent avait conseillé de commencer les missions à la campagne, avec beaucoup de simplicité et d'humilité. Dieu bénit partout les travaux des missionnaires, et on les appelait communément *i santi* les saints.

Saint Vincent s'était montré également disposé à l'établissement d'un séminaire à Turin ; mais fidèle à sa ligne de conduite, il voulut attendre que la proposition lui en fut faite par l'évêque. Probablement cette proposition n'eut pas lieu puisque les missionnaires ne furent pas chargés du séminaire, se contentant de loger chez eux un certain nombre d'ecclésiastiques, sous forme de convict. La peste s'étant déclarée, les missionnaires se montrèrent disposés à se dévouer au service des pestiférés et saint Vincent les loua de leur générosité. Saint Vincent fut d'avis qu'on érigeât un séminaire interne à Turin ou, à défaut, à Gênes.

MM. Jacques Pesnelle et Yves Lorence succédèrent comme supérieurs à M. René Simon. En 1673 on posa la première pierre de l'église publique. L'année suivante, M. Jean Martin redevint supérieur.

Les missionnaires furent toujours très estimés des Princes de Savoie. L'un d'eux disait, de notre maison, que c'était la plus

*sûre forteresse de son Etat.* Un de nos confrères fut précepteur des enfants du prince et directeur de sa conscience.

L'église publique des confrères fut consacrée solennellement en 1697, et la province de Lombardie fut détachée de celle de Rome, en 1704. Le premier visiteur fut M. Joseph Seghino. La succession des visiteurs et des supérieurs de Turin nous offre une série d'excellents sujets qui ont fait honneur à Dieu et qui ont travaillé efficacement au salut des âmes dans l'esprit de saint Vincent.

Nos confrères restèrent dans la maison qu'ils avaient construite jusqu'en 1776. A cette époque les jésuites ayant été supprimés par le pape Clément XIV, nos confrères furent pressés fortement, par la Cour de Savoie, d'occuper leur maison et leur église ; ce qu'ils firent avec la permission du Saint-Siège.

Peu de temps après, éclatait la Révolution française ; les effets s'en firent sentir dans la province de Lombardie. De 1788 à 1800, dix-huit maisons furent fermées, et en 1800 - tous les missionnaires furent dispersés.

Pendant cette époque, Dieu donna aux confrères un gage de résurrection, par la venue du cœur de saint Vincent. M. Sicardi qui avait été supérieur à Turin fut nommé Assistant de la Congrégation. Il voulut mettre en sûreté la relique insigne du cœur de notre saint fondateur. Il l'emporta donc à Turin. Le cœur avait été caché dans les effets de quatre sœurs avec les habits du saint. Malgré les soins pris par M. Sicardi le cœur souffrit beaucoup en route et plusieurs parcelles s'en détachèrent qui furent plus tard recueillies en quatre reliquaires. A peine arrivé à Turin, le cœur de saint Vincent opéra un prodige qui lui valut une grande dévotion de la part des habitants. La contrée souffrait d'une grande sécheresse ; on résolut de porter le cœur en procession dans les rues de la ville ; à peine avait-on fait trente pas qu'une pluie diluvienne tomba du ciel. Le cœur resta à Turin jusqu'en 1796 époque où la maison ayant été supprimée, M. Sicardi se retira dans sa famille avec le cœur de saint Vincent. La présence de ce cœur fut certainement une source de grâces pour la contrée et pour nos confrères. Qui sait si notre saint fondateur n'a pas allumé ou développé la flamme de charité qui s'est manifestée depuis, par le grand nombre de maisons de sœurs et aussi par les admirables institutions des saints Cottolengo et Jean Bosco qui ont fait, de la ville de Turin, l'une des plus remarquables du monde pour l'exercice de la charité. Le cœur de saint Vincent revint en France quelques années après.

A la chute de Napoléon (1815) les missionnaires commencèrent à se grouper. En 1821, ils se réunirent dans une maison de louage car ils ne purent rentrer ni dans la maison des Jésuites qui leur avait été donnée en 1776, ni dans leur antique maison qu'ils avaient abandonnée cette même année et qui était devenue l'archevêché de Turin ; ils logèrent donc dans une petite maison, rue de l'Archevêché, qu'ils quittèrent en 1823 pour une autre, située *place Saint-Charles*.

L'histoire de la province se confond maintenant avec le vénérable M. Durando qui devint supérieur de la maison en 1831 et visiteur en 1837. Nous allons donc faire marcher de pair la notice de cet incomparable missionnaire et l'histoire de la province de Lombardie.

Marc-Antoine Durando naquit, en 1801, à Mondovì. Il y avait une maison de missionnaires depuis 1786. Félix de Andrieis y avait fait son séminaire interne, de 1797 à 1799. La Révolution ferma la maison et força les missionnaires à s'éloigner. Marc-Antoine entendit parler souvent des saints prêtres qui avaient édifié la population par leurs vertus et leurs prédications. Sa sainte mère le forma avec une tendresse particulière. Dès son jeune âge, il se fit remarquer par son caractère doux, docile, rassis ; il était posé et réfléchi, d'un esprit pénétrant, il saisissait fortement les choses, les retenait avec ténacité et les approfondissait avec ardeur. Il eut de très grands succès dans ses études qu'il poursuivit à Mondovì, jusqu'à la philosophie inclusivement. A l'ardeur pour l'étude, il joignait l'innocence des mœurs, l'amour des pratiques pieuses, un je ne sais quoi de grave et de réservé qui faisait dire à ses condisciples qu'il était un vieillard. En 1818, il se résolut à entrer dans la Congrégation des prêtres qui avaient autrefois édifié Mondovì. Il se rendit à Gênes où se trouvait alors le Séminaire interne.

La maison de Gênes était la maison la plus ancienne de la province. Elle remontait à 1645, trois ans après celle de Rome, neuf ans avant celle de Turin. La maison avait été fondée par le cardinal Durazzo. Les missionnaires se conduisirent en héros, et ils furent martyrs de la charité pendant la peste de 1657 : M. Blatiron et six de ses confrères. En 1671, M. Martin dont nous avons déjà parlé, était supérieur. C'était un excellent missionnaire ; il avait un talent merveilleux, il parlait très bien l'italien, il avait une vertu solide. Il fut tour à tour supérieur à Rome, à Turin, à Gênes, et partout il réussit. On établit le séminaire interne en 1673. La maison fut fermée comme les autres à la Révolution. Le 23 septembre 1806, Napoléon signa de Saint-Cloud le décret suivant : *Article 1<sup>er</sup>. — La maison sise à Gênes, dans le quartier Fassolo, possédée par les missionnaires lazaristes, ensemble son jardin, son église et sa bibliothèque, sont mis à la disposition du Supérieur de la Mission connue sous le titre de Saint-Lazare.*

*Article 2. — Elle sera consacrée à recevoir les membres de cette association, établis à Gênes, ou qui y seront envoyés par leur supérieur pour l'utilité du service des missions.*

*Article 3. — La maison de Gênes demeurera sous la direction et la surveillance du supérieur de la Mission établie à Paris.*

Mais la Congrégation fut dissoute peu après et il semble que ce décret soit resté à peu près lettre morte.

Il ne restait de l'ancienne province de Lombardie que le collège laïque de Savone et le collège ecclésiastique de Sarzane. Toutes les autres maisons furent fermées ou vendues : plusieurs comme *Parie, Voghera, Reggio, Cremona* ne devaient pas ressusciter.

A la fin de la Révolution, quand le roi de Lombardie, Victor-Emmanuel rétablit, en 1814, les ordres religieux, la maison de Gênes s'ouvrit la première en 1815. Les missionnaires dispersés se groupèrent autour du visiteur, M. Scarabelli, devenu plus tard évêque de Sarzane ; on songea à raviver la lampe demi-éteinte ; on rouvrit le noviciat. Un des premiers séminaristes fut le jeune Marc-Antoine Durando. Il fut reçu au Séminaire, le 18 novembre 1818. Il eut la bonne fortune d'être soutenu par les exemples et la direction de M. Joseph Martinengo, qui mou-

rut en 1838, à Mondovì, avec la réputation d'un saint. Marc-Antoine Durando fit de tels progrès dans les vertus et l'esprit de la Mission que l'année suivante, le 10 novembre 1819, il fut envoyé à Sarzane pour commencer ses études théologiques.

La maison de Sarzane remontait à 1734-1735. A l'Assemblée sexennale de 1730, il avait été question de cette fondation qui fut réalisée sous Mgr della Torre. Un convict pour clercs pauvres fut érigé, en 1746, par les libéralités de la famille Imperiali Lercari. Parmi les clauses du contrat, il était spécifié que la maison devait être exempte de la juridiction de tout supérieur ecclésiastique étranger à la Congrégation de la Mission, même de la suprême autorité qui ne pourra jamais s'ingérer dans ses biens car, disait le contrat, ce sont des biens laïques et non ecclésiastiques. En 1798, la République ligurienne supprima la maison ; elle fut rouverte en 1801. En 1810, alors que toutes les autres maisons étaient fermées, elle continua.

C'est là que Marc-Antoine Durando étudia la théologie, ayant comme professeur et supérieur le docte et pieux, M. Jean-Baptiste de Antoni, qui fut nommé visiteur deux ans plus tard. Frère Durando se fit remarquer par son recueillement, son ardeur à l'étude, son humilité, sa régularité, sa piété. Il n'osait pas demander les saints vœux car, disait-il à son supérieur : *que ferait la Congrégation d'un infirme comme moi ? Je lui serais à charge.* Le supérieur le rassura. *« Puisque vous avez bonne volonté, cela suffit ; si vous ne pouvez pas prêcher, vous direz le chapelet. »* Frère Durando prononça les vœux le 19 novembre 1820, à la messe de M. de Antoni.

Marc-Antoine Durando, loin de se relâcher après les saints vœux, devint encore plus humble, plus mortifié, plus régulier, plus fidèle aux exercices de piété, plus assidu et infatigable à l'étude. Il était en même temps affable et serviable ; il rendit de longs et pénibles services à un professeur usé par les ans et les infirmités, il le fit toujours avec modestie et patience.

Sa santé n'était pas brillante, et dès la troisième année de théologie il tomba dans un tel épuisement qu'on jugea à propos de l'envoyer dans son pays natal où l'on pensait que le changement d'air lui rendrait la santé.

Il eut la consolation de retrouver ses parents ; mais peu de temps après son arrivée, sa mère mourut ; il l'assista à ses derniers moments et il conserva toute sa vie un souvenir ému et un culte pour sa sainte mère. Cinquante ans après, le matin avant l'oraison de la communauté, il récitait encore les prières que sa mère lui avait apprises. *« Je n'ai jamais pu, disait-il, ni oublier ni omettre ces prières, et bien que j'estime celles de la Communauté, j'ai toujours conservé une dévotion particulière pour celles de ma mère. »*

Marc-Antoine fut ordonné prêtre en 1824. Quelques mois après, on jugea que sa santé était suffisamment rétablie et il fut placé à Casale. La maison datait de 1706. Elle avait été supprimée comme les autres, à la Révolution. Mais, en 1822, les missionnaires furent installés par Mgr Alciati, au couvent de Saint-Dominique. En 1824, quand M. Durando y fut placé, la maison avait pour supérieur un confrère très âgé et dont la mémoire s'affaiblissait. Il mourut en 1825, et M. Durando dut remplir provisoirement l'office de supérieur jusqu'à la nomination de M. Matteo Carnevalis, en 1826. Ce dernier, qui tenait auparavant la procure de la maison s'en déchargea sur M. Durando.

Il y eut des questions économiques importantes à traiter qui exigèrent de M. Durando un grand travail ; il le fit avec dévouement, sans rien négliger de son office de missionnaire missionnant. Il participa à un grand nombre de missions, d'abord comme catéchiste et confesseur des hommes. Il repassait avec soin sa théologie morale, et préparait soigneusement ses catéchismes. Plus tard, il prit part aux missions comme prédicateur des grands sermons ; il étudia avec soin les sermonnaires en vogue, particulièrement les orateurs français. Il était infatigable, il passait de longues heures au tribunal de la pénitence.

Quand M. Durando passa des catéchismes aux sermons, il parut un autre homme par l'énergie dont il était animé, la puissance de son action et le ton de sa voix qui sortait, forte et vibrante, d'une frêle poitrine. Au début, ce fut d'abord une impression de terreur ; il s'aperçut que ce genre n'était pas le plus avantageux aux pauvres gens des champs ; il y renonça et il unit l'onction la plus tendre et la plus pénétrante à la véhémence de son action ; il ébranlait toujours, mais en même temps il fascinait et calmait les âmes.

C'est à cette époque qu'il se crut appelé aux missions étrangères et qu'il en fit la demande au Supérieur général. Celui-ci, vu sa petite santé, lui répondit de rester tranquille. M. Durando n'avait pas en effet une forte complexion et il dut une fois interrompre une mission et retourner à la résidence, tout malade.

En 1829, M. Durando fut nommé député pour aller à l'Assemblée provinciale de Gènes. Il eut à traiter comme procureur l'importante question de la séparation du patrimoine de Turin, de Mondovì et de Casale, jusque-là indivis. A la fin de cette même année, il fut transféré à Turin et nommé assistant du vénérable supérieur, M. Joseph Giordana. Celui-ci mourut peu de temps après, et M. Durando fut nommé supérieur de Turin en 1831 ; il avait trente ans.

M. Durando, quoique supérieur, continua à prêcher des missions ; il rentrait le samedi soir pour être à Turin la journée du dimanche. Il exerçait une influence considérable. On pleurait, on criait : pardon ! pardon ! On restait pétrifié, saisi d'épouvante. Souvent ses forces le trahissaient ; il était obligé de descendre de chaire ; on le portait au lit. Son maintien grave, son aspect vénérable, le feu de son action, les inflexions de sa voix exerçaient une profonde impression. On l'appelait *Padre Santo*, le *Léonard de Port-Maurice* du Piémont.

A Turin, M. Durando prêchait dans l'église de la Mission, soit aux fidèles, soit aux associations, soit aux clercs et aux prêtres. Il eut quelques difficultés avec ces derniers. On l'accusa de rigorisme, de jansénisme ; plusieurs ecclésiastiques raillaient même en chaire les opinions de M. Durando. L'historien de ce dernier écrit : « Je ne saurais dire vraiment si M. Durando donnait prise à ces censures amères et jusqu'à quel point. » Son professeur de morale à Sarzana lui avait conseillé de s'en tenir aux opinions qui tiennent de plus près à la sévérité chrétienne. M. Durando a-t-il pris trop à la lettre le conseil de son professeur ? Toujours est-il qu'il fut dénoncé à l'archevêque. Il y eut un peu de froid pendant quelque temps ; mais bientôt la sainteté de M. Durando, la solidité de ses conférences, et peut-être un peu d'adoucissement de sa part dans l'exposé de la doctrine, calmèrent les murmures, les critiques ; il recouvra bien vite la confiance et l'estime de tous. Et pendant

trente ans il exerça une influence bienfaisante et profonde sur le clergé de Turin.

M. Durando introduisit à Turin, l'*Œuvre de la Propagation de la Foi* qui venait de commencer à Lyon, et il suscita parmi les âmes un grand amour pour les missions étrangères.

Deux des frères de M. Durando furent impliqués dans une conspiration contre Charles-Albert ; ils furent exilés, mais le prestige de M. Durando n'en fut pas diminué auprès du Roi ; car il était alors évident, et il le sera toujours, que M. Durando se tenait en dehors de toute politique. Aussi jouit-il toujours de la faveur du prince. Il s'en servit pour introduire les Filles de la Charité dans sa province.

En 1790, plusieurs jeunes filles s'étaient groupées à Montanaro pour s'occuper des pauvres malades et des pauvres filles. Elles furent agrégées à la Communauté des Sœurs. Elles s'établirent dans plusieurs maisons ; M. Durando s'occupait d'elles, mais il n'y avait pas d'uniformité ; on songea à les remettre aux évêques ou à les incorporer à la Communauté. Les unes se mirent sous la direction de l'évêque d'Ivrea ; ce furent celles de la première maison de Montanaro ; toutes les autres désirèrent devenir de vraies Filles de la Charité. Le roi Charles-Albert approuva le projet, et trois sœurs françaises vinrent pour les initier à l'esprit et aux usages. On avait voulu prendre la cornette avant l'arrivée des sœurs françaises, mais toutes furent incapables de constituer cette coiffe sur leur tête. Il fallut attendre l'arrivée des sœurs françaises ; ce fut en 1833.

Les Sœurs commencèrent alors leurs œuvres sous la direction de M. Durando. Le roi Charles-Albert leur donna en 1835 le couvent *San Salvario* des Pères Servites ; on y installa la maison centrale avec le Séminaire.

Les Sœurs prirent d'abord la direction de l'hôpital civil en 1835, celui du grand hôpital Saint-Jean en 1836. Le roi désira que les Sœurs fussent chargées de l'hôpital militaire. On fit venir des sœurs françaises et l'œuvre commença. Au début, il y eut grand étonnement, scandale même, murmures, critiques dans la ville. Un des premiers ecclésiastiques de Turin déclara que si M. Durando se confessait à lui, il lui refuserait l'absolution pour avoir introduit une œuvre aussi scandaleuse. Mais bientôt, devant les heureux effets produits par la présence des sœurs, les préventions tombèrent, l'étonnement se changea en admiration, et tout le monde loua M. Durando et les sœurs.

La ville de Gênes réclama les Sœurs et celles-ci furent chargées du grand hôpital *Pammatone* et de l'hôpital militaire où la présence des sœurs fit régner l'ordre, l'économie, la moralité. Le roi Charles-Albert encourageait et payait de ses subsides tous ces établissements.

En 1836, les sœurs commencèrent la Miséricorde (dite des *Casine*), où toutes sortes d'œuvres furent établies, et où les filles du roi venaient elles-mêmes pratiquer la charité sous la direction des sœurs. On félicitait M. Durando ; on l'appelait le Vincent de Paul de Turin. « *Misérable que je suis*, disait-il, *je n'ai pas l'ombre de la sainteté ni de la charité de saint Vincent dont je porte indignement la livrée, je ne suis bon qu'à gâter l'œuvre. C'est Dieu qui a tout fait.* »

M. Durando contribua également au succès de l'œuvre des Madeleine, pour les filles tombées. La fondatrice désirait beaucoup M. Durando comme directeur ; celui-ci refusa ; puis sur

les instances de l'archevêque, il recourut au Supérieur général qui autorisa. Dès lors, M. Durando s'occupa très activement de cette œuvre à la satisfaction de tous ; après quelque temps, il voulut se retirer de la direction ; personne n'y consentit et M. Durando en resta chargé, jusqu'à la fin de sa vie.

En 1835, M. Durando fut envoyé comme député à l'Assemblée générale qui élut M. Nozo comme Supérieur général.

L'année suivante, 1836, M. Durando organisa dans la maison les exercices spirituels. Il y avait six retraites d'ecclésiastiques par an et deux retraites de laïques. Ces dernières comprenaient une soixantaine de villageois, d'ouvriers. M. Durando prêchait souvent ces retraites, à la satisfaction de tous. Il créa une troisième retraite pour séculiers ; cette retraite s'appelait *dell'Annunziata* ; elle eut lieu à Turin jusqu'à la prise de la maison. M. Durando s'y intéressa toujours activement.

En 1837, le vénérable M. Michel-Ange Castagna qui était visiteur depuis 1825, demanda à être déchargé de son office quo l'âge et les infirmités lui rendaient pesant. M. Nozo, supérieur général, accorda cette demande et il nomma à sa place M. Durando qu'il avait eu l'occasion de voir à l'Assemblée générale de 1835. Du reste toute la province estimait M. Durando, qui était docte, pieux, zélé, prudent, charitable, laborieux. M. Durando avait l'estime et la confiance du roi. Il était très apprécié par l'archevêque. Le clergé était revenu de ses préjugés. Cette nomination fut accueillie avec joie. C'était l'homme qu'il fallait pour corriger les petits abus que la Révolution avait causés. M. Durando gouverna sa province par ses visites et par sa correspondance. Dans ses visites, il n'était pas l'homme qui bouleverse tout ; il était pacifique et prudent ; il s'efforçait surtout de calmer, d'unir ; il recommandait le support. Il gouverna également par sa correspondance. Celle-ci se publie actuellement dans les *Annali della Missione* et nous permet de toucher du doigt les vertus gouvernementales de M. Durando.

Les maisons existantes dans sa province étaient alors : *Turin, Gènes, Mondovi, Casale, Sarzane, Savone et Plaisance.*

Les séminaristes étaient, partie à Gènes, partie à Mondovi ; M. Durando concentra le séminaire à Gènes, sous la direction de M. Joseph Allia.

Les philosophes furent laissés à Mondovi. Quand aux théologiens, qui étaient un peu partout, même dans les collèges où ils étaient employés à l'enseignement ou à la surveillance, ce qui gênait leurs études, M. Durando les mit à Turin, sous ses yeux. L'avenir s'annonçait bien. Il y avait beaucoup de vocations. M. Durando les acceptait. On lui recommandait de se restreindre, mais M. Durando ne pensait pas seulement aux besoins de sa province ; il travaillait pour les missions étrangères. « Je n'ai pas été jugé digne d'y aller, disait-il, je veux au moins leur envoyer du renfort. » De fait, en 1840, il envoya dans l'Amérique du Nord, quatre prêtres, dont deux devinrent visiteurs : MM. Penco et Rolando. Il en envoya aussi en Chine, en Perse, en Syrie, en Ethiopie.

L'année même où il fut nommé visiteur ramenait le premier centenaire de la canonisation de saint Vincent de Paul. Il y eut un triduum à Turin avec office pontifical, panégyrique. L'historien de M. Durando note qu'à ces offices il n'y eut pas d'instruments de musique. L'église de la Mission fut tapissée avec goût. On réimprima la vie de saint Vincent par V. Acami.

On distribua des estampes du saint fondateur. M. Nozo assista à ses fêtes, en profita pour faire une visite au roi.

Vers cette époque, il mourut dans la province un certain nombre de confrères, qui ont laissé une réputation de sainteté. Le plus remarquable fut M. *Joseph Martinengo*, supérieur de Mondovi. Il était né en 1748 à Fossano. Il fit ses études à Plaisance. Il avait une telle ardeur pour le travail qu'il se dispensait souvent de la promenade pour approfondir la sainte Ecriture et les Pères. Ses recherches donnèrent à ses écrits et à ses paroles une solidité et une onction remarquables. N'étant encore qu'étudiant, il avait composé un ouvrage sur la *Recherche de la Sagesse divine*. Après son ordination, M. Martinengo fut cinq ans professeur de sciences, et six ans professeur de théologie dogmatique. Ces onze années furent des années de retraite et de solitude, de régularité et de piété. Vint la Révolution, qui dispersa les missionnaires. Il se retira dans son pays, y desservit l'église, confessant, prêchant, faisant aussi des classes au séminaire diocésain. Les séminaristes avaient remarqué avec édification qu'il était toujours levé de très bonne heure. Quand la Révolution eut cessé, il reentra dans la Congrégation. Il fut d'abord directeur au Séminaire interne de Gènes, puis supérieur de Mondovi. Il n'y avait dans la maison que les murs : il la meubla ; il reconstitua la bibliothèque avec science et bon goût ; il procura des ornements à l'église. Tous ses revenus furent employés à ces travaux. Il rétablit aussi l'ordre, l'union, la régularité, la paix qui avaient été troublés par les événements.

Il avait un grand amour pour les pauvres, aussi chaque fois qu'il sortait en ville il était entouré de gens qui lui témoignaient leur reconnaissance. Tous les jours, il faisait une distribution avec grande affabilité. Il fournissait des honoraires de messe aux prêtres indigents. Il veillait avec grand soin sur les missionnaires, se préoccupant de la régularité, faisant les corrections avec sagesse et douceur. Il s'intéressait aux travaux de ses confrères, à leur santé. Il aimait beaucoup les jeunes, ne s'offensant pas de leur légèreté, sachant faire la part de l'âge. Il évitait les avis importuns, les corrections sévères, la sollicitude trop minutieuse. Il conserva beaucoup de vocations, qui auraient pu se perdre. Il aimait à recevoir les séminaristes dans sa chambre, et il leur parlait comme un bon père. Il était joyeux dans ses conversations, facétieux même, mais sans blesser personne. Il était patient dans ses maladies : on remarqua qu'il ne chassait jamais les mouches qui venaient se poser sur son visage. Il fut toujours pauvre dans ses habits. Il avait difficulté pour se rendre aux exercices ; il se traînait dans les corridors. Il acceptait gaiement les infirmités de la vieillesse ; ce sont les fruits de la saison, disait-il : *labor et dolor*. Il lisait toujours assidument la sainte Ecriture : Cette lecture me ravit, avouait-il ; il aimait à dire le chapelet devant le Saint-Sacrement.

Avant sa vieillesse, il prêchait souvent des retraites aux ecclésiastiques, aux religieuses ; il était d'une assiduité remarquable au confessionnal. Il avait un grand discernement des esprits. Quand il était à la résidence, il ne sortait que pour aller voir les malades. Il fut toujours très humble, cachant sa science, ne parlant jamais de ses ouvrages. Quand on les lui rappelait, il disait : ce sont des amusements de jeunesse.



Il se prépara à la mort avec ferveur et confiance. Il mourut estimé et aimé de tous, de l'évêque qui l'avait nommé examinateur synodal, des autorités civiles, de ses confrères, des pauvres. M. Durando l'avait en grande vénération.

En 1838, mourut un autre prêtre, M. *Barthélémy Gazzano*, dont M. Martinengo avait dit : « C'est un excellent missionnaire doué d'une parfaite piété, grand observateur de la règle. » Il était né en 1763, près de Gênes. Son éducation fut solide et brillante. Il fut reçu dans la Congrégation en 1782 par son oncle, supérieur de Gênes et visiteur de Lombardie, M. Corradi. Pendant son séminaire, il fut si fervent, si pieux, si régulier, que le directeur disait qu'il était impossible de trouver un séminariste plus exemplaire. Il étudia à Plaisance : on l'appelait, comme saint Thomas, l'ange de l'école. Des douleurs de tête lui firent pratiquer la patience pendant ses études. Ordonné prêtre, il fut toujours d'une grande édification, surtout par l'observance des cérémonies. Il fut placé à Gênes où il édifica par sa vie sainte, laborieuse, retirée, prudente, régulière. Il fut bientôt nommé directeur du Séminaire interne.

Mais la Révolution ayant dispersé les confrères, il retourna, chez lui où il exerça le saint ministère dans la paroisse. Lorsque la maison de Gênes fut rouverte, il revint prendre sa place avec ses confrères. Il fut nommé supérieur de Gênes, en 1824. Ses répétitions d'oraison étaient pleines de feu et d'onction. Il fut toujours simple dans ses manières, dans sa démarche, dans ses paroles, dans ses vêtements, dans son mobilier. Il était très humble dans ses paroles et ses actions. Sa patience fut admirable, héroïque. Pendant quarante ans, il souffrit d'une plaie à la jambe qui ne lui permettait pas de dormir dans un lit ; jamais il ne se plaignait de cette souffrance, il la cachait ; quand on lui demandait comment il allait, il répondait toujours : « Comme il plaît à Dieu ; le peu que je souffre n'est rien, comparé à ce que j'ai mérité. » Il avait un caractère vif, ardent, un tempérament sanguin, il aurait été porté à s'impatier à la moindre douleur, à la moindre contradiction, mais il se domina tellement que personne ne devinait les efforts qu'il faisait ; si parfois, rarement, une impatience lui avait échappé, il en demandait pardon. Il était très aimable, d'une grande descendance, d'une parfaite modestie des yeux. Il avait des incommodités subites qui l'obligeaient à se lever tout à coup, à marcher un peu ; il disait alors : « ce n'est rien, ça va bien. » Il avait un grand zèle pour les missions, pour les retraites ; il accueillait les retraitants avec grande bonté ; en 1833, pendant le choléra, il s'exposa à la mort en allant soigner les pestiférés. Il mourut tranquillement le 24 avril 1838. Son visiteur disait de lui : « J'ai connu peu de missionnaires plus fervents, plus pieux, plus réguliers. »

Nous sommes en 1838. L'année suivante M. Durando contribua à la fondation de la *Maternité* à Turin. Les œuvres des sœurs se développaient sous sa direction sage et dévouée. Peu à peu les appréhensions ecclésiastiques s'apaisaient en présence du bien accompli. Les principes par lesquels, sous prétexte de chasteté, on défendait aux sœurs de s'occuper des hommes, des enfants, des mères, etc..., tombaient lentement.

En 1840, la province de Lombardie s'établit en Sardaigne. D'après la volonté de Grégoire XVI, une maison avait été ouverte à Orisiano, en 1835, par M. Baccari, visiteur de Rome.

M. Ferrari en avait été le premier supérieur. En 1840, les missionnaires de Rome demandèrent que cette maison passât à la province de Lombardie, soit parce qu'ils manquaient de sujets, soit parce que la Sardaigne faisait partie du royaume du Piémont, et qu'il y avait difficulté pour les Romains d'y être acceptés. M. Castagna avait refusé constamment à cause de la malaria qui régnait en cette île. « *La province*, disait-il, *n'a pas besoin d'un cimetière.* » M. Durando résista ; mais on recourut à M. le Supérieur général. Celui-ci pria M. Durando, lequel obéit immédiatement. Cette maison causa de grands sacrifices à la province ; la plupart des confrères étaient bientôt minés par les fièvres et obligés de revenir sur le continent. M. Durando tint bon et garda la maison d'Oristano toute la vie. Il la visita en 1857. Elle ne fut supprimée qu'après sa mort, en 1882.

En 1842, les maisons de Sœurs étaient déjà au nombre de vingt, fondées depuis 1833.

En 1843, quelques confrères d'Italie avaient demandé qu'on modifiât les Constitutions. Le Pape convoqua un Congrès auquel assistaient M. Durando, les deux autres visiteurs d'Italie, M. Etienne et M. Aladel. Mgr Rosati fut le président de ce Congrès. Le 23 mars, les cardinaux décidèrent qu'il n'y avait rien à changer dans nos Constitutions et que l'on pouvait convoquer une Assemblée générale pour élire un nouveau Supérieur général, en remplacement de M. Nozo qui avait donné sa démission. M. Durando se réjouit grandement de cette décision et il écrivit à M. Sturchi, assistant italien : « *Te Deum laudamus.* » L'Assemblée générale eut lieu en août 1843, et M. Etienne fut nommé Supérieur général. M. Durando avait assisté à cette Assemblée. M. Etienne et M. Durando étaient faits pour s'entendre ; ils avaient tous deux les qualités du gouvernement, ils se comprirent, s'estimèrent, s'aimèrent, et tous deux firent un bien immense, l'un dans la Congrégation tout entière, l'autre dans la province de Turin.

Cette même année 1843, la fondation de *Scarnafigi* fut conçue. Une dame, Thérèse Ballori, voulait consacrer sa fortune pour le bien moral de son pays, Scarnafigi. Elle cherchait une communauté qui voulut se charger de la fondation. Elle vint prier à l'église des missionnaires de Turin. Elle fut frappée de la gravité, de la dignité, de la modestie des prêtres et clercs. « *Voilà*, dit-elle, *les religieux qui porteront les bénédictions du Ciel sur mon pays de Scarnafigi.* » Elle s'ouvrit à M. Durando qui loua la dame, la remercia mais refusa. La dame revint à la charge, M. Durando alléguait qu'il ne pouvait rien sans le Supérieur général. Thérèse Ballori insista si bien que, avec la permission du Supérieur général, on accepta la fondation, on acheta un terrain, on s'occupa des pauvres, M. Jean-Baptiste Cassone fut le premier supérieur. Bientôt on s'occupa également des clercs diocésains, on ouvrit un collège, puis un petit séminaire. Le 19 mars, eut lieu la pose de la première pierre de la chapelle. La fondatrice mourut en 1853.

En 1844, le Père Etienne visita la province de Lombardie : Turin, Gênes. Dans sa circulaire de 1845, il déclara : « *La province de Lombardie est une province que je considère comme faisant grand honneur à la Compagnie. Les jours que j'y ai passés ont été des jours de jouissance. Les missionnaires sont estimés du roi, du clergé, du peuple. Il règne dans cette province une régularité exemplaire, une sainte union, l'éloigne-*

ment du monde, la simplicité, le zèle, le bon esprit. » Tout cela était dû en grande partie au visiteur, M. Durando. Celui-ci, en effet, par ses paroles et par ses exemples, exerçait une influence très bienfaisante. Il y avait trente-neuf étudiants dont vingt-neuf théologiens. M. Durando s'intéressa beaucoup aux études ; il introduisit l'herméneutique, l'histoire, la prédication ; il se chargea lui-même de ce dernier cours et il le fit avec intelligence, charme et dévouement. Il avait aussi un grand zèle pour le chant et les cérémonies. Il imposait une pénitence à tous ceux qui se trompaient. Il régla que ceux qui feraient une faute seraient privés de vin. Ayant lui-même oublié une fois d'ôter sa barrette quand il le fallait, au repas suivant il remit son pinton de vin au servent.

Il dirigeait sa province par ses visites et ses lettres. Le nombre de ces dernières est considérable. Elles sont remarquables par le calme, la prudence, le respect. Elles sont ordinairement brèves et concises. Elles respirent la charité, une civilité exquise.

Sa santé n'était pas brillante, il avait de fréquentes incommodités, des spasmes si forts qu'il tombait à terre et se tordait comme un serpent.

Mais voici 1848. La révolution souffle dans toute l'Europe. Pie IX, Charles-Albert sont obligés de faire des réformes. Toutes les têtes sont en l'air. Les étudiants de Turin, eux-mêmes, acclament par leurs chants l'aurore des temps nouveaux. « Vous feriez mieux, leur dit M. Durando, de chanter la *Madone*. » Les missionnaires sont menacés. D'autres communautés sont dissoutes. M. Durando craint de n'être pas à la hauteur des événements ; il se persuade qu'il doit donner sa démission ; il en parle à son Conseil, qui approuve sa démarche ; il écrit donc au Supérieur général, le 22 mai 1848, pour demander à être déchargé de son office ; mais le Supérieur général refusa.

En 1848, le 25 juillet, on ouvrit le séminaire de *Bedonia*, avec sept prêtres et deux frères. Il n'y avait pas de local suffisant ; on faisait la classe dans les bois. La population avait un excellent esprit, une grande estime pour les missionnaires. Mais *Bedonia* était dans le duché de Parme, et les Parmesans étaient opposés aux Piémontais. On songea donc à expulser les missionnaires ; on attaqua d'abord leur doctrine : celle-ci fut trouvée irréprochable. M. Etienne obtint que *Bedonia* dépendît directement du Supérieur général ; cela n'empêcha pas les tracasseries contre les confrères de *Bedonia* et de *Plaisance*. Ils furent obligés de quitter ces deux maisons. *Bedonia* fut fermé et *Plaisance* passa à la province de Rome. M. Durando avait fait la visite de ces maisons et il avait trouvé qu'il y avait bon esprit, harmonie, observance des règles. Mais le grand grief des missionnaires était d'être *Piémontais* ; on perquisitionna chez eux : on ne trouva ni armes, ni écrits suspects. Malgré cela, ils furent expulsés. M. Durando alla au devant des chassés : il les embrassa, leur recommanda la patience, le silence, la prudence ; il les plaça dans les autres maisons de la province.

En 1849, devait avoir lieu une Assemblée sexennale. A cause de la gravité des événements, M. Etienne la transforma en générale. L'assemblée provinciale de Lombardie se tint à Gènes. Là, un député parla longuement contre M. Durando ; il blâma ouvertement certains actes administratifs du Visiteur ; celui-ci

écouta avec patience ; puis il répondit qu'il avait essayé de se retirer de cette charge, qu'il serait content si l'assemblée provinciale demandait sa déposition. Quand M. Durando fut à Paris, M. Etienne le consola et lui déclara qu'il le maintenait à la tête de la province où il faisait très bien.

M. Durando revint donc à Turin. Mais les temps étaient lamentables, pleins d'anxiété pour les communautés religieuses. Le gouvernement expropriait leurs bâtiments. Le noviciat de Turin fut fermé. On put cependant continuer les missions ; mais les missionnaires étaient surveillés, espionnés. M. Durando recommandait de ne pas parler de politique ; il se plaça sous la protection de saint Joseph dont il mit la statue au pied de l'escalier de la maison ; il prescrivit des prières extraordinaires et il se confia en Dieu.

A Savone, au collège, il y eut du trouble, des désordres, mais le calme fut bientôt rétabli. Parut alors la *loi des Brevets*, qui obligeait tous les professeurs à posséder un diplôme, à passer un examen pour pouvoir enseigner. Les missionnaires se souvinrent à cette loi et continuèrent leurs classes. Les sœurs refusèrent et quittèrent leurs écoles. « *Il y a de quoi les occuper*, disait M. Durando ; *on va pouvoir intensifier le service des pauvres qui fait tant de bien et qui procure aux sœurs la sympathie de tous.* »

En 1851, le Gouvernement prit une bonne partie de la maison de Casale. Il ne la prit pas tout entière, grâce à l'ambassadeur de France.

Cette même année, la municipalité de Finalmarina offrit à M. Durando le collège abandonné par les Barnabites. M. Jean Rinaldi en fut le premier supérieur. M. Durando accepta ce collège parce qu'il supposait que la loi de suppression des communautés n'atteindrait pas les collèges. Il plaça dans cette nouvelle maison les confrères venus des maisons de Bedonia, fermée, et de Plaisance, rattachée à la province de Rome.

En 1852, les confrères de Casale achetèrent une maison à Frassinetto.

La guerre de Crimée permit aux missionnaires et aux sœurs de prouver leur dévouement héroïque au service des pauvres soldats blessés ou malades. Six missionnaires et soixante-dix sœurs, sous la conduite de Sœur Cordero, endurèrent de grandes fatigues et souffrances. Dix sœurs moururent du typhus.

La conduite des missionnaires et des sœurs préserva la double famille des mesures portées contre les Congrégations. M. Durando ordonna des prières d'action de grâces. On rouvrit le séminaire interne de Turin ; quelques vocations de prêtres, de chanoines, de curés se présentèrent. On put ainsi continuer l'œuvre des missions. La maison de Scarnafigi se transforma en école, puis en petit séminaire.

C'est alors que s'ouvrit le célèbre collège *Brignole Sale*, à Gènes. M. Brignole Sale avait été ambassadeur à Paris ; il avait connu les lazaristes ; il résolut de fonder à Gènes un séminaire pour les Missions Etrangères. Il s'entendit avec le Père Etienne, avec la Propagande, avec M. Durando. Une grande maison pour vingt-quatre clercs fut mise à la disposition des confrères. Ces jeunes gens devaient être choisis dans les divers diocèses d'Italie et de France. L'œuvre fut inaugurée, le 11 février 1855. La cérémonie s'ouvrit par le chant du *Veni Creator*. Il y

eut trois discours. Mgr Charvaz, archevêque de Gênes, parla le premier. Il loua la ville de Gênes, illustre et religieuse cité, si riche en établissements de tous genres ; il rendit honneur à l'illustre citoyen et à sa noble compagne qui ont enrichi leur patrie d'un établissement plutôt unique que rare. Il regretta de n'avoir pas l'éloquence de Mgr Dupanloup, « ce collègue vénéré et chéri qui honore aujourd'hui cette réunion de sa présence ». L'archevêque de Gênes montra ensuite les relations qui existent entre la civilisation et la religion ; il rappela les fruits obtenus par les missions chez les infidèles : les germes de la civilisation sont répandus avec les lumières de la foi ; on fait de l'infidèle un croyant, du sauvage un homme et un chrétien. Pour obtenir ce résultat, il faut faire des missionnaires, des civilisateurs, des apôtres. L'archevêque loua ces missionnaires zélés, ces envoyés de Dieu qui quittent père, mère, patrie, qui renoncent à leurs amis, à leurs biens, qui renoncent à eux-mêmes pour aller aux extrémités du monde enseigner à des peuples inconnus, à des sauvages, le nom de Dieu, sa sainte loi, son culte, leurs devoirs envers leurs semblables et en faire ainsi des hommes, des chrétiens. Pour cela, il faut un séminaire, il faut acquérir la connaissance des langues, la science de la sainte doctrine à la sueur de son front. Il faut de longues études, des maîtres habiles. Il faut un lieu où les jeunes aspirants à l'apostolat puissent se recueillir, une école où ils puissent s'instruire, des maîtres dont ils puissent recevoir les leçons, tous les moyens nécessaires pour acquérir la science et la vertu. L'archevêque de Gênes ajouta : « Puisque c'est dans l'unique intérêt de la Propagation de la foi que ce nouveau séminaire a été fondé, puisque c'est au successeur de Pierre que le don en a été fait, tout ce qui concerne l'ordre des études et la discipline intérieure a été concerté avec la Sacrée Congrégation de la Propagande et a reçu son approbation ; les sujets qui en sortiront seront mis à la disposition de cette même Congrégation. Rome est la grande, l'unique source de la mission catholique. Mission et pouvoirs, tout doit partir d'elle, tout doit y converger et tout doit y rentrer, c'est la source de l'unité, le centre de la catholicité. »

L'archevêque loua ensuite les fondateurs d'avoir confié l'œuvre à la vénérable Congrégation des Prêtres de la Mission de Saint-Vincent de Paul, héritière de l'esprit et des vertus de ce grand saint. C'est le même zèle, la même sagesse, la même abnégation, la même simplicité. Faire le plus de bien avec le moins de bruit possible, être propres à tout et ne se croire bons à rien, sauver les âmes en s'immolant soi-même, en se sacrifiant chaque jour, telle paraît être la devise de ces saints, prêtres. Toujours fidèles à leur vocation d'évangéliser les pauvres, ils ne témoignent d'empressement que pour les œuvres les plus obscures, les missions les plus délaissées ; ils redoutent jusqu'aux fonctions religieuses mêmes, lorsque ce sont des fonctions d'éclat. L'archevêque parla aussi des Filles de la Charité, ces intrépides apôtres qui ravissent d'étonnement et d'admiration les peuples du Levant, les disciples de Mahomet. Enfin l'archevêque appela les bénédictions de Dieu sur les prêtres de la Mission qui vont prendre la direction du séminaire, sur les élèves afin qu'il ne sorte d'ici que des missionnaires aussi vertueux qu'éclairés, aussi humbles que zélés.

Le Père Etienne parla ensuite et prit pour texte de son

discours : *Caritas nunquam excedit*. Après des considérations générales, il appliqua son texte à la ville de Gênes : « Quelles magnifiques pages a écrites dans l'histoire cette célèbre ville de Gênes ! Que de hauts faits lui ont acquis une gloire immortelle ! Que de monuments attestent sa grandeur ! Il y a deux siècles que vivait un génie sublime au cœur large, aux sentiments élevés, saint Vincent de Paul. La noblesse génoise veut attirer à elle un rayon de sa brûlante charité. Son grand cœur trouve un écho dans celui d'un illustre et vénérable Pontife qui occupait alors le siège de Gênes, le célèbre cardinal Durazzo. Ô chère et vénérable maison de la Mission de Gênes, qui occupait une si belle place dans le cœur de saint Vincent ! Quelles douces et profondes émotions ton nom seul fait éprouver à mon cœur ! Que de beaux souvenirs tu rappelles à ma mémoire ! Il me semble respirer encore le parfum des vertus que firent éclater dans ton enceinte et dans toute la cité les premiers missionnaires qui vinrent de France pour planter sur cette noble terre le drapeau de la charité. Le martyre de leur dévouement au salut et au soulagement des pestiférés fut le premier gage de leur amour et le sceau d'une alliance éternelle entre la ville de Gênes et la famille de saint Vincent de Paul. Que de générations d'apôtres depuis deux siècles les ont suivis, les ont imités dans cette belle carrière ! Quelle longue suite de bonnes œuvres de leur part et que de bienfaits de la part de la ville de Gênes ! Puisse cette sainte maison, étrangère à toutes les agitations du monde, être toujours un cénacle, un sanctuaire où réside l'esprit de saint Vincent ! » Le Père Etienne cita ensuite une lettre de saint Vincent de 1659, dans laquelle il parle d'un des ancêtres du fondateur de la maison Brignole Sale : « Vous me donnez sujet d'admirer le seigneur Emmanuel Brignole sur la grande affection qu'il a pour notre chétive Congrégation. » Le Père Etienne termina par un éloge des missionnaires qui parcoururent les contrées enveloppées dans les ténèbres pour combattre les erreurs, détruire l'empire de l'idolâtrie et procurer à tous les peuples la sainte liberté des enfants de Dieu. Honneur à la noble famille qui donne aujourd'hui à la religion ce nouveau et si magnifique gage de sa foi ! Honneur à la noble famille qui ajoute ce beau fleuron à la couronne de son antique gloire ! »

Le marquis de Brignole Sale termina la série des discours par un éloge à l'archevêque de Gênes, au supérieur général de la Mission, à Mgr Dupanloup, « l'honneur des lettres, l'une des gloires de l'épiscopat français ». Il protesta qu'on avait, dans les discours précédents, poussé trop loin la bienveillance à son égard. Il n'y a pas de proportion, déclara-t-il, entre les sublimes institutions dont s'honore la vie de Gênes et notre établissement. Nous avons voulu aider au développement de la foi en fondant un collège de missionnaires ; nous avons confié cette œuvre à la Congrégation de la Mission. Nous avons décidé que les jeunes gens, sortis du collège Brignole Sale Negrone seraient entre les mains du Souverain Pontife, seul interprète infaillible des besoins spirituels des peuples.

M. Durando ressentit une grande joie de cette fondation, lui qui avait voulu autrefois aller en Mission.

L'œuvre Brignole-Sale fut en proie à des difficultés nombreuses et graves. La banque où étaient les fonds, éprouva des revers financiers. On reconstitua la rente par la générosité de la

duchesse Galliera. Les supérieurs qui furent nommés moururent rapidement — trois en cinq ans. — Ces épreuves étaient la marque de Dieu. Trente ans après sa fondation, le collège avait fourni cent dix prêtres aux missions, dont un patriarche, un délégué apostolique, Mgr Bonetti, des évêques en Chine et en Amérique.

Avant de continuer la vie et les œuvres de M. Durando, disons quelques mots de plusieurs confrères morts en odeur de sainteté à cette époque.

M. de Pietri (ou de Petris Charles-Xavier), était né en Corse, à Piedicroce, diocèse d'Aleria. Ses parents qui voulaient lui procurer un poste élevé, l'envoyèrent étudier à Gênes. Il réussit si bien qu'il remplaçait les professeurs lorsque ceux-ci manquaient et il faisait l'admiration de tous. Il eut l'occasion de connaître les confrères et il résolut d'entrer dans la Congrégation. Au séminaire interne, malgré son caractère vif, son tempérament violent, sa sensibilité extrême, son esprit actif, il fut obéissant comme un enfant et le modèle de toutes les vertus, remplissant avec humilité les offices les plus bas quoiqu'il fût déjà prêtre. Quand son père apprit qu'il s'était fait lazariste, il arriva furieux à Gênes, si furieux qu'il en devint très malade. Son fils alla le voir. Son père le maudit et lança contre lui toutes sortes d'imprécations. On craignit un moment qu'il ne mourut dans un accès de rage. Son fils pria pour lui ; le père guérit et se trouva tout changé. Il consentit à la vocation de son fils et le bénit de tout cœur. Le jeune de Pietri continua à être un miroir de vertus. Il était rempli de talents : il se disait ignorant ou il s'accusait d'abuser des talents reçus. Sa vie (4 décembre 1748-14 août 1836), avait toujours été innocente ; il disait, comme saint Vincent, qu'elle n'avait été qu'une chaîne de péchés. Il ne parlait jamais de la noblesse de sa famille. Quand on le louait, il s'appelait un ver de terre, un chien mort. Il attribuait à ses péchés les malheurs publics, les fautes des autres. Après son séminaire, il prêcha des missions en Corse, à Bastia : on l'appelait l'ange, le saint. Il fut professeur de dogme à Savone ; il prêchait tous les dimanches avec tant de profondeur, de simplicité et d'onction qu'il eut bientôt une grande affluence de pénitents. On était ému jusqu'aux larmes en entendant ses discours.

Il fut envoyé à Plaisance comme professeur de morale et assistant de la maison. Il fut un modèle de régularité. Quand le frère qui devait lire à la seconde table venait à manquer, M. de Pietri le remplaçait avec joie. Il fut aussi directeur des novices qui se trouvaient au collège ; il se faisait tout à tous, s'adaptant aux divers caractères, aux faiblesses de plusieurs. Il encourageait les tièdes, il consolait les affligés. Il prit un jour sur lui la tentation d'un séminariste qui était désespéré ; le jeune homme fut aussitôt délivré. Il avait un grand respect pour son supérieur ; il se découvrait chaque fois qu'il passait devant sa chambre. Malheureusement la Révolution l'obligea à se retirer momentanément, ce fut sa plus grande peine.

Mais, en 1815, il put retourner à Plaisance comme supérieur. Pendant dix ans, il demanda à être déchargé de cet office. Il donna l'exemple des plus hautes vertus. Il portait les habits les plus usés et les plus vieux. Il ménageait avec scrupule les biens de la Compagnie qu'il appelait le bien des pauvres. Il s'astreignait aux jeûnes de l'Eglise même dans une vieillesse

très avancée. Il portait une chaîne de fer et se donnait la discipline toutes les nuits. Il alla une fois à Rome ; il n'alla visiter aucun des monuments de la ville éternelle. A Plaisance où il vécut trente-huit ans, il ne se promena qu'une fois dans le jardin. Il était demandé par les évêques pour prêcher des retraites ecclésiastiques, donner des conférences aux séminaristes ; il lui arriva de prêcher trois fois dans une année les exercices des ordinands dans le même séminaire. Il avait un tendre amour pour le prochain, il était plein de compassion, il avait des manières douces qui gagnaient tous les cœurs. Il avait une grande réputation de savant, ce qui ne l'empêchait pas de préparer toujours ses classes avec soin. Il veillait sur la pureté de la foi des séminaristes.

Tout cela ne l'empêchait pas d'être fidèle à tous ses exercices. Il était intimement uni à Dieu ; il se levait une heure avant la communauté et il passait tout ce temps en oraison à la tribune de la chapelle. Il était si plongé en Dieu que souvent, pendant son oraison, il paraissait n'être plus de cette terre. On se recommandait avec confiance à ses prières et on était exaucé. Un jour les habitants d'un village vinrent le supplier de prier pour leur maire qu'ils aimaient beaucoup et qui était gravement malade ; M. de Pietri alla aussitôt à la chapelle ; quelque temps après, il revint et dit aux habitants : « Retournez avec confiance et remerciez Dieu ; votre maire est guéri. »

Il avait un grand amour des pauvres, il était très libéral pour eux et il leur parlait avec un grand respect. Un jour le procureur de la maison traîna devant les tribunaux un domestique qui avait volé ; M. de Pietri en fut très affecté, il en devint malade.

M. de Pietri remplit toutes ses obligations malgré une santé déficiente : il avait des vomissements de sang, il souffrait beaucoup des intestins ; il avait des hémorroides et des plaies aux jambes, sans compter une fièvre continue. Il était toujours content et chaque fois qu'on lui demandait comment il allait, il répondait : « Comme Dieu veut. » A la fin de sa vie, il ne pouvait reposer que sur une chaise. Une seule chose le tourmentait, c'est quand il apprenait que Dieu était blasphémé, offensé.

Sa mort fut celle d'un prédestiné. Tous désirèrent des reliques de ce saint homme, chacun faisait son éloge ; on publiait ses bienfaits, les faveurs obtenues par ses prières. Les plus grands personnages civils et ecclésiastiques le pleurèrent, et son visiteur disait que c'était un vrai saint, une âme héroïque.

M. *Thomas Reviglio* fut aussi une âme d'élite. Il fut admis le 4 janvier 1795 au séminaire de Mondovi, fit sa philosophie à Turin, sa théologie à Plaisance et y enseigna jusqu'en 1810, époque où Plaisance fut dissout. Il rentra chez lui, à Sanfré, et revint en 1815 quand le collège rouvrit. Il s'adonna aux missions. En 1821, on le nomma directeur du séminaire interne à Mondovi. Il meurt le 27 octobre 1839. Il fut fervent, simple, droit, ferme dans les principes, logique dans les raisonnements, souple dans les applications. Sa parole était franche, sans artifice ; il disait la vérité, sans affectation ni respect humain. D'une apparence austère, il avait un cœur de mère ; il veillait avec soin sur la santé physique et morale des séminaristes. Il aimait la solitude, il agissait avec méthode, il était respecté et aimé de tous.



Un autre missionnaire, *M. Jean-Antoine Siffredi*, mourut à Mondovì, le 31 mai 1838, en odeur de sainteté, bien qu'au dire de son biographe, il n'entendit absolument rien à nos fonctions ; cependant, par sa sainteté, ses prières, ses pénitences, par son détachement du monde, il fit un grand bien aux âmes.

A Plaisance, *M. Adam Scottini*, décédé le 31 mai 1839, fut longtemps assistant. Il était entré dans la Congrégation à quatorze ans ; il était précoce, venant de Rovereto, pays de Rosmini (1797-1855), avec lequel il était lié d'une forte amitié. Il fut professeur remarquable. Il était très savant en toutes les branches qu'il enseignait, particulièrement en grec et en hébreu ; il avait appris cette dernière langue avec un rabbin voisin. Il confessait beaucoup d'ecclésiastiques. Il exerçait une influence remarquable par la force de son raisonnement, par son érudition, par la suavité de ses manières et de ses paroles, par les plus sublimes vertus qui le rendaient cher et respectable à tous. Il était d'une modestie rare, d'une grande bonté pour les pauvres, d'une parfaite égalité d'âme, toujours joyeux, il avait gagné le cœur de tous les séminaristes.

Une des gloires de Plaisance fut *M. Philippe Giriodi*, remarquable par sa science profonde, sa prudence exquise (26 août 1781-28 novembre 1842). Il était entré dans la Congrégation à Mondovì, âgé de seize ans. Il fit ses études à Plaisance pendant neuf ans ; il ne parlait pas beaucoup, il réfléchissait mûrement. Il y avait alors des opinions hasardées ; on suivait le système de Condillac ; Giriodi se montra très réservé et fut toujours disciple de saint Thomas d'Aquin. Ses professeurs ne se formalisèrent pas de cette attitude. Après ses études, il fut nommé professeur de dogme. Mais la Révolution l'obligea de quitter Plaisance ; il se retira chez lui et devint précepteur dans une grande famille ; il s'efforça d'imiter saint Vincent chez les Gondi, et comme lui il aimait à prêcher dans les campagnes. Quand la Congrégation put rouvrir Plaisance, il quitta son pays à l'insu de la famille où il était précepteur, car celle-ci l'avait en grande estime et aurait fait tous ses efforts pour le retenir. De retour à Plaisance, il fut chargé d'enseigner l'apologétique. Il composa un traité sur la Religion qui est un chef-d'œuvre par la méthode, la logique, la doctrine sage, l'érudition. Au bout de six ans, il devint professeur de morale. Il y avait alors grande diversité d'opinions sur les systèmes de morale. *M. Giriodi* avait pour principe d'exposer les divers systèmes avec sincérité et de laisser les élèves choisir celui qu'ils préféraient. Il disait souvent que pour ce qui n'est pas défini par l'Eglise, le professeur ne doit pas imposer ses idées. Il fut nommé supérieur du collège. Cette nomination fut accueillie, au dedans et au dehors, avec grande satisfaction. Il s'était acquis en effet une grande réputation par ses talents éminents, par sa science vaste et profonde, par sa prudence, sa douceur, son honnêteté. Il n'était ni impérieux, ni trop sévère, ni tatillon, ni minutieux. Son gouvernement était paternel ; il se plaisait à se trouver au milieu des jeunes. Il était ferme pour la règle, doux pour l'application. Il ne faisait de correction que pour les fautes considérables ; il les faisait avec douceur au moment favorable. Dans ses conférences et répétitions, il restait plutôt dans les généralités que dans les détails ; il parlait avec force et onction. Il était consulté par les prêtres, les évêques, les autorités civiles. Il prêcha beaucoup de retraites pas-

torales. Ces conférences étaient des chefs-d'œuvre par l'ordre, la force, la dignité, l'onction. Le clergé était alors divisé au sujet des idées philosophiques. M. Giriodi sut manœuvrer avec sagesse en ces circonstances difficiles : il recommandait la patience, la modération, la conciliation à tous ; aux siens, il prescrivait la neutralité. Il aimait les pauvres, surtout les pauvres honteux. Il était humble et il fit tous ses efforts pour éviter les honneurs soit dans la Compagnie, soit en dehors, en particulier pour l'épiscopat qui le menaça plusieurs fois et qu'il put éviter.

M. *Pie Scarabelli*, qui mourut un an après, le 25 mai 1843, n'eut pas la même chance, car il mourut évêque de Sarzane. Il avait été reçu dans la Congrégation à Turin ; il fut successivement professeur à Plaisance, assistant à Turin, supérieur à Ferrare ; la Révolution dispersa les confrères en 1796. M. Scarabelli eut beaucoup de difficultés ; il ne fut guère aidé par les confrères venus à Ferrare ; alors, il se réfugia à Gènes ; il fut alors nommé visiteur de la province de Lombardie ; mais c'était un *titulus sine re*, car presque toutes les maisons étaient fermées. M. Scarabelli, à la mort de M. Cayla, soutint contre M. Fenaja que M. Brunet était vraiment le chef de la Congrégation. En 1819, le roi de Sardaigne le nomma évêque de Sarzane ; il eut à cœur de recruter des prêtres ; en 1819, il n'y avait que cinq grands séminaristes ; en 1836, il y en avait soixante-dix-huit. Il visita régulièrement son diocèse. Il travailla avec zèle à la sanctification de ses ouailles ; il eut à ce sujet un procès curieux avec ses chanoines qui ne voulaient pas expliquer l'évangile à la messe de la cathédrale, dont le chapitre était curé. Malheureusement il eut une attaque d'apoplexie qui l'obligea à donner sa démission en 1836. Il se retira chez les confrères de Sarzane où il vécut dans l'humilité et le silence.

Quatre ans après, le 7 décembre 1847, la maison de Savone perdait un saint confrère, M. *Jean-Baptiste Magliani*. Ce confrère, né en 1762, à Dolcedo, fit ses études secondaires à Savone, son séminaire à Gènes. Il fut professeur d'humanités et se fit une grande réputation, soit comme professeur, soit comme personne de communauté. Il composa beaucoup de poésies, très appréciées par les connaisseurs. Elles embrassent toute sorte de sujets depuis la Sainte Vierge jusqu'à Bonaparte. Il fit un traité de versification et beaucoup d'autres travaux. Il était également très connu comme peintre ; il a laissé des tableaux très appréciés, en particulier les portraits de saint François d'Assise et de saint Augustin. Il faisait partie de l'Académie de Pavie. La poésie et la peinture ne l'ont pas empêché de posséder l'esprit de saint Vincent, à un très haut degré. Ses deux visiteurs, MM. Castagna et Durando, l'avaient en grande estime. Quoique très intelligent, il fut toujours modeste, candide, doux, charitable, pieux, régulier. Il avait une grande bienveillance et miséricorde pour les pauvres ; il donnait beaucoup aux miséreux, aux familles indigentes, à la Propagation de la Foi ; ses dons étaient toujours secrets. Il avait un grand zèle pour ses pénitents. Il fit preuve d'une grande prudence dans la direction des Filles de la Purification dont il était chargé. Il avait une simplicité d'enfant pour se soumettre à ses supérieurs. Sa modestie, son humilité lui avaient acquis

la vénération de tous. Il n'avait qu'un désir, vivre et mourir inconnu.

Quoiqu'il fut d'un tempérament sensible et irritable, qui s'augmentait par suite d'insomnies, de douleurs d'estomac, il se dominait toujours, il avait toujours un visage joyeux, un accès facile, une grande mansuétude ; on l'appelait le bon Nathanaël, en qui il n'y avait ni ruse, ni fiel. S'il craignait d'avoir fait de la peine à quelque confrère, il l'embrassait immédiatement. Tant qu'il put marcher, il fut d'une régularité exemplaire, présent à tous les exercices et presque toujours le premier. Il ne manquait jamais l'oraison, bien qu'il passât souvent la nuit sans sommeil. Il eut toute sa vie une grande dévotion pour l'oraison et quand il prêchait des retraites, il se levait deux heures avant pour ne pas manquer son oraison, par suite des confessions de la retraite. Les cinq dernières années de sa vie se passèrent dans son lit : il supporta avec patience la solitude, il se montrait extrêmement reconnaissant des visites qu'on lui faisait ; il priait sans cesse et c'est ainsi qu'il mourut paisiblement à Savone, en 1847.

L'année suivante, le 6 avril 1848, mourait à Savone, l'ancien visiteur, M. *Michel-Ange Castagna*. Il entra dans la Congrégation à Gênes, à l'âge de seize ans. Quatre ans après, il était placé à Savone où il resta soixante-huit ans. Il avait une gravité imposante, un esprit admirablement cultivé, une rare maturité pour les conseils, un jugement pénétrant et sûr, une prudence consommée. Quand il parlait, on aurait dit un oracle. Il avait le respect et l'affection de tous, une sérénité constante de visage, une grande amabilité de procédés, de la promptitude et de la finesse pour les paroles agréables ; il avait l'esprit de saint Vincent à un haut degré, une grande affection paternelle pour le collège ; il était chéri des jeunes gens. Il fut quarante ans professeur de rhétorique. Lorsque les confrères furent chassés par la persécution, il resta à Savone. En 1814, on le demanda comme supérieur : le collège était désert, il le repeupla ; les bâtiments étaient vieux, obscurs, il les rebâtit et les agrandit ; la caisse était vide, il la remplit. Grâce à sa vertu, à sa méthode sage et religieuse, à la régularité et à la concorde de tous les professeurs, le collège acquit un grand renom. M. Castagna fut supérieur trente-deux ans, tout en restant professeur. Au premier son de la cloche, il prenait ses livres et se rendait en classe ; il était gai, affable avec les jeunes et les accueillait avec bienveillance ; il jouait avec eux en récréation. Il fut nommé visiteur, en 1825 ; il le resta douze ans. Quand il remit la province entre les mains de M. Durando, la province se relevait de ses ruines. M. Castagna était bien estimé des évêques et du roi de Sardaigne qui voulut en faire un évêque. M. Castagna refusa. Il n'accepta comme honneur que la direction du *Dépôt de mendicité*, parce que c'était une charge tout à fait dans l'esprit de saint Vincent.

Reprenons maintenant l'histoire des maisons de la province. M. Durando fonda, en 1856, une maison de miséricorde tenue par les sœurs pour les paroisses *Saint-Maxime* et *Notre-Dame-des-Ange*s. En 1857, la comtesse della Volvera consacra toute sa fortune à fonder une œuvre dans son château de Verle. Les Filles de la Charité y furent installées par M. Durando. La maison était à la fois hôpital, asile pour incurables, ouvroir, internat. M. Durando fut le directeur de cet internat ; il s'y rendait

plusieurs fois l'année ; il s'occupait des sœurs et des enfants ; on croyait voir saint Vincent en personne ; il confessait, il traitait tout le monde avec respect. Sa correspondance avec le personnel est remarquable d'humilité, de charité, de prudence. M. Durando eut beaucoup de soucis à la mort de la fondatrice, soit pour faire exécuter le testament, soit pour recevoir les créances, soit pour administrer la maison.

En 1856, le nombre des vocations augmentant chez les sœurs, il fallut fonder à Sienne un noviciat ou séminaire. La sœur Cordero fut la cheville ouvrière de cette fondation. On donna aux sœurs un ancien couvent de religieuses oblates (*San Girolamo*). Les autorités civiles le permirent, à la condition que la maison dépendrait directement de Paris. L'ouverture solennelle de cette maison eut lieu, le 11 septembre 1856. On établit aussi à Sienne une maison de missionnaires.

En Sardaigne, les sœurs se chargèrent, en 1856, des hôpitaux civils à Cagliari et à Sassari. M. Durando alla visiter les sœurs de Sardaigne, en 1857, avec M. Dominique Martinengo. Pendant la furieuse tempête qui secoua le bateau, M. Durando dormit comme Notre-Seigneur sur le lac de Génésareth. M. Durando profita de cette visite pour prêcher une retraite ecclésiastique.

Cette même année, M. Durando encouragea la fondation d'un couvent de Capucines. Au début, elles n'avaient ni habit religieux, ni clôture. M. Durando refusa d'en être le directeur. Il accepta seulement d'être leur confesseur extraordinaire et de leur donner une conférence de temps en temps. Les sœurs vivaient dans le plus grand dénuement, mais Dieu venait à leur aide par des moyens extraordinaires. Un sac de châtaignes, qui était presque l'unique ressource des religieuses, ne s'épuisait jamais. M. Durando les engageait à se confier entièrement en la Providence.

En 1857, la loi militaire fut appliquée à tous, même aux clercs de la Congrégation. Il fallait faire le service ou se substituer un remplaçant, moyennant une somme déterminée ; ce qui occasionna à M. Durando d'énormes sacrifices. Plus tard, il fallut faire le service, sans pouvoir se faire remplacer.

En 1859, pendant la guerre contre l'Autriche, on occupa la maison de Casale. Des sœurs et des missionnaires servirent les soldats, corporellement et spirituellement. M. Durando excitait et encourageait.

Cette même année, les archevêques de Fermo (*cardinal de Angelis*) et de Pise (*cardinal Corsi*), l'évêque d'Avellino (*Mgr Gallo*), furent exilés de leur diocèse. M. Durando les accueillit dans sa maison et les entoura d'égards et de respect ; il leur céda les meilleures chambres ; il se gêna, et les missionnaires durent aussi se gêner. A la fin de la guerre, Casale fut restitué à la Congrégation.

En 1860, comme l'église de la Mission menaçait ruine, M. Durando fit de grandes dépenses pour réparer cette église. Il vendit une ferme, près de Chieri, afin d'avoir l'argent nécessaire à cette restauration. M. Durando, qui avait une grande dévotion pour la Passion de Notre-Seigneur, pour le Scapulaire de la Passion, avait institué, chez les jeunes filles, une association de la Passion ; plus tard, pour imiter ce que le P. Etienne avait fait dans la chapelle de Saint-Lazare, à Paris, il fit construire dans l'église de Turin, un oratoire de la Passion, orné de

marbres précieux, de bronzes artistiques. L'autel était surmonté d'un crucifix représentant au naturel la victime du Calvaire ; un beau Chemin de Croix fut érigé, et tous les vendredis on en faisait l'exercice, avec un grand concours de fidèles.

En 1860, Victor-Emmanuel détrôna le roi de Naples, et le 11 février 1861, il promulgua un décret qui supprimait toutes les communautés religieuses, sauf celles qui étaient utiles à l'Etat. Comme nos confrères de Naples avaient toujours été bien avec l'ancien gouvernement de Naples, on craignait leur dissolution. Le P. Etienne agit auprès de Napoléon III, et il pria M. Durando d'agir auprès de Cavour. Celui-ci, qui avait M. Durando en grande estime, le rassura et promit de maintenir les confrères de Naples. Mais Cavour mourut le 6 juin 1861. Il fut remplacé par Ricasoli ; on recommença les démarches auprès du nouveau ministre. Il y eut quelques difficultés ; en 1862 on pouvait croire que ces difficultés étaient résolues ; mais le ministère Ricasoli tomba et fut remplacé par Rattazzi. On ne se découragea pas. Le P. Etienne envoya M. Durando. Celui-ci, qui avait deux frères généraux dans l'armée piémontaise, vit le général la Marmora ; il rédigea une apologie des missionnaires et des sœurs et le présenta à Rattazzi. Celui-ci en fut satisfait, et il allait mettre la maison de Naples sur le même pied que celle de Turin, lorsque lui aussi tomba. On réussit cependant à sauver la maison de Vergini parce que, d'après la fondation, elle devait revenir à l'archevêque si les missionnaires en étaient chassés. Les missionnaires restèrent alors, comme mandataires de l'archevêque.

La maison de Casale ayant été rendue aux missionnaires, ils quittèrent Frassinetto ; les Filles de la Charité l'achetèrent et M. Durando y installa une maison de sœurs, sous la protection de saint Joseph. On recevait les jeunes filles de condition aisée, pour les former à la charité des servantes des pauvres ; et on recevait les enfants pauvres, les orphelines pour les préparer à la vie ; on visitait aussi les pauvres à domicile. M. Durando venait dans la maison plusieurs fois l'année ; il rédigea les règlements de la maison ; ces règlements sont un chef-d'œuvre de prudence et de sagesse. Il fit aussi un *Traité d'éducation* qui est un code très pratique, pour les sœurs des orphelinats. De longs extraits de ce traité se trouvent dans les *Annales*. M. Durando s'intéressa toujours à cette œuvre. Il venait présider les prix ; il prêchait la retraite de première communion ; il écrivait aux sœurs et aux enfants des lettres charmantes ; il composa un petit livre pour les vacances ; il composa même des pièces destinées à être jouées par les enfants ; il développa beaucoup l'association des Enfants de Marie. Disons à ce propos que M. Durando s'occupait de cette maison comme s'il n'avait pas autre chose à faire et cependant que de soucis ! Il faisait chaque chose sans se troubler, sans s'inquiéter, sans s'agiter, toujours constant, toujours calme. On lui avait donné une forte somme pour s'acheter une voiture ; il demanda à l'employer pour Frassinetto.

Nous sommes en 1865 ; M. Durando avait déjà établi des maisons de miséricorde qui faisaient un grand bien ; deux ou trois sœurs visitaient les pauvres, les malades avec des dames, des demoiselles, des messieurs ; ces derniers fournissaient les ressources ; on recueillait les enfants, les filles indigentes ; on

distribuait des soupes. Les missionnaires, M. Durando surtout, encourageaient les sœurs de leurs conseils.

En 1865, la maison *Saint-Charles* fut séparée de *Saint-Philippe* et établie *rue de la Providence*, en face de la Mission. Tous les soirs, M. Durando, de sa chambre, envoyait la bénédiction à la maison. M. Durando dirigea cette œuvre avec une prudence rare, une bonté exquise, une charité délicate.

Dans une des *Miséricordes*, la défection d'une sœur ruina l'œuvre ; ce fut une immense douleur pour M. Durando.

Dieu lui envoya en retour une grande consolation par la fondation de la communauté des *Sœurs Nazaréennes*. Il y avait des jeunes filles qui, voulant se donner à Dieu, n'avaient pas les conditions et les ressources requises pour rentrer dans une communauté. M. Durando, frappé de cette détresse, songea à fonder une communauté spéciale. Il s'en ouvrit au cardinal de Angelis, son hôte, qui l'encouragea. M. Durando recueillit donc trois jeunes filles qu'il logea près de la Mission. Il leur fallait une supérieure, une directrice. Or, à cette époque, une pieuse dame, Louise Borgiotti, âgée de soixante ans, fréquentait l'église de la Mission, y communiait tous les jours ; elle s'adonnait aux travaux domestiques et aux œuvres de charité. M. Durando vit en elle la pierre fondamentale de son œuvre. Il triompha de son humilité, et la décida à se charger de la nouvelle communauté, qu'on appellerait *Filles de Jésus de Nazareth, Nazaréennes*. Outre leur perfection, but commun à toute religieuse, elles devaient honorer spécialement la Passion de Notre-Seigneur. Le 21 novembre 1865, M. Durando convoqua les trois aspirantes ; il les réunit dans le parloir de la Mission ; il leur remit le règlement provisoire, leur donna M. François Riscossa comme directeur. Il leur recommanda l'oubli du monde, la prière, l'obéissance. Il chargea une Fille de la Charité de leur donner tous les jours ce qui était nécessaire pour leurs corps ; quant à leur âme, il leur distribuait régulièrement le pain de la parole de Dieu dans le parloir de la maison. Nous verrons les développements de cette œuvre les années suivantes.

Le 7 juillet 1866, fut promulguée une loi supprimant toutes les communautés d'hommes, actives ou non. Le Père Etienne protesta et nomma M. Durando, commissaire. M. Durando fit preuve d'une grande énergie malgré son âge et ses infirmités. Il adressa un mémoire au ministère ; il envoya M. Jean Torre à Florence, siège du gouvernement. Le Conseil d'Etat donna un avis défavorable. « On veut faire table rase », écrivait M. Torre. Partout les agents du Domaine se présentèrent pour prendre possession des biens de toutes les maisons, sauf à Scarnafigi. On remit donc aux agents, papiers, argent, meubles. On n'ordonna pas l'expulsion immédiate. On permit de rester provisoirement. A Turin, on se présenta le 8 décembre. L'inventaire dura cinq à six jours. La tristesse de M. Durando fut grande ; à la place de ce qui avait été pris, après force suppliques et réclamations, il obtint un modique traitement, excepté pour ceux qui avaient fait les vœux depuis 1864.

En 1867, le 1<sup>er</sup> avril, les missionnaires reçurent l'ordre de quitter la maison de Turin. On ne leur laissa que l'église et quelques chambres, pour les prêtres chargés de desservir l'église. Les étudiants et les séminaristes se retirèrent à Grugliasco, maison offerte par la visitatrice de Turin, Sœur Mazin.

Le 12 juillet 1867, on expulsa complètement les missionnaires de Turin ; on ferma l'église. On fit l'inventaire. Les agents demandèrent la clef du tabernacle : M. Durando refusa de la leur donner. Le lendemain, le curé de la paroisse vint retirer le Saint-Sacrement ; M. Durando, le visage pâle, accompagna la procession. Après la cérémonie, M. Durando fit des démarches chez le préfet, chez l'archevêque, chez le maire. Il obtint que ce dernier télégraphierait au chef du Gouvernement, à Florence. Un ordre fut envoyé au Domaine de se retirer et de restituer l'église. Il y eut un concours extraordinaire de peuple pour accompagner le Saint-Sacrement qui rentrait à l'église des confrères. La maison ne fut rendue qu'en partie ; le reste servit de refuge pour les jeunes libérés de prison. Les missionnaires s'installèrent dans un bâtiment qui fait face à la maison qu'on leur avait prise.

En 1868, la maison de Casale fut prise aussi et transformée en hôpital militaire. On laissa quelques pièces aux missionnaires pour desservir l'église. Pendant toutes ces persécutions, M. Durando ne ménagea pas ses prières, sollicitudes, conseils. Presque tous les confrères restèrent fidèles à leur vocation. Le Père Etienne disait que la persécution les avaient rendus plus vigoureux et plus féconds.

En 1869, les étudiants quittèrent Grugliasco pour Chieri. Voici l'histoire de cette fondation. En 1867, Dom Botto de Rovere était venu offrir à M. Durando d'acheter à Chieri un couvent de Mineurs observantins, dont la plupart des moines étaient partis et où il ne restait que quatre vieillards impotents, incapables de desservir l'église. Dom Botto fit remarquer qu'il y avait soixante chambres, bon air, lumière, perspective, jardin, cour. M. Durando refusa, ne voulant pas chasser les vieillards. On fit de nouvelles instances ; on déclara que la maison allait être achetée par des juifs, que les religieux seraient délogés, que Cavour, frère du ministre, céderait la maison gratis. Quand les vieillards eurent quitté la maison, on offrit à l'ancien Gardien de revenir ; celui-ci ayant remercié, M. Durando demanda toutes les autorisations ecclésiastiques requises et il entra en possession du couvent. Malheureusement, à cause du long temps pendant lequel le monastère avait été sans habitants, les murs étaient malpropres, le pavé effondré, la toiture devait être refaite, les fenêtres étaient sans carreaux, les chambres inhabitables. Dom Botto aida de son argent pour toutes les réparations.

Cette même année, Scarnafigi fut enlevé aux missionnaires ; ils purent cependant y rester en rachetant leurs propres meubles et en payant une location.

En 1869, les six premières *Nazaréennes* prirent le saint habit. Elles commencèrent aussi, le Jeudi-Saint de cette année, l'assistance nocturne des malades ; soit riches, moyennant une rétribution, soit pauvres, gratuitement. Il leur est interdit d'accepter aucune nourriture ou rafraîchissement pendant la veillée. Elles doivent rendre les services les plus bas. Elles suggèrent des sentiments de résignation et de confiance.

L'année suivante, 1870, elles firent leurs vœux, le 24 novembre.

Cette même année, les étudiants et les séminaristes purent rentrer à Turin.

A Chieri, M. Durando offrit à l'archevêque de reprendre les retraites aux ordinands, aux prêtres. M. Durando alla lui-même

prêcher ces retraites. Il y en avait six par an. Il y eut un grand concours de fidèles. On restaura l'église ; elle fut consacrée par l'archevêque. Les dépenses de cette restauration furent payées par Dom Botto. M. Durando voulut encore aller prêcher une retraite ; mais sa mémoire baissait ; cependant, il fit encore un grand effet par son onction.

Se sentant ainsi diminué, M. Durando offrit sa démission en 1871 ; priant M. le Supérieur général de lui désigner un remplaçant, attendu que son âge et état valétudinaire lui rendait trop pénible l'exercice de ses fonctions de visiteur. Le grand Conseil avait jeté les yeux sur M. Torre, mais dans la province il y eut des protestations au sujet de la démission de M. Durando, qui était aimé et vénéré de tous. M. Durando, par déférence pour ses confrères et pour les sœurs, écrivit donc au Supérieur général qu'il s'était trop hâté en prenant cette décision, et il laissait entendre que sa demande devait être considérée comme irréflectie et non avenue, à cause des fausses interprétations qu'on avait données à cette démarche qui était toute personnelle et toute volontaire de sa part. Le grand Conseil, tout en regrettant d'avoir à revenir sur une décision qui avait été jugée opportune et avantageuse, accéda au désir de cet honoré confrère, et le maintint en charge.

En 1873, les *Nazaréennes* ajoutèrent à leurs vœux celui de la Passion : honorer la Passion ; méditer la Passion ; faire le chemin de la croix. M. Durando rédigea les règles des *Nazaréennes* qui devenaient des *Filles de la Passion*. Leur noviciat est de cinq ans. Au bout d'un an, elles prennent le saint habit ; quatre ans après, le 21 novembre, elles font les vœux. Trois ans après, elles font celui de la Passion. Elles se dépouillent de tout, en faisant les vœux. Tous les ans, elles remettent à la supérieure les objets à leur usage. Tous les trois mois, elles changent de cellule. Elles font vœu d'obéissance au supérieur de la Mission de Turin. On ne veille la nuit que les femmes et les enfants. On ne lit pas de journaux aux malades. Le lever est à quatre heures. Chaque jour, on récite le chapelet de la Passion ; chaque vendredi on fait le Chemin de la Croix. Chaque jour on médite les mystères douloureux du chapelet.

Le 23 février 1873, la fondatrice, Louise Borgiotti, mourut, à l'âge de soixante-dix ans.

On nomma comme supérieure une des trois premières *Nazaréennes*. Cette même année, une bienfaitrice ayant laissé sa fortune pour les pauvres filles abandonnées, on commença ce qu'on appela le *Refuge*, dans une maison située rue de la *Providence*, en face de la maison des missionnaires.

En 1874, M. Durando eut une grande peine quand il apprit la mort du Père Etienne. M. Durando ne croyait pas survivre au Supérieur général ; il était affaibli, cassé ; il avait le même âge. Les deux s'estimaient et s'aimaient. Le Père Etienne regardait M. Durando comme le principal soutien de la famille de saint Vincent en Italie, et M. Durando avait pour le Père Etienne un grand respect, une profonde vénération, une soumission sans bornes, du fond du cœur.

M. Durando ne put aller à l'Assemblée générale qui eut lieu à Bore.

M. Durando voulut alors renouveler sa demande de démission, pour pratiquer l'obéissance dans un repos qui lui était nécessaire, car il était las, physiquement et moralement. Ses



forces diminuait, ses infirmités augmentaient. Mais, d'autre part, sa prudence consommée, sa longue expérience, ses vertus le rendaient presque indispensable. A l'automne de 1874, le Père Boré lui donna un coadjuteur en la personne de M. Torre, supérieur de Sarzane. En 1875, M. Durando songea à se démettre ; il en écrivit à M. Stella, assistant italien, le priant d'offrir sa démission au Supérieur général. M. Stella n'en fit rien. M. Durando se soumit, « Je ne veux pas m'entêter, dit-il, mais je désire ardemment ne pas mourir visiteur. » On ne l'entendait pas ainsi dans la province.

Les dernières années de M. Durando furent fécondes en bonnes œuvres.

M. Durando avait été frappé de voir les jeunes filles de service sortant de l'hôpital, pas encore capables de trouver une place et n'ayant aucun local pour se refaire physiquement et moralement. Une sœur lui en avait parlé en 1872 ; selon ses habitudes il avait réfléchi et prié. « Je vais à Lorette, dit-il, pour la retraite des Filles de la Charité, je prierai. » A son retour, il dit : « C'est la volonté de Dieu. » Il se mit à l'œuvre. Comme pour tout ce qui vient de Dieu, il y eut de grosses difficultés ; il en triompha par la patience, la confiance en Dieu, la persévérance. On établit l'œuvre à la maison du *Borgo Pio*, le 5 août 1874, d'accord avec la visitatrice, Sœur Lequette. M. Durando bénit la chapelle, dit la messe. La fondatrice était là, avec sa mère. M. Durando fournit l'ameublement, traça le règlement, établit une société de dames patronesses. La sœur fondatrice fut éloignée de Turin. En 1875, l'œuvre fut transférée à la *Maison des Anges*. On recueillit ainsi une centaine de jeunes filles convalescentes que M. Durando visitait souvent.

En 1875, M. Durando fut sur le point de racheter la maison que les missionnaires occupaient à Turin. Le projet échoua. En revanche, M. Durando acheta une belle et spacieuse maison de campagne entre Chieri et Turin. Cette villa était très commode, comme lieu de villégiature pour les prêtres et les étudiants. Il acquit aussi pour les confrères de Mondovi une propriété, près de la ville.

Cette même année 1875, M. Boré visita la province avec M. Chevalier. Il partit le 9 février et visita les principales maisons des missionnaires et des sœurs, pour prendre connaissance de leur situation, pour les encourager au milieu des difficultés qu'elles rencontrent, et pour leur donner les conseils dont elles peuvent avoir besoin. A Modane, M. Lotteri, procureur de la province du Piémont, attendait les voyageurs pour leur épargner les ennuyeuses formalités de la visite des douaniers.

Le matin, à six heures quarante, M. Boré arrivait à la station de Turin, où le vénérable M. Durando, malgré son grand âge et sa faible santé, avait voulu venir en personne recevoir le successeur de saint Vincent.

Le Très Honoré Père fut accueilli à la maison de la Mission avec une respectueuse et filiale expansion ; tous les confrères, ceux qui le connaissaient déjà comme ceux qui ne l'avaient jamais vu, se pressaient autour de lui pour le voir, l'entendre, lui parler. Comme la langue italienne est familière à M. Boré, tous se sentent à l'aise avec lui et la conversation prend un caractère de sympathie cordiale. Les principaux missionnaires de la maison sont MM. Torre, Riscossa, Re, Actis, Salvi, Buroni, Rinaldi César, Allara, Ciattini Isidore et Jean,

Bianchi. Il y avait cinq étudiants en théologie et quatre coadjuteurs.

Ce jour-là, à part une visite à Mgr l'Archevêque, le Père Boré se consacra exclusivement à recevoir les missionnaires, à parler avec eux, soit de leurs affaires personnelles, soit de celles de la maison ou de la province.

La maison de Turin est un ancien couvent de la Visitation. Leur ancienne maison, plus vaste et plus belle, est devenue le palais archiépisopal. Les confrères sont très à l'étroit dans leur maison, car la plus grande partie a été confisquée. Les séminaristes et les philosophes sont à Chieri.

Les autres maisons de la province sont à peu près dans le même état. Elles ont pu être conservées mais une partie a été confisquée. Néanmoins les confrères continuent leurs fonctions.

Le lendemain dimanche, le Très Honoré Père se donna aux sœurs. Il dit la messe à la maison Centrale *Saint-Sauveur*, et ensuite il visita les divers offices ; dans chacun il fut accueilli avec une joie toute filiale et une simplicité pleine de confiance. Son attention se porta surtout sur le séminaire qui se compose d'une quarantaine de sœurs, animées d'un excellent esprit, qui ne le cèdent en rien pour la régularité et la ferveur à celles de la maison-mère. Toutes ces bonnes filles aiment cordialement la Communauté, et espèrent bien, avant de prononcer leurs vœux, aller passer quelques mois à la rue du Bac. Après le séminaire, c'est l'infirmerie qui retint le plus longtemps M. le Supérieur général. Il a voulu voir les malades et les infirmes, les uns après les autres ; à chacune il a adressé des paroles d'encouragement. Dans la soirée, les sœurs de la ville et celles des environs sont venues en grand nombre pour voir le Très Honoré Père et s'entretenir avec lui.

M. Chevalier constate dans sa relation que la maison centrale *Saint-Sauveur* est tenue avec beaucoup d'ordre et une édifiante simplicité. Toutes les pratiques de la maison-mère y sont en vigueur et les sœurs y paraissent heureuses, sous l'autorité de la Mère Lequette et sous la direction des missionnaires.

La province des sœurs du Piémont comprend environ une centaine de maisons florissantes, s'occupant des pauvres-malades ou enfants et jouissant de la sympathie universelle. A cette époque, comme plus tard et comme maintenant, on se plaignait du manque de sujets. Je crois qu'en s'en plaindra jusqu'au jugement dernier. Il est beau de constater qu'en l'espace de quarante ans à peine, les Filles de la Charité sont solidement établies dans leur cent-maisons et sont très aimées et respectées, malgré les persécutions, malgré la fermeture des autres communautés. On attribue cette grâce à la vigilance de M. Durando, au soin qu'elles ont de se tenir en dehors de la politique et au zèle qu'elles ont pour les pauvres, soit dans les visites à domicile, soit dans les hôpitaux, soit dans les orphelinats. Là sera toujours la bénédiction de Dieu.

Le lendemain, 15 février, M. Boré visita la maison de Chieri ; il fut frappé des avantages du lieu, très calme, agréablement situé sur une colline. Le supérieur était M. Jean Rinaldi. Les autres confrères étaient MM. Cortassa, Fogliani, Vitale, « d'un certain âge ». Il y avait aussi deux jeunes confrères qui devaient plus tard jouer un grand rôle dans la province et la compagnie : MM. Joseph Damé, qui avait alors trente-trois ans, et qui fut plus tard visiteur et même nommé assistant ;

M. Jean Tasso, alors âgé de vingt-sept ans, le futur assistant et évêque. Les trois étudiants philosophes, les quatre séminaristes étaient à bonne école. Il y avait aussi quatre frères coadjuteurs. Le Père Boré exhorta les séminaristes à prendre l'esprit de saint Vincent, et les philosophes à faire des études solides, prenant garde de se laisser entraîner par certaines écoles philosophiques qui avaient alors grande vogue. M. le Supérieur général montra comment on se laisse facilement entraîner par des esprits brillants. Probablement le souvenir de Lamennais hantait la pensée du Père Boré ; il parlait d'expérience ; il aurait pu dire aussi comment l'obéissance aux directives du Pape l'avait détourné de se laisser entraîner par ce philosophe qui séduisit tant de jeunes.

Au retour de Chieri, le Père Général fit une visite à Dom Botto, le grand bienfaiteur des missionnaires, et le remercia de toutes ses bontés.

Le lendemain, le Père Boré visite les établissements de sœurs de la ville de Turin : ils sont au nombre de neuf.

De Turin, M. Boré et M. Chevalier se rendirent à Gênes ; ils trouvèrent la température plus douce qu'à Turin. La réception fut extrêmement cordiale.

Gênes comptait une quinzaine de confrères. M. François Dassano supérieur, qui avait participé à l'Assemblée générale, était heureux de connaître le Très Honoré Père. Ses confrères étaient MM. Pirotti, Castagno, Ceresa, Armirotti, Penco, Rossi, Cosa, Casaretto, Borelli, Amandola, Prato, Della Valle, Chinazzi, Bartolini. Il y avait cinq frères coadjuteurs.

Les missionnaires, dit M. Chevalier, occupent à Gênes une belle maison bâtie sur le penchant d'une de ces collines qui forment le magnifique amphithéâtre de la ville, avec des jardins superposés en étage, à peu de distance de la mer ; c'est la même maison où ils furent établis par le cardinal Durazzo, cet ami si dévoué de saint Vincent et de sa compagnie ; mais elle a été presque entièrement transformée dans la suite. L'église, qui est publique, est remarquable par son architecture et richement décorée. C'est un missionnaire qui en a tracé le plan.

Les confrères sont chargés de missions, des exercices du clergé et du collège *Brignole-Sale*. Les vingt séminaristes de ce collège furent aussi heureux que les missionnaires de la visite de M. Boré ; ils l'ont gracieusement complimenté en diverses langues et le Supérieur général leur répondit en chacune de ces langues à la grande admiration des jeunes. La maison de Gênes a été préservée de la loi de suppression. M. Chevalier écrit que saint Vincent a promis que ses enfants ne quitteraient jamais la ville. Les missionnaires sont très estimés dans le pays ; Mgr l'Archevêque que le Père Boré alla saluer, leur est bien affectionné. La contrée de Gênes, dit M. Chevalier, est dans toute l'Italie celle qui fournit le plus de vocations à nos deux familles.

Les sœurs ont, à Gênes, cinq établissements que le Père Boré visita avec beaucoup d'intérêt. Le Supérieur général alla même dire la messe à *Sampierdarena*, village qui peut être considéré comme un faubourg de Gênes et où les sœurs habitent un ancien palais orné de peintures remarquables, autrefois habitation des riches, maintenant résidence de jeunes filles pau-

vres que les sœurs préparent à devenir de bonnes mères de famille chrétiennes et laborieuses.

Les voyageurs ne peuvent qu'admirer en passant rapidement les beautés de Gênes, ses palais de marbre, ses glorieux souvenirs.

Le 18 au matin, on partait pour Sarzane. M. Martinengo, supérieur du collège, était venu à la rencontre des voyageurs. Le temps s'était dérangé ; une pluie froide, qui est de la neige sur les montagnes, ne cessa de tomber toute la journée. Le chemin de fer de Gênes à Sarzane est très pittoresque ; il longe la mer et suit le pied des montagnes ; la perspective change à chaque instant et offre à l'œil les aspects les plus variés. Les confrères attendaient le Supérieur général à la gare : MM. Foco, Nata, Gaddo, Zancani, Pirotti, Sanguinetti, Morelli, d'Isengard, le futur procureur général près le Saint-Siège. Tous sont joyeux de l'arrivée du Très Honoré Père et l'entourent avec empressement. Le collège est situé au fond d'une plaine de médiocre étendue, à mi-côte d'une colline fertile d'où l'on domine la ville. En y entrant, les voyageurs trouvèrent réunis dans le grand corridor les enfants qui saluent le Père par un chant et un compliment. M. le Supérieur général les remercie en italien, ce qui fait plaisir à tout le monde.

La maison de Sarzane n'appartient plus à la Congrégation mais à la municipalité ; les missionnaires y ont été conservés à cause d'une fondation qui impose au collège la charge d'élever quelques jeunes clercs. Ces séminaristes sont une vingtaine, tant en théologie qu'en philosophie. Mgr l'Evêque, dans la visite que lui fit le Père Boré, remercia avec effusion M. le Supérieur général du bien que les missionnaires font dans le diocèse.

Il y avait eu, deux ans auparavant, un Conseil des Supérieurs de la province, au sujet des collèges : Fallait-il les supprimer ou les garder ? Parmi les raisons qui militaient en faveur de la suppression, il y avait le manque de sujets qui empêchait de se consacrer aux collèges et aux autres fonctions de la Compagnie ; parmi les raisons qui demandaient la conservation des collèges, il y avait le bien que faisaient ces collèges, les vocations nombreuses qui en sortaient soit pour l'état ecclésiastique, soit pour la Congrégation. Sarzane en particulier avait rendu de grands services à l'Eglise. L'avis du conseil fut de maintenir ces collèges qui existaient depuis si longtemps.

M. Boré visita l'hôpital tenu par les sœurs qui font aussi la classe aux petites filles pauvres. La réception fut on ne peut plus cordiale ; c'étaient des enfants qui étaient heureuses de posséder leur père au milieu d'elles. Les sœurs de Massa et la supérieure de Pontremoli vinrent à Sarzane saluer le Père Boré.

Le temps était froid et sombre ; il neigeait à gros flocons ; un vent violent soufflait. Pour égayer un peu la journée, les enfants firent de la musique sous la direction de M. de Dominici qui a pour cet art une aptitude remarquable. Le Père Boré fut très sensible à cette attention. Peut-être M. Chevalier le fut-il moins, car il ajoute cette petite phrase : « Nous n'avons pas besoin de ce passe-temps ; la société de nos confrères était plus que suffisante pour occuper nos loisirs. »

De Sarzane, les illustres voyageurs sont allés dans la province de Rome, où nous les avons vus dans le dernier article, puis dans la province de Naples, où nous les suivrons, dans

l'article prochain ; ils revinrent ensuite dans la province du Piémont et s'arrêtèrent à Alexandrie, une heure seulement, juste le temps d'aller saluer les sœurs de l'ouvroir, puis à Savone, où ils restèrent un peu plus longtemps.

Le collège noble de Savone où le Père Boré fut reçu par M. Podesta, supérieur, par MM. Torre et Bacchioni, de Turin, par M. Ciravegna, supérieur de Finalmarina, fut confié ou plutôt imposé aux confrères, après la suppression des jésuites qui le dirigeaient. M. Chevalier s'intéressa particulièrement au cabinet d'histoire naturelle, formé jadis par notre confrère M. David qui passa quelques années au collège, avant d'être envoyé en Chine. Une tradition veut que les clercs qui ont obtenu le prix d'honneur en rhétorique fassent faire leur portrait, qui reste exposé dans une galerie. Le Pape Pie VII fut retenu trois ans captif à Savone, par ordre de Napoléon I<sup>er</sup>. Le palais épiscopal lui servit de prison. Par respect pour la mémoire de ce saint Pontife, on a conservé religieusement sa chambre, telle qu'elle était pendant son séjour. L'évêque de Savone montra au Père Boré les appartements pontificaux et rapporta quelques traits relatifs à sa captivité. Savone est célèbre par son sanctuaire de Marie, connu sous le nom de *Notre-Dame de la Miséricorde*. Une belle statue de la Sainte Vierge dans l'attitude de la Médaille Miraculeuse repose sur le rocher où Marie apparut à un pauvre paysan. Sous le rocher jaillit un ruisseau dont les eaux opèrent des prodiges. La statue fut couronnée par Pie VII à son retour de la captivité de Fontainebleau. Une magnifique basilique recouvre le lieu de l'apparition. Le Père Boré y célébra la messe à laquelle assistaient la Mère Lequette, visitatrice, et un grand nombre de Filles de la Charité.

En terminant sa relation du voyage du Père Boré, M. Chevalier constate que partout « nous avons été reçus dans l'esprit de notre bienheureux Père, c'est-à-dire avec une cordiale simplicité. Tout s'est passé sans bruit, sans éclat ; il me semble que l'édification a été partout, sans rien ôter aux joies de la famille. » M. Chevalier ajoute que « le bon esprit, la régularité, le zèle et les œuvres des missionnaires et des Filles de la Charité l'ont singulièrement édifié. »

Peu après le départ de Savone, un confrère de cette maison rendit sa belle âme à Dieu, M. Dominique Martinengo.

Nous sommes en 1876. Si le corps de M. Durando est usé, son âme ne l'est pas ; il est toujours plein de zèle. Il ne voudrait pas mourir sans avoir réalisé un rêve de sa vie : établir des missionnaires en Sardaigne. Il y avait déjà douze maisons de sœurs, mais aucune de confrères. L'archevêque de Cagliari suppliait M. Durando, mais l'argent manquait pour fonder un établissement. Or, en cette année 1876, Dom Botto, fondateur de Chieri, malade, âgé de quatre-vingt-cinq ans, fit appeler M. Durando et lui remit soixante mille francs pour faire l'œuvre qu'il voudrait. M. Durando songea aussitôt à la Sardaigne. Mais un quémendeur s'était recommandé à Dom Botto, et prétendit avoir droit à cette somme. Dom Botto consulté déclara qu'il ne s'était engagé à rien, vis-à-vis de cet homme. Par scrupule de conscience, après la mort de Dom Botto, M. Durando remit vingt mille francs à ce quémendeur, soi disant de la part de Dom Botto. L'autre ne fut pas content et accusa M. Durando de lui avoir pris tout l'argent que Dom Botto lui destinait. M. Durando, comme saint Vincent, ne protesta pas contre cette

calomnie. M. Durando s'appliqua immédiatement à réaliser la fondation.

Cette même année 1876, M. Durando célébra solennellement à Turin le troisième centenaire de la naissance de saint Vincent de Paul.

En 1877, M. Durando envoya à Cagliari M. Armirotti, de Gênes, qui acheta une propriété pour les missionnaires, grâce à la Sœur Calcagno.

En mai de cette année, M. Durando s'occupa de la Miséricorde, des paroisses *Saint-Maxime* et *Notre-Dame-des-Ange*s. Il y eut une grande réunion où M. Durando annonça qu'on lui avait donné une somme très grande pour cette œuvre, à condition qu'il en fût directeur. L'assemblée donna carte blanche à M. Durando. On construisit aussitôt une grande maison, qui fut vite édifiée, malgré la faillite de l'entrepreneur.

Le 21 novembre 1877, M. Durando remit aux *Nazaréennes* les règles de leur Institut qui avaient été mises en ordre par M. Torre. Chaque sœur reçut de M. Durando un exemplaire de ces règles, en une cérémonie qui rappela par son onction la remise des règles faite par saint Vincent en 1658. L'Institut des *Nazaréennes* semble avoir été l'œuvre de prédilection de M. Durando.

Cette même année, la S. C. des Evêques et Réguliers demanda les Constitutions des Filles de la Charité pour voir quels étaient les pouvoirs du Supérieur général par rapport aux Sœurs ; ces pouvoirs étant discutés par quelques personnes. M. Durando s'entremît pour affermir l'autorité du Supérieur général sur toutes les provinces de la Compagnie.

En 1878, M. Durando déclina de plus en plus : ses infirmités l'obligeaient à rester souvent au lit. Cependant il se levait pour présider le Conseil des Sœurs qui se tenait au parloir des missionnaires ; il recevait les prêtres dans sa chambre.

Fin janvier, la faiblesse s'accroissant on lui administra le Viatique le 22, et l'Extrême-Onction le 24. Tout le monde priait pour lui : missionnaires, Filles de la Charité, *Nazaréennes*, *Madeleines*, *Sacramentines*, *Pauvres de Cottolengo*. Le 25, il alla mieux.

M. Boré ayant appris cet état écrivit à M. Durando pour le dispenser de la charge et de la direction des sœurs. M. Torre renvoya la lettre à Paris, sans la montrer à M. Durando.

Bientôt les choses tournèrent. M. Durando alla mieux et M. Boré mourut presque subitement, en mai 1878. D'autres deuils vinrent assombrir les dernières années de M. Durando. A Gênes mourut M. François Dassano, un vrai saint François de Sales, par la douceur, et qui avait toujours été le confident intime de M. Durando.

M. Durando s'intéressait toujours à la mission de Sardaigne. La maison de Cagliari fut construite, achevée en novembre 1878. M. Pie della Valle en fut le premier supérieur. Il y avait trois prêtres et un frère. Les confrères s'occupent des sœurs ; ils prêchent aux séminaristes et aux prêtres, comme le dit M. Torre dans son rapport : « C'est vraiment une mission étrangère. Il n'y a pas eu de retraite ecclésiastique depuis trente-quatre ans. Ignorance et corruption dans le clergé qui est peu nombreux et intéressé. Nos sœurs font beaucoup de bien dans la jeunesse du sexe ; mais pour les mater, c'est une

autre affaire. Nos sœurs sont admirées ; on n'en veut point d'autres.

*Sassari*, qui avait été offert en 1876, fut accepté en 1879. Le premier supérieur fut M. Costagliola. Les sœurs avaient cinq maisons dans la ville, deux à Ozieri, une à Alghero. Les confrères s'occupent du séminaire ; ils ont beaucoup à souffrir ; le séminaire est un mélange de grands et de petits, de clercs et de séculiers qui vont aux classes de la ville et qui en rapportent des maximes et des habitudes regrettables. L'administration ne s'occupe que du nombre. Il n'y a pas de discipline. Quatre élèves étant sortis la nuit n'ont été renvoyés qu'à la fin de l'année, malgré les remontrances des confrères. L'archevêque n'a jamais compris ce que c'est qu'un séminaire ; il craint le recteur. Les confrères menacèrent de se retirer ; on fit alors quelques réformes ; il faut du temps pour déraciner les vieilles habitudes. Les confrères prêchèrent dans la ville où la prédication manque presque entièrement. Les confrères sont très bons, très dévoués, très unis. » Tel est le rapport de M. Torre.

Il y a lieu de glorifier M. Durando et les confrères de la province de ce qu'ils ont fait pour la Sardaigne. Ils ont renouvelé le pays, peuple et clergé ; le bien commencé n'a fait que se développer et le Père Verdier pouvait dire dans son voyage que la Sardaigne était l'île vincentienne, *isola Vincentiana*.

En 1880, M. Durando put encore sortir pour aller revoir deux maisons qui lui étaient chères : *Frassinetto*, en juin, où il resta cinq jours pour la première communion et les Enfants de Marie ; *Virle*, en juillet, où il entendit les sœurs et reçut les Enfants de Marie. Mais la langueur s'accroissait. En octobre, il descendit une dernière fois au parloir pour présider le Conseil des sœurs. Le 7 décembre, on lui administra le Viatique, le lendemain l'Extrême-Onction. Les confrères le veillaient. L'un d'entre eux lui donnant souvent l'absolution, il lui dit : « Cela suffit », sans doute pour imiter saint Vincent qui trouvait qu'on lui faisait dire trop souvent : *Deus in adiutorium*. De même, à un confrère qui lui rappelait le bien qu'il avait fait, il cria : « Ce n'est pas vrai ! » Il mourut le 10 décembre 1880 ; il avait soixante-dix-neuf ans six mois et dix-sept jours d'âge, et soixante-deux ans de vocation. Les funérailles eurent lieu, le 12 décembre ; elles furent simples. Le 15, il y eut un service funèbre présidé par Mgr l'Archevêque, qui prononça l'oraison funèbre en prenant pour texte : *Erat vir ille simplex et rectus, ac timens Deum*.

Pour finir cet article qui a surtout roulé sur M. Durando, donnons brièvement son portrait physique et moral. Il était de haute taille ; il marchait la tête basse, les épaules voûtées, sa démarche était grave. Il était timide, doux et calme. Une suave tristesse régnait sur son visage.

Il avait une grande piété, une union très étroite avec Dieu. Il était très recueilli ; il avait un sentiment profond de Dieu ; on l'appelait le Saint. Il était toujours le premier à l'oraison, à la chapelle, il ne prenait jamais de repos. Il fit une année une saison à Vichy, avec le Père Etienne ; on dit à ce dernier : « Votre confrère est un saint ! » Il veillait avec soin sur le chant, les cérémonies, l'ornementation de la chapelle. Il avait grande dévotion pour la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont il distribuait le scapulaire à tout venant, pour la sainte Eucharistie, pour Marie Immaculée ; il développa beaucoup

l'association des Enfants de Marie. Il faisait réciter des prières spéciales à saint Joseph pour obtenir des vocations. Tout le monde disait qu'il reproduisait saint Vincent par son abandon à la Providence, sa lenteur réfléchie, sa vie de chartreux à la maison, d'apôtre au dehors, par l'habitude de dire : *In nomine Domini*.

Il a eu toujours une grande charité pour le prochain, mais s'il prodiguait les bienfaits corporels, c'était toujours pour le bien des âmes. Il restait de longues heures au confessionnal, en sorte qu'on disait aux sœurs : « Vous voulez donc le tuer ! » Il recevait beaucoup de visites et avait une grande correspondance. Il aimait toujours sa famille naturelle, s'occupa même de l'administration de ses biens pour soulager son vieux père qui ne pouvait plus le faire. Il aimait beaucoup les jeunes : pour eux il était tendre et zélé. Il se plaisait au milieu des enfants du peuple : il contribua aux frais de l'éducation de beaucoup d'entre eux. Il a sauvé beaucoup de jeunes filles en péril de perdre leur honneur. Quand on l'insultait, il excusait en disant : « Cet homme ne réfléchit pas. » Il ne parlait jamais mal des autres.

Son humilité était profonde. Il travaillait en silence, ne disait rien de lui, ni de ce qui le regardait. Il ne parlait jamais de lui. A l'Assemblée provinciale de 1849, on lui reprochait certains désordres de la Province : il se contenta de répondre : « La cause de tout cela c'est ma misère. » Un jour, un étudiant le prenant pour un autre sauta sur lui dans le corridor et le fit tomber : « Vous m'avez cru plus fort que je ne suis, dit-il ; ce n'est rien ; seulement, une autre fois il faudra réfléchir. » Un jour, quelqu'un le voyant prier longtemps dans un coin de la sacristie et ne le reconnaissant pas, s'écria : « Que fait-il là, ce dévot ? » M. Durando ne se formalisa pas de cette parole : « Allons, dit-il, soyez un peu plus réservé dans vos paroles ! » Un frère manquant à la vaisselle, M. Durando alla le remplacer. Un jour, à la chapelle, il perdit connaissance par manque d'air. Une jeune fille qui était derrière sa stalle le ranima, en faisant de l'air avec son éventail. Il alla la remercier chez elle.

Il avait une grande obéissance pour le Supérieur général et pour les évêques.

Il observa fidèlement les règles, tant que ses forces le lui permirent. Il gardait surtout le silence et veillait à le faire garder. S'il fallait dire quelque mot en dehors des récréations, il le faisait à voix basse. Sa modestie des yeux était parfaite. Il n'allait presque jamais à la campagne pour se reposer. Il se reposait en visitant les maisons des missionnaires et des sœurs.

Il était prudent dans ses paroles. On peut dire qu'il a sauvé la province des périls, des persécutions, par sa prudence. Il n'a pas sans doute empêché tout mal, mais il a empêché le mal de la ruine totale. Il avait deux frères qui faisaient de la politique et qui furent successivement exilés puis comblés d'honneurs. M. Durando ne parla jamais avec eux ni de la politique, ni du gouvernement, ni des partis. Il disait à ses confrères : « Prêchez l'Evangile et ne vous mêlez jamais des choses de la politique. » Un jour un personnage lui dit : « C'est étonnant ; les journaux ne parlent jamais contre les prêtres de la Mission ; vous devez être de grands diplomates ! » Sa diplomatie consistait à n'en pas faire. Dans tous les événements malheureux de son temps, il gardait sa sérénité et sa confiance en la Provi-



dence. Pour les affaires de la province, il était discret avec tous; il recommandait cette discrétion aux supérieurs et à tous ceux qui étaient mêlés dans l'administration ; il réfléchissait beaucoup sur les affaires et il priait. Il donnait les avis avec gravité, bonté, estime des gens. On le consultait beaucoup : des personnages civils, des curés, des chanoines, des évêques : il réfléchissait et priait, il ne se hâtait pas ; il n'était pas précipité ; ses projets étaient mûris de longues années dans sa pensée avant d'être exécutés. Par contre, au confessionnal, il expédiait rapidement ses pénitentes. Il avait un talent pour consoler les malades et pour les préparer à la mort.

La renommée de sainteté de M. Durando n'a fait que s'accroître avec les années. Aussi, le 23 mai 1941, a été signé la commission d'introduction de la cause dont nous donnons quelques extraits.

*Ce qui frappe dans la vie de saint Vincent de Paul, ce sont les œuvres magnifiques et presque innombrables par lesquelles ce saint s'est efforcé de secourir toutes les nécessités spirituelles et temporelles. C'est pourquoi, à bon droit, Léon XIII l'a proclamé patron de toutes les sociétés de charité qui existent dans le monde entier. Mais quand on scrute l'âme de ce saint, on voit que la racine de sa vertu a été une très profonde humilité qui l'a rendu un instrument très apte de la munificence divine. Il disait que l'orgueil est le poison de la charité, que l'humilité en est le soutien; qu'elle introduit dans l'âme toutes les vertus. Saint Vincent a donné cette consigne comme étendard de sa Congrégation sous lequel ses fils doivent combattre les combats du Seigneur ; en réalité, jusqu'ici Dieu aidant, ceux-ci combattent généreusement de cette manière. Dieu a récompensé largement ses fidèles serviteurs. Il suscite souvent quelques membres de la famille vincentienne qui, marchant sur les traces de leur père, soit par l'effusion du sang, soit par la prédication évangélique ou les autres saints ministères ou par les œuvres de charités, illustrent grandement l'Eglise du Christ.*

*Parmi eux, il faut compter Marc-Antoine Durando. Né à Mondovì, ville du Piémont, le 22 mai 1801, de parents pieux et honnêtes, Joseph Durando et Angèle Vinai, il grandit sous leur discipline. Ayant compris la vanité du monde, et se sentant appelé à la vie religieuse, à dix-huit ans, il entra dans la Congrégation de la Mission de saint Vincent de Paul, dans le séminaire de Gênes.*

*En 1820, il fit les vœux à Sarzane, avec grande joie ; en 1824, il fut ordonné prêtre.*

*Enflammé du zèle des âmes, il s'adonna aux saintes missions, recueillant des fruits abondants, ses supérieurs l'approuvant grandement. Ceux-ci appréciant sa doctrine, sa grande piété, son observance régulière, sa prudence vigilante, le nommèrent supérieur de Turin à trente ans à peine, ensuite visiteur de la province du Piémont ; en 1862, commissaire extraordinaire pour toute l'Italie.*

*Sous son régime, plusieurs maisons furent rétablies et nouvellement érigées ; le nombre des sujets fut augmenté, la garde des règles observée très soigneusement et doucement. Il n'y a aucune œuvre de Turin, pour le salut des pauvres et la discipline du clergé dont il n'ait pas été. Sachant combien la Société des Filles de la Charité faisait du bien au peuple chrétien, il créa en Italie beaucoup de maisons de Filles de la Charité, cette*

institution qui a si bien mérité de l'Eglise, en sorte que maintenant plusieurs milliers de Filles travaillent avec ardeur en Italie au bien du peuple.

Il établit également l'œuvre de la Propagation de la Foi, récemment fondée par Pauline-Marie Jaricot.

Il institua en 1865 l'Institut des Sœurs de Jésus de Nazareth, auquel il préposa Louise Borgiotti et auquel il donna des règles très sages. Ces sœurs se chargèrent, en 1869, du soin des malades dans leurs demeures.

Il s'estimait, comme saint Vincent, serviteur inutile, grand pécheur. Il avait grande confiance en la miséricorde de Dieu, par le secours de la Sainte Vierge.

Il mourut le 10 décembre 1880.

Par l'autorité de l'Ordinaire fut ouvert le Procès sur la renommée de sainteté, les écrits, et le non-culte.

Des lettres postulatrices demandèrent sa béatification. La S.C. des Rites examina les écrits et déclara que rien ne s'oppose à ce qu'on avance.

Le 11 mars 1941, cette même Congrégation déclara qu'on pouvait songer à l'introduction de la Cause.

Le Pape la signa le 23 mai 1941. Quand M. Durando sera béatifié, ce sera, pour la province de Turin, une récompense de son bon esprit, de sa régularité et de son dévouement pour les œuvres de la Compagnie.

EDOUARD ROBERT.

---

## IRAN

---

### M. PAUL BEDJAN, LAZARISTE (1)

15-27 novembre 1838 (*Khosrovah*) - 9 juin 1920 (*Cologne*)

En 1844, vers la mi-novembre, un missionnaire lazariste, M. Joseph Darnis, récemment nommé Préfet apostolique de la Perse (2), s'établissait à Khosrovah, gros village de la

---

(1) Dans *Orientalia christiana periodica*, vol. XI (1945), p. 45-102, le Père J.-M. Vesté, O.P., a publié : *Paul Bedjan, le lazariste persan* (27 novembre 1838-9 juin 1920). *Notes bio-bibliographiques*.

Dans ces pages fouillées et suggestives, le R.P. signale comme notices ou biographiques antérieures de son héros, celles éditées : a) par le professeur A. Rücker, dans *Oriens christianus* (Neue Serie X-XI) parue en 1923 ; b) par J. Legeroy dans *Kultur*, XIII (1912), p. 208-208 : note biographique publiée à l'occasion du cinquantenaire de l'ordination sacerdotale de Paul Bedjan, reçue le 25 mai 1861 ; c) par B... : brève notice nécrologique dans la *Kölnische Volkszeitung* du 5 juillet 1920, d) et par F. Combaluzier dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, article *Bedjan*, t. VII (1934), colonnes 410-413. (N.B. Cette note, comme les suivantes, sont des *Annales*, F. Combaluzier.)

(2) Darnis Joseph, né le 2 mars 1814 à Fau (Sainte-Ilde), diocèse de Saint-Flour, reçu à Paris le 4<sup>er</sup> octobre 1836 ; il y prononça ses vœux le 15 octobre 1838 ; placé en Perse dès avril 1841, il mourut à Khosrovah le 5 avril 1858.

plaine de Salmas, dans la province de l'Azerbedjan. L'année suivante, un autre, M. Augustin Cluzel (3), l'y rejoignait.

Tous deux héritaient de la grande pensée de leur fondateur, le jeune Eugène Boré, alors professeur au Collège de France et chargé par le Gouvernement français d'une mission scientifique en Perse et Asie Mineure. Il avait ouvert la voie, tracé un programme d'action et, comblé de mérites et d'honneurs, s'en était retourné en France, laissant à ceux qu'il avait appelés le soin de cultiver le champ offert par la Providence à leur tenace labeur.

Tous deux, arrivés en Perse en 1840, revenaient de loin. Le premier de la chaude Mésopotamie, où l'avait relégué une violente persécution déchaînée par le fanatisme des Méthodistes protestants d'Ourmiah, soutenus par le Ministre de Russie à Téhéran. Le second, de la capitale même, où la prudente bienveillance du premier Ministre de Sa Majesté le Shah de Perse l'avait secrètement protégé dans un de ses villages, contre cette même persécution.

Auréolés de ce prestige de sympathie si humaine qui enveloppe tout persécuté ici-bas, forts surtout de la grâce surnaturelle qui dirigeait leurs pas, ils prenaient pied dans ce coin perdu du vaste Empire iranien, conduits par la Providence, pour y garder, dans l'intégrité de la foi, une population catholique qu'un ancien patriarche chaldéen, en révolte contre Rome, essayait d'entraîner dans le schisme.

Ainsi, dans ses vues insondables au sens humain, Dieu, leur faisant abandonner leurs premiers postes d'apostolat, les guidait en ces lieux. Ils y jetteraient les bases solides d'une église chère à son cœur, rénoverée dans la foi et dans la piété à tel point qu'elle méritera d'être appelée, en ce langage si imagé de l'Orient, la petite « Rome de la Perse ».

Maîtres l'un et l'autre des langues indigènes, le cœur durci aux sévères épreuves des quatre dernières années, l'esprit assez adapté aux mœurs et aux usages pour en pénétrer les nuances et même en saisir parfois l'astuce légendaire, ils se mirent, mûris par l'expérience, résolument à l'œuvre.

Le noyau catholique dont ils assumaient désormais le soin, se trouvait comme dilué dans une masse nestorienne, à la foi décrépète, restes d'atavisme dégénéré, sous la conduite de pasteurs ignares et cupides. En face de ce clergé schismatique déliquescant, il fallait à tout prix et au plus tôt, en dresser un autre, vivifié dans la foi et dans l'amour du Christ, animé d'une nouvelle flamme apostolique. Deux ans après leur arrivée, les missionnaires inauguraient le

---

(3) Cluzel Augustin-Pierre, né le 6 mars 1815 à Montclar (Aveyron), le 8 juin 1840 fut admis dans la Congrégation étant diacre, fut ordonné prêtre le 14 avril 1841, fit les vœux en Perse le 55 décembre 1842. Le 8 septembre 1874, il fut sacré à Paris, archevêque d'Héraclée (cf. *Annales*, 1938, p. 155) et meurt à Ourmiah le 12 août 1882.

premier séminaire chaldéen catholique sur la terre de Perse.

Ils avaient pris leur temps, étudié les familles, choisi leurs sujets, sélectionné leurs pierres fondamentales. Non seulement sur place, mais tout autour ; là-bas, dans l'immense plaine d'Ourmiah où la haine implacable de leurs ennemis épiait toujours leurs démarches, puis dans les petits centres de catholicité des montagnes. Le 9 novembre 1846, huit de ces pierres fondamentales étaient en place. Quelques autres s'y ajouteraient par la suite. Il y a de cela exactement cent ans. L'un de ces premiers élus, Paulous Bedjan, devait acquérir une célébrité tout à la gloire de sa nation. Aussi, à l'occasion de ce centenaire, convenait-il de commémorer son souvenir. C'est à lui tout spécialement que ces lignes seront consacrées.

\* \* \*

Il vit le jour dans une famille foncièrement catholique de Khosrovah, justement considérée dans le village. Esprit pétillant s'il en fut, d'une grande vivacité de caractère, gentil espiègle parce que fils chéri de la maison, bref, un *Petit diable persan*, il avait attiré le regard de M. Darnis. Car, avec cette exubérance de vie qui caractérisait son enfance, il avait hérité de sa famille une foi farouche et une piété aussi ardente que les saillies primesautières de sa nature. Né le 15-27 novembre 1838, il avait un peu plus de huit ans, quand M. Darnis l'appela au séminaire. Heureuse et fière, sa mère, en loyale chrétienne, consciente de la hauteur de la destinée à laquelle on conviait son enfant, déclara en toute simplicité au Supérieur de la Mission : « Paulous est si « *iaghssar* », espiègle et obstiné, que vous n'en pourrez rien faire. Prenez plutôt Baccous, son frère, qui est plus docile. » M. Darnis, qui savait lui aussi à quoi s'en tenir, maintint son choix. On n'eut pas à le regretter.

Démentant la sévérité du jugement maternel, le jeune Paulous se soumit à sa nouvelle vie, non pas dans cette passivité orientale qui s'adapte avec tant d'aisance à toute situation, mais avec entrain et docilité. Il fut docile à cette discipline qui réglait désormais ses jours, régulière, constante, si différente enfin des condescendances maternelles à ses fantaisies d'enfant choyé. M. Darnis était bon et il savait le montrer ; mais il était inflexible et rigoureux, et il savait aussi le faire voir. Lentement, paternellement mais sans faiblesse, il assouplit l'enfant à la règle. Il fut docile encore aux leçons, et elles étaient plus compliquées que ne pourrait se le figurer un esprit occidental. Il fallut s'initier aux langues étrangères qui, en l'absence de livres de langue indigène, fraieraient le chemin aux sciences ecclésiastiques. Le français, le latin, avec l'étude du chaldéen confiée à un prêtre du pays, et celle du persan sous la conduite

d'un *mollah* musulman : voilà un beau programme et bien chargé. Mais l'enfant chaldéen parle couramment deux langues : le chaldéen vulgaire et le turc qui est le langage usuel de l'Azerbedjan. Le peuple chaldéen porte en ses veines la tendance de ses ancêtres nomades : il est toujours grand voyageur devant l'Eternel. Un village chaldéen rappelle quelque peu le souvenir de la tour de Babel : on y entend communément bon nombre de langages. Les femmes et les enfants restent sur place : ils cultivent les champs et les jardins de la famille. Les hommes s'en vont au loin gagner de quoi arrondir le patrimoine de la maisonnée, en Russie, en Amérique, un peu partout, au gré de leurs courses vagabondes. N'en ai-je pas rencontré un, dans mes inspections des écoles villageoises, qui fut saisi en plein siège de Port-Arthur, par les troupes japonaises ? Un autre apporta un jour à mon estimation, quelques sachets de poudre d'or commerciale qu'un aigresin de Java lui avait perfidement échangés contre de belles et bonnes pièces d'or, fort dangereuses, disait-il, à transporter dans les bagages. La couleur était identique, mais la valeur variait fort sensiblement, et mon homme ne s'en aperçut qu'à son retour chez lui. Mais, au cours de son long voyage, il avait appris passablement la langue anglaise. Cette acquisition intellectuelle ne compensait cependant pas la perte de ses pièces d'or bien débouchantes. Le complexe des études linguistiques, au séminaire de Khosrovah, ne dérouta donc pas les jeunes élèves. Le savoir-faire, le dévouement de cet admirable M. Cluzel les formèrent graduellement à cette gymnastique intellectuelle. Entre temps, dans ses loisirs, cependant bien courts, il traduisait lui-même en chaldéen vulgaire le livre de théologie qui devait leur servir plus tard, à eux et aux prêtres nouvellement convertis du nestorianisme.

L'esprit chrétien, la formation à la piété, aux vertus sacerdotales étaient encore plus l'objet de la sollicitude de ces infatigables éducateurs. Chaque matin, après la prière qu'il présidait, M. Darnis leur faisait une oraison parlée. Peu à peu, un beau courant de ferveur, de bonne volonté, d'élan pieux anima ce jeune essaim qui, à l'église, au chant de l'office sacré en langue liturgique, le syriaque littéral, dont ils apprenaient les rudiments en classe, suscitait l'admiration et l'édification de la paroisse.

De 1846 à 1850, treize ans de cette formation, longue et consciencieuse épreuve, qui impressionna vivement le clergé nestorien si prompt à affronter le sacerdoce avec une préparation de quelques mois à peine, produisirent leur fruit, tant espéré. De ces dix-huit séminaristes, onze devinrent prêtres. Quatre d'entre eux entrèrent dans la Congrégation des Laza-

ristes, trois comme prêtres : MM. Dbi-Goulim (4), Désiré Salomon (5) et Paul Bedjan ; le quatrième, le bon frère Issa, comme frère coadjuteur (6).

Le jeune Paulous, à pareille école, grandit en sagesse et en sciences devant Dieu et devant les hommes. En face des nobles exemples de ses éducateurs, son esprit s'épura et, renonçant à tous et à tout, il forma le projet de se donner lui aussi tout entier à Dieu et aux âmes de ses compatriotes. Celui qu'une mère de la terre, dans le scrupule d'un cœur hautement chrétien, pensait ne pas pouvoir devenir prêtre, Dieu, par sa grâce, en fit un missionnaire. Paul Bedjan demanda à entrer dans la Congrégation. A la fin de l'année scolaire de 1856, M. Darnis le conduisit à Paris, et il était reçu, le 27 octobre de cette même année, au Séminaire interne de la Maison Mère. Il y retrouvait son condisciple, M. Jean Dbi Goulim, qui l'y avait précédé en 1853 ; l'année suivante, le jeune Dilou, M. Désiré Salomon, de Tkhouma dans le Kurdistan turc, devait l'y rejoindre. La Mission de Perse, reconnaissante, offrait ses prémices à la Congrégation des Lazaristes.

Le 28 octobre 1858, Paul Bedjan prononçait ses vœux en présence de M. Wagnier, Assistant de la Maison Mère, et il entreprenait ses études théologiques. Il reçut la tonsure et les Ordres Mineurs le 18 juin 1859, fut admis au Sous-Diaconat le 2 juin 1860, au Diaconat le 22 décembre suivant, et, le 25 mai 1861, il était ordonné prêtre. Le cardinal Morlot, Archevêque de Paris, lui conféra successivement toutes ces diverses ordinations, en l'église paroissiale de Saint-Sulpice.

Au mois de septembre, il revenait à Khosrovah avec un jeune confrère français, M. Louis Plagnard (7), destiné à la Mission de Téhéran. Ce fut, on le pense bien, tout un événement dans ce grand village. « L'enfant gâté de Khosrovah, écrivait M. Cluzel, fit tourner toutes les têtes et tous les cœurs à sa venue. Il nous éclipsa tous, et nous ne jetons plus qu'une pâle lueur à côté de lui. »

(4) Jean Dbi Goulim, né le 10 avril 1831 à Khosrovah, entré dans la Congrégation de la Mission à Paris, le 14 juin 1853, y fit les vœux le 15 juin 1855 et y fut ordonné prêtre le 29 mai 1858 ; décédé à Ourmiah le 30 avril 1866. Cf. *Annales*, t. 27, p. 440-442, 459-460 ; t. 31, p. 640-643 ; t. 34, p. 149-550.

(5) Désiré Salomon, né le 15 mai 1838 à Goundiela (dioc. Mossoul) ; reçu lazariste à Paris le 16 novembre 1857 ; y fit les vœux le 17 novembre 1859 ; et y fut ordonné prêtre le 14 juin 1862 ; décédé à Ourmiah le 13 septembre 1914.

(6) Issa Moïse, né le 16 août 1828 à Khosrovah, reçu comme frère coadjuteur à Paris le 12 août 1856 ; émit ses vœux en Perse le 24 novembre 1858, en présence de M. Rougé ; décédé à Ourmiah le 2 mars 1902.

(7) Plagnard Louis, né le 24 août 1836 à La Roque, canton de Séverac-le-Château (Aveyron) ; reçu à Paris le 26 juin 1856, fit les vœux le 27 juin 1858 ; et y reçut la prêtrise le 25 mai 1861. Placé aussitôt en Perse, il y décéda le 4 juin 1891, à Ourmiah.

C'est qu'il avait apporté avec lui un harmonium et Paris avait fait de lui non seulement un pénétrant théologien, mais un assez bon musicien. Par extraordinaire, car les offices, d'habitude, se célébraient selon la liturgie chaldéenne, on résolut de gratifier la population d'une grand messe latine avec chants de circonstance. A plein gosier, pour ne pas rester en dessous du Mtamarre des grand messes chaldéennes, où cymbales et mélopées orientales lancées sur un ton suraigu tiennent lieu de grandes orgues, nos cinq Lazaristes exécutèrent la partie musicale, au grand péril de leurs cordes vocales, tandis que l'harmonium, au dire de M. Cluzel, « fonctionnait à toute vapeur ». Les fidèles qui remplissaient l'église et n'avaient jamais entendu de si belles choses de leur vie, en étaient ébahis. Les femmes de Khosrovah, groupées autour de la mère de Paul Bedjan, l'organiste du grand jour, lui disaient, peut-être non sans un sentiment de jalousie et une pointe de malice : « Oh ! que vous êtes heureuse d'avoir donné le jour à un enfant si intelligent, qui chante à la fois de la bouche, des pieds et des mains : pourvu qu'il ne devienne pas fou à force d'avoir tant d'intelligence. » Et la pauvre mère de pleurer de joie et de crainte.

Avec tant d'enthousiasme d'une part et tant de qualités de l'autre, M. Paul Bedjan ne pouvait que rester et resta à Khosrovah.

\* \* \*

Au fond, M. Cluzel voulait garder Paul Bedjan auprès de lui pour le former au ministère des œuvres. M. Darnis était mort trois ans auparavant, et M. Cluzel gouvernait alors la Mission de Perse. M. Paul Bedjan retrouva en lui son père spirituel et un maître incomparable. Il sut, malgré la vivacité de son caractère toujours tenace, apporter à ses leçons la même docilité simple, filiale, qui régla son enfance et son adolescence. Il en profita si bien que, l'année suivante, à l'automne de 1862, alors que la Perse venait d'être érigée en Province de la Congrégation, M. Cluzel l'envoya à Ourmiah, remplacer M. Varèse (8), nommé Supérieur de la Maison de Téhéran, nouvellement fondée.

La séparation fut pénible, du moins de la part de la population. M. Bedjan quitta Khosrovah au milieu des larmes de tous. Lui seul conserva le sourire à ces adieux et son cœur ne se serra seulement qu'à son entrée à Ourmiah. Ces émotions de la nature n'abattirent pas cependant son énergie : « Je crois, écrivait-il à son arrivée, que ce sera

(8) Varèse Jean-Baptiste, né le 10 mai 1821 à Porto-Maurizio, entré à Savone le 1<sup>er</sup> novembre 1840, y fit les vœux le 2 novembre 1842 ; placé à Smyrne en 1847 ; en 1850, il arrivait en Perse. Le 8 septembre 1872, il meurt inopinément à Paris, au cours d'un voyage à la Maison-Mère.

le lieu de mon repos et mon sépulcre. » La cordialité de ses confrères, l'accueil flatteur de la population d'Ourmiah, pourtant prévenue contre les gens de Khosrovah qu'elle regarde un peu comme des provinciaux, redoublèrent son courage et la force de sa résolution de guerroyer ferme contre le nestorianisme et contre les Méthodistes protestants. Ces derniers s'érigeaient volontiers en maîtres absolus de la situation. Leur activité (inlassable : il faut le reconnaître), grâce à leur or généreusement distribué, rencontrait un appui toujours conciliant auprès des autorités locales et s'assurait une pénétration facile dans la masse nestorienne, dont la vénalité se généralisait de plus en plus. La vérité pure, désintéressée, présentée par la Mission catholique, aussi zélée, certes, mais toujours indigente dans ses ressources, s'ouvrait malaisément accès en de telles âmes. Mais la grâce est toujours puissante et les ouvriers catholiques étaient bons.

La Mission Catholique avait encore comme Supérieur M. Rouge, que dix-neuf années d'apostolat en cette région rendaient presque légendaire. Elle possédait aussi M. Jean Dbi Goulim, l'ainé des condisciples de M. Bedjan au séminaire de Khosrovah et que l'on nommait déjà « le grand convertisseur ». Elle recevait M. Paul Bedjan, auréolé de ses récents succès. Tous trois, rompus à la langue et aux usages du pays, quelles espérances n'étaient donc pas permises ? Quelles conquêtes sur le nestorianisme et, par contrecoup, quelles défaites pour le Protestantisme ? La Providence épura ces enthousiasmes, à l'ordinaire creuset des épreuves.

Deux mois plus tard, en pleine force, à 46 ans, dans la maturité de ses facultés et dans le fécond rendement de son action apostolique, le 4 novembre 1862, à 8 heures du matin, M. Rouge (9) tombait, foudroyé par la mort, mais dans les calmes et fervents sentiments d'un saint. Il fut pleuré de tous : on l'inhuma dans l'église d'Ourmiah, au pied de l'autel de la Sainte Vierge qu'il aimait tant.

MM. Dbi Goulim et Bedjan restaient, tout jeunes, en face de leur charge délicate et écrasante. A l'exemple de son aîné, M. Paul Bedjan se mit vaillamment à l'œuvre. Deux missions bien menées dans les deux villages de Singhar, aux portes de la ville, consacrèrent ses débuts. Le peuple, étonné et enthousiaste, s'écria : « Mon Dieu ! comment se fait-il que, de la racine amère de notre nation, soit sorti un si beau et si doux rejeton ? »

---

(9) Rouge Nicolas-Félix, né le 24 juin 1816 à Germainvilliers (Haute-Marne), fut admis dans la Mission, le 4 novembre 1839, fit les vœux à Paris le 5 novembre 1841, en présence de M. Lego, fut ordonné prêtre en l'église Saint-Sulpice par Mgr Affre le 10 juin 1843 ; envoyé en Perse, il meurt à Ourmiah le 4 novembre 1862.



Mais, au printemps de 1863, il survint une aventure qui forme une jeunesse missionnaire.

A quelque temps de là, la chrétienne Nerguis avait trouvé un enfant, abandonné à la porte d'une mosquée. C'était, à n'en pas douter, un enfant musulman. Sur le conseil et l'aide de M. Rouge, elle l'éleva secrètement. L'affaire ne manqua pas cependant de s'ébruiter. Un musulman, revenant de Tiflis, s'en déclara le père et réclama l'enfant. Sur le refus de Nerguis, il porta plainte auprès du gouverneur du quartier, Fatollah Khan Beylerbey. M. Dbi Goulim s'en alla rendre compte de la chose au gouverneur, l'assurant que la Mission n'avait agi que par charité, qu'elle était prête à faire livrer l'enfant, mais que le père présumé devait produire ses preuves, sinon rien ne disait que l'on n'était pas en présence d'un enfant chrétien. Le gouverneur s'emporta, fit battre M. Dbi Goulim et le retint quelque temps chez lui. Ses propres parents lui reprochèrent sa violence et lui ouvrirent les yeux sur ses fâcheuses conséquences. Car enfin M. Dbi Goulim, quoique chaldéen et sujet persan, appartenait à la Mission française, et celle-ci ne manquerait pas d'agir. De fait, M. Cluzel, averti, adressa un rapport à Téhéran et de suite accourut à Ourmiah. Le gouverneur lui fit aussitôt une visite de réparation, donna un habit d'honneur à M. Dbi Goulim, se réconcilia avec la Mission et lui promit désormais son appui. Bien lui en prit, car déjà, à Téhéran, sur les instances du Ministre de France, le Comte de Gobineau, la Cour avait pris des mesures sévères à son égard. Elles devenaient inutiles devant la réconciliation, et tout le monde en fut bien aise.

Mais M. Cluzel appela de Téhéran M. Varèse, pour le mettre à la tête de la Maison d'Ourmiah.

M. Varèse ne connaissait que le persan, il ne parlait pas le chaldéen, ou si peu qu'il ne pouvait exercer le ministère qui retomba en entier sur les épaules de MM. Dbi Goulim et Bedjan. Mais il serait un élément pondérateur dans leur jeune et fougueuse ardeur apostolique, et par son autorité reconnue à Téhéran, une sauvegarde contre les agissements des Autorités locales, trop promptes à ne pas discerner les Missionnaires des prêtres nestoriens du pays.

M. Paul Bedjan reprit ses travaux dans les villages de la plaine d'Ourmiah. Dieu lui accorda tant de bénédictions que M. Cluzel voulut en faire bénéficier les gens de la plaine de Salmas. M. Bedjan vint donc, en 1864, donner deux missions consécutives, l'une à Khosrovah même, l'autre à Pata-vour, aux environs immédiats de Khosrovah. Il y démentit le proverbe: « Nul n'est prophète en son pays », car ces deux missions, bien suivies et très fructueuses, obtinrent plein succès.

Pendant ce temps, M. Dbi Goulim soutenait le bon combat dans la plaine d'Ourmiah contre le nestorianisme. Aussi, au retour de M. Bedjan, eurent-ils l'un et l'autre la consolation de voir venir à eux plusieurs villages de la montagne de Terguavar réclamer leur ministère ; ils y récoltèrent bon nombre de conversions. Mais une autre épreuve endeuilla les joies de ces conquêtes. M. Dbi Goulim ne s'était jamais complètement remis des émotions ressenties à la suite de son affaire avec le gouverneur Fatollah Khan. Le 20 avril 1866, après sept longs mois de maladie, il succombait, s'éteignant comme une lampe qui manque d'huile. Il disparaissait à la fleur de l'âge, à 35 ans, dans les belles espérances que son action missionnaire avait fait concevoir pour le plus brillant apostolat. Pendant huit années, il avait parcouru sans cesse la plaine d'Ourmiah, prêchant mission sur mission, et y réussissant à merveille, parce qu'il avait su trouver la bonne manière de traiter avec les gens. Il laissait M. Bedjan seul en face d'un travail qui aurait exigé le concours de plusieurs ouvriers apostoliques. M. Cluzel vint de Khosrovah à son secours et resta pendant plus d'un an à Ourmiah. Il aurait désiré y fixer sa résidence définitive, tout en gardant M. Bedjan avec lui. Son projet ne fut pas agréé, et force lui fut de retourner à son poste de Khosrovah.

M. Bedjan ne perdit pas courage. Coup sur coup, on le vit à l'œuvre à Ardichai, à Alwatch, à Karadjalou. Pour la première fois, le catholicisme pénétrait à Nazi. Une mission à Gulpachim ramena quarante familles nestoriennes à la vraie foi. La maîtrise du jeune missionnaire s'affirmait, son autorité grandissait : elle rayonnait au loin dans la plaine de Salmas où ses succès flattaient l'amour propre de ses compatriotes et lui créaient un prestige incontesté. C'est pourquoi M. Cluzel, aux prises avec de fortes têtes qui troublaient tout le village, l'appela à Khosrovah pour y mettre un peu d'ordre. La patience de M. Terral (10) Directeur du Séminaire, le savoir-faire et la ténacité de M. Bedjan vinrent enfin à bout de cet autre peuple « à la tête dure ». Les animosités s'apaisèrent, le calme se rétablit, et M. Bedjan put retourner à son œuvre d'Ourmiah.

Ses missions recommencèrent à Nazi, à Babari, à Zummellan, etc... Une retraite donnée aux jeunes filles de la ville lui offrit l'occasion de fonder une Association des Enfants de Marie qui lui resta toujours très chère et à laquelle il pensa plus tard, en éditant pour elle un Manuel en langue chaldéenne.

---

(10) Terral Léon-Joseph, né le 18 mars 1826 à Lacauue (Tarn), fut admis dans la Congrégation de la Mission le 13 novembre 1846 ; émit les vœux à Paris le 15 novembre 1848, en présence de M. Pierre Martin ; fut ordonné prêtre à Paris (chez les Picpottiens), le 21 septembre 1850, par Mgr Bonamie, et mourut à Khosrovah le 10 décembre 1877.

Les conversions se multipliaient, les écoles prospéraient, le nestorianisme, en recul de tous côtés, commençait à secouer le joug des Méthodistes protestants pour se tourner, convoitant plus de profit, vers les Anglicans. Les Méthodistes, écoeurés, pensaient au départ. L'heure du triomphe final allait-elle sonner ? La guerre franco-allemande de 1870 brisa tous ces espoirs.

La Mission catholique d'Ourmiah, isolée, privée de moyens, réduite presque à la mendicité, dut fermer ses écoles, ses internats, congédier ses séminaristes, suspendre ses secours aux prêtres. Pour comble de malheur, une famine effroyable désola toute la contrée. Les Méthodistes renoncèrent à leur départ et avec leurs ressources inépuisables, ressaisirent la masse nestorienne affamée et rétablirent leur situation quelque peu branlante.

Mais le temps de l'épreuve passa. Bien plus, le labeur des missionnaires, leurs souffrances et leurs humiliations des deux dernières années reçurent leur juste récompense. En 1874, la Mission de Perse était érigée en Délégation Apostolique. M. Cluzel, promu archevêque d'Héraclée, en était nommé premier titulaire. Il s'installait définitivement à Ourmiah ; mais ayant à cœur, très justement, son séminaire de Khosrovah qu'il fallait renouveler, il ne crut pas mieux faire qu'en y envoyant M. Paul Bedjan.

En 1874, M. Bedjan revenait donc à Khosrovah, riche des dures expériences de douze années d'ardent et fécond apostolat dans la plaine d'Ourmiah que M. Cluzel nommait, avec tant de réalité : « le vrai champ des conquêtes apostoliques ».

C'était comme un revirement complet dans sa vie de missionnaire. Son activité se concentrerait désormais avant tout dans ce milieu presque fermé du Séminaire où déjà, dès sa venue en Perse, chargé des cérémonies liturgiques, il avait su les organiser avec tant d'ordre, de gravité et de modestie que les gens s'écriaient : « Nous sommes mille fois plus heureux que nos pères qui n'ont jamais vu ce que nous voyons. » Sous la conduite de M. Terral, il se consacra à cette œuvre, premier et solide fondement de la Mission en Perse.

Mais une idée le hantait depuis quelque temps. Mis en face, comme ses confrères d'ailleurs, de la pénurie de livres liturgiques pour les prêtres, de livres classiques pour les écoles : il formait en son esprit le projet de remédier à cette misère. Déjà, en 1861, à son arrivée à Khosrovah, il avait apporté, avec son fameux harmonium, une petite presse lithographique : cet instrument rudimentaire s'avéra d'un rendement pitoyable ou du moins insuffisant. M. Désiré Salomon, qui partageait ses idées et qui devint par la suite le fondateur de l'Imprimerie Catholique d'Ourmiah, était parti en France avec Mgr Cluzel, se perfectionner en son

métier. Il fut assez heureux pour en revenir possesseur d'une belle presse et de nombreux et beaux caractères, ayant même posé les bases d'un accord avec l'Imprimerie Vaticane. Mais l'achat et le transport des livres pesaient trop lourdement à l'indigence de la Mission. D'un autre côté, on ne pouvait avoir recours à l'imprimerie des Pères Dominicains de Mossoul : ils éditaient en arabe, et les Chaldéens de Perse n'y entendaient rien. Vivre toujours, comme par le passé, au compte de l'imprimerie des Méthodistes protestants d'Ourmiah, qui, donnant leurs livres classiques gratuitement à leurs adeptes, les passaient à haut prix aux catholiques : c'était un assujettissement forcé dont il convenait de se libérer au plus tôt.

M. Bedjan projetait donc de s'établir en France et de se vouer définitivement à cette œuvre. En 1879, l'arrivée de M. Bray (11), comme Supérieur de Khosrovah, lui parut une occasion favorable. Il formula sa demande qui fut agréée à Paris et, à la fin de cette année, il se rendait à la Maison Mère. Mgr Cluzel ne fit rien pour le retenir et se contenta, m'a-t-on dit, de regretter ce départ qui le privait d'un ouvrier évangélique incomparable.

\* \* \*

Il n'y avait pas à le regretter : l'avenir montra qu'il entraînait pleinement dans les vues providentielles.

Certes, l'idée ne manquait pas d'audace. Cependant, inconnu, sans ressources, M. Bedjan n'hésita pas une minute. Il était trop fils de l'Orient, à la passivité légendaire, qui déconcerte tant les Occidentaux, mais finit, parce qu'au fond tenace, par triompher des difficultés. Il avait aussi l'âme trop missionnaire pour ne pas faire de la Providence son principal appui. Doué d'une parole particulièrement insinuante, il sollicita la charité du monde catholique, et il obtint les 30.000 francs qu'il jugeait nécessaires à l'exécution de son premier projet.

Sa pensée se porta d'abord vers les prêtres qu'il venait de quitter. A part le Diurnal, ils ne possédaient pas de Bréviaire pour réciter l'Office divin. Il se consacra donc à ce premier travail, œuvre utile, à son sens, non seulement au clergé catholique, mais encore au clergé nestorien de la Perse et de la Mésopotamie ; œuvre nécessaire, puisque ces prêtres, faute de bréviaire, dont de rares manuscrits existaient seulement en quelques églises, ne s'acquittaient pas de cette

(11) Bray Louis, né le 12 mars 1845 à Siran (Cantal), neveu de Mgr Bray, vicaire apostolique du Kiangsi, fut admis à Paris, au séminaire interne des Lazaristes, le 4 décembre 1865, y fit les vœux le 5 décembre 1867, en présence de M. Jean-Baptiste Etienne, supérieur général, et fut ordonné prêtre le 16 juin 1870 ; envoyé en Perse en 1870, il fut placé à Constantine en 1884-1887, puis au Grand Séminaire d'Albi, où il meurt le 29 mars 1900.

fonction sacrée. M. Bedjan, à force de recherches, à coup de sacrifices, réussit enfin à en rencontrer un exemplaire qui renfermait toutes les parties de l'Office divin et dont il n'avait pu trouver un spécimen dans les grandes bibliothèques, ni à Londres, ni à Paris, ni même à Rome. Cette compilation comprenait : 1° Le *Khoudra*, ou Office du Dimanche, du Carême et des Rogations ; 2° Le *Keschkoul*, office des fêtes ; 3° Le *Guessa* catholique, office des fêtes ; 4° Le *Mimra*, leçons et prières des Rogations ; 5° Le *Dekdem Vedvater*, ou Diurnal ; 6° Les *Mezmouris* ou Psautier. Un vrai trésor de piété, un vrai trésor aussi de littérature syriaque. Avec ces éléments, il résolut donc de publier le Bréviaire chaldéen en quatre volumes, dont chacun, sur le modèle du Bréviaire latin, comprendrait trois parties : le Commun, le Propre du temps, le Propre des Saints, suivant les saisons de l'année liturgique.

Les Supérieurs encourageaient cette œuvre. Rome, à la demande de la Congrégation, envoya à Paris le Père Ciasca (12) pour l'examiner dans le plus petit détail. Il en revint enthousiasmé, et de sa composition et de l'esprit, qui l'animait. Son rapport à la Propagande fut des plus favorables. Mgr Thomas (13), délégué apostolique de la Perse, dans son voyage à Rome, après son sacre, en septembre 1883, en perçut des échos les plus flatteurs, et M. Plagnard, qui l'accompagnait, s'empessa de les transmettre à M. Bedjan avec ses plus vives félicitations.

Le projet, cependant, comportait un côté très délicat. S'il répondait aux nécessités de l'Eglise chaldéenne de Perse qui ne manquerait pas de l'accepter avec joie et reconnaissance, quelle serait l'attitude de l'Eglise chaldéenne de Mésopotamie, du Patriarche chaldéen catholique en particulier ? C'est pourquoi le Cardinal Siméoni, Préfet de la Propagande, exigea d'abord que le travail fût soumis préalablement à un censeur, M. l'Abbé Paulin Martin, que chaque feuille d'impression fût envoyée à la Propagande et ne voulut donner à l'œuvre qu'un caractère scientifique. Aussi demanda-t-il que les Offices, leçons et oraisons soient insérés avec le nom des

(12) Ciasca Agostino, né le 7 mai 1835, à Pollignano à Mare, reçu dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin en 1856, prêtre en 1858 ; s'adonne à l'étude de l'arabe et du copte ; en 1866, professeur d'hébreu à la Propagande ; écrivain à la Vaticane (1876) ; sacré évêque titulaire de *Larissa* le 6 juin 1891, peu après préfet des archives vaticanes ; créé cardinal le 29 juin 1899 ; il avait publié plusieurs éditions de textes chrétiens en copte et arabe ; meurt à Rome le 6 février 1902. Cf. David Aurellius Perini : *Bibliographie Augustiniana cum notis biographicis. Scriptores Itali.* Firenze (1929), tome I, p. 229-231.

(13) Thomas Jacques-Hector, né à Dax le 11 septembre 1833 ; admis à Paris dans la Congrégation de la Mission le 14 août 1858 ; y fit les vœux le 15 août 1860 ; sacré à Paris archevêque d'Andrinople, le 22 juillet 1883 ; il fut délégué apostolique en Perse de 1883 à 1886 et meurt à Dax le 10 décembre 1910.

Auteurs ou Docteurs de l'Eglise ancienne ; que, dans une Préface ou un appendice, on relatât les omissions ou changements effectués, et qu'enfin l'on déclarât nettement en la Préface que l'œuvre n'avait qu'un but scientifique.

Mais comme cette œuvre pouvait rendre le même service en Mésopotamie qu'en Perse, entre-temps, M. Bedjan négocia l'affaire avec le patriarche chaldéen catholique de Mossoul. Sa Béatitudo Abol Yonan Elie XII lui répondit « qu'elle approuvait son projet et qu'elle enverrait à Rome un évêque et deux prêtres avec un exemplaire complet, neuf et correct, du Bréviaire chaldéen, afin de parachever cette œuvre importante. En effet, le 11 novembre 1884, le cardinal Siméoni avertissait le Père Fiat de l'arrivée à Rome de Mgr Khayat, archevêque d'Amida, et de ses deux prêtres, et le pria d'envoyer M. Bedjan, pour travailler en commun, sous la direction de la Propagande, à l'œuvre du Bréviaire chaldéen. Grâce à cette heureuse et féconde collaboration, le caractère de l'œuvre changea complètement, de scientifique, elle devint purement ecclésiastique, et Rome autorisa la publication du Bréviaire comme livre liturgique (1883).

M. Paul Bedjan, par ce premier travail, trouva sa voie. Ayant toujours en vue le bien de sa Mission de Perse, qu'il soutenait de généreux secours mis à sa disposition par des âmes charitables et dévouées, l'année suivante, il entreprenait la traduction de l'*Imitation de Notre-Seigneur*, la rédaction d'un Manuel de Piété, d'un catéchisme et d'un syllabaire, le tout en langue chaldéenne vulgaire. Plus tard, il publiera l'*Histoire de Joseph*, par saint Ephrem, une petite *Histoire Sainte* à l'usage des écoles, un abrégé des principaux Conciles œcuméniques, puis l'*Histoire de Mar Iab Alaha et de Rahan Sauma*, et tiendra en projet des livres liturgiques comme le Rituel et le Missel, une Vie des Saints de l'Eglise de Perse et le *Chronikon* de Bar Hebraeus.

Toutes ces publications ne furent que le prélude heureux d'une activité prodigieuse qui va se produire pendant près de quarante ans.

Dès la première heure, de toutes parts, un concert d'éloges et de remerciements monta vers M. Paul Bedjan. Le monde savant, dans la personne du Père Leveaux, de Rubens Duval, de Mgr Lamy, releva les services rendus par lui à la littérature syriaque. Mgr Thomas, délégué apostolique de la Perse ; Mgr Augoustinus Bar Shino, évêque de Khosrovah ; Mgr Mathieu Paul Chammina, ancien évêque d'Amida et alors Vicaire patriarcal de Sinah, lui adressèrent des félicitations au nom du clergé et des fidèles de l'Eglise chaldéenne de la Perse ; Missionnaires et Filles de la Charité lui dirent et lui redirent le bien que ses livres, envoyés par milliers à chaque maison, faisaient à leurs écoliers.

Encore une fois, une œuvre splendide, éminemment utile, naissait : la Mission Lazariste en Perse, à bon droit, en était fière en face des publications des Méthodistes protestants qui enfin fuyaient la comparaison.

\* \* \*

Rien de la Mission de Perse n'était étranger à la pensée de M. Bedjan. Connaissant à fond son indigence et ses possibilités d'action, il se préoccupa de l'aider en tous ses besoins. Il sut frapper à toutes les portes, intéresser de nombreux cœurs et, par des subsides plus ou moins importants, il soutint, et très largement, le ministère des prêtres au moyen des honoraires de messe, la construction d'églises et chapelles, la vie du Séminaire et des écoles et, avec une particulière prédilection, l'imprimerie qui se développait avec succès, sous la direction de M. Salomon. Il prévoyait l'avenir : par d'importants secours, il fit établir par Mgr Cluzel de fortes fondations, capables d'assurer la bonne marche des œuvres.

Mais, le 12 août 1882, Mgr Cluzel descendait dans la tombe, auréolé d'un prestige incomparable auprès des hommes, glorifié sans aucun doute auprès du divin Maître qu'il avait si fidèlement servi, au milieu des plus durs travaux apostoliques, pendant plus de quarante ans, sur la terre de Perse. Il laissait sa Mission prospère comme elle ne l'avait jamais été jusque là, entre les mains de M. Jacques Thomas, Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Flour. Ce nouveau chef de la Mission jouissait d'une réputation de grand administrateur. Ignorant tout de sa Mission, n'en connaissant ni les langues ni les usages, il crut pouvoir se dispenser des unes et plier les autres à ses vues propres. Les réformes se succédèrent coup sur coup : ordre à l'intérieur des Résidences qui lui parurent de vrais caravansérails où chacun se considérait comme chez soi ; réglementation du travail missionnaire à l'extérieur ; organisation du clergé indigène à qui désormais devait revenir le soin des affaires litigieuses des fidèles ; obligation du célibat imposé aux nouveaux prêtres ; assainissement des finances de la Mission, où régnait une gratuité absolue dans toutes les œuvres ; et donc larges et sombres coupes dans les subsides et les secours ordinaires et extraordinaires ; ralentissement des travaux à l'imprimerie et finalement sa fermeture, etc... De telles mesures, on le pense bien, ne se prirent pas sans apporter quelque trouble dans les Missions chaldéennes d'Ourmiah et de Khosrovah. L'affaire des Arméniens déclencha une crise aiguë.

Les Arméniens, premiers bénéficiaires de l'action missionnaire des Lazaristes en Perse, s'étaient vus quelque peu délaissés à la suite de la violente persécution qui avait rejeté nos Missionnaires dans les plaines d'Ourmiah et de

Salmas, au service quasi exclusif des Chaldéens. Mais, depuis quelques années, un mouvement s'était créé en leur faveur parmi les jeunes missionnaires. On n'avait plus rien à craindre de l'ancienne persécution : la Mission de Téhéran avait été ouverte plus spécialement pour les Arméniens ; ceux de Tauris réclamaient à leur tour la venue des missionnaires. Ça et là quelques conversions se déclaraient : il n'était pas juste d'obliger ces nouveaux convertis à assister aux offices chaldéens. Car s'il n'était pas permis de latiniser aucun des deux rites orientaux, on n'était pas plus fondé à « *chaldaniser* » les Arméniens. Bref, selon les projets de Mgr Thomas, le moment était venu de s'occuper des Arméniens, aussi activement que des Chaldéens. Mgr Thomas ordonna donc deux prêtres arméniens et se décida à ouvrir une mission à Tauris, grand centre arménien où s'étaient établis tout premièrement M. Eugène Boré et les Lazaristes en venant en Perse. A cet effet, on y acheta une vaste maison, à l'insu, pensait-on, des Chaldéens.

Mais ceux-ci, émus de tant de réformes et de projets qui les touchaient de si près, étaient trop à l'affût de tout ce qui se passait pour rester longtemps dans cette ignorance. M. Salomon sur place, M. Bedjan au loin, au courant des idées et des faits, unirent leurs efforts. Indépendamment de l'antinomie habituelle qui oppose ces deux nations chrétiennes, la crainte de voir leurs compatriotes complètement délaissés si les ressources de la Mission, si précaires déjà pour les œuvres chaldéennes existantes, étaient partagées désormais avec les œuvres arméniennes en projet ; le mécontentement de voir les fondations de M. Bedjan, affectées, en contradiction à ses intentions, à ces nouvelles créations, toutes ces raisons, réelles ou spécieuses, les déterminèrent tous deux à une lutte sans trêve ni merci, pour sauver, leur semblait-il, la mission chaldéenne d'un désastre certain. Une telle divergence de vues créa dans toute la Mission catholique un remous profond qui se prolongea pendant plus de dix ans et força Mgr Thomas, malade et lassé de tant de tracassas, à donner sa démission, tandis que son successeur, héritier de ses plans, fut, pour la même cause, démissionné d'office. M. Paul Bedjan, avec M. Salomon, pensèrent triompher : au fond, ils ne firent que remettre la question à plus tard. Mgr Lesné (14), avec sa nette franchise et son énergie inflexible, devait apaiser les esprits et ouvrir non seulement

---

(14) Lesné François, né le 18 août 1846 à Maroué (Côtes-du-Nord), entré à Paris, chez les Lazaristes, le 7 décembre 1868 ; vœux le 11 juin 1871, au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul ; ordonné prêtre à Paris le 7 juin 1874 ; et là aussi sacré archevêque de Philippopolis le 28 juin 1896 (cf. *Annales*, 1938, p. 157), meurt à Ourmilah le 11 février 1910.



la Mission de Tauris, mais encore celle de Djoulfa Ispahan, en faveur des Arméniens.

\* \* \*

Si M. Paul Bedjan suivait de loin d'un œil très attentif, obnubilé cependant d'un chauvinisme quelque peu outrancier, sa chère mission de Perse, avec un souci tout naturel, il portait une sollicitude plus intéressée à sa ville natale, Khosrovah.

Ce village de Khosrovah était un fief du Prince héritier, le Valy-had, en résidence à Tauris. Il l'exploitait par l'intermédiaire d'un « *Moubachir* » ou mandataire qui, dans la pratique, affermait le village moyennant une redevance que le Prince exigeait plus ou moins forte, suivant la fortune du mandataire. À ce dernier de récupérer ensuite ses frais sur la population. Il s'en chargeait avec d'autant plus d'aisance que, représentant du Prince, il pensait être à l'abri de toute poursuite, et son pouvoir s'exerçait presque absolu. Aux redevances légales qui surpassaient celles des autres villages, parce que la population entièrement chrétienne était corvéable sans discrétion, il en surajoutait d'autres selon ses caprices, ordinairement insatiables. On conçoit dès lors combien cette population se trouvait pressurée, malgré toutes les interventions des Missionnaires et celles du Consul de France à Tauris.

M. Paul Bedjan avait vécu cette existence, assez analogue à celle de nos serfs du moyen âge. Il en avait souffert, et dans sa personne et dans les siens. Il en gardait toujours une profonde amertume en son souvenir. Mis en contact avec la vie des communes en France, il rêva pour Khosrovah cette même situation de liberté et de bien-être.

Quatre notables de Khosrovah s'en allèrent donc à Tauris négocier auprès du prince héritier l'achat du village. Grâce à l'appui du Consul de France, l'affaire fut conclue pour 11.000 francs. Evidemment, ces quatre copropriétaires n'avaient pas un liard en leur bourse ou s'ils l'avaient, et si, par ailleurs, ils désiraient libérer leur village de la puissance des *moubachirs* musulmans, ils entendaient néanmoins, se connaissant tous, ne courir aucun risque pour l'avenir. M. Paul Bedjan fit donc l'avance du prix d'achat, mais, prudemment, exigea une hypothèque sur le village et une redevance annuelle de 1.000 francs en faveur des œuvres de la Mission de Khosrovah.

Et les choses allèrent comme elles devaient aller avec une population toujours en querelle et en procès, avec des copropriétaires légalement responsables collectivement, mais se refusant de l'être, du moins au temps des paiements, individuellement. Au fond, la gestion était entre les mains de Mar Isskhae Khoudabach qui avait traité jusque là toutes

les affaires des catholiques. Il venait d'être nommé évêque de Khosrovah. Mis à la tête du village, il se conduisit comme tous les *aghas* (maîtres des villages) du pays. Bref, après deux ans de cette gestion, les revenus étaient passés en des réceptions et des dépenses que M. Bedjan qualifiera de fastueuses, et la caisse du village accusait 7.000 francs de déficit.

En 1896, Mgr Lesné, à Paris, pour son sacre, décida M. Bedjan à solder ce déficit. Il y consentit, mais à condition qu'on lui cédât la propriété du village. On le lui livra pour la somme de 20.000 francs, à charge de ne pas le revendre à d'autres qu'aux catholiques et au même prix, et de ne pas le laisser à ses héritiers naturels. De ce fait M. Bedjan paya par deux fois l'achat du village de Khosrovah.

Alors il l'organisa selon ses vues généreuses : il nomma un *Medjilis*, conseil des Anciens, pour le gérer en pleine autorité sous le contrôle discret du Supérieur de la Mission, représentant légal de son droit d'*agha*, ou propriétaire du village. Ainsi Khosrovah jouirait de franchises municipales. Une telle innovation, unique en Perse, au service d'esprits si peu préparés à exercer un tel pouvoir, n'était pas sans difficulté. D'autant plus que ce plan libéral se heurtait à une grosse pierre d'achoppement. Car, justement mécontent de l'action de Mar Isskhae Khoudabach, M. Paul Bedjan l'avait écarté entièrement de la gestion du village. Mais on ne pouvait écarter impunément une personnalité aussi marquante et aussi agissante. Mar Isskhae n'était pas encore évêque quand il devint, avec les trois autres notables, copropriétaire de Khosrovah en avril 1894 ; il fut préconisé, quelques mois après, à ce siège. A ce moment, on avait mis en avant, le Consul de France le premier, le nom de M. Bedjan. Mais M. Bedjan était trop conscient, par expérience personnelle, et des difficultés de la situation et du manque de compréhension des gens pour se laisser griser par cet honneur : il n'avait qu'une ambition, celle de mener à bonne fin l'œuvre littéraire entreprise par lui depuis 1880. Il opposa donc à toutes ces avances un refus des plus catégoriques.

Même écarté de la gérance, Mar Isskhae Koudabach, évêque de Khosrovah, restait une puissance. Le *Medjilis* institué par M. Bedjan se vit bientôt annihilé par son habileté consommée rompue au maniement des affaires. Tout revint bientôt à l'état ancien. A tel point qu'en une occasion, Mgr Lesné et le Consul de France eurent grand peine à soustraire l'évêque aux poursuites intentées contre lui. Ce qui aggravait encore la situation, c'est que la Mission, représentante légale du droit de M. Bedjan, risquait de se trouver mêlée à toutes ces tractations plus ou moins désordonnées, et à son grand dommage matériel, car il venait de lui en coûter encore 6.000 francs pour solder un nouveau déficit. Mgr Lesné, soucieux de maintenir sa Mission dans son vrai

rôle spirituel, écrivit à M. Bedjan, ou de vendre son village, ou de venir l'administrer lui-même sur place. Cette même demande fut transmise aux Supérieurs majeurs.

Mais Rome, au courant de toutes ces affaires, ordonna une enquête officielle qui devait être menée par Mgr Lesné, Délégué apostolique ; Mgr Thomas Audo, archevêque chaldéen d'Ourmish, et le Père Réthoré, de la Mission dominicaine de Mossoul. Elle eut pour résultat la déposition de Mgr Khoudabach. L'administration du siège épiscopal était confiée à Mgr Thomas Audo, qui y nomma sur le champ un Vicaire général. Quant à Mgr Lesné, il interdit au Supérieur de la Mission de Khosrovah de se prêter en quoi que ce soit, de près ou de loin, aux affaires temporelles du village.

De son côté, mis en demeure de prendre une décision, M. Bedjan justifia sa conduite très motivée à l'égard de l'évêque déposé, et se refusa à vendre son village : « J'ai acheté Khosrovah, écrit-il, comme saint Vincent a acheté le consulat d'Alger et de Tunis, pour le bien des âmes. Aucune autorité n'aura le courage de me forcer à livrer ce que j'ai de plus cher au monde : ma patrie et ma foi. » Il se refusa également à venir le gérer lui-même, et se contenta, à l'exemple du Vali-Had, d'y nommer un « *Moubachir* », ou mandataire avec pleins pouvoirs, puisque la Mission se tenait nettement à l'écart.

Les choses n'en allèrent guère mieux. Tout au contraire : il s'était formé deux partis, l'un en faveur de l'évêque déposé, mais toujours en résidence à Khosrovah ; l'autre pour le *Moubachir* et le *Medjilis*. Si bien qu'au mois d'août 1901, au temps des récoltes, c'est-à-dire au moment du règlement des redevances, le *Moubachir* Iramia était assassiné. Il n'y eut qu'une voix dans le village pour en accuser les gens de l'évêque.

Cette fois, M. Bedjan partit à Rome. Il y fut accueilli avec la plus grande bienveillance par le cardinal Gotti, Préfet de la Propagande, et n'eut pas de peine à démontrer la pureté de ses intentions et le désintéressement complet de sa conduite qui n'avait d'autres vues que le bien-être de ses compatriotes et le maintien assuré de la foi catholique dans Khosrovah. A la suite de cette audience, Sa Béatitude le Patriarche chaldéen fut prié d'envoyer Mar Isskhae Khoudabach comme Vicaire patriarcal en Egypte.

La ténacité de M. Paul Bedjan avait fini par triompher de toutes les difficultés. On eût dit qu'il prévoyait l'avenir. Car, en 1912, lorsque la violence des Russes orthodoxes tenta de nous arracher Khosrovah, le droit de propriété de M. Bedjan se dressa comme un rempart inattaquable contre leur force, pourtant toute puissante alors, dans la région. Je lui dois ce témoignage reconnaissant, parce que je fus appelé

par Mgr Sontag à soutenir ce rude combat : le droit de M. Bedjan sauva le catholicisme en cette occasion à Khosrovah. M. Bedjan avait eu raison « de ne pas livrer ce qu'il avait de plus cher au monde : sa patrie et sa foi ! ».

\* \* \*

Au milieu de tous ces tracas, M. Bedjan n'en poursuivait pas moins, et sans relâche, ses travaux littéraires.

Affecté spécialement au ministère auprès des Filles de la Charité, à Paris d'abord, puis à Ans en Belgique, où son souvenir, je l'ai constaté, est resté toujours très vivant et vénéré, puis enfin à Cologne, il sut méthodiquement ordonner sa vie pour remplir dignement les devoirs de sa charge, et parvenir au but qu'il s'était proposé, en entreprenant la publication de ses livres.

Gardant de plus en plus vivace une haute conscience de la sublime vocation à laquelle Dieu l'avait appelé, il se montra jusqu'à son dernier jour ce qu'il avait toujours été : un scrupuleux observateur de ses règles, animé d'un attachement vraiment filial envers la Congrégation, menant enfin une vie d'ascète... Ses devoirs d'aumônier étaient toujours acquittés avec zèle et dévouement ; quant à son activité intellectuelle, les œuvres qu'il a publiées en font foi. Dans cette vie de piété ardente, de recherche absolue du bien des âmes, de travail opiniâtre, s'écoulèrent ses jours pendant quarante années, de 1880 à 1920.

Ses toutes premières pensées, nous l'avons vu, se consacrèrent à la sanctification des prêtres et des fidèles qu'il avait laissés en sa patrie. C'est alors que parurent le *Breviaire chaldéen* ; puis, pour les fidèles, le *Catéchisme*, un *Livre de Piété*, une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* ; enfin, pour les écoles, un petit syllabaire. Tous livres de première utilité en leur genre. Dans le même esprit, il publia sans tarder : l'*Histoire de Joseph*, par saint Ephrem, une petite *Histoire Sainte*, un *Abrégé des Conciles Œcuméniques* et l'*Histoire de Mar Iab Alaha et de Raban Sauma*.

Au hasard de ses recherches dans les grandes bibliothèques d'Europe ou grâce aux envois de ses admirateurs, car son nom commençait à être connu, il a eu à sa disposition bon nombre de manuscrits anciens. Alors il produisit une suite ininterrompue d'ouvrages : l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, l'*Ethicon* et le *Nomocanon* de Bar Hebraeus, les œuvres de Mar Sahdona d'Edesse, les *Homélies* de Mar Isskhae d'Antioche, celles de Mar Iacou de Saroug, le *Livre de la Perfection Religieuse* de Mar Isskhae de Ninive, les *Actes des Martyrs de l'Eglise Persane*, etc... en tout plus de quarante volumes, pour aboutir, en 1910, à son magistral *Nestorius : Le Livre d'Heraclide de Damas*, qui étouffa alors dans leur germe les critiques de l'Eglise angli-

cane et dont on a pu dire : « Ce livre vient à son heure... l'année dernière, à la suite d'une monographie de Nestorius faite par le Rev. Béthune Baker de Pembroke College à Cambridge, quelques écrivains allemands, anglais et français, entraînés par l'apparente force de la documentation anglaise, posaient déjà la question : « L'histoire des dogmes « serait-elle à la veille de reviser un de ses jugements séculaires ? » La découverte du précieux manuscrit de M. Bedjan vint confirmer la décision infaillible de l'Eglise à Chalcédoine et à Constantinople. » De fait, le Rev. Béthune Baker lui-même, dans une lettre personnelle à M. Bedjan du 28 février 1910, rendait les armes.

A vrai dire, M. Bedjan n'était guère préparé à ce genre d'études, et tout d'abord le sens critique lui fit défaut. Il n'avait plutôt en vue, dès le principe, que le côté apologétique, et volontiers il expurgea de ses publications, ou des altérations introduites par les Nestoriens, par exemple dans le Bréviaire ou même les pensées des auteurs qui sentaient tant soit peu cette hérésie. Mais par ses relations avec des personnalités du Monde savant et par des études personnelles plus avancées, il acquit vite ce sens critique et, dans les Préfaces de ses livres, dans des annotations historiques, théologiques et scripturaires, il mit ses ouvrages au point catholique, tout en respectant cependant l'original dans son intégrité.

Il eut l'heureuse fortune de rencontrer un éditeur, la maison Harrassowitz, de Leipzig, qui comprit son dessein, partagea ses idées et donna à ses publications une présentation merveilleuse. Dieu lui ménagea aussi des générosités extraordinaires qui lui permirent de combler, pour ainsi dire, la Mésopotamie, et principalement nos maisons d'Ourmiah et de Khosrôvah, sans oublier les autres, de milliers d'exemplaires de ses œuvres.

Les lettrés et, grâce aux imprimeries des Missions, ils devenaient de plus en plus nombreux, surtout à Ourmiah, parmi toutes les sectes religieuses, les lettrés, dis-je, se disputaient ses livres qui apportaient une si belle contribution à la Littérature syriaque. Son nom rayonnait d'une auréole prestigieuse, comme rénovateur de la langue des ancêtres.

Il contribua aussi puissamment à l'épuration du néo-chaldéen du dialecte d'Ourmiah. Il soutint les efforts de M. Salomon dans le développement de l'Imprimerie de notre Mission. Il la dota d'un stock important de caractères qui provenaient de son éditeur et qui, par leur netteté et leur beauté, surclassèrent tous ceux des autres imprimeries. Il envoya même un jeu complet de matrices de tous ces caractères. On put alors refondre indéfiniment les vieux caractères apportés de Belgique par M. Salomon et tous les autres quand ils seraient hors d'usage. C'est avec eux qu'on édita

une splendide série de livres classiques, dus à la plume si autorisée de Mgr Thomas Audo, archevêque chaldéen catholique d'Ourmah.

M. Bedjan se mit à l'œuvre de son côté. Ses premières publications, écrites en langue usuelle, se chargeaient de nombreux mots turcs, persans, arabes. Il les reprit, épura son vocabulaire à l'échelle de la nouvelle école chaldéenne et lança dans le public sa *Vie des Saints* et son merveilleux *Mois de Marie*, d'une délicate élévation de pensée, d'un style si châtié, si élégant, si pur qu'ils parurent à tous comme le chef-d'œuvre du néo-chaldéen.

\* \* \*

Cette belle activité se dépensa sans arrêt, et toujours avec le plus franc succès, pendant quarante ans. Au commencement de 1920, sentant ses forces décliner et sa fin toute proche, il eut une dernière pensée pour son cher Khosrovah. Il m'écrivit, le 26 janvier 1920 : « Je n'ai aucune nouvelle de vous. J'ai la confiance que vous êtes arrivé à Téhéran. *Deo Gratias* !

« Il me tarde de régler l'affaire de Khosrovah : je ne voudrais laisser la moindre chose sans la rendre utile pour notre chère Mission. Comme M. Miraziz, mon petit-neveu, promettait une longue vie, j'avais fait mon testament en son nom. Les Persans préfèrent la forme de la vente à celle du testament : nous avons suivi cette ligne. J'ai annulé cette pièce et je voudrais la renouveler en votre nom. Veuillez donc faire écrire cette vente en votre faveur et me l'envoyer le plus tôt possible, afin que je la fasse signer après l'avoir signée moi-même...

« Durant votre vie, vous aurez le devoir de ne jamais vendre ni céder le cher village : je vous en fais un devoir de conscience. Vous tiendrez ferme malgré tout le monde. Vous veillerez à cette propriété avec tout le dévouement que j'y ai mis.

« Répondez-moi le plus tôt possible en m'envoyant le *Kabala* (titre de propriété) dont je vous parle.

« Je travaille toujours, mais j'ai tant d'infirmités. Priez pour moi. »

Ce *Kabala* fut rédigé et signé par un *Mollah* de Téhéran. Il fut envoyé par voie diplomatique. Mais les communications entre la Perse et la France restaient toujours difficiles à ce moment. Quand la pièce parvint en France, M. Bedjan était mort.

Dans ses travaux littéraires, ses dernières pensées se portèrent encore vers ses chers chrétiens de Perse. Il avait entrepris la traduction en néo-chaldéen de toute l'Écriture Sainte, avec notes explicatives. Il laissa manuscrite une traduction du Nouveau Testament que les circonstances n'ont

malheureusement pas encore permis d'éditer et qui fut le suprême et important travail de ses neuf dernières années.

Le 9 juin 1920, les infirmités qui l'accablaient avaient eu raison de son étonnante activité. Il s'éteignit dans cette modeste chambre qu'il occupait à la Maison Provinciale des Filles de la Charité à Cologne-Nippes. La mort l'avait saisi au milieu de tous ces vieux manuscrits, aux feuillets jaunis que ses yeux affaiblis avaient à la fin grand peine à déchiffrer. Jusqu'au dernier soupir, il pensa à sa chère Mission et c'est dans cet amour des âmes chaldéennes, ses compatriotes, qu'il retourna à Dieu.

Son œuvre reste, impérissable, prestigieuse.

En ces jours où la Mission de Perse fête le centenaire de son entrée au Séminaire de Khosrovah, il convenait qu'un souvenir reconnaissant se portât vers lui. Sa chère Mission vit en ce moment des jours angoissés, tellement, que des pessimistes pourraient se demander si une telle situation n'est pas une longue et douloureuse agonie. Mais l'avenir est à Dieu. Quel que soit cet avenir, il ne doit pas faire oublier le passé, et M. Paul Bedjan est une des gloires les plus pures de ce passé.

Aristide CHATELET, C.M.

---

## NEUILLY - SUR - SEINE

### L'ASILE MATHILDE

Parmi les œuvres dues à la charité privée qui fonctionnent à Neuilly, l'Asile Mathilde est certainement une des plus importantes et des plus utiles. Il nous a paru qu'il pourrait être intéressant pour les lecteurs de ce Bulletin d'en connaître à la fois l'histoire et le fonctionnement en même temps que les grands services qu'il rend à une population malheureuse.

Vers 1853, l'abbé Moret, vicaire à Saint-Philippe du Roule, visitant les taudis qui alors peuplaient les ruelles du village des Ternes et des terrains vagues du quartier, avait été pris de pitié à la vue de malheureuses petites filles dont les infirmités faisaient de véritables parias. Hanté par le cauchemar de leurs souffrances, il cherchait le moyen d'en soulager au moins quelques-unes. Ses ressources personnelles ne le lui permettant pas, il fit appel à deux de ses riches paroissiennes, Mme Cartier et Mme Rainbeaux, femme d'un des écuyers de l'Empereur. Elles s'émurent, elles aussi, aux douloureux récits du prêtre, lui promirent et lui donnèrent effectivement leur concours.

Dans l'effroyable lot de misère qui s'offrait à lui, l'abbé Moret choisit quatre petites filles incurables qui lui semblaient, entre toutes, les plus malheureuses. Il loua pour les abriter un petit pavillon dans le passage Sainte-Marie du

Roule, aujourd'hui disparu, et les confia à deux Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Et le miracle s'accomplit. En voyant ses petites protégées renaître pour ainsi dire à la vie, le bon prêtre pensa à celles auxquelles il n'avait pu porter secours. Comptant sur la Providence, l'abbé Moret et ses collaboratrices louèrent une maison plus vaste dans le quartier de Plaisance, la placèrent sous le patronage de Notre-Dame des Sept-Douleurs et, cette fois, ce furent une cinquantaine de jeunes infirmes qui purent être recueillies.

Mais il fallait de l'argent pour entretenir tout ce petit monde. Pour en trouver, l'abbé Moret se risqua à aller trouver sa paroissienne la plus considérable, la princesse Mathilde, fille du roi Jérôme, le frère de l'Empereur, et qui se trouvait, de ce fait, la cousine de Napoléon III. Il fut accueilli avec faveur, et la princesse lui promit d'adopter son œuvre qui s'appellerait désormais l'Asile Mathilde.

La princesse, femme passionnée, mit au service de la fondation toute l'ardeur qu'elle apportait en toutes choses. Appuyée par Napoléon III, elle fit reconnaître l'Asile d'utilité publique, ce qui établit sous les protections légales les petites infirmes que l'abbé Moret avait placées sous le patronage de la Princesse, a dit M. de la Faye, dans son livre sur la Princesse Mathilde. Avant d'arriver à l'Asile Mathilde, les pauvrettes n'avaient jamais chanté !... A l'aurore de leur vie, alors que pour les petits tout devrait être sourires, caresses, joies, elles n'avaient connu que les privations, les larmes et bien souvent des coups. En voyant les visages de ces déshéritées s'illuminer à l'ombre des blanches cornettes de leurs mères adoptives, la Princesse désira agrandir encore son asile.

Sur le conseil d'hommes éminents dont elle s'était entourée dès la première heure de son patronage, comme le président Clément de Rayes, et le procureur général Chaix d'Est-ANGE, elle fit acheter un vaste terrain à Sablonville, sur la route de Neuilly, aujourd'hui l'avenue du Roule. Un architecte, M. Brouty, fit gratuitement les plans dont la princesse surveilla les détails et, à la fin de 1854, les travaux terminés, l'abbé Moret prit possession de la maison avec cent cinquante enfants arrachés à la misère. Le 1<sup>er</sup> novembre de cette année, la princesse entourée des deux fondatrices, Mmes Cartier et Rainbeaux, de ses collaboratrices, la princesse Charles Bonaparte, la maréchale Pélissier, duchesse de Mafakoff, la baronne de Serlay, la comtesse de Bouillé, Mme Clément de Royer, recevait au seuil de l'asile qu'il venait bénir, Mgr Darboy, archevêque de Paris, celui-là même qui devait être assassiné par la Commune.

L'œuvre était ainsi mise debout. Il fallait maintenant lui permettre de vivre. L'achat du terrain, les frais de construction et d'aménagements s'étaient élevés à près de sept cent mille francs. La princesse obtint des subventions de l'Empereur, de la Ville de Paris, du Ministère de l'Intérieur, d'im-



portantes souscriptions de personnes désirant lui être agréables, elle mit de sa bourse personnelle et un jour même, elle fit la quête à Saint-Philippe du Roule, passant dans les rangs pour recueillir les offrandes.

Elle venait aussi, presque chaque semaine, visiter l'œuvre, s'assurer que les enfants y travaillaient, qu'on les y employait à faire de jolies choses, lingeries, fleurs artificielles, enluminures, etc... « Ces visites ressemblaient un peu à des inspections de colonel, a dit encore M. de la Faye, dans le livre où nous avons puisé beaucoup de ces renseignements, et les enfants les redoutaient plus qu'elles ne les désiraient. » Mais elles s'y habituèrent bien vite et l'impulsion ainsi donnée s'est transmise jusqu'à nos jours et j'ai pu, tout récemment, au cours d'une visite de l'établissement, aimablement guidé par la Supérieure et M. Mouchot, le Directeur, voir les jolies fleurs et les images finement peintes sortir des mains des enfants pour l'émerveillement des yeux.

L'Asile Mathilde souffrit beaucoup de la guerre de 1870 et des luttes entre la Commune de Paris et l'armée de Versailles ; religieuses et enfants durent, à deux reprises, se disperser et chercher un refuge à Paris.

Au retour de son propre exil, la princesse Mathilde eut hâte de revoir la Maison. Il y avait des plaies à panser, et il n'y avait plus, pour faire face aux dépenses, les subsides de l'Empereur, ni les subventions de la Ville de Paris ou du ministère de l'Intérieur, et la guerre, enfin, avait fait des vides parmi les dames du Conseil. La princesse sut retrouver de nouveaux concours et sur les procès-verbaux des réunions qui se tenaient sous sa présidence on lit avec les noms des fondatrices, Mmes Rainbeaux et Cartier, de la duchesse de Malakoff et de Mme de Royer, ceux de la générale Espinasse, de Mmes Le Roux, Gaston Jollivet, Frédéric Masson, Pereire, Robert Cottin, Nélaton, de la comtesse Walewska, de la duchesse d'Albufera, de la comtesse de Behaine, etc... D'autres aussi, et parmi les bienfaitrices de l'œuvre on manquerait au devoir de reconnaissance si l'on ne citait la célèbre comédienne Jane Hading.

A la mort du vénérable abbé Moret, en 1874, la princesse confia la direction de l'asile à l'un de ses vieux amis, le conseiller d'Etat Durangel, puis, à la mort de celui-ci, en 1909, ce fut M. Maurice Levert, fils de l'ancien préfet de Marseille, sous l'Empire.

La présidente du Conseil d'administration actuel est la princesse Jérôme Murat ; elle a succédé à la marquise de Bérulle, née Billault, fille de l'ancien ministre, et qui elle-même, succédait à la princesse de la Moskowa.

L'administrateur-délégué de l'Asile est, aujourd'hui, M. Mouchot, dont on connaît le dévouement et qui, dans ce poste délicat, se dépense sans compter. Mais ce sur quoi on n'insistera jamais assez, c'est l'abnégation avec laquelle dix religieuses de Saint-Vincent de Paul — dix — se dévouent,

seules, sans aide d'aucune sorte, sans personnel domestique, pour les cent cinquante pensionnaires de l'Asile Mathilde qu'elles enseignent, éduquent, nourrissent, distraient.

Ces cent cinquante pensionnaires sont, dans leur très grande majorité, des enfants ou des jeunes filles infirmes, de cinq à vingt-deux ans. Mais la Maison conserve aussi longtemps qu'elles le désirent, celles qui veulent rester, si bien que quelques-unes ont aujourd'hui quatre-vingts ans.

Au cours de la visite que j'ai faite j'ai pu me rendre compte de la parfaite ordonnance de la maison ; j'ai vu les dortoirs spacieux, lumineux dans leur méticuleuse propreté, l'infirmerie avec ses malades, grandes ou petites, toutes souriantes en dépit de leurs infirmités ou de leurs souffrances, tant il se dégage une impression de quiétude, de douceur et de paix auprès des bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul ; la chapelle où l'on vient prier et où, sur les murs, se perpétue le souvenir des fondateurs ; les classes où les enfants se préparent à leur certificat d'études ; l'immense cuisine avec son immense fourneau et ses cuivres splendides et rutilants heureusement dissimulés à la réquisition allemande ; le grand jardin où les petites jouent, les salles où d'autres, comme au temps de la princesse Mathilde, confectionnent de jolies fleurs artificielles, bouquets de muguet, de violettes, de myosotis, des articles de lingerie, des images religieuses délicatement enluminées, avec des légendes artistement calligraphiées, qu'achètent les magasins et dont le produit va partie aux petites artistes qui les ont réalisés et partie à l'Asile car il faut de l'argent pour faire vivre une œuvre de cette importance, dont le budget monte annuellement à près de un million cinq cent mille francs.

Où les trouve-t-elle ? Dans les maigres revenus d'un portefeuille qui rapporte un peu moins chaque année ; dans les petites subventions que lui allouent quelques collectivités au nombre desquelles la Ville de Neuilly ne compte que pour une aumône de dix mille francs ; dans les frais de pension que paient un certain nombre de parents pouvant le faire, ou de groupements heureux de pouvoir placer là les enfants de leurs adhérents ; dans les dons qui lui viennent de personnes charitables et qui savent l'importance des services rendus. Quelle ingéniosité, quel dévouement faut-il pour pouvoir, avec des ressources presque uniquement privées, boucler un aussi important budget ! et faire une œuvre aussi éminemment utile !

Et c'est un devoir pour le signataire de ces lignes, parce qu'il sait et parce qu'il a vu, de s'incliner profondément devant le souvenir de ceux qui, à travers le temps, ont concouru à la création de cet Asile et devant ceux qui, aujourd'hui, assurent le développement d'une œuvre magnifique et si profondément humaine.

Emile FRANCESCHINI.

(Bulletin municipal de Neuilly-sur-Seine, mai 1946.)

## CUTTACK

### LES VINGT-CINQ ANS DE LA MISSION (1922-1947)

L'an 1947 amène le vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée des Fils de Saint-Vincent de Paul en la Mission de Cuttack. Le 10 janvier 1922 abordèrent dans ces terres païennes, les quatre premiers lazaristes madrilènes et vingt-trois mois plus tard, le 8 décembre 1923, ils en prirent totale possession. Alors se retirèrent les Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, qui, depuis 1849, avaient généreusement travaillé et peiné dans ces régions.

Fondés à Annecy, le 24 octobre 1838, par le Père Pierre Mermier (28 août 1790-30 septembre 1862), lesdits missionnaires obtinrent un Décret de louange le 2 juin 1843 et l'approbation pontificale le 19 mai 1860. Leurs Constitutions furent approuvées le 7 septembre 1880.

Les origines du christianisme, dans ce pays, datent de 1850. En ce moment-là, Cuttack constituait l'extrême-nord du vaste Vicariat de Vizagapatam. Il s'étendait alors sur quelque cent quinze mille deux cents kilomètres carrés (quarante-cinq milliers de milles carrés), et comptait vingt-deux millions d'habitants. Un Rescrit de la Propagande du 2 mai 1845 avait confié la mission de Vizagapatam aux Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy. Le 3 avril 1850, élevée au rang de Vicariat apostolique, elle fut séparée de celui de Madras (ce dernier créé le 16 août 1831 et définitivement érigé le 25 avril 1834 ; constitué en archevêché le 1<sup>er</sup> septembre 1886). Le Vicariat de Vizagapatam devint diocèse le 1<sup>er</sup> septembre 1886 et le 7 juin 1887 fut établi suffragant de Madras. Actuellement, cet ancien Vicariat est réparti en quatre diocèses : Vizagapatam, Nagpur, Bezwada, Cuttack. Malgré les distances et le manque d'ouvriers apostoliques, Cuttack attira dès le début l'attention des *Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy*. Dès 1850, commença un déploiement de leurs activités et tentatives pour la conquête des brahmanes de Surada, des kandos de Kusipanka et des intouchables de Motocalo et peuplades voisines.

A cause de la grande famine d'Orissa de 1867, ils ouvrirent à Surada deux orphelinats qui subsistent encore. Le district de Dighy, au cœur des forêts du Ganjam, fut durant les années 1900-1915, une pépinière d'illusions et attira tous les regards à cause du mouvement des conversions en bloc de nombreux villages. Pendant quelque temps, les montagnes du Ganjam parurent suivre la même progression que celle des coteaux de Chotagnapur. Mais de sérieuses difficultés survinrent et firent avorter les meilleurs espoirs. Sans l'aide de catéchistes spécialisés, une demi-douzaine de missionnaires devaient prendre soin de huit postes-missionnaires, éparpillés sur près de vingt-neuf mille kilomètres carrés (dix mille neuf cent quarante-cinq milles carrés) : efforts humainement impossibles pour soutenir de telles conquêtes. Peu

à peu ces apôtres virent avec une profonde tristesse comment se repliaient les uns, apostasiaient les autres ; bref, ce fut l'effondrement de l'œuvre évangélique, obtenue par d'héroïques travaux et de considérables dépenses.

Dans ces conjonctures la guerre mondiale de 1914 priva Vizagapatam et Cuttack de quelques ouvriers apostoliques mobilisés en France ; la mort finit par décimer ceux qui étaient restés. Dès lors, en 1921, Mgr Pierre Rossillon signala à la Propagande l'impossibilité de remplir ces postes et demanda de confier le District d'Orissa à une autre Congrégation pouvant continuer ces travaux apostoliques. Telle fut l'origine de la venue des Fils de Saint Vincent de Paul dans l'actuel diocèse de Cuttack.

*La Mission de Cuttack en 1922.* — En novembre 1922, le nombre des chrétiens fidèles s'élevait à peine à sept cents ; plus de cinq cents étaient fonctionnaires anglais ou anglo-indiens, soit dans la ville de Cuttack ou au service de la Compagnie ferroviaire de Khurda. Dans le vieux Surada et dans les montagnes de Kattunga, Digby, Daringobadi et Padangui, il n'y avait pas plus d'une centaine d'âmes fidèles, préservées presque par miracle, parmi les ruines de l'apostasie générale. Nous reçûmes en héritage quelques biens immeubles : une centaine d'hectares de terre labourable, huit églises, trois chapelles, neuf écoles, seize maisons de classe, huit résidences habitables et quinze complètement ruinées. Depuis 1909, la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy travaillait dans l'hôpital provincial de Cuttack comme infirmières ; à Surada, elle dirigeait l'orphelinat des filles. En plus, elle avait à Cuttack un magnifique Collège pour anglo-indiennes, fondé en 1880.

*Labour d'un quart de siècle (1922-1946).* — Etant donné l'héritage qui nous fut légué, notre fonction première dut être nécessairement de reconstruire et d'assainir. A peine avons-nous eu le temps de faire quelques nouvelles conquêtes dans les terres vierges. Réduits en chiffres et présentés en tableaux, les résultats de ces vingt-cinq années présentent : quatre nouveaux districts missionnaires : Mohana, Gaurogolo, Russellkonda et Daringobadi. Six nouvelles résidences ; dix-huit chapelles, deux églises remarquables (Mohana, Digby), trente-six nouvelles écoles primaires et deux écoles moyennes supérieures. Le nombre des catéchistes s'élève à une bonne quarantaine, et les maîtres catéchistes à quatre-vingt-six. Le nombre des chrétiens qui, au début, n'était que de sept cents, atteint aujourd'hui le chiffre de onze mille.

#### *Institutions créées dans ce quart de siècle*

a) *Bienfaisance.* — La Crèche de Gopalpur (1940), tenue par les Filles de la Charité (vingt-deux places) ; un orphelinat pour quatre-vingt-dix enfants kondos, ouvert à

Dighy, dès 1926. Une maison de famille pour étudiants à Berhampur et Russelkondo. Enfin, est à signaler, en 1945, la rentrée des Joséphines à l'Hôpital gouvernemental de Berhampur.

b) *Sociales*. — On a essayé, avec un assez bon succès, des banques rurales, des caisses d'épargne, des cultures en société commandite, des greniers ruraux. Dès 1941, a commencé à fonctionner avec succès une Société coopérative d'Emprunts et d'Economies.

c) *Culturelles* — En plus des deux écoles moyennes supérieures de Dighy et d'Aligonda, ouvertes en 1943 et 1944, la Mission maintient des hôtelleries pour étudiants pauvres à Berhampur et Russelkondo afin que nos jeunes gens chrétiens fréquentent les Instituts supérieurs du Gouvernement et obtiennent sans danger pour leur âme, les grades académiques.

Pour l'éducation chrétienne, nous avons fait imprimer deux catéchismes et plusieurs livres de piété ; nous avons de plus essayé pour les enfants, d'une petite revue en *ouriya* (langue de la Province d'Orissa).

#### — Christianisation des mœurs —

a) *Ennoblement de la femme*. — C'est peut-être dans cet ordre d'idées que nous avons obtenu les meilleurs résultats. Peu à peu, avec prudence et inflexibilité, nous sommes parvenus à extirper plusieurs habitudes ridicules, immorales et superstitieuses, spécialement en ce qui concerne l'isolement des femmes dans les jours critiques de leurs périodes menstruelles.

b) *Sanctification du mariage*. — Après une lutte de plusieurs années, a été transformée et ennoblie la coutume de l'achat-vente de la femme en vue du mariage. Nous avons réussi de même façon à supprimer nombre de rites indécents et arbitraires, pratiqués dans les montagnes sauvages de Ganjam, dans les différentes phases de la vie. Grâce à l'Action catholique établie dans tous les centres importants, l'on a facilité l'infusion de l'esprit chrétien dans les villages, en formant les consciences dans une mentalité vraiment catholique.

#### *Petit Séminaire diocésain. Le premier prêtre indigène...*

En 1934 eut lieu l'inauguration officielle du Petit Séminaire de la Mission. L'œuvre a progressé. Sur trente séminaristes qui sont passés par Russelkondo, depuis les débuts du Séminaire, un a été ordonné prêtre. Deux continuent leurs études au Grand Séminaire de Alwaye et treize étudient le latin et poursuivent leurs humanités. L'humble petite salle qui, dès 1937 remplissait les fonctions de séminaire, est déjà près d'être remplacée par un édifice de lignes européennes qui doit être un digne monument de ces vingt-cinq années de la Mission.

### *Etablissement des Filles de la Charité (1940)*

Un événement de première importance, dans l'histoire de ce quart de siècle, c'est l'entrée à la Mission des premières Filles de la Charité. Leur venue, en février 1940, fut regardée comme le symbole d'une nouvelle époque qui cristallisait les rêves de tous les Missionnaires vivants et défunts, et comme une bénédiction spéciale du premier supérieur de la Mission, le vénéré P. José-Maria Fernandez. Les premières arrivées se trouvaient au nombre de six : quatre venaient d'Espagne et deux des Philippines. Après une année pour étudier la langue et s'adapter au climat, trois Filles de la Charité furent destinées à Surada pour remplacer les Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy, dans le gouvernement de l'Orphelinat des filles, et les trois autres ouvrirent une crèche à Gopalpur.

### *Ecole apostolique pour des Religieuses indigènes*

Dès 1943, dans le même Gopalpur et avec quelques jeunes filles, les Filles de la Charité essayaient une sorte d'Ecole apostolique. Ces enfants, d'excellent esprit chrétien, et originaires de Travancore (Malabar), n'étaient que trois au début, et aujourd'hui elles sont déjà sept. Les premières aspirantes ont appris un peu d'espagnol, et vont entrer au Séminaire de Madrid. Dans le soin des enfants trouvés, elles rencontrent un labeur conforme aux antiques fonctions de l'Institut.

*Travail des sœurs.* — Elles se dépensent à Surada à l'éducation et christianisation des jeunes filles de la montagne, abandonnées ou en danger. Elles sont les institutrices et les mères de nombreuses orphelines qui rencontrent chez les Sœurs une formation complète, en y apprenant depuis les premières prières jusqu'à la couture et broderie. Les Sœurs sont de plus les collaboratrices directes des Missionnaires de la Montagne ; elles préparent et réparent les ornements, rapiècent les habits et offrent nombre d'humbles services aussi utiles que nécessaires.

Les Sœurs de Gopalpur, en plus du soin des enfants trouvés, font des tournées aux petits villages voisins : elles y distribuent des médecines et récoltent presque toujours quelques baptêmes.

### *Quelques dates historiques de ce quart de siècle (1922-1947)*

10 janvier 1922 : Entrée des Lazaristes à la Mission de Cuttack.

8 décembre 1923 : Prise de possession de la Mission.

18 juillet 1928 : Erection de la Mission de Cuttack.

1934 : Visite de M. Adolphe Tobar, Provincial de Madrid.

1<sup>er</sup> juin 1937 : La Mission est constituée en diocèse.

14 juin 1938 : Le Supérieur de la Mission Florencio Sanz est nommé premier évêque.

Mai 1939 : M. Venancio Marcos est nommé Vice-Recteur.

Février 1940 : Arrivée des premières Filles de la Charité.

1943 : Débuts du postulat des Filles de la Charité à Gopalpur.

Janvier 1946 : Première messe du premier prêtre, originaire du pays, frère Pascual.

Janvier 1946 : M. Pablo Tobar est nommé Vice-Visiteur de Cuttack.

*Personnel de la Mission.* — Trente-huit missionnaires et quatre frères coadjuteurs ont travaillé à Cuttack durant ces vingt-cinq ans. Dix prêtres et un coadjuteur sont morts à la Mission, victimes la plupart de la fièvre noire et des méfaits du climat. Huit prêtres et un frère coadjuteur sont retournés en Espagne pour rétablir leur santé, ou appelés ailleurs par l'obéissance. Actuellement la Mission comprend vingt prêtres lazaristes, deux indigènes et deux frères coadjuteurs. Comme personnel auxiliaire, dix-huit religieuses françaises de la Congrégation de Saint-Joseph d'Annecy, et cinq Filles de la Charité espagnoles, enfin des maîtres d'écoles et des catéchistes.

*Perspectives d'avenir.* — Aidée par la Propagation de la Foi et par la Croisade missionnaire pour Cuttack, établie en Espagne, la Mission envisage une École supérieure pour compléter et christianiser l'éducation de nos jeunes gens. Pour ces derniers, outre deux Ecoles industrielles, il nous faut un collège de catéchistes, et quelques dispensaires pour les montagnes les plus sauvages du Ganjam.

Les Filles de la Charité, de leur côté, veulent ouvrir dans le pays des Kondos un catéchuménat pour des jeunes kondas, semblable à celui de Surada.

Ce plan est en cours de réalisation. Les sœurs comptent aussi édifier un Refuge pour les veuves, comme monument vivant dans cette Inde surpeuplée, et qui ne compte pas moins de vingt-cinq millions de pauvres veuves esseulées, et ce, en souvenir d'une autre sainte veuve du XVII<sup>e</sup> siècle, Louise de Marillac, veuve Legras.

Tout cela est caressé et entrevu sous le regard divin, avec l'aide morale et économique du zèle et du renfort d'un personnel plus nombreux : gage d'un réconfortant avenir pour cette chère Mission de Cuttack.

(Adaptation des notes de Jesus Taboada, C.M.)

## IRLANDE

M. JEAN GOWAN (9 avril 1817-18 janvier 1897)

Lazariste irlandais, directeur spirituel de  
Dom Columba Marmion, abbé de Maredsous (1858-1923)  
« un Maître de la vie spirituelle »

*A part deux ou trois brèves mentions dans les Annales, il n'y est pas question d'un des plus illustres Lazaristes irlandais du XIX<sup>e</sup> siècle, du Père John Gowan (1817-1897). Avec nombre d'autres, c'est une de ces lacunes qui restent à combler. Il y en aura toujours...*

Utilisant la brochure de l'*Irish Messenger* : Rev. John Gowan C.M. (1817-1897) *founder of the Sisters of the Holy Faith and Pioneer of the Anti-Proselytising Movement*, par le R. Ernest R. S. Farrell (1927), et prenant occasion de quelques indications de la vie de dom Columba Marmion, par dom Raymond Thibaut (1929), M. Maurice Collard a groupé quelques notes sur ce vaillant Irlandais de la famille de Saint-Vincent. Voir aussi les quatre pages de M. Patrick Boyle : Saint Vincent de Paul and the Vincentians in Ireland and Scotland and England A. D. (1638-1909, p. 260-273).

(Note des Annales.)

Le 16 janvier 1897 s'éteignait à Dublin (Phisborough), un missionnaire de haute qualité, M. Jean Gowan. A l'occasion de ce cinquantenaire, ne convient-il pas d'évoquer le souvenir de celui qui, entre autres mérites, eut celui d'avoir puissamment contribué à former l'âme de Dom Columba Marmion, dont les ouvrages ascétiques étendent sa religieuse influence dans le monde entier ?

C'est dans une petite ville côtière d'Irlande, à Skerries, comté de Dublin, qu'il vit le jour, le 9 avril 1817. Il était le cinquième d'une famille de huit enfants. Son père, propriétaire d'un bateau, dirigeait une entreprise de transport et de pêche. De ses parents foncièrement catholiques, il reçut une éducation virile ; il apprit d'eux la valeur de la Foi et à quel prix ses ancêtres et ses proches en avaient payé la conservation. Tout jeune il entendit l'appel de Dieu et songea au sacerdoce. Il fit ses études classiques à Templemore tout d'abord, puis à Dublin même. A l'âge de dix-sept ans il entra au collège de Maynooth. Sans remporter de brillants succès, il se fit remarquer par son application à l'étude et la netteté de son jugement. Sa fermeté de caractère s'affirma et on nota son goût et son aptitude aux sports divers. Doué d'une fort belle voix il la cultiva et devint maître de chant du Collège. Il venait d'entrer dans sa vingt-quatrième année, quand, le 10 avril 1840, il fut ordonné prêtre dans la chapelle privée de l'archevêque de Dublin ; le



lendemain il célébrait sa première messe dans l'église de sa paroisse natale.

Durant neuf ans, M. Gowan devait se dévouer dans le ministère paroissial, à Roundwood et dans le district de Glendalough, connu aussi sous le nom des « Sept Eglises. ». Dès le début il s'appliqua, avec amour, on peut le dire, à saisir le caractère de la population, plutôt fruste, qui lui était confiée. C'était, en majorité, des fermiers laborieux et attachés aux traditions de la race. M. Gowan se montra pour tous le plus discret des confidents et le plus dévoué des amis, aussi recouraient-ils à lui pour obtenir le conseil approprié dans leurs difficultés et la consolation dans leurs peines. Il avait une profonde estime pour cette population courageuse qui transmet à ses descendants le souvenir qu'il leur laissa d'un prêtre exemplaire, père des orphelins et ami des pauvres. Les travaux d'un homme animé d'un si grand esprit apostolique dans un milieu aussi sain et si profondément imbu de sentiments chrétiens furent couronnés d'un incontestable succès. Il connaissait à fond l'histoire de la région, aimait à raconter les faits de cet âge d'or où moines et moniales unissaient leur voix à celles du peuple pour chanter les divines louanges et il se plaisait avec ses ouailles à honorer les saints du terroir.

Il y avait six ans qu'il cultivait avec zèle cette portion du champ du Père de Famille quand sévit une cruelle famine. Durant les deux années qu'elle dura, M. Gowan partagea intimement les peines et les privations de son troupeau. Il s'employa avec le plus héroïque dévouement et de toutes manières à adoucir le sort de ses malheureux paroissiens. Il partagea leur misère et pendant longtemps il ne se nourrit que d'une maigre soupe de farine à laquelle il ne pouvait ajouter, de temps en temps, qu'un peu de riz... Et chose à noter : admirable fut la chrétienne et courageuse attitude de son pauvre peuple au sein de l'épreuve ; nulle expression de révolte contre la divine Providence, mais, au contraire, pieuse manifestation de soumission entière à la volonté divine. Ces sentiments étaient, sans nul doute, inspirés par le zélé et saint Pasteur, désireux d'obtenir que ces souffrances galvanisent les âmes à lui confiées et que leur chrétienne endurance augmente leur énergie pour le devoir et le sacrifice.

Mais depuis longtemps il sentait que Dieu demandait davantage de lui et s'il recula le moment de répondre à cet appel, c'est qu'il jugea que son devoir lui imposait de ne pas abandonner ses paroissiens durant les horreurs de la famine. Et, dit l'un de ses biographes, la vertu qu'il déploya durant ces sombres jours lui valut la grâce de correspondre généreusement à l'appel divin. Il pensait à entrer dans la Congrégation de la Mission où l'avaient précédé plusieurs de ses condisciples de Maynooth. Lui qui avait au cœur l'amour des pauvres considérait qu'en s'agrégeant aux Vin-

centiens, il ne se séparait pas d'eux, mais au contraire se consacrait à eux d'une manière plus étroite et d'autre part son expérience lui avait démontré que le bon peuple irlandais avait besoin d'instructions claires, simples et pratiques selon la méthode de saint Vincent de Paul. Aussi, de l'avis de son confesseur et avec l'autorisation de son archevêque, il dit adieu à Glendalough et aux paroissiens dont il était tant apprécié et pour lesquels il s'était si généreusement dépensé. A ce propos il y a lieu de citer ici un passage extrait de la *Vie de Dom Columba Marmion*, par Dom Thibaut : « C'est surtout l'idée d'obéissance, moyen par excellence de perfection et d'union à Dieu, qui le pousse vers le cloître. Il (abbé Joseph Marmion) s'en est tout naturellement ouvert au Père Gowan. Celui-ci était mieux à même que personne de comprendre et d'approuver les aspirations de son pénitent. N'avait-il pas quitté lui-même le clergé séculier pour se consacrer totalement à Dieu chez les Lazaristes ? Et il racontait au jeune professeur que lorsqu'il avait sollicité de son archevêque l'autorisation d'entrer en religion, celui-ci avait riposté. « Religieux, un excellent et vertueux prêtre comme vous ? Mais, vous n'avez plus rien à gagner au change ? — Hélas ! Monseigneur, je veux me faire religieux parce que, ici, je ne trouve personne qui me reprenne et me corrige en vue de ma perfection ; quand j'aurai des supérieurs religieux, je suis sûr qu'ils me redresseront. » Devant un motif aussi élevé, l'archevêque s'était incliné (p. 40). Dieu, d'ailleurs devait le lui rendre, car le diocèse de Dublin fut le premier à bénéficier du zèle ardent du Père Gowan.

Le 12 août 1850, John Gowan fut reçu au Séminaire interne à Paris, et après son année de probation, fut placé quelque temps au collège de Castleknock, puis à la Maison Saint-Pierre, Phibsborough, à Dublin. Presque aussitôt il fut employé à l'Œuvre des Missions, et fut chargé spécialement des sermons sur les sacrements et les devoirs du chrétien et plus particulièrement du catéchisme aux enfants. Comme à Glendalough, il s'appliqua à comprendre la mentalité de la population à évangéliser afin d'adapter sa prédication à ses besoins et à son caractère. Le style du Père Gowan était simple et direct ; divers témoignages en affirment les heureux effets. Ils résultent d'ailleurs aussi du souci qu'il apportait à tout faire dans l'esprit de saint Vincent et selon les enseignements qu'il a laissés à ses enfants.

Il professait une vive dévotion envers la Sainte Eucharistie. La belle pratique de la bénédiction du Très Saint Sacrement était inconnue dans le pays, même dans les petites villes. M. Gowan fit en sorte de l'établir à l'occasion de chaque mission. Il organisait dans ce but une chorale de jeunes gens auxquels il apprenait divers chants à exécuter durant la bénédiction.

Dans un certain nombre de missions, particulièrement

dans le Sud et l'Est de l'Irlande, M. Gowan avait constaté avec peine, que le prosélytisme protestant travaillait dans les villages et s'attaquait principalement aux catholiques pauvres. Son grand cœur s'émut, son cœur de catholique et d'Irlandais, et aussitôt il éleva la voix pour dénoncer le péril qui menaçait cette foi que les ancêtres avaient maintenue au prix des plus héroïques souffrances et durant tout le reste de sa vie il fut un chef actif du mouvement contre le prosélytisme protestant.

L'année 1856 ouvre un nouveau chapitre dans la vie de M. Gowan. Il cessa de donner des missions à la campagne et fut désigné par ses supérieurs pour prêcher des retraites aux communautés religieuses, aux prêtres, et dans les établissements d'enseignement. Il y acquit la réputation de Prince des Prédicateurs (*Prince of lecturers*).

Parmi ses pénitentes de Phibsborough se trouvait une femme, miss Aylward, que la Providence avait conduit à M. Gowan. Celui-ci reconnut en elle un grand esprit intérieur, une grande prudence, une forte volonté, une rare clairvoyance et un zèle extrême pour secourir les pauvres ; elle avait d'ailleurs fondé une association de *Dames de la Charité*. Elle aussi, constatait, avec douleur, que nombre de parents catholiques, de familles pauvres, envoyaient leurs enfants aux écoles où dans les orphelinats protestants, disant que, vu leur jeune âge, ils ne pouvaient être influencés par les doctrines hérétiques. M. Gowan et miss Aylward concurrent le projet de s'opposer aux efforts du protestantisme. Aidés par plusieurs dames charitables, ils fondèrent un orphelinat. Comme cette institution prospérait, malgré l'opposition des protestants qui amena l'emprisonnement pour six mois de miss Aylward, on songea à en fonder d'autres. Mais pour leur direction il apparut nécessaire qu'au lieu de collaboratrices sans liens, ni traditions, on fit appel à une communauté religieuse. Les Filles de la Charité pressenties acceptèrent tout d'abord, mais la conception de M. Gowan, dont l'orphelinat ressemblait plutôt à ce que nous appelons en France « Maison de Famille » ne leur sembla pas conforme à leur Institut et sans tarder, elles se retirèrent. On juge de l'embarras du Père Gowan et de miss Aylward. Une compagne était demeurée fidèle et partageait ses idées sur l'éducation à donner aux enfants pauvres dans des écoles et des orphelinats catholiques. Elle songea alors à fonder une nouvelle communauté. Avec l'autorisation de l'archevêque de Dublin, et les encouragements de M. Gowan, elle réalisa ce projet en 1861 et plaça son Institut sous le patronage de Marie Immaculée et de sainte Brigitte patronne de l'Irlande. Après bien des prières et des réflexions, M. Gowan donna aux nouvelles religieuses le nom de Sœurs de la Sainte Foi, et, outre leur propre sanctification, leur indiqua comme œuvre unique l'instruction de la jeunesse (Cf. *Annales* 1907, p. 126). A la demande du

cardinal Cullen, archevêque de Dublin, le Père Etienne, supérieur général des Lazaristes, autorisa M. Gowan à exercer sa vie durant les fonctions de Supérieur des Sœurs de la Sainte Foi. Et jusqu'à sa mort celui-ci se dévoua à l'organisation de la communauté, à la formation de ses membres, à leur infuser l'esprit de foi et de zèle que Dieu bénit, car les vocations fleurirent, et l'une après l'autre, des écoles catholiques furent établies en divers endroits. Le fondateur suivait de près ses religieuses, inspectait les écoles, s'inquiétait des méthodes d'éducation, interrogeait les enfants, était vraiment l'âme qui, unie à celle de miss Aylward, devenue Mère Marie-Agathe, donnait vie et mouvement à cette œuvre dite d'antiprosélytisme.

M. Gowan était universellement réputé pour sa piété profonde et désintéressée, son esprit ecclésiastique et la puissance d'influence qu'il exerçait sur ceux qui traitaient avec lui. Outre le soin des diverses œuvres de charité auxquelles il se dévouait et la direction des Sœurs de la Sainte-Foi, il se prêtait à la direction des âmes, à la prédication de retraites ; il était fort recherché pour les exercices spirituels aux religieuses et aux étudiants. En novembre 1874, il fut chargé par les évêques d'Irlande, de la chaire d'Eloquence sacrée au Séminaire National de Maynooth (Cf. *Annales* 1903, p. 14). Au bout de quatre ans, il dut résigner cette fonction qu'il remplissait parfaitement et malgré les instances renouvelées des évêques, y renoncer totalement, la maladie des bronches dont il souffrait l'empêchant de remplir cet emploi. En 1878, sur l'ordre des médecins, il dut se rendre à Lisbonne, dans une maison de « *Vincentiens* ». Il redouta alors de ne plus revoir sa chère Irlande. Il promit à la Sainte Vierge de lui ériger une chapelle si elle lui accordait de retourner dans son pays. Il tint promesse plus tard. A Lisbonne, il n'oubliait pas les âmes qu'il avait laissées dans la verte Erin. Il correspondait régulièrement avec la Mère Marie-Agathe et avec les Sœurs de la Foi, en général, sous forme d'instructions que conserve précieusement cet Institut. En mai 1879, il revint de Lisbonne ; sa santé s'était améliorée, mais non rétablie, car durant les années qui suivirent, souvent revinrent des crises de poitrine qui réclamèrent des soins attentifs. Son état n'interrompit pas son activité, il employa ses demi-loisirs à écrire pour ses religieuses des traités sur les diverses vertus qu'il leur convenait de mettre en pratique.

Outre cet état malade, Dieu lui envoya l'épreuve de la cécité, provoquée par une cataracte aux deux yeux. Il accepta cette nouvelle épreuve qui se prolongea, avec la plus entière soumission à la volonté divine. Enfin, une intervention chirurgicale heureuse durant laquelle il refusa d'être anesthésié, lui rendit la vue. En reconnaissance, il se rendit l'année suivante en pèlerinage à Lourdes.

Très peu de temps après la fondation du Grand Séminaire diocésain de Sainte-Croix à Clonliffe (faubourg nord-est de Dublin), il y fut appelé pour la confession des séminaristes et durant les dernières années de sa vie, il y donna des Conférences spirituelles et se chargea de la direction d'un certain nombre de séminaristes. Il était extrêmement estimé à la fois par les professeurs et par les élèves. Après sa mort les prêtres de Dublin, en hommage de gratitude, voulurent élever une chaire en souvenir de lui dans l'église du séminaire et le président fit présent à l'établissement du portrait à l'huile du Père Gowan.

C'est à Clonliffe que M. Gowan rencontra le jeune abbé Marmion qui se plaça sous sa direction. Ce n'est pas un moindre mérite que d'avoir conduit les premiers pas dans la voie de la perfection de celui qui, devenu Dom Columba et abbé de Maredsous, devait écrire des ouvrages de spiritualité les plus estimés.

Il convient de reproduire ici le passage qui a trait aux relations du Lazariste et du futur abbé bénédictin, dans la vie de Dom Columba Marmion, par Dom Raymond Thibaut (p. 19-20).

« Dans ce domaine de la piété, il subit comme beaucoup de ses compagnons, l'influence du Père John Gowan, de la Congrégation de la Mission. Belle et grave figure d'ascète que celle de ce fils de saint Vincent de Paul. Il suffit de s'être arrêté quelques instants devant son portrait, dans la grande salle de *Holy Cross*, pour comprendre l'impression considérable qu'il devait produire sur les âmes. Figure longue, émaciée, creusée par les privations et les ardeurs du zèle ; menton volontaire, yeux noirs presque sombres, qui gardaient dans leurs prunelles la vision des horreurs de la famine de 1846-1850 ; front haut encadré d'une couronne de cheveux blancs, tous les traits soulignent la vertu de l'ascète. Né en 1817, attiré très tôt vers le sacerdoce, John Gowan, après quelques années de ministère dans le clergé séculier, s'était totalement consacré à Dieu en entrant chez les Lazaristes. Voué aux missions il s'y dépensa sans compter. Sa réputation de sainteté, plus encore que celle de son éloquence, le suivait partout.

Homme d'oraison, prêtre plein de zèle, il cherchait à n'être qu'un instrument dans la main divine. Dès le début de *Holy Cross*, il y fut nommé confesseur et directeur spirituel. Ses conférences sont demeurées célèbres. Il avait le don de communiquer aux cœurs l'esprit surnaturel dont il était rempli. D'une grande humilité, il ne cessa jusqu'à la fin de sa vie (1897) de recommander cette vertu aux âmes qu'il dirigeait. Il insistait beaucoup sur la nécessité de bien recevoir les réprimandes et les corrections. Sa dévotion à la Passion de Jésus-Christ était particulièrement vive. Quand il abordait ce sujet, il le faisait avec des accents si pénétrants que ses auditeurs étaient touchés jusqu'aux larmes.

L'influence du Père Gowan sur l'abbé Marmion fut réelle. C'est lui qui lui inspira l'estime pour la vertu d'humilité et surtout une ardente dévotion aux souffrances du Sauveur. « Si, ne cessait-il de lui dire, vous méditez fréquemment avec attention, sur les douleurs de Jésus, en faisant le chemin de la croix, vous arriverez rapidement à la perfection ; vous ne perdrez pas votre ferveur et vous recevrez beaucoup de grâces. »

C'est le langage des Saints. L'abbé Marmion fut docile à cette suggestion ; il prit, dès ce temps, l'habitude de faire quotidiennement et avec piété cet exercice. On peut affirmer que, depuis lors, il n'y manqua jamais. »

...Déjà, il faisait l'apprentissage de ce zèle dont plus tard il devait brûler. Pour obéir à son directeur, il (Joseph Marmion), passa une fois toutes ses grandes vacances à visiter, avec un compagnon, les pauvres de la ville, leur prodiguant, outre les secours matériels, l'aumône spirituelle d'une parole réconfortante. Sur le conseil également du Père Gowan, qui s'était attaché particulièrement à la défense de la foi dans l'âme des enfants contre les menées protestantes, il entreprit avec deux séminaristes et un laïc une école dominicale pour l'instruction religieuse des petits garçons (p. 21).

Son impressionnabilité faisait parfois fléchir ses résolutions : il arrivait aussi que sa gaieté exubérante provoquât chez ses compagnons des sourires dangereux pour la discipline, mais sous la ferme conduite de Father Gowan qui ne le ménageait point, même publiquement, l'abbé Marmion se resaisissait. Ces réprimandes dont il ressentait visiblement toute la force et le mordant, il les recevait avec une véritable humilité (p. 22).

Puis, s'il apprécie hautement les avantages spirituels que lui offre la tutelle d'un maître comme le Père Gowan, il se rend de mieux en mieux compte de ce que les âmes éprises de perfection, mais conscientes de leur fragilité, gagnent en sécurité, en secours et en mérites, lorsqu'elles mettent leur persévérance sous l'égide des vœux de religion (p. 39).

Et c'est avec l'approbation du Père Gowan que l'abbé Marmion partit pour Maredsous (p. 44).

Les éloges que donne à M. Gowan l'auteur de la *Vie de Dom Columba Marmion* ne sont que l'écho de la réputation de haute vertu qu'il avait de son vivant et qui entoure encore sa mémoire. Ce fut un vrai prêtre, dans toute l'ampleur du mot, un prêtre dont la sainteté fut rayonnante par l'exemple et par la parole. Ce fut, en outre, un vrai prêtre de la Mission, animé du plus pur esprit de saint Vincent.

Son union à Dieu était étroite, alimentée par un remarquable esprit de prière. Nous avons parlé de sa vive dévotion à la Sainte Eucharistie et à la Passion de Notre-Seigneur. Quand il parlait de la Passion, c'était avec larmes

en des accents enflammés et souvent il arrachait des larmes à ses auditeurs. A l'égard de la Très Sainte Vierge, il professait un culte filial, aimait surtout à méditer ses douleurs et à honorer son très Saint Cœur. Son Ange gardien occupait aussi une très grande place dans ses pieuses affections. Souvent, alors que, de nuit, il cheminait à travers collines et marais, portant le Saint Viatique à quelque moribond, il serrait bien fort la custode sur sa poitrine et s'exerçait à l'adoration, avec et à l'exemple de son ange gardien. Il lui attribuait une préservation miraculeuse lors d'une chute qui, normalement eût dû être mortelle et après laquelle il se retrouvait indemne de l'autre côté du ravin où il eût dû périr fracassé.

Sa simplicité était charmante et gagnait les cœurs. Elle n'allait pas sans un certain abandon. Quelquefois les enfants riaient de ses vêtements usés et mal portés, il ne s'en offusquait pas et riait plus fort qu'eux. Mgr Walsh, archevêque de Dublin, à la vue d'une photographie, sourit et s'écria : « Ah ! ce bon Père Gowan, toujours la barette de travers ! » Peu soucieux de son extérieur par humilité, M. Gowan refusait tout costume neuf ou d'étoffe plus recherchée, par esprit de pauvreté. Après avoir prononcé ses vœux dans la Congrégation, il fut affligé d'une crise terrible de scrupules au sujet de la pauvreté. Aussi l'observa-t-il durant toute sa vie avec une particulière rigueur. Et alors qu'à cause de son asthme on lui avait ordonné des cigarettes médicinales, il les partageait en deux ou trois morceaux.

Sa confiance en la Providence était inaltérable et il la conservait au milieu des difficultés qui enrayaient ses fondations et les infirmités dont il fut accablé : elle marqua parmi ses principales vertus. Il aimait les enfants et il les aimait jusqu'à la fin ; pendant près de quarante ans, ses principales activités leur furent dédiées ; mais on remarquait l'esprit de foi qui animait cet amour ; il avait l'intention d'imiter Notre-Seigneur dans sa prédilection pour l'enfance et il n'avait qu'un but : sauver leurs âmes !

Cette esquisse d'un ensemble rare de vertus semble bien être celle de la physionomie d'un saint. Ainsi l'estimaient ses contemporains ; certains lui attribuaient des miracles. Et, un évêque irlandais voyant son portrait de dire : « Beaucoup de saints canonisés aujourd'hui l'ont beaucoup moins mérité que le père Gowan. »

Il arrivait à sa quatre-vingtième année et son activité était à peine ralentie. Quelques semaines avant sa mort, il donnait encore un sermon en faveur de ses orphelins dans une église de Dublin. Au début de janvier 1907, il visita les Sœurs de la Sainte-Foi et les orphelins de deux établissements, attentif à tout, puis il retourna à Dublin pour faire sa retraite. Il fut interrogé à la répétition d'oraison qui était sur la mort, ses paroles causèrent la plus profonde impression. Le jour suivant, il alla, à l'habitude célébrer la messe

dans une maison des Sœurs de la Sainte-Foi à Glasnevin. Il déjeuna, entendit quelques confessions et alla couper du bois (c'était un exercice physique auquel il s'adonnait régulièrement). Vers onze heures, il rentra et sembla indisposé. Le médecin mandé n'arriva qu'au bout d'une heure ; le malade, entre temps, s'était soudainement affaibli. Les sœurs présentes dans la maison, convoquées en hâte, vinrent entourer le fauteuil où reposait leur père spirituel et récitèrent les prières des agonisants. Le visage calme du Père Gowan semblait souriant quand le mouvement des lèvres en prières s'arrêta ; sa belle âme avait quitté le corps épuisé au service de Dieu et des pauvres. C'était le 16 janvier 1897.

Après des obsèques solennelles présidées par le cardinal-archevêque de Dublin, les restes mortels de M. Gowan furent transportés au cimetière du couvent de Glasnevin, où ils reposent à côté de ceux de Mère Marie-Agathe, avec laquelle il fonda la Congrégation des Sœurs de la Sainte-Foi.

Ceux qui l'ont connu estiment comme une grande grâce d'avoir pu l'approcher et l'un d'eux écrit : « C'était un saint prêtre, un ardent patriote, une grande âme, un esprit d'élite, une plume bien taillée, un excellent cœur et une main charitable. »

Sa réputation de sainteté a persisté ; non seulement ses filles spirituelles, mais encore d'autres personnes l'ayant invoqué, attribuent à son intercession un grand nombre de faveurs de divers genres. Dieu veut-il faire entendre qu'il désire que M. Gowan soit glorifié sur la terre comme vraisemblablement il l'est dans les Cieux ?

A lire cette brève biographie, n'a-t-on pas l'impression que l'Irlande mérite toujours son beau titre d'*Île des Saints*.

Maurice COLLARD, C. M.

---

## MADAGASCAR

### LE VICARIAT DE FORT-DAUPHIN PENDANT LA GUERRE 1930-1945

La déclaration de guerre fut, comme partout, et particulièrement dans les Missions lointaines, comme un coup de foudre qui glaça tous les cœurs, — en faisant entrevoir, bien que confusément, toutes les épreuves qui en résulteraient, — voire les horreurs qui, hélas ! devaient dépasser toutes les prévisions.

Dès les premiers jours ce fut la mobilisation ; et une bonne moitié de nos missionnaires partaient... Seraient-ils tous retenus ? On ne pouvait rien dire...

Si leur maintien sous les drapeaux devait se prolonger, leurs confrères restant à la tâche dans la Mission, — si l'on voulait maintenir, même au ralenti, les chrétientés et les



œuvres existantes, — courraient le risque de succomber à bref délai... Et ce n'était pas un mince souci pour ceux qui avaient la responsabilité de la Mission. Aussi, en même temps que des exhortations, capables de remonter un peu les courages en face de la gravité des événements, portaient vers ceux qui restaient, les plus pressantes recommandations pour que chacun économise ses forces : dans ce but, ne faire que le strict nécessaire pour le maintien des choses existantes.

Heureusement la mobilisation des jeunes missionnaires ne dura pas avec cette rigueur. En haut lieu on se rendit compte que, plutôt que de porter l'uniforme et de rester sans but immédiat dans les garnisons de la colonie, les ministres du culte feraient œuvre plus utile auprès des fidèles indigènes en demeurant au milieu d'eux pour les encourager — et les éclairer ; attendu que les idées sur la guerre en cours, son but, ses résultats à prévoir, ne manquaient pas de diversité et étaient assez contradictoires : toutes choses de nature à égarer les esprits et à mettre le trouble parmi ces gens que la mobilisation massive de « *leurs Pères* » avait probablement désemparés.

On ne retint donc que les plus jeunes, pour mettre les autres en « *affectation spéciale* ». Puis, bientôt, ils furent tous rendus à leur Mission, tout en restant susceptibles d'être rappelés en cas de besoin.

Ces retours, naturellement, apportèrent soulagement à ceux, trop peu nombreux, qui avaient été contraints d'assumer toute la tâche, et enlevaient du même coup une partie appréciable des inquiétudes pour l'avenir.

Toutes difficultés n'étaient pas, pour cela, résolues.

Missionnaires et Sœurs, dès la première heure, n'avaient pu se défendre d'une angoisse bien légitime, malgré leur sacrifice offert à Dieu, en venant — certains depuis déjà de nombreuses années — se dévouer, mieux que cela « *se donner* » à cette Mission si chère à Saint Vincent.

Quelle tournure allaient prendre les événements ? Qu'allaient devenir les familles, surtout celles établies à proximité du théâtre des combats ? Que devenaient les deux Maisons Mères ?

Et cette inquiétude s'accroît, sourde, douloureuse, — sans vouloir toujours s'exprimer pour ne pas accroître l'inquiétude des autres, — à mesure que les événements s'aggraveront : les bombardements dévastateurs dans le Nord, les milliers et milliers de transfuges sur les routes, parmi lesquels certainement des parents aimés, leurs souffrances, leurs privations facilement imaginées, — peut-être déjà des disparus... — Puis, plus tard, Paris occupé par l'ennemi ! De la stupeur pour tous ! Et quelle souffrance !

Souffrance d'autant plus intense et profonde que l'on ne connaissait encore que les grandes lignes du drame douloureux, sans pouvoir être mis au courant des détails.

Cependant, malgré cette inquiétude poignante, il fallait descendre dans le réel : la Mission devait continuer à vivre. Il fallait vivre avec elle.

Comment vivrait-on ?

A l'avance, on pouvait prévoir que, désormais, les subsides destinés aux Missions — soit de la Propagation de la Foi, soit des autres œuvres et des amis généreux de France, et d'ailleurs — seraient bien diminués, et, peut-être un jour complètement coupés : ce qui arriva en effet pour un temps.

Il fallut donc, sans tarder, exposer cette situation à nos fidèles. Ils la comprirent très bien ; certains, même, devancèrent notre appel. Et, Européens et Malgaches furent partout admirables de générosité : tout de suite il y eut dans tout le Vicariat, quêtes, kermesses, ventes sous toutes formes, — sans la moindre pression de notre part, mais seulement à l'appel des présidents des chrétientés, même dans les tribus les moins évoluées et les plus pauvres.

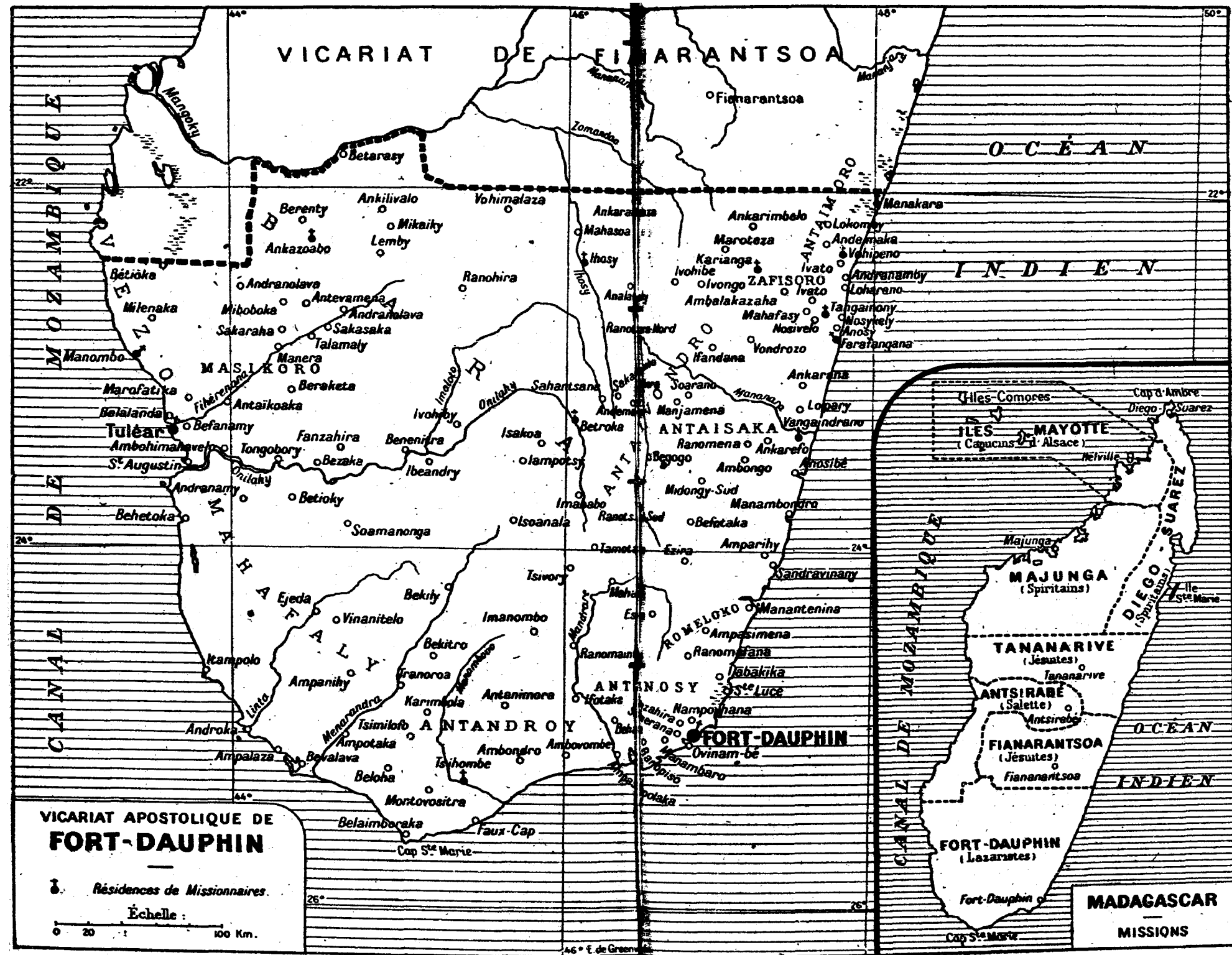
Ainsi, nous fûmes en mesure de parer aux besoins les plus urgents : vivre tout d'abord, puis payer instituteurs, catéchistes et personnel indispensable à la marche normale de nos maisons.

A de nouvelles constructions, comme églises, écoles, on ne pouvait penser... Tout au plus si l'on put terminer certains travaux en cours et faire quelques réparations, et ce non sans peine. D'autres constructions restent inachevées jusqu'à maintenant, 1946.

Vivre ! Oh ! Missionnaires et Sœurs avaient compris tout de suite la nécessité des restrictions. Et, en pensant à celles que devaient s'imposer ceux qui, là-bas, vivaient dans la guerre, privés des choses même essentielles à la vie, les nôtres nous ont toujours paru douces... Pendant assez longtemps nous manquâmes de farine, de vin. Le bon riz du pays, le manioc, les patates douces vinrent à notre secours... Toutefois, quand les transports reprirent en partie, on ne vit pas sans soulagement réapparaître un peu du liquide reconstituant, d'origine de Madagascar-même (de chez les Pères Jésuites), ou importé de l'extérieur, cependant réparti en minime quantité, et souvent d'un prix bien élevé pour nos maigres ressources.

Tout compte fait, dans la Mission, — malgré restrictions et privations, — personne n'eut à souffrir de la faim.

Ce qui fut plus pénible et plus dommageable aux santé, pour certains sujets déjà fatigués et impaludés, ce fut la raréfaction de la quinine et d'autres remèdes reconstituants. Il y eut aussi ceci à déplorer : pendant ces trop longues années, plusieurs de nos missionnaires auraient eu besoin de soins spéciaux, et même de repos en France... Et on ne pouvait songer à les faire partir. C'est après la guerre que, hélas ! on constate les tristes résultats de ces difficultés.



Il n'y eut pas que cette pénurie des remèdes que j'appellerai *essentiels* à être une épreuve. On manqua aussi, au moins par intermittence, de cent autres choses importées en temps normal... Et, au nombre de ces choses, il faut noter avant tout les tissus, dont le manque fut le plus vivement ressenti, tant par la population européenne que par la population indigène. Devant cette situation, l'Administration encouragea un peu partout l'industrie du tissage : pour ce faire, elle fit intensifier la culture du coton ; la nécessité rendant ingénieux, on découvrit dans les forêts certaines fibres susceptibles d'être filées ; les moutons européens élevés dans quelques fermes vétérinaires et même par des particuliers indigènes fournirent une bonne laine dont on put faire des vêtements chauds ; on eut aussi recours à la laine très appréciée de la chèvre Moër, élevée non sans succès dans le sud-ouest de notre Vicariat.

Il n'y avait là en somme, que des essais, qui ne donnèrent que de faibles résultats tout à fait en dessous des besoins de la population.

Nos Sœurs, bien sûr, avaient été des premières à s'adonner à ce travail : dans les ouvroirs elles avaient abandonné dentelles et broderies pour filer et tisser... Elles avaient même réussi de fort jolies étoffes, en trop petite quantité, malheureusement, vu les besoins du moment, et revenant d'ailleurs à des prix plutôt élevés.

Aussi, quand, à l'arrivée des Anglais dans la colonie, quelques indiennes furent importées, et que la répartition en fut faite, — on abandonna ces essais de tissage, en somme difficiles et dispendieux.

Cette longue période de pénurie de tissus eut une répercussion pénible dans le domaine religieux. Comment cela ? C'est que, privés pendant longtemps de vêtements convenables pour se présenter aux offices à l'église, nos chrétiens malgaches (toute proportion gardée, on peut en dire autant de quelques Européens), prirent, hélas ! l'habitude de moins fréquenter le temple de Dieu et les sacrements.

Pendant ce temps la guerre durait... Et, à mesure qu'on avançait, les difficultés s'accroissaient. A la longue, la première générosité de nos chrétiens se fatigua et se ralentit. Ne recevant alors d'Europe que peu de secours, il nous fallut nous ingénier à trouver sur place quelques ressources.

Nos Sœurs, tout d'abord, autant qu'il leur fut possible avec les quelques restes d'étoffes dont elles purent disposer, surent tirer de leurs ouvroirs un appoint appréciable.

Et, en plusieurs de nos résidences, nos Missionnaires s'ingénierent aussi, non sans succès, à mettre en valeur de façon plus intensive des terrains dont le rapport est arrivé à point pour aider à l'entretien des maisons et à la continuation des œuvres.

C'est ainsi qu'à Tuléar, sous l'habile et infatigable direction de M. Engelvén, le fertile terrain de Belemboka fit

des prodiges ; et chaque matin, pendant leur occupation, les Anglais — qui payaient bien — trouvèrent assuré, à la Mission, leur ravitaillement en bons légumes et en fruits savoureux.

A Ankazoabo, M. Joseph Kiefer et le regretté frère Nogues (décédé fin décembre 1943), se dépensèrent avec énergie et persévérance, et, c'est bien le cas de le dire, aux prix de leurs sueurs, à cultiver leur terrain, qui leur donna riz, manioc, patates, etc... ; tandis que le double troupeau de zébus, et de moutons, bien surveillés et gardés par des serviteurs dévoués, fournirent un revenu qui permit à cette Mission (Missionnaires et Sœurs) de se maintenir. Et, en ces années difficiles, pendant lesquelles le ravitaillement vers l'intérieur était à peu près nul, nos Sœurs surent tirer parti du laitage pour les deux maisons : avantage on ne peut plus appréciable pour les santés, est-il besoin de le faire remarquer.

A Ivohibe, à l'intérieur de l'île, notre Père Ermite, M. Joseph Coudroy, apiculteur expérimenté, commença par faire pour lui-même un excellent hydromel. Puis, l'abondance du miel sauvage, relativement facile à se procurer dans cette contrée, l'incita à voir plus grand et à penser à la vente de l'hydromel au dehors.

Il se mit en règle, bien sûr, avec les Contributions Indirectes ; et l'hydromel d'Ivohibe devint célèbre dans toute la région, même auprès des Européens. Et afin que tous comprissent bien que ce travail n'était entrepris que pour la Mission, notre Missionnaire fut heureux de consacrer les premiers bénéfices réalisés à couvrir en tôles ondulées le tiers de son église. Il se propose de continuer cette toiture, et faire, à la Mission-même (en plus de l'aide à fournir aux petites églises de brousse) des réparations importantes. Tout cela dû à l'ingénieuse activité d'un Missionnaire qui ne négligea pas pour autant les offices de son ministère sacerdotal.

A Ihosy, sous la tenace et intelligente impulsion de M. Trinquier, un terrain fut, dans une bonne partie, mis en valeur. Un essai de vignoble, commencé d'après les meilleures méthodes, donna beaucoup à espérer pour l'avenir. Mais, en attendant, les tonnes de courges et de manioc, aussi bien que le troupeau conduit chaque matin au pâturage, furent d'un bon rapport et permirent de faire vivre la Mission, d'accélérer la plantation de la vigne, sans négliger celle d'arbres de plusieurs essences. Les successeurs recueilleront là les fruits d'un dur travail de mise en train et de beaucoup de soucis.

Dès maintenant, afin que tous puissent comprendre que c'est là œuvre et travail « de » la Mission et « pour » la Mission, — c'est-à-dire entrepris pour l'avancement du Royaume de Dieu dans les âmes, et pour sa gloire, en définitive, — à la date du 30 septembre de cette année, sous la

présidence du Vicaire apostolique et à sa consolation, sur ce terrain, situé à quatre kilomètres de la ville d'Ihosy, — sous un énorme tamarinier, dans une cavité transformée en grotte à l'instar de celle de Lourdes, fut placée et bénite une statue de la Vierge.

Ce matin-là, une bonne partie de la chrétienté d'Ihosy se fit une pieuse joie de venir prendre part à la cérémonie. Dans une atmosphère de vraie piété, il y eut, en plus du Saint Sacrifice célébré, de nombreuses communions, une procession avec litanies et cantiques. Ces bons chrétiens comprirent que la propriété se trouve consacrée à la Vierge Immaculée et sous sa maternelle protection. Et, certainement, on aimera à revenir en pèlerinage à cette grotte, à certaines fêtes, dans le cours de l'année.

A Farafangana, au début de la guerre, le Frère Pujol avait une bonne équipe d'ouvriers plus ou moins spécialisés, avec laquelle il avait pu exécuter d'utiles et nombreux travaux pour la Mission. Le manque de ressources que les événements faisaient envisager ne permettait pas de continuer à employer cette main-d'œuvre. Fallait-il donc renvoyer purement et simplement ces ouvriers si bien formés, non sans peine et dont l'emploi à nouveau pouvait ne pas être trop éloigné, — car on pensait alors que la guerre se terminerait rapidement ? On en était dans cette incertitude, quand, du dehors, on vint offrir des travaux de conséquence à entreprendre. La Providence avait pour ainsi dire parlé. Le Frère garda ses ouvriers et se remit au travail. Et les bénéfices, réalisés dans ces entreprises importantes, permirent à la Maison de Farafangana, elle et toutes ses œuvres, de se suffire à elle-même pendant ces dernières années, et encore présentement — sans avoir recours aux allocations ordinaires.

Parmi les moyens mis en œuvre pour procurer des ressources à la Mission, je ne saurais passer sous silence les jeux, les kermesses, les séances récréatives, organisés pendant la durée de la guerre dans les principaux centres, soit par nos Sœurs et leurs enfants, toujours aidées avec empressement et intelligence par les dames et jeunes filles européennes ; soit par nos missionnaires et nos jeunes gens catholiques. Ces séances, bien préparées et très appréciées, amenaient toujours beaucoup de spectateurs, qui s'en allaient satisfaits, mais le portefeuille « soulagé »... au profit de la Mission.

En ce domaine, cependant, il convenait de garder la mesure, car l'Administration organisait souvent des collectes et des fêtes au profit des œuvres de guerre. Eh ! bien, à ces séances désirées ou demandées dans ce but, notre jeunesse des écoles et nos jeunes gens catholiques apportèrent toujours et avec succès leur concours.

En résumé, — après ces années de pénurie de bien des choses, après tant de soucis, — apanage surtout de ceux

qui avaient à conduire la barque, — il y a lieu de faire monter nos actions de grâces vers la divine Providence, — qui a su si bien conduire toutes choses pour que, en somme, la Mission — s'il y eut certaines privations et bien des souffrances morales, — put rester debout, et même progresser en certains points du Vicariat.

Pendant ce long temps d'épreuve et d'impatiente attente, la Mission sentit, à certains moments très nettement que sa vie, en quelque sorte, ne tenait qu'à un fil, — c'est-à-dire à ces ressources capricieuses et précaires, provenant des aumônes recueillies sur place, soit de la laborieuse industrie du personnel. Elle eut, plus que jamais, le sentiment de sa pauvreté.

Et, cependant, en vrais enfants de Saint-Vincent, Missionnaires et Sœurs trouvèrent quand même le moyen de « donner de cette pauvreté ».

Il y eut, en effet, pendant deux années consécutives, particulièrement dans le sud de l'île, une telle sécheresse, qu'une vraie famine s'en suivit pendant de longs mois. Et, malgré les efforts de l'Administration pour venir au secours des affamés, c'était par centaines que les pauvres gens (grandes personnes et enfants abandonnés ou dont les parents étaient décédés), parcouraient les chemins et passaient de village en village cherchant leur subsistance.

Alors, aidées en partie par l'Administration et par quelques personnes charitables, mais surtout prenant sur les maigres ressources de la Mission, quels prodiges de maternelle charité surent faire nos Sœurs, et à Tuléar, et à Vohimpeno, et à Fort-Dauphin, organisant des « soupes populaires » et soignant de leur mieux les malades... A combien de pauvres gens elles ont sauvé la vie !

Sur ce chapitre de charité bienfaisante, il y a lieu de mentionner ce fait :

A soixante-quinze kilomètres de Fort-Dauphin, sur une propriété privée — dont le propriétaire, homme de bien, fit d'ailleurs tous les frais, — deux de nos Sœurs indigènes, Auxiliaires de Marie-Immaculée, détachées du groupe de Fort-Dauphin, se montrèrent pendant huit mois admirables de dévouement et d'abnégation. Nos « Petites Sœurs », comme nous aimons à les nommer, là, à Amboasary, présidaient à la distribution de vivres à des centaines de malheureux, soignaient les malades, etc... Et les petits anges furent nombreux qu'elles envoyèrent en paradis.

Elles eurent, pendant ces longs mois, dans cette brousse sauvage, de temps en temps (aussi souvent que la chose fut possible), comme soutien après leur esprit de foi et leur profonde piété, la visite d'une Fille de la Charité et celle du Missionnaire, qui leur apportait, avec le Saint Sacrifice célébré dans leur modeste petite chambre de communauté, la réception du Dieu de toute charité. Comme on aimait alors à leur rappeler, et il était bien évident qu'elles en

avaient la conviction (ce qui était pour elles lumière et force dans un labeur plutôt monotone), le spectacle de leur patience et de leur dévouement pour ces pauvres enfants, dont la maigreur et le dénuement étaient capables d'arracher les larmes, restera dans cette tribu des Antandroy, encore probablement la moins évoluée de Madagascar, un souvenir salutaire pour les âmes, et — il est permis de l'espérer — une semence de foi chrétienne pour celles qui seront de bonne volonté dans les années futures.

Arrivons à la conclusion de cette relation, bien longue, trop longue, peut-être...

Après avoir fait entrevoir les difficultés dans lesquelles notre Mission s'est débattue, et avoir esquissé les moyens employés pour les surmonter, il y a un autre côté de la question qu'on ne serait pas excusable de passer sous silence : celui des âmes, — des âmes sans cesse tournées vers Dieu, malgré les soucis de l'existence matérielle.

On ne pouvait oublier ceux qui, là-bas, souffraient encore bien plus : ceux qui, au moment de l'invasion, avaient fui devant un ennemi sans pitié ; leurs indicibles souffrances sur les grands chemins, sans aliments, sans vêtements, sans gîte... Les pauvres soldats ayant fait le sacrifice de leur vie, tués n'importe où, les nombreux blessés, leurs familles explorées... Et les prisonniers, hélas ! innombrables ! Les cruautés dont ils étaient l'objet dans les camps de concentration, etc...

Tout un cortège de désolation passait continuellement en vision d'horreur devant la pensée... Et les âmes montraient sans cesse vers le Seigneur et la Mère de Douleurs pour demander, pour ceux qui avaient fait le sacrifice de leur vie sur les champs de bataille ou dans les salles d'hôpitaux, le repos et la paix de Dieu ; pour prier pour les vivants, afin que leurs souffrances fussent allégées, et que, enfin, après la victoire, la paix revint pour les Nations.

Même dans nos moindres chrétientés, nos Malgaches surent prier avec ferveur et persévérance... Prières personnelles (que Dieu seul a enregistrées), prières en public, aux réunions, en semaine (dans les principaux centres), et le dimanche..., neuvaines, rosaires... De la part de nos petits Croisés, combien de communions et de sacrifices offerts ! Combien aussi de prières et de communions de la part des Enfants de Marie et des Mères chrétiennes !

Maintenant que, la guerre terminée, les nations sont en conférences pour trouver les modalités et les conclusions de cette paix — que l'on espère devoir être durable — les prières montent encore plus ferventes vers le ciel.

Mais, hélas ! présentement, des événements d'une autre nature viennent mettre la perturbation dans les esprits.

Le réveil du sentiment national, chez certains de nos Malgaches, apporte la division entre les diverses tribus, et



une certaine défiance envers le missionnaire, parce que « blanc ».

On ne peut prévoir ce qui sortira de cette agitation.

Pour nous, avant tout, « père des âmes », sans distinction de race, et ministres de paix, nous implorons le Seigneur, afin que les résultats splendides d'un demi-siècle d'apostolat dans toute la Grande Ile, ne soient pas, de ce fait, compromis.

Que saint Vincent de Paul, notre Père, lui, qui, de son vivant, a montré une affection si marquée pour cette terre lointaine, en y envoyant les premiers missionnaires, intercède là-haut, pour ceux qui, en ces temps difficiles, ont le devoir de conduire les âmes dans les voies du salut !

Fort-Dauphin, 18 octobre 1946.

† Antoine Sévat,  
Vicaire apostolique.

---

## LECTURES DE SAINT VINCENT

(Voir *Annales*, t. 106-107, p. 239-248, suite)

### LE TRAITE DE L'AMOUR DE DIEU

#### TÉMOIGNAGE DE MONSIEUR VINCENT

Le lundi 17 avril 1628, à Paris, Monsieur Vincent se rendait au premier couvent de la Visitation Sainte-Marie, rue du Petit-Musc, où il était mandé par M. René Ferrier, de la part du R.P. Justin Guérin, de la Congrégation des Clercs réguliers de Saint-Paul, pour témoigner au procès de béatification de M. François de Sales, évêque de Genève. Il fut introduit dans la chapelle de Sainte-Monique où les juges siégeaient et il jura, à la manière des ecclésiastiques, la main sur la poitrine, de dire la vérité. « *Je m'appelle Vincent de Paul*, ajouta-t-il peu après, *je suis prêtre quoique indigne, Supérieur des Prêtres de la Mission et aumônier des Galères royales de France, âgé d'environ quarante-huit ans* » (1).

Il répondit aux diverses questions qui lui étaient posées, mais son témoignage fut particulièrement assuré quand il parla de l'amour que l'évêque de Genève manifestait pour Dieu. « *Le serviteur de Dieu aimait le Seigneur d'un amour ardent.* » Et pour étayer son assertion, il donna entre autres arguments : « *Poussé par un amour divin dont il connaissait la douceur, il a publié cet ouvrage immortel et tout à fait hors ligne de l'Amour de Dieu.* » *Ce livre admirable, qui compte autant de témoins de la suavité de*

---

(1) *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. LXXI (1906), p. 284. Cf. saint Vincent, t. XIII, p. 67.

« son auteur, qu'il compte de lecteurs. » Comme il connaissait bien cet ouvrage, il détailla ensuite son argumentation. « C'est un livre que j'ai eu grand soin de faire lire dans notre communauté comme le remède universel de toutes les langueurs, un stimulant pour quiconque serait dans la terreur, une fournaine d'amour, une échelle pour tous ceux qui tendent à la perfection. Oh ! plutôt à Dieu qu'il fut traité par tous comme il le mérite ! Personne ne pourrait se soustraire à l'action de ce feu » (2).

Nous prenons donc connaissance d'un ouvrage qui fut non seulement estimé, mais encore adopté comme un « maître livre » par saint Vincent de Paul. Essayons de déterminer avec plus de précisions, l'influence qu'il eût sur sa vie religieuse et son enseignement moral.

### L'EXPÉRIENCE DE MONSIEUR VINCENT

C'est en 1617, très probablement, en tout cas avant 1620, que Monsieur Vincent eut l'occasion de lire ce *Traité de l'Amour de Dieu* (3). Quelles étaient, à ce moment, son expérience, les requêtes de son âme, les lumières qui, en même temps, éclairaient le livre qu'il lisait.

Depuis 1616, Monsieur Vincent est libéré de sa violente tentation contre la foi et il s'est consacré au service de Dieu présent dans les pauvres. Il ne découvre pas encore toute la voie qu'il doit parcourir pour obéir aux ordres de la Providence ; du moins, il sait en quel sens Dieu l'appelle et, courageusement, il se dirige vers Lui. Cheminement laborieux, énergique et parfois même violent. Soucieux avant tout de ne pas perdre le fil de lumière, l'évidence de la volonté divine qui seule le sauvera, il a laissé les Gondi désemparés, pour aller à Châtillon-les-Bombes, où Dieu lui serait plus présent. Il reviendra six mois après dans la famille du général des Galères, parce que le Père de Bérulle lui aura montré que Dieu l'y appelle encore. Mais d'ores et déjà, il est acquis aux pauvres et il missionnera dans les terres du comte de Joigny. Il lui reste cependant à conquérir par une plus grande ouverture d'âme et une souple obéissance à toutes les expressions de la volonté divine, cet équilibre intérieur sans lequel il ne serait dans le monde qu'un dépaycé et dans le Royaume de Dieu, un inhabile.

Il aime à s'isoler et sa gravité naturelle prend une allure de sombre tristesse qui inquiète un peu la générale des Ga-

(2) *Annales*, t. LXXI, p. 369.

(3) Le *Traité* était terminé d'imprimer le 31 juillet 1616. En 1620, il avait atteint la 6<sup>e</sup> édition (cf. Lettre de saint François de Sales au P. Antonioti, 16 août 1620). L'édition de 1617 fut reproduite plusieurs fois et l'on retrouve trois réimpressions de celles de 1618 et de 1620 (cf. D. Mackey, Introduction au *Traité de l'Amour de Dieu*, édition d'Annecy, t. IV, p. xvi-xvii). L'estime que saint Vincent portait à l'*Introduction à la Vie Dévote* devait l'engager à lire le nouvel ouvrage de Mgr de Genève. Les entretiens qu'il eut en 1619 avec l'évêque de Genève semblent indiquer qu'il avait lu le chef-d'œuvre de saint François de Sales.

lères. Elle le lui fit remarquer (4). C'est qu'il murit et assimile les leçons transmises par le Père de Bérulle sur la misère de l'homme, la pauvreté misérable de la nature humaine. « Nous sommes un néant opposé à Dieu, dignes de « son courroux et de son ire éternelle » (5). « Nous n'avons « droit pour nous-mêmes qu'au néant, au péché, à l'enfer, « c'est-à-dire au néant de toute façon » (6). Deux sermons de cette époque nous traduisent ce pessimisme augustinien. « Nous ne sommes que des vers de terre, qu'une vapeur, « qu'un sac rempli d'ordures et la spélouque de mille mauvaises pensées » (7). « Comme le vase qui a des ordures « dedans ne conservera la liqueur en sa pureté, de même « l'enfant superbe, gourmand et opiniâtre ne conservera « point la doctrine en sa pureté » (8).

Période de crise aussi où l'âme silencieusement se creuse et anxieusement s'efforce de se dépouiller pour mieux apercevoir son idéal de sainteté.

Au *Traité de l'Amour de Dieu*, Vincent de Paul ne pose peut-être aucune question très précise. Du moins il se laisse imprégner par cet esprit salésien qui exerce sur lui une ineffable séduction. Il comprend, ou mieux, il sent, que Dieu se manifeste dans une âme par une bonté toute suave.

Quelques années plus tard, la lecture du *Traité de l'Amour de Dieu* se fera d'une toute autre façon. Ayant connu et aimé l'évêque de Genève, il entendra encore sa voix qui lui redira toute la mystique doctrine du *Traité*. Il reverra son visage, subira l'influence de cette âme si ressemblante à celle de Jésus (9). « En repassant dans mon esprit « toutes les paroles du serviteur de Dieu, affirme-t-il, j'en « éprouvai une telle admiration que j'étais porté à le croire « l'homme qui a imité le mieux la vie mortelle du Fils de « Dieu » (10).

(4) Aboilly (L.). *La Vie du Vénérable Vincent de Paul*, Paris, 1664, t. III, chap. XII, p. 278.

(5) Bérulle, *Œuvres complètes*, Paris, 1854 (édit. Migne), col. 858.

(6) Bérulle, *Œuvres complètes*, col. 1165.

(7) Saint Vincent, t. XIII, p. 36-37.

En 1607, saint Vincent qualifiait la Barbarie de « tanière et spélouque de voleurs » (I, p. 4).

L'expression du sermon rappelle l'idée et le mot connu de saint Bernard : « Nihil aliud est homo quam sperma fetidum, saccus stercorum, cibus verminum ». (*Meditatio de humana conditione*, Pat. lat. t. CLXXXIV, col. 490.)

(8) Saint Vincent, XIII, 29.

(9) Un portrait de saint François de Sales était exposé à Saint-Lazare. Saint Vincent, XI, 322.

(10) *Annales*, t. LXXI, p. 970.

Saint François de Sales demeura à Paris, du 7 novembre 1618 au 12 septembre 1619. (*Œuvres*, édit. d'Annecy, t. XIX, p. 15.) Le 11 novembre, alors que François de Sales prononce le panégyrique de saint Martin à l'Oratoire (Mauvais du Tour, *La Vie du Vénérable Serviteur de Dieu, François de Sales*, Paris, 1657, p. 370 ; cf. Saint Vincent, V, 472), saint Vincent était à Montmirail pour l'établissement de la Charité (Saint Vincent, XIII, p. 464). Il y était encore le 7 décembre (Saint Vincent, XIII, p. 467). Les premières rencontres eurent sans doute lieu après cette date. L'ouverture du premier couvent de la Visitation eut lieu le 1<sup>er</sup> mai 1619.

La retraite que Monsieur Vincent fit à Soissons, en 1621, se développe dans l'ambiance et l'inspiration de saint François de Sales (11). Sa présence a, en effet, modifié quelque chose dans l'horizon moral de l'aumônier des Gondi. Il s'est rendu compte que sa conduite mérite une plus grande attention. Tout en missionnant avec d'autres prêtres à Folleville, Paillart, Sérévillers, Joigny, Mâcon, Marchais, il sent de grands désirs soulever son cœur. Cette « continuelle occupation d'esprit » le trouble. Il sait bien maintenant que Dieu n'agit pas de cette manière (12). « *Cela me fit défier que la chose vint de la nature ou de l'esprit malin, et... je fis une retraite exprès à Soissons, afin qu'il plut à Dieu de m'ôter de l'esprit le plaisir et l'empressement que j'avais à cet affaire. Il plut à Dieu m'exaucer, en sorte que, par sa miséricorde, il m'ôta l'un et l'autre et il permit que je tombasse dans les dispositions contraires* » (13).

D'autre part, les emplois auprès des pauvres, la nécessité de s'entendre et de mieux partager son cœur avec tous ceux qui l'entourent attirent son attention sur cette « humeur sèche » qui peut s'expliquer par une grande tension d'esprit mais qui contrarie l'expansion du prochain. Il se trouvera plus tard « grossier » avec « une mine resserrée, triste ou rébarbative » (14). « *Je m'adressai à Dieu et le priai instamment de me changer cette humeur sèche et rebutant et de me donner un esprit doux et bénin : et par la grâce de Notre-Seigneur, avouera-t-il, avec un peu d'attention que j'ai faite à réprimer les bouillons de la nature, j'ai un peu quitté de mon humeur noire* » (15). Nous reconnaissons sans peine dans ces deux résolutions l'influence salésienne et l'esprit du *Traité de l'Amour de Dieu*.

Par obéissance et par devoir d'état, Monsieur Vincent va bientôt être obligé de se servir du *Traité* comme d'un bréviaire de vie spirituelle. Placé en 1622, à la tête de la Visitation de Paris et chargé de la conduite spirituelle des Filles de Sainte-Marie, il puisera, dans le volume de Saint François de Sales, les principes fondamentaux de la spiritualité qu'il doit non seulement enseigner mais encore appli-

---

(11) *Saint Vincent*, II, 246-247 (cf. Abelly, *La Vie du Vénérable... Vincent de Paul*, I, III, p. 177 ; Collet P., *La Vie de saint Vincent de Paul*, Nancy, 1748, t. I, p. 99).

(12) « C'est une maxime que l'esprit de Notre-Seigneur agit doucement et suavement et celui de la nature et de l'esprit malin agit au contraire éprement et aigrement. » (*Saint Vincent*, IV, 377.) « Les inspirations de Dieu sont douces et paisibles, nous inclinant amoureusement vers le bien qu'il désire de nous. » (*Saint Vincent*, IV, p. 596.)

— « Les mouvements qui viennent de Dieu sont doux et tranquilles. » (*Saint Vincent*, IV, p. 626.)

(13) *Saint Vincent*, II, 247.

(14) *Saint Vincent*, XII, 189.

(15) Abelly (L.). *La Vie du Vénérable... Vincent de Paul*, I, III, p. 177.

quer et développer (16). Sainte Chantal lui sera confiée en 1623, et bien qu'il ait déjà guidé Mme de Gondy et quelques dames de Châtillon, Florence Baschet de Mizeriac et Charlotte de Brie, il lui faudra pour salisfaire les exigences de cette âme mystique, consulter la carte des chemins de Dieu telle que l'a établie l'évêque de Genève (17). En se référant ainsi au bienheureux Père, Vincent de Paul affirmera son autorité et assurera sans heurt la jonction de deux régimes spirituels qui ne différaient pas très sensiblement.

Peu de temps après, Mgr J.-P. Camus, évêque de Belley, lui demandera de prendre en charge l'âme tourmentée d'une petite veuve que seul François de Sales avait peut-être réussi à calmer (18). Vincent de Paul lui conseillera donc la lecture du *Traité de l'Amour de Dieu* et empruntera, pour mieux dissiper son humeur mélancolique le ton et le style du regretté directeur d'âme (19).

Ce procédé lui est d'ailleurs familier. Les lettres adressées à sainte Chantal rendent un accent si salésien qui nous indique que pendant un certain temps, Monsieur Vincent n'eût d'autre ambition que de reprendre en écho la voix de Mgr de Genève (20).

Les Entretiens aux Filles de la Charité et aux Missionnaires sont nourris de doctrine salésienne. A Saint-Lazare, on lira le *Traité de l'Amour de Dieu*, non seulement en particulier, mais publiquement, au réfectoire (21). Vincent de Paul en préconise aussi la lecture pour les Dames de la Cour désireuses de former une Charité (22), et il trouve que les comparaisons du *Traité* peuvent très heureusement fixer la commune doctrine de la grâce (23).

Cette utilisation persévérante va nous aider à reconnaître avec plus de netteté, les cheminements de l'influence sa-

(16) Saint Vincent fut nommé supérieur de la Visitation de Paris après la mort de Charles de la Saussaye, chanoine d'Orléans de Paris, curé de Saint-Jacques de la Boucherie (21 septembre 1621), ainsi que l'a fait remarquer M. Joseph Guichard, dans ses *Notes et Documents* sur saint Vincent de Paul (cf. de la Saullay, *Abrégé de la Vie et de la Mort de Messire Charles de la Saussaye*, Curé de Saint-Jacques de la Boucherie, Paris, 1722) et avant la mort de François de Sales (28 décembre 1622). (Cf. Abelly (L.), *La Vie du Vénérable... Vincent de Paul*, t. II, p. 314 ; cf. *Saint Vincent*, t. IV, p. 316, 287 ; t. V, p. 603 ; t. VII, p. 200 ; t. XI, p. 167 ; t. XII, p. 425.)

(17) *Saint Vincent*, XIII, p. 51.

(18) Coste (P.), *Monsieur Vincent*, t. I, p. 217.

(19) *Saint Vincent*, I, p. 86.

(20) « Je suis bien assuré que, pour mieux se façonner sur le modèle qu'il avait à reproduire, il aura longuement étudié les lettres du saint à la sainte. Il lui a pris jusqu'au style. » (Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 23.)

(21) *Saint Vincent*, XII, p. 105 (13 décembre 1658). Cf. *Traité de l'Amour de Dieu*, t. IX, ch. XI (édit. d'Annecy, t. V, p. 123).

(22) *Saint Vincent*, XII, p. 821.

(23) *Saint Vincent*, XIII, p. 153 (Cf. *Traité de l'Amour de Dieu*, t. IV, ch. VI, édit. d'Annecy, t. IV, p. 229) et *Saint Vincent*, XIII, p. 15 (Cf. *Traité de l'Amour de Dieu*, t. II, ch. IX, édit. d'Annecy, t. IV, p. 115. Comparaison des apodes, tirée d'Aristote. de *Historia animalium*, l. I, c. 1.).

lésienne dans l'œuvre de saint Vincent et elle nous permettra, en élargissant notre enquête de situer le Fondateur de la Mission dans la tradition spirituelle française telle qu'elle se manifestait à l'aube du Grand Siècle.

## I. — LES RICHESSES DU TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

Le *Traité de l'Amour de Dieu* n'est pas un ouvrage de circonstances, écrit par un théoricien de la spiritualité. C'est un chef-d'œuvre, et pour saint Vincent comme pour nous, il a le triple avantage : a) de récapituler une expérience de vie religieuse ; b) d'organiser les principes d'une direction spirituelle ; c) de systématiser clairement une doctrine mystique traditionnelle et très sûre.

### 1° L'expérience religieuse de saint François de Sales

*Comment le Traité l'a résumée.* — L'auteur, comme tous les classiques de la littérature et de la spiritualité française, avait longuement mûri son ouvrage. Nous prenons à témoin sa constante préoccupation de composer un traité de la divine charité. Il se propose d'abord de grouper ses réflexions selon un plan très facile, celui d'une biographie. « *Quand je puis avoir quelque quart d'heure de relâs, j'écrie une vie admirable d'une sainte de laquelle vous n'avez pas encore oui parler, mande-t-il le 11 février 1607, à la baronne de Chantal...* *besogne de longue haleine que je n'eusse pas osé entreprendre si quelques-uns de mes confidents ne m'y eussent poussé... Elle sera deux fois pour le moins aussi grande que la grande vie de la Mère Thérèse* » (24).

Deux ans plus tard, son plan s'est modifié et ses intentions sont beaucoup plus nettes. Le *Traité* montrera la pratique de l'Amour de Dieu selon la première et la deuxième table des commandements de Dieu. A l'encontre des livres *fort obscurs* « et qui cheminent par la cime des montagnes, « tels... *la méthode de servir Dieu*, du Père Alonso de Madrid (25), *l'Abrégé de la perfection* (26) ou *la Perle évangélique* (27), il veut un *Traité* clair, simple, pratique. Il viserait probablement les débutants.

(24) Edit. d'Annecy, t. VIII, p. 265.

(25) Edit. d'Annecy, t. XIV, p. 126.

(26) Cf. *Œuvres*, édit. d'Annecy, t. XIII, p. 335. Sur *l'Abrégé de la perfection*, œuvre de Bellinzaga (Isabelle), voir Viller (M.). *L'Abrégé de la perfection de la dame milanaise*, dans *Revue d'Ascétique et de Mystique*, t. XIII (1931), p. 44-89 ; et, du même, *Autour de l'Abrégé de la perfection*, l'influence, dans *Revue d'Ascétique et de Mystique*, t. XIII (1932), p. 24-59, 257-293.

Dagens (J.). *La source du Bref discours de l'Adnégation intérieure*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain*, t. XXXVII (1931), p. 313-352.

Brémond (H.). *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. XI.

(27) Sur *la Perle évangélique*, éditée par Dom Thierry Loer, en 1835, à Utrecht, voir Dom J. Huyben, *Aux sources de la spiritualité française du XVII<sup>e</sup> siècle*, dans *Supplément de la Vie Spirituelle*, 1931, p. 75-111.

Mais en 1610, tenant compte des expériences de la Visitation, il abandonne ce plan trop scolaire, revient au premier dessein d'une biographie psychologique et se propose d'insister sur les perfections de l'amour de Dieu.

En somme, en cherchant et refondant son plan, il se cherchait, se découvrait, s'affirmait lui-même. Quand le volume parut, il mit discrètement en lumière l'histoire d'une âme qui essayait de comprendre et d'expliquer les mystérieuses démarches de la grâce. *« Ce Bienheureux a composé un traité admirable de douze livres... où je crois qu'il s'est dépeint naïvement, attestait sainte Chantal au procès de béatification (28). »*

Dans cette âme, d'abondantes acquisitions ont été accumulées pendant près d'un demi-siècle. Artistement, François de Sales les a utilisées pour composer cette tapisserie précieuse qui nous ferait oublier les multiples fils de couleur qui se sont croisés et qui ont tous leur point d'attache dans la vie de Mgr de Genève.

Né au château de Thorens, le 21 août 1567, au sein d'une famille noble de Savoie, François s'est acheminé lentement mais sûrement vers Dieu. Il s'est formé à Paris, sous le contrôle des Jésuites et il a largement bénéficié du printemps littéraire et artistique de la Renaissance française. A dix-neuf ans, il a été soumis durant six semaines à une série de « grandes tentations et d'extrême angoisse d'esprit » qui ont porté le problème religieux au vif de son esprit et de sa chair. Il s'est cru damné et entrant un jour dans l'église Saint-Etienne-des-Grès, il s'est offert à l'immense miséricorde de Dieu. *« Eh ! bien, soit, ô mon Dieu, s'est-il écrié en son âme, si je suis condamné à ne pas vous aimer dans l'éternité, je veux au moins vous aimer de toutes mes forces durant cette vie » (29).* Il lit le *Mémorare* et il est soudain délié de cette peine d'esprit. Cette délivrance se manifeste extérieurement par un abandon presque solennel de la doctrine thomiste qui ne cadre pas assez avec son tempérament spirituel. Il passe, avec armes et bagages, dans les rangs de ses maîtres jésuites qui commençaient à répandre la nouvelle théologie de la grâce, mise au jour par Molina. Ce molinisme « plus vrai et plus aimable » servira de base à son ascèse et à sa mystique. Il donnera à toute son œuvre un parfum suave d'humanité (30).

Il a désormais trouvé le ressort et la voie de sa progression. A Padoue, il achèvera ses études ; Panoirole l'initiera au Droit et Possevin, S.J., à la théologie. Après son ordination, son zèle s'exerce, s'instruit et s'affine dans un ministère actif et spécialement dans la fameuse mission du

(28) Œuvres de S. Chantal (édit. Migne, 1862), t. I, col. 1127.

(29) Cf. Brémond (H.). *Histoire Littéraire*, t. I, p. 86-87.

(30) Cf. Calvet. *La Littérature religieuse de saint François de Sales à Fénelon*, Paris, 1938, p. 24.

Chablais. Nommé coadjuteur de Mgr de Granier, il s'initie au gouvernement ecclésiastique. Il vient en 1602 à Paris, et, en cette deuxième rencontre, la Capitale l'instruit cette fois de la mystique, après l'avoir, lors d'un premier séjour, pénétré de l'humanisme renaissant. Il fait connaissance d'Asseline, Gallemant, Duval, Marillac, Dom Beauconsin. Il écoute et conseille Marie de Beauvilliers, il pénètre dans l'hôtel Acarie. Cette saison spirituelle achève de l'épanouir et de le mûrir. « Il comprend, nous dit Henri Brémond, tout « le danger des querelles vaines et irritantes. Par leurs « qualités et leurs défauts, ses maîtres l'ont formé deux « fois » (31).

Sa vie intérieure s'enrichit et s'affirme très rapidement. Il ne tarde pas à connaître les voies extraordinaires de la vie spirituelle, mais, prudent et réservé, il ne s'y engage pas de plain pied (32). Comme plus tard, Vincent de Paul, il attend que la volonté de Dieu lui devienne évidente, car « il ne veut pas aller vers Dieu, si Dieu ne vient vers lui » (33). Mais le caractère mystique de sa vie intérieure ne fait plus de doute. Les textes de l'Écriture prennent invinciblement pour lui une signification nouvelle et mystérieuse (34). Il met la dernière main au *Traité de l'Amour de Dieu* dans une ferveur religieuse particulière. Des phénomènes extraordinaires accompagnent cette composition. Des témoins déclarèrent qu'un globe de feu descendit sur sa tête au moment où il composait les chapitres relatifs au mystère de l'Incarnation. Lorsqu'il relut son ouvrage, confia-t-il à saint Vincent, en reconnaissant tout ce que Dieu lui avait inspiré, il versa d'abondantes larmes » (35). Le *Traité* apparaîtra donc au Fondateur de la Mission comme un bréviaire de la vie mystique, mais un bréviaire issu d'une expérience et témoin d'une surnaturelle sagesse.

## 2° Les Principes d'une Direction Spirituelle

Une autre expérience était d'ailleurs consignée dans le livre dédié à Théotime : celle d'une direction spirituelle délicate. Elle était traduite dans une langue claire, limpide, accessible à tous.

(31) Brémond (H.). *Histoire Littéraire*, t. I, p. 98.

(32) *Saint Vincent*, XI, p. 221. Cf. *Vrais entretiens*, édit. d'Annecy, t. VI (1895), p. 384.

(33) Brémond (H.). *Sainte Chantal*. Paris, 1912, p. 59.

(34) Cf. *L'Évolution mystique de saint François de Sales*, dans *Rencontres*, n° 4, p. 93-113.

(35) Louis de La Rivière, *Vie*, Lyon, 1625, livre IV, ch. XLIV. Déposant au procès de Béatification, la Mère Angélique Arnauld dira : « Une fois lui parlant de ce livre, je lui dis que ce n'était pas lui qui l'avait fait, mais le Saint-Esprit. Il me répondit : « Je le vous puis bien dire, puisque vous le « dites la première ; il est vrai que je me suis trouvé plusieurs fois l'écrivant « tout hors de moi, et qu'ayant laissé d'écrire, je le reprenais sans voir ce « que j'avais fait, pour reprendre le discours, et néanmoins ce livre est bien « suivi. » Dans *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. XI (1906), p. 179.



Mgr de Genève connaissait bien la plupart — sinon la totalité — des livres mystiques de son temps. Mais il les trouvait fort obscurs et trop théoriques, donc inaptes à répondre aux besoins des âmes et à les guider (36). Il entendait, dans son nouveau travail, achever l'œuvre entreprise dans l'*Introduction à la Vie dévote*, et fournir maintenant aux âmes plus avancées, une direction sûre, vérifiée par l'expérience. De même que le livre de Philothée représente la somme des directives livrées à M<sup>lle</sup> de Charmoisy, le livre de Théotime, inspiré par les besoins de la Visitation naissante, groupe et organise les directives générales données à sainte Chantal. « Le livre de l'*Amour de Dieu*, ma chère Fille, lui écrit-il, est fait particulièrement pour « vous » (37).

*L'âme de sainte Chantal.* — Elle le sait bien d'ailleurs puisque depuis plus de huit ans elle le presse, le stimule dans la composition toujours inachevée du *Traité*.

Depuis l'*Introduction*, François de Sales nous avoue avoir beaucoup appris (38). Nous le croyons facilement. En particulier il a inventorié les ressources d'âmes de cette baronne de Chantal, rencontrée, en mars 1604, à Dijon, où il prêchait le Carême (39). Le 22 août de la même année, il a accepté de la diriger dans les voies de Dieu. La générosité et les faiblesses de cette femme l'ont obligé à mettre au point les principes d'une direction judicieuse. Il sait qu'il faut attendre que le premier mouvement fléchisse un peu pour en mieux reconnaître la valeur, apprécier ainsi son degré de ferveur ou de spontanéité. Plutôt que de conduire, suivant quelques principes inflexibles ou des idées préconçues, il vaut mieux mettre l'âme à « la disposition de l'Esprit de Dieu » (40).

Grâce à sainte Chantal, saint François de Sales a donc précisé et renforcé sa dialectique spirituelle. Par elle aussi, il est entré en contact direct et vivant avec la tradition carmélitaine et sainte Thérèse, dont il a étudié la vie et les œuvres (41). Par sa dirigée, il a interrogé les carmélites de Dijon sur les rapports de l'oraison de quiétude et de l'oraison ordinaire. Quelle précieuse mine de renseignements pour le très enseignable Monsieur Vincent !

*Les Visitandines.* — D'autres âmes, plus discrètes sans doute, ont fourni leurs expériences au Docteur de la vie mystique, c'est tout l'essaim de la jeune Visitation. Il a littéralement émerveillé le Fondateur. La Mère Fichet nous

(36) *Œuvres*, édit. d'Annecy, t. XIII, 335. Cf. J.-P. Camus. *L'Esprit du bienheureux François de Sales*, p. VII, s. VII.

(37) *Œuvres*, édit. d'Annecy, t. XXVI, p. 284.

(38) *Traité de l'Amour de Dieu*, édit. d'Annecy, t. IV, p. 20 (préface).

(39) Brémond (H.). *Sainte Chantal*, p. 42-46.

(40) Déposition de sainte Chantal. *Œuvres* (édit. Migne), t. I, p. 1105.

(41) *Œuvres de saint François de Sales*, édit. d'Annecy, t. XIV, p. 266.

assure que les premières Visitationnaires « vivaient comme des anges en pureté et en ferveur et étaient favorisées de plusieurs grâces extraordinaires » (42). François de Sales intervient pour assurer leur marche indécise, modérer leurs ardeurs et les expliquer à elles-mêmes. Il écrit pour elles et insère même quelques extraits d'entretiens dans son *Traité* (43).—

### 3° La Doctrine Mystique

La double expérience de saint François de Sales, celle de sa vie et celle de la direction spirituelle, allait lui permettre d'opérer assez facilement un triage sévère des ouvrages de spiritualité.

On pouvait en effet demeurer un peu pantois devant l'afflux presque torrentiel des courants de spiritualité qui pénétraient en France par les monastères, ces lieux privilégiés d'où partaient les mouvements de la Contre-Réforme. En toutes directions, par toutes les frontières de l'invasion Mystique pénétrait dans le royaume.

*Contingent espagnol.* — En direction de l'Espagne, nous distinguons trois groupes.

— L'Ecole Ignatienne, encore à ses débuts, et qui s'inspire de très près des Exercices spirituels de saint Ignace. François de Sales les a lus et fort probablement pratiqués. Il emprunte très certainement à ses maîtres de Collège, le caractère optimiste, actif et énergique de sa spiritualité.

— Les Carmélites qui, avec le Père de Bérulle ont franchi les Pyrénées au mois de septembre 1604, ont emmené avec elles, les œuvres et l'esprit de la bienheureuse Mère Thérèse de Jésus (44). Aux carmels de Paris, Dijon, Rouen, Besançon, Beaune, des âmes d'élites vivent de sa doctrine (45). François de Sales qui a lu de très bonne heure la vie de la sainte, attendra 1605 ou 1606 pour étudier ses écrits, spécialement le *Château de l'âme* et le *Chemin de la perfection* (46).

— Et puis voici, moins groupés mais tout aussi remarquables, Jean d'Avila (47), François d'Ossuna (48), Diego

(42) *Annales du premier monastère*, manusc. cité par Trochu (F.). *Saint François de Sales*, t. II, p. 472.

(43) *Traité de l'Amour de Dieu*, édit. d'Annecy, t. IV, p. 20.

(44) La première traduction française de la Vie de sainte Thérèse est celle de Jean de Quinimadaine de Brétigny, Paris, 1601, 3 vol. in-18. Elle contenait, avec les *Additions*, le *Chemin de la Perfection*, avec les *Avis*, le *Château* et les *Exclamations*.

(45) Le Carmel de Dijon fut fondé en 1605, celui de Rouen en 1609, celui de Besançon en 1614, le deuxième Carmel de Paris date de 1616. On en comptait soixante-deux en France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

(46) Ce sont surtout ces deux ouvrages qu'il exploite dans son *Traité de l'Amour de Dieu*.

(47) Jean d'Avila (1500-1569). Cf. Pourrat. *La Spiritualité chrétienne*, t. III, p. 159-163. Saint François de Sales le cite dans l'introduction (édit. d'Annecy, t. III, p. 22, 25, 107).

(48) Cf. P. Pourrat. *La Spiritualité chrétienne*, t. III, p. 123.

Stella (49), Louis de Grenade (50). Ce sont là vieux compagnons que François de Sales n'a jamais perdu de vue depuis qu'ils lui ont fourni la solide doctrine de l'*Introduction à la Vie Dévote*.

Le groupe espagnol forme donc un important bataillon que François de Sales alignera pour soutenir son Théotime.

*Spiritualité italienne.* — Il utilise moins les spirituels italiens. Sans doute il a lu et il ne cesse de parcourir la vie de saint Charles Borromée, et le *Combat spirituel* de Scupoli (51). Il estime saint Philippe Néri, et les études faites à Padoue et à Rome, lui ont laissé le loisir de cueillir la fine fleur de la spiritualité italienne qui s'accordait si bien avec son tempérament. Mais son regard, vers 1610-1616, ne semble plus s'attarder tellement sur eux.

*Mystiques du Nord.* — Aux frontières du Nord, un groupe de spirituels patronnés par Ruysbroeck, Harphius, Benoît de Canfeld, force son attention et lui inspire par moment quelque défiance. Il les connaît bien. Leur nombre — trois cents ouvrages sur quatre cent cinquante recensés entre 1550 et 1610 — autant que leur qualité en ont imposé à tous les spirituels du XVII<sup>e</sup> siècle. Il les révere, mais sa sympathie est quelque peu embarrassée (52).

Ecrivant à la présidente Brulart, en septembre 1606, il appréciait sévèrement « *la Méthode, la Perfection, la Perle...*, livres fort obscurs, et qui cheminent par la cime des « montagnes ; il ne s'y faut guère amuser. Lisez et relisez « le *Combat spirituel* : ce doit être votre cher livre, il est « clair et tout praticable » (53). Il n'engage pas Philotée à fréquenter les auteurs qui traitent des « extases, ravissements, insensibilités, impassibilités, unions déifiées » (54). Il avoue, dans le *Traité* qu'il « n'a pas voulu « suivre ceux qui méprisent quelques livres qui traitent « d'une certaine vie suréminente en perfection, aussi n'ai-je « pas voulu parler de cette suréminence ; car je ne puis « censurer les auteurs, ni autoriser les censeurs d'une doctrine que je n'entends pas » (55).

Il s'inspire cependant de leur doctrine pour distinguer la double fonction de l'intelligence : l'exercice rationnel sur les vérités de foi et l'adhésion qui se fait par la fine pointe.

(49) Stella Diego (O.F.M.), 1534-1598. Saint François de Sales le recommandait également dans l'*Introduction à la Vie Dévote*, édit. d'Annecy, t. III, p. 107.

(50) Louis de Grenade (O.P.), 1505-1588. François de Sales faisait son éloge dans l'*Introduction à la Vie Dévote* (édit. d'Annecy, t. III, p. 28, 71, 107).

(51) On sait l'éloge qu'il en faisait. Cf. J.-P. Camus, *L'Esprit du bienheureux François de Sales*, III P., sect. XII (édit. Migne, col. 135-136).

(52) Cf. Périnelle (J.), *Saint François de Sales, Harphius et le P. Philippe*, dans la *Vie Spirituelle*, supplément, novembre 1931, p. 65-95.

(53) Saint François de Sales, *Œuvres*, XIII, p. 334.

(54) Saint François de Sales, *Œuvres*, III, p. 131-133.

(55) Saint François de Sales, *Œuvres*, IV, p. 13.

C'est en cette partie que siègent les vertus théologiques et en particulier l'ineffable et surnaturelle charité (56).

Dans le remous des idées et des auteurs, François de Sales s'est donc fixé. Il a filtré et assimilé tout ce que l'honnête homme et le saint français pouvait emprunter aux écoles étrangères. Vincent de Paul qui l'estime, le suit et entend continuer son œuvre, profitera du travail accompli. S'inspirant de sa conduite, il s'orientera facilement dans la foule bigarrée des auteurs spirituels. S'il ne prend pas exactement le même chemin et occupe des positions différentes, du moins François de Sales l'aura aidé à s'affirmer et à conduire sa petite barque.

En confrontant les enseignements de saint Vincent de Paul avec les thèses directrices du *Traité de l'Amour de Dieu*, — thèses essentielles de la spiritualité salésienne — nous pourrions plus facilement constater la souple docilité et la surnaturelle indépendance du Fondateur de la Mission.

## II. — LES EMPRUNTS FAITS PAR MONSIEUR VINCENT AU TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

La doctrine spirituelle de saint François de Sales dépend de sa dogmatique et celle-ci s'appuie sur quelques présupposés philosophiques. C'est en suivant cet ordre que nous allons essayer de déceler ce que saint Vincent de Paul a emprunté au *Traité de l'Amour de Dieu*.

### 1° Les présupposés philosophiques

« C'est un philosophe, disait l'abbé Brémond, parlant de l'évêque de Genève, un philosophe bon enfant, modeste, sans la toge et sans le bonnet, mais qui sait mieux que personne le fin du métier » ((57), et quelques années plus tard, nullement désenchanté du nouveau contact qu'il prend avec l'auteur du *Traité de l'Amour de Dieu* : « Je ne le répéterai jamais assez : François de Sales est un vrai philosophe au sens rigoureux du mot. Il a la passion des idées claires, le génie de la définition » (58). Cette philosophie est sans doute éparse dans les vingt-six volumes de l'édition d'Annecy, mais notre saint l'a condensée dans les chapitres liminaires du *Traité*. Trois thèses fondamentales orientent toute sa construction.

*Définition de l'Amour.* — L'Amour est l'idée centrale, la notion-clé de tout l'ouvrage. Or, François de Sales décompose l'amour en cinq éléments. Le fondement métaphysique de ce sentiment n'est pas la complaisance, mais « la convenance que la volonté a pour le bien ». C'est elle qui

(56) Saint François de Sales, *Œuvres*, IV, p. 69.

(57) Brémond (H.). *Autour de l'humanisme*, Paris, 1936, p. 132.

(58) Brémond (H.). *Histoire littéraire*, Paris, 1928, t. VII, p. 52.

détermine la complaisance — deuxième phase —. L'amour consiste essentiellement dans le mouvement de l'âme vers l'objet aimé. « L'amour, à parler distinctement et précisé-  
« ment n'est autre chose que le mouvement écoulement et  
« avancement du cœur envers le bien » (59).

Le désir d'union est le quatrième élément, la recherche des moyens pour y parvenir, le cinquième.

Cette doctrine inspirée par saint Thomas, Louis de Grenade, Louis Vives, n'est pas étrangère à Vincent de Paul. Lorsqu'il définira l'amour, il dira, lui aussi que « l'amour  
« affectif est un certain écoulement de la personne aimante  
« en l'aimée, ou bien une complaisance ou tendresse qu'on  
« a pour la chose qu'on aime » (60).

Le fondement psychologique de l'amour de Dieu. — S'appuyant sur les affirmations de saint Bernard et de quelques auteurs médiévaux, François de Sales faisait dériver la charité de l'amour naturel. Il discernait au cœur de l'homme une inclination d'aimer Dieu sur toutes choses (61), dernier vestige de l'intégrité et droiture originelle.

Saint Vincent est loin d'un tel optimisme. Il nourrit à l'égard de la petite nature une défiance soupçonneuse et méthodique. « Que peut-on attendre de la faiblesse de l'homme  
« — dit-il aux missionnaires. Ce néant, que peut-il produire ? Le péché, que peut-il faire ? Si donc un chacun se  
« considère bien, il verra qu'il ne mérite que du mépris,  
« non seulement en certaines choses, mais généralement en  
« toutes... Etudions-nous bien, mais bien, nous nous trouverons  
« non seulement pires que les hommes, mais pires que  
« les diables. Il y en a en la Compagnie qui se croient pires  
« que les démons d'enfer ; car, si ces misérables esprits  
« avaient en main les moyens que nous avons pour devenir  
« meilleurs, ils en feraient mille et mille fois plus d'usage  
« que nous n'en faisons » (62).

Nous sommes loin de l'optimisme souriant de l'évêque de Genève. Ces lignes trahissent la profonde parenté qui unit Vincent de Paul aux maîtres de l'École Française. Port-Royal n'est pas encore organisé comme une citadelle, mais Pascal a déjà, au moment où parle saint Vincent (1650), publié ses *Provinciales*, et il médite le plan de ses *Pensées sur la religion chrétienne* (63). Les apologistes s'opposent aux philosophes trop humanistes qui prodiguent leur admiration et leurs éloges aux vertus des païens et à la sagesse des

(59) Saint François de Sales, *Œuvres*, t. IV, p. 43.

(60) Saint Vincent, XI, p. 43.

(61) Saint François de Sales, *Œuvres*, t. IV, p. 77. (D'ailleurs inefficace, t. IV, p. 80.)

(62) Saint Vincent, XII, 207 ; cf. XII, 198.

(63) Les *Provinciales* furent publiées entre le 23 janvier et le 24 mars 1657.

Sénèque, Epictète, Cicéron (64). S'inspirant des PP. de Bérulle, Senault, Vincent de Rouen, ils mettent au jour toutes les misères et toutes les compromissions de la nature (65). Ce pessimisme qui se réclame de saint Augustin et s'oppose décidément à l'optimisme des déistes ou des épicuriens compte Vincent de Paul parmi ses adeptes. Depuis longtemps, il a pris rang parmi les contempteurs de la nature tricheuse. Autant par manque de goût et de disposition pour les divertissements purement littéraires, que par méthode, il s'abstient de citer les auteurs profanes (66). Sénèque, Epictète, ont converti le peu de lueur qui reste dans la nature en ténèbres », disait Bérulle, et Monsieur Vincent semble bien de cet avis. Il a oublié l'optimisme du *Traité de l'Amour de Dieu* et faussé compagnie à Mgr de Genève.

*La structure de l'âme.* — Il revient cependant habituellement vers lui et l'écoute attentivement exposer ses idées psychologiques.

Si l'amour est essentiellement un mouvement basé sur une convenance, où et comment se fera la jonction entre Dieu et l'âme ? se demandait François de Sales. Elle ne pourra s'opérer qu'au sommet de l'âme, dans la fine pointe.

En effet, l'âme se divise en deux parties. La partie inférieure s'appuie sur l'expérience des sens tandis que la partie supérieure utilise le jugement de l'esprit. Mais cette « portion » supérieure, opère très diversement ; elle est multiple, et se subdivise elle-même en trois parties.

— La partie la plus basse, dirait-on, correspond au parvis des Israélites. C'est le domaine de la raison humaine pure et simple.

— Au degré plus élevé, — partie rappelant le parvis des prêtres, l'esprit donne attention aux raisonnements et aux discours de la foi. Elle s'explique, à sa manière, les vérités révélées.

— Dans la fine pointe, qui répond aux sanctuaires du Temple et constitue le sanctuaire de l'âme, les trois vertus

(64) Entre autres, P. A. Sirmond. *La défense de la vertu*, Paris, 1641 ; Le Moine Le Vayer, *La vertu des païens*, Paris, 1641.

Montaigne les soigne bien : « Je remâche ces grands noms entre mes dents et les fais retentir à mes oreilles. » (*Essais*, I, I, ch. 9.)

(65) En particulier, J.-F. Senault (oratorien). *Traité de l'usage des Passions*, Paris, 1641 ; *L'homme criminel ou la corruption de la nature par le péché selon les sentiments de saint Augustin*, Paris, 1644 ; *L'homme chrétien ou la réparation de la nature par la grâce*, Paris, 1648.

Cf. *Dictionnaire de Théologie catholique*. « Senault », par Mollen, t. XIV, col. 1854-1858.

« *L'homme criminel* » se trouvait à la bibliothèque de Saint-Lazare (catalogue Bibliothèque Mazarine, manuscrit 4169 : p. 634).

(66) Saint Vincent cite une fois Sénèque (X, 606), 3 fois Aristote (XII, 34, 196 ; XIII, 341), une fois un poète (XI, 405). Ce qui rend la transcription douteuse. Cf. XI, 403, note.

Il cite une fois Plaine qui fournissait tant à saint François de Sales (trente citations dans l'introduction à la *Vie dévote*).

théologiques ont leur spéciale demeure. C'est là que par une simple vue et un simple sentiment, l'âme acquiesce et se soumet à la vérité et à la volonté de Dieu (67).

Cette manière de voir, assez tardive d'ailleurs dans l'œuvre de François de Sales, avait permis de préciser certains points de la doctrine mystique et de conduire plus simplement les âmes dans les voies de l'oraison (68). Vincent de Paul, sans utiliser les termes techniques de cette description retiendra cependant certains modes d'oraison que l'évêque de Genève expliquait clairement avec cette structure de l'âme.

## 2° Les thèses dogmatiques.

Deux thèses majeures caractérisent principalement la théologie dogmatique de saint François de Sales : la place du Christ et le rôle de l'activité humaine dans le plan humain. Elles sont d'ailleurs en liaison latente avec les principes philosophiques que nous venons d'examiner.

a) *La place du Christ dans le Plan divin.* — La philosophie de l'amour, enseignée par l'évêque de Genève, favorise la vision d'une certaine continuité dans le plan divin et même la prévision de l'Incarnation dans l'hypothèse où Adam n'aurait pas failli.

C'est pourquoi l'auteur du *Traité de l'Amour de Dieu* affirme que le motif déterminant de l'Incarnation n'est pas la Rédemption, mais la bonté « intrinsèque de Dieu qui de soi-même et par soi-même, est portée à la communication ». C'est Dieu, considérant qu'entre toutes les façons de se communiquer, il n'y avait rien de plus excellent que de s'adjoindre à quelque nature créée en telle sorte que la créature fut connue et entée et insérée en la divinité pour ne faire avec elle qu'une seule personne... » (69).

Dans aucun texte, saint Vincent ne rejette formellement la possibilité d'une Incarnation du Christ dans l'hypothèse où Adam n'aurait pas péché. Mais la teneur de sa théologie missionnaire aussi bien que les lignes générales de sa dogmatique nous le montrent étranger à cette conception du plan divin. Ici encore, il est plus proche de Bérulle et il suit les enseignements d'un thomiste fervent, le bon M. Duval (70).

b) *L'activité humaine et la grâce.* — Cette prise de position, devait d'ailleurs lui paraître de minime importance.

(67) Saint François de Sales, *Œuvres*, t. IV, p. 62-63.

(68) Elle n'est pas utilisée dans les premières éditions de l'*Introduction*, mais seulement dans l'édition définitive (IV<sup>e</sup> partie, ch. XIII-XV).

(69) Saint François de Sales, *Œuvres*, t. IV, p. 99-100.

(70) Bérulle, *Œuvres* (édit. Migne), col. 324. « S'il n'y avait des pécheurs en la terre, il n'y aurait point un Homme-Dieu en les cieux et sur la terre. » André Duval avait commenté saint Thomas (cf. Bibliothèque Mazarine, manusc. 4169, p. 221, 223).

Abelly suivait également le sentiment de saint Thomas dans la *Medulla theologica*, Paris, 2<sup>e</sup> édit., 1652-1653.

Elle remuait bien moins de sentiments que la profession explicite de thomisme, ou de molinisme que les circonstances le pressaient de fournir lorsqu'il expliquait la manière de soumettre sa volonté à celle de Dieu.

François de Sales, lui, s'était rangé sans remords et sans équivoque, à cette opinion qui lui semblait plus vraie (71). Vincent de Paul ne prit à aucun moment une attitude aussi décidée. Il attendit longtemps avant de s'engager dans le débat et quand son assistant, M. Jean Dehorgny, circonvenu par le janséniste J. Bourgeois, l'amena sur ce terrain, il put lui donner une réponse d'autant plus nette qu'elle avait été plus mûrie.

Il avance avec précaution, lourdement. Il connaît d'ailleurs la défense que Clément VIII et Paul V ont portée de disputer des choses de la grâce, mais il sait aussi que « cela s'entend des choses qui ne sont pas déterminées ». Quant à celles qui sont déterminées, il importe de les connaître soigneusement afin « que tous les chrétiens sachent et croient » que Dieu est si bon que tous peuvent avec la grâce de « Jésus-Christ opérer leur salut, qu'il leur donne les moyens » par Jésus-Christ et que cela manifeste et magnifie beaucoup l'infinie bonté de Dieu » (72).

C'est contre Jansénius, Arnauld, Saint-Cyran, qu'il maintient les positions catholiques communes aux thomistes et aux molinistes : nécessité de la grâce pour le salut, caractères de cette grâce qui ne violent pas la liberté puisque tout homme peut s'y soustraire. Il illustre cette doctrine par les comparaisons extraites du *Traité de l'Amour de Dieu* : celle des pèlerins, tous réveillés par le soleil, mais qui s'égarent parce qu'ils ne se donnent pas la peine de se mettre immédiatement en route ; celle des apodes qui doivent étendre leurs ailes s'ils veulent être emportés par le vent qui, seul, peut les mouvoir (73). Il ne s'avance pas hors de ce domaine très sûr.

Son interlocuteur l'a cependant provoqué. Il se dérobe. Sans doute « Molina est auteur de la science qu'on dit médienne, qui n'est à proprement parler que le moyen par lequel on fait voir comme cela se fait et d'où vient que » deux hommes qui ont pareil esprit, mêmes dispositions et « pareil degré de grâce pour faire les œuvres de leur salut, » et que néanmoins l'un le fait et que l'autre ne le fait pas, « l'un est sauvé et l'autre se perd. Mais quoi, Monsieur, il » ne s'agit pas de cela qui n'est pas article de foi » (74).

La manière précise de concilier la liberté, même physique, avec la grâce de Dieu, il ne l'indique pas, et peut-être

(71) Brémond (H.). *Histoire Littéraire*, t. I, p. 91.

(72) *Saint Vincent*, t. III, p. 327 ; cf. t. XIII, p. 147.

(73) *Saint Vincent*, t. XIII, p. 154. Cf. Saint François de Sales, *Œuvres*, IV, p. 115.

(74) *Saint Vincent*, t. III, p. 325.



lui échappe-t-elle. Il a jadis essayé de donner une petite explication à propos de la mort de M. de Comet. « *Les jours de l'homme sont comptés devant Dieu. Il est vrai ; mais ce n'est point parce que Dieu avait compté ses jours être en tel nombre, mais le nombre a été compté devant Dieu, parce qu'il est advenu ainsi ; ou, pour plus clairement dire, il n'est point mort lorsqu'il est mort pour ce que Dieu l'avait ainsi prévu ou compté le nombre de ses jours être tel, mais il l'avait prévu ainsi et le nombre de ses jours a été connu être tel qu'il a été, parce qu'il est mort lorsqu'il est mort* » (75).

Trente ans plus tard, ses raisonnements seront tout autrement orchestrés. Il faut mortifier ses affections, écrira-t-il à Robert de Sergis, « *dans la pensée que nos jours sont comptés et que nous ne pouvons ajouter un moment de vie au dernier que Dieu nous a déterminé* » (76). Par contre lorsqu'il s'adresse aux Filles de la Charité auxquelles il veut inculquer la nécessité de travailler activement au salut de leur âme, il est bien moins ruancé et son expression — ou celle des auditrices qui enregistrent ses dires — ne reste plus dans les limites d'une rigoureuse orthodoxie. « *Ces cinq vierges-ci étaient perdues en l'esprit de Dieu avant que l'Epoux n'arrivât ; et celles qui ne se préparent pas pour aller au devant de l'Epoux, comme les vierges sages sont perdues devant Dieu, qui voit leur misérable état. Elles ne le sont pas parce qu'il l'a vu, mais il l'a vu parce qu'elles le sont. Il voit simplement la vérité* » (77).

Ce texte affirmerait clairement une certaine soumission de Dieu au créé et à la volonté humaine, et semblerait en appeler à une certaine super-compréhension des causes secondes, familière aux différents systèmes molinistes. Mais on peut aussi les interpréter plus naturellement, surtout si l'on tient compte des nombreuses consignes du saint réclamant l'attente de la volonté divine, comme des défenses un peu gauches — mal empatouillés aurait-il dit — à l'égard d'une conception trop étriquée, risquant de provoquer chez les simples un quiétisme ou un fatalisme vertigineux. Cette deuxième interprétation nous semble plus dans la ligne psychologique du catéchiste des pauvres, qui entendait se soumettre en toutes choses, activement et passivement, aux indications de la Providence.

Si avant de suivre saint François de Sales dans les indications pratiques de sa direction, nous essayons de voir comment Vincent de Paul a suivi les principes directeurs de sa spiritualité, force nous est faite de constater qu'il leur a été souvent infidèle. Des thèses majeures, il n'a entière-

(75) *Saint Vincent*, t. I, p. 18.

(76) *Saint Vincent*, t. I, p. 356.

(77) *Saint Vincent*, t. X, p. 617.

ment retenu que la définition de l'amour. S'il a peut être tenu compte de la division tripartite de l'âme, ce sont les conceptions thomistes ou bérulliennes qu'il adopte et auxquelles il se réfère dans sa prudence et dans son action concrète. Quand donc, il empruntera comme nous le verrons, les principes d'action et même le vocabulaire salésien, il faudra nous rappeler pour bien comprendre et saisir en même temps l'originalité de notre saint, qu'il les articule sur une philosophie et une dogmatique étrangères à la pensée de celui que Vincent de Paul ne cessa cependant jamais d'appeler son « Bienheureux Père ».

André DODIN. C. M.

(A suivre.)

---

### BIBLIOGRAPHIE

---

Henri DESMET, prêtre de la Mission, supérieur du séminaire des Facultés catholiques de Lille. *Imitation de Jésus-Christ. Essai de traduction en sentences rythmées dans le ton de l'original latin, avec des notes sur les sources de l'imitation et quelques brefs commentaires doctrinaux.* S.I.L.I.C., imprimerie, 41, rue de Metz, Lille (en vente 95, rue de Sèvres, Paris). 1946, in-8°, 368 pages.

L'ample titre, dans la présentation copieuse de jadis, indique suffisamment ce que l'auteur a voulu et prétendu réaliser. Le résultat est là, dans cette mise en pages ample, aérée, au rythme voyant et rendu sensible par quelques jalons et par des notes d'orientation et de doctrine.

La typographie, les phrases bien frappées, personnelles, amoureusement méditées, tout fait de cette traduction du *livre immortel* une superbe réussite dont l'usage doit relever en chaque chapitre les beautés éparses. Ces pages magnifiques grandissent l'âme à l'école de Thomas à Kempis, lu et relu par l'auteur dont les yeux attentifs et l'âme vibrante nous ont enfin procuré cette nouvelle présentation d'un *livre toujours jeune*.

Jeanne DANEMARIE. *A travers trois Révolutions. Sœur Rosalie Rendu, fille de la charité (1786-1856).* Paris, Plon 1947, in-16 (185×120 mm.), 247 pages.

Alerte et aisée, voici une nouvelle biographie de la sœur Rendu, qui a illustré le nom de *Sœur Rosalie*. Sa charité, son dévouement vus et saisis par Mme PONET-BORNEAUX qui nous a déjà donné une *Mère Seton* (voir *Annales*, tome 103, p. 836-837).

Jean-Marie PLANCHET, C.M. *Nouvelle Vie des Saints*, 2<sup>e</sup> édition. Paris, 95, rue de Sèvres, 1947 ; 532 pages in-8°.

Sur cette seconde édition amplifiée, redisons les hommages qu'a mérités la première. Cf. *Annales*, tome 106-107, p. 285.

Frederick John EASTERLEY, C.M. *The life of Rt. Rev. Joseph Rosati, C.M., first bishop of St. Louis, 1780-1843...*

Washington, The catholic University of America Press, 1942, xii-206 pages.

Thèse de Doctorat. 33<sup>e</sup> volume des *Studies in american church history*. Sérieuse et remarquable biographie de Mgr Rosati.

G. VAN RIJSBERGEN, C.M. *Doctrina Cajetani de personalitate cum doctrina D. Thomae Aquinatis comparata*. Dissertatio ad obtinendam lauream in philosophia apud Institutum pontificium internationale Angelicum Romae. Nijmegen, Studiehuis S. Vincentius a Paulo, 1939. 96 pages.

Thèse de doctorat en théologie, présentée et soutenue en 1939.

Conrado OQUILLAS, Fils du Cœur Immaculé de Marie. *Historia del Colegio Seminario de S. Carlos y S. Marcelo desde su fundacion en el ano 1625 hasta nuestros dias* escrita por el Rdo Conrado Oquillas, Misionero Hijo del Corazon de Maria y Vice Rector del mismo seminario. Trujillo, Tip. Colegio Seminario ; 2 volumes : 1926, 236 pages, et 1928, 364 pages.

A signaler, pour ce séminaire péruvien, les pages 237-332, qui évoquent les années 1883-1910, où les Lazaristes dirigèrent la maison.

Emidio PRATA, C.M. *La scissione nucleare dell' Uranio. Fenomenologia generale. Basi fisiche. Storia Bibliografia, 1934-1943*. Milano, Ulrico Hoepli, 1946, 160 pages in-8<sup>e</sup>.

Thèse de doctorat du lazariste, Directeur de l'observatoire de géophysique et de météorologie au *Collegio Alberoni* à Plaisance. Le mécanisme sur lequel se base la bombe atomique est ici scientifiquement révélé et étudié.

Henri PELTIER. *Séminaires et Formation du clergé au diocèse d'Amiens depuis le Concile de Trente jusqu'au Concordat de 1801*. Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, tome LI, 1946, iv-332 pages.

Remarquable travail sur les séminaires du diocèse d'Amiens aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. On sait que ledit Grand Séminaire fut confié aux Lazaristes le 14 mars 1662 ; ils y restèrent jusqu'en mai 1793 et revinrent dès 1805 jusqu'en 1903. Mais cette seconde partie est réservée pour un futur volume dont le premier fait augurer tout le vif intérêt.

Jacques DELARUE. *L'idéal missionnaire du prêtre d'après saint Vincent de Paul*. Paris, 1947, Librairie Vincentienne et Missionnaire, 93, rue de Sèvres, 344 pages.

La pensée de saint Vincent sur le sacerdoce : le prêtre instrument de Jésus ; le prêtre continuateur de Jésus-Christ. Sur ce schéma, la thèse de doctorat de M. Delarue a monté et produit cet excellent ouvrage nous donnant la pensée de saint Vincent sur cet important sujet. Voir les *Annales*, t. 108-109, couverture du n° 429-436.

Pour ceux qui s'intéressent à l'étude et approfondissement de la vie de saint Vincent, à son temps, à ses contemporains, signalons, sans plus, entre plusieurs autres ouvrages, deux volu-

mes dont le premier, d'exceptionnelle valeur, annonce une œuvre magistrale pour le sujet : *Les origines du jansénisme*. Sur cinq volumes prévus, le n° 1 vient de paraître et nous offre une édition savante de la *Correspondance de Jansenius* par le Bordelais Jean ORCIBAL, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, ancien élève de l'Ecole de Rome et docteur ès lettres. Louvain, Paris, Vrin, 1947, xxvi-648 pages (1.000 fr.).

Le second travail nous offre, par Frédéric JACCARD, docteur de l'Université de Strasbourg, Privat-docent à l'Université de Genève, la biographie et l'étude de *Saint-Cyran, précurseur de Pascal, d'après les sources manuscrites et imprimées des grandes bibliothèques de Paris*. Lausanne, éditions La Concorde, 1945, 350 pages.

Travaux sérieux pour esprits avertis.

Ne perdons pas de vue, à propos de Saint-Cyran, le témoignage que rendit saint Vincent au sujet de Duvergier de Hauranne, les 31 mars, 1<sup>er</sup> et 2 avril 1639. Edition Coste, tome XIII, pages 86-93 :

« ...Plus, je dis que je connais ledit sieur de Saint-Cyran depuis quinze ans ou environ, et que pendant ledit temps de quinze ans, j'ai eu assez grande communication avec lui, et j'ai reconnu un des plus grands hommes de bien que j'aie jamais vu... etc. »

Epinglons ici entre autres l'article de M. Léonce CÉLIER : *Saint Vincent de Paul et les Lettres*, dans *Livres et Lectures*, mai 1947, p. 53-56.

Celestino BUHIGAS FERNANDEZ, C.M. *El cardenal Pedro Berulle*.

Ce tiré à part de la *Revista de espiritualidad*, année 1946, tome V (1946), pages 453-505, nous évoque : l'homme, l'écrivain, le maître de spiritualité.

Alexis GENDRE, C.M. *Enfants de Marie. Chez nous, chantons*. Beyrouth, mars 1947.

Quelque 19 cantiques faciles pour les réunions d'Enfants de Marie ; six sont signés Alexis Gendre.

Pierre STEUR, C.M. *Gods plan nu.* — a) *Het priesterschap...* Nijmegen, Uitgeverij de Koepel, 1946, 68 pages. — b) *De Maatschappij* (Quadragesimo anno)... *ibid.*, 78 pages. — c) *Het Huwelijk...* *ibid.*, 1946, 30 pages.

Dans cette collection de brochures hollandaises, *Le plan de Dieu maintenant*, sont résumées, dans le balancement d'une traduction rythmée et nettement frappée, quelques encycliques papales de Pie XI : sur le sacerdoce, la société, le mariage chrétien. Elles sont dues à la plume facile et habile de notre confrère M. Pierre Steur. Cf. *Annales*, t. 108-109, p. 309.

Pierre STEUR, C.M. *Schildwacht. Verszen*. Nijmegen, Uitgeverij de J. Koepel, 1946, 56 pages.

Dans cette brochure, largement aérée et illustrée, quelques vers et bluettes charmantes et délicates d'un poète : *la sentinelle*.

Joseph BERNARD CODE. *Dictionary of the american hierarchy...* New-York, Toronto, Longmans, Green and Co., 1940, xxii-426 pages.

Dans ce répertoire dû à la plume et aux recherches d'un docteur en sciences historiques de l'Université de Louvain, à signaler entre autres les biographies des évêques lazaristes aux Etats-Unis du Nord : Amat (1853-1878) ; de Neckere (1829-1833) ; Doménet (1860-1877) ; Glass (1915-1926) ; Misner (1934-1938) ; Odin (1841-1870) ; John O' Shea (1927- ) ; Rosali (1822-1843) ; Stephen Ryan (1868-1896) ; Sheehan (1929-1933) ; Timon (1847-1867).

Onze lazaristes qui, depuis 1789, ont occupé quelques sièges dans la hiérarchie des Etats-Unis.

A. DE SWAEP. *Catherine Labouré. Een rijk hart in een arme wereld.* Gand, L. Vanmelle, 1946, in-16, 223 pages et 6 planches.

J. CHRISTOPHE. *Sainte Louise de Marillac.* Paris, Bonne Presse, 1943, in-16, 158 pages.

W. LIEBRAND. *Vincenzo de Paoli.* Vérone, Mondadori, 1945, in-8°, 371 pages et 26 illustrations.

Traduction italienne de l'ouvrage allemand signalé dans les *Annales* de 1941, tome 106-107, p. 284.

Emilio CARACUEL OSSA, C.M. *La Iglesia de Santiago, su misión a través de cuatro siglos. Primera parte. Época colonial (1540-1832).* Santiago de Chile, 1946, vi-186 pages.

Esquisse d'histoire de l'église chilienne jusqu'en 1832.

J.-J. BRUNO, C.M. *Gerard J. J. Ravesteijn lazarist van het apostolisch Vicariaat van Soerabaja. Vlootatmozenier al Ned. Indië geboren te Rotterdam 22 aug. 1897 heldendood destorven in de Java-zee 27 febr. 1942.*

Une modeste brochure de 22 pages : évocation biographique de M. Van Ravesteijn.

Eugenio ESCRIBANO, C.M. *Las Hijas de la Caridad de la Provincia española en la zona roja.* Tome I, Madrid, 1945, 310 p.

Héroïques dévouements et charitable travail des Filles de la Charité en Espagne durant la guerre civile de juillet 1936 à mars 1939.

P.-M. TONNELIER. *Marie Cornillier de Saint-André de Lidon, en religion Sœur Julie des Filles de la Charité, morte en déportation pour la foi (1727-1794), avec deux lavis en hors-texte.* Saint-Seurin-d'Uzet, 1946, 32 pages.

Biographie extraite des *Annales de la Congrégation de la Mission*, tome 106-107, pages 374-393.

*Le Flambeau.* Signalons cette vivante revue mensuelle du Vicariat apostolique d'Istanbul, voulue et lancée par Mgr Marina en 1946 et épaulée par la coopération de quelques confrères de Saint-Benoît.

St. Vincent's Parish Ashfield. *Jubilee Record (1894-1944)*, 80 p. Souvenirs historiques sur cette paroisse confiée, depuis 1894, à la province lazariste d'Australie, filiale de celle d'Irlande.

Franciscus BRACHA, C.M. *De existentia purgatorii in antiquitate christiana*. Extractum e thesi ad lauream in theologia in Collegio Angelico de Urbe nanciscendam. Cracoviae 1946, 80 pages.

Fascicule troisième des *Studia Instytutu teologicznego księży misjonarzy*.

Ks. Aleksander USOWICZ, C.M. *Układ cnot i wad W związku z życiem uczuciowo-popełowym u Arystotelesa i Św. Tomasza z Akwinu*. Krakow 1939, 144 pages.

*De virtutum ac vitiorum ad passiones habitudine apud Aristotelem et S. Thomam.*

Ks. Alfons SCHLETZ, C.M. *Przyczynek do historii zgromadzenia misji w okresie rządów wizytatorskich Ks. Michała Kownackiego*. Krakow 1946, extrail, pages 126-150, des *Nasza Przyszłość* de 1946.

Biographie du Visiteur polonais Michel Kownacki (né le 29 septembre 1660, vocation le 2 février 1678, décédé le 5 novembre 1714).

Ks. Aleksander USOWICZ. *Tomistyczna sublimacja uczuc w swietle nowożytnej psychologii*. Krakow, 1946, 110 p.

La sublimation thomiste des passions. Les idées de saint Thomas sur la notion de sublimation, surtout mise en valeur dans la philosophie contemporaine.

Ks. Dr. Alfons SCHLETZ, C.M. *Ks. Biskup Michał Bartłomiej Tarło opiekun ubogich*. Krakow 1946, 16 pages.

Notice biographique sur Mgr Tarło (né le 24 août 1656, décédé à Lowicz le 21 juillet 1716).

Abba Tesfa Seliassié OUELDE GHÉRINA, lazariste éthiopien. *Manuel élémentaire de lexique gheez pour les débutants*. Addis-Abéba 1946, 17<sup>e</sup> année du règne d'Haila Sellassié I<sup>er</sup>. Impr. Brehanena Selam, 144 pages (en gheez).

*Los PP. Paules en Venezuela (1931-1946). Recuerdo conmemorativo de las Bodas de oro de vida religiosa del Rev. P. Ramon Gaude, C.M. Vice visitador de los PP. Paules en Venezuela*. Caracas, editorial Grafolit, 1947, 160 p.

Copieusement illustré, ce volume jubilaire nous présente, très fleurie, une esquisse historique des fondations, maisons et remarquables œuvres lazaristes au Vénézuéla : Barquisimeto, Ciudad Bolivar, Calabozo, Guanare, Churuguara, Maracaibo, Cumana, Valencia, Caracas, Carupano.

Ks. Dr. Alfons SCHLETZ, C.M. *Josef Jakubowski żołnierz i kapłan (1743-1814)*. Krakow 1945, 224 pages. Tome I des *Analecta historica Congregationis Missionis prov. Polonorum*.

Les deux pages 160-162 résument, en français, cet intéressant ouvrage : Vie de M. Joseph Jakubowski, capitaine d'artillerie, professeur à l'école militaire de Varsovie, puis, en 1781, prêtre de la Mission et de 1796 à 1814, Visiteur de Pologne.

Ks. Alfons SCHLETZ, C.M. *Wspolpraca misionarzy z Komisia edukacji narodowej (1773-1794). Przyczynek do Historii kultury i oswiaty w Polsce.* Krakow 1946, 200 pages.

Les pages 158-163, donnant un résumé en français de cet ouvrage polonais, nous permettent de suivre et de nous faire une idée de ce travail : la part prise par la Congrégation de la Mission dans la Commission de l'éducation nationale en Pologne de 1773 à 1794.

LAURENT, missionnaire lazariste. *Conquête du peuple. Mission paroissiale à l'école de saint Vincent de Paul.* Liège, 1946, 44 pages. Réalisation Publi-kim, 43 bis, rue Saint-Léonard.

La mission, ses industries, ses résultats : vivante brochure, tout apostolique.

Portaceli. *Revista del campo escuela de los scouts salvadorenos.* 1946. Revue dirigée par M. Juan Garcia ARTOLA, C.M.

*La vida fraternal.* Escobar F.C.C.A. Escuela apostolica.

Magnifiquement ronéotypée, cette collection nous est arrivée à partir du n° 28 (julio 1943) au n° 38

---

## Nécrologe 1946

### Missionnaires

1. Legris (Paul), prêtre, *Shanghai*, 15 janvier 1947 ; 79, 56.
2. Broschneider (Dominique), coadj., déc. *Graz*, 30 déc. 1946 ; 67, 44.
3. Viola (Auguste), clerc, déc. à *Pallanza*, 24 janv. 1947 ; 25, 7.
4. Lignier (Rémy-Marie), pr., déc. *Paoiatingfu*, 8 janv. 1947 ; 72, 50.
5. Urien (Augustin), pr., déc. à *Santarco*, 4 janvier 1947 ; 84, 66.
6. Fernandez (Philippe), pr., déc. à *Saragosse*, 4 janv. 1947 ; 59, 41.
7. Jevnikar (Joseph), coadj., déc. en *Yougoslavie*, en 1945 ; 33, 9.
8. Perne (Antoine), clerc, déc. en *Yougoslavie* en 1945 ; 23, 4.
10. Goebbels (François), pr., déc. *Simpelveld*, 13 janv. 1947 ; 66, 45.
11. Sournao (Elienne), pr., déc. *Adigrat*, 18 janvier 1947 ; 72, 52.
12. Morra (Lorenzo), coadj., déc. *Scarnafigli*, 14 février 1947 ; 89, 60.
13. Nullen (Alexandre), pr., déc. *Lippstadt*, 26 janvier 1947 ; 74, 54.
14. Galan (Alexandre), coadj., déc. à *Tardajos*, 31 janvier 1947 ; 45, 13.
15. Lewis (J.-F.), pr., déc. *La Nouvelle-Orléans*, 11 fév. 47 ; 50, 21.
16. Porzio (Jean), prêtre, déc. à *Lecce*, 15 février 1947 ; 78, 59.
17. De Francisco (Manuel), pr., déc. *Denver*, 13 mars 1947 ; 66, 50.
18. Siang (Jean-Bap.), pr., déc. à *Tonglu*, 11 mars 1947 ; 54, 34.
19. Klammer (Cornéille), pr., déc. à *Nimègue*, 3 avril 1947 ; 65, 45.
20. Walsh (Edouard), prêtre, déc. *Brooklyn*, 22 mars 1947 ; 69, 53.
21. Hervis (Paul), prêtre, déc. à *Locmariaquer*, 13 avril 1947 ; 45, 22.
22. S'asek (Jean), prêtre, déc. à *Svetice*, 31 mars 1947 ; 40, 18.
23. Mausser (Léopold), pr., déc. à *Graz*, 7 avril 1947 ; 60, 40.
24. Mahoney (Guillaume), pr., déc. *Brooklyn*, 28 avril 1947 ; 50, 31.
25. Corcoran (Jean), pr., déc. à *Norfolk*, 29 avril 1947 ; 75, 55.
26. Massimo (Jacques), pr., déc. à *Turin*, le 4 mai 1947 ; 67, 48.
27. Sierre (Laurent), pr., déc. à *Madrid*, le 9 avril 1947 ; 75, 60.
28. Nieto (Fernand), pr., déc. à *Cuenca*, le 20 avril 1947 ; 28, 10.
29. Streithberg (Joseph), pr., déc. à *Trèves*, le 4 mai 1947 ; 81, 63.
30. Brion (Théophile), coadj., déc. à *Paris*, le 11 mai 1947 ; 79, 56.
31. Sampaio (Pierre), prêtre, déc. à *Fortaleza*, 12 avril 1947 ; 47, 26.

32. Glédel (François), coadj., déc. à *Eiseneur*, 10 mai 1947 ; 78, 54.  
33. Grégoire (Narcisse), pr., déc. à *Takowtun*, le 12 mai 1947 ; 56, 43.  
34. Mages (Honoré), prêtre, déc. à *Paris*, le 31 mai 1947 ; 83, 47.  
35. Aubault (Jean-Marie), pr., déc. à *Paris*, 2 juin 1947 ; 76, 55.  
36. Leconte (Marius), prêtre, déc. à *Antoura*, le 1<sup>er</sup> juin 1947 ; 48, 26.  
37. Kamerbeek (Pierre), pr., déc. à *Panningen*, le 31 mai 1947 ; 77, 56.  
38. De Boer (Théodore), clerc, déc. à *Venlo*, le 25 mai 1947 ; 52, 34.  
39. Ansolegui (Théodore), prêtre, déc. à *Madrid*, le 26 mai 1947 ; 67, 50.  
40. Maside (Antoine), prêtre, déc. à *Villafranca*, 29 mai 1947 ; 27, 9.  
41. Martinez (Pierre), prêtre, déc. à *Saragasse*, le 6 juin 1947 ; 42, 26.  
42. Trucco (Philippe), prêtre, déc. à *Sarzane*, le 11 juin 1947 ; 79, 61.  
43. Carroll (Jean), prêtre, déc. à *Germaniown*, le 13 juin 1947 ; 50, 28.  
44. Lowe (Joseph), prêtre, déc. à *Malvern*, le 19 avril 1947 ; 85, 62.  
45. Ryan (Jean), prêtre, déc. à *Southport*, le 6 juin 1947 ; 75, 53.  
46. Paje (Joseph), coadjuteur, déc. à *Madrid*, le 10 juin 1947 ; 34, 16.  
47. Thompson (Jacques), prêtre, déc. à *Dublin*, le 7 juin 1947 ; 49, 31.  
48. Doyle (Jacques), prêtre, déc. à *Lanark*, le 9 juin 1947 ; 70, 48.  
49. Puyo (Maximin), coadjut., déc. à *Dax*, le 30 juin 1947 ; 67, 37.  
50. Rossignol (Jean-Bapt.), prêtre, le 1<sup>er</sup> juillet 1947, *Kuling* ; 74, 53.  
51. Graf (Georges), prêtre, à *Santiago* le 2 juillet 1947 ; 66, 50.

#### Sœurs

- Adam (Marie), Maison Saint-Bernard, La Chapelle, *Paris* ; 85, 60.  
Clark (Alice), Priory, *Mill-Hill* ; 84, 59.  
Roatta (Thérèse), Maison de l'Immaculée, *Luserna* ; 70, 46.  
Fischer (Marie), Asile, *Boskovice* ; 79, 54.  
Babsek (Catherine), Ecole, *Nitra* ; 87, 63.  
Leite (Judith), Maison centrale, *Rio de Janeiro* ; 56, 35.  
Ducoulombier (Lucie), Hôpital, *Kiuktang* (Chine) ; 54, 27.  
Pottier (Angèle), Hôpital général, *Abbeville* ; 86, 63.  
Giraud (Marie), Maison de Charité, *Grenoble* ; 60, 37.  
Bessolles (Marie), Maison Saint-Ferdinand des Terres, *Paris* ; 82, 64.  
Chabbert (Eugénie), Hospice, *Martel* ; 85, 65.  
Papougnot (Eulalie), Hôpital Sainte-Marthe, *Avignon* ; 73, 47.  
Lala (Marie), Hospice, *Condom* ; 86, 66.  
Parmentier (Désirée), Maison de Charité, *Montolieu* ; 72, 51.  
Remy (Ernestine), Maison de Charité, *Clichy* ; 88, 64.  
Lafornerà (Maria), Hôpital, *Sessa Aurunca* ; 40, 15.  
Fasano (Marie), Institut Saint-Vincent, *Biscoglio* ; 57, 35.  
Rieciardi (Thérèse), Hospice, *Ruva di Puglia* ; 67, 46.  
Pitcalrn (Margaret), Hôpital Orthopédique, *Eastcote* ; 72, 27.  
Bocanegra (Maria), Asile de convalescents, *Chamartin* ; 83, 49.  
Perez (Dolores), Hospice, *Grenade* ; 85, 51.  
Madariaga (Guadalupe), Hôpital, *Orduna* ; 69, 49.  
Garamendi (Romana), Asile Calzada, *Guernica* ; 77, 57.  
Maymo (Ramona), Résidence Saint-Louis, *Séville* ; 80, 54.  
Castan (Angeles), Hôpital civil, *Vitoria* ; 75, 57.  
Urteaga (Maria), Enfants-Trouvés, *Madrid* ; 39, 16.  
Noblecourt (Eugénie), Maison de Charité, *Saint-Quentin* ; 79, 57.  
Beck (Anne-Marie), Maison de Charité, *Nogent-les-Vierges* ; 69, 44.  
Sabadel (Joséphine), Maison de Charité, *Clichy* ; 84, 55.  
Mercier (Joséphine), Maison de Charité, *Montolieu* ; 79, 43.  
Chanet (Berthe), Saint-Pierre du Gros Caillou, *Paris* ; 75, 53.  
Gouriou (Marie-Anne), Maison centrale, *Rio de Janeiro* ; 94, 71.  
Cosin (Maria), Collège de la Médaille, *Avila* ; 73, 49.  
Vallecilla (Isabel), Ecole de *San Gabriel* ; 61, 45.  
Marvaez (Rosa), Hôpital, *Call* ; 35, 11.  
Butta (Florentine), Hôpital militaire, *Lima* ; 56, 34.  
Presutti (Philomène), Maison de retraite, *Monistero* ; 76, 48.  
Passalacqua (Madeleine), Maison de retraite, *Monistero* ; 72, 48.



- Braca (Assunta), Maison centrale, *Sienna* ; 84, 62.  
 Apolloni (Rose), Institut des Sourds-Muets, *Sienna* ; 80, 62.  
 Brandi (Brandina), Institut des Sourds-Muets, *Sienna* ; 53, 24.  
 Costantino (Anne), Maison de l'Immaculée, *Luzerne* ; 77, 44.  
 Sogno (Angèle), Asile de *Osilo* ; 70, 48.  
 Tedeschi (Grazia), Orphelinat, *Modica* ; 80, 53.  
 Alletti (Diane), Asile, *Sant'Amero* ; 80, 53.  
 Le Boulh (Jeanne), Hospice de la Grave, *Toulouse* ; 79, 56.  
 Guillaud (Augustine), Maison de Charité, *Château-l'Evêque* ; 71, 45.  
 Valles (Marie), Dispensaire, *Albi* ; 81, 61.  
 Varischi (Marie), Institut Appiani, *Saliggio* ; 72, 51.  
 Debernocchi (Marie), Hôpital, *Cannobio* ; 90, 69.  
 Hirschbichler (Maria), *Eckernberg* (Autriche) ; 78, 55.  
 Telles (Maria), Maison centrale, *Rio de Janeiro* ; 80, 58.  
 Boonen (Mathilde), Hôpital, *Nivelles* ; 51, 26.  
 Vasey (Joséphine), Priory, *Mill-Hill* (Angleterre) ; 90, 64.  
 Delhaye (Julie), Providence Ste-Marie, Reuilly, *Paris* ; 81, 51.  
 Chazottes (Maria), Maison de Charité, *Château-l'Evêque* ; 67, 49.  
 Le Douarin (Jeanne), Maison Saint-Vincent, *Saint-Méen* ; 76, 56.  
 Corset (Justine), Hospice, *Armentières* ; 65, 44.  
 Epinard (Anne-Marie), Hôtel-Dieu, *Valenciennes* ; 60, 37.  
 Brique (Léocadie), Hôpital Pasteur, *Istanbul* ; 81, 59.  
 Djevaridjian (Maria), Maison centrale, *Istanbul* ; 69, 45.  
 Kelz (Rose), Maison de Charité, *Pinkafeld* (Autriche) ; 79, 62.  
 Slopsek (Agnes), Maison de Charité, *Tullnerbach* (Autriche) ; 72, 51.  
 Bogovic (Hélène), Hôpital général, *Graza* ; 73, 52.  
 Tomasi (Marie), Hôpital, *Comacchio* (Italie) ; 66, 46.  
 Modugno (Angèle), Orphelinat, *Aragona* (Italie) ; 76, 53.  
 Panarèse (Chiara), Hospice de l'Addolorata, *Rome* ; 79, 57.  
 Czudowska (Joséphine), Maison centrale, *Varsovie* ; 66, 43.  
 Siedlecka (Stéphanie), Maison centrale, *Varsovie* ; 70, 51.  
 Fołtym (Danuta), Hôpital de l'Enfant-Jésus, *Varsovie* ; 34, 9.  
 Zinko (Michelle), Hôpital général, *Sanok*, *Cracovie* ; 65, 35.  
 Janeau (Marie), Hôpital d'Angers ; 76, 54.  
 De Cumond (Marie), Hospice de *Monclar d'Agenais* ; 68, 38.  
 Bonhomme (Marie), Maison de Charité de *Blau* ; 76, 58.  
 Prévost (Marie), Asile Saint-Joseph, *Saint-Denis* ; 85, 62.  
 Constels (Fanny), Maison centrale, *Rio de Janeiro* ; 72, 49.  
 Kren (Marie), Maison de retraite, *Dult* (Graz) ; 66, 49.  
 Jaklio (Jeanne), Hôpital des Mineurs, *Fohrdorf* (Graz) ; 57, 34.  
 De la Cruz (Juana), Hôpital, *San Clemente* (Espagne) ; 62, 43.  
 Torres (Juana), Bienfaisance, *Orihuela* (Espagne) ; 29, 5.  
 Pascual (Emilia), Hôpital, *Villalon* ; 61, 41.  
 Leoz (Eleuteria), Hôpital, *Irun* ; 93, 74.  
 Martinez (Amancia), Foyer provincial, *Sanlader* (Espagne) ; 66, 42.  
 Ulacia (Concepcion), Aliénés, *Bermeo* (Espagne) ; 32, 11.  
 Irisarry (Tomasa), Maison Saint-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne) ; 64, 40.  
 Guinjoan (Margarita), Casa Amparo, *Villanueva y Geltru* (Esp.) ; 82, 52.  
 Bouvier (Marie), Œuvre des Dames, *Lyon* ; 83, 56.  
 De Boudemange (Léonie), Maison de Charité, *Montolieu* ; 90, 66.  
 Dhours (Louise), Hospice de la Grave, *Toulouse* ; 69, 34.  
 Le Roux (Françoise), Maison Saint-Vincent, *L'Hay* ; 73, 50.  
 Pascal (Joséphine), Miséricorde, *Tarbes* ; 88, 64.  
 Ferrand (Marie), Maison de Charité, *Montolieu* ; 84, 51.  
 Boitet (Louise), Maison centrale, *Santiago du Chili* ; 68, 30.  
 Chaume (Marie), Orphelinat, *Alger* ; 83, 60.  
 Majorini (Gaeiane), Hospice Mendicité, *Salerno* (Italie) ; 80, 59.  
 Trizio (Armice), Maison centrale, *Sienna* ; 32, 7.  
 Navarro (Francisca), Ecole N.-D. de *Montserrat*, *Barcelone* ; 52, 22.  
 Falcon (Carmen), Hospice, *Santiago du Chili* ; 85, 63.  
 Asuela (Lucila), Résidence provinciale, *Sestcio* (Espagne) ; 64, 44.  
 Gonzalez (Teresa), Aliénés, *Valladolid* ; 79, 59.  
 Halli (Margarita), Collège de la Médaille, *Luquin* ; 69, 38.  
 Iersundi (Rita), Ecole Elizaran, *San Sebastian* ; 41, 21.

- Abadal (Maria), Enfants Trouvés, *Palma de Mallorca* ; 78, 56.  
 Castillo (Melitona), Hôpital, *Beaza* (Espagne) ; 79, 54.  
 Serrador (Carmen), Aliénés, *Palma de Mallorca* ; 93, 67.  
 Verroust (Laure), Hôpital, *Compiègne* ; 80, 53.  
 Frapart (Blanche), Ruche, rue Botzaris, *Paris* ; 66, 44.  
 Aers (Marie), Maison centrale, *Alger* ; 78, 50.  
 Rocos (Marie), Miséricorde, *Damas* (Syrie) ; 75, 52.  
 Goodman (Mary-Magdalen), Maison centrale, *Mill-Hill* ; 88, 56.  
 Muith (Mary-Teresa), Hôpital Ste-Marie, *Rochester* (E.-U.) ; 78, 56.  
 Rakovec (Cirila), Maison central, *Ljubljana* (Yougoslavie) ; 60, 37.  
 Arce (Francisca), Sanatorium marin, *Gorliz* (Espagne) ; 81, 59.  
 Sanchez (Maria-Dolores), Ecole de la Purissima, *Séville* ; 75, 54.  
 Padro (Elvira), Asile de Huerfanos de Jésus, *Madrid* ; 75, 53.  
 Querejeta (Josefa), Hôpital provincial, *Palencia* ; 73, 52.  
 Aguirre (Petra), Maison de charité, *Burgos* ; 87, 67.  
 Arregui (Eulalia), Asile de vieillards, *Séville* ; 81, 60.  
 Juanes (Vicenta), Hôpital San Carlos, *Madrid* ; 66, 47.  
 Aranguren (Ildefonsa), Maison Saint-Nicolas, *Valdemoro* ; 44, 16.  
 Marios (Amparo), Ecole catholique, *Cadix* ; 79, 53.  
 Carvalho (Marie), Asile N.-D. de la Pitié, *Parahiba do Sul* ; 43, 23.  
 Maksajda (Stanislas), Hôp. St-Jean de Dieu, *Lublin* (Pologne) ; 42, 19.  
 Sawicka (Feliksa), Asile, *Kielce* (Pologne) ; 71, 44.  
 Szczerba (Aurélia), Maison Saint-Antoine, *Czestochowa* ; 61, 39.  
 Deberdt (Marie-Louise), Préventorium, *Arcachon* ; 37, 15.  
 Aujoulat (Marie-Louise), Hospice Ste-Marthe, *Cité du Vatican* ; 76, 53.  
 Didion (Henriette), Hospice Saint-Nicolas, *Metz* ; 80, 58.  
 Bernimolin (Léontine), Hôpital, *Seraing* (Belgique) ; 84, 58.  
 Sanchez (Antonia), Maison centrale, *Madrid* ; 71, 50.  
 Pastor (Jesusa), Albergue San Antonio, *Barcelone* ; 49, 28.  
 Losia (Anna), Maison Ste-Catherine, *Florence* (Italie) ; 83, 52.  
 Silva (Helena), Sanatorium, *Bonclima* (Brésil) ; 29, 9.  
 Foulon (Elisabeth), Maison de Charité, *Montolieu* ; 82, 60.  
 Demez (Juliette), Hospice, *Andrimont* (Belgique) ; 38, 18.  
 Carusio (Marie), Asile, *Saint-Omero* (Italie) ; 77, 57.  
 Cerri (Cosima), Orphelinat, *Maglie* (Italie) ; 63, 38.  
 Casarotti (Palmyre), Maison centrale, *Turin* ; 75, 43.  
 Corti (Aminia), Maison centrale, *Turin* ; 69, 46.  
 Kittl (Maria), Maison de charité, *Schernberg* (Autriche) ; 77, 54.  
 Schachinger (Julie), Hôpital, *Schwarzach* ; 82, 59.  
 Monig Maria), Hôpital, *Schwarzach* ; 74, 46.  
 Ebner (Elisabeth), Maison de Charité, *Schernberg* (Autriche) ; 66, 41.  
 Depuydt (Marie), Maison de Charité, *Puteaux* ; 82, 58.  
 Pfulg (Thérèse), Maison de charité, *Montolieu* ; 57, 30.  
 Frangeul (Louise), Providence Sainte-Marie, *Reuilly* ; 73, 49.  
 Delpierre (Marie), Hôp. Saint-Augustin, *Valparaiso* (Chili) ; 67, 47.  
 Mc Guinness (Mary-Jane), St Brigid's, *Kilbarnock* ; 53, 29.  
 Atzeri (Raffaella), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 33, 11.  
 Baravalle (Antoinette), Hôpital, *Mondovi* (Italie) ; 62, 42.  
 Chazewska (Sophie), Hôpital Saint-Lazare, *Cracovie* ; 69, 47.  
 Szmelo (Rosalia), Hôpital, *Gorzow* (Pologne) ; 57, 36.  
 Avello (Carmen), Hôpital Saint-Vincent, *Santiago* (Chili) ; 50, 4.  
 Moch (Mercédès), Miséricorde, *Santiago* ; 81, 51.  
 Jara (Marthe), Hôpital Salvador, *Santiago* ; 67, 44.  
 Charazac (Rose), Maison de charité, *Clichy* ; 70, 46.  
 Liegaux (Blanche), Miséricorde, *Pau* ; 70, 49.  
 Gauthier (Jeanne), Hospice, *Estaires* ; 54, 23.  
 Rouzières (Berthe), Maison Saint-Jean, Montmartre, *Paris* ; 73, 49.  
 Rodriguez (Amalia), Hôpital Ste-Isabelle, *Soria* (Espagne) ; 32, 8.  
 Andrews (Winifred), Mais. St-Jean, *Gravelly Hill*, Birmingham ; 59, 33.  
 Brichacek (Anne), Ecole, *Kienne* (Autriche) ; 57, 47.  
 Farnleitner (Jeanne), Maison retraite, *Dult* (Autriche) ; 88, 58.  
 Radej (Joséphine), Maison retraite, *Dult* (Autriche) ; 77, 57.  
 Bogina (Elisabeth), Maison retraite, *Dult* (Autriche) ; 58, 36.  
 Feldbaumer (Maria), Hôpital général, *Graz* ; 28, 7.

- Gross (Johanna), Orphelinat, *Godesberg* (Allemagne) ; 74, 30.  
 Hanke (Henriette), *Wassenberg* (Allemagne) ; 60, 38.  
 Gasparetti (Assunta), Aliénés, *Castelpulci* (Italie) ; 75, 56.  
 Manfredini (Marie), Maison centrale, *Sienne* ; 75, 53.  
 Cataldi (Annunziata), Maison centrale, *Sienne* ; 53, 28.  
 Accardi (Gemma), Maison de retraite, *Monistero* (Italie) ; 78, 35.  
 Larucci (Gina), Hôpital, *Castiglione Fiorentino* (Italie) ; 54, 29.  
 Londoiz (Léonie), Maison Saint-Ambroise, *Paris* ; 73, 45.  
 Surrel (Madeleine), Maison de Charité, *Château-l'Evêque* ; 80, 50.  
 Corne (Alphonsine), Institut Ste-Hortense, *Villers* (Belgique) ; 77, 53.  
 Planas (Antonia), Hôpital St-François, *Lorca* (Espagne) ; 66, 47.  
 Asueta (Lucila), Résidence Provinciale, *Sestelo* (Espagne) ; 64, 44.  
 Ibarbia (Justa), Hôpital militaire, *Oviedo* ; 79, 57.  
 Aramburo (Candida), Orphelinat, *Puerto de Santa Maria* (Esp.) ; 79, 49.  
 Montero (Maria), Miséricorde, *Coruna* (Espagne) ; 79, 56.  
 Vines (Maria), Hôpital, *Ridabeo* (Espagne) ; 84, 65.  
 Cunillera (Maria), Sanatorium, *Valencia* (Espagne) ; 64, 44.  
 Fernandez (Florencia), Crèche, *Malaga* ; 79, 56.  
 Escala (Ana), Hospice, *Pontevedra* (Espagne) ; 77, 55.  
 Quintanas (Carmen), Hospice, *Gerona* (Espagne) ; 74, 50.  
 Basterra (Estefania), Hôpital militaire, *Larache* (Espagne) ; 65, 41.  
 Pla (Mercédès), Asile, *Ecija* (Espagne) ; 89, 61.  
 Subias (Manuela), Asile, *Alcala de Henares* ; 61, 41.  
 Pinos (Felisa), Hôpital, *Sanguesa* (Espagne) ; 55, 27.  
 Maurua (Maria), Collège, *Begona* (Espagne) ; 85, 63.  
 Ballester (Carmen), Hôpital, *Lugo* (Espagne) ; 81, 61.  
 Revole (Concepcion), Ecole, *Villalpando* (Espagne) ; 83, 66.  
 Perrette (Marie), Hôpital psychiatrique, *Rennes* ; 83, 51.  
 Fayolle (Marie), Asile Saint-Vincent, *La Teppe* ; 53, 32.  
 Vugnon (Louise), Maison de Charité, *Le Mans* ; 78, 55.  
 Vanschoonbeek (Léontine), Orphelinat, *Louvain* (Belgique) ; 77, 54.  
 Gallagher (Catherine), Retraite St-Joseph, *Dearborn* (E.-U.) ; 59, 30.  
 Galeandro (Marie), Aliénés, *Colorno* (Italie) ; 82, 51.  
 Arboleya (Marie), Asile national, *Asuncion* (Paraguay) ; 66, 44.  
 Gajda (Monique), Maison Centrale, *Cracovie* ; 81, 59.  
 Rzewuska (Ladislas), Maison Centrale, *Cracovie* ; 88, 70.  
 Gruber (Theresia), Maison de retraite, *Schernberg* (Autriche) ; 72, 45.  
 Hoglauer (Maria), Hospice, *Piesendorf* (Autriche) ; 58, 20.  
 Rios (Maria), Bienfaisance, *Orihuela* (Espagne) ; 68, 50.  
 Dominguez (Milagros), Collège, *Lanjaron* (Espagne) ; 80, 57.  
 Lax (Dolores), Hôpital provincial, *Gerona* (Espagne) ; 55, 31.  
 Colomer (Mariana), Hôpital provincial, *Valencia* ; 76, 47.  
 Altafaja (Manuela), Incurables de Mujeres, *Madrid* ; 79, 57.  
 Lopez (Silvia), Maison Saint-Vincent, *Madruza* (Cuba) ; 41, 21.  
 Munteis (Margarita), Bienfaisance, *La Havane* ; 74, 50.  
 Guillas (Jeanne), Hospices Saint-Joseph, *Sotheville* ; 84, 56.  
 Daude (Cécile), Maison de Charité, *Montolieu* ; 79, 52.  
 Garry (Hélène), Maison St-Denis la Chapelle, *Paris* ; 33, 12.  
 Reynaud (Marie), Hôtel-Dieu, *Clermont-Ferrand* ; 87, 61.  
 Mesquida (Marie-Louise), Sanatorium, *Coimbra* (Portugal) ; 24, 3.  
 Spagnoletti (Anna), Hospice de Mendicité, *Naples* ; 71, 35.  
 Moreno (Elena), Maison Saint-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne) ; 74, 35.  
 Vaquero (Maria), Crèche, *Cadix* (Espagne) ; 22, 1.  
 Lopez (Simona), Enfants Trouvés, *Madrid* ; 81, 60.  
 Arre (Genoveva), Hôpital, *Mondonedo* (Espagne) ; 45, 23.  
 Calderon (Sofia), *Buga-la-Grande* (Colombie) ; 49, 23.  
 Mejia (Aura), Ecole, *Ste-Rose-de-Cabal* (Colombie) ; 31, 11.  
 Lemaire (Hermance), Maison de Rcpos, *Vic-sur-Cère* ; 74, 43.  
 Dulmet (Marie), Maison principale, *Paris* ; 64, 26.  
 Pillier (Séraphine), Maison de Ch. N.-D. de Passy, *Paris* ; 86, 64.  
 Pitre (Marie), Hôpital Saint-Joseph, *Paris* ; 79, 56.  
 Mc Glannan (Agnès), Maison centrale, *Emmitsburg* (E.-U.) ; 89, 68.  
 George (Teresa), Séminaire Marillac, *Normandy* (E.-U.) ; 84, 56.  
 Whitty (Mary), Priory, *Mil-Hill* ; 61, 24.

- Siewert (Hélène), Hôpital, *Poniec* (Pologne) ; 36, 13.  
 Zarembowicz (Stanislawa), Mais. de Retraite, *Dulz* (Autriche) ; 76, 58.  
 Todtling (Adèle), Hôpital général, *Graz* (Autriche) ; 49, 27.  
 Mikollisch (Agnes), Maison de Charité, *Pinkafeld* (Autriche) ; 59, 33.  
 Fauster (Françoise), Asile Saint-Antoine, *Vienne* (Autriche) ; 74, 52.  
 Gracia (Ondulia), Bienfaisance, *Segovia* (Espagne) ; 33, 11.  
 Ugarie (Lorenza), Aliénés, *Santiago* (Espagne) ; 76, 52.  
 Azcarate (Maria), Maison St-Nicolas, *Valdemero* (Espagne) ; 77, 53.  
 Lacunza (Ramona), Aliénés, *Leganes* (Espagne) ; 53, 30.  
 De Poncins (M.), Ruche Botzaris, déc. Hôp. St-Joseph, *Paris* ; 78, 55.  
 Le Fiem (Augustine), Hôpital, *Bernay* ; 71, 48.  
 Nicolas (Marie), Coll. de la Providence, *Asuncion* (Paraguay) ; 84, 61.  
 Bulnes (Marie), Hôp. St-Vincent de Paul, *Santiago* (Chili) ; 98, 78.  
 O'Neil (Catherine), Brady Materniy, *Albany* (E.-U.) ; 70, 37.  
 O'Beirne (Helen), St Paul's Hospital, *Dallas* (E.-U.) ; 70, 44.  
 Lowes (Agnes), Hôpital, *Rethel* ; 70, 47.  
 Bacher (Augustine), Maison de Charité, *Clichy* ; 74, 52.  
 Chimier (Marie), Maison Saint-Ferdinand, *Bordeaux* ; 78, 54.  
 Clément (Marie), Mais. de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 69, 50.  
 Perego (Rose), Hôpital, *Sampteradarena* (Italie) ; 47, 26.  
 Ferrari (Claire), Maison Saint-Joseph, *Dosime* (Italie) ; 90, 61.  
 Leotardi (Joséphine), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 83, 57.  
 Prampolini (Ester), Hôpital Saint-Jean, *Turin* ; 30, 8.  
 Felici (Marie), Maison centrale, *Sienne* ; 57, 30.  
 Ferri (Gertrude), Hôpital, *Grosseto* (Italie) ; 74, 51.  
 Bruschi (Henriette), Hôpital militaire, *Perugia* (Italie) ; 42, 18.  
 Maciejewska (Anastasia), Hôpital St-Lazare, *Cracovie* (Pologne) ; 59, 34.  
 Loma-Ossorio (Maria), Bienfaisance, *Albaida* (Espagne) ; 59, 35.  
 Subiza (Micaela), Hôpital provincial, *Pamplona* (Espagne) ; 72, 51.  
 Garcinuno (Teodora), Hôpital provincial, *Jaen* (Espagne) ; 44, 25.  
 Espina (Mercédès), Aliénés, *Cadix* (Espagne) ; 57, 37.  
 Angulo (Falisa), Bienfaisance, *Jativa* (Espagne) ; 25, 3.  
 Guillard (Françoise), Hôpital civil, *Vichy* ; 76, 53.  
 Dufardim (Adolphine), Hôpital-Hospice, *Longwy* ; 72, 52.  
 Lafont (Maria), Maison de Charité, *Roubaix* ; 72, 50.  
 Dehareng (Mathilde), Hospice, *Andrimont* (Belgique) ; 44, 10.  
 Demoor (Marie), Hôpital Cockerill, *Seraing* (Belgique) ; 48, 22.  
 Curry (Jane), Retraite St-Joseph, *Dearborn* (E.-U.) ; 71, 49.  
 Firth (Mary), Home Ste Marie, *Tudhoe* (Angleterre) ; 87, 55.  
 Danese (Lucie), Hôpital, *Nardo* (Italie) ; 46, 19.  
 Giscion (Virginie), Infirmerie des Forges, *Aubin* ; 88, 61.  
 Ferreux (Marie), Maison centrale, *Naples* ; 84, 63.  
 Duplanil (Jeanne), Santa Casa, *Rio de Janeiro* ; 88, 69.  
 Perceval (Milicent), Priory, *Mill-Hill* (Angleterre) ; 96, 68.  
 Collins (Naomi), Hôpital Ste-Agnès, *Baltimore* (E.-U.) ; 42, 21.  
 Menut (Marie), Maison de Charité, *Château-l'Evêque* ; 82, 62.  
 Germain (Marie), M. de Ch. Par. Notre-Dame, *Paris* ; 56, 33.  
 Sutter (Eugénie), M. de Ch. Par. Saint-Philippe, *Paris* ; 87, 57.  
 Grabiezweska (Agnes), Hôpital, *Lubawa* (Pologne) ; 44, 22.  
 Anderian (Anna), Maison de Retraite, *Schwarzach* (Autriche) ; 82, 65.  
 Geisler (Margaretha), Hospice, *Schernberg* (Autriche) ; 68, 43.  
 Silva (Emilie), Sanatorium, *Coimbra* (Portugal) ; 24, 6.  
 Doria (Maria), Collège de la Providence, *Rio de Janeiro* ; 74, 53.  
 Lacosta (Carmen), Fourneau Economique, *Santiago* (Espagne) ; 71, 51.  
 Marti (Josefa), Asile, *San Martin de Cornoces* (Espagne) ; 88, 67.  
 Hurtado (Julia), Collège de Jésus Maria, *La Havane* (Cuba) ; 83, 64.  
 Gonzalez (Rafaela), Hôpital provinciale, *Logrono* (Espagne).  
 Pastor (Martina), Hôpital provincial, *Valencia* (Espagne) ; 79, 53.  
 Rafaela (GGarcia), Foyer José Antonio, *Alicante* (Espagne) ; 61, 31.  
 Oca (Benita), Collège de l'Immaculée, *Marin* (Espagne) ; 63, 44.  
 Lage (Teresa), Hôpital, *Montoro* (Espagne) ; 81, 59.  
 Rodriguez (Francisca), Maison centrale, *Santurce* (Porto-Rico) ; 54, 37.  
 Daumas (Adrienne), Sanatorium de *Montferrand* ; 45, 23.  
 Woetelande (Juliette), Maison Principale, *Paris* ; 73, 48.

- Hamon (Marie), Maison Principale, *Paris* ; 82, 57.  
 Graf (Anna), Hôpital Ste-Marie, *Rochester* (E.-U.) ; 69, 42.  
 Vicenta (Ramos), Disp. anti-tuberculeux, *Tulna* (Colombie) ; 52, 32.  
 Munoz (Maria), Hôpital St-André, *Agreda* (Espagne) ; 74, 52.  
 Guerlin (Julie), Maison de Charité, *Muno* (Belgique) ; 91, 73.  
 Vierdet (Juliette), Maison Central, *Beyrouth* ; 74, 49.  
 Guignard (Emilie), Maison de Charité, *Redon* ; 76, 52.  
 Henault (Clémence), Maison Saint-Louis, *Le Caire* ; 67, 40.  
 Clayton (Florence), Maison St-Vincent, *Mountmellick* ; 58, 33.  
 Villegas (Maria), Crèche, *Cordoba* (Espagne) ; 78, 58.  
 Jimenez (Felicia), Bienfaisance, *Valencia* (Espagne) ; 61, 36.  
 Zubiria (Juana), Hôpital, *Marchena* (Espagne) ; 86, 67.  
 Fernandez (Consuelo), Asile Provincial, *Vitoria* (Espagne) ; 71, 50.  
 Rainer (Anne), Incurables, *Vienne* (Autriche) ; 76, 59.  
 Kristan (Julie), Maison centrale, *Graz* ; 37, 17.  
 Glaser (Jeanne), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche) ; 87, 65.  
 Horjak (Antoinette), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche) ; 64, 44.  
 Erhard (Juliette), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche) ; 44, 12.  
 Schabl (Françoise), Hôpital général, *Graz* ; 31, 10.  
 Millet (Alphonsine), Maison Centrale, *Beyrouth* ; 72, 51.  
 Stephan (Marie), Hôpital, *Nazareth* ; 34, 8.  
 Ma (Marie), Hôpital, *Tientsin* (Chine) ; 38, 14.  
 Bauerle (Rosalia), Hôpital, *Schwarzach* (Autriche) ; 86, 62.  
 Kreidl (Viktoria), Maison de Retraite, *Schernberg* ; 82, 60.  
 Ringerthaler (Christine), Hôpital St-Jean, *Salzburg* (Autriche) ; 66, 34.  
 Carbonell (Hortense), Hôpit. Saint-Vincent, *Pékin* (Chine) ; 62, 41.  
 Renna (Laurence), Maison de retraite, *Marigliano* (Italie) ; 72, 48.  
 Balbi (Pauline), Hôpital, *Cingoli* (Italie) ; 44, 23.  
 Nunzi (Antoinette), Hôpital, *Corinaldo* (Italie) ; 67, 46.  
 Buritica (Ana), Dispensaire, *Tulna* (Colombie) ; 57, 36.  
 Tarasiewicz (Joséphine), Orphelinat, *Bialystok* (Pologne) ; 53, 33.  
 Pakulska (Marie), Maison Centrale, *Varsovie* (Pologne) ; 60, 37.  
 Chechlacz (Reine), Hôpital St-Félix, *Varsovie* (Pologne) ; 45, 25.  
 Mirecka (Téophila), Maison de Repos, *Chyllice* (Pologne) ; 69, 47.  
 Arrieta (Justa), Hôpital, *Irun* (Espagne) ; 71, 47.  
 Peris (Maria), Canatatorium de Ora, *Coruna* (Espagne) ; 39, 14.  
 Royuela (Téodora), Hospice San-José, *Manille* (Philippine) ; 83, 59.  
 Marcilly (Jeanne), Sanatorium, *Briançon* ; 41, 19.  
 Savary (Aimée), Maison de Charité, *Broumana* (Liban) ; 75, 52.  
 Perello (Carmen), Mais. Ste-Marie, *Cangas de Morrazo* (Espagne) ; 41, 17.  
 Vollaro (Irène), Orphelinat, *Bifonte* (Italie) ; 90, 68.  
 Steinhäuser (Josèphe), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche) ; 64, 44.  
 Bericic (Françoise), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche) ; 68, 45.  
 Haubenhofer (Anne), Hôpital général, *Graz* ; 53, 25.  
 Eisner (Hélène), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche) ; 62, 43.  
 Aranguren (Eduvigis), Allénés, *Bermeo* (Espagne) ; 81, 56.  
 Irasuegui (Micaela), Hôpital provincial, *Caceres* (Espagne) ; 36, 14.  
 Ortega (Antolina), Asile Gaditano, *Cadix* (Espagne) ; 84, 53.  
 San Miguel (Julia), Asile San-José, *San-Sebastian* (Espagne) ; 51, 32.

## TABLE DES MATIÈRES

Tome 110-111 (1946-1947)

### *Index Analytique*

- 24 juillet 1876. — Lettre du Pape Pie IX à M. Eugène Boré, supérieur général, 152-153.
1941. — *La Congrégation des Religieux* : décision sur le corps de M. Jean-Baptiste Manzella : propriété, conservation (*texte latin*), 202.
- 23 mai 1941. — Décret d'introduction de la Cause de Marc-Antoine Durando : *résumé en français*, 398-399.
- 30 septembre 1943. — L'encyclique *Divino afflatu*, sur les études bibliques : *esquisse, rappel*, 7-8.
- 14 février 1946. — *Décret de la Congrégation des Rites* : les fêtes de la prière de N.-S. et de la passion de N.-S. (mardis de la Septuagésime et Sexagésime), sont inscrites au calendrier de la Congrégation de la Mission (*texte latin*), 78.
- 19 avril 1946. — Lettre de Mgr J.-B. Montini : remerciement papal pour offrande, 76.
- 13 mai 1946. — Déclaration de la *Congrégation des Religieux* sur les vœux *semi-publiis* (sic) de la Congrégation de la Mission et le canon 574 du Codex Juris canonici, 71.
- 13 mai 1946. — Déclaration de la *Congrégation des Religieux* sur la démission des vœux de la Congrégation de la Mission et l'incardination préalable à un diocèse, 71.
- 23 mai 1946. — Lettre du cardinal Fumasoni-Biondi, préfet de la Propagande, sur le nouveau statut de l'archidiocèse de Pékin : clergé séculier, et le cardinal chinois Tien, 72-73.
- 26 mai 1946. — Décret de la Congrégation des Rites sur les miracles proposés pour la canonisation de la bienheureuse Catherine Labouré, 73-75.
- 26 mai 1946. — Circulaire de la *Congrégation des Religieux* : sur les Ecoles mixtes ; sur les œuvres d'enseignement et d'éducation ; les traitements des professeurs laïcs (*texte italien*), 225-228.
- 17 octobre 1946. — Décret de la *Congrégation des Religieux* : les Filles de la Charité et leur dépendance du Supérieur général de la Congrégation de la Mission, 224.

### SAINT VINCENT DE PAUL

Lettre autographe de saint Vincent de Paul à M. Edme Jolly (septembre-octobre 1659), 199.

20 mai 1940. — Procès-verbal de la déposition du corps de saint Vincent de Paul, 199-200.

Les reliques de saint Vincent de Paul, de 1940 à 1945, 52-53.

Lectures de M. Vincent : *Le traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, par M. André Dodin, 447-464.

*Schema Constitutionum Congregationis a Missione* : table du projet, 231-232.

Le projet des Constitutions à soumettre à l'Assemblée générale de juillet 1947, 210-212.

Prière pour demander à Dieu un bon Supérieur général (texte documentaire : oraison), 231.

### CIRCULAIRES

Du T.H.P. Robert Edouard, Vicaire général de la Congrégation de la Mission

- 1<sup>er</sup> janvier 1945. — Nouvelles de France de 1944 ; réflexions sur deux imprimées à propos des séminaires et des missions rurales de France : a) rapport de Mgr Guerry : *le Clergé diocésain en face de sa mission actuelle d'évangélisation*, 1944, X-174 ; sa spiritualité ; sa formation dans les Grandes séminaires, son cadre de vie : suggestions, 12-35. — b) *France, pays de mission ?* par les abbés Godin et Daniel : analyse, réactions et conclusions, 26-30.
- 8 mai 1945. — Circulaire aux missionnaires de France : armistice, leçons et sentiments de cet événement, 35-44.
- 1<sup>er</sup> janvier 1946. — Nouvelles, la fin de la guerre de 1939 à 1945 ; l'année 1945, survol à travers le monde vincentien, 44-70.
- 2 juillet 1946. — Voyage à Rome : l'Assemblée générale convoquée pour le 2 juillet 1947, 70-78.
- 1<sup>er</sup> janvier 1947. — L'Assemblée générale : *Ora et labora* : nouvelles et événements de l'année 1946, 209-223. — La dépendance des Filles de la Charité à l'endroit du Supérieur général : soins spirituels et visites des maisons desdites Sœurs, 222 ; texte officiel de la Congrégation des Religieux, 224..

### HISTOIRE DE LA CONGREGATION DE LA MISSION

Livre IV de 1874 à 1918, par M. Edouard Robert

Chapitre LI. — *La Province de Rome* (de 1874 à 1877) . souvenirs du passé, 147-166.

Chapitre LII. — *La Province de Lombardie*, maisons et personnel ; XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, 366-399.

### EUROPE

*Paris. Maison Mère.*

Septembre 1847 : *Rue du Bac*, les préparatifs ultimes du premier départ des Filles de la Charité se rendant en Chine, 238-239 ; 268-270.

12 août 1850 : *Rue de Sèvres*, réception au séminaire interne de Jean Gowan, 431.

1883 : A Paris, le Père Agostino Ciasca, ermite de Saint-Augustin (1835-1902), orientaliste et cardinal en 1899. Son examen du projet de Bréviaire chaldéen, de M. Bedjan, 410.

1888-1905 : M. Pougel et son professorat ; une historiette, classe et démonstrations mathématiques, 275.

26 juillet 1940 : Perquisitions allemandes au 95, rue de Sèvres, 5-6 ; 52.

16 juin 1943 : M. Guillaume Meuffels ; son ministère en France depuis 1930 ; sa mort, 146-147.

1944, janvier à décembre : *Journal des divers événements de la Maison-Mère*, 6-35.

15 février 1944 : Rapport sur l'Oeuvre des Dames de la Charité, 8-12.

25 août 1944 : La délivrance de Paris, vue de la Maison-Mère, et par la Circulaire de janvier 1945, 32-33.

13 décembre 1944 : Mgr Valerio Valeri, nonce apostolique en France, quitte son poste ; lettre de départ, 34-35.

29 janvier 1945 : Mgr Ange-Joseph Roncalli, nonce apostolique en France, sa première visite à la Maison-Mère, 53.

8 mai 1945 : L'armistice, sentiments de gratitude, 35, 44.

10 juin 1946 : M. Guillaume Slattery, installé consultant, 219-220.

2 juillet 1946 : L'Assemblée générale, estimée impossible pour 1946 (p. 44-45) ; convoquée pour le 2 juillet 1947, 77-78 ; 219-220.

1<sup>er</sup> janvier 1947 : Circulaire du T. H. P. Robert : l'Assemblée générale ; les écoles apostoliques à améliorer, rénover, adapter, 219-220.

*Commentaire et paraphrase de l'Expectatio Israel*, 45-52.

La Congrégation de la Mission, une, sainte, catholique, apostolique, 68-70.

*Province de France*. — En 1945, brèves nouvelles et personnel des maisons, 59-60.

*Province d'Aquitaine*. — Nouvelles de la Province en 1945, 55-56.

*Province de Provence*. — Nouvelles des maisons en 1945, 64-65.

Les Grands séminaires en France. — Réformes, adaptations vitales, 220-221.

*Albi* : 1896-1897, la rentrée de dix Albigeois au séminaire interne de la Mission, 335. — 14 mai 1946, le jubilé sacerdotal de M. Louis Castamagne, par M. Pierre Dulau, 117-118. — 14 mai 1946, hymne jubilaire (noces d'or sacerdotales de M. Louis Castamagne), par M. le chanoine G. Combès, 118-119.

*Beaucamps-le-Jeune* : En 1945, état d'après-guerre, 52.

*Berceau de Saint-Vincent de Paul* : Notice sur M. Etienne Philippe Degland (26 décembre 1865-24 mai 1938), par M. Jean-Baptiste Lasserre, 78-116 ; 270-315. — *Le Berceau* en 1894, à l'arrivée de M. Degland, 81-84. — M. Degland, professeur de rhétorique, 84-97. — M. Degland, l'éducateur, le Préfet de discipline, 97-116. — M. Degland, le professeur de sciences : astronomie, radio, 270-286. — M. Degland, le prédicateur apostolique et pratique, 286-289. — M. Degland, le directeur spirituel, 289-292. — M. Degland, l'aumônier des petits orphelins : dévouement, sens pédagogique, 292-296. — M. Degland, l'aumônier des orphelines : son enseignement, son zèle, 296-297. — M. Degland, le lazariste, l'homme de règle : l'ascète loyal, l'humilité, 297-315. — M. Adolphe Buck (30 novembre 1866- ), professeur au Berceau (1890-1905), ses loteries en faveur des missions de Chine, 271 ; part pour la Chine en 1905, 278. — M. Cyprien Lambin (15 juin 1876-31 mai 1972), portrait moral, modèle de franchise, sens du devoir, 311-312. — M. Emile Sémicourt (3 septembre 1850-3 mars 1921), son ministère sacerdotal, sa sérénité devant la mort. — M. Stéphane Serpette (4 septembre 1848-7 juillet 1911), 82-84.

*Daz* : M. Pierre Coste (1896-1909), son enseignement philosophique, 273-274. — M. Camille Anchier (3 janvier 1849-22 mars 1910) : sa sereine philosophie ; histoire du frère Beauvils, coadjuteur, un cuisinier... un sage, 291. — M. Bertrand Lacrenne (22 avril 1827-12 octobre 1902), missionnaire et homme de communauté, un incident caractéristique à *Ponchevrou*, 302-303. — M. Théodore Vernière (11 mars 1832-17 février 1905), sens de la discipline, le Supérieur, 307. — 1940-1944 : *Notre-Dame-du-Puy* sous l'occupation allemande (mille cinq cents jours, 15 juillet 1940-22 août 1944), par M. Alphonse Droitcourt, 119-126. — 13 août 1945 : M. Marcel Milleville, supérieur, succède à M. Gabriel



- Pardes, nommé supérieur au Grand séminaire d'Albi, 55-56. — 21 novembre 1945 : Le centenaire de la maison Notre-Dame du Pouy, ouverte le 21 novembre 1845, 133-140.
- Eureux : M. Jean-Polycarpe Martin (1879-1946), notice biographique par M. Joseph Henri, 335-343.
- Fontainebleau : 4 août 1946 : Le troisième centenaire de l'arrivée des Filles de la Charité, les fêtes, par Sœur Bazaud, 322-324. — 4 août 1946 : discours de M. Gabriel Doucet. *Saint Vincent et ses filles de Fontainebleau, Sœur Barbe*, etc., 324-344.
- Loos-missions : La maison, travaux en 1945, 47. — La mort de M. Lucien Bèvière, supérieur (16 octobre 1875-6 juin 1946), 220.
- Loos-école : Le personnel et le travail de l'école apostolique en 1945, 57-58.
- Lille : Le séminaire académique en 1945, 57.
- Lyon, 25-28 septembre 1847 : Le passage des premières Filles de la Charité se rendant en Chine, 239. — 29 septembre 1847 : Les missionnaires lazaristes et Filles de la Charité se rendant en Chine, descendent le Rhône, de Lyon en Avignon, sur le *Papin*, 239.
- Marseille : 1<sup>er</sup>-24 octobre 1847 : Les ultimes préparatifs de départ pour la Chine : les premières Filles de la Charité, 239-240. — 22-24 octobre 1847 : Sur le *Stella del Mare*, l'embarquement de douze Filles de la Charité, quinze Maristes, quatre Lazaristes, 237-240. — 1<sup>er</sup>-4 octobre 1847 : Le T. H. P. Etienne et la T. H. M. Mazin, venus pour assister au départ des premières Filles de la Charité partant pour la Chine, 239-240. — M. Jacques Frasee, Visiteur de Provence (5 février 1866-22 juin 1942), par M. Gaston Cazet, 129-133.
- Metz : Les œuvres vincentiennes en 1945, 58.
- Neuilly-sur-Seine : L'asile Mathilde (1854), abbé Moret (+ 1874), travail des Sœurs, par M. Emile Franceschini, 420-423.
- Prime-Combe : M. Elol Ribière (10 février 1877-6 septembre 1945), par M. Henri Bombéke, 126-128.

#### ALLEMAGNE

- 1939-1945 : Destructures et ruines dans diverses maisons de la Province, 54-55. — 30 septembre 1946 : M. Guillaume Stienen, visiteur, donne sa démission, 218. — 14 octobre 1946 : M. Jean-Baptiste Meyer, nommé Visiteur, 218. — *Cologne-Nippes* : 9 juin 1920, mort de M. Paul Bedjan, 420.

#### AUTRICHE

- Ruines et dévastations dans diverses maisons de la Province. Destruction partielle de Graz ; ruine totale de Vienne-Wahring, 56-57, 218.

#### BELGIQUE

- La guerre, les robots en 1945, le travail missionnaire, 57. — 8 septembre 1946 : Les fêtes jubilaires des cinquante ans de vocation de M. Léonard Peters, Visiteur, à Visé et Liège ; le travail missionnaire, 219. — Ans : 8 septembre 1946 : Jubilé de vocation de M. Léonard Peters, Visiteur et directeur des Sœurs de Belgique, par M. Henri Desmet, 315-319. — *Louvain* : l'école apostolique *Saint-Joseph* (1929-1946), esquisse historique, notes et sou-

venirs, 312-322. — *Maredsous* : Le Père Gowan, lazariste (1817-1897), directeur spirituel de Dom Columba Marmion, abbé de *Maredsous* (1858-1923), par M. Maurice Collard, 429-437.

#### ESPAGNE

*Barcelone* : Les vingt-cinq ans de Visitadorat de M. Eugène Comellas (22 mars 1920-1945), 57. — 18 juin 1946 : La mort de M. Eugène Comellas, à la Nouvelle-Orléans, 221. — 14 octobre 1946 : M. Jaime Roca, nommé Visiteur de la Province, installé le 1<sup>er</sup> novembre, 221. — *Madrid* : La Province et ses œuvres florissantes ; les Filles de la Charité dans la péninsule ibérique, 62, 221.

#### GRANDE-BRETAGNE

Le Lazariste Armand David (1826-1900), et le *Panda géant* au Zoo de Londres, 343-347. — Le Père Armand David, le découvreur du *Panda géant*, par M. J.-L. Chaworth-Musters, 345-347.

#### HONGRIE

Les ravages de la guerre à *Budapest*, 61.

#### IRLANDE

*Dublin* : Juin 1942 : M. James O'Doherty, Visiteur, succède à M. Henri O'Connor, démissionnaire, 62. — 1945-1948 : Le collège des Irlandais à Paris, et les séminaristes polonais, 62. — 1946 : La visite amicale de M. Slattery en la Province, 219. — Jean Gowan (1817-1897), directeur spirituel de Dom Columba Marmion, abbé de *Maredsous* (1858-1923), par M. Maurice Collard, 429-437. — 10 avril 1840 : Ordination sacerdotale de Jean Gowan à l'archevêché de Dublin, 429-430. — 1857 : Fondation des *Sœurs de la Sainte-Foi*, 432-433. — 1874-1879 : Au Séminaire Clonliffe (Holy Cross College) : abbé Marmion, le P. Gowan, son directeur spirituel, sa formation, ses dévotions, 434-436. — *Glasnevin* : 16 janvier 1897, mort de Jean Gowan C.M., 436-437. — *Skerries* : 9 avril 1817, naissance de Jean Gowan, 429.

#### ITALIE

*Naples* : 1862, Visite de la Maison, par M. Marc-Antoine Durando, 386. — 1939-1945 : Bombardements et ruines dans la Province, 63. — 18 juin 1945 : M. le Visiteur Mangiapane donne sa démission, 221. — 15 juin 1946 : M. Joseph Cesa, nommé et installé Visiteur, 221.

*Rome* : La première maison de Rome à *Montecitorio* ; son passé, son histoire, depuis les temps vincentiens, 147-149. — *Montecitorio* : La maison, de 1874 à 1877, sous M. Eugène Boré, 149-156. — *Rome* : 11 novembre 1874, Mgr Joseph Salomoni, Lazariste, évêque de Coni (1800-1840-1870), son éloge funèbre par Mgr Nardi, 150-152. — Les quatre Tornatore, 153-154. — *Notices biographiques* : M. Jean-Baptiste Tornatore (11 avril 1820-31 janvier 1895) mort à *Plaisance*, 161-163 ; M. Nicolas Basili (1<sup>er</sup> avril 1828-23 mai 1896), mort à *Stienne*, 154 ; M. Michel-Antoine Cremisini (13 juin 1792-27 octobre 1875), mort à *Rome*, 154-156. — *Rome* : la seconde maison de Rome, *Saint Jean-Saint Paul* (1697-1773), 156-157 ; *Saint-André-du-Quirinal* (1773-1814), 157 ; *Saint-Sylvestre in Monte Cavallo* (1814), 157-158. — *Saint-Sylvestre* en 1945 : les publications liturgiques et théologiques de la maison ; voyage de M. Annibal Bugnini pour les *Ephémérides liturgiques*, 221. —

*Saint-Sylvestre* : un aventurier évêque sous Pie IX ; interné à *Saint-Sylvestre*, 158. — *Rome* : la maison internationale, en 1946, rouvre discrètement ses portes, 221-222. — *Rome* : en 1945, souffrances, pillages, morts et bombardements, 65. — *Rome* : la Province en 1874-1877, sous M. Eugène Boré, 147-166. — *Bologne* : maison ouverte en 1773, 159-160. — *Ferentino* : maison fondée en 1820 (*legs Tani*), ouverte en 1869, 158-159. — *Fermo* : maison fondée en 1704, 163-164. — *Ferrare* : maison fondée en 1694, 165. — *Florence* : maison ouverte en 1703, 164-165. — *Lorette* : deux maisons de Filles de la Charité, 165. — *Macerata* : maison ouverte en 1686, 165-166. — *Plaisance* : l'*Alberonianum* fondé en 1751, 160-163. — *Rimini* : la maison ouverte en 1874, 163. — *Sienna* : 11 septembre 1856 : la maison (*Saa Girolamo*), séminaire des Filles de la Charité, 159, 385.

**Turin** : Histoire de la Province de Lombardie, fondée en 1704, devenue celle de Turin, par M. Edouard Robert, 366-367. — 1656 : fondation de la maison ; M. Jean Marini, et le marquis de Pianezza, 366. — 1673 : première pierre de l'église publique, 366. — 1697 : consécration de l'église, 367. — 1776 : échange de la maison (devenue archevêché de Turin), 367. — 1776 : occupation et installation dans la résidence des Jésuites, 367. — 1792-1796 : le cœur de saint Vincent, à Turin, 367. — 1821 : réunion des confrères après la dispersion de 1800, 367. — 1823 : maison place *Saint-Charles*, 367. — 1829 : M. Marc-Antoine Durando ; placement en 1829 ; supérieur en 1831, 367, 370-373. — 1837 : M. Marc-Antoine Durando, Visiteur, 367 ; son zèle, 370-373. — 1844 : Ville de la Province par le T. H. P. Etienne (1843-1874), 375-376. — 1<sup>er</sup> avril 1867 : expulsion des Lazaristes de Turin, 387-388. — 12 juillet 1867 : fermeture de l'église, 387-388. — Février 1875 : visite de la province de Lombardie par MM. Boré et Chevalier ; les diverses maisons : Turin, Chieri, Gênes, Sarzane, Savone, 390-394. — 1875-1880 : les dernières années de M. Durando, ses suprêmes travaux, 389-390. — 10 décembre 1880 : mort de M. Marc-Antoine Durando, 394-396. — 1944-1945 : exode et charité à Turin, travaux et confrères dans le Piémont ; nouvelles des maisons, 66-67. — *Gênes*, 1645 : fondateur de la maison par le cardinal Durazzo, 368. — 1657 : peste et héroïques dévouements, 368. — 1673 : ouverture du séminaire interne, 368. — 23 septembre 1806 : réouverture de la maison (*Décret napoléonien*), 368. — 1815 : regroupement des missionnaires, séminaire interne, 368. — 18 novembre 1818 : admission de frère Marc-Antoine Durando, 368. — 1849 : Assemblée provinciale : blâmes adressés au Visiteur Durando, 376-377. — 11 février 1855 : inauguration du collège *Brignole-Sale* ; séance et discours analysés ; l'œuvre et ses résultats, 377-380. — 1945 : le tricentenaire de la maison de Gênes : M. Guido Cocchi et sa coopération au travail de rédaction des Constitutions de la Mission et des Filles de la Charité, 221. — *Bedonia* : 25 juillet 1848, ouverture du Séminaire, 376. — *Cagliari et Sassari* (Sardaigne), 1856-1857 : fondation et visite des maisons des Filles de la Charité, 385. — *Casale*, 1706 : débuts de la maison, 369 ; 1822 : réinstallation dans *Couvent des Dominicains*, 369 ; 1824-1826 : placement et travail de M. Durando, 369 ; 1826 : M. Carnevalis, supérieur, 369-370 ; 1852 : la maison de *Casale* achète une résidence à *Frassinello*, 377 ; 1859-1860 : la maison de *Casale*, ses tribulations, 385-386. — *Chieri*, 1867-1869 : la fondation ; proposition de dom Botto ; les débuts, 388-389. — *Finalmarina*, 1851 : le collège des Barnabites offert à la province de Lombardie et accepté, 377. — *Frassinello* : les sœurs établies dans l'ancienne maison des Confrères, 386. — *Oristano* (Sardaigne), 1835 : ouverture de la maison, fermée en 1882 ; en 1840, la Sardaigne passe de la province de Rome à celle de Lombardie, 374-375. — *Sarzane*, 1734-1735 : ouverture de la maison ; fermeture de 1798 à 1801 ; M. Durando y étudie la théologie ; y prononce les vœux le 19 novembre 1820 ; y est ordonné prêtre

en 1824, 369. — *Sassari*, 1879 : la maison des missionnaires est acceptée ; ses travaux, 396. — *Savone*, 1849 : Le collège et la loi des *Brerets*, 377. — *Scarnafigi*, 1843 : Fondation de la maison par Thérèse Ballori (+1853), 375. — *Turin*, 21 novembre 1865 : fondation des *Nazaréennes*, avec la coopération de Louise Borgiotti, 387 ; 1869 : les six premières *Nazaréennes*, 388. — 23 février 1873 : mort de Louise Borgiotti, 389.

*Notices biographiques* : Castagna Michele Ange, 29 septembre 1860-6 avril 1860), mort à *Savone*, 384. — Durando Marc Anioine (22 mai 1801-10 décembre 1880), mort à *Turin*, 368-399 *passim* ; portrait physique et vertus morales, 396-398 ; décret d'introduction de la Cause (*résumé*), 398-399. — Gazzano Barthélemy (24 novembre 1763-4 avril 1838), mort à *Gènes*, 374. — Giriodi Philippe (26 août 1781-28 novembre 1842), mort à *Plaisance*, 382-383. — Magliani Jean-Baptiste (6 août 1762-7 décembre 1847), mort à *Savone*, 383-384. — Martinengo Joseph (13 décembre 1748-14 février 1836), mort à *Mondovi*, 373-374. — De Pietri Charles-Xavier (4 décembre 1748-14 août 1936), mort à *Plaisance*, 380-381. — Reviglio Thomas (18 mai 1778-27 octobre 1839), mort à *Mondovi*, 381. — Scarabelli Pie (Mgr), évêque de Sarzane (5 octobre 1753-25 mai 1843), 383. — Scottini Adam (25 mai 1800-31 mai 1839), mort à *Plaisance*, 382. — Siffredi Jean-Antoine (14 mai 1768-31 mai 1838), mort à *Mondovi*, 382.

#### PAYS-BAS

1940-1945 : les épreuves de l'invasion et la bataille sur le *Waal*, 60-61. — 8 mai 1942 : le sacre de Mgr Michels Verhoeks, à *Soerabaya*, 61. — 1945-1946 : le relèvement et la prospérité : Wernhout et Panningen ; les missionnaires à Java et en Chine, 219. — 16 juin 1943 : M. Guillaume Meuffels (30 juin 1871-16 juin 1943), par M. Hubert Meuffels, 140-147.

#### POLOGNE

1939-1945 : la province martyre, massacres, internements, ruines, dispersions, 63-64. — Le relèvement après les dures épreuves de la guerre, 218.

#### PORTUGAL

*Lisbonne* : 3 janvier 1945. Mort de M. Sousa Borba : les œuvres et les missions, 64. — Les besoins de l'apostolat dans le *Mozambique*, le cardinal Gouveia, 76. — *Lisbonne* : 1878-1879. Repos de M. Jean Gowan, lazariste irlandais, 433. — *Lisbonne* : 10 novembre 1847. Première escale des douze premières Filles de la Charité voguant vers la Chine, 214-242.

#### ROUMANIE

1945-1946 : les misères et souffrances du peuple, 67, 218.

#### RUSSIE

1853-1856 : Guerre de Crimée ; dévouement des missionnaires et Filles de la Charité ; dix Sœurs victimes du typhus, 377.

#### TCHÉCOSLOVAQUIE

3 août 1942 : M. Hutyra, Vice-Visiteur ; les œuvres de prédication, 218.

#### TURQUIE

*Istanbul* : les vingt-cinq ans de M. Jules Levecque à *Saint-Benoit*, nommé Visiteur le 23 novembre 1931, 67. — 1945 : nouvelles de la Province, 67. — *Istanbul* : 1911-1914 M. Elloi Ribière à *Saint-Benoit*, le lazaret, par M. Jules Levecque, 128-129. — *Istanbul* : 6 mars 1846. Le centenaire des Conférences de Saint-Vincent de Paul en Turquie, célébré le 5 mai 1946, 166-171. — *Istanbul* : 5 mai 1946. La charité à l'école de saint Vincent de Paul et d'Ozannam, discours de M. Jean Bertrand, 171-174. — *Istanbul* : 1946 à *Saint-Benoit*, les 455 élèves du Collège ; la Province et ses besoins ; Mgr Alcideo Marina, délégué apostolique, 217-218. — *Izmir* : Mgr Joseph Desouffi, archevêque de Smyrne, 171.

#### YOUGOSLAVIE

1945 : ruine à Ljubljana ; destructions, dispersions, incarcérations, 67-68. — 1945-1946 : l'emprisonnement de MM. Sedej et Zagar ; M. Zakelj, Vice-Visiteur, nommé 7 octobre 1946 ; la dispersion et le travail des confrères, 218.

#### ASIE

##### INDE ANGLAISE

*Cuttack* : les vingt-cinq premières années de la Mission ; rapport de M. Pablo Tobar 217. — Les vingt-cinq ans de la Mission (1922-1947). Le travail de ce quart de siècle, notes historiques de Jesus Taboada C.M., 424-428.

##### INDOCHINE

1945 : les aumôniers militaires ; l'œuvre prospère des sœurs, 216-217.

#### CHINE

1847-1852 : le premier voyage de France en Chine des douze premières Filles de la Charité, par M. Jean Frédet, 233-270. — *Pékin* : 17 novembre 1884. Mort de Sœur des Roys, 267 ; 268-269. — 1940-1945 : difficultés, épreuves, ruines, internement au *Pétang*, 58. — 23 mai 1946 : l'archidiocèse de Pékin confié au clergé séculier ; le cardinal Tien nommé archevêque de Pékin, confié au clergé séculier ; le cardinal Tien nommé archevêque de Pékin, lettre du cardinal Fumasoni-Biondi, du 23 mai 1946, 72-73. — 14 octobre 1946 : M. Hippolyte Tichit, Visiteur de Chine nord, 215. — 1946 : diocèse dans les trois provinces, *Hopeh*, *Chekiang*, *Kiangsi*, confiés à la Congrégation de la Mission, 215-216. — *Weih-sien* (Chantoung), mars-août 1943 : le camp d'internement, note *Van den Brandt*, 60-61.

##### CHINE-SUD (province)

Souffrances et guerre, 58-59. — 14 octobre 1946 : M. Joseph Deymier, Visiteur de Chine-Sud, 215. — *Nanchang* : M. Paul Montell, provincial de Nanchang (Kiangsi) (7 novembre 1946) (7 novembre 1946), par M. Albert Brulant, 194-197. — *Nanchang* : 14 mars 1946, ultime lettre de M. Paul Montell à M. Hubert Meuffels, 197-198. — *Goa* : le schisme de Goa depuis 1833, chicaneries, incidents, 256-258. — *Macao* : le Procureur de la Propagande, Théodore Joset ; incident de 1841 : trois jésuites pour le *Kiangnan* ; Joset nommé préfet apostolique à *Hongkong* ; son expulsion ; intervention de M. Dubois de Jancigny, 257-258. — 1846 : la situation religieuse ;

le désir de Mgr de Matta d'avoir des Filles de la Charité en Chine, 234-235. — 21 juin 1848 : arrivée du *Stella-del-Mare* apportant les douze premières Filles de la Charité destinées à la Chine : leurs premiers travaux, 255-256. — 26 juillet 1848 : mort de Sœur Anne Durand, leur supérieure, 255, 268. — Les douze premières Filles de la Charité se rendant en Chine. Notes biographiques, 238-239 ; 268-270. — *Changhai*, 3 octobre 1898. Mort de Sœur Antoinette Perboyre, 268. — *Ningpo* : juillet 1851. M. Poussou, et la réunion des Vicaires apostoliques lazaristes de Chine : le transfert de la Procure lazarisste de Macao, discuté et décidé, 258-260. — 29 mai 1852 : le *Cassini* transporte, de Macao à Ningpo, M. de Bourbonloulon et les Filles de la Charité : arrivée à *Ningpo*, le 21 juin 1852, 259-264. — 21 juin 1852 : les Filles de la Charité, sous la direction de Sœur Eulalie Augé, sœur servante ; les pénibles débuts, 264-266 ; 269. — 26 septembre 1852 : mort de Sœur Jeanne-Marie Martinière, 266, 270. — 1853 : Orphelinat *Saint-Vincent*, à Ningpo, 265. — 1<sup>er</sup> août 1854 : mort de Sœur Antoinette Hocquart, 266, 268. — 1855 : arrivée du second groupe des Filles de la Charité, 266. — 1<sup>er</sup> novembre 1856 : mort de Sœur Marthe de Lapierre, 266, 268. — 18 juin 1859 : mort de Sœur Françoise Labat, 266, 269. — 3 septembre 1859 : mort de Sœur Eulalie Augé, 266, 269. — 1<sup>er</sup> décembre 1862 : mort de Sœur Nicolette de Gélis, 266, 270. — 14 janvier 1881 : mort de Sœur Marie-Antoinette Cellard, 267, 269. — 29 août 1894 : mort de Sœur Stéphanie Louy, 267-268, 269. — *Moupin* (Setchouen), 23 mars 1869 ; la découverte du *Panda géant* par le Lazariste Armand David (1826-1900), 345-347.

*Notices biographiques* : Allara Jean (11 juin 1820-3 novembre 1886), 237. — Aymeri Ange-Michel, procureur à Changhai de 1856 à 1880 (6 décembre 1820-6 mars 1880), 239. — Anouilh Jean-Baptiste (9 novembre 1819-18 février 1869), 239. — Guillet Claude, procureur des Lazaristes à Macao et Ningpo, de 1836 à 1853, 234-235.

#### IRAN

M. Paul Bedjan (27 novembre 1838-9 juin 1920), par M. Aristide Chatelet, 399-420. — *Khosrovah*, 1844 : M. Joseph Darnis, préfet apostolique, s'établit, 399 : 1845 : arrivée de M. Augustin Cluzel (6 mars 1815-12 août 1882), 400-401. — *Khosrovah* : le village-fief de M. Paul Bedjan : ses tracas, son œuvre, 414-417 ; 419-420. — *Ourmiah*, 1874 : érection de la Délégation apostolique de Perse ; Mgr Augustin Cluzel, premier délégué apostolique, 408. — *Ourmiah* : 1886. Mgr Thomas, délégué apostolique : les Arméniens et les Chaldéens, 410-413. — *Téhéran* : le jubilé de vocation de M. François Berthouesque, 62. — 14 octobre 1945 : le collège : vues de l'Orientale, 75. — 12-9-40 : M. Poiron Auguste, nommé Visiteur et Directeur des Sœurs, 62. — 1946 : Arrivée de MM. Kervran et Goyaux et du frère Martin, 215. — 1946 : les 432 élèves du Collège, 215.

*Notices biographiques* : Dbi Goulim Jules (10 avril 1831-20 avril 1866), 403. — Désiré Salomon (15 mai 1838-13 septembre 1914), 403. — Bray Louis (12 mars 1845-29 mars 1900), 409. — François Loéné (Mgr) (18 avril 1846-11 février 1910), 413-414. — Plagnard Louis (21 août 1836-4 juin 1891), 403. — Nicolas Rouge (24 juin 1816-4 novembre 1862), 405. — Léon Terral (18 mars 1826-10 décembre 1877), 407. — Jacques Hector Thomas (Mgr) (11 septembre 1833-10 décembre 1910), 410-413. — Varèse Jean-Baptiste (10 mai 1821-8 septembre 1872), 404. — Issa Moïse, frère coadjuteur (10 août 1828-2 mars 1902), 403.

## JAPON

La demande de l'évêque d'Osaka : un séminaire pour les Filles de la Charité au Japon, 216.

## LEVANT (Province du)

*Beyrouth* : Voyage de M. Gendre, Visiteur, à Paris ; les œuvres et le travail des missions, 65-66. — Voyage de M. Alexis Gendre (31 octobre-30 novembre 1945 ; 17-27 avril 1946) (*Beyrouth-Paris-Beyrouth*), 347-354. — 1945-1946 : les œuvres et la guerre : *Antoura, Damas, Furn el Chebak*, 75 ; 214-215. — *Antoura* : Vie et mort de M. Ernest Sarloutte (1878-1944), par M. *Emile Joppin*, 182-192. — *Antoura* : le Lazariste d'Antoura [M. Sarloutte], par MM. *Jérôme et Jean Tharaud*, 192-194.

## AFRIQUE

### AFRIQUE DU NORD

Les missionnaires missionnants, 214. — *Algérie* : 1945. Nouvelles de la Province ; renforts-envoyés, 54. — *Oran* : 1946. Le retour des confrères, 214. — *Tunisie* : Santé de Mgr Charles-Albert Gounot, administré le 8 novembre 1946, 214.

### CONGO BELGE

Mai 1946 : M. André Windels, préfet apostolique, démissionne pour raison de santé. M. Camille Vandekerckove, nommé préfet apostolique de *Bikoro*, le 21 juin 1946, 213.

### EGYPTE

*Alexandrie* : le centenaire de l'arrivée (28 janvier 1844) des Lazaristes et des Filles de la Charité : allocution de M. Gendre, le 30 janvier 1944 ; les diverses maisons et œuvres en Egypte, 174-182. — *Takta* : le séminaire copte de *Takta*, et M. Stéphy Sidarouss, 75-76 ; 214.

### ETHIOPIE

1946 : la situation d'après la tourmente 1939-1945, 54. — M. Paul Gimalac et l'œuvre de la Mission à Addis-Abéba, y est arrivé le 5 octobre 1946, 214.

### MADAGASCAR

1946 : le Vicariat de Fort-Dauphin pendant la guerre 1939-1945, par Mgr *Antoine Sévat* : restrictions, souffrances ; adaptations de l'apostolat ; sœurs et missionnaires, 437-447. — 1945 : le *Vicariat de Fort-Dauphin* : les décès, MM. Genouville, Fabia, Raphaël Coudroy ; le frère Noguès, 62 ; santés et renforts, 213-214.

### MOZAMBIQUE

Le cardinal de Gouveia et le développement des missions portugaises : La mission de *Magudé*, fondée le 29 février 1940, 76, 213.

## AMERIQUE

### ETATS-UNIS

Le premier prix dans le *palmarès de la Charité*, 212.

le désir de *rentaux* : M. Guillaume Slattery, ancien Visiteur, ins-  
China, ~~consulteur~~ au Conseil de la Congrégation, le 10 juin 1946,  
p. 69.

*Etats-Unis occidentaux* : *Chicago*. Les dix mille étudiants de l'Univer-  
sité de Paul, 212. — *Yukiang* : 3 octobre 1940. Sacre de Mgr Char-  
les Quinn, évêque de *Yukiang*, 59.

#### MEXIQUE

Le centenaire de la Province. M. Bonaventure Armengol, premier Vi-  
siteur (28 avril 1846-5 mai 1853), 62. — *Mexico* : M. Patrice  
Ataun, Visiteur, le 17 octobre 1942, succède à M. Jacques de las  
Heras, Visiteur le 26 janvier 1922, décédé à Mexico, le 24 mai 1942,  
62-63. — Les Filles de la Charité, expulsées en 1874 (Cf. *Annales*,  
tome XL, p. 165-258), retournent au Mexique, en 1945, 62-63 ;  
213. — Les Dames de la Charité ; les Enfants de Marie, 213.

#### AMÉRIQUE CENTRALE

Janvier 1945 : Mgr François Beckmann, archevêque de *Panama*, 213.  
— *Guatemala* : La cinquantaine de vocation de MM. Lagrula et  
Thaureaud, 213. — 1945 : Nouvelles du *Guatemala* et de *Pana-*  
*ma*, 56.

#### ARGENTINE

1945. La charité des apostoliques argentins pour leurs frères de  
France, 213. — 11 juillet 1943 : M. Philippe Prat, nommé Visiteur,  
succède à M. Jules Bauden, Visiteur, le 27 septembre 1923, et  
décédé à *Buenos-Ayres*, le 9 mai 1942, 56. — *Montevideo* : Se-  
cours Polverini, 56.

#### BRÉSIL

15 avril 1941 : Mort de M. Eugène Pasquier, Visiteur depuis le 19  
juillet 1912, 58. — 7 avril 1945 : M. François Godinho, nommé Vi-  
siteur du Brésil, 58. — 1946. — Pays heureux... car sans histoire,  
213.

#### CHILI

1945 : Les difficultés financières de la Province, 63. — *Valparaiso* :  
Mort de M. Etienne Standaert, le 28 juillet 1941, 63. — *Valparaiso* :  
M. Louis Feihoen, nommé Visiteur du *Pacifique*, le 5 mai 1941,  
63. — *Santiago* : mai 1944. Visite apostolique, 63. — *Santiago* :  
M. Manuel Godoy, nommé Visiteur, le 10 juin 1946, 213. — *Val-*  
*paraiso* : 25 janvier-8 février 1848. Le *Stella-del-Mare* jette l'an-  
cre. Escalade des douze premières Filles de la Charité voguant vers  
la Chine. Chez les *Picpuciennes*. Succès des cornettes, 245-247. —  
*Magellan* : 2 janvier 1848, arrivée et passage du *Stella-del-Mare*,  
244-245.

#### COLOMBIE

*Santa-Marta* : M. Bernard Botero, nommé évêque, 59. — *Bogota* :  
M. Martiniano Trujillo, visiteur de la Province, depuis le 5 sep-  
tembre 1938, 59. — 1945 : multiplication des vocations et pros-  
périté des œuvres, 59, 213.

#### EQUATEUR

1945. La Province, pénurie de personnel, 59. — 1946 : renfort de  
quatre confrères, 213.



### PÉROU

1946 : M. Federico Pérez, directeur des Sœurs, nommé évêque de *Carisco*, et auxiliaire du cardinal de Lima, 213. — Février 1947 : M. Antoine Moreno, directeur des Sœurs au Pérou, 213.

### OCEANIE

1846 : Société maritime de l'Océanie, ses bateaux, l'*Arche-d'Alliance*, le *Stella-del-Mare*, 235-237. — *Papéiti* (baie de) : 13 mars-5 avril 1848 : escale du *Stella-del-Mare* portant les douze premières Filles de la Charité allant en Chine. La reine Pomaré, 248-249. — *Opoulou* (Upolu, île de), archipel des *Navigateurs* : *Apia*, 23 avril-4 mai 1848 : escale du *Stella-del-Mare*. — *Apia* : le 30 avril 1848, mort et inhumation de Sœur Marie-Anne Ville, Fille de la Charité, 250-252 ; 269. — *Chiros* (île de) : *Quiros*, 8 mai 1848 : escale du *Stella-del-Mare*, 252-253. — *Quiros* : débarquement des quatre pilotes du *Stella-del-Mare* : de la Myre-Mory, de Fitz-James de Dreux-Brezé, Paul de Lorge, 253-255.

### AUSTRALIE

12 novembre 1945 : M. Nicolas Rossiter, Visiteur, succède à M. Richard Macken, nommé Visiteur le 23 novembre 1933 ; le travail et développement de la Province, 57 ; 217.

### PHILIPPINES

*Manille* : la tragédie sanglante des Philippines : dix-huit *Vicentiniens*, victimes de la guerre, 63 ; 217 ; 354-365. — 30 septembre 1946 : M. Zacarias Subinas, visiteur de la Province, nommé Visiteur le 11 janvier 1932, succède à M. José Tejada, 217. — *Manille* : *San Marcellino*, maison centrale, ruines et massacres, le 9 février 1945 : les dix victimes : MM. Tejada, Egeda, Soto, Aguirreche, Ruiz Fernandez ; les frères Indurain, Pardo, Santidrian, Garcia (notes biographiques), 355-359. — *Manille* (collège de l'*Assuncion*, Sœurs de Saint-Paul-de-Chartres), le 12 février 1945, massacre de M. Elias Gonzalez, 359. — *Manille* : *Intramuros*, 19 mars 1945, massacres. M. Jérôme Pampliega (récit du bénédictin Belarmino de Celis), 360-362. — *Mandaloyong*, 8-9 février 1945 : massacres : MM. Prisciano Gonzalez et Crispin Gomez, et frère Raphaël Martinez, 363-365.

### JAVA

*Soerabaya* : 8 mai 1942. Sacre de Mgr Michel Verhoeks, vicaire apostolique de *Soerabaya*, évêque d'*Eleutheropolis*, 61. — 1946 : les souffrances du Vicariat apostolique de *Soerabaya* ; travail à reprendre et à poursuivre, 217.

*Nécrologe* : les missionnaires, 206-207 ; 229-231 ;

Filles de la Charité, 207-208.

### BIBLIOGRAPHIE

- Pablo Caballero Sanchez : *La profecia de las 70 semanas de N Daniel y los destinos del pueblo judío*, 201.  
D. G. Baldeschi : *Sacre cerimonie Funzioni ordinarie e straordinarie*, 8<sup>e</sup> edizione, 201.  
Antonio M. Salegna : *Il signor Manzella, prete della Missione, apostolo della Sardegna*, 1943, 201-202.  
Giulio Foddai : *Elisabetta Anna Selon figlia della Carita*, 1942, 202.  
Grand catéchisme français-arabe... 1942-1943, 202-203.

- Alexis Gendre : *Veillée mariale des Enfants de Marie Immaculée d'Orient* 1946, 203.  
 Antonio Arala : *Tre secoli di vita romana della Casa della Missione*, 1943, 203.  
*Annali della Missione*, tome XLVIII-L, 203-204.  
 Jean Haest : *De H. Vincentius a Paulo apostel der christetjke naasten-liefde* (1581-1660), 1941, 204.  
*Mensageiro de S. Vicente de Paulo*. Revista mensual de todas as obras Vicentinas (1941-1945), 204-205.  
*Association amicale des anciens élèves d'Antoura (A.A.A.A.A.)*, 9<sup>e</sup> année 1946, 205.  
*Mois de Marie de la Médaille miraculeuse* (d'après Joseph Baeteman), 1946, 205.  
 J.-J. Gronin : *Mental prayer*, 205.  
 Carolina Nabucc : *Monumento vicentinos*, 206.  
 Henri Desmet C.M., *Imitation de Jésus-Christ*, 464.  
 Jeanne Danemarie, *Sœur Rosalie Rendu*, 464.  
 Jean-Marie Planchet C.M., *Nouvelle vie des Saints*, 464.  
 Frederick Easterley C.M., *The life of Rev. Joseph Rosati*, 464.  
 Van Rijsbergen C.M., *Doctrina Cajetani de personalitate cum doctrina D. Thomas Aquinatis comparata*, 465.  
 Conrado Oquillas : *Historia del Colegio-Seminario de... Trujillo*, 465.  
 Emidio Praia C.M., *La scissione nucleare dell'uranio*, 465.  
 Henri Pettier : *Séminaires et formation du clergé au diocèse d'Amiens depuis le Concile de Trente jusqu'au Concordat de 1801*, 465.  
 Jacques Delarue : *L'Idéal missionnaire du prêtre d'après saint Vincent de Paul*, 465.  
 Jean Oroibal : *Correspondance de Jansénius*, 466.  
 Frédéric Jaccard : *Saint-Cyran*, 466.  
 Léonce Célier : *Saint Vincent de Paul et les Lettres*, 466.  
 Celestino Buhigas C.M. : *El cardenal Pedro Berulle*, 466.  
 Alexis Gendre C.M. : *Enfants de Marie, Chez nous, Chantons*, 466.  
 Pierre Steur C.M., *Het priesterschap... De Maatschappij... Het Huwelijk... Schildwacht* [quatre brochures en néerlandais], 466.  
 Joseph Bernard Code : *Dictionary of the american hierarchy*, 466.  
 A. de Swaef : *Catherine Labouré*, 467.  
 Jacques Christophe : *Sainte Louise de Marillac*, 467.  
 W. Leibbrand : *Vincenzo de Paoli*, 467.  
 Emilio Caracuel C.M. : *La Iglesia de Santiago (1540-1832)*, 467.  
 J.-J. Bruno C.M. : *Gérard Ravesteijn*, 467.  
 Eugenio Escribano C.M. : *Las Hijas de la Caridad de la Provincia española en la zona roja*, 467.  
 P.-M. Tonnellier : *Marie Cornillier... fille de la Charité*, 467.  
 Le Flambeau d'Istanbul, 467.  
 Ashfield : *Jubilee record (1894-1944)*, 467.  
 Francisus Bracha C.M. : *De existentia purgatorii in antiquitate christiana*, 468.  
 Aleksander Usowicz C.M. : *(De virtutum ac vitiorum ad passionem habitudine...)* la sublimation des passions, d'après saint Thomas (deux ouvrages en polonais), 468.  
 Alfons Schletz : *Biographies (en polonais)*, de M. Kownacki C.M. ; Mgr Tario C.M. ; et Joseph Jakubowski C.M., trois volumes, 468.  
 Teefa Sellassié : *Kanuel élémentaire de lexique gheez*, 468.  
 Los PP. Pauls en Venezuela (1931-1946), 468.  
 Alfons Schletz C.M. : *La part de la Congrégation de la Mission dans la Commission de l'éducation nationale en Pologne (1773-1794) (en polonais)*, 469.  
 Laurent Romain C.M. : *Conquête du peuple*, 469.  
*Porta celli*. Revue scout de San Salvador (M. Juan Garcia C.M.), 469.  
*La vidad fraternal*. Revue des étudiants d'Escobar (Argentine), 469.  
 Carte du Vicariat apostolique de Fort-Dauphin (Madagascar), 440-441.  
 M. Armand David et le panda géant du Zoo de Londres, 344-345.

## Annales de la Mission Volumes 1 - 126 - Link Page

[Previous](#)      [Annales Volume 108](#)

[Next](#)      [Annales Volume 112](#)

[Return to Electronic Index Page](#)